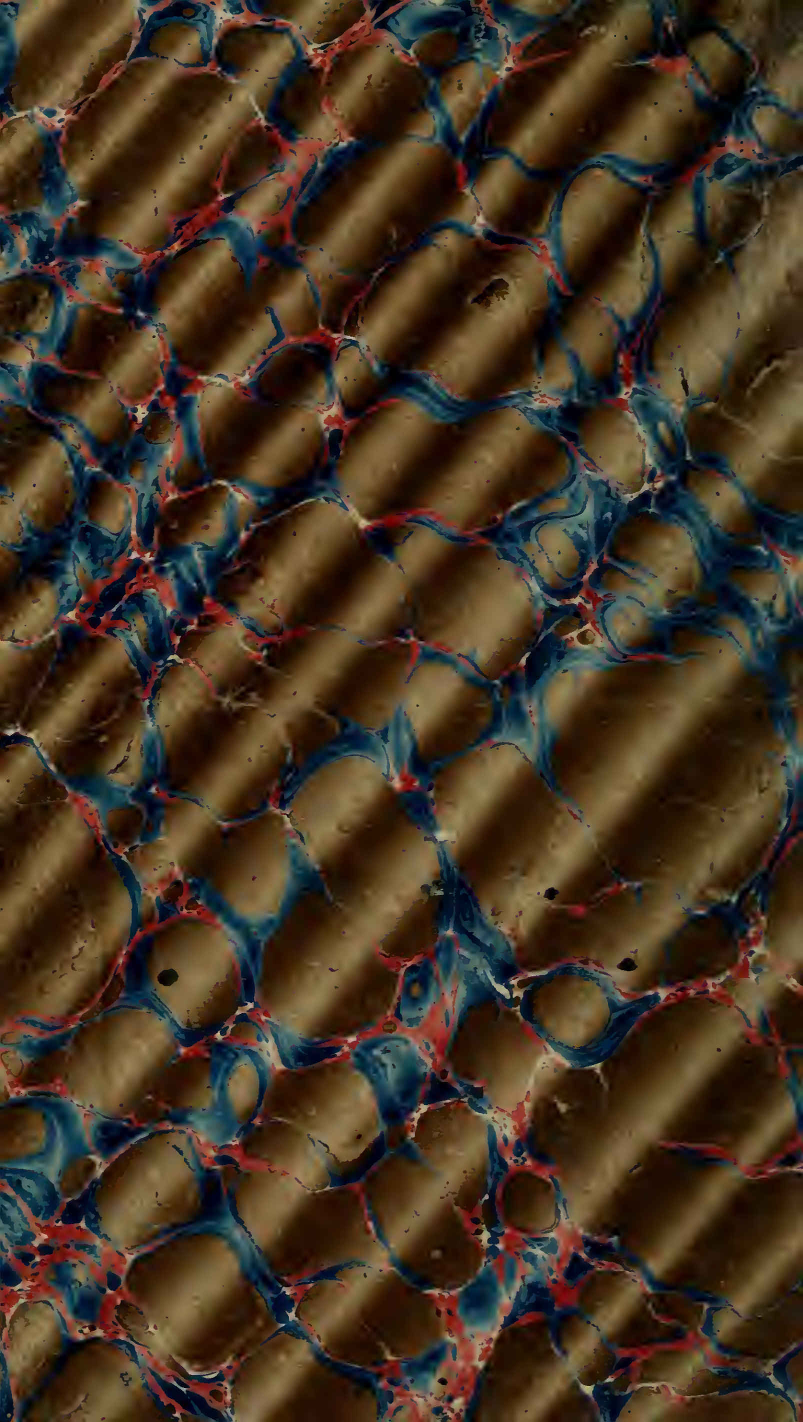

LYCÉE
HENRI IV





ESSAI

SUR

L'ÉLOQUENCE

DE LA CHAIRE

PAR

LE CARDINAL MAURY



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,

RUE DE L'ÉPERON, 6.

—

1845.

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITION DE 1827.

On avait souvent réimprimé ce recueil, et toujours à mon insu, quand j'en publiai moi-même une édition en 1810. Tous les écrits dont il était composé reparurent alors avec des développements nécessaires, des corrections importantes et des additions très considérables. L'*Essai sur l'Éloquence*, augmenté de plus des deux tiers, devint en quelque sorte un ouvrage nouveau. Mais, quoique la doctrine en fût beaucoup plus étendue et plus motivée, le fond resta encore le même, sans aucun changement essentiel, ni dans les principes, ni dans les jugements oratoires qui en forment le véritable esprit littéraire.

Cet *Essai* n'avait été d'abord destiné qu'à ma seule instruction. Quand j'eus ainsi raisonné mes études et ma méthode, on crut que mon travail pourrait être utile aux jeunes orateurs qui voudraient suivre la même carrière. Je trouvai dans ces cahiers d'observations journalières un ensemble, et un traité presque tout fait sur l'éloquence sacrée. La marche progressive de mes premières idées a été pour moi une espèce de *voyage* littéraire, dont les souvenirs me retraçaient les jouissances de mon travail, et les motifs de mes opinions sur l'art oratoire, soit dans le cours de mes lectures raisonnées dont j'avais conservé des extraits, soit dans les leçons encore plus instructives que fournit l'exercice habituel du ministère de la parole.

Quoique cet ouvrage soit spécialement approprié aux candidats de la chaire, les préceptes de l'art d'écrire, les principes de la composition, les règles du bon goût, et presque toute la théorie de l'art oratoire, s'appliquent également à tous les genres de littérature, et peuvent, pour ainsi dire,

intéresser autant nos jeunes écrivains que les orateurs eux-mêmes.

En essayant de tracer la route de l'éloquence, on doit se proposer d'en exciter le goût, plutôt que d'en rappeler les éléments. Une exposition sèche des règles fatigue plus l'esprit qu'elle ne l'éclaire, et leur multitude embarrasse l'inexpérience sans rien inspirer au talent. Les traités didactiques n'ont jamais formé un seul orateur Les leçons des rhéteurs, qui sont l'objet des premières études, ressemblent le plus souvent aux réponses des anciens oracles qui enveloppaient la vérité de nuages et de ténèbres.

Pour jeter plus de lumières sur la route des orateurs, il faut donc les environner sans cesse d'exemples toujours plus instructifs que les préceptes. La multitude, le choix et la nouveauté des modèles que nos grands maîtres ont fournis à presque tous les chapitres de l'*Essai sur l'Éloquence*, donnent lieu d'espérer qu'un genre si précieux d'intérêt ne saurait manquer à cet ouvrage. Nos orateurs du premier ordre, et surtout Bossuet, qui est à leur tête, y sont cités à chaque page, soit pour révéler de nouvelles beautés cachées dans leurs compositions, soit pour signaler des morceaux importants, qui n'ont pas été remarqués, soit même quelquefois pour indiquer des fautes que l'autorité d'un grand nom rendrait contagieuses, et qu'on peut discuter avec un respectueux esprit de critique, qui devient alors un hommage de plus qu'on rend à leur mémoire. Mais si l'on s'est quelquefois permis de relever des fautes assez généralement ignorées dans les productions des grands maîtres, on a justifié cette liberté légitime de la critique par le plus grand zèle à les venger des reproches injustes qui ont été faits à leurs chefs-d'œuvre. Quelques discours assez généralement inconnus, mais dignes d'être comptés parmi nos trésors oratoires, attendaient depuis longtemps la justice qu'on se plaît à leur rendre dans le cours de ces observations, et n'avaient besoin que d'être reproduits en partie sous les yeux des Français, pour se recommander d'eux-mêmes à l'admiration publique.

Les sermonnaires étrangers sont jugés, dans l'*Essai sur l'Éloquence*, avec autant d'impartialité que nos orateurs français. On s'est borné aux plus célèbres prédicateurs de l'Italie

et de l'Angleterre, selon le degré d'estime et d'intérêt qu'ils peuvent inspirer aux jeunes orateurs. Les lecteurs qui voudront approfondir cette étude comparée pourront aisément recourir aux ouvrages qu'on leur désigne, en choisissant les plus estimés dans la carrière de la chaire parmi ces deux nations, les seules de l'Europe qui méritent d'être nommées en France avec quelque estime dans l'histoire de l'éloquence sacrée. Les jugements hasardés parmi nous avec tant de légèreté sur quelques prédicateurs anglais, qu'on n'a pas craint de comparer et même de préférer à nos immortels orateurs, seront relevés dans cet *Essai* avec la justice que réclame de la vérité l'intérêt de la gloire nationale, pour défendre les droits et l'incontestable prééminence de nos grands hommes.

On ne blesserait jamais dans ses compositions ni la langue, ni le goût, ni les bienséances, si l'on exerçait une critique aussi délicate et aussi sévère en revoyant ses propres ouvrages, qu'en examinant les productions d'autrui, surtout de ses rivaux. Mais cette sagacité n'a encore été donnée à aucun écrivain, puisqu'il n'en existe pas un seul auquel on ne puisse reprocher des fautes, ou des redondances, ou des négligences de style dans un travail de longue haleine. Cette observation explique le grand sens du conseil de Boileau, quand il exhorte les auteurs *à faire choix d'un censeur* dont le goût se montre toujours pur et inexorable, sans être jamais ni pointilleux ni timide,

> Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
> L'endroit que l'on sent faible, et qu'on veut se cacher.
>
> *Art poétique*, chant IV.

Le sujet de cet ouvrage est d'autant plus intéressant, qu'il est bien peu d'études plus philosophiques sans doute, que d'approfondir et d'expliquer tout ce qui doit plaire ou déplaire dans un orateur. L'abbé Batteux doit aux anciens cet heureux aperçu, dont il se fait honneur en ne les citant pas. C'est en effet, selon l'observation judicieuse de Denys d'Halicarnasse et de Cicéron, la plus curieuse et la plus instructive métaphysique de l'esprit humain, que de remonter ainsi à la source et aux principes du vrai beau dans tous les gen-

res, et de développer les jouissances du bon goût par l'analyse raisonnée des plaisirs de l'esprit. On ne saurait éprouver l'impression de ces beautés originales, et en avoir tout le sentiment, que lorsqu'une méditation profonde peut nous rendre raison des jugements savants d'une saine critique, dont les observations deviennent pour ainsi dire palpables, quand on sait confronter les règles de l'art avec les compositions des grands maîtres.

La chaîne de nos orateurs sacrés semble menacée d'une interruption déja trop sensible. Il faut donc renouer les études de la génération actuelle aux chefs-d'œuvre du genre, et signaler tous les grands anneaux auxquels on doit se rattacher, pour en perpétuer l'éclat et la solidité. Aussi n'a-t-on négligé dans cet *Essai* aucune occasion de conserver toutes les traditions de la chaire, lesquelles se perdraient infailliblement, si l'on différait plus longtemps de les recueillir; et c'est ce qu'on a fait sur la foi des successeurs de Massillon, qui ont eu le plus de succès dans cette carrière. Aucun prédicateur n'a songé à perpétuer le souvenir de ces anecdotes historiques, sans lesquelles plusieurs beautés du premier ordre, cachées dans les monuments oratoires du siècle de Louis XIV, ne seraient plus intelligibles pour la postérité. On était encore assez généralement instruit, il y a quarante ans, de ces traditions orales qui ne sont consignées encore nulle part, et dont il ne resterait bientôt plus de vestige. Nos plus grands orateurs ne publièrent pas eux-mêmes leurs sermons. Les éditeurs chargés de ce soin n'ont jamais songé à y joindre un commentaire opportun, qui aurait ajouté beaucoup d'instruction et d'intérêt à la lecture de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon. Tout ce qui intéresse un genre de littérature dans une période à jamais mémorable de gloire, appartient éminemment à l'histoire littéraire de cette époque, et doit être transmis à l'émulation des âges suivants.

Quelque desir qu'on ait d'exciter une honorable émulation dans tous les domaines de l'éloquence, cet *Essai* contient très peu d'additions aux articles qui concernent les orateurs du barreau. Ce sujet a été complétement traité par Quintilien, qui en a fait l'unique objet de son *Institution de l'Ora-*

teur. La chaire elle-même n'a jamais eu pour l'instruction de ses candidats un livre élémentaire qu'on puisse comparer à ce chef-d'œuvre de l'antiquité, qui leur sert encore d'ouvrage classique, et dont les excellents principes consacreront toujours notre doctrine sur l'éloquence sacrée.

Si l'on voulait approprier spécialement les leçons de l'art oratoire au barreau, cette matière mériterait d'être traitée par un homme de talent et de goût qui aurait longtemps suivi les audiences, et qui même y aurait obtenu des succès assez imposants pour accréditer ses conseils et sa méthode par toute l'autorité de sa renommée. Rien ne serait plus honorable pour un avocat justement célèbre au barreau, et noblement jaloux d'en élever les triomphes oratoires au niveau de notre gloire littéraire, que de tracer la route, de révéler les secrets de son art, et de chercher à multiplier les chefs-d'œuvre de ce genre, en réunissant tous les résultats de ses études, de son assiduité au Palais, et de sa propre expérience, dans un manuel éloquent propre à naturaliser la véritable éloquence au milieu du sanctuaire des lois.

Cette carrière fournirait jusqu'à présent très peu de citations dignes de servir de modèles : on n'en trouverait guère d'exemples que dans les défenses du surintendant Fouquet par Pélisson. Il en est des avocats qui improvisent avec le plus de succès leurs plaidoyers et leurs répliques, comme des acteurs qui obtiennent le plus d'applaudissements au théâtre : cette gloire éphémère meurt avec eux, parcequ'elle n'a point d'autre consistance que le souffle fugitif de la parole qui s'évapore dans les airs. Quelque analogie qu'il y ait entre les deux genres des prédicateurs et des avocats, sous tous les rapports de l'art d'écrire, de disposer et d'enchaîner ses preuves, de propager et de soutenir ses mouvements oratoires, les règles de l'éloquence sacrée ne sauraient suppléer entièrement à la méthode et à la connaissance du barreau.

Puisse cet ouvrage ranimer et fixer dans les bons principes de l'antiquité et du *grand siècle* le goût de l'éloquence sacrée! L'époque actuelle me semble éminemment propre à électriser les ames d'une noble ardeur, qui peut seule donner cette impulsion et cette direction aux talents vers les travaux et les succès de la chaire. Quelle période de notre histoire

put jamais, en effet, promettre autant d'illustration à la France dans cette carrière, où la supériorité dont elle jouit déja l'élève au-dessus de toute espèce de parallèle et de concurrence?

ESSAI

SUR

L'ÉLOQUENCE

DE LA CHAIRE.

1. Objet de cet ouvrage.

C'est sans doute une grande et belle institution, que d'avoir réuni les hommes dans un temple pour les instruire de leurs devoirs ; d'avoir établi des cours publics d'entretiens approfondis entre la religion et la conscience ; d'avoir contre-balancé l'impunité du présent par la justice de l'avenir ; d'avoir armé les orateurs sacrés de toute la puissance de la parole, pour combattre les vices, éveiller la foi, remuer le cœur, ébranler l'imagination, subjuguer la volonté, et enchaîner toutes les passions sous le joug de la loi par les liens les plus intimes des intérêts éternels ; d'avoir appelé chaque héraut de l'Évangile à une si haute mission, en lui disant : Viens occuper dans le sanctuaire la place de Dieu lui-même ; toutes les vérités morales t'appartiennent ; tous les hommes ne sont

plus devant toi que des pécheurs et des mortels; et les dépositaires du pouvoir ne se distinguent à ta vue que par de plus grandes obligations, de plus redoutables dangers, et la perspective d'un plus sévère jugement. Découvre à tes auditeurs le tribunal suprême de la justice, les asiles de l'humanité souffrante, les chaumières, les tombeaux, les abîmes de l'éternité; et fais-en sortir des leçons utiles à la terre, en forçant l'homme de devenir lui-même son accusateur et son juge dans le secret de ses pensées et dans la solitude de ses remords.

Tel est le tableau que présente le ministère évangélique; de sorte que si cette méthode d'instruction n'existait pas dans le christianisme, il faudrait l'y introduire pour l'avantage du genre humain.

Mais ce que la chaire offre de divin dans l'économie de la religion ne saurait être l'objet d'un traité didactique : on ne doit s'y occuper que des moyens humains dont l'art oratoire peut renforcer un si auguste ministère. Dès que les hommes sont assemblés pour entendre un orateur, le seul instinct de la sensibilité devient pour eux l'oracle du goût. Ils se communiquent tous les mouvements qu'ils éprouvent. Ils apprécient l'éloquence par le sentiment, qui en est le meilleur juge; et le jugement qu'ils prononcent aussitôt sur l'effet d'un discours, en se livrant aux émotions continues et aux explosions soudaines qu'un prédicateur excite dans les ames, devient le plus sûr et le plus glorieux suffrage qu'il puisse jamais obtenir.

Voici, d'après cette esquisse, l'idée générale qu'on peut se former de l'éloquence de la chaire.

II. Image de l'éloquence de la chaire.

Un homme sensible voit son ami engagé dans quelques desseins contraires à son intérêt ou à ses devoirs : il veut l'en détourner ; mais il craint d'éloigner de lui sa confiance par une opposition trop brusque : il s'insinue donc avec douceur ; il ne combat pas d'abord, il discute. On ne l'écoute point ; il ne demande qu'à être entendu : il prend l'accent de la pitié ; et peu à peu il expose ses raisons, en présentant les arguments de l'évidence avec la réserve du doute. On ne lui répond rien, on feint de ne pas le comprendre. Alors il se plaint, non de l'obstination, mais du silence ; il va au-devant de toutes les objections, et les réfute. Animé du zèle indulgent de l'amitié, il est loin de prétendre à briller par l'esprit : il ne parle que le langage du sentiment. Bientôt, sûr d'intéresser, il s'interdit tout reproche ; il découvre le précipice aux yeux de son ami, et lui en montre toute la profondeur pour assaillir en lui l'imagination, la plus faible mais la plus vive de nos facultés. C'est avec ce ressort qu'il parvient à l'ébranler ; il s'abaisse jusqu'à la supplication, et donne un libre cours à ses soupirs et à ses plaintes. C'en est fait, le cœur cède, la vérité triomphe, les deux amis s'embrassent, et c'est à l'éloquence d'une persuasive tendresse que la raison et la vertu doivent l'honneur de la victoire. Orateur chrétien ! voilà votre premier modèle dans l'art de préparer et de graduer les triomphes de l'éloquence sacrée. Cet homme compatissant qui doit s'attendrir pour convaincre, c'est vous-même ; cet ami qu'il faut émouvoir pour le gagner, c'est votre auditoire.

Eh ! que dis-je? Une mission toute divine va-t-elle

donc se borner aux artifices d'un rhéteur? Non, sans doute. En présentant ainsi à votre talent des préceptes en exemples, ou plutôt en action, j'ai voulu vous faire envisager les moyens d'insinuation oratoire, que développe cette allégorie; mais je sens que je dégraderais trop votre ministère, si je n'établissais point sur les marches du trône même de Dieu le solide point d'appui du levier que la religion met entre vos mains pour enlever à la fois tous vos auditeurs. N'avez-vous donc que des motifs humains à développer dans la chaire où vous exercez l'autorité du juge suprême de l'univers? N'en connaissez-vous donc point d'autres étrangers et supérieurs aux intérêts de la vie présente? Et ne sentez-vous pas combien vous affaibliriez le ressort tout puissant de votre éloquence, si elle oubliait qu'elle emprunte toute sa force des souvenirs profonds de la conscience, et de l'imposante perspective de la mort et de l'éternité?

Vous voilà donc placé entre le ciel et la terre, comme le défenseur de tous les droits du Créateur et de tous les intérêts des créatures. Vos auditeurs, dès lors, ne sont plus à vos yeux qu'un seul individu, qu'un seul être collectif qui les réunit, et les représente tous avec la plus exacte ressemblance.

III. Des moyens de convaincre une grande assemblée.

En effet, il n'existe en quelque sorte, par cette fiction oratoire, qu'un seul homme pour l'orateur, dans la multitude qui l'environne; et, à l'exception des détails qui exigent quelque variété pour peindre les passions, les états, les caractères, il ne doit parler dans sa composition qu'à un seul auditeur, à un seul

infortuné, à un seul coupable, dont il déplore les égarements, les désastres, les erreurs, les peines, les misères ou les vices : cet homme est pour lui comme le démon de Socrate, qu'il voit toujours debout, toujours à ses côtés, et qui tour à tour s'attendrit ou s'irrite, résiste ou promet, s'humilie ou se courrouce, et ne cesse de lui répondre que pour l'interroger. C'est lui qu'il ne faut jamais perdre de vue quand on compose, jusqu'à ce que l'on parvienne à triompher de ses préjugés, de ses inconséquences et de ses travers. Les raisons qui seront assez persuasives pour surmonter sa résistance individuelle, suffiront pour subjuguer la plus nombreuse assemblée. L'orateur tirera même de nouveaux avantages d'une grande affluence, où tous les mouvements excités à la fois, comme les vagues d'une mer agitée qui s'entre-choquent de tous les côtés, multiplieront les triomphes de l'art, en formant une espèce d'action et de réaction entre l'orateur et l'auditoire. C'est dans ce sens que Cicéron a raison de dire que *nul homme ne peut être éloquent sans une multitude qui l'écoute* [1]. L'auditeur venait entendre un discours ; mais dès qu'il paraît, l'orateur le prend à partie : il l'accuse, il le confond : il lui parle, tantôt comme son confident, tantôt comme son médiateur, tantôt comme un juge. Voyez avec quelle adresse il lui dévoile ses sentiments les plus cachés, avec quelle sagacité il lui révèle ses pensées les plus intimes, avec quelle force il anéantit ses excuses les plus séduisantes. Le coupable se reconnaît : une attention profonde, l'effroi, la confusion, le remords, tout annonce que l'o-

1 « Orator sine multitudine audiente eloquens esse non potest. » Brutus, 338.

rateur a deviné, dans ses méditations solitaires, le secret des consciences. Alors, pourvu qu'aucune saillie ingénieuse ne vienne émousser les traits de l'éloquence chrétienne et refroidir cette sainte émotion des cœurs, la parole évangélique se gravera plus avant et achèvera son œuvre. Vous verrez encore, il est vrai, dans le temple, des milliers d'auditeurs; mais il n'y aura plus qu'une seule pensée, un seul intérêt, un seul sentiment; c'est-à-dire, Dieu et le pécheur, ou plutôt le repentir et la clémence. Je me trompe : le ministre de la parole, devenu ainsi un ange de consolation, se confondant avec son auditoire, qui réagira puissamment sur lui-même, mêlera de douces larmes de joie aux pleurs attendrissants de l'amour, qui scelleront le pacte solennel de la miséricorde; et tous ces individus réunis reproduiront devant vous, pour l'honneur immortel d'un si beau ministère, l'homme idéal que l'orateur avait présent à sa pensée pendant la composition de son discours.

IV. Des avantages de l'orateur qui s'étudie lui-même.

Mais où chercher cet homme abstrait, cet interlocuteur fictif, ainsi formé de tous ces traits divers, sans s'exposer à peindre un être chimérique? Où trouver ce fantôme, cette espèce de simulacre d'atelier, dans lequel tous peuvent se reconnaître, sans qu'il ressemble individuellement à personne? Où le trouver? Dans votre propre cœur. Descendez-y souvent, parcourez-en tous les replis : c'est là que vous découvrirez, et les prétextes des passions que vous voulez combattre, et l'origine des faiblesses et des contradictions que vous devez nous développer pour nous en guérir.

Massillon avouait sans détour que c'était celui de ses livres qui l'avait le plus instruit ; et le peintre le plus fidèle du cœur humain, l'éloquent et pieux Racine, se vit honoré du plus digne éloge que puisse obtenir un écrivain moraliste, lorsqu'après avoir entendu ces deux vers de ses cantiques :

Mon Dieu ! quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi,

Louis XIV dit aussitôt : *Je connais bien ces deux hommes-là.*

Il faut donc rentrer ainsi en soi-même pour être éloquent. Aussi les premières productions d'un jeune orateur sont-elles ordinairement trop recherchées, parceque son esprit, toujours tendu, fait des efforts continuels, sans oser s'abandonner jamais à la simplicité de la nature, jusqu'à ce que l'expérience lui apprenne que, pour atteindre au sublime, il est bien moins nécessaire d'exalter son imagination que de se recueillir profondément en soi-même et dans son sujet. Si vous avez médité les livres saints ; si vous avez étudié les hommes ; si vous avez bien lu les moralistes, qui ne sont pour vous que des historiens ; si vous vous êtes familiarisé avec la langue des orateurs, peignez-nous ensuite vos propres combats, vos faiblesses, vos inclinations, vos inconséquences : c'est le secret de la nature humaine que vous allez nous révéler. Faites sur vous-même l'épreuve de votre éloquence. Devenez, pour ainsi dire, l'auditeur de vos propres discours ; et, en anticipant ainsi sur l'effet qu'ils doivent produire, vous tracerez, sans les altérer jamais, des caractères frappants ; vous nous subjuguerez par une

suite de ces mouvements et de ces tableaux qui entraînent l'auditoire, dont le silence attentif et profond atteste que l'orateur est dans le vrai, et qu'il a saisi l'accent et la langue de la nature. Vous verrez que, malgré les nuances qui les distinguent, tous les hommes se ressemblent intérieurement, et que leurs vices sont uniformes, parcequ'ils dérivent toujours ou de la faiblesse, ou de l'intérêt, ou de l'orgueil, et surtout de l'orgueil; car la première et la plus dominante de nos passions n'est pas l'intérêt personnel, dans le sens qu'on attache vulgairement à ce mot, mais l'amour-propre, qui en triomphe presque toujours. Enfin, vous ne mettrez rien de vague dans vos peintures ; et plus vous aurez approfondi les sentiments de votre propre cœur, mieux vous retracerez l'histoire du cœur humain.

V. De la manière de préparer les compositions oratoires.

Ces principes généraux sont insuffisants. Il faut donc passer aux détails, et appliquer les règles de l'art à la composition d'un discours. *C'est une grande et dangereuse entreprise*, dit l'orateur romain, *d'oser parler seul au milieu d'une nombreuse assemblée qui vous entend discuter les plus importantes affaires ; car il n'y a presque personne qui ne remarque plus finement et avec plus de rigueur les défauts que les beautés de nos discours, et on nous juge toutes les fois que nous parlons en public*[1]. En effet, outre le talent na-

[1] « Magnum quoddam est onus atque munus suspicere atque profi- « teri se esse, omnibus silentibus, unum maximis de rebus, magno in « conventu hominum, audiendum. Adest enim fere nemo quin acu- « tius atque acrius vitia in dicente quam recta videat : quoties enim « dicimus, toties de nobis judicatur. » Brutus, 27. 125.

turel que l'éloquence exige, et auquel le travail ne supplée jamais, tout orateur qui veut satisfaire son auditoire est obligé d'ajouter à l'instruction qu'il a puisée dans ses études préliminaires une connaissance très approfondie du sujet qu'il se propose de traiter, et qu'il est et doit être supposé connaître mieux que ses auditeurs. Plus il l'aura étudié à loisir, plus il s'assurera d'avantages sur eux et de confiance en lui-même, pour en faire l'objet d'un discours public. Qu'il le médite donc longtemps, s'il veut en pénétrer tous les principes et en découvrir tous les rapports. C'est par ce travail préalable que l'on *fait amas*, selon l'expression de Cicéron, *d'une forêt d'idées et de choses*[1], qui, en s'accumulant, donnent à l'orateur je ne sais quelle impatience d'écrire, ou plutôt un invincible besoin de déclamer seul, dans le silence même des nuits, ses heureuses et soudaines inspirations, et qui rendent ensuite la matière plus abondante, et la composition plus riche, plus rapide et plus pleine. Mais, pour n'être point appauvri ou détourné par d'importunes réminiscences après ces instants de création, il faut écrire à mesure que l'on produit, et tenir ainsi son imagination toujours en haleine et toujours libre dans son essor, en ne l'exposant à aucune distraction par les dépôts divers qu'elle serait chargée de surveiller, si elle les confiait à la mémoire. Ce sont deux facultés qu'on ne peut employer à la fois, sans les affaiblir l'une et l'autre ; et de là vient que pour improviser avec succès, il faut s'abandonner à la verve du moment, et se défendre en toute rigueur de préparer d'avance une seule phrase. Quand

[1] « Silva rerum ac sententiarum comparanda est. » De Orat. 29.

on a ainsi rapproché les principales preuves, qui sont comme les matériaux de l'édifice, on se rend bientôt maître de son sujet : on en fait aisément la distribution oratoire, et l'on entrevoit déja de loin l'ensemble du discours à travers ces idées détachées, qui deviendront des masses régulières, dès qu'une combinaison oratoire les réunira. Cette ordonnance coûte peu à l'orateur ; car *le discours*, dit Fénelon, *est la proposition développée, et la proposition est le discours en abrégé*[1].

Au moment où j'indique cette méthode de travail, je m'y conforme, et j'en recueille le fruit. Le dépôt de mes notes et de mes idées de réserve est sous mes yeux. Ces réflexions détachées que me suggéraient mes lectures, sur les principes ou sur les compositions de l'art oratoire, et que je jetais dans ce cahier, sans ordre et sans liaison, viennent se placer ici d'elles-mêmes sous ma plume. Si toutefois, malgré ces provisions, vous éprouvez en écrivant la lassitude et les langueurs d'une imagination refroidie, sortez aussitôt de votre retraite, et ne perdez pas plus de temps, selon le langage des anciens, à vouloir écrire *malgré Minerve*. Une conversation de choix est un stimulant plus prompt et plus actif qu'aucune lecture qui serait de commande et non pas d'instinct. Allez donc vous délivrer de cette sécheresse d'esprit dans les entretiens d'un ami éclairé qui partage vos études. Sa présence et vos entretiens intimes agrandiront la sphère de vos conceptions solitaires. La stérilité, qui n'est que le sommeil du talent, cessera bientôt. L'inspiration vous sera rendue. Vous trouverez, dans un instant de verve,

1 Lettre sur l'éloquence.

ces raisons, ces images, ces pensées fécondes que vous cherchiez vainement quand vos ressorts intellectuels étaient détendus. Vous vous écrierez alors comme le favori des Muses, au moment où son génie poétique revient l'inspirer : *Deus ! ecce Deus !* et dans cet accès d'effervescence et d'enthousiasme, votre imagination électrisée enrichira vos tableaux d'une multitude de traits heureux qui auraient échappé à vos méditations dans la solitude du cabinet.

VI. Du plan d'un discours.

Avez-vous ainsi creusé les principes, et vu le fond de votre sujet? C'est ici que l'art commence. Il est temps de fixer votre plan ; et c'est presque toujours la partie qui coûte le plus de travail à l'orateur, et qui a le plus d'influence sur le succès de son discours. Toute sa gloire dépend de cette première ordonnance du tableau. Le plan doit ouvrir un champ vaste et fécond à l'éloquence. S'il est trop circonscrit, il vous met hors de votre matière, au lieu de vous fixer au centre du sujet. C'est ainsi que Cheminais, séduit par le cliquetis d'une antithèse brillante, se borne, dans son sermon sur l'ambition, à présenter l'ambitieux esclave et l'ambitieux tyran ; sans s'apercevoir combien il s'appauvrit en se renfermant dans ces deux coins trop resserrés, où il ne peut plus peindre les sacrifices, les bassesses, les injustices d'un autre genre, que coûte cette malheureuse passion, et tous les étranges mécomptes auxquels ses mauvais calculs livrent ordinairement ses victimes. Il ne faut qu'une erreur pareille dans le plan, erreur qui est l'équivalent d'un mauvais choix de sujet, pour ôter à un discours comme à un

drame toute espèce d'intérêt, et pour égarer et entraîner à une chute inévitable le même orateur, le même poëte, dont le talent mieux dirigé s'est signalé par des chefs-d'œuvre dans la même carrière. Ce danger est principalement réservé aux beaux-arts d'invention, surtout à l'éloquence et à la poésie ; et c'est aussi ce qui rend nos succès plus difficiles, plus incertains, et par conséquent plus honorables. Un écrivain ne court jamais le même risque dans les ouvrages d'un ordre inférieur, qui n'exigent que du travail, de la raison, ou même que de l'esprit et du goût.

Plus un orateur méditera son plan, plus il abrégera sa composition. Laissons donc blâmer la méthode des divisions comme une contrainte funeste à l'éloquence, et adoptons-la néanmoins sans craindre qu'elle ralentisse la rapidité des mouvements oratoires, en les dirigeant avec plus de régularité. Le génie a besoin d'être guidé dans sa route, ou de se guider lui-même, en nous disant d'où il vient et où il va ; et la règle qui lui épargne des écarts le contraint pour le mieux servir, quand elle lui donne de salutaires entraves ; car le génie n'en est que plus ferme et plus grand, lorsqu'il marche avec ordre, éclairé par la raison et dirigé par le goût. L'auditeur qui ne sait où l'on veut le conduire est bientôt distrait ; et le plan est tellement nécessaire pour fixer son attention, qu'il ne faut plus délibérer si l'orateur doit l'indiquer. Ce plan, aussi indispensable pour composer avec méthode que pour être entendu avec plaisir, est-il mal conçu, obscur, indéterminé ? il y aura dans les preuves une confusion inévitable, une fatigante divagation, et du mouvement sans progrès. Les objets ne seront point nettement sé-

parés, et les raisonnements s'entre-choqueront, au lieu de se prêter une force corrélative et un appui réciproque. Plus on creuse son plan, plus on étend son sujet. Des rapports qui paraissaient d'abord assez vastes pour présenter la matière du discours dans toute son étendue, forment à peine une sous-division assez riche, quand on sait généraliser et développer ses idées. Loin donc, loin d'un orateur chrétien ces plans éblouissants par une singularité sophistique, ou par une antithèse stérile, ou par un paradoxe subtil ! Loin ces plans qui ne sont ni assez clairs pour être retenus, ni assez importants pour mériter d'être remplis, et qui ne présentent qu'une vaine abstraction sans intérêt ! Loin ces plans fondés, ou sur des épithètes sans fécondité, qui n'ouvrent aucune route à l'éloquence, ou sur des aperçus sans étendue, plus propres à servir d'épisode que de partage à une solide instruction ! Loin surtout ces sous-divisions correspondantes et symétriques entre les deux parties d'un discours, où elles forment une opposition puérile, également indigne et d'un art si noble et d'un ministère si auguste ! Évitez ces défauts brillants ; présentez-moi un plan simple et raisonnable. Vos preuves lumineuses et bien distinctes se graveront aussitôt dans ma mémoire, et je rendrai à votre éloquence le plus beau de tous les hommages, si je conserve un souvenir profond de ce que j'aurai entendu : car le meilleur sermon est toujours celui que l'auditeur retient le plus aisément.

VII. Des plans tirés du texte.

Tout orateur qui a des idées à lui, des idées originales, aura des plans neufs et frappants, sans se pro-

poser jamais d'étonner, et par le simple besoin de marquer le but vers lequel l'appelle son génie. Les plans ne sont souvent que singuliers ou bizarres, surtout lorsqu'on veut les tirer du texte du discours. Cette pénible contrainte ne réussit presque jamais dans les sermons de morale. Massillon a calqué la division de son sermon sur la confession, dans lequel on trouve tant de beautés de détail, sur un passage de l'Évangile; il prend pour texte ce verset de saint Jean : *Erat multitudo cæcorum, claudorum, et aridorum. Il y avait un grand nombre d'aveugles, de boiteux, et de ceux qui avaient les membres desséchés.* Massillon compare les pécheurs qui environnent les tribunaux de la pénitence aux malades qui étaient rassemblés sur les bords de la piscine de Jérusalem; et il montre l'analogie de ces infirmités corporelles avec les abus les plus communs qui rendent les confessions inutiles. *Il y avait des aveugles* : défaut de lumière dans l'examen. *Il y avait des boiteux :* défaut de sincérité dans l'aveu de ses fautes. *Il y avait des malades dont les membres étaient desséchés :* défaut de douleur dans le repentir. Cette application est très ingénieuse sans doute; mais elle est aussi très recherchée, et le goût exquis de Massillon n'a succombé que cette seule fois à la tentation de puiser un plan artificiel dans l'analyse de son texte. L'usage qu'il a fait du fameux passage, *Consummatum est*, dans son sermon sur la passion, est plus heureux. Cette interprétation ne lui appartient point : elle avait été développée avant lui dans plusieurs ouvrages ascétiques, d'où il a très bien fait de la tirer pour la produire au grand jour. Il me semble que la méthode d'adapter le texte au plan ne saurait presque

jamais être employée avec succès dans les instructions purement morales, et qu'elle réussit beaucoup mieux dans les mystères, dans les homélies, dans les oraisons funèbres, et dans les panégyriques, où le texte devient étranger au discours quand il n'annonce pas le sujet, et même quand il ne renferme pas, au moins implicitement, la division. Il est aisé de trouver dans l'Écriture sainte des versets analogues à l'idée principale qu'on veut développer en ce genre, et on sait toujours gré à l'orateur de ces applications heureuses qui consacrent en quelque sorte le plan qu'il a choisi.

Je regarde comme le modèle d'un plan fécond et heureux d'un sermon, et qui ouvre une belle et vaste carrière à la logique, à l'imagination, à l'éloquence de l'orateur, cette division admirable du discours du père Le Chapelain, pour la profession religieuse de madame la comtesse d'Egmont : « Dans ce monde « distingué qui m'écoute, il est un monde qui vous « condamne : il est un monde qui vous plaint : et il « est un monde qui vous regrette. Il est un monde qui « vous condamne, et c'est un monde injuste que je « dois confondre. Il est un monde qui vous plaint : et « c'est un monde aveugle que je dois éclairer. Il est « un monde qui vous regrette : et c'est un monde ami « de la vertu que je dois consoler. Voilà ce qu'on at« tend de moi, et ce que vous devez en attendre vous« même. En trois mots, justifier la sagesse de votre « sacrifice aux yeux du monde injuste qui vous con« damne : ce sera la première partie. Éclairer sur le « bonheur de votre sacrifice le monde aveugle qui vous « plaint : ce sera la seconde partie. Consoler enfin, « autant qu'il est en moi, de l'éternité de votre sacri-

« fice, le monde raisonnable et chrétien qui vous re-
« grette : ce sera la troisième partie. C'est à vous, di-
« vin Esprit, que j'ai recours. Vous êtes l'esprit de
« force, l'esprit de lumière, l'esprit de consolation :
« j'ai besoin de tous ces dons pour confondre le monde,
« pour éclairer le monde, pour consoler le monde. »
Le discours est, pour ainsi dire, fait dès qu'un plan si riche est trouvé. L'orateur qui ne saurait pas le remplir serait incapable de le concevoir.

VIII. De la progression du plan.

Mais soit que l'on traite ainsi un sujet moral, soit que l'on exerce son talent sur les mystères ou sur les panégyriques dont les sujets vraiment propres à l'éloquence sont en très petit nombre, il importe toujours d'observer dans la distribution du plan une graduation marquée, pour assurer ou plutôt pour augmenter toujours l'intérêt des faits, la progression des preuves, la force du raisonnement et la véhémence des mouvements oratoires. Il est aussi rare que difficile de faire les deux parties d'un sermon égales en beauté, parcequ'elles n'offrent presque jamais les mêmes ressources à l'imagination de l'orateur. Mais la seconde, si le sujet s'y prête, doit l'emporter sur la première : c'est la méthode de nos grands maîtres. En Italie, au contraire, la seconde partie des sermons n'est comptée pour rien, ne prouve rien, ne conduit à rien, et elle finit toujours ou presque toujours sans aucune péroraison éloquente, à moins que l'orateur ne termine son discours par la paraphrase d'un psaume : ce qui est très beau, et malheureusement aussi très rare. Cette mauvaise routine d'énoncer un second point, et

de le réduire à deux ou trois pages insignifiantes est l'une des causes de l'infériorité des prédicateurs italiens comparés à nos orateurs du premier ordre ; car plusieurs d'entre eux ont beaucoup plus de talent qu'on ne le suppose à Paris, comme on le verra dans la suite de cet ouvrage. Il est manifeste que l'éloquence déchoit toujours quand elle cesse de s'élever ; c'est donc au second membre de la division, habilement combiné pour distribuer avec art l'intérêt progressif du sujet, qu'il faut réserver les raisons les plus triomphantes et les sentiments les plus pathétiques. La marche de Cicéron, dont les plans sont très nets et très oratoires dans toutes ses harangues, quoiqu'il les énonce rarement dans l'exorde, sa marche, dis-je, est très favorable à l'accroissement de ses preuves, et l'oblige de se surpasser continuellement par de nouveaux efforts, à mesure qu'il avance dans les difficultés de sa matière. Ouvrez ses plaidoyers : il nie d'abord le fait qu'on lui oppose, et ensuite il prouve qu'en le supposant vrai on n'en pourrait rien conclure contre son client. Je me bornerai à citer ici deux exemples frappants de cette excellente méthode. En défendant Archias, qui avait été son instituteur, et dont il parle toujours avec l'accent de la piété filiale, Cicéron divise ainsi son discours : « Je prouverai qu'Archias est ci-« toyen romain, et que, s'il ne l'était pas, il serait « digne de l'être. » Le plan de la harangue pour Milon n'est pas moins pressant. « Milon, dit-il, n'a point « tué Claudius : s'il l'avait tué, il aurait bien fait. » Il n'est pas donné à l'esprit humain de raisonner avec plus d'ordre et de vigueur en éloquence. Et qu'on ne croie pas que Cicéron procède ainsi par hasard dans

quelques occasions particulières : car dans ses *Partitions oratoires*, dans ce dialogue charmant où ce grand homme subit un examen sur l'éloquence, en répondant à toutes les questions que lui propose son fils sur l'art oratoire, Cicéron en fait un système raisonné ; et il consacre comme une règle fondamentale de l'éloquence du barreau, cette manière de diviser le discours. *Voici*, lui dit-il, *comment vous devez procéder : ou il faut nier le fait qu'on vous oppose, ou, si vous l'avouez, il faut prouver qu'il n'en résulte point les conséquences que votre adversaire en déduit* [1]. J'avoue qu'il est très rare de pouvoir suivre cette marche didactique dans nos chaires, où les discussions morales ne sont jamais problématiques, et où la conscience, qui ne ment jamais, ne saurait contester la vérité à ses remords. Mais Bourdaloue oppose souvent cette logique pressante aux excuses ou aux prétextes de la faiblesse et de la mauvaise foi. Plus nous imiterons cette méthode, plus nous approcherons de la perfection.

IX. Du tort que l'esprit fait à l'éloquence.

A toutes ces règles que l'art prescrit pour diriger le plan du discours, hâtons-nous d'ajouter un plan général de composition, dont ne doivent jamais s'écarter les orateurs et surtout les orateurs chrétiens. Quand on entre dans la carrière, le zèle dont on est animé pour le salut des ames ne fait pas toujours oublier les avantages inséparables des grands succès. Mais souvent aussi un

1 « Aut ita consistendum est ut quod objicitur factum neges, aut « illud quod factum fateare; neges eam vim habere atque id esse quod « adversarius criminetur. » Parag. 29. 101.

desir aveugle de briller et de plaire coûte la solide gloire qu'on pourrait acquérir si l'on s'abandonnait aux seules impulsions de la piété, qui s'allie si bien avec la sensibilité nécessaire à l'éloquence. Il est à souhaiter, sans doute, que l'on n'aspire qu'à se rendre utile à la religion, en se condamnant aux travaux effrayants que ce ministère exige, et dont on ne saurait jamais être dignement récompensé par le vain bruit de la célébrité. Mais si des motifs si élevés et si purs n'agissent point assez puissamment sur votre ame, trop éprise encore de l'attrait ou de l'espoir également trompeur d'une réputation que vos mécomptes vous apprendront tôt ou tard à mieux apprécier, calculez du moins les véritables intérêts de votre amour-propre, et voyez combien ils sont inséparables de l'efficacité apostolique de vos instructions sacrées. Dans cette carrière, une renommée solide et durable ne peut s'établir que par un auditoire vraiment religieux, et par l'affluence des fidèles qui environnent les chaires chrétiennes. Voilà les suffrages utiles, les seuls suffrages permanents, dont vous deviez vous honorer ! D'ailleurs, est-ce donc pour vous que vous exercez le ministère public de la parole évangélique? est-ce pour vous et pour nourrir votre orgueil, que la religion rassemble ses enfants dans ses temples? Vous n'oseriez le penser, vous rougiriez au moins de le dire ; mais n'importe, je veux bien un moment ne considérer en vous qu'un orateur. Dites-moi donc : qu'est-ce que l'éloquence? Est-ce le misérable métier d'imiter cet accusé, dont nous parle si énergiquement un ancien poëte dans ses satires, *qui balançait devant ses juges, avec des antithèses symétriques, les accusations capitales dont il était*

chargé[1]? Est-ce le secret puéril de combiner de froids jeux de mots, d'arrondir des périodes, de dédaigner la simplicité d'un style naturel, plein de force et d'onction, pour symétriser des phrases obscures et maniérées, et de se tourmenter dans de longues veilles pour faire dégénérer une instruction si sérieuse et si sainte en un vain et sacrilége amusement? Est-ce donc là l'idée que vous avez conçue de cet art divin, qui réprouve les ornements frivoles, qui domine les plus nombreuses assemblées, va droit à la conscience, au lieu de s'abaisser à ne parler qu'à l'esprit, et donne à un seul homme la plus personnelle et la plus auguste de toutes les souverainetés, un empire absolu sur tous les cœurs, par l'unique puissance de la parole? — Mais la gloire! dites-vous. Quoi! vous cherchez la gloire? Vous la fuyez. Non, non, l'esprit seul n'est jamais sublime. Ce n'est que par la véhémence des passions, et, si j'ose parler ainsi, par une raison passionnée, qu'on peut être éloquent. Comptez tous les orateurs illustres de tous les pays et de tous les siècles : trouverez-vous parmi eux des écrivains ingénieux, diserts, épigrammatiques? Ah! ces hommes immortels se bornaient à émouvoir, à persuader, à faire verser des larmes : et c'est pour avoir toujours été simples qu'ils seront toujours grands. Eh quoi! vous aspirez à leurs triomphes : et vous n'osez pas marcher sur leurs traces! et vous vous abaissez aux dégradantes prétentions d'un rhéteur! et vous comparaissez en suppliant qui mendie des suffrages, devant ces mêmes hommes qui devraient trembler au bruit de vos me-

[1] « Crimina rasis librat in antithesis. » Pers. Sat. 1.

naces, sous le poids des anathèmes du ciel, en vous conjurant de fléchir son courroux ! Relevez-vous donc, hâtez-vous de vous préserver de cette ignominie : soyez éloquent par intérêt si vous ne l'êtes par zèle, au lieu de ne vous montrer qu'un déclamateur par vanité ; et croyez hardiment que le moyen le plus sûr de bien prêcher pour soi, c'est de prêcher utilement pour les autres.

X. De l'exorde.

L'esprit plaît dans une épigramme ou dans une chanson. Mais dans la chaire l'esprit à prétention est une espèce de miniature placée trop haut pour sa perspective optique ; il n'y produit jamais de grands effets sur une nombreuse assemblée : et la vraie éloquence proscrit toutes les pensées trop fines ou trop recherchées pour être saisies par le peuple. Eh ! qu'est-ce en effet qu'un trait brillant pour émouvoir ou pour échauffer une multitude qui ne présente d'abord à l'orateur qu'une masse immobile qui, bien loin de partager les sentiments de celui qui parle ou de lui prodiguer de l'intérêt, lui accorde à peine une froide et vague attention? Le début d'un discours doit être simple et modeste pour concilier au prédicateur la bienveillance de l'auditoire. L'exorde mérite cependant d'être travaillé avec beaucoup de soin. La doctrine et l'exemple des maîtres de l'art avertissent de s'y restreindre au développement d'une seule idée principale qui découvre et qui fixe toute l'étendue de l'*argument oratoire*, ou de la matière qu'on veut traiter. C'est là qu'au moment même où elle est annoncée, les points de vue de l'orateur sont indiqués sans occuper trop d'espace ;

que les germes du plan se hâtent de paraître comme l'explication naturelle et nécessaire du sujet; qu'une logique de raison plutôt que de raisonnement règle le choix des rapports auxquels le ministre de la parole préfère de se borner : en mettant à l'écart tous ceux qui seraient communs, vagues, abstraits, ou stériles, et en circonscrivant le discours avec autant de discernement et d'exactitude que de clarté et de précision; et qu'enfin des principes lumineux annoncent par d'importants résultats les méditations profondes d'un orateur qui a beaucoup réfléchi, et qui ajoute l'empire du talent à l'autorité de son ministère pour captiver l'attention d'une assemblée nombreuse qu'il associe à toutes ses pensées, en lui présentant un si grand intérêt. Tel est l'art de Bossuet, quand, pour frapper vivement les esprits, il dit, en commençant l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, « qu'il veut dans « un seul malheur déplorer toutes les calamités du « genre humain, et dans une seule mort, faire voir « la mort et le néant de toutes les grandeurs humai- « nes. » Tout ce qui ne prépare point aux principaux objets d'un discours est inutile dans un exorde. Écartons donc de cette partition oratoire les réflexions subtiles, les citations, les dissertations, les lieux communs, et même les images et les métaphores ambitieuses; car *il ne faut*, dit l'orateur romain, *employer alors les mots que dans leur sens le plus usité, de peur que le discours ne paraisse travaillé avec trop d'apprêt* [1]. Marchons au but par le plus court chemin : tout doit

[1] « In exordienda causa servandum est ut usitata sit verborum consuetudo, ut non apparata oratio esse videatur. » Ad Herennium. lib. I. 7.

être ici approprié au sujet puisque, selon l'expression de Cicéron, l'exorde n'en est que l'*avenue*[1]. N'imitons point ces prolixes rhéteurs qui, au lieu d'entrer d'abord en matière, se tournent et se retournent dans tous les sens, comme un voyageur qui ne connaît pas sa route, et laissent l'auditoire incertain sur la matière qu'ils vont traiter. L'exorde ne commence véritablement qu'au moment où l'on découvre l'objet et le dessein du discours.

XI. De l'exposition du sujet.

A peine le sujet est-il exposé, qu'il faut se hâter de le bien définir. Cette précaution est surtout nécessaire quand on traite des questions abstraites, telles que *la providence, la vérité, la conscience, etc.;* et on est sûr d'errer dans les spéculations vagues, si l'on néglige de se fixer d'abord par des notions précises. Il est dangereux sans doute de vouloir trop s'élever dans ces morceaux préparatoires, et l'expérience apprend tous les jours à se méfier de la prétention des débuts éloquents. Il est néanmoins nécessaire, comme je l'ai déja observé, d'intéresser fortement l'attention d'une assemblée distraite; et je ne vois pas que l'on viole les règles de l'art en frappant l'auditeur par un trait soudain qui le sépare de ses propres pensées, en le mettant à la suite et à la merci de l'homme éloquent qui le captive et le domine, pourvu que cette brusque émotion ne trompe point son attente, et que le triomphe de l'orateur aille toujours en croissant. « Je veux, dit Mon-« taigne, des discours qui donnent la première charge

[1] « Aditus ad causam. » Brutus.

« dans le plus fort du doute ; je cherche des raisons « bonnes et fermes, d'arrivée. » Montaigne a raison. Rien n'est plus important et plus difficile que de s'emparer de ses auditeurs, de les réunir promptement à soi, et d'entrer dans son sujet par un mouvement qui puisse les frapper, au lieu de laisser hésiter leur intérêt et divaguer leur imagination. Dans sa tragédie de *la Troade*, Sénèque ouvre la première scène par un monologue sublime. Trois vers suffisent pour émouvoir tous les cœurs. On aperçoit dans le lointain la ville de Troie consumée par les flammes. A la vue d'un spectacle si analogue à son triste sort, Hécube, chargée de fers, seule sur le théâtre, prononce en soupirant ces éloquentes paroles[1] : « Vous, « potentats, qui vous fiez à votre puissance ; vous qui « dominez sur une cour nombreuse ; vous qui ne crai- « gnez point l'inconstante faveur des dieux ; et vous « aussi qui vous livrez au sommeil si doux de la pros- « périté, regardez Hécube, et contemplez Troie ! » Qui ne rentre alors en soi-même ! qui échappe à l'effroi d'un pareil contraste, et, en regardant le ciel, ne réfléchit pas du moins sur l'incertitude et sur les dangers de sa destinée ! C'est ainsi qu'un grand orateur doit profiter de tout ce qui l'environne, pour intéresser et s'associer le cœur humain. C'est ainsi qu'il

1 Quicumque regno fidit, et magna potens
Dominatur aula, nec leves metuit deos,
Animumque rebus credulum lætis dedit,
Me videat et te, Troja !...

Toute la force et la sublimité de ce trait poétique sont dans ces derniers mots, que l'incendie visible de Troie rend si énergiques. « Me videat et te, Troja ! »

est beau d'enrichir le commencement d'un discours; mais je ne puis trop répéter qu'il faut que la suite soit digne d'être écoutée, quand on a élevé son auditoire à cette hauteur.

XII. De la propagation des idées.

Nous arrivons ici au moment du travail, où le talent de l'orateur va se montrer et déployer tous les charmes qui lui sont propres. C'est cette propagation continuelle des grandes idées et des sentiments analogues, qui se suivent, s'engendrent, s'appellent et s'enchaînent mutuellement : c'est elle qui caractérise les compositions oratoires; c'est le bel art de former le tissu du style, et d'avancer sans cesse sur la même ligne tracée par le fil des conceptions progressives, qui donne de la rapidité au discours, du nerf à l'éloquence, de la grace aux transitions, et tout l'intérêt du dialogue le plus entraînant à un monologue continu, mais toujours varié, et qui lie enfin, comme dans un seul faisceau, des réflexions privées de connexion et de suite, qu'on verrait languir sans mouvement et sans vie, si elles étaient incohérentes ou isolées. Le progrès qui soutient la marche de chaque période est l'image naturelle des élans qui doivent animer d'un bout à l'autre les compositions oratoires; d'où il résulte qu'il n'appartient qu'aux pensées vastes et fécondes de rendre un écrivain éloquent. Les phrases incises, les idées accessoires, les comparaisons descriptives. les définitions ingénieuses, la prétention de faire effet, ou de surprendre à chaque mot, enfin le luxe de l'esprit, n'enrichissent point un orateur : tout ce qui l'arrête dans sa course le gène et l'appau-

vrit. Qu'il évite donc, comme les plus dangereux écueils de son talent, ces saillies séduisantes qui ralentiraient son impétuosité et son ardeur. Qu'il retranche sans pitié de ses productions cet amas de fleurs qui étouffent l'éloquence au lieu de l'embellir : et qu'il se précipite avec force, plutôt qu'avec toutes ces convulsions de rhéteur, vers son but principal, sans regretter jamais les sacrifices apparents qu'il fera sur sa route. *Qu'est-ce en effet*, dit Cicéron, *qu'est-ce donc que l'éloquence, si ce n'est le mouvement continu de l'ame*[1] *?* Si l'auditeur se retrouve sans cesse à la même place : s'il aperçoit la langueur de l'amplification, les variantes des idées, le pléonasme des énumérations, enfin le jeu de la phrase, ce n'est plus un orateur véhément qu'il admire avec transport, c'est un déclamateur fleuri, dont il se détache à chaque instant, qu'il juge avec rigueur, et qu'il écoute sans intérêt.

Il ne l'écoute, il ne le suit même pas longtemps : il fait aussi, comme l'orateur, des réflexions oiseuses sur chaque mot : il a d'autant plus d'objections et de critiques à lui opposer qu'il ne peut pas l'interrompre : il perd sans cesse de vue le fil du discours, au milieu de ces écarts d'un rhéteur qui cherche à briller, tandis que son sujet languit énervé par tant d'esprit, sans chaleur, sans couleur et sans vie. Fatigué de cette surabondance de paroles, il sent à chaque instant son attention rebutée se lasser et mourir. Ah ! si vous saviez être éloquent, faux bel esprit, qui le glacez par vos assoupissantes antithèses, il n'aurait pas la liberté de se distraire : il partagerait vos émotions : il pres-

[1] « Quid aliud est eloquentia, nisi motus animæ continuus ? » Cicer. Orator.

sentirait tout ce que vous allez dire ; il croirait découvrir lui-même les raisons simples et frappantes que vous lui présenteriez, composer en quelque sorte avec vous un discours qui lui retracerait et lui développerait fidèlement ses sentiments les plus intimes : sa satisfaction serait à son comble, ainsi que votre gloire ; et vous éprouveriez que c'est toujours le charme de celui qui écoute qui assure le triomphe de celui qui parle. « Un habile appréciateur de l'art oratoire, dit « Cicéron, que je traduis ici fidèlement, n'a pas besoin « d'entendre un orateur pour juger du mérite de son « éloquence. Il passe ; et sans s'arrêter, sans prêter at-« tention, il voit d'un coup d'œil les juges qui tour-« nent la tête de côté et d'autre, bâillent, ou conver-« sent entre eux, envoient et renvoient s'informer à « chaque moment s'il n'est pas temps encore de finir « l'audience, et de congédier le suppliant. C'en est « assez pour lui : il comprend aussitôt que la cause « n'est point plaidée par un homme éloquent qui « sache se rendre maître de tous les esprits, comme « un joueur de luth gouverne à son gré les sons qu'il « veut tirer des cordes d'un instrument. Mais, s'il « aperçoit, au contraire, en passant, ces mêmes juges « attentifs, la tête haute, le regard fixe, et paraissant « frappés d'admiration pour celui qui parle, comme « un oiseau s'incline absorbé dans le charme d'une « douce et ravissante harmonie ; s'il voit surtout les « spectateurs écouter avec cette même admiration un « discours qui les tient, pour ainsi dire, en extase, se « dresser pour mieux observer l'impression qu'il pro-« duit sur l'esprit des juges ; et, ce qui est encore plus « tranchant, s'il voit toute l'assemblée entraînée tour

« à tour de la terreur à la pitié, de l'amour à la haine, « et je ne sais quel mouvement involontaire agiter « tout à coup les esprits par un redoublement de véhé- « mence..... Ah! il n'a plus aucun doute : il décide à « l'instant qu'il y a dans ce tribunal un véritable ora- « teur, et que l'éloquence y fait son œuvre, si déja « elle n'est couronnée du succès[1]. »

XIII. De l'éloquence du barreau.

Le barreau est une excellente école pour apprendre à donner aux idées cette propagation oratoire, qui est l'un des plus difficiles secrets de l'art. J'ai suivi les audiences du palais : j'y ai entendu quelques avocats assez éloquents, et un bien plus grand nombre de ces rhéteurs diserts que Cicéron appelait, *non pas des orateurs, mais des ouvriers exercés à une grande volubilité de langue*[2]. J'avoue cependant que j'y ai quelquefois admiré des avocats, d'ailleurs fort médiocres, qui me surprenaient par un singulier talent de distribuer parfaitement leurs plaidoyers, de disposer les preuves

[1] « Itaque intelligens dicendi existimator, non assidens, et attente audiens, sed uno aspectu, et præteriens, de oratore sæpe judicat. Videt oscitantem judicem, loquentem cum altero, nonnumquam etiam circulantem, mittentem ad horas, quæsitorem, ut dimittat rogantem : intelligit oratorem in ea causa non adesse, qui possit animis judicum admovere orationem, tanquam fidibus manum. Idem si præteriens aspexerit erectos intuentes judices, aut ut avem cantu aliquo, sic illos viderit oratione quasi suspensos teneri : aut (id quod maxime opus est) misericordia, odio, motu animi aliquo perturbatos esse vehementius : ea si præteriens, ut dixi, aspexerit, si nihil audierit, tamen oratorem versari in illo judicio, et opus oratorium fieri, aut perfectum jam esse, profecto intelliget. » Brutus, 54. 200.

[2] « Non oratores, sed operarios lingua celeri et exercitata. » Brutus. 18. 83.

avec méthode, et de donner une progression soutenue au raisonnement. Ce mérite oratoire, aussi commun au barreau qu'il est rare partout ailleurs, y est aussi beaucoup moins remarqué : soit parcequ'il est réservé aux gens de l'art d'en sentir tout le prix au développement d'un discours : soit parceque la force des arguments étant plus graduée dans les discussions juridiques, il suffit de se conformer à l'ordre naturel des *moyens* pour les exposer avec avantage dans la défense d'une cause qui trace elle-même la route de l'orateur. Il n'en est pas ainsi des discours de morale, où la distribution des preuves étant du seul domaine du goût, tout appartient au raisonnement et rien au sujet, qu'il est si important et si difficile de développer avec une progression toujours croissante. Toute question de droit, au contraire, étant fondée sur des faits successifs, devient pour ainsi dire historique, et présente d'elle-même à l'orateur un commencement, un milieu et une fin, qu'il ne pourrait déplacer et confondre, sans en être aussitôt averti par l'impossibilité de rendre sa cause claire et intelligible.

On trouve encore au barreau des esprits très distingués et d'excellents logiciens ; mais on s'y plaint depuis longtemps, et avec raison, d'une triste décadence. L'homme qui s'est acquis le plus de gloire dans ce siècle, en y exerçant les fonctions du ministère public, le chancelier d'Aguesseau, est regardé universellement comme un dialecticien exact et lumineux, un jurisconsulte profond, un écrivain élégant et correct. Voilà son vrai mérite littéraire ! Il me semble que la voix publique ne lui accorde pas, à beaucoup près, la même supériorité comme orateur. Il ne fut

jamais éloquent, quoiqu'il ait traité plusieurs sujets susceptibles de la plus haute éloquence. Sa célébrité oratoire, comme toutes les réputations de ce genre au palais, ne pouvait et ne devait pas lui survivre. Il est vrai que ce grand magistrat n'était pas placé dans son véritable talent, et n'en avait même pas encore toute la vigueur quand il exerçait le beau ministère d'avocat général ; et il y aurait de l'injustice à ne juger un écrivain de cet ordre, très grand littérateur, très recommandable ami des lettres, que sur les discours et les plaidoyers qui furent les premières productions de sa jeunesse.

En général, les avocats ne travaillent point assez leurs causes, ou du moins leurs mémoires et les plaidoiries qu'ils écrivent. Ils parlent devant un parterre trop peu éclairé, ou trop indulgent, et ils en abusent. Ils ont quelquefois de la fécondité, jamais de la véhémence ; et plusieurs d'entre eux sacrifient la gloire à la vanité, en prolongeant leurs allocutions pour remplir plus longtemps ou plus souvent les audiences auxquelles le public assiste. Mais il ne suffit pas de se montrer, il faut être admiré quand on veut devenir célèbre. Aussi ne saurait-on se dissimuler que les gens de lettres, accoutumés à écrire avec plus de soin, ont une supériorité marquée sur les avocats, toutes les fois qu'ils partagent leurs fonctions. Ce n'est en effet ni Le Maître, ni Patru, qui occupent le premier rang au barreau français. Cet honneur est réservé à Pélisson, qui sut mériter une gloire immortelle, en composant ses mémoires pour le surintendant Fouquet ; il appartient surtout à ce fameux Antoine Arnauld, qui se signala dans la controverse, en forme juridique, par

son chef-d'œuvre sur *la perpétuité de la foi*[1], dont on ne saurait trop admirer le style, l'éloquence du raisonnement, l'érudition et la dialectique. Arnauld composa ces trois volumes in-4° pour développer et pour démontrer une seule phrase du cardinal Bellarmin : et il fit dans sa préface le noble aveu, qu'il était redevable à un jésuite de l'idée très lumineuse de son ouvrage. Mais il ne dut qu'à son seul génie le choix d'un autre sujet dans lequel il a surpassé tous les orateurs du barreau : je veux dire son invincible *Apologie des catholiques d'Angleterre*, accusés d'une conspiration contre le roi Charles II, en 1678. Lisez cette éloquente discussion. Que de larmes Arnauld vous fera répandre sur la mort du vertueux vicomte de Stafford ! Orateur sans chercher à l'être, il ne paraît pas se proposer de vous émouvoir ; mais, par le simple récit des faits,

[1] Arnauld composa ce chef-d'œuvre pour réfuter les trois ministres protestants Claude, Blondel et Aubertin, qui ne purent lui opposer rien de raisonnable. Voici avec quelle généreuse modestie l'auteur d'un si étonnant ouvrage avoue, ou plutôt apprend lui-même à ses lecteurs, qu'il en doit la première conception à quelques lignes de Bellarmin, dont il ne voudrait paraître que le simple commentateur. « Le cardi- « nal Bellarmin, dit-il à la fin de sa préface digne des plus grands « éloges, emploie l'argument de la perpétuité de la foi, appliqué par « les jésuites aux controverses avec les religionnaires, plus particuliè- « rement contre les calvinistes sur l'eucharistie, et en fait un de ces « arguments généraux qu'il expose dans le troisième livre de ses Con- « troverses, chap. 8. *Pour reconnaître*, dit-il, *que notre doctrine n'est* « *point une invention nouvelle, mais que c'est l'ancienne foi de l'É-* « *glise, il suffit de considérer l'accord des Grecs, sur ce point, avec* « *l'Église romaine; car il y a plus de dix siècles que les Grecs se sont* « *séparés de nous: ce qui les aurait empêchés de recevoir de nouvelles* « *opinions de l'Église latine. Et cependant ils n'ont jamais eu sur ce* « *point aucun différend avec les latins, et ils n'en ont point en-* « *core, etc.* On peut juger par la manière dont ce savant cardinal pro- « pose cet argument, de l'utilité qu'il y a de développer et de mettre « dans toute leur force certaines preuves qui demeurent obscurcies

par la seule dialectique, par les dépositions des témoins sur lesquelles les catholiques furent condamnés, il prouve péremptoirement leur innocence : il vous attendrit sur le sort des infortunés dont il raconte les désastres : il remue votre sensibilité, par le seul ressort de l'évidence, qu'il a su rendre pathétique ; et il rend exécrable pour toujours la mémoire du fameux Oates, qui inventa cette absurde calomnie. Jamais on n'a porté plus loin la démonstration morale ; et il ne faut point oublier, en l'honneur du défenseur officieux qui s'est tant illustré par une pareille apologie, que dans cet ouvrage, malgré les plus violentes préventions du jansénisme, Arnauld justifie victorieusement les jésuites qu'il déteste, et qui, devenus à leur insu les clients de leur antagoniste le plus redoutable, durent être bien étonnés de l'entendre plaider leur

« dans les livres... Mais comme Bellarmin se contente de l'indiquer, il « le propose d'une manière qui frappe trop peu. Il ne parle que des « Grecs, et il pouvait parler de toutes les autres communions qui « étaient séparées de l'Église romaine longtemps avant les Grecs... « En discutant à la fois tous les points controversés, il n'a pas pu « traiter chaque preuve avec la même étendue et la même force qu'elles « peuvent avoir dans les écrits appliqués à chaque preuve en particu- « lier. C'est proprement ce qu'on a eu dessein de faire de cet argument « de Bellarmin, et que l'on pourra faire encore, tant de lui que d'au- « tres écrivains catholiques, en leur laissant de bon cœur la gloire de « les avoir trouvés les premiers, et en reconnaissant que l'on ne fait « que marcher sur leurs pas et suivre leurs pensées. »

J'invite les orateurs de la chaire et du barreau à lire cet ouvrage, dans lequel un article de foi devient pour ainsi dire une simple question de fait. Ils y trouveront, ainsi que dans les autres chefs-d'œuvre de Port-Royal en ce genre, tels que *l'Unité de l'Église*, *les Préjugés légitimes*, *les Calvinistes convaincus de schisme*, etc., l'art de la dialectique dans toute sa perfection, et la véritable manière de prouver et de démontrer un fait, avec une force de raisonnement qu'il n'est pas possible de porter plus loin.

cause, avec un zèle aussi généreux que touchant : bienfait dans lequel ils furent forcés d'admirer la plus sublime des vengeances !

Il serait à desirer sans doute que ce célèbre Arnauld, si injustement préféré par Boileau à tous les grands écrivains du siècle de Louis XIV, dans l'accès de la plus aveugle admiration que l'esprit de parti puisse inspirer, eût toujours traité des questions aussi propres à faire triompher son génie. Ce fameux chef de l'école de Port-Royal n'avait pas encore atteint sa vingt-huitième année, lorsque Descartes le consulta, *comme l'homme du siècle*, disait-il, sur ses *Méditations physiques*, et proclama lui-même dans ses lettres la prééminence de ses talents en tout genre. Il était né avec un esprit guerrier, et il ne composa guère que des ouvrages polémiques : mais il aurait pu être compté parmi les plus grands orateurs, comme il l'est parmi les premiers controversistes de son siècle. On sait qu'il fut un grammairien très profond, et qu'il égala Malebranche en métaphysique[1]. Racine le révérait et le consultait comme le juge dont il ambitionnait le plus le suffrage, et il était également l'oracle de Boileau dans toutes les questions de grammaire, de poésie et de goût. Après lui être resté courageusement fidèle durant sa longue disgrace, Despréaux, se montrant, à son sujet, plus hardi que juste, et oubliant le génie si dominant de Bossuet, qui venait de

[1] Malebranche, malgré ses erreurs en physique et ses hypothèses idéales, conserve et mérite encore, par le charme très attachant de son style, et par l'intérêt qu'il répand sur les matières les plus sèches ou les plus abstraites, la réputation d'être le premier de nos écrivains dans le genre de la philosophie.

descendre au tombeau, osa rendre encore à cet illustre proscrit, mort alors depuis dix ans, cet étonnant hommage, jusque dans l'épitaphe de Bourdaloue :

> Enfin, après Arnauld, ce fut l'illustre en France
> Que j'admirai le plus et qui m'aima le mieux.

XIV. De Cicéron.

Cette digression sur le *grand Arnauld* ne m'a point éloigné de l'éloquence judiciaire, qui est ici l'objet de mes observations. Il a marqué tous ses pas dans cette carrière, par des monuments durables : il a prouvé que sans traiter des questions d'État, comme les anciens, on peut s'élever, dans le genre délibératif, au ton d'une véritable éloquence. On prétendrait donc bien vainement excuser la distance infinie qu'on trouve entre les avocats du barreau français et les orateurs du sénat romain, par la différence des intérêts qui leur ont été confiés. Cicéron a eu quelquefois la gloire d'être le défenseur, et même le sauveur de la république, j'en conviens ; mais ne soutenait-il pas plus souvent aussi des causes beaucoup moins importantes? Et la plus grande partie de ses plaidoyers n'est-elle pas consacrée aux affaires quelquefois obscures de ses concitoyens ?

Il est donc constant que ce grand orateur, toujours éloquent devant le préteur comme dans la tribune aux harangues, n'avait pas besoin d'une cause liée aux destins de Rome pour déployer toutes les richesses de son talent, et qu'il était même souvent plus éloquent lorsqu'il plaidait au milieu du peuple, que lorsqu'il parlait en présence de César. Sa harangue pour Liga-

rius est écrite, il est vrai, d'un style enchanteur; mais elle est bien loin d'être estimée comme l'un de ses discours du premier ordre. Cicéron y demande la vie de Ligarius à un usurpateur, comme s'il implorait la clémence d'un souverain légitime. Les éloges qu'il prodigue adroitement à César dans son ingénieuse péroraison semblent justifier les reproches dont l'accabla le stoïcien Brutus, après la mort du dictateur, dans cette fameuse lettre où cet austère républicain l'accuse de flatter bassement Octave, et qui est comptée avec raison parmi les chefs-d'œuvre de l'antiquité. C'est dans les *Verrines*, c'est dans les *Catilinaires*, c'est dans la seconde *Philippique*, c'est dans presque toutes ses péroraisons, c'est dans ses traités immortels qui ont pour titres, *l'Orateur*, *de l'Orateur*, et *des Orateurs illustres*, qu'on trouve toute l'éloquence de Cicéron. Pour mieux accabler les ennemis de sa patrie, qu'il traduit dans les tribunaux, c'est toujours aux adversaires qu'il poursuit, c'est à Marc-Antoine, à Verrès, à Catilina, que Cicéron adresse la parole devant les juges; et la véhémence de ce style direct rend chacune de ses *actions* juridiques un véritable pugilat oratoire. Tous ces écrits classiques doivent être le manuel des orateurs chrétiens. La rapidité avec laquelle il composait ces admirables discours, malgré la multitude et l'importance des affaires dont il était surchargé, ne l'empêchait point de donner à son langage une si rare et si désespérante perfection, qu'il est aussi aisé d'entendre ses harangues, que difficile d'en reproduire le charme inexprimable, en les transportant dans notre langue.

Les étonnants exemples de fécondité que nous of-

frent les dernières compositions de l'orateur romain, prouvent évidemment que nos avocats ne sauraient justifier la négligence de leur élocution, par les travaux ou par les distractions inévitables de leur état. Non certes, ce n'est pas le temps seul qui leur manque pour écrire avec tant de perfection : c'est le talent, c'est le goût, c'est l'inspiration du génie. Ce fut dans un intervalle bien court, et pendant les orages continuels d'une guerre civile, que Cicéron publia tous ses fameux plaidoyers contre Marc-Antoine, qu'on appelle les *Philippiques;* et l'on ne conçoit pas qu'il ait pu conserver assez de liberté d'esprit, après la mort de César, pour entreprendre et pour achever, en si peu de temps, dans la soixante-quatrième et dernière année de sa vie, ces quatorze discours par lesquels il termina si glorieusement sa carrière. Son courage y parut agrandir encore son talent. Jamais il n'approcha de plus près de l'énergie et de la véhémence de Démosthène. Aussi son triomphe devint-il son arrêt de mort, et Marc-Antoine, triumvir, sentit si bien l'impossibilité de se défendre contre un tel accusateur, qu'il ne lui répondit qu'en forçant la main lâche d'Octave, son complice, à souscrire l'ordre d'assassiner Cicéron.

Brutus, dont le goût était aussi sévère que la morale, désapprouvait dans les harangues de l'orateur romain cette inépuisable fécondité, cette abondance stérile, quoique toujours élégante et harmonieuse, ce luxe ou cette richesse d'expressions et d'images, qui énervent peut-être quelquefois sa vigueur ; et il disait à Cicéron lui-même que son éloquence manquait de *reins*. L'impartiale postérité a pensé comme Brutus.

Ce ne fut point sans doute par un principe de goût, mais par la crainte trop bien fondée qu'Auguste ne se souvînt encore qu'Octave avait sacrifié honteusement aux triumvirs ses collègues, son bienfaiteur Cicéron, que Virgile et Horace eurent la lâcheté de ne nommer jamais, dans leurs poésies, cet orateur aussi célèbre aujourd'hui que Rome elle-même. Virgile surtout!... Ah! comment Virgile a-t-il pu l'oublier en solennisant la gloire du peuple romain? L'assassin de Cicéron régnait! Et quoique Auguste eût assez d'esprit et de pudeur pour dire à ses propres neveux, quand il les surprit lisant les *Philippiques*, qu'ils avaient bien raison d'admirer ces plaidoyers, et que Cicéron avait été un grand citoyen, Virgile, qui ne croyait pas à la clémence des remords, n'osa jamais rappeler ce nom accusateur dans ses écrits; et le poëte courtisan n'hésita point de sacrifier aux dangereuses réminiscences d'Octave, devenu souverain de son pays, l'un des plus beaux titres de gloire de sa patrie, en accordant aux orateurs de la Grèce la supériorité de l'éloquence sur le consul de Rome : *Orabunt alii melius causas*, etc.

XV. De Démosthène.

Malgré l'adulation ou l'affirmation de Virgile, les gens de lettres n'ont point encore prononcé unanimement entre Cicéron et Démosthène. Ces deux orateurs sont l'un et l'autre au premier rang, et, dans l'opinion de plusieurs rhéteurs, à peu près sur la même ligne. Cicéron a une prééminence incontestable sur son rival, en littérature et en philosophie. Mais il ne lui a point arraché le sceptre de l'éloquence : il le regardait lui-même comme son maître : il le

louait avec tout l'enthousiasme de la plus haute admiration : il traduisait ses ouvrages ; et si ces traductions officieuses étaient parvenues jusqu'à nous, il est probable qu'en lui rendant un service trop généreux, Cicéron se serait placé pour toujours au-dessous de Démosthène. C'est lui-même qui nous autorise à le croire, par l'éloge le plus accompli que puisse faire d'un orateur l'exaltation du ravissement. C'est lui, c'est Cicéron qui trouve dans Démosthène, non-seulement un orateur parfait, mais encore toute la perfection de l'art et le beau idéal du genre oratoire. *Rien*, dit-il, *rien ne manque à Démosthène. Il ne me laisse absolument rien à desirer : il n'a de rivaux dans aucune partie de son art. Il remplit*, ajoute-t-il, *l'idée que je me suis formée de l'éloquence, et il atteint le degré de perfection que j'imagine*[1].

Dans son trentième *dialogue des morts*, entre Démosthène et Cicéron, Fénelon adopte et motive cette prééminence que l'éloquent consul romain défère à l'immortel orateur d'Athènes. L'archevêque de Cambrai met en scène ces deux grands hommes, et les fait parler ainsi l'un et l'autre avec beaucoup de goût et de sagacité : « On ne pouvait, dit Cicéron, s'empê« cher, en entendant mes oraisons, d'admirer mon « esprit, d'être continuellement surpris de mon art, « de s'extasier sur moi, de m'interrompre pour m'ap« plaudir, et de me combler de louanges. Tu devais,

1 « Recordor me longe omnibus unum anteferre Demosthenem, qui vim accommodarit ad eam quam sentiam eloquentiam, non ad eam quam in aliquo ipse agnoverim. » Orator. 23. « Unus eminet inter omnes, in omni genere dicendi. » Orator. 104. « Plane quidem perfectum, et cui nihil admodum desit, Demosthenem facile dixeris. » Brutus, 35.

« toi, être écouté fort tranquillement ; et apparem-
« ment tes auditeurs ne t'interrompaient pas. — Ce
« que tu dis, lui répondit Démosthène, ce que tu dis
« de nous deux est vrai. Tu ne te trompes que dans la
« conclusion que tu en tires. Tu occupais l'assemblée
« de toi-même ; et moi, je ne l'occupais jamais que de
« l'affaire dont je parlais. On t'admirait ; et moi, j'é-
« tais oublié par mes auditeurs, qui ne voyaient que
« le parti que je voulais leur faire prendre. Tu réjouis-
« sais par les traits de ton esprit ; et moi, je frappais,
« j'abattais, je terrassais par des coups de foudre. Tu
« faisais dire : Qu'il parle bien ! et moi, je faisais dire :
« Allons, marchons contre Philippe ! On te louait :
« on était trop hors de soi pour me louer. Quand tu
« haranguais, tu paraissais orné : on ne découvrait en
« moi aucun ornement ; il n'y avait dans mes pièces
« que des raisons précises, fortes, claires : ensuite des
« mouvements semblables à des foudres auxquels on
« ne pouvait résister. Tu as été un orateur parfait,
« quand tu as été, comme moi, simple, grave, au-
« stère, sans art apparent, en un mot quand tu as été
« Démosthène ; mais lorsqu'on a senti en tes discours
« l'esprit, le tour et l'art, alors tu n'as plus été que
« Cicéron, t'éloignant de la perfection autant que tu
« t'éloignais de mon caractère. »

Effectivement, c'est la force irrésistible du raisonnement, c'est l'entraînante rapidité des mouvements oratoires, qui caractérisent l'éloquence de l'orateur athénien : il n'écrit que pour donner du nerf, de la chaleur et de la véhémence à ses pensées, qui ne sont que les élans impétueux d'une ame ardente ; il parle, non comme un écrivain élégant qui veut être admiré,

mais comme un homme inspiré et passionné que la vérité tourmente ; comme un citoyen menacé du plus grand des malheurs, et qui ne peut plus contenir la fougue de son indignation contre les ennemis de sa patrie. L'audace de son style se compose de l'emploi, de l'alliance, ou de la simplicité hardie et pittoresque de ses expressions. Son ascendant est irrésistible ; tout cède devant lui à la domination de ses paroles, et sa langue s'enrichit des trésors inépuisables de sa verve et de son imagination. *Que serait-ce*, disait Eschine, son rival, aux jeunes Athéniens qui l'écoutaient avec les transports de l'enthousiasme déclamer sa foudroyante harangue *sur la Couronne*, *que serait-ce donc*, leur disait-il, *si vous eussiez entendu le monstre lui-même?* C'est l'athlète de la raison ; il la défend de toutes les forces de son ame et de son génie, et la tribune où il parle devient une arène. Il subjugue à la fois ses auditeurs, ses adversaires, ses juges ; il ne paraît point chercher à vous attendrir ; et cependant il remue, il bouleverse tous les cœurs. Il accable ses concitoyens de reproches ; mais alors il n'est que l'interprète de leurs propres remords. Réfute-t-il un argument? il ne discute point, il propose une simple question pour toute réponse, et l'objection ne reparaîtra jamais. Veut-il soulever les Athéniens contre Philippe ? ce n'est plus un orateur qui parle : c'est un général, c'est un roi, c'est le prophète de l'histoire, c'est l'ange tutélaire de sa patrie ; et quand il veut semer autour de lui l'épouvante de l'esclavage, on croit entendre retentir au loin, de distance en distance, le bruit des chaînes qu'apporte le tyran.

On admire avec raison les *Philippiques* de Démo-

-thène, et sa fameuse harangue *pour la Couronne*, en faveur de Ctésiphon [1] ; mais il me semble que les gens de lettres et les orateurs chrétiens lisent trop peu ses autres ouvrages, son discours *sur la paix*, sa *première* et sa *seconde Olinthiaque*, sa harangue *de la Chersonèse*, et plusieurs autres chefs-d'œuvre véritablement dignes de son génie. C'est dans ces écrits trop négligés par les prédicateurs, et qui semblent même inutiles à la réputation de Démosthène, puisqu'on ne lui en tient aucun compte, c'est là que l'on pourrait trouver des titres suffisants pour justifier sa renommée, si toutes ses autres productions oratoires étaient inconnues. Bornons-nous à en citer ici un seul trait. Les ennemis de Démosthène (c'étaient, à l'exception d'Eschine, quelques écrivains sans talents, qui osaient se croire ses rivaux, parcequ'ils faisaient dans Athènes le métier de sophiste), tous ces envieux détracteurs de Démosthène, l'accusaient de chercher plutôt dans ses discours les applaudissements de la multitude que l'utilité publique. Ce grand homme, fier de sa conscience,

1 Boileau ne pouvait se lasser d'admirer l'oraison de Démosthène, *pro Corona*. C'était, selon lui, le chef-d'œuvre de l'esprit humain. *Toutes les fois que je la lis*, disait-il, *je voudrais n'avoir jamais écrit*. Un de ses amis lui dit un jour : « Ah ! monsieur, je lis maintenant un auteur qui est bien mon homme : c'est Démosthène. *Si c'est votre* « *homme*, lui répondit Despréaux, *ce n'est pas le mien*. Comment l'en- « tendez-vous donc ! lui répliqua son ami. *C'est qu'il me fait tomber* « *la plume des mains.* »

Lettre de Boileau à Brossette.

Or, si la lecture de Démosthène inspirait un tel découragement à un si grand poëte, quelle impression ne doit donc pas faire son éloquence sur l'esprit d'un orateur qui sait aussi en apprécier le prodigieux mérite, et peut se croire d'autant plus obligé de s'en approcher qu'il parcourt la même carrière !

outragé longtemps sans se plaindre, daigna enfin confondre leurs insolentes clameurs, en présence de tout le peuple athénien : et voici ce qu'il leur dit dans sa harangue *de la Chersonèse :* « Je suis tellement éloi-« gné de regarder tous ces vils rhéteurs comme des « citoyens dignes de leur patrie, que si quelqu'un me « disait en ce moment : Et toi, Démosthène, quels « services as-tu rendus à la république? ô Athéniens! « je ne parlerais ni des dépenses que j'ai faites pour « mes concitoyens dans l'administration de mes em-« plois, ni des captifs que j'ai rachetés, ni des dons « que j'ai faits à la ville, ni de tous les monuments « qui attesteront un jour mon zèle pour mon pays : « mais voici ce que je répondrais : J'ai toujours eu « une conduite opposée aux maximes de ces miséra-« bles. J'aurais pu sans doute les imiter, et vous flat-« ter comme eux ; mais je vous ai toujours sacrifié « mon intérêt personnel, mon ambition et même le « desir d'enlever vos suffrages. Je vous ai parlé de « manière à me mettre au-dessous de pareils citoyens, « en vous élevant vous-mêmes au-dessus des autres « peuples de la Grèce. O Athéniens ! il doit m'être « permis de me rendre aujourd'hui ce témoignage. « Non, je n'ai pas cru pouvoir devenir le premier « parmi vous, si je vous rendais vous-mêmes les der-« niers de tous les hommes. » C'est à ses ennemis, c'est à la triste nécessité de les accabler de toute l'autorité de son génie et de sa gloire, que Démosthène doit ce sublime morceau, l'un des plus beaux mouvements de son éloquence. Il serait très facile de multiplier de pareilles citations quand on parle d'un si grand orateur ; mais mon intention n'est point de dis-

penser les prédicateurs de le lire. Je les exhorte au contraire à l'apprendre par cœur, et à transporter son énergie, sa vigueur et son pinceau, dans les compositions de la chaire, qui leur présentera une foule de sujets dignes de les faire revivre. Je les exhorte surtout à se bien convaincre eux-mêmes, par la lecture de ses harangues, que son éloquence franche et impétueuse dédaigne toute manière, toute afféterie, toute recherche d'esprit, et ne lui coûte pas le moindre effort, parcequ'elle ne s'abaisse jamais à aucune prétention. *Il se sert de la parole*, dit Fénelon [1], *comme un homme modeste de son habit, pour se vêtir et non pour se parer. Il tonne, il foudroie : c'est un torrent qui entraîne tout.*

XVI. De Bossuet.

Au seul nom de Démosthène, mon admiration me rappelle celui de ses émules avec lequel il a le plus de ressemblance, l'homme le plus éloquent de notre nation. Que l'on se représente donc un de ces orateurs que Cicéron appelle *véhéments, et en quelque sorte tragiques* [2], qui, doués par la nature de la souveraineté de la parole et emportés par une éloquence toujours armée de traits brûlants comme la foudre, s'élèvent au-dessus des règles et des modèles, et portent l'art à toute la hauteur de leurs propres conceptions ; un orateur qui par ses élans monte jusques aux cieux, d'où il descend avec ses vastes pensées agrandies encore par la religion, pour s'asseoir sur les bords d'un tombeau, et abattre l'orgueil des princes et des rois

1 Lettre à l'Académie française sur l'éloquence.

2 « Grandis et, ut ita dicam, tragicus orator. » Brutus, 203.

4

devant le Dieu qui, après les avoir distingués sur la terre, durant le rapide instant de la vie, les rend tous à leur néant et les confond à jamais dans la poussière de notre commune origine; un orateur qui a montré dans tous les genres qu'il invente ou qu'il féconde, le premier et le plus beau génie qui ait jamais illustré les lettres, et qu'on peut placer, avec une juste confiance, à la tête de tous les écrivains anciens ou modernes qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain [1]; un orateur qui se crée une langue aussi neuve et aussi originale que ses idées, qui donne à ses expressions un tel caractère d'énergie, qu'on croit l'entendre quand on le lit, et à son style une telle majesté d'élocution, que l'idiome dont il se sert semble se transformer et s'agrandir sous sa plume; un apôtre qui instruit l'univers, en pleurant et en célébrant les plus illustres de ses contemporains, qu'il rend eux-mêmes du fond de leur cercueil les premiers instituteurs et les plus imposants moralistes de tous les siècles; qui répand la consternation autour de lui, en rendant, pour ainsi dire, présents les malheurs qu'il raconte, et qui, en déplorant la mort d'un seul homme, montre à découvert tout le néant de la nature humaine; enfin, un orateur dont les discours inspirés ou animés par la verve la plus ardente, la plus originale, la plus véhémente et la plus sublime, sont des ouvrages classiques qu'il faut étudier sans cesse, comme dans les arts on va former son goût et mûrir son talent à Rome, en méditant les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange. Voilà le Démosthène

[1] Voyez, à la fin du volume, la note nº 1.

français ! voilà Bossuet ! On peut appliquer à ses écrits oratoires l'éloge si mémorable que faisait Quintilien du Jupiter de Phidias, lorsqu'il disait que cette statue avait ajouté à la religion des peuples.

XVII. De la priorité et de l'influence de la poésie sur le style oratoire.

Bossuet a été en Europe le véritable créateur et le plus parfait modèle de l'éloquence de la chaire. Lingendes, qui aurait pu prétendre et participer à cette gloire, n'osant pas se fier à notre idiome encore barbare, traduisit lui-même ses sermons en latin, après les avoir prêchés en français, avec de grands applaudissements, sous le règne de Louis XIII, et durant la minorité de Louis XIV. Notre langue n'était encore garantie, à ses yeux, par aucun monument littéraire qui obligeât l'Europe de l'étudier ou même de la comprendre, pour se mettre de niveau avec les progrès des lumières et les oracles du goût ; elle était prête à se former sous la plume de Malherbe et de Corneille, qui surent à la fois l'épurer et l'enrichir de la magnificence ou du germe de toutes les beautés du style, en la dotant d'une poésie sublime que le naïf badinage de Marot n'avait pas dû lui faire espérer. L'éloquence devait venir et vint à sa suite. C'est la marche naturelle et philosophique de l'esprit humain, dans la fixation des langues, chez les peuples qui ont des lumières sans avoir encore du goût. On commence en ce genre par le plus difficile, parcequ'il faut un très grand effort, c'est-à-dire un très grand charme, pour entraîner la multitude, qu'on ne ravit et qu'on ne domine que par les grands succès populaires de la poésie. En

tout temps et en tout pays, dans la Grèce, à Rome, dans la moderne Italie, en France, enfin chez tous les peuples qui ont une littérature, les poëtes du premier ordre ont précédé les grands prosateurs [1].

Faut-il en être surpris? Les annales des premiers âges du monde attestent que les élans de l'esprit, dans une nation qui se civilise, sont d'abord des hymnes d'actions de graces qu'on offre ensemble à l'Éternel. Réunis devant les autels qu'ils érigent à l'Être suprême, les hommes ne composent plus qu'une seule famille. Cette communauté de besoins, de prières ou d'actions de graces, appelle naturellement le chant qui en augmente l'expression; et la parole, ainsi modulée, doit être nécessairement soumise à une mesure uniforme de temps, c'est-à-dire de mouvement et de repos, pour en régler et en cadencer toutes les syllabes. La religion, qui est le premier et le plus salutaire besoin de l'homme en société, crée donc ainsi à la fois la musique et la poésie; et les pieuses affections qu'elle inspire ne se réunissent, pour ainsi dire, en un faisceau, qu'avec le secours du rhythme, de la prosodie, de la rime ou de la mesure poétique [2]. Avant cette réunion, tout est isolé dans une langue, et rien ne peut

[1] Chez les Grecs, Homère et Hésiode précédèrent Démosthène et Périclès. Lucrèce était admiré par les Romains longtemps avant Cicéron. La langue italienne a été illustrée par le Dante, par Pétrarque et par le Tasse, avant de pouvoir s'honorer de l'éloquence de Machiavel, de Muratori, de Tiraboschi, du cardinal Casini, et d'aucun de ses plus médiocres orateurs. Marot, Regnier, Malherbe et surtout Corneille étaient la gloire de la langue française, avant qu'elle fût ennoblie par aucun titre oratoire.

[2] Il faut en excepter la seule poésie des Hébreux, qui a un mécanisme particulier. Voyez l'excellent traité de Lowth, augmenté par Michaëlis, *de sacra poesi Hebræorum*.

faire autorité dans l'art d'écrire. Il n'existe encore alors aucune convention de goût, aucune base reconnue d'harmonie, aucun point de comparaison, aucun type qu'on puisse imiter, aucun auxiliaire pour la mémoire, qui ne retient rien sans effort de ce qui a quelque étendue en prose, enfin aucun régulateur pour l'oreille, qu'on ne domine jamais que par le secret de la flatter sans cesse, et dont Cicéron préconise la superbe et suprême autorité, pour juger seule en dernier ressort de ce qui plaît à sa chatouilleuse délicatesse dans la mélodie du style : *Superbissimum auris judicium.*

C'est donc par la contrainte heureuse de la versification, première musique de l'oreille, qu'une langue acquiert d'abord l'harmonie qui lui est propre, par la combinaison de la mesure la plus analogue à ses éléments ; ensuite, la pureté et la correction de sa syntaxe plus facile à fixer et à démêler dans une marche si régulière, par le cadre des rhythmes variés qui rendent les fautes grammaticales plus saillantes au milieu du court espace de chaque vers ; la force et l'énergie, par cette sévérité du mètre qui fixe rigoureusement au poëte, dans chaque ligne, le nombre des syllabes, le condamne à une précision qui l'autorise à des licences heureuses, et agrandit sa pensée en resserrant son style ; la couleur et les images, par le besoin continuel des mots figurés, pour faire mieux ressortir les idées réduites à cette sobriété de paroles ; les mouvements impétueux de l'imagination ou de la sensibilité, par la verve des débuts, par la rapidité et la variété des tournures que commande chaque période et quelquefois chaque ligne ; l'élévation, par la liberté ou plutôt par l'essor poétique, qu'on est obligé d'accorder à une

diction si contrainte et subordonnée à tant de règles; l'élégance, par l'habitude et la nécessité de choisir et de combiner toutes ses expressions; enfin le naturel et la grace, par l'obligation singulière de paraître sans cesse indépendant et libre, malgré le poids des chaînes dont on est accablé, et de cacher à force d'art, au milieu d'un pareil esclavage, toute apparence de contrainte, de gène, d'embarras, et même d'effort. Voilà les entraves des poëtes, et voilà aussi les services que la poésie rend à toutes les langues qui la cultivent!

On sent avec quelle promptitude le goût général d'une nation qui attache du prix aux plaisirs de l'esprit doit se former à cette école; car le public apprend à juger, en même temps que les auteurs apprennent à écrire. Toutes ces découvertes de style se transportent, dans une proportion que le goût fixe bientôt, de la poésie à l'éloquence, qui l'avoisine et la suit de près. C'est la véritable raison des avantages sensibles que donne aux orateurs l'exercice ou du moins l'essai préalable de la versification dans la carrière de l'éloquence, quoique l'éloquence de la prose et celle de la poésie n'aient presque rien de commun entre elles, et qu'il soit très rare ou comme impossible qu'un même écrivain les réunisse, en excellant dans l'une et dans l'autre. Les orateurs arrivent donc toujours les premiers, après les poëtes, dans les sentiers du bon goût. Ainsi Pascal, qui fut parmi nous le premier écrivain classique en prose, en surpassant Amyot, Montaigne, du Vair, prosateurs d'une langue qui manifestement n'avait point encore de poésie [1], Pascal, dis-je, se montra

[1] Je ne fais mention ici ni de Balzac ni de Voiture. Outre qu'ils

dès lors un véritable et même un grand orateur dans quelques unes de ses *lettres provinciales;* et aussitôt l'influence du style poétique, signalée par lui dans le style oratoire, s'étendit des ouvrages d'éloquence à tous les autres genres d'écrits en prose.

Lingendes avait beaucoup contribué par ses sermons à cette heureuse harmonie de notre langue oratoire, mais il ne sut pas en pressentir le perfectionnement : il la répudia en traduisant et en publiant ses discours dans l'idiome de Cicéron, auquel il se confia davantage, et qu'il se flattait de savoir beaucoup mieux. Il ne crut pas que la langue française pût vivre aussi longtemps que ses ouvrages, qu'elle fit bientôt oublier; et en se déshéritant ainsi lui-même des conquêtes et des triomphes de notre littérature, il n'eut pas plus d'influence sur nos prédicateurs du grand siècle, que les anciens orateurs romains qu'il était si loin d'égaler.

XVIII. De la révolution opérée par Bossuet dans la chaire.

Enfin Bossuet parut : son talent se forma et se développa d'abord dans la chaire, où il obtint des succès distingués dès sa première jeunesse. On admire des beautés du plus heureux présage dans ses essais en ce genre; et l'on peut en citer pour exemple ce portrait si caractéristique et si fidèle de l'Oratoire, dans lequel

écrivirent tous deux, et même hors de saison, dans le style oratoire qui paraît toujours le premier à la suite de la poésie dans toutes les langues aussitôt qu'elles s'épurent, se développent et s'enrichissent d'une littérature, il faut convenir que dans le genre de l'éloquence, ni l'un ni l'autre ne peuvent être comptés parmi les modèles, quoiqu'ils aient contribué à les former.

il dit[1] « que l'amour du cardinal de Bérulle[2] pour « l'Église lui suggéra le dessein d'établir une com- « pagnie, à laquelle il n'a point voulu donner d'autre « esprit que l'esprit même de l'Église, ni d'autres rè- « gles que ses canons, ni d'autres supérieurs que ses « évêques, ni d'autres liens que sa charité, ni d'au- « tres vœux solennels que ceux du baptême et du sa- « cerdoce. Là, une sainte liberté devient un enga- « gement, et, selon le résumé très juste d'un grand « magistrat, c'est un corps où tout le monde obéit, et « où personne ne commande. »

On reconnaît sans doute beaucoup de perspicacité et beaucoup de justesse analytique dans un tableau si précis et si vrai. Mais on voit étinceler de temps en temps le génie lumineux et original de Bossuet, avec un tout autre éclat, dans ces mêmes compositions par lesquelles il débuta dans la chaire. On a très judicieusement observé, en étudiant le caractère unique de son talent, dès ses premiers essais oratoires, qu'*il semble que son beau naturel commence où la grandeur des autres finit.* En voici un exemple tiré d'une superbe et frappante allégorie, qu'il était seul capable d'inventer, de hasarder en présence d'une cour, et

1 Oraison funèbre du père Bourgoing, troisième général de la congrégation de l'Oratoire.

2 Bossuet parle de lui, de son propre mouvement, dans son oraison funèbre de la reine d'Angleterre en 1669 ; et il exprime ainsi son admiration pour cet illustre cardinal : *Les prêtres de l'Oratoire*, *que le* GRAND PIERRE DE BÉRULLE *avait conduits avec cette princesse, etc.* Une telle épithète décernée spontanément, avec cette solennité, par Bossuet au cardinal de Bérulle quarante ans après sa mort, serait pour lui, indépendamment de toute autre gloire, un gage suffisant d'immortalité.

surtout de soutenir, d'un bout à l'autre, avec une si étonnante vigueur d'imagination : « La vie humaine,
« dit-il, est semblable à un chemin dont l'issue est un
« précipice affreux. On nous en avertit dès le premier
« pas ; mais la loi est portée, il faut avancer toujours.
« Je voudrais retourner en arrière. Marche ! marche !
« Un poids invincible, une force irrésistible nous en-
« traînent ; il faut sans cesse avancer vers le précipice.
« Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous
« inquiètent dans la route. Encore si je pouvais évi-
« ter ce précipice affreux ! Non, non ; il faut mar-
« cher, il faut courir : telle est la rapidité des années.
« On se console pourtant, parceque de temps en
« temps on rencontre des objets qui nous divertissent,
« des eaux courantes, des fleurs qui passent. On vou-
« drait s'arrêter. Marche ! marche ! Et cependant on
« voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé :
« fracas effroyable ! inévitable ruine ! On se console,
« parcequ'on emporte quelques fleurs cueillies en
« passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin
« au soir, et quelques fruits qu'on perd en les goûtant :
« enchantement ! illusion ! Toujours entraîné, tu ap-
« proches du gouffre affreux : déja tout commence à
« s'effacer, les jardins moins fleuris, les fleurs moins
« brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies
« moins riantes, les eaux moins claires : tout se ter-
« nit, tout s'efface. L'ombre de la mort se présente :
« on commence à sentir l'approche du gouffre fatal.
« Mais il faut aller sur le bord. Encore un pas : déja
« l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux
« s'égarent. Il faut marcher ; on voudrait retourner

« en arrière ; plus de moyens : tout est tombé, tout « est évanoui, tout est échappé [1] ! »

Voilà bien l'imagination et l'éloquence de Bossuet ! Il y a des beautés de ce genre, des beautés du premier ordre dans tous les discours de sa jeunesse ; et quoiqu'il les ait ensuite surpassés par les compositions oratoires de sa maturité, où, éclipsant lui-même tout ce qu'il avait fait briller avec moins d'éclat, il atteignit une si désespérante perfection, ces ouvrages seront toujours comptés parmi ses trésors littéraires. Bossuet ne déploya toute son éloquence dans des écrits publics, que vers sa quarantième année ; et dès que son talent se fut une fois montré dans toute sa splendeur, il en fit succéder les prodiges sans interruption et sans décadence jusqu'à la fin de sa carrière. Il me semble qu'il s'éleva pour la première fois, dans l'opinion de la France, à sa véritable hauteur, pour n'en plus déchoir, dans la lettre savante, lumineuse, fortement pensée et parfaitement écrite, qu'il adressa aux religieuses de Port-Royal, avant d'être évêque, pour les amener à la signature du formulaire. On vit alors le génie de l'érudition sacrée appliqué par Bossuet, avec le plus grand succès, à la dialectique théologique, comme Descartes avait appliqué avec tant de gloire l'algèbre à la géométrie. Ce grand homme réunit ainsi au plus haut degré le double mérite qui le distingue éminemment, et que les anciens avaient caractérisé par une si ingénieuse allégorie ; je veux dire, la beauté du talent oratoire, qu'ils comparaient

[1] Sermon pour le jour de Pâques.

à l'emblème de la main qui s'ouvre, et la puissance de la logique dans la force du syllogisme, qu'ils représentaient sous l'image du poing fermé. Mais ce n'est pas de ses triomphes dans le genre de la controverse que je dois m'occuper : je me borne ici à son éloquence.

Le sermon de Bossuet *sur l'unité de l'Église*, qu'il prêcha si à propos, avec le succès le plus inouï et le mieux mérité, à l'ouverture de l'assemblée à jamais glorieuse du clergé de France, en 1681, me paraît son plus beau discours pour la chaire, et, par conséquent, incomparablement le plus magnifique ouvrage de ce genre qui ait jamais été composé dans aucune langue. C'est une création oratoire absolument à part, un prodige d'érudition, d'éloquence, de sagesse et de génie. L'exorde est le plus admirable qu'il ait jamais fait : c'est la verve, l'inspiration, l'imagination, la magnificence d'allégorie d'un prophète. Je me proposais de citer ici les passages les plus frappants de ce chef-d'œuvre, je les avais notés ; et quand j'ai voulu y faire un choix, j'ai vu avec un enthousiasme mêlé de regrets que mon admiration impatiente du bonheur d'en expliquer toutes les sublimes beautés, comme je les sens, serait obligée de le copier tout entier. Le moyen de choisir entre tant de pages sublimes qui se succèdent sans interruption ! le moyen d'en rien retrancher, quand tout fournit un commentaire intéressant, pour quiconque veut s'instruire, et se connaît en éloquence ! Il faut donc lire ce discours d'un bout à l'autre, et puis le relire encore, avec la certitude d'y découvrir toujours de nouveaux motifs de l'admirer.

Ce grand homme créa également un nouvel art, et en posa la borne dans le genre de l'oraison funèbre ;

et par une heureuse singularité bien digne d'être remarquée, ce fut à l'âge de soixante ans qu'il eut la sagesse ou le bonheur de terminer sa carrière oratoire, en 1687, par le plus magnifique de ses éloges, l'oraison funèbre du grand Condé. On regrette pourtant, dans le ravissement qu'excite un si bel ouvrage, que durant les dix-sept dernières années de sa vie, Bossuet ait tenu si fidèlement la parole qu'il avait donnée en chaire à son héros, en lui adressant ses derniers et pathétiques adieux, lorsque, rappelant la touchante leçon que lui donnaient dès lors ses cheveux blancs, il dit à l'ombre auguste et chérie de ce prince, avec une voix interrompue par ses sanglots, que cet éloge mettrait *fin à tous ces discours.* Je dis qu'on le regrette, non pour la gloire de Bossuet qui était alors à son comble, mais pour celle de la religion et de l'éloquence, qu'il aurait pu enrichir encore de tant d'autres chefs-d'œuvre.

Ce n'est pas ici le lieu de m'arrêter plus longtemps à ses sermons posthumes. J'ai assez témoigné, dans un autre écrit [1], la vive et profonde admiration qu'ils m'inspirent ; et je me plais à la publier encore, parce-qu'on aime toujours à multiplier ou à renouveler les hommages que l'on doit au génie.

Quelques siècles avant lui, saint Bernard et Gerson avaient honoré en France leur talent pour la chaire, par des sermons latins où l'on trouve de l'esprit, de la raison, de la méthode, assez de goût, et même quelquefois une douce éloquence. Tous ces genres de mérite se faisaient remarquer dans nos écrivains français, avant le milieu du dix-septième siècle, toutes les

[1] Préface pour la première édition des *Sermons de Bossuet.*

fois qu'ils empruntaient le bel idiome des anciens Romains, dont ils imitaient en même temps la sage manière d'écrire. Le mauvais goût les entraînait dès qu'ils voulaient se servir de leur propre langue, qui n'était pas encore faite, du moins pour la littérature. Maillard, Menot, Corénus, Vallayer, et une foule d'autres prédicateurs dont les noms sont inconnus ou ridicules, *disputant*, dit Massillon [1], *ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école, et mêlant à la parole sainte des termes qu'ils n'entendaient pas, ou des plaisanteries qu'on n'aurait pas dû entendre*, avaient avili l'éloquence de la chaire par un style abject, une érudition barbare, une mythologie indécente, de plates bouffonneries, et même quelquefois des expressions ou des images obscènes. Voilà la dégradation honteuse dont le beau siècle de Louis XIV nous a enfin affranchis !

Avant d'entrer dans cette carrière, Bossuet s'était déja exercé, par les disputes de l'école, à la souplesse et à la vigueur de la lutte oratoire dans la controverse ; et il dut peut-être à la surveillance inexorable des protestants cette justesse d'expression, ce ton noble, cette exactitude et cette force de raisonnement, enfin cet accord fidèle de la dialectique et de l'éloquence qui formèrent le caractère constant de tous ses discours. Voulez-vous connaître et mesurer la révolution qu'il opéra dans la chaire ? lisez les sermons de Bourdaloue, dont il fut le précurseur et le modèle. Un génie original et créateur se signale ainsi, dans chaque genre, par son école plus encore que par ses productions ; et ses disciples achèvent de développer son influence en

[1] Discours de réception à l'Académie française.

devenant ses émules. C'est cette espèce de paternité littéraire, c'est cette noble et brillante postérité qui consacrent les grands noms, les séparent de la médiocrité toujours stérile, toujours solitaire, et perpétuent, comme une famille adoptive, les talents et les réputations du premier ordre dans les lettres comme dans les arts. Ainsi parmi nous la véritable tige de l'éloquence d'où sortent de si magnifiques rameaux, c'est Bossuet, dont Bourdaloue a été un des premiers et des plus beaux ouvrages. Bossuet, en effet, ne me paraît jamais plus grand que lorsque je lis Bourdaloue, qui entra vingt ans après lui dans cette nouvelle route, où il sut se montrer original en l'imitant, et où il le surpassa en travail, sans pouvoir jamais l'égaler en éloquence et en génie.

Voulez-vous choisir dans des temps plus reculés un autre objet de comparaison? placez donc Bossuet entre les orateurs les plus illustres du seizième siècle (si toutefois il y en eut de tels à cette époque), et même du siècle suivant, sur lequel il domine avec tant de majesté. Par exemple, comparez le discours, déja cité plus haut, qu'il prononça devant notre fameuse assemblée du clergé, au sermon que l'évêque de Bitonto avait prêché, le troisième dimanche de l'avent 1546, à l'ouverture du Concile de Trente. Vous croirez qu'il y eut entre l'évêque de Bitonto et l'évêque de Meaux le même intervalle qui s'écoula depuis l'expulsion de Tarquin jusqu'au règne d'Auguste. La différence n'est cependant guère que d'un siècle ; mais ces deux époques, si voisines l'une de l'autre, sont éloignées de toute la distance qui sépare la barbarie la plus grossière du goût le plus épuré.

J'ai eu, durant le cours de mes études oratoires, la curiosité de lire dans l'édition du Concile de Trente, faite à Louvain en 1567, tous les sermons qui furent prononcés au commencement de chaque session en présence de cette assemblée, la plus savante et la plus célèbre qui ait jamais illustré les fastes de l'Église. On y voit aussi quelques oraisons funèbres, et plus de trente autres discours qui furent prêchés par des évêques, par des docteurs de la Faculté de Paris, ou par des moines. Celui de l'évêque de Bitonto est le seul qui ait conservé quelque réputation ; et comme il est incomparablement le meilleur de la collection, c'est sur cette pièce qu'on peut juger de l'éloquence du seizième siècle. Ce sermon brille de loin en loin de quelques éclairs de beautés oratoires au milieu d'une épaisse fumée ; mais il est écrit sans ordre et sans goût, et il offre quelquefois un mélange indécent de l'Écriture sainte et de la mythologie. L'évêque de Bitonto dit « que la nature nous a donné deux mains, deux yeux « et deux pieds, afin que l'homme soit l'abrégé d'un « concile, en se servant à la fois de tous ses membres, « parcequ'une main en lave une autre, et que le pied « soutient l'autre pied[1]. » On citerait de ce discours vingt pages du même style, de la même couleur et du même genre d'esprit : il n'en faut qu'une seule pour apprécier le mérite d'un pareil orateur, quand on le rapproche de Bossuet. Ce n'est plus ainsi qu'il est permis de parler dans la chaire, depuis que ce grand

[1] « Quemadmodum et ipsa natura, manus nobis geminas, geminosque oculos, pedes item geminos ideo dedisse videtur, ut quasi collecto concilio homo semper agat ; nam et manus manum lavat, pes pedem sustentat. » Oratio Cornelii, ep. Bitont.

homme en a fait le trône de la véritable et de la plus sublime éloquence.

XIX. De l'interrogation.

Aussi le temps, que Montaigne appelle le *grand justicier du passé*, le temps, qui dévore toutes les réputations usurpées, ajoute-t-il chaque jour une nouvelle splendeur à l'auréole de cet immortel écrivain ; et j'observe avec joie que ce prince des orateurs, auquel on osait autrefois comparer Fléchier dans les colléges, et dont le mérite prodigieux était indignement méconnu durant ma première jeunesse par je ne sais quelles coteries littéraires, est enfin universellement admiré depuis qu'on a renoncé au goût ridicule de l'*éloquence académique*, et que sa dénomination même a si heureusement disparu parmi nous. Il est, quoi qu'en puisse dire une vieille prévention, du moins autant qu'un orateur peut et doit l'être, aussi soutenu et d'un aussi bon goût qu'il est sublime. La véhémence qui le caractérise, ainsi que Démosthène, me semble avoir sa principale source dans les interrogations accumulées qui leur sont si familières à l'un et à l'autre.

En effet, de toutes les figures oratoires, la plus dominante et la plus rapide, c'est l'interrogation ; mais si on l'emploie dans le développement des principes sur lesquels le discours est appuyé, elle y répand une obscurité inévitable, et une espèce de déclamation et de vague qui dégoûte les bons esprits. C'est après une exposition lumineuse du sujet et des devoirs de l'homme, que les droits et les détails de la morale, animés par ce mouvement entraînant, mettent en

scène, et, en quelque sorte, aux prises l'orateur et l'assemblée, imposent silence à tous les prétextes de la mauvaise foi, et aux vaines excuses de la faiblesse, frappent fortement les auditeurs, ajoutent le remords à la conviction, arment, pour ainsi dire, la loi contre la conscience, ou plutôt la conscience contre elle-même. C'est par des interrogations pressantes et réitérées que l'orateur, comme le poëte tragique, démontre et attaque, accuse et répond, affirme et prouve en employant les formules du doute, émeut et instruit, éclaire et confond, et porte le flambeau effrayant de la vérité jusqu'au fond d'une ame désabusée, à laquelle il ne reste plus ni erreurs, ni illusions, ni paroles, ni d'autre langue que les larmes. Y a-t-il en éloquence une voie plus sûre pour remuer le cœur humain, que ces questions entassées, dont on n'a pas besoin d'attendre la réponse, parcequ'elle est inévitable et uniforme? Peut-on mieux ménager l'orgueil du coupable, qu'en lui épargnant la honte d'un reproche personnel, au moment même où on l'attaque directement, et où le ministre du ciel le devine sans le connaître, en l'environnant de tous les côtés du souvenir ou du tableau de ses vices? Connaissez-vous une éloquence plus poignante et plus intime? Eh! comment donnerait-on plus de force à la vérité, plus de poids à la raison, qu'en se bornant au simple droit d'interroger une conscience d'autant plus éloquente contre elle-même, qu'elle reste muette pour l'assemblée dans le monologue du remords? comment le malheureux accusé peut-il échapper à un orateur qui lui ferme toutes les issues par lesquelles il cherche à s'éviter lui-même; à un orateur qui le choisit pour

juge, et pour juge unique et suprême, et pour juge secret, dans le fond le plus caché de son propre cœur? Qu'opposera-t-il, si les questions générales dont il fait lui seul autant d'accusations individuelles, se précipitent, se rapprochent, s'enchaînent, se fortifient; et si à ces inculpations accablantes succède tout à coup une grande et touchante explosion d'intérêt et de pitié, qui à la suite de tant de tortures vient calmer ou plutôt agiter dans un autre sens son imagination, en lui faisant éprouver par des paroles de paix et d'amour la plus attendrissante émotion du cœur, et retentit au fond de ses entrailles, comme un cri de grace, comme un jugement solennel de pardon et de miséricorde, que la religion se hâte d'annoncer au coupable, après l'avoir ainsi confondu? Telle est cette fameuse et sublime apostrophe que Massillon adresse à l'Éternel dans son sermon sur le petit nombre des prédestinés : *O Dieu! où sont vos élus?* Ces paroles si simples, mais si terribles, répandent une épouvante glaciale et muette comme le désespoir. Chaque auditeur se place lui-même dans le dénombrement des réprouvés qui a précédé ce trait : il n'ose plus répondre à l'orateur qui lui demande et redemande s'il est du nombre des justes qui ont conservé leur innocence, ou des pénitents qui l'ont recouvrée aux yeux de la justice divine, et dont les noms seront seuls écrits dans le livre de vie; et rentrant avec effroi dans son cœur, qui s'explique, pour lui du moins, par sa foi et par ses remords, le pécheur consterné croit entendre d'avance l'arrêt irrévocable de sa réprobation.

Le peintre le plus vrai et le plus éloquent du cœur humain, Racine, qui en connaissait si bien tous les se-

crets et tous les leviers, Racine procède presque toujours par interrogations dans les situations passionnées ; et cette figure donne aussitôt la plus vive rapidité à son style, anime, abrége et échauffe tous ses raisonnements, qui ne sont jamais ni froids, ni languissants, ni abstraits. Quels coups de tonnerre que ces interrogations si courtes, si promptes, et si terrassantes d'Hermione à Oreste, qu'elle écrase par son désaveu, au moment même où il s'attend à être récompensé du meurtre qu'elle lui a commandé, en lui promettant sa main à ce prix :

Pourquoi l'assassiner? Qu'a-t-il fait? A quel titre?
Qui te l'a dit?......

Eh! pourquoi, dirai-je ici, pourquoi donc l'éloquence sacrée ne serait-elle pas susceptible de la même véhémence dans les sujets et dans les situations pathétiques? Le succès de ce mouvement oratoire est infaillible en chaire, quand il est bien placé : c'est le langage naturel d'une ame profondément émue : et si l'on veut en admirer un autre exemple consacré par l'autorité d'un grand maître, il en est un fameux qui doit se présenter ici à l'esprit de tous les lecteurs. On connaît ce beau début de Cicéron, qui, ne pouvant contenir la vive indignation de son zèle patriotique, s'élance brusquement sur Catilina, et le renverse aussitôt par l'impétuosité de ses interrogations : « Jusques « à quand abuseras-tu, Catilina, de notre patience? « Combien de temps serons-nous encore l'objet de ta « fureur? Jusqu'où prétends-tu pousser ton audace « criminelle? Ne reconnais-tu pas à la garde qu'on « fait continuellement dans la ville, à la frayeur du

« peuple, au visage irrité des sénateurs, que tes per-
« nicieux desseins sont découverts? Crois-tu que j'i-
« gnore ce qui s'est passé la nuit dernière? N'as-tu
« pas distribué les emplois, et partagé toute l'Italie
« avec tes complices [1] ? » Voilà l'éloquence! voilà la nature! c'est en parlant ainsi son langage que l'orateur perce de ses traits, dans toute sa profondeur, un cœur assiégé de remords. Quand on lit ces foudroyantes Catilinaires, on applique sans cesse à Cicéron ce qu'il a dit de Démosthène, ce que je me plais à répéter ici pour lui en faire hommage à lui-même, en gravant, avec tout l'enthousiasme qu'inspirent leurs chefs-d'œuvre, les noms immortels des deux orateurs d'Athènes et de Rome sur la dernière borne de l'art oratoire. IL REMPLIT, dit-il, L'IDÉE QUE JE ME SUIS FORMÉE DE L'ÉLOQUENCE, ET IL ATTEINT CE BEAU IDÉAL, CE HAUT DEGRÉ DE PERFECTION QUE J'IMAGINE, MAIS DONT JE N'AI JAMAIS TROUVÉ D'AUTRE EXEMPLE.

XX. De l'éloquence de M. Bridaine.

S'il reste encore parmi nous quelques traces de cette éloquence antique et nerveuse, qui n'est autre chose que le premier cri de la nature imité ou répété par l'art, c'est dans les missions, c'est dans les campagnes qu'il faut aller en chercher des exemples. Là des

[1] « Quousque tandem abutere, Catilina, patientia nostra? quamdiu etiam furor iste tuus nos eludet! quem ad finem sese effrenata jactabit audacia? Nihil ne te nocturnum præsidium palatii, nihil urbis vigiliæ, nihil timor populi, nihil concursus bonorum omnium, nihil hic munitissimus habendi senatus locus, nihil horum ora vultusque moverunt? Patere tua consilia non sentis? Quid proxima, quid superiore nocte egeris, ubi fueris, quos convocaveris, quid consilii ceperis, quem nostrum ignorare arbitraris? etc. » In Catil. Orat. 1.

hommes apostoliques, véritables et dignes orateurs du peuple, doués d'une imagination forte et hardie, ne connaissent point d'autres succès que les conversions, point d'autres applaudissements que les larmes. Quelquefois dénués de goût, ils descendent à des détails trop familiers, j'en conviens ; mais ils font brèche ; mais ils arrivent au but ; mais ils vont se placer au milieu des consciences ; mais ils enflamment l'imagination ; mais tout est ou devient peuple en leur présence : ils frappent fortement les sens, la multitude les suit et les écoute avec enthousiasme, enfin plusieurs d'entre eux ont des traits sublimes ; et un orateur ne les entend point sans utilité, quand il sait observer et reproduire les grands effets de l'art.

J'ai regretté souvent avec surprise, pour l'intérêt de l'éloquence, autant que pour le triomphe du ministère, que la chaire, si riche parmi nous en chefs-d'œuvre, ne se fût point encore illustrée au même degré dans la carrière des missions, dont Fénelon eût été si digne de nous donner la *poétique*, au retour de son premier apostolat dans les campagnes de l'Aunis et de la Saintonge. Depuis saint Vincent de Paul, qui s'était signalé par de grands succès, nous avons eu plusieurs missionnaires renommés en France ; mais, soit que leurs sermons fussent improvisés, soit que ces compositions, séparées de l'action et de l'organe qui en cachaient les négligences et en formaient le prestige, n'aient pu soutenir la nudité de l'impression, leurs talents sont morts avec eux ; et toutes ces réputations viagères ont dû s'éteindre avec les générations contemporaines, puisqu'elles n'ont eu pour appui et pour garantie que le souffle évanoui de la parole. Nous n'a-

vons encore aucun ouvrage classique pour ce ministère, qui a été beaucoup plus et beaucoup mieux cultivé en Italie. Le Parfait Missionnaire écrit n'existe donc pas encore dans notre littérature sacrée, pour les jeunes orateurs qui voudraient suivre cette carrière. Si jamais la Providence nous destinait un pareil modèle, ce ne serait probablement pas à Paris qu'il se formerait; car un grand talent de cet ordre, qui n'arriverait point déja exercé et même célèbre dans cette capitale, y prendrait infailliblement une autre direction.

L'homme de ce siècle le plus justement prôné parmi les missionnaires français, M. Bridaine, était né avec une éloquence populaire, pleine de verve, d'images et de mouvements. Nul n'a possédé aussi éminemment que lui le rare talent de s'emparer d'une multitude assemblée. Il avait un si puissant et un si heureux organe, qu'il rendait croyables tous les prodiges que l'histoire nous raconte de la déclamation des anciens; et il se faisait entendre aussi aisément de dix mille personnes en plein air, que s'il eût parlé sous la voûte du temple le plus sonore. On remarquait dans tout ce qu'il disait une éloquence naturelle qui jaillissait des sources du génie; des élans dont la vigueur agreste découvrait plus de talent et plus d'idées que l'indigence superbe de l'imitation; des tours naturellement oratoires; des métaphores très hardies; des pensées brusques, neuves et frappantes; une élocution très simple, mais assez noble dans sa popularité; un art parfait d'exciter et de soutenir l'attention du peuple, qui ne se lassait jamais de l'entendre; des apologues ingénieux, attachants et quelquefois sublimes; le secret merveilleux d'égayer pieusement ses auditeurs et

de les faire pleurer à volonté ; l'accent de l'indulgence mêlé aux cris déchirants d'une indignation douloureuse ; tous les caractères d'une riche imagination ; des beautés originales et inconnues, que les règles des rhéteurs n'ont jamais devinées ; quelques traits ravissants, parfois même des morceaux entiers traités avec un soin qui tempérait son imagination, et dans lesquels la régularité de sa composition attiédissait sensiblement sa chaleur ordinaire. On peut se souvenir encore de lui avoir entendu répéter le début du premier sermon qu'il prêcha dans l'église de Saint-Sulpice, à Paris, en 1751. La plus haute compagnie de la capitale voulut l'entendre par curiosité. En arrivant à la chaire, Bridaine aperçut dans l'assemblée plusieurs évêques, un grand nombre de personnes décorées, une foule innombrable d'ecclésiastiques ; et ce spectacle, loin de l'intimider, lui inspira l'exorde qu'on va lire, et qui, dans son genre, ne paraîtra peut-être pas indigne de Bossuet ou de Démosthène.

« A la vue d'un auditoire si nouveau pour moi, il « semble, mes frères, que je ne devrais ouvrir la « bouche que pour vous demander grace en faveur « d'un pauvre missionnaire, dépourvu de tous les ta- « lents que vous exigez quand on vient vous parler de « votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un « sentiment bien différent ; et si je me sens humilié, « gardez-vous de croire que je m'abaisse aux miséra- « bles inquiétudes de la vanité : comme si j'étais ac- « coutumé à me prêcher moi-même ! A Dieu ne plaise « qu'un ministre du ciel pense jamais avoir besoin « d'excuse auprès de vous ! car, qui que vous soyez, « vous n'êtes tous comme moi, au jugement de Dieu,

« que des pécheurs. C'est donc uniquement devant « votre Dieu et le mien que je me sens pressé dans ce « moment de frapper ma poitrine. Jusqu'à présent « j'ai publié les justices du Très-Haut dans des temples « couverts de chaume. J'ai prêché les rigueurs de la « pénitence à des infortunés dont la plupart man- « quaient de pain! J'ai annoncé aux bons habitants « des campagnes les vérités les plus effrayantes de ma « religion! Qu'ai-je fait? malheureux! J'ai contristé « les pauvres, les meilleurs amis de mon Dieu! j'ai « porté l'épouvante et la douleur dans ces ames simples « et fidèles que j'aurais dû plaindre et consoler! C'est « ici, où mes regards ne tombent que sur des grands, « sur des riches, sur des oppresseurs de l'humanité « souffrante ou sur des pécheurs audacieux et endur- « cis : ah! c'est ici seulement, au milieu de tant de « scandales, qu'il fallait faire retentir la parole sainte « dans toute la force de son tonnerre, et placer avec « moi dans cette chaire, d'un côté la mort qui vous « menace, et de l'autre mon grand Dieu qui doit tous « vous juger. Je tiens déja dans ce moment votre sen- « tence à la main. Tremblez donc devant moi, hommes « superbes et dédaigneux qui m'écoutez! l'abus in- « grat de toutes les espèces de graces, la nécessité du « salut, la certitude de la mort, l'incertitude de cette « heure si effroyable pour vous, l'impénitence finale, « le jugement dernier, le petit nombre des élus, l'en- « fer, et par-dessus tout, l'éternité! l'éternité! Voilà « les sujets dont je viens vous entretenir, et que j'au- « rais dû sans doute réserver pour vous seuls. Eh! « qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me damneraient « peut-être sans vous sauver! Dieu va vous émouvoir,

« tandis que son indigne ministre vous parlera ; car « j'ai acquis une longue expérience de ses miséri- « cordes. C'est lui-même, c'est lui seul qui, dans « quelques instants, va remuer le fond de vos con- « sciences. Frappés aussitôt d'effroi, pénétrés d'hor- « reur pour vos iniquités passées, vous viendrez vous « jeter entre les bras de ma charité, en versant des « larmes de componction et de repentance ; et à force « de remords, vous me trouverez assez éloquent. »

Qui ne sent, en lisant et après avoir lu un pareil exorde, combien cette éloquence de l'ame est au-dessus des froides prétentions du bel esprit moderne? En s'excusant, pour ainsi dire, d'avoir prêché sur l'enfer dans les villages, Bridaine regrettait apostoliquement d'avoir été trop menaçant ou trop sévère au milieu des pauvres et bons habitants des campagnes : il se mettait par ce zèle courageux à sa véritable place ; il prenait hautement sur son imposant auditoire tout l'ascendant qu'il avait à craindre lui-même ; il exerçait dès son début toute l'autorité qui appartenait à son ministère, et il préparait ainsi tous les cœurs aux terribles vérités qu'il se proposait d'annoncer. Ce ton mâle et fier avec mesure lui donnait le droit de tout dire. Plusieurs personnes dignes d'en juger ont encore présents à leur mémoire quelques traits de son sermon sur l'éternité, où il avait pris pour texte ce verset des psaumes : *Annos æternos in mente habui*, et qui était divisé en trois points : *Il y a une éternité : nous touchons à l'éternité : nous sommes les maîtres de notre éternité.* Une tradition récente nous a conservé le souvenir de l'effroi prodigieux qu'il répandait dans l'assemblée, lorsque, mêlant, selon son usage, des comparaisons

populaires et frappantes à des conceptions sublimes, il s'écriait : « Eh ! sur quoi vous fondez-vous donc, « mes frères, pour croire votre dernier jour si éloigné? « Est-ce sur votre jeunesse? Oui, répondez-vous : je « n'ai encore que vingt ans, que trente ans. Ah ! vous « vous trompez du tout au tout. Non, ce n'est pas vous « qui avez vingt ou trente ans : c'est la mort qui a déja « vingt ans, trente ans d'avance sur vous, trente ans « de grace que Dieu a voulu vous accorder en vous « laissant vivre, que vous lui devez, et qui vous ont « rapproché d'autant du terme où la mort doit vous « achever. Prenez-y donc garde, l'éternité marque « déja sur votre front l'instant fatal où elle va com-« mencer pour vous. Eh! savez-vous ce que c'est que « l'éternité? ces une pendule dont le balancier dit et « redit sans cesse c'est deux mots seulement dans le « silence des tombeaux : Toujours, jamais! Jamais, « toujours! Et toujours ! Pendant ces effroyables ré-« volutions, un réprouvé s'écrie : Quelle heure est-il? « Et la voix d'un autre misérable lui répond, *l'éter-« nité!* » L'organe tonnant de Bridaine ajoutait, dans ces occasions, une nouvelle énergie à son éloquence ; et l'auditoire, accablé par l'impétuosité de son action et la puissance de ses figures, était alors consterné devant lui. Le silence profond qui régnait dans l'assemblée, surtout quand il prèchait, selon sa coutume, à l'entrée de la nuit, était interrompu de temps en temps par des soupirs longs et lugubres, qui partaient à la fois de toutes les extrémités du temple, dont les voûtes retentissaient enfin de cris inarticulés et de profonds gémissements. Ces accents d'une douleur sourde et étouffée se démêlaient dans le lointain, au milieu des

agitations du remords qui faisait éclater bientôt son action secrète et profonde sur les consciences, par les coups soudains et redoublés dont chacun frappait alors sa poitrine. Orateurs, qui ne songez qu'à votre seule renommée, reconnaissez ici votre maître! tombez aux pieds de cet homme apostolique, et apprenez d'un missionnaire ce que c'est que la véritable éloquence! Le peuple! le peuple! voilà le véritable, le premier juge de votre talent, et, dans votre carrière, l'infaillible et suprême dispensateur de la gloire!

Bridaine trouvait dans son zèle même l'art merveilleux de se concilier, de soutenir et de ranimer l'attention de la multitude pendant toute la durée de ses plus longs sermons [1]. Il savait en varier sans cesse le ton et la couleur, pour mieux fixer l'intérêt de son auditoire. A la suite de ses tirades les plus véhémentes ou les plus pathétiques, il prenait tout à coup un air calme : il changeait de marche et de route pour arriver à son but; et ce relâche apparent n'était qu'un nouveau moyen oratoire d'enfoncer plus avant, et de re-

1 Quand ses conférences excédaient la mesure ordinaire, il profitait des intervalles de repos qui en séparaient les différents points, pour soulager et ranimer l'attention par des cantiques spirituels qui faisaient briller dans un autre genre sa très belle voix, et que le peuple répétait en chœur. D'autres fois il bénissait hautement le ciel, en remerciant et en félicitant ses innombrables auditeurs de l'attention pieuse avec laquelle ils daignaient l'entendre; il en rapportait toute la gloire à leur amour pour la religion; il disait qu'il n'avait jamais vu nulle part la parole de Dieu écoutée avec plus de respect et de foi; qu'il en était édifié et consolé; qu'un pareil recueillement lui donnait la plus haute idée de son auditoire et de son ministère, et devenait pour lui-même une instruction dont il conserverait toujours le souvenir. Le peuple n'était pas insensible au compliment, et se montrait vivement satisfait de l'*honnêteté du missionnaire*, dont le sermon était ensuite toujours trop court à son gré. (Voyez, à la fin du volume, la note n° 2.)

tourner dans tous les sens le trait dont son éloquence cachait et augmentait ainsi la force, en le poussant au fond de tous les cœurs. On verra dans un moment sa théorie en action. Cette espèce de délassement de l'orateur missionnaire préparait ainsi l'auditoire, par un court intervalle de repos, au récit très adroit et très intéressant d'une allégorie parfaitement adaptée à son sujet, sans qu'on pût soupçonner jamais son intention, avant le dénoûment de l'espèce de drame dont il se réservait le secret. C'étaient des apologues qu'il tirait d'une allusion ou d'une parabole de l'Écriture, des voyages des Missions Étrangères, de la Vie des Saints, de l'Histoire Ecclésiastique, de son imagination, ou de sa mémoire toujours inépuisable en ce genre si propre à piquer la curiosité des auditeurs, et dans lequel il savait être familier avec éloquence.

Je peux en citer un exemple qui ne manquait jamais de produire un très grand effet dans sa conférence sur la communion indigne. Après avoir tonné avec toute la puissance de son zèle, de son talent et de son organe, contre les sacriléges, il s'arrêtait ; il se séparait, pour ainsi dire, de son auditoire : il regardait fixement l'autel en levant ses deux mains jointes : il semblait absorbé dans le respect et dans la douleur devant le tabernacle. Ce silence frappait encore plus que ses paroles ; il l'interrompait tout à coup, en disant lentement, les yeux fermés, avec cette demi-voix qu'il savait si bien affaiblir, au lieu de la rendre plus sonnante, quand il voulait commander une grande attention : *Les aveugles ! les ingrats !.... Que leur dirais-je de plus, s'ils ne partagent pas d'eux-mêmes les transes de ma foi?.....* « Dieu, poursuivait-il en s'asseyant

ou plutôt en paraissant succomber à son abattement, « Dieu réveille en ce moment dans mon esprit le souve-« nir d'une histoire édifiante, dont vous avez tous au-« tant besoin que moi, pour soulager votre piété du « récit et du poids de ces horribles profanations. Il y « avait donc, mes frères, très loin d'ici, dans une ville « que je ne dois point nommer, pour ne pas vous « faire connaître les parties intéressées, il y avait, « dis-je, un jeune homme d'une très grande famille, « d'une parfaite conduite, de la plus belle espérance, « et qui jouissait dans tout le pays de la meilleure ré-« putation. C'était un fils unique connu par son ex-« cellent cœur, et qui faisait la gloire et les délices de « ses parents. Il arriva que d'autres jeunes gens de son « âge, avec lesquels il n'avait aucune liaison, se com-« promirent, de la manière la plus grave, dans une très « mauvaise affaire avec sa propre famille, qui voulut « absolument en avoir justice. On leur fit donc leur pro-« cès, qui fournit bientôt assez de preuves pour les pou-« voir tous condamner à mort. La désolation était uni-« verselle dans la ville, où ils devaient subir leur triste « sort au milieu de la place publique. Notre chari-« table jeune homme en fut touché; et ne voyant « point d'autre moyen d'obtenir leur grace, poussé « par son bon naturel, il sut si bien s'y prendre, que « par un effort de la générosité la plus extraordinaire, « il intervint comme partie principale dans ce procès « criminel, en se substituant lui-même à cette troupe « de malheureux. Ce n'est pas tout. Il faut vous dire « encore qu'il était le fils du seigneur du lieu; il « poussa donc la charité jusqu'à se faire charger juri-« diquement, et à se charger par son propre fait de

« toute la responsabilité du crime qu'ils avaient com-
« mis, paraissant ainsi l'unique criminel aux yeux de
« la justice ; de sorte que les juges ne virent plus et
« ne durent effectivement plus voir que lui seul à
« poursuivre et à punir.

« On l'admira, on le plaignit. Mais la rigueur des
« formes et la lettre de la loi obligèrent les magistrats
« de prononcer contre lui, quoique à regret, un arrêt
« de mort. Ce fut une consternation générale. Le jour
« de l'exécution est fixé au lendemain. Par une dispo-
« sition de la Providence, au moment où le bourreau
« arrive sur la place pour préparer l'échafaud, il est
« frappé lui-même de mort subite en présence de tout
« le peuple. On s'écrie sur-le-champ de tous les côtés
« que c'est une déclaration manifeste du ciel, et qu'il
« faut absolument faire grace au pauvre patient, vic-
« time volontaire du dévouement le plus héroïque.
« Tous les cœurs déchirés poussent à la fois le même
« cri en sa faveur. Mais tout à coup un autre jeune
« homme fait entendre sa voix au milieu de la mul-
« titude : c'était précisément l'un des complices im-
« pliqués dans le même procès criminel, et auquel un
« si beau sacrifice venait de sauver la vie. Personne ne
« se présente, dit-il, pour dresser l'échafaud : eh bien!
« je prends sur moi ce soin. Il n'y a point de bour-
« reau ! j'en ferai les fonctions, et je me charge du
« supplice. Tout le monde frissonna d'horreur, comme
« nous tous tant que nous sommes ici présents, en en-
« tendant une proposition si barbare, que les juges
« n'étaient pas en droit de rejeter. Il se mit donc à
« l'œuvre, et la sentence fut exécutée. Vous frémissez,
« mes frères ! A la bonne heure ! Mais je suppose que

« vous me comprenez. Ce jeune homme si intéressant « qui vient de mourir en quelque sorte devant vous « pour le salut de ses frères, savez-vous qui c'est? « C'est Jésus-Christ en son état de victime toujours « vivante dans le sacrement de l'eucharistie! Et ce « bourreau d'office, ce bourreau volontaire, qui est-il? « C'est vous tous, pécheurs sacriléges qui m'écoutez. « Jésus-Christ, votre rédempteur et le mien, s'était « donné pour vous une seconde vie par le testament et « par le prodige de son amour. Il semblait pour tou- « jours à l'abri d'une nouvelle mort dans ce taber- « nacle. C'est vous tous, malheureux Judas, c'est vous « qui avez renouvelé son supplice après sa résurrec- « tion ; c'est vous qui, par vos communions en état de « péché mortel, avez dit, sinon en paroles, au moins « par le fait, ce qui est pis encore : Tirez Jésus-Christ « du fond de ce sanctuaire où il est caché sous les voiles « eucharistiques : livrez-le-moi sur cette table sainte : « c'est moi qui vais le crucifier de nouveau : c'est moi « qui veux élever de mes mains sa croix sur un autre « Calvaire : c'est moi qui me charge d'être son bour- « reau ! »

Un prédicateur à la mode se donnerait bien de garde de hasarder un pareil mouvement d'éloquence, si son talent lui en suggérait l'idée; mais heureusement Bridaine osait être sublime. Ces suppositions oratoires réussissent toujours, et font un merveilleux effet dans la chaire. C'est l'une des parties les plus brillantes de l'abbé Poulle, qui s'enrichissait à propos de ces hypothèses si favorables aux orateurs. Entre autres exemples de son art et de ses succès dans l'heureux emploi de cette figure, on peut voir, dans son

sermon sur la parole de Dieu, le parti qu'il sait en tirer, en se demandant à lui-même, et en développant ce que pourrait penser du ministère évangélique un sauvage à qui notre religion et notre langue seraient inconnues, et qui entrerait tout à coup dans le temple, s'il voulait deviner l'objet du discours par l'émotion du prédicateur et par l'indifférence de l'auditoire. « Cet infidèle, dit-il, ne s'imaginerait-il pas, en voyant « le prédicateur si ému et les auditeurs si tranquilles, « que c'est ici un criminel déja condamné, qui tâche « par toutes sortes de moyens d'attendrir et de fléchir « une multitude de juges insensibles à son infortune?» Cet apologue, rendu en quelque sorte magique par l'action de l'orateur, excitait une commotion d'enthousiasme dans l'assemblée; j'en indique ici le trait principal sans oser en rapporter l'ensemble, si près de la véhémence dramatique de Bridaine, qui en éclipserait trop l'éclat.

XXI. Du choix des sujets.

Le succès de ce genre d'éloquence populaire est infaillible, quand on réunit à un organe éclatant des poumons assez robustes pour en soutenir l'énergie, et un tact assez délicat pour en éviter les écueils; d'où il faut conclure qu'il y a une étrange et fatale méprise à rejeter du ministère sacré ces sujets effrayants qui allument l'imagination du prédicateur comme des auditeurs, et mettent à la fois en mouvement toutes les consciences. Outre que la religion est fondée sur ces vérités terribles dont ses ministres ne sauraient éluder l'exposition, et qu'on redoute d'autant plus d'entendre qu'elles seraient plus efficaces pour opérer des conver-

sions éclatantes ; à ne les considérer même ici que sous les seuls rapports de l'éloquence et pour l'unique intérêt du talent, je ne connais point de matières qui ouvrent un plus vaste champ à l'art oratoire, et l'orateur chrétien qui les dédaigne, ou ne sait pas en enrichir ses compositions, renonce évidemment à ses plus grands avantages. Le véritable beau, le beau idéal de tous les arts libéraux, ne se trouve que dans la haute sphère du culte, de la langue, des idées, des sentiments et des images de la religion.

Mais lorsqu'on présente ces objets de terreur à une assemblée de fidèles, on ne saurait trop se dire à soi-même qu'il vaudrait mieux laisser les pécheurs dans l'apathie, que de les précipiter dans le désespoir ; que passer le but, ce n'est plus l'atteindre ; que l'Évangile est une loi de charité, et non pas un code de fureur ; que le rigorisme désolant d'une morale outrée serait un démenti donné par l'orgueil et par l'ignorance à celui qui a dit que son joug était doux et son fardeau léger ; que les hommes étant malheureusement si faibles, et leur nature revenant simplement à son propre fonds toutes les fois qu'elle pèche, leurs fautes doivent inspirer plus de commisération que de courroux ; qu'un prédicateur n'est point le ministre des vengeances du ciel, mais l'heureux interprète de ses miséricordes ; qu'au lieu de rebuter les pécheurs, il doit donc les toucher, les attirer, les ramener par la crainte à l'amour, s'interposer entre le juge et les coupables, pour obtenir grace et pardon à tous les malheureux qui se repentent avec un cœur brisé de douleur, ne menacer jamais que pour attendrir, enfin tempérer toujours la rigueur de la loi par l'attrait de

la clémence. Ah ! sans doute, il serait trop dur et trop triste de ne faire entendre que des menaces et des anathèmes à des hommes qu'on gagne beaucoup plus sûrement par des espérances et par des consolations !

Choisissez de préférence, mais avec cette mesure, et sans craindre qu'ils fassent déroger votre talent, des sujets religieux et vastes qui vous placent au milieu de la conscience de vos auditeurs, et qui, en les environnant sans cesse de l'horizon de l'éternité, embrassent tous les grands intérêts de l'homme chrétien. Méfiez-vous de ces sujets intermédiaires qui circonscrivent l'orateur dans des bornes trop étroites, qui ne tiennent à aucun précepte de l'Évangile, et qu'on ne peut lier à la religion par les fils les plus minces qu'à force de subtilité, ou qui rentrent dans tous les autres discours de morale; de ces sujets frivoles dont la surface paraît brillante, mais qui ne présente plus, quand on veut les approfondir, qu'une pointe sans base, un angle étroit, des détails trop fins et trop déliés pour les grands tableaux qu'aime l'éloquence, des bienséances plutôt que des devoirs, ou la matière d'une lettre et d'un fragment, mais non pas le fond d'un sermon; de ces sujets bizarres, qui ne sont pour la multitude, comme pour l'orateur lui-même, que les jeux d'un esprit à facettes, et font de la morale une pompeuse déclamation à laquelle le cœur est trop étranger pour y trouver sa part ; de ces sujets philosophiques, également étrangers à la religion et à l'éloquence, plus dignes du portique ou du lycée que de la chaire évangélique, étonnée de faire entendre au peuple chrétien des discours auxquels un orateur

cosmopolite n'aurait besoin de faire aucun changement pour les débiter avec la même convenance dans les mosquées de Mahomet ou dans les pagodes des Indes ; enfin, de ces sujets que l'on croit neufs et piquants, et qui ne sont que recherchés et stériles, et où l'on ne tâche de montrer tant d'esprit que parcequ'on est dépourvu de talent.

Dilatez donc, vous dit Bossuet [1], *dilatez vos talents du côté du ciel*. Il reste encore aux orateurs chrétiens plusieurs beaux sujets à créer, et on peut tous les rajeunir ; mais il ne faut pas avoir la prétention de les traiter, quand ils ne viennent point se présenter naturellement à l'esprit et solliciter, pour ainsi dire, sa préférence par l'attrait et l'inspiration du goût. Étudiez d'abord le caractère dominant de votre génie ; et après en avoir essayé les facultés sur divers sujets de raisonnement, d'imagination, de sentiment, suivez avec constance le genre auquel vous êtes le plus propre, et vers lequel la nature elle-même vous attire ; mais ne craignez point de vous rendre indigent et trivial en suivant les routes battues. Un orateur fécond découvre toujours de nouveaux trésors dans une morale confrontée avec l'ensemble de la religion et développée par la connaissance du monde et des hommes.

Eh ! pourquoi hésiteriez-vous de travailler sous de nouveaux rapports des matières qui ont été déja traitées avec succès ? Serait-ce parceque nos grands maîtres s'étant emparés de leurs beautés les plus frappantes, et ayant moissonné ce terrain vierge dans la

[1] Dans la cent cinquante et unième de ses Lettres de Piété.

première abondance du défrichement, ils en auraient assez épuisé la fécondité, pour vous réduire à ne pouvoir plus que glaner humblement à leur suite? Cultivez avec la même ardeur les champs qui les ont enrichis, et vous leur rendrez cette fertilité primitive. Autant vaut l'orateur, autant vaudra le sujet. Soyez de bonne foi : si vous ne connaissiez point ces plans lumineux, ces idées originales, ces tableaux touchants, ces rapprochements sublimes, que vous admirez dans leurs écrits avec tant de justice, les auriez-vous conçus de vous-mêmes? La supériorité des modèles doit enflammer le génie, au lieu de décourager l'émulation. Si Bossuet, Bourdaloue, Massillon revenaient sur la terre, pensez-vous que leur talent créateur, embarrassé par leurs premiers chefs-d'œuvre, ne sût pas en enfanter de nouveaux, et que ces immortels orateurs ne parvinssent point encore aujourd'hui à égaler leurs plus imposants titres de gloire? Du génie, du travail et du zèle! et les sujets qui paraissent épuisés recevront de vos méditations une nouvelle vie ; et l'orateur qui saura être original en imitant ces écrivains inventeurs, renouvellera leurs prodiges en partageant leurs triomphes.

L'apologie de la religion ouvre un champ vaste et fertile à l'éloquence sacrée. C'est un genre en quelque sorte nouveau dont Massillon a su enrichir son Grand Carême, par ses deux chefs-d'œuvre *sur la vérité de la religion* et *sur la certitude d'un avenir*. Mais les jeunes orateurs ne doivent point débuter par de pareils sujets, réservés à la plénitude de l'instruction et à la maturité du talent. Si les sermons ne portaient pas la lumière et la conviction dans tous les esprits, ils pour-

raient y affaiblir les fondements de la foi. On ne doit jamais se permettre aucun raisonnement faible, aucune solution vacillante des difficultés qu'on se propose à soi-même, de peur que l'auditeur ne retînt beaucoup mieux l'objection que la réponse. Bannissez aussi de ces discussions publiques la sécheresse de l'argumentation, pour y substituer l'éloquence du raisonnement. Ne mésalliez jamais votre ministère apostolique avec l'étalage d'une érudition aussi ambitieuse que facile à compiler, et avec ces abstractions métaphysiques inaccessibles à l'intelligence commune, et même à la perspicacité des auditeurs les plus instruits, durant le cours rapide du débit oratoire. C'est surtout avec les armes de la charité que vous devez défendre la vérité dans nos temples, en vous interdisant sévèrement les diatribes et les injures contre des adversaires qu'on n'a jamais besoin d'outrager, quand on sait les combattre.

La manière la plus triomphante de défendre la religion en chaire consiste surtout à bien attaquer l'incrédulité, en l'environnant sans cesse des contradictions, des inconséquences, des absurdités, de l'immoralité, des désastres publics et personnels, inséparables de ses vains systèmes. Cependant quand les réfutations sont courtes et frappantes, elles donnent beaucoup de relief aux victoires accumulées du discours. Je vais en présenter un bel exemple, qui produirait un très grand effet dans la bouche d'un orateur sacré ; je le tire de l'admirable explication du troisième chapitre d'Isaïe, par le pieux et savant père Berthier, qui, en commentant ce prophète et les psaumes de David, s'est montré le premier écrivain ascétique du dernier siècle.

« L'histoire nous apprend que des nations entières « ont péri par ces abus, et peut-être n'y a-t-il aucun « des anciens empires qui n'ait dû sa chute à tous ces « principes destructeurs. On faisait illusion au peuple « juif; on lui disait que des nations idolâtres étaient « florissantes, et qu'il pouvait jouir des mêmes avan- « tages en abandonnant le culte du vrai Dieu. N'est- « ce pas encore là le langage qu'on tient tous les jours, « et qu'on ose appuyer de sophismes dans des livres « insidieux? On n'entreprend point de rappeler les « absurdités de l'idolâtrie; mais on tâche de persuader « aux peuples que la religion a causé des maux sans « nombre; que les ministres des autels ont toujours « abusé de leur ministère; qu'il n'y a point de moyen « plus sûr pour conserver la paix des États, que de « ramener les hommes à l'étude de la philosophie; « qu'il n'est jamais arrivé que les athées ou les déistes « aient troublé l'ordre public; que le culte de la Di- « vinité, et surtout la doctrine de l'Évangile, énerve « les esprits et détruit le ressort des passions, sans les- « quelles les hommes n'entreprennent et n'exécutent « rien de grand. En un mot, on prétend ouvrir aux « peuples la route du bonheur, en leur enlevant la foi « d'une vie future, la crainte d'un Dieu vengeur, le « respect pour la religion que nous ont transmis nos « pères.

« O hommes! puis-je m'écrier avec le prophète, « *on vous trompe*, on vous séduit par ces discours « aussi artificieux que frivoles : il ne s'agit pas ici de « montrer le vice de ces raisonnements : on les a ré- « futés cent fois. Je me contente de dire qu'il n'y a « jamais eu de république d'athées, parceque la rai-

« son a toujours démontré aux hommes la nécessité
« de reconnaître un Être suprême ; que s'il pouvait
« exister une pareille république, elle serait bientôt
« corrompue par les principes qu'on y admettrait, et
« par l'insuffisance des lois qu'on prétendrait y éta-
« blir ; qu'il y a eu peut-être quelques hommes sans
« religion, que le tempérament, la vanité, la crainte,
« la nécessité, ont retenus dans les bornes d'une sorte
« de sagesse purement humaine ; encore aurait-il
« fallu examiner de près les détails de leur vie, pour
« bien juger de cette prétendue sagesse : mais en por-
« tant même de ce petit nombre le jugement le plus
« avantageux, on ne pourrait espérer la même modé-
« ration de tout le genre humain qu'on supposerait
« tombé dans l'athéisme ; puisque les passions livrées
« à elles-mêmes, le cri de l'amour-propre non réprimé
« par la conscience, la soif de l'intérêt toujours re-
« naissante et dégagée de toute crainte intérieure,
« l'emporteraient en mille occasions sur les principes
« spéculatifs de la philosophie. Il serait aisé d'ail-
« leurs de faire voir que les crimes qu'on impute à
« la religion ne sont nullement son ouvrage ; je n'au-
« rais qu'à consulter ses livres, ses enseignements, ses
« décisions authentiques. Tous ces monuments por-
« tent à la paix, à la charité, à la patience, à l'obéis-
« sance, au pardon des injures, à tous les devoirs en-
« vers la patrie, et au zèle le plus ardent pour la
« servir. Je dirais que la foi d'une vie future rend les
« hommes humbles dans la prospérité, tranquilles
« dans les revers, toujours prêts à sacrifier leurs in-
« térêts pour maintenir l'ordre public. J'opposerais
« aux censures calomnieuses des incrédules la multi-

« tude innombrable de bienfaits que l'esprit de piété
« a répandus sur le genre humain, l'histoire des ac-
« tions héroïques d'une infinité de chrétiens dans
« tous les siècles, la sagesse admirable qui règne dans
« toute la législation évangélique. J'observerais qu'une
« loi qui commande au cœur doit l'emporter, au ju-
« gement de tous les sages, sur toutes les institutions
« humaines qui ne peuvent régler que la conduite
« extérieure des hommes; que l'Évangile seul, avec
« ses promesses, peut consoler les malheureux, dont
« le nombre est toujours le plus grand parmi les ha-
« bitants de la terre; et qu'enfin il est absurde et per-
« nicieux d'ôter aux hommes un moyen de devenir
« foncièrement et radicalement meilleurs qu'ils ne
« sont; moyen d'ailleurs qui appuie les lois extérieu-
« res, et en recommande l'observation. Quand
« même ces lois pourraient absolument et dans tous
« les cas suffire pour maintenir la probité et la sû-
« reté dans le monde, ce qui est faux dans la géné-
« ralité, il faudrait encore recevoir la loi évangélique,
« parceque, dans un si grand intérêt, il vaut mieux
« avoir deux principes réprimants, deux freins qui
« concourent ensemble au même but, que de n'en
« établir qu'un seul. La vérité de cette assertion se
« présente d'elle-même. »

XXII. Des causes de la décadence de la chaire.

On ne saurait rappeler les immortels monuments et l'excellent genre de nos orateurs classiques de la chaire, sans avouer et sans déplorer les erreurs de goût qui, à la suite du grand siècle, ont sensiblement diminué parmi nous l'éclat de l'éloquence. J'aurais

trop d'avantages, si, généralisant ici la question sous tous les rapports de l'art oratoire, je mettais en parallèle avec nos grands hommes de cette première époque, Fontenelle, La Motte, Marivaux et d'Aguesseau lui-même, qui furent de très beaux esprits, mais qui ne parvinrent jamais à se montrer véritablement éloquents. On ne peut refuser sans doute un tribut particulier d'admiration à la couleur et à la chaleur du style de J.-J. Rousseau, qui, malgré ses contradictions et ses paradoxes, s'est élevé de nos jours à la plus haute éloquence ; on ne le contestera pas non plus aux magnifiques pages de Buffon, dont l'imagination pittoresque, mais trop éprise de l'amour des systèmes, signale beaucoup plus en lui un poëte qu'un orateur, excepté néanmoins dans la neuve et très belle conception qui montre partout l'homme, au milieu de l'univers, comme le roi de la nature. Mais en me renfermant dans le genre sacré, je ne puis me dissimuler que depuis nos étonnants et éternels modèles du dix-septième siècle, l'éloquence est tristement déchue parmi nous dans la chaire, qui était son plus beau et presque son unique domaine. Il n'est pas difficile d'en indiquer les diverses causes, dont l'action réunie devait être et a été si funeste.

Outre l'affaiblissement toujours croissant des principes religieux, affaiblissement qui n'a cessé de refroidir depuis la régence, avec l'intérêt du public, l'émulation des prédicateurs et l'enthousiasme que leur inspiraient à la fois leur art et leur ministère ; outre les fatales contestations du jansénisme qui ont éloigné de cette carrière des talents supérieurs, en favorisant par nos débats les progrès si déplorables de l'irréli-

gion ; outre la privation presque absolue des grands et nombreux encouragements qui avaient appelé et exalté les orateurs du premier ordre dans cette route. sous un gouvernement créateur qui faisait naître de grands hommes dans chaque genre, en les mettant tous à leur place ; outre ces différences de temps et ces causes de décadence que je suis forcé de reconnaître, j'avoue encore que la nature, qui est une autre puissance avec laquelle il faut compter, puisqu'en dernière analyse elle règle tout ; j'avoue, dis-je, avec regret, qu'en accordant des talents très distingués aux principaux successeurs des oracles de la chaire, cette même nature ne s'est pourtant pas montrée aussi prodigue de ses faveurs envers la nouvelle génération qui les a remplacés, et qu'elle ne me paraît pas les avoir dotés, à un si haut degré, des plus heureux dons du génie [1].

[1] Dans son *Siècle de Louis XIV*, chap. 32, intitulé *des Beaux-Arts*, Voltaire reconnaît formellement cette décadence de nos orateurs sacrés ainsi que de tous nos autres écrivains, à la même époque. Il l'attribue uniquement à l'épuisement de chaque genre traité avec succès par des hommes de génie, et il fait de cette dégénération une espèce de loi de la nature. « L'éloquence de la chaire, dit-il, *et surtout celle des* « *oraisons funèbres,* sont dans le même cas (d'épuisement). Les vérités « morales une fois annoncées avec éloquence, les tableaux des misères « et des faiblesses humaines, des vanités de la grandeur, des ravages « de la mort, étant faits par des mains habiles, tout cela devient lieu « commun. On est réduit à imiter ou à s'égarer... Ainsi donc le génie « n'a qu'un siècle, après quoi IL FAUT QU'IL DÉGÉNÈRE. » Il ajoute que *vers le temps de la mort de Louis XIV, la nature sembla se reposer.* C'est parler de la nature en poëte et non pas en métaphysicien. Je ne crois nullement que les dons du génie épuisent la nature, qu'ils lui coûtent même le moindre effort, et qu'elle ait besoin de repos pour les reproduire. Je crois encore moins que le génie soit ainsi condamné par la nature à dégénérer après un siècle de gloire. Je ne crois pas non plus que les vérités morales, qu'un orateur peut traiter sous tant d'innombrables rapports, partagent l'épuisement très réel des combinaisons dramatiques, quand les tableaux ont *été faits par des mains*

Si cette infériorité des moyens est incontestable, comme je le crois, elle ne suffit que trop pour expliquer la décadence de la chaire, qu'elle rendait inévitable. Il faut pourtant y ajouter que les prédicateurs célèbres du dix-huitième siècle, qu'on ne doit jamais comparer à leurs prédécesseurs, mais dont la plupart étaient nés avec assez de sagacité et de justesse d'esprit pour pouvoir se distinguer dans une autre carrière littéraire, se mirent encore par leur propre faute dans l'impossibilité la plus manifeste de les égaler. En effet, ils n'eurent malheureusement plus en partage ce goût du beau, ce goût simple, naturel, mâle et sain, ce bon goût de l'antiquité, pour laquelle la vraie beauté était la force, et qui n'accordait que du dédain ou du mépris, soit au style guindé, tendu, épigrammatique, où chaque phrase (car on ne peut pas dire chaque période) montre l'ambitieuse recherche d'un trait fin et brillant, soit au tourment que se donne un rhéteur pour exprimer avec emphase et prétention des idées subtiles, fausses, vagues ou communes. Journellement répandus dans la société, où l'on peut devoir sa fortune à *cette sagacité laborieuse qui rend un homme utile*[1], mais où le talent ne gagne rien pour sa gloire, ils ne firent plus une étude aussi approfondie de la religion, de l'ancienne et sa-

habiles. Enfin il me semble que la composition des oraisons funèbres *surtout*, bien loin d'être la partie de l'éloquence sacrée la plus prompte à s'épuiser, comme Voltaire le prétend, est au contraire, par la diversité des caractères, des talents, des intérêts, des états, des relations, des événements et des circonstances, le plus inépuisable des genres oratoires, celui de tous qu'il est le plus facile de varier, et par conséquent de rajeunir en chaire.

[1] Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV*, catalogue des écrivains art. de Valincourt.

vante littérature ; distraits par d'autres travaux ou par d'autres fonctions, ils ne se consacrèrent plus si exclusivement à un genre et à un ministère qui exigent, au moins pendant les dix premières années, l'entière application de l'orateur qui veut s'y dévouer. Des différences si déplorables durent donc les rejeter à une distance encore plus grande de leurs modèles.

Mais quand on a levé l'appareil d'une plaie, il faut la sonder dans toute sa profondeur. Disons donc ici la vérité tout entière. Non-seulement ce beau ministère est ainsi déchu dans notre siècle de sa première splendeur ; mais encore il me semble évident, pour tout juge impartial qui a bien étudié cette période littéraire, que nos nouveaux orateurs sont aussi restés au-dessous d'eux-mêmes : je veux dire au-dessous des talents que leur avait départis la nature, et qui leur eussent assuré une tout autre renommée, si, *connaissant mieux les dons du ciel*, ils avaient su ou voulu en faire usage. C'est une vérité d'autant plus importante à développer, qu'aucun critique ne l'ayant aperçue jusqu'à présent, on sera peut-être surpris de la singulière époque et de l'étrange cause que je vais assigner à la décadence de la chaire.

XXIII. Du Petit Carême de Massillon.

Je crois donc en découvrir la véritable origine dans la dernière station prêchée à la cour, avec un applaudissement universel, par l'admirable Massillon, qui devint à son insu le premier moteur de cette funeste révolution, contre la double autorité de sa doctrine et de son exemple.

En effet, après avoir mis en sûreté son genre d'élo-

quence et sa gloire personnelle, par son Grand Carême, son Avent, et surtout par ses Conférences ecclésiastiques [1], riches collections de chefs-d'œuvre qui dureront autant que notre langue, et contribueront à la perpétuer, Massillon, à peine nommé, sous la régence, à l'évêché de Clermont, fut invité à prêcher, en 1718, dans la chapelle du palais des Tuileries, en présence de Louis XV, âgé de huit ans, les premiers sermons que ce prince ait entendus. L'âge du roi fit réduire cette station à une simple dominicale, que le régent suivit très exactement, et qui devint un spectacle nouveau que la religion et l'éloquence semblèrent donner alors aux derniers courtisans de Louis XIV, comme la clôture de ce beau règne.

Massillon, chargé d'une mission si délicate et si glorieuse, craignit que ses anciens sermons, tant ad-

[1] En composant ces magnifiques conférences *sur les Devoirs ecclésiastiques,* l'immortel évêque de Clermont a ouvert parmi nous une nouvelle et superbe route à l'éloquence sacrée. Ses discours sont incomparablement plus originaux et plus riches en idées neuves et lumineuses que ses sermons. Ceux qu'il prononçait tous les ans devant son clergé augmentaient sensiblement de force et d'éclat, d'année en année, durant tout le cours de son épiscopat. Aucun de nos orateurs, dont les ouvrages ont été livrés à l'impression, ne l'a encore suivi dans cette belle carrière. Son zèle épiscopal semble y avoir entièrement changé sa méthode, sa manière et même la nature de son talent. Ce n'est plus l'indulgence et l'onction, c'est l'austérité, c'est la vigueur, c'est l'énergie qui dominent dans ces conférences. Massillon prédicateur est doux et pathétique; mais Massillon évêque, beaucoup plus frappé des abus que son ministère lui découvre parmi ses coopérateurs, ne parle presque plus que le langage de l'autorité, de la douleur, de l'indignation, de la menace et du courroux. Ces discours, qui ne contiennent rien d'approprié au diocèse de Clermont, ne sont pas aussi travaillés que ceux qu'il avait composés pour le séminaire de Saint-Magloire à Paris. Néanmoins ils doivent être lus de préférence, et le seront avec beaucoup de fruit dans les retraites ecclésiastiques.

mirés par l'ancienne cour, ne parussent trop longs, et même déja trop ascétiques peut-être à un auditoire si étrangement changé depuis 1704, époque du dernier carême qu'il avait prêché à Versailles[1]. Il eut donc la condescendance, le talent et le courage de composer, avec la plus étonnante facilité, dans le court intervalle de trois ou quatre mois, ce *Petit Carême* absolument neuf, dans toute l'étendue du mot. L'effet extraordinaire qu'il produisit surpassa toutes ses espérances. L'abbé Fleury, confesseur du jeune roi, se vit appelé par le sort à porter aussitôt un jugement public sur ces mêmes discours dont tout le monde parlait alors, comme du plus beau triomphe qu'eût jamais obtenu l'éloquence. Toujours judicieux et vrai, jusque dans ses éloges, l'abbé Fleury sut louer ce grand orateur avec autant d'esprit et de grace que de justesse et de mesure[2], de s'être mis si heureusement à la portée du jeune monarque, auquel on avait déja fait apprendre par cœur plusieurs des plus beaux morceaux de ces sermons. *Il semble*, lui dit-il, *que vous ayez voulu imiter le prophète Élisée qui, pour ressusciter le fils de la Sunamite, se rapetissa, pour ainsi dire, en mettant sa bouche sur la bouche, ses yeux sur les yeux, ses mains sur les mains de*

[1] Ce fut à la fin de ce carême que Louis XIV dit publiquement au père Massillon : *J'ai entendu dans ma chapelle plusieurs prédicateurs dont j'ai été très satisfait; mais en vous écoutant j'ai été mécontent de moi-même. Je veux vous entendre désormais tous les deux ans.* La jalousie et l'intrigue s'opposèrent avec succès à une si juste préférence; et Massillon ne reparut plus dans la chaire de Versailles durant les onze dernières années du règne de Louis le Grand.

[2] Dans la réponse qu'il fit, la même année, au discours de réception de Massillon à l'Académie française en qualité de directeur.

l'enfant, et qui, après l'avoir ainsi réchauffé, le rendit à sa mère plein de vie.

Cette séduisante innovation du *Petit Carême* eut en chaire et a même conservé à la lecture un succès prodigieux. L'éloquent évêque de Clermont devait exciter un si vif enthousiasme par la nouveauté de cette création oratoire; par le charme et l'onction d'une éloquence paternelle; par l'habileté avec laquelle il se prévalut de l'innocence d'un enfant roi, que rien n'offense, parcequ'on ne peut lui reprocher aucun tort, et fit entendre à la cour, pour la première fois, les vérités les plus hardies, par une censure indirecte, et alors très applaudie, du règne précédent; surtout par le mérite éminent d'un style naturel et enchanteur, plein d'inventions heureuses et de la plus belle poésie des livres saints, sans être jamais trop chargé d'imagination ; d'un style qui rappelait souvent celui de Racine, apprécié si tard et à la même époque dans *Athalie;* d'un style, si je n'ose dire sublime, du moins vraiment oratoire, et dont le tissu dans le *Petit Carême*, mais beaucoup plus encore dans les grandes compositions de Massillon, fait admirer sans cesse une pureté de goût, une élégance continue, une brillante simplicité, une abondance, une variété de ton, enfin une magie de couleur et une richesse d'harmonie si ravissantes, ou plutôt si glorieusement uniques dans la prose française, que notre littérature ne nous offre rien de plus ressemblant à l'élocution pompeuse et magnifique de Cicéron.

En se rapprochant ainsi de l'âge et du rang du jeune prince, qu'il ne perd jamais de vue dans tous ces discours, comme s'il ne prèchait que pour lui seul,

Massillon crut pouvoir écarter, sans aucun inconvénient, de ce cours d'instructions particulières, les sujets ordinaires qu'il avait traités auparavant dans la chaire avec une si éclatante supériorité. On lui fit un très grand mérite alors d'avoir ouvert un sentier nouveau, mais très dangereux, très borné, il faut en convenir, et surtout beaucoup moins riche, à l'éloquence sacrée; tandis que dans la vérité il lui fermait, en quelque sorte, par le triomphe inouï de cette nouveauté, son ancienne et grande route, signalée par des monuments si durables de gloire. Il se renferma donc dans la condition, dans les devoirs, dans les dangers, dans les vertus et dans les faiblesses des grands. En se restreignant ainsi à ce coin de la morale, il épuisa dans un si petit espace l'intérêt et la substance de chaque sujet qu'il tâchait de ramener avec beaucoup d'art à la religion, et fit ainsi dans la chaire chrétienne, du principal l'accessoire, et de l'accessoire le principal de chacun de ses discours; car je n'ose plus dire, de ses sermons.

Cette morale pleine de douceur et de sensibilité, sanctifiée à force d'esprit, mais presque purement humaine; ces tableaux pathétiques, non des besoins du pauvre, comme autrefois, mais de l'oppression et de la misère du peuple; ce ton courageux avec mesure, et réservé avec finesse; ces censures neuves de la cour, et hardies avec les formes du respect; ces tournures d'un courtisan qui sait voiler la vérité pour la rendre plus piquante; cette liberté, cette doctrine, cette couleur philosophique, présages et préludes de tant d'autres innovations toujours croissantes à la suite de la souveraineté transitoire du régent, qui

semblait faire un sacrifice, tandis qu'il croyait peut-être faire une conquête, en compromettant les droits ou les intérêts du trône, excitèrent une telle explosion d'enthousiasme, ou plutôt une telle frénésie de mode et de vogue, que le *Petit Carême* s'est trouvé pendant un demi-siècle sur la toilette des femmes, sur le bureau de Voltaire, qui n'en soupçonnait peut-être pas toutes les conséquences, mais qui n'a jamais loué aucun ouvrage de prose avec tant d'amour, enfin continuellement dans la bouche des parlements et des autres cours souveraines qui en empruntaient de grands lambeaux dans leurs remontrances, pour faire répéter par Massillon, devant le trône, avec l'autorité de la religion et la sanction des lois fondamentales, tout ce qu'ils n'osaient pas encore dire d'eux-mêmes à leur souverain.

Tant de gloire aurait, ce me semble, étrangement inquiété Massillon, s'il en eût été le témoin. Les gens du monde, étonnés de lire de prétendus sermons avec tant de charme, et les gens de lettres qui étaient ravis de cette morale hardie, mais qui appréciaient bien mieux encore le grand talent de l'écrivain, ne cessaient de prôner et de recommander ce nouveau genre d'éloquence sacrée, en invitant les jeunes orateurs à prendre pour modèle le *Petit Carême*, qu'ils lisaient et goûtaient beaucoup plus que le Grand Carême du même auteur. Mais en se bornant même à ce genre de mérite littéraire, ils auraient dû observer pour l'intérêt du bon goût, que les amplifications, les redondances, le vide ou le retour fréquent des mêmes idées, les cadres communs et monotones des plans, les faibles développements trop souvent substitués aux mou-

vements de l'éloquence, mettent ce recueil tant vanté fort au-dessous des autres ouvrages de Massillon.

Cependant, malgré l'infériorité oratoire du *Petit Carême* comparé aux Stations de Massillon, cet ouvrage vivra par le style ; mais les orateurs sacrés ne le compteront jamais parmi les sermons du premier ordre qui ont assuré sa gloire. Il suffirait d'en changer le titre pour en faire un beau livre, disons plus, un chef-d'œuvre de morale. Il ne manque presque à ces discours, pour réunir tous les suffrages, que de n'avoir pas été prononcés en chaire au nom de la religion. Ils ont dû faire, et ils ont fait un honneur immortel à leur auteur comme écrivain, si l'on veut même comme orateur et comme moraliste ; mais ils ne peuvent pas être cités parmi les monuments de Massillon prédicateur. Oh ! combien toutes ces consciences de courtisans, pendant les dissolutions de la régence, durent savoir gré à Massillon de n'avoir pas remué la lie infecte de leurs vices et de leurs débauches, de ne les traduire jamais au tribunal du souverain juge, et de pouvoir se distraire ainsi des remords, devant son ministère, par des applaudissements !

Massillon aurait pu s'apercevoir néanmoins de la révolution qu'il opérait dans la chaire, par ses succès mêmes et par les moyens étranges auxquels il était obligé de recourir en dénaturant ouvertement sa mission. *Vos mœurs*, disait-il [1], *donnent à la licence un air de noblesse et de bon goût. Dieu*, ajoutait-il [2], *vous a fait naître avec plus de goût pour les bonnes choses.*

[1] Voyez, dans le volume du Petit Carême, le discours sur les vices et les vertus des grands.

[2] Même discours.

Vous avez reçu de la nature ces inclinations fortunées qui se communiquent avec le sang, des passions plus douces, des mœurs plus cultivées, des bienséances plus voisines de la vertu ; cette politesse qui adoucit l'humeur ; cette dignité qui retient les saillies du tempérament ; cette humanité qui rend plus sensible aux impressions de la grace. Enfin, poursuit-il, dans un autre discours du même volume [1], *il est vrai qu'on ne doit pas exiger de vous cette piété craintive et tendre, ni toute l'attention et la ferveur des personnes retirées, qui, libres de tout engagement avec le monde, ne s'occupent que du soin des choses du Seigneur. Mais cette droiture d'ame, ce noble respect pour votre Dieu, ce fonds solide de foi et de religion, cette exactitude* DE SI BON GOUT *aux devoirs essentiels du christianisme, cette probité inaltérable et si chère à l'estime des honnêtes gens, cette supériorité d'esprit et de cœur qui fait mépriser la licence et les excès comme peu dignes même de la raison : qui peut vous dispenser de l'avoir, et au jugement de qui est-il honteux d'en être accusé?*

Comment tous ces moyens de rhéteur, si déplacés dans la bouche d'un ministre de l'Évangile, comment une morale ainsi fondée sur *le bon goût*, comment enfin un pareil langage et de pareils expédients, auxquels l'éloquence de Massillon se voyait réduite en traitant des objets si nouveaux dans la chaire chrétienne, n'avertissaient-ils pas un esprit si supérieur qu'il sortait des voies de son ministère, et qu'il se mettait, par cette excursion, hors des limites de la doctrine évangélique?

[1] Discours prononcé à une bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat.

XXIV. Des prédicateurs célèbres depuis Massillon.

Après le succès si contagieux du *Petit Carême*, la nouvelle génération d'orateurs qui succédèrent à Massillon, fortement entraînée vers un si dangereux écueil par l'attrait de la gloire, suivit cette fatale impulsion de l'esprit public, en dirigeant ses discours vers les matières philosophiques. Tous ou presque tous les talents distingués en ce genre se précipitèrent à l'envi dans la même route, comme si chaque auditoire eût ressemblé à la cour d'un enfant roi. On agrandit bientôt outre mesure la carrière séduisante que Massillon venait d'indiquer à l'éloquence, en la parcourant lui-même avec tant d'éclat ; et une simple nouveauté de circonstance devint une véritable révolution dans le ministère évangélique. On oublia ainsi la règle si profonde et si lumineuse que Bossuet avait accréditée, d'abord par son exemple, et qu'il avait consacrée ensuite solennellement au nom de toute l'Église gallicane, en présence de l'assemblée générale du clergé, lorsqu'il dit dans la première partie de son sermon, pour ainsi dire, religieusement national, *sur l'unité de l'Église*, ces paroles à jamais mémorables : *On veut de la morale dans les sermons, et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme.*

Les grands sujets de cette belle et solide instruction chrétienne, si bien indiqués par l'Église dans l'ordre annuel et la distribution des Évangiles ; ces sujets si importants, si féconds, si riches pour l'éloquence, et sans lesquels la morale, dépourvue de l'appui d'une sanction divine, et déshéritée de l'autorité

vengeresse d'un juge suprême, n'est plus qu'une théorie idéale et un système purement arbitraire qu'on adopte ou qu'on rejette à son gré ; ces sujets magnifiques, dis-je, furent plus ou moins mis à l'écart par les orateurs chrétiens qui composèrent malheureusement avec ce mauvais goût, et qui, en s'égarant dans ces nouvelles régions, renoncèrent d'eux-mêmes aux plus grands avantages et aux droits les plus légitimes de leur ministère. Tout fut bientôt mêlé en ce genre, et dès lors tout fut corrompu. On ne put sanctifier la philosophie : on sécularisa, pour ainsi dire, la religion.

L'ancienne et belle manière des grands maîtres qui avaient créé une école si révérée et si illustre, fut remplacée par le bel esprit, par le philosophisme, par le mauvais goût, par le jargon de la métaphysique, par la manie de réduire toute la morale à la bienfaisance, mot nouveau, dont on fit, pour ainsi dire, le sobriquet de la charité. On s'efforça de traiter philosophiquement les sujets chrétiens, et chrétiennement les sujets philosophiques, en les ralliant ou en les suspendant, le mieux qu'on put, à l'étendard de la religion.

On prêchait alors, je m'en souviens avec douleur, sur les petites vertus, sur le demi-chrétien, sur le luxe, sur l'humeur, sur l'égoïsme, sur l'antipathie, sur l'amitié, sur l'amour paternel, sur la société conjugale, sur la pudeur, sur les vertus sociales, sur la compassion, sur les vertus domestiques, sur la dispensation des bienfaits, etc., etc., enfin, sur la *sainte agriculture ;* et on aurait pu suivre un carême entier des prédicateurs à la mode, sans entendre jamais par-

ler des quatre fins de l'homme, du délai de la conversion, d'aucune homélie, d'aucun sacrement, d'aucun précepte du Décalogue, d'aucune loi de l'Église, d'aucun mystère et d'aucun péché mortel. Bossuet lui-même, avec tout son génie, ne serait jamais parvenu à faire un vrai et beau sermon chrétien sur de pareilles matières. Ces instructions étaient si bizarres, que lorsqu'on arrivait après l'exorde pour assister à un sermon, je l'ai souvent éprouvé, il fallait attendre l'énonciation du second point pour deviner l'énigme, et connaître l'objet du discours qu'on entendait. Ce fut après avoir subi le dégoût mortel d'un sermon de ce genre, que le grave et vénérable père de La Valette, général de l'Oratoire, interrogé sur le jugement qu'il portait de l'esprit du prédicateur, répondit avec autant de goût que de raison : *Je ne sais s'il faut avoir beaucoup d'esprit pour composer un pareil discours ; mais il me semble que c'est en montrer bien peu, et n'avoir aucun bon sens, que de le prêcher dans une église.*

A cette corruption du genre oratoire dans les chaires chrétiennes, on vit se joindre aussitôt un courage plus que hardi dans les diatribes très indiscrètes et très applaudies dont nos temples retentirent, contre les grands et contre toute espèce d'autorité. Ce n'était plus le langage du zèle : c'était l'amertume de la satire qui attaquait ouvertement, sous l'égide de la religion, tout ce qui s'élevait au-dessus du *bon peuple*. Le ton et l'accent de la démocratie, vers laquelle tous les esprits tendaient depuis longtemps, se firent entendre d'abord dans la bouche des prédicateurs, dont les philosophes provoquaient, exaltaient et enviaient le courage, comme un droit incontestable d'un mini-

stère qui semblait affranchi de la censure. On faisait au souverain sa part, et elle n'était pas mince, dans chaque sermon qu'on prêchait devant lui. Cette méthode était devenue un moyen infaillible de se populariser parmi les courtisans, dans la chaire de Versailles. On ne pouvait concevoir cette insouciance de la faiblesse, cet aveuglement d'une cour entraînée par l'opinion, et qui se laissait désigner, je dirais presque, insulter publiquement. C'est à ces premières déviations de l'éloquence sacrée, c'est à cette époque déplorable qu'il faut remonter pour découvrir toute l'influence de la révolution opérée dans la chaire par le *Petit Carême* de Massillon, qui, je le répète encore, en fut ainsi le premier auteur, sans le vouloir et même sans le soupçonner.

La grande majorité des prédicateurs qui parurent après Massillon fut donc emportée par le torrent ; et la chaire descendit de sa haute région à une morale purement humaine, au langage de la détraction, je pourrais dire même, à la virulence de la satire. Il y eut sans doute des exceptions, et même des exceptions honorables, que je n'ai pas besoin d'articuler : la voix publique m'en dispense. On doit s'interdire toute désignation dans l'éloge, quand on ne veut se permettre aucune personnalité dans le blâme. Mais il faut avouer qu'il ne s'établit guère de célébrité pour les orateurs sacrés, durant cette époque de décadence, que sous la nouvelle bannière philosophique. Aussi leur goût ne s'altéra-t-il pas moins alors que leur ministère. C'était de la philosophie, de l'économie politique, de la morale même, surtout de la métaphysique : c'était une élocution sèche, alambiquée ou poé-

tique à l'excès; mais ce n'était plus l'Évangile, ce n'était plus de la véritable éloquence. Au lieu de tableaux oratoires, on faisait des portraits. On écrivait d'un style précieux, maniéré, énigmatique, sentencieux, enflé et surchargé de figures ou de mots techniques; mais quand ce style ne présentait plus de si frappants caractères du mauvais goût, il tombait dans la langueur d'une faiblesse extrême, sans coloris, sans idées, sans fermeté, sans liaison et sans verve; et les orateurs de cette école, dont il ne restera rien pour la postérité, au lieu d'imiter la marche rapide des grands maîtres de l'art, se traînaient avec effort, et n'entraînaient jamais leur auditoire. On peut leur appliquer avec vérité ce qu'a dit le philosophe genevois, lorsqu'en parlant de la renaissance des lettres après la prise de Constantinople, époque où l'on vit transporter en Italie les débris de l'ancienne Grèce, ce détracteur éloquent des lettres observe que *je ne sais quel jargon scientifique, pire que l'ignorance, avait tellement usurpé l'estime publique dans le quatorzième siècle, qu'il fallait une révolution pour ramener les hommes au sens commun.*

Les coryphées de ce nouveau genre d'éloquence étaient pourtant des hommes de beaucoup d'esprit : ils avaient même du talent, et ils auraient pu montrer un vrai talent, s'ils avaient voulu le subordonner à l'ancienne méthode. C'était l'étude, c'était la connaissance et l'amour du beau, c'était le bon goût de l'antiquité qui leur manquait. Je dis le goût, en prenant ce mot dans son acception la plus générale : savoir, le double bon goût de l'éloquence et de la chaire. Ils seraient parvenus à s'assurer dans cette carrière même

une mémoire honorable, si une fatale erreur de principes ne les eût pas séduits ; si les coteries dominantes dans la littérature, et les bureaux d'esprit, ne les avaient point égarés par une admiration aveugle ; s'ils avaient su démêler et consulter le véritable public de leur ministère, qui conservait encore les bonnes traditions, les souvenirs instructifs, les mesures de comparaison, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, le *feu sacré* dans la capitale, à cette époque même où les partisans des innovations dans l'éloquence sacrée méconnaissaient son autorité et étouffaient sa voix. Il n'existait en effet aucune ville en Europe où les orateurs chrétiens fussent aussi bien jugés que par ce petit nombre d'anciens amateurs non moins distingués par leur goût que par leurs lumières, parfaitement instruits des livres saints et des principes de la religion. Il faut donc rendre justice à tous ces talents perdus, en regrettant l'usage qu'auraient pu en faire les prédicateurs pour l'Église et pour eux-mêmes : il faut les plaindre sans les méconnaître et sans les imiter : il faut avouer, dirai-je pour leur confusion ou pour leur gloire ? qu'ils valaient mieux que leurs ouvrages ; que leurs sermons furent la moindre portion de leur mérite littéraire, et que dans un genre moins élevé, leur esprit mieux dirigé leur eût assuré une plus belle renommée : enfin il faut placer des signaux sur les écueils où ils ont fait naufrage, pour en écarter les malheureux imitateurs qui seraient tentés de suivre la même route.

XXV. Du père de Neuville, jésuite.

Je ne saurais résister ici à l'occasion d'arrêter un

moment mes regards sur le plus remarquable et le plus célèbre prédicateur de cette époque, sur celui qu'on regardait, je ne sais pourquoi, comme l'héritier de Massillon, avec lequel il n'avait absolument rien de commun, et qui a joui, dans cette capitale, d'une vogue extraordinaire pendant quarante années consécutives. C'est du père de Neuville que je veux parler.

On croyait assez généralement alors, et peut-être n'était-ce pas sans quelque fondement, qu'il était né avec du génie. Je ne le contesterai point, pourvu qu'on avoue que ce n'était certainement pas celui de l'éloquence. Il connaissait très bien la religion : il la voyait même quelquefois en grand ; et quoiqu'il nous ait laissé très maladroitement, comme un tour de force peut-être, un sermon peu digne de lui sur l'***Humeur***, il eut la sagesse et la gloire d'échapper à la contagion presque universelle, en traitant tous les anciens et vrais sujets de la chaire chrétienne. Il avait de l'étendue, quelquefois même assez d'élévation dans l'esprit, des aperçus nouveaux, du trait et même de la précision, comme, par exemple, quand il dit dans son oraison funèbre du cardinal de Fleury, où il fit un portrait ingénieux de la cour, que *les heureux n'y ont point d'amis, puisqu'il n'en reste point aux malheureux :* il montrait aussi la clarté et quelque profondeur dans le raisonnement ; mais c'est pour avoir eu trop la manie de l'esprit, qu'il n'a que de l'esprit, un esprit sautillant et discord, si l'on peut parler ainsi, et qui fatigue ses lecteurs par une superfétation de pléonasmes, autant que la rapidité étouffante de son débit et ses interminables énumérations suffo-

quaient son auditoire, auquel il ne laissait pas le temps de respirer.

Ce n'est donc plus ici un mauvais genre de sermons : c'est un mauvais genre d'éloquence, le genre déchu de Pline et de Sénèque. Le père de Neuville a beaucoup d'idées de détail qui se croisent et se supplantent pour ainsi dire ; mais il n'a point de verve, point de ces jets d'éloquence qui donnent de l'unité, de la suite, de la véhémence et de la grandeur au discours ; et en admirant de bon cœur son singulier talent, je regrette qu'il ne l'ait pas mieux réglé et mieux employé. Je suis ébloui de ses saillies ; je n'en suis jamais frappé. Son imagination s'évapore en éclairs qui ne sont suivis d'aucun tonnerre. C'est précisément le contraire de Bridaine. Rien ne m'inspire dans la lecture de ses sermons, et je n'en retiens presque rien quand j'ai fermé le livre. Il ne profite pas assez de l'Écriture sainte pour y trouver des traits historiques, des comparaisons lumineuses, ou des passages féconds, dont il devrait former le cadre de ses tableaux et le point central de son éloquence. Il manque totalement d'onction : il ne descend jamais dans son propre cœur, ni par conséquent dans le mien. Ses discours sont, dans le genre oratoire, ce que serait en musique un récitatif continu, sans qu'aucun air saillant, aucun chant en parties vinssent jamais le varier et l'enrichir. Le style lâche et diffus du père de Neuville ne présente, en quelque sorte, à mon esprit, dans son insipide monotonie, que la fluidité et l'uniformité mécanique d'un robinet d'eau tiède.

Son imagination brillante et enluminée, mais in-

quiète et vagabonde, ne sait ni se borner ni s'arrêter, ne suit aucune veine abondante, ne file aucune idée, en réunit souvent d'hétérogènes très étrangères à son sujet ; et il montre malheureusement avec affectation cette recherche puérile d'antithèses symétriques qui dénote toujours dans un orateur la privation absolue du vrai talent. Il laisse quelquefois ses phrases en l'air, suspendues aux premiers mots qui les avaient commencées, et au milieu desquelles on le voit en esquisser d'autres qu'il ne finit pas. Il l'emporte peut-être sur Diderot lui-même dans ses drames, par la multiplicité et l'abus des points mis en ligne, avec lesquels il croit sans doute se donner l'air d'un penseur profond, tandis qu'il ne montre qu'un esprit creux, en terminant ainsi, c'est-à-dire, en ne terminant point du tout plusieurs de ses périodes dans presque toutes les pages de ses discours. Son esprit promet toujours : il cherche, et ne trouve presque jamais. Il s'élance, et revient aussitôt sur ses pas, comme un voyageur qui ne connaît point sa route. On regrette sans cesse qu'il ne se fixe point sur la même ligne. Au lieu d'isoler et de creuser une belle et féconde conception oratoire qu'il a eu le bonheur de saisir et qui le rendrait éloquent, s'il savait la développer, il la jette pour ainsi dire en ébauche dans une exclamation sans songer à l'approfondir ; et son esprit, éparpillé dans une stérile abondance de paroles, fait ainsi divaguer et avorter son malheureux génie énervé et appauvri par toutes les idées accessoires qui viennent se présenter à sa plume. Sa languissante et incurable facilité n'est trop souvent que le luxe ambitieux d'un rhéteur trop chargé de synonymes et d'é-

pithètes. On se souvient encore que son action oratoire, parfaitement assortie à sa loquacité, se réduisait à la seule rapidité du débit. Cette récitation précipitée, et ses fréquentes énumérations, produisaient à peu près le même effet que la lecture à haute voix d'un vocabulaire sans liaisons et sans suite ; et l'on disait communément que ses sermons paraissaient des déclamations improvisées, comme le monologue habituel de sa conversation ressemblait à la récitation d'un discours appris de mémoire. Il passait dans ses sociétés, dont il était beaucoup trop l'idole, pour l'un des hommes de France qui avaient le plus d'esprit ; mais cette réputation, qui n'a pu lui survivre, ne devait même alors exciter l'envie d'aucun bon esprit.

Les nombreux imitateurs du père de Neuville, n'ayant pas ses beautés, ont, selon l'usage, renchéri sur ses défauts ; et en voyant l'école qu'il avait formée, il ne dut pas se glorifier d'une pareille postérité. Il mâche très souvent à vide : il est tellement verbeux, qu'on pourrait retrancher presque la moitié des termes dont se compose sa diction, non-seulement sans qu'il y perdît rien, mais encore sans qu'une telle suppression y fût sensible et y laissât le moindre vide ou du moins la moindre obscurité. Il mérite donc qu'on lui applique ce que disait Denys d'Halicarnasse à l'un des poëtes dramatiques de son temps, qui lui demandait son sentiment sur l'une de ses tragédies qu'il venait de voir représenter : *Excusez-moi*, lui répondit-il, *je ne saurais vous en rien dire. Il y avait trop de mots : je n'ai pu la voir.*

Cependant le père de Neuville a montré quelquefois un beau talent pour la chaire. Je me plais à pouvoir

en citer ici deux exemples : je tire le premier de son panégyrique de saint Jean-de-la-Croix, qui fut son premier et peut-être son meilleur ouvrage. Il le composa en professant la rhétorique à Orléans. L'orateur, embarrassé par son état de religieux, pour ne blesser aucune des deux familles du Carmel entre lesquelles la réforme de sainte Thérèse, propagée par saint Jean-de-la-Croix, excita des dissensions très vives, avant qu'elle attirât les plus cruelles persécutions aux réformateurs, sut éviter cet écueil avec un art et un bonheur infini. C'est beaucoup plus que de l'adresse oratoire : c'est un usage admirable de l'Écriture : c'est la véritable éloquence du genre et de la circonstance. « Saint Jean-de-« la-Croix, dit-il, ne fut pas seulement l'auteur de cette « entreprise, il en fut la victime.... Ne demanderons-« nous point ici ce que demandèrent les disciples en « voyant l'aveugle-né? *Quis peccavit, hic aut parentes « ejus?* (Joan., c. ix, v. 2.) Quelle est la cause de cette « disgrace? le péché du fils ou le péché du père? Pou-« vons-nous louer celui qui souffre la persécution, « sans condamner ceux qui le persécutent? Son inno-« cence ne ferait-elle pas leur crime? ou peut-il n'être « point coupable, s'ils ne le sont pas eux-mêmes? « *Quis peccavit, hic aut parentes ejus?* J'ose répondre « ce que le Sauveur répondit]: *Neque hic peccavit, ne-« que parentes ejus, sed ut manifestentur opera Dei in « illo.* (Ibid., v. 3.) Admirons la fermeté qui résiste à « la violence de l'orage, n'accusons pas la main qui « l'excite. Dieu se plaît quelquefois à conduire les « saints par des voies extraordinaires ; et en les ex-« ceptant de la loi commune, il leur fait entendre ses « volontés par lui-même, tandis que les hommes, pour

« qui les secrets arrangements de la Providence sont
« des mystères impénétrables, agissent selon les règles
« de la prudence ordinaire. De là il arrive que ce qui,
« aux yeux de Dieu, n'est que zèle et vertu, paraît à
« la raison humaine caprice et entêtement, jusqu'au
« moment où Dieu vient justifier ses élus, et mettre
« le sceau de l'inspiration divine à leurs entreprises :
« *Neque hic peccavit, neque parentes ejus, sed ut ma-*
« *nifestentur opera Dei in illo.* »

Le second exemple que je vais extraire du père de Neuville est encore plus beau, et il offre même beaucoup moins de traces de la mauvaise manière et des défauts qu'on peut lui reprocher. Je le tire de son sermon sur le péché mortel. Le père de Neuville se propose de peindre toute l'horreur de Dieu pour le péché. Voici comment il s'y prend : « Voulez-vous
« savoir, dit-il, combien Dieu déteste le péché? Voyez
« l'enfer. Il ne me reste rien à dire. Je me trompe : je
« n'ai rien dit. L'enfer, tout affreux qu'il est, n'ex-
« prime pas encore assez combien Dieu est irrité par
« le péché... Ces hommes que Dieu accable du poids
« de sa colère, et qu'il en accablera toujours, ah! je
« les vois tous trempés, tous baignés du sang de
« Jésus-Christ. Mes frères, renonçons à notre foi, ou
« ne regardons plus le péché qu'avec horreur et exé-
« cration. Un Dieu qui meurt pour sauver les hommes,
« qui réprouve ensuite ces mêmes hommes qu'il aima
« jusqu'à mourir pour leur salut! O péché! quel est
« donc ton funeste pouvoir d'arracher ainsi du sein de
« Dieu ces enfants objets d'un amour aussi tendre;
« d'effacer le sceau de leur adoption; de leur imprimer
« le caractère d'une réprobation éternelle; d'en faire

« aux yeux de leur père, et quel père ! un objet d'ana-
« thème et de vengeance immortelle ! Non, ce n'est
« point dans les arrêts d'un juge équitable, c'est dans
« les fureurs d'un père irrité, qui s'arme contre son
« propre sang, qu'il faut aller puiser la juste idée d'un
« crime pour savoir combien Dieu déteste le péché ;
« souvenez-vous combien Dieu a aimé le pécheur.
« Jésus-Christ sur la croix, le pécheur dans l'en-
« fer, réunissons le contraste de ces deux étonnants
« spectacles ; appliquons-nous à les étudier, à les
« creuser, à les approfondir. Ne craignons point
« d'en être troublés, consternés ; ne craignons que de
« n'en être point assez touchés..... Jésus-Christ fut
« sur la croix ; le pécheur est dans l'enfer ; ah ! mes
« chers auditeurs, après vous avoir mis devant les
« yeux un spectacle qui parle avec plus de force et
« d'énergie que ne parlerait toute l'éloquence des
« prophètes et des apôtres, ce n'est plus que par un
« silence plein d'étonnement et de douleur, qu'il con-
« vient de vous reprocher les égarements de votre
« conduite.... Qu'est-ce donc que le péché ! Dieu seul
« peut le savoir parfaitement ; par conséquent Dieu
« seul peut me l'apprendre. Oserais-je interroger le
« Très-Haut? il a prévenu mes desirs. J'entends reten-
« tir la voix foudroyante de la religion, dépositaire de
« ses oracles ; elle lève, elle déchire le voile ; elle
« m'annonce, elle me montre qu'il en a coûté le sang
« d'un Dieu pour expier le péché, et que pour le pu-
« nir il y a un enfer ! »

Je n'ai pas besoin de faire remarquer ici au lecteur qui admire ces beaux morceaux, que ce fut la mine inépuisable des livres saints et de la sublime doctrine

de la religion qui fournit ces trésors au père de Neuville. Le succès extraordinaire et constamment soutenu de son sermon sur le péché, dut l'avertir que c'est uniquement dans cette source qu'il faut chercher la haute éloquence de la chaire. Si nous pouvons espérer encore des orateurs sacrés du premier ordre, ce sera donc dans cette belle et unique route qui, en les ramenant aux grands sujets chrétiens, élèvera leurs talents aux mêmes triomphes oratoires. Il faut l'avouer de bonne foi : celui du père de Neuville ne se trouve nulle part en harmonie avec ce magnifique rapprochement qui lui fit tant d'honneur. Aussi une conception si heureuse ne lui appartenait-elle point. On la voit déposée très clairement dans l'un des meilleurs ouvrages de Port-Royal, où l'on n'aurait jamais soupçonné un jésuite d'aller chercher ses emprunts oratoires : voici ce que dit Nicole dans ses réflexions toujours justes, quelquefois neuves et profondes, sur les épîtres et les évangiles [1] :

« Le péché est si horrible, que Dieu, dont les ju-« gements sont toujours pleins de justice, et qui les « tempère même par sa miséricorde, voulant le punir, « ne trouve point de peine qui lui soit proportionnée « que l'enfer, c'est-à-dire une peine éternelle dans sa « durée et inconcevable dans son intensité ; et que, « voulant ensuite le pardonner, il n'en accorde la ré-« mission qu'en obligeant son propre fils de mourir « sur une croix, pour réparer l'outrage que le péché a « fait à sa sainteté, la confusion et la difformité qu'il « a causées dans le monde. C'est par ces deux terri-

[1] Troisième paragraphe pour l'explication de l'Évangile, *parabole de la Samaritaine.*

« bles jugements de Dieu, l'enfer et la croix, que nous « pouvons nous former quelque idée de l'énormité « que Dieu trouve dans le péché, et par là nous pou- « vons aussi juger de l'excès de l'aveuglement de « l'homme. »

La pensée est évidemment et même oratoirement de Nicole : Neuville, en l'amplifiant, n'y ajoute guère que des phrases faciles à cadencer. Un véritable orateur qui aurait développé un germe si fécond, en aurait pu former un tableau beaucoup plus éloquent par l'onction ou la terreur des sentiments, et par la richesse des images.

Je n'ose me permettre plus de détails et plus de censures sur une époque si récente. Voilà les résultats des productions et des succès de la chaire depuis près d'un siècle. Je ne dois pas pousser plus loin la comparaison entre nos orateurs. *La postérité*, dit Tacite, *mettra chacun à sa place* [1].

XXVI. De la justice du dix-huitième siècle envers les orateurs et les écrivains du siècle précédent.

Mais en généralisant ce parallèle et en l'étendant à tous les genres de la littérature, question sur laquelle je me crois d'autant plus dispensé de développer mon opinion, que toutes les pages de cet écrit doivent l'expliquer assez nettement, j'ose avancer que nous avons incontestablement surpassé tous les écrivains du siècle de Louis XIV, dans un point remarquable de prééminence ; et je me glorifie de pouvoir proclamer ici notre respectueuse supériorité : c'est par l'admiration fran-

[1] « Suum cuique decus posteritas repende t. » Tacite.

che et éclairée que nous décernons à leurs ouvrages, infiniment mieux appréciés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient de leur temps : c'est par l'étude beaucoup plus impartiale et plus savante que nous avons faite des créations et des combinaisons de leurs génies, et surtout des beautés simples et ravissantes de leur style, genre de mérite que nous avons incomparablement mieux analysé, mieux jugé, mieux senti : c'est par le concert d'acclamations et d'enthousiasme que nous inspire cet examen plus raisonné et plus approfondi, et avec lequel nous ne cessons de préconiser, dans l'éloge de tous ces grands hommes, le suprême talent d'écrire. Bossuet, Corneille, Racine, Massillon, Fénelon, Molière, La Fontaine, La Bruyère et Boileau, n'avaient jamais obtenu durant leur vie cet hommage, disons mieux, ce culte du talent, et ne s'étaient jamais rendu entre eux [1] cette justice écla-

[1] Entre autres preuves que je pourrais donner du peu de justice contemporaine que se rendaient réciproquement nos grands écrivains du dix-septième siècle, il me suffira d'extraire de la correspondance intime de Boileau avec Brossette, la lettre suivante écrite à Brossette par ce même Despréaux, le 20 novembre 1699.

« Vous m'avez fait un fort grand plaisir en m'envoyant le Télémaque de M. de Cambrai. Je l'avais pourtant *déjà lu.* Il y a *de l'agrément dans ce livre*, et une imitation de l'Odyssée que *j'approuve fort.* L'avidité avec laquelle on le lit fait bien voir que si on traduisait Homère *en beaux mots*, il ferait l'effet qu'il doit faire, et qu'il a toujours fait. Je souhaiterais que M. de Cambrai eût rendu son Mentor un peu moins prédicateur, et que sa morale fût répandue dans son ouvrage un peu plus imperceptiblement et avec plus d'art. Homère *est plus instructif que lui;* mais ses instructions ne paraissent point préceptes, et résultent de l'action du *roman* plutôt que des discours qu'on y étale. Ulysse par ce qu'il fait nous enseigne mieux ce qu'il faut faire, *que par tout ce que lui* ni Minerve disent. *La vérité est pourtant* que le Mentor du Télémaque *dit de fort bonnes choses, quoiqu'un peu hardies,* et qu'enfin M. de Cambrai me paraît

tante et unanime, que notre génération se plaît à leur prodiguer avec tous les transports et tout l'orgueil de l'amour de la patrie. Si nous nous dégoûtions jamais de leurs ouvrages, qui font tant d'honneur à notre nation, nous rétrograderions aussitôt vers la barbarie. Mais tant que la France saura mettre ainsi à leur place tous ces génies immortels, tant qu'elle se montrera si digne par son admiration d'avoir produit leurs chefs-d'œuvre, elle conservera le vrai goût, elle formera les talents naissants à la bonne école, elle jouira

« beaucoup meilleur poëte que théologien ; de sorte que si par son « livre des *Maximes des Saints*, il me semble très peu comparable à « saint Augustin, *je le trouve par son roman digne d'être mis en parallèle avec Héliodore*, évêque de Thydea en Thessalie, auteur du roman des Amours de Théagène et de Chariclée, lequel vivait sous le « règne de Théodose le Grand. Je doute néanmoins que M. de Fénelon fût d'humeur, comme ce dernier, à quitter sa mitre pour son « *roman*. Aussi vraisemblablement le revenu de l'évêque Héliodore « n'approchait guère du revenu de l'archevêque de Cambrai. Mais je « vous entretiens là de choses peu nécessaires. Trouvez bon que je ne « vous en dise pas davantage, et pardonnez les ratures que je fais à « chaque bout de champ dans mes lettres, qui m'embarrasseraient fort « s'il fallait que je les récrivisse: Je suis, etc. »

Loin de se plaindre des ratures que Boileau veut excuser dans cette lettre, Brossette son ami dut regretter, pour l'intérêt de sa gloire, qu'il n'en eût pas fait assez. Mon admiration pour le législateur de notre Parnasse m'empêche de développer les réflexions que me suggèrent les mots et les passages soulignés. Est-il possible que l'oracle du goût se soit permis un tel *déni de justice* envers Télémaque, alors publié depuis quelques années, et déjà lu par Boileau avant que Brossette le lui eût envoyé? Était-ce donc ainsi qu'il devait juger l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de notre langue, en osant le comparer au roman des Amours de Théagène et de Chariclée? On ne conçoit pas comment l'un des admirateurs les plus éclairés et l'un des plus dignes émules de l'antiquité, n'en a pas reconnu, au premier coup d'œil, le naturel et le charme dans le Télémaque, c'est-à-dire, dans celui de tous les ouvrages modernes qui a le plus d'analogie et de ressemblance avec les chefs-d'œuvre des anciens. Boileau n'a donc pas senti le talent prodigieux de Fénelon ; le Tasse et Quinault sont vengés.

de tous les bienfaits du génie destiné à perpétuer sa gloire littéraire.

XXVII. Des panégyriques.

Cette fidélité ou ce retour à l'ancien genre et aux doctrines éprouvées, se recommande autant à notre émulation, par l'immortelle célébrité de nos grands orateurs, que par le malheureux exemple des rhéteurs qui, en suivant une autre route, les ont trop bien vengés, et dont les succès ont été si contestés ou si éphémères. Eh! comment pouvaient-ils se flatter en effet de donner un plus heureux essor à l'éloquence sacrée, en traitant je ne sais quels sujets nouveaux, maigres et profanes, tandis qu'aucun discours sacré du dix-huitième siècle n'a été consacré parmi nos triomphes oratoires, dans le genre même du panégyrique, où tout est neuf encore pour le talent, puisque cette carrière n'a pas été parcourue en France avec autant d'éclat que les sentiers du dogme et de la morale? La nouveauté des matières qui restent à traiter dans cette partie aux orateurs chrétiens, n'inspire cependant pas à leur génie des éloges plus éloquents que leurs autres sermons; et cette observation démontre que ce ne sont pas des sujets neufs, mais des idées neuves qui leur manquent pour exceller dans leur art.

Toutefois, rien n'est plus propre à enflammer l'imagination d'un orateur, que l'auguste ministère de dispenser la louange aux héros chrétiens, dont les exemples honorent notre culte et accusent nos mœurs. Si c'est un grand et beau spectacle, offert au genre humain par le christianisme, que d'assembler les hommes dans un temple pour les instruire de tous les

devoirs de la morale, c'est sans doute aussi une bien magnifique institution que d'ériger des autels à la vertu, et de décerner des éloges annuels aux saints les plus dignes d'être proposés par la religion à l'admiration et à l'émulation de ses enfants. Mais les hommes dont la vie, quoique d'ailleurs sans taches, a été cependant obscure ou commune, ne fournissent point assez d'aliments à l'éloquence. Il faut s'être rendu célèbre par un génie supérieur ou par des actions éclatantes; n'avoir besoin que d'être tiré de l'oubli pour se montrer grand; avoir exercé une influence marquée sur son siècle, ou du moins sur son pays; avoir fait époque dans l'histoire de la religion; s'être élevé au-dessus des vertus ordinaires; s'être signalé par de glorieux souvenirs ou par d'immortels monuments; et se présenter à la postérité avec des droits publics à une renommée imposante, pour soutenir l'éclat de ces hommages solennels; et malgré toute la pompe des déclamateurs, un saint inconnu de l'histoire n'obtiendra jamais que des panégyriques ignorés comme lui.

Le défaut le plus ordinaire de cette espèce de discours, qui devraient réunir aux récits instructifs d'un éloge historique l'intérêt plus animé d'un éloge oratoire, c'est cette couleur vague, ce ton de déclamation, cette emphase triviale, cette profusion dégoûtante d'épithètes et de superlatifs, enfin cette redondance de lieux communs, qui ne sauraient jamais ni s'adapter à une louange individuelle, ni retracer par conséquent le vrai caractère de l'homme qu'on veut louer. On se borne en quelque sorte aux extrémités, aux surfaces et aux dehors, au lieu de pénétrer dans le fond du sujet; et la plupart des panégyriques, dis-

tingués les uns des autres uniquement par le titre, convenant également à tous les saints du même état, n'en font connaître réellement aucun.

Un autre défaut très commun dans le même genre, est cette exagération ridicule qui affaiblit tout en outrant tout. La circonspection d'un panégyriste est la plus sûre garantie de sa bonne foi ; et il devient d'autant plus persuasif qu'il montre plus de mesure. Ne vous exposez donc pas aux mécomptes d'un enthousiasme factice et solitaire, en éloignant par les fictions de votre cerveau la confiance de votre auditoire. Vous ne célébrerez avec un plein succès les héros de la religion dans la chaire chrétienne, qu'en amenant l'admiration publique, exaltée par vos récits, à renchérir sur le tribut de vos éloges. C'est donc par des faits et non par des phrases que vous pouvez accréditer leur renommée ; mais ces faits, il faut savoir les choisir, les combiner, les graduer, les lier, les grouper, les diriger vers le but moral qui doit les réunir, et en former un faisceau de preuves triomphantes qui étalent toute la richesse de votre sujet, en donnant à la fois de l'autorité et de l'intérêt à la louange.

La perfection de l'art consiste en ce genre à électriser l'admiration de l'auditeur en lui présentant, sans aucune réflexion commune, des résumés substantiels, rapides et frappants. Un texte heureux de l'Écriture est le cadre le plus favorable à l'orateur sacré pour faire ressortir la gloire de son héros, par une suite de tableaux variés et toujours croissants, qui rendent oratoire l'énumération la plus simplement historique, et réveillent toujours la pensée, sans la rassasier jamais.

Voilà, dans la distribution de la gloire, la part du saint que vous faites revivre : voici maintenant la vôtre, qui sera d'autant plus douce à votre amour pour lui, qu'elle est encore la sienne. Ces tableaux vrais et ravissants vont produire l'heureux effet de présenter sans cesse à vos auditeurs le grand homme qu'ils verront agir en l'entendant célébrer. Ils tressailleront de tendresse et de joie devant son image. Ils ne seront occupés que de lui seul durant votre discours ; et ce sera le plus beau triomphe de votre éloquence, que de vous dérober ainsi à leur admiration pour mieux vous en assurer. Il faut en effet que, dans le charme et dans l'exaltation de leur pieuse joie, ils ne songent jamais à vous au milieu du spectacle qui les environne ; qu'ils ne se souviennent plus ni de l'orateur qui parle, ni s'il existe un orateur ; et le premier des panégyristes est éminemment celui qui absorbe et concentre ainsi toutes les pensées de l'auditeur dans son sujet, en se faisant toujours oublier lui-même.

Les anciens, nos maîtres et nos modèles en tout genre de littérature, nous ont donné dans cette partie de l'éloquence des règles et des exemples que nous ne saurions trop méditer. Périclès, que toute la Grèce admirait comme son plus grand orateur, prononça l'éloge funèbre des défenseurs de sa patrie, qui venaient de périr dans la première campagne de la guerre du Péloponèse ; et Thucydide nous a conservé cette fameuse harangue, dans laquelle il avoue que Périclès loua beaucoup plus l'armée que les morts. Qui ne connaît les autres monuments dont l'antiquité s'est honorée dans cette carrière de l'éloquence, tels

que le panégyrique d'Hélène par Isocrate, l'éloge de Pompée par Cicéron dans son discours pour la loi Manilia, et le panégyrique de Trajan par Pline le jeune? Les Pères de l'Église, qui furent aussi les premiers orateurs de leur temps, et conservèrent presque seuls l'éloquence et les lettres en Europe, surent enrichir les langues de Démosthène et de Cicéron d'éloquents discours consacrés aux regrets de l'amitié ou à la gloire des grands hommes. Nous pouvons citer avec confiance dans ce nombre l'oraison funèbre composée par saint Grégoire de Nazianze, après la mort de sa sœur Gorgonie; le panégyrique ou plutôt les panégyriques de saint Pierre et de saint Paul, que saint Jean-Chrysostome ne cesse de mêler, avec amour et enthousiasme, à presque tous ses chefs-d'œuvre; le panégyrique de saint Honorat, prêché par saint Hilaire d'Arles; l'éloge funèbre si touchant que fit saint Ambroise de son frère Satyre, et de l'empereur Théodose; enfin, quelques éloges à jamais mémorables, et par l'éloquence des hommages et par le courage des leçons qu'adressa saint Bernard, au milieu d'un traité de morale, au pape Eugène III, son disciple, dans son livre si courageusement véridique, intitulé : *De la Considération*.

La France ne posséda guère d'autres trésors que ces épisodes de saint Bernard, dans le genre des éloges, jusqu'au règne de Louis XIV. L'oraison funèbre fut élevée alors à un degré d'éloquence dont on ne pouvait avoir aucune idée, et qu'on ne surpassera probablement jamais. Les panégyriques sont restés parmi nous à une distance infinie de ces magnifiques discours. C'est le domaine le moins riche de notre éloquence

sacrée, quoiqu'il ait été cultivé par tous nos grands orateurs, qui, en nous fournissant dans leurs ouvrages une autre mesure de leur supériorité, nous ont donné le droit d'être si difficiles en admiration, nous ont appris à les juger, et n'ont laissé dans la carrière des éloges aucun chef-d'œuvre, soit qu'ils n'eussent pas le vrai talent de ce genre, soit plutôt qu'ils ne l'eussent pas assez étudié pour le créer, comme on devait l'attendre de leur génie, s'ils en avaient mieux saisi le caractère et la méthode.

Cette lice oratoire n'a donc été jusqu'à présent illustrée parmi nous par aucune composition que nous puissions citer comme un ouvrage classique, comme un monument qui marque la borne au moins présumée de l'art. L'orateur panégyriste n'est donc probablement pas encore né pour la France ; et en rendant un juste tribut d'estime à plusieurs de nos éloges sacrés, je n'ose, par respect pour nos discours du premier rang, citer aucun recueil de panégyriques dignes d'être proposés comme des modèles de perfection dans ce genre d'éloquence.

XXVIII. Des panégyriques de Bourdaloue.

Celui de nos prédicateurs qu'on doit le plus distinguer dans cette carrière, est incontestablement le père Bourdaloue. S'il faut en croire cependant sa modestie, cet immortel orateur ne s'est jamais proposé de prononcer un véritable panégyrique oratoire. La chaire chrétienne n'est nullement pour lui une simple tribune d'éloquence : il s'y occupe sans cesse du grand et unique objet d'instruire, de confondre et de ramener les pécheurs. Tout autre intérêt disparaît de-

vant son ministère. Il nous en avertit lui-même, dans le titre remarquable qu'il donne aux seize compositions consacrées par son talent à la gloire des saints. Aucun de ses ouvrages, qui forment deux volumes de sa collection, n'est annoncé comme un éloge ; ils sont tous intitulés : *Sermon pour la fête de* tel saint ou pour telle solennité.

Peu satisfait d'une pareille précaution pour indiquer le genre mixte d'éloge et de moralité auquel il se voue, Bourdaloue va nous expliquer plus nettement encore son dessein, en répétant dans presque tous ces discours, qu'il n'a pas l'intention de prêcher simplement un panégyrique. Il déclare donc qu'il songe beaucoup moins à louer les saints qu'à leur donner des successeurs, en les présentant du haut de la chaire à l'admiration et à l'émulation des fidèles. La poétique de ses éloges n'est, pour ainsi dire, qu'une nouvelle tactique de son ministère pour mieux atteindre son but, en assurant par cette voie l'instruction et la conversion de l'assemblée qui l'écoute. *La règle la plus sûre*, dit-il au commencement de son éloge de saint Jean l'Évangéliste, *la règle la plus sûre pour louer les saints est de nous proposer leur sainteté comme le modèle de la nôtre. Ne considérez pas ce discours*, ajoute-t-il dans l'exorde de sa prédication sur la fête de saint Paul, *comme un simple éloge qui se termine à vous donner une haute idée de saint Paul. Je vous l'ai dit : c'est un discours de religion, c'est une règle pour former vos mœurs, c'est un exemple que Dieu nous propose et que nous devons nous appliquer.*

En effet, Bourdaloue oublie continuellement, dans

ses panégyriques, qu'il fait un éloge ; il oublie jusqu'à son héros, pour se concentrer dans la pensée dominante de son cœur, dont le principal intérêt est toujours la sanctification de son auditoire. On retrouve souvent dans ces discours le même génie, la même puissance de raisonnement, la même profondeur de doctrine, le même bon goût d'érudition, que font tant admirer ses grands chefs-d'œuvre sur les mystères et sur la morale de l'Évangile. Ses panégyriques peuvent donc soutenir, sous tous ces rapports, une comparaison glorieuse avec ses autres sermons. Mais il faut avouer qu'en y déployant de si rares et si différents mérites, il ne se renferme cependant pas assez dans ce nouveau genre, pour y conserver cette belle et constante unité d'un sujet approfondi sous tous ses rapports, mais restreint à ses limites naturelles, unité à laquelle il est toujours fidèle dans son Carême et dans son Avent. C'est lui seul qui sacrifie volontairement ici une partie de ses succès oratoires aux intérêts de son zèle apostolique. Ce dernier sentiment subjugue toutes les facultés de son ame avec tant d'empire, qu'au milieu de ses éloges sacrés, le panégyriste interrompt tout à coup toutes ces formules de louange qui semblent attiédir et fatiguer son génie ainsi dépaysé, hors de sa sphère et de son élément, pour se livrer à l'impétuosité et à la véhémence d'un missionnaire. Je peux en citer un exemple frappant tiré de l'éloge de sainte Magdelaine ; et en lisant cette prosopopée imprévue dans un panégyrique de Bourdaloue, on croira sans doute entendre le morceau le plus éloquent d'un sermon sur le délai de la conversion.

« Magdelaine, dit-il, connaissait-elle mieux Jésus-

« Christ que nous ne le connaissons ? La foi du chris-
« tianisme nous découvre au contraire des merveilles
« qui étaient alors cachées à ses yeux. Pourquoi donc
« tarder davantage? Et sans aller plus loin, pourquoi
« avant que de sortir de cette église, avant que de
« nous éloigner de cet autel où Jésus-Christ se trouve
« encore, non plus en qualité de convive, comme chez
« le pharisien, mais en qualité d'aliment et de breu-
« vage, en qualité de victime immolée pour nous, en
« qualité de sacrificateur et de pasteur, pourquoi,
« dis-je, ne pas nous donner à lui ? Finissons une
« fois ce que tant de fois nous avons proposé de faire ;
« et disons-lui : Non, Seigneur, non, ce ne sera ni
« dans une année, ni dans un mois, mais dès aujour-
« d'hui ; car il n'est pas juste que je veuille tempori-
« ser avec vous. Ce ne sera point quand je me trouve-
« rai dégagé de telle ou telle affaire ; car il est indigne
« que les affaires du monde retardent celles de Dieu.
« Ce ne sera point quand je me verrai sur le retour
« de l'âge ; car tous les âges vous appartiennent, et ce
« serait un outrage pour vous bien sensible de ne vou-
« loir vous réserver que les derniers temps et le rebut
« de ma vie. Dès maintenant, Seigneur, je suis donc
« à vous, et j'y veux être. Recevez la protestation que
« je fais, et confirmez la résolution que j'en forme
« devant vous. »

Cette logique pressante et ces mouvements accélérés caractérisent le tact et le talent suprême de Bourdaloue. Son zèle s'y abandonnait pour le moins avec autant de liberté dans ses panégyriques que dans ses sermons. Où le déploie-t-il en effet avec plus d'éclat, qu'en terminant la première partie de l'éloge de saint

André, au moment où il présente cet apôtre honoré du martyre de la croix? « Voilà donc, dit-il, voilà, « chrétiens, le prédicateur que Dieu a suscité pour « votre instruction..... c'est saint André sur la croix. « N'ayez plus nul égard ni à mes paroles, ni à mon « zèle : oubliez la sainteté de mon ministère ; ce n'est « point à moi, c'est à cet apôtre à vous prêcher sur la « croix un Dieu crucifié : c'est à cet homme crucifié, « dont la prédication, plus pathétique et plus efficace « que la mienne, se fait entendre dans toutes les « Églises du monde chrétien. Le voilà, ce ministre « irrépréhensible, ce prédicateur auquel vous n'avez « rien à répliquer. Mais que n'a-t-il pas à vous re- « procher lui-même? Il vous prêche encore mainte- « nant le même Dieu qu'il prêchait aux juifs et aux « païens, un Dieu qui vous a sauvés par la croix. Le « croyez-vous?... On vous a dit cent fois, et il est vrai, « qu'au jugement de Dieu la croix paraîtra pour vous « être confrontée, *tunc patebit signum Filii Hominis.* « (Matth. c. XXIV.) Mais outre la croix de Jésus-Christ, « on vous en confrontera une autre, celle de saint « André. Oui, la croix de cet homme apostolique, « après lui avoir servi de chaire pour nous instruire, « lui servira de tribunal pour nous condamner. « Voyez-vous ces infidèles? nous dira-t-il ; la vue de « ma croix les a convertis : de païens qu'ils étaient, « j'en fis des chrétiens et de parfaits chrétiens. Voilà « ce qui nous confondra ; et ne vaut-il pas mieux dès « aujourd'hui prévenir, par une confusion volontaire, « cette confusion forcée qui ne nous sera pas seule- « ment inutile, mais funeste? »

Ce trait sublime, *voyez-vous ces infidèles?* etc., ma-

nifeste l'élan et la verve d'un grand orateur, et montre qu'il suffisait à Bourdaloue de se livrer à son génie dans toutes les matières pour s'élever à la plus haute éloquence.

Indépendamment de ces beaux mouvements de son zèle apostolique, Bourdaloue suivait aussi fréquemment dans la composition de ses panégyriques, son attrait pour les développements de la morale. Il faut donc citer ici un exemple de ces nouvelles digressions si étrangères au genre des éloges. Vers la fin de son panégyrique de saint Paul, en louant cet apôtre d'avoir bravé les tribulations, les chaînes et la mort pour aller remplir son ministère à Jérusalem, quand il déclara qu'il ne craignait rien de tout ce qui pouvait lui arriver, et qu'il ajouta : *Ma vie ne m'est pas plus précieuse que moi-même*, Bourdaloue s'arrête ; et il ne songe plus au sacrifice et à la gloire de saint Paul, que pour en relever le contraste avec nos mœurs. « Que répondrez-vous à cet exemple, dit-il, hommes « du siècle, hommes lâches et mondains, qui dans les « emplois dont la Providence vous a chargés, et même « dans les fonctions qui vous attachent, comme saint « Paul, au service des autels, cherchez vos aises et « votre repos? Venez, venez vous confronter avec cet « apôtre ; et dans l'opposition que vous allez découvrir « entre vous et lui, apprenez ce que vous devez être, « et confondez-vous de ce que vous n'êtes pas. Saint « Paul s'est immolé pour son ministère, et vous vous « épargnez dans le vôtre. Voilà le reproche que vous « aurez à soutenir devant Dieu. Consultez-vous sur « ce point. Je sais que l'amour-propre vous persuade « par ses artifices qu'on doit être content de vous,

« comme vous l'êtes vous-mêmes. Mais dites-moi, « ces ménagements de votre personne si étudiés et si « affectés ; ce refus d'un travail nécessaire que vous « devez au public ; cette horreur de l'assiduité que « vous traitez d'esclavage et de servitude ; cette habi-« tude de vous divertir beaucoup et de vous appliquer « peu, au lieu de suivre l'ordre de Dieu, qui serait « de vous divertir peu pour vous appliquer beaucoup ; « cette liberté que vous prenez de vous décharger sur « autrui des soins les plus personnels et dont vous de-« vez uniquement répondre ; cette facilité à vous « émanciper des obligations onéreuses, mais indispen-« sables, qui sont attachées à votre état ; cette peine à « vous trouver où il faut que vous soyez, et cette dis-« position à être volontiers où il faut que vous ne « soyez pas ; cette fuite des affaires qui vous sont im-« portunes et incommodes, quoique Dieu et les « hommes ne vous aient faits ce que vous êtes que « pour en être incommodés et importunés ; cette pru-« dence de la chair à ne vous engager jamais ni pour « la vérité, ni pour la justice ; cette crainte de vous « exposer et de vous perdre dans les occasions où Dieu « demande que vous vous exposiez et que vous vous « perdiez ; en un mot, ce secret que le monde vous a « appris et que vous pratiquez si bien, de ne prendre « de votre condition que ce qu'elle a de doux et « d'honorable, et d'en laisser le pénible et le rigou-« reux : ce n'est pas tout ; cette indifférence, cette « froideur à la vue des scandales qui devraient enflam-« mer votre zèle, et au contraire cette impatience sur « les moindres défauts dont votre délicatesse est bles-« sée ; cette sensibilité à vous offenser de tout et à ne

« pouvoir rien supporter dans une place qui vous
« oblige à tout supporter et à ne vous offenser de
« rien ; enfin ces plaintes et ces éclats dans les tra-
« verses et les contradictions : tout cela convient-il à
« un homme qui, à l'exemple de saint Paul, veut être
« un ministre fidèle ; et puisque, pour être tel, il faut
« se résoudre à être victime, tout cela s'accorde-t-il
« avec l'état d'une victime ? »

Je respecte et j'admire comme je le dois ce sentiment et ce langage apostoliques. Je ne saurais donc regretter, pour la gloire de Bourdaloue, de voir son génie se livrer à ces épanchements de zèle et à ces développements de morale, qui, en l'éloignant du sujet de son discours, le rapprochent si utilement de l'objet de son ministère, et lui ouvrent la conscience de tous ses auditeurs. Un pareil succès devait lui paraître préférable sans doute à tous les triomphes oratoires. Mais je regrette, pour l'intérêt de l'art que ce grand homme a tant honoré, qu'il n'ait pas voulu borner et consacrer quelquefois en toute rigueur son grand talent au seul et unique objet des panégyriques, pour nous fournir des modèles parfaits dans toutes les créations de l'éloquence sacrée ; je regrette qu'il dérobe si souvent à ma vue le héros de son discours, que tout autre intérêt fait languir ; je regrette qu'il ne laisse rien à commenter et à développer à mes pensées, que les siennes épuisent et absorbent dans leur diffusion ; je regrette qu'il ne se fie pas assez à son éloquence pour être bien sûr que dans un panégyrique où la morale doit sortir du fond du récit et du tableau des faits, et où elle est tout autrement intéressante quand on la voit en action que lorsqu'elle est réduite à l'ari-

dité des préceptes, on peut supprimer ces développements superflus qui confondent tous les genres ; je regrette qu'il ne prenne pas plus souvent dans sa diction et dans son coloris un ton plus haut, pour obliger son talent à des efforts heureux qui doubleraient ses forces ; que dans le style des éloges, où il montre toujours de la propriété, de la correction, de la noblesse, de la dignité, souvent même du nerf et de la précision, il néglige trop ce nombre, ce tour, cette grace de la parole, cette imagination dans l'expression, si éminemment propres aux panégyriques ; je regrette que Bourdaloue ne se soit pas rappelé dans de pareils sujets la sage et lumineuse observation de Quintilien, quand il dit, avec toute l'autorité du bon goût, que « les pièces spécialement destinées à plaire au public, « quoiqu'elles soient fondées sans aucun doute sur la « vérité, COMME LES PANÉGYRIQUES, et tout ce qui ap- « partient au genre démonstratif, doivent avoir des « fleurs et des graces dont il ne faut pas orner les « plaidoyers, où l'art est plus caché ; au lieu qu'ici, « non-seulement il se montre, mais il étale toutes ses « beautés pour remplir l'attente de l'auditeur, qui est « venu avec le seul dessein d'entendre un beau dis- « cours [1] » ; je regrette enfin qu'en parcourant cette belle carrière où il devait à jamais nous servir de guide, ce grand homme ait oublié que de fréquentes digressions morales ne sont pas moins déplacées dans

[1] « Nam et iis actionibus quæ in aliqua sine dubio veritate versantur, sed sunt ad popularem aptatæ delectationem, *quales legimus panegyricos*, totumque hoc demonstrativum genus, permittitur adhibere plus cultus, omnemque artem (quæ latere plerumque in judiciis debet) non confiteri modo, sed ostentare etiam, hominibus in hoc advocatis. » Quint. de Inst. Oratoria. lib. II. cap X.

un éloge, que ne le seraient de continuels épisodes de louanges dans un sermon.

Ainsi donc, même en retranchant de ces discours de Bourdaloue les instructives moralités auxquelles il laisse usurper trop d'espace, ils ne seraient pas encore d'irréprochables panégyriques, parceque les faits n'y seraient pas assez dominants, assez animés du génie oratoire, assez suivis, assez liés, pour atteindre ni l'instruction de l'histoire, ni l'intérêt de l'éloquence. On y admirerait sans doute un excellent esprit, une vigueur continue de raison, une marche sage, des raisonnements lumineux, des citations brillantes de l'Écriture et des Pères, des connaissances profondes, et même plusieurs caractères d'un talent mâle et supérieur; mais il y manquerait encore, pour en faire de vrais chefs-d'œuvre, ces mouvements d'éloquence, cette poésie d'expression, ce progrès d'intérêt, ce souvenir ou plutôt cette présence, cette action continuelle du héros toujours en scène sous les yeux de l'auditoire, cette belle distribution d'une vie entière méditée et coordonnée par un orateur, enfin cette fleur, que dis-je? ce feu d'imagination et cet accent d'enthousiasme qu'un éloge solennel attend de l'éloquence, et dont l'admiration publique veut jouir.

L'attrait de son talent et surtout la connaissance approfondie de l'économie du christianisme, appelaient naturellement Bourdaloue, dans le choix de ses éloges, vers les sujets liés au berceau de la religion. Il a senti et il a montré combien ils étaient féconds pour l'éloquence. Ce savant orateur se trouvait là sur son terrain, au milieu du théâtre de ses grandes études : et son érudition n'aurait jamais pu se déployer avec

le même avantage dans les sujets modernes, que les orateurs aiment beaucoup mieux traiter, parcequ'ils semblent plus intéressants, parcequ'ils appartiennent à des époques plus riches en personnages à portraits historiques, mais surtout parcequ'ils sont incomparablement plus accessibles aux talents médiocres. Aussi Bourdaloue n'a-t-il négligé aucun de ces premiers héros de l'Évangile. Son inépuisable fécondité consacra huit éloges à cette seule période des temps apostoliques, en composant les panégyriques de saint Jean-Baptiste, de saint Pierre, de saint Paul, de saint Étienne, de saint Jean l'Évangéliste, de saint André, de saint Thomas et de la Magdelaine.

Il n'est aucun de ces discours de Bourdaloue où l'on ne retrouve son talent, et où il ne fasse admirer des beautés du premier ordre. Ses plans me semblent des conceptions uniques, dont rien n'approche dans cette partie de l'éloquence sacrée. C'est dans ses panégyriques, mieux encore que dans ses sermons, qu'on est frappé, au premier coup d'œil, de la sagacité, de la justesse et de la profondeur de son esprit, dans son étonnante manière d'envisager ses sujets et de diriger l'ordonnance de ses discours. Il n'a point de rival dans cet art, disons mieux, dans cet empire du génie sur lui-même, qui, en traçant ainsi sa marche, a la sagesse de se restreindre pour se fortifier et s'élever plus haut ; d'abréger sa route en assignant son but ; de se soumettre au frein qu'il se donne pour régler et augmenter son ardeur ; enfin d'assurer mieux son triomphe, en s'environnant de bornes qu'il ne se permettra pas de franchir : comme un souverain affermit et étend sa puissance en s'imposant à lui-même des lois.

Parmi les exemples que je pourrais citer à l'appui d'un si juste hommage, je me bornerai à retracer ici le beau dessein de son panégyrique de saint Jean-Baptiste. Ce plan était contenu dans l'Évangile, à peu près comme une magnifique statue est renfermée dans le bloc de marbre d'où elle doit sortir ; mais l'extraction, c'est-à-dire la création, n'en est que plus heureuse, parceque le génie seul a su l'y découvrir, l'en tirer et l'animer de son souffle, en l'offrant ainsi à notre admiration avec autant d'éclat et de vérité que d'intérêt et de vie.

Bourdaloue prend pour texte ces paroles du premier chapitre de l'évangile de saint Jean : *Un homme appelé Jean fut envoyé de Dieu, il vint pour rendre témoignage à la lumière.* En développant le sens profond de ce passage, il ramène tout son sujet à l'aperçu lumineux et vaste d'une réciprocité de témoignages entre le Messie et le précurseur. Il observe que de même que saint Jean-Baptiste a servi de témoin au Sauveur du monde, le Sauveur du monde a voulu servir aussi de témoin à saint Jean-Baptiste ; et il divise son éloge en ces deux points simples et vrais : Jean-Baptiste rendant témoignage au Fils de Dieu, et le Fils de Dieu rendant témoignage à Jean-Baptiste.

Voici comment il envisage et sous-divise admirablement sa première partie : « Cinq choses, dit-il, sont « nécessaires à quiconque est choisi pour témoin et « doit en faire l'office : la fidélité et le désintéresse- « ment dans le témoignage qu'il porte ; l'exacte con- « naissance du sujet dont il porte témoignage ; l'é- « vidence des preuves sur lesquelles il appuie son « témoignage ; le zèle pour la vérité en faveur de la-

« quelle il rend témoignage ; enfin la constance et la « fermeté pour soutenir son témoignage. Or, je trouve « que saint Jean-Baptiste a eu dans le degré le plus « éminent toutes ces qualités ; car il a été pour le « Sauveur du monde un témoin fidèle et désintéressé, « un témoin instruit et pleinement éclairé, un témoin « sûr et irréprochable, un témoin zélé et ardent, un « témoin constant et ferme. »

Après avoir démontré ces cinq assertions par les faits déposés dans l'Évangile, dont le récit semblait devoir épuiser la matière, Bourdaloue ne se montre ni moins original, ni moins riche, ni moins frappant dans les sous-divisions de la seconde partie ; et le sujet ainsi présenté se prêtera merveilleusement au mouvement progressif que l'art saura donner à l'éloquence de l'orateur.

« Sans attendre, dit-il, son dernier avénement où il « servira de témoin à tous les justes, le Sauveur du « monde a voulu servir de témoin, dès cette vie, à son « précurseur. Il a donc rendu témoignage à la gran- « deur de sa personne : il a rendu témoignage à la di- « gnité de son ministère : il a rendu témoignage à « l'excellence de sa prédication : il a rendu témoi- « gnage à l'efficacité de son baptême : enfin il a rendu « témoignage à la sainteté de sa vie et à l'austérité de « sa pénitence. »

Je ne connais ni parmi les anciens, ni parmi les modernes, aucun plan d'éloge qu'on puisse mettre en parallèle avec la distribution oratoire de ce discours. La religion seule peut ouvrir de pareilles routes à l'éloquence. C'était ainsi que Bourdaloue savait creuser et raisonner les sujets que des méditations profondes

mûrissaient et fécondaient devant son talent. Que l'on compare une pareille combinaison du génie, un résultat si étonnant de quelques pages de l'Évangile, aux divisions généralement communes, faibles et uniformes, qu'une facilité paresseuse fournit à Massillon ; et l'on sera d'autant plus frappé du contraste, qu'il explique également plusieurs des autres différences qu'on remarque entre ces deux grands orateurs. C'était ce travail préparatoire qui rendait ensuite les compositions de Bourdaloue si pleines et si coulantes, qu'on ne trouve dans ses panégyriques, depuis l'exorde[1] jusqu'à la péroraison, aucune hésitation, aucun verbiage, aucun embarras, aucune répétition, aucune trace de stérilité, aucune phrase de remplissage. L'orateur sacré qui, dans la composition des

[1] Je ne serais embarrassé que du choix pour en citer des exemples. Bourdaloue établit dans l'exorde de son panégyrique de saint André, que ce qui distingue cet apôtre, c'est son amour pour la croix. « J'entreprends de justifier cet amour de la croix, dit-il, et je veux même « vous l'inspirer. » Voici comment il entre dans sa première partie : « Il en est des croix comme de la mort... En effet, se procurer la mort « par désespoir, c'est un crime ; la souhaiter par accablement de chagrin, c'est faiblesse ; s'y exposer par zèle de son devoir, c'est une « vertu ; s'y dévouer pour Dieu, c'est un acte héroïque de religion. »
Il faut qu'un prédicateur ait singulièrement la conscience de ses moyens oratoires, pour prodiguer ainsi, dès l'ouverture d'un discours, un pareil tableau analytique, au lieu d'en réserver avec économie le développement et l'effet au centre de sa composition. C'est la manière, c'est la magnificence de Bourdaloue. Il écrit rapidement tout ce que lui inspirent ses méditations, durant lesquelles son esprit, satisfait de la force, de l'ordre, de l'enchaînement et de l'abondance de ses premiers aperçus, ne s'occupe ni de la tournure des phrases, ni de la distribution des preuves. On est étonné, en lisant les exordes de ses panégyriques, d'y trouver des pensées, et même des faits d'une haute importance, dont la profusion semble devoir appauvrir d'avance la matière de ses éloges; mais ces discours se trouvent ensuite si pleins et si riches, qu'on n'en est que plus frappé de l'intérêt et de la fécondité qu'il donne à tous les sujets.

éloges, saura l'imiter dans l'art d'approfondir ses sujets, l'égaler dans la conception de ses plans, s'abstenir de ses digressions morales, et exercer plus heureusement la puissance de l'imagination que l'éloquence doit déployer pour célébrer la gloire, sera le premier des panégyristes.

XXIX. De nos autres panégyristes et des règles de ce genre.

Les panégyriques de Fléchier, vantés pendant si longtemps comme des chefs-d'œuvre dans les rhétoriques des colléges, sont étrangement déchus aujourd'hui de la gloire qu'ils avaient usurpée ; ceux de Massillon sont regardés universellement, et avec raison, comme les moindres productions de son talent. Son style même y a moins de charme, et paraît en quelque sorte mésallié au milieu de l'indigence de tant de lieux communs. On y perd sans cesse de vue le saint que l'orateur veut exalter, mais qu'il fait souvent oublier lui-même dans les suppléments oratoires d'une morale étrangère au sujet ; et on n'y trouve jamais un seul trait à retenir. Nos orateurs du second rang ont suivi la même route. Ils sont tous plus diserts qu'éloquents dans leurs éloges, où ils se flattent, selon l'observation si judicieuse de Quintilien, *de montrer bien de l'esprit, parcequ'il en faut beaucoup pour les comprendre* [1]. Aucun d'eux n'a su ou n'a pu s'emparer des premières places encore vacantes dans cette carrière. Tous les talents y ont partagé plus ou moins le même sort. L'inaptitude et la négligence des prédicateurs ont

[1] « Tum demum ingeniosi scilicet, si ad intelligendos nos opus sit ingenio. » Lib. VIII. Procemium.

amené le dégoût du public. Ce genre en effet a été couronné parmi nous de si peu de succès mémorables, qu'il est assez généralement abandonné ; et à l'exception d'un très petit nombre de sujets modernes ou nationaux auxquels on ne renoncera jamais, on ne prononce presque plus de panégyriques, durant nos grandes stations, dans les chaires de la capitale.

C'est surtout en composant ces éloges sacrés qu'on doit avoir sans cesse présente à l'esprit cette règle si lumineuse de Boileau : *Rien n'est beau que le vrai.* Il est sans doute très permis d'embellir les faits par des rapprochements ou par des contrastes, pourvu qu'un panégyriste se borne à ces innocents artifices de l'éloquence, sans se livrer jamais ni aux excès de la louange, ni moins encore à l'impudence du mensonge ; car il est absurde, et même très maladroit, d'affecter une fausse admiration que tout le monde apprécie, et que personne ne partage. Les éloges vagues, les lieux communs, les épithètes accumulées, les sophismes de l'adulation, les hyperboles, les exagérations du mauvais goût, décèlent l'ignorance ou la mauvaise foi, et repoussent aussitôt la confiance de l'auditoire. Que l'orateur se souvienne donc toujours qu'il est assis dans la chaire de la vérité, qu'il est environné d'une foule d'auditeurs calmes et instruits, que tout ce qui s'étend au delà des bornes de la vraisemblance devient révoltant, qu'on ne heurte et qu'on ne contredit jamais avec succès les opinions reçues, et que des hommages excessifs dévoilent toujours la bassesse qui les prodigue, sans élever jamais d'une seule ligne l'orgueil qui s'en applaudit. Lysippe disait souvent qu'il avait beaucoup plus honoré Alexandre, en le représentant simplement

une pique à la main, qu'Apelles qui le peignait partout lançant la foudre comme Jupiter.

Lorsque le sujet d'un panégyrique est fécond en événements, la morale doit naître de la narration historique, sans l'interrompre, sans que les faits soient étouffés sous un amas de réflexions triviales qui se présentent assez d'elles-mêmes à tous les auditeurs. Une méthode trop didactique serait funeste au discours, dont elle suspendrait la marche progressive. Pénétrez-vous donc profondément du caractère distinctif et des actions dominantes de l'homme que vous célébrez; étudiez et saisissez d'abord les traits particuliers les plus saillants de son génie, de son ame et de ses vertus; environnez-le de ses contemporains, et peignez les intérêts, l'esprit, les mœurs de son siècle; rassemblez, rapprochez tous les détails de sa vie qui tendent au même but, pour en former vos tableaux oratoires; classez et présentez-nous en mouvement et en action, dans des cadres tirés des livres saints, les faits analogues, les talents, les actions vertueuses, les revers, les entreprises éclatantes, les succès, les obstacles, les triomphes que l'histoire offre à vos pinceaux; et vous donnerez ainsi à vos éloges toute la rapidité d'une composition dramatique, toute la progression du raisonnement, tout l'intérêt de l'éloquence.

A Dieu ne plaise que j'approuve la méthode assoupissante de ces froids panégyristes, dont l'ineptie confond la distribution oratoire avec l'ordre chronologique, de ces orateurs didactiques sur lesquels retombe l'anathème de Boileau contre les poëtes sans chaleur et sans verve, qu'on voit se traîner, comme à la tâche, sur la ligne des événements; et qui, sacrifiant infidè-

lement la marche du discours au calcul des dates, glaçant leurs récits de peur de déranger la série des faits,

> Maigres historiens, suivront l'ordre des temps.
> Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue.
> Pour prendre Dôle, il faut que Lille soit rendue,
> Et que leur vers, exact ainsi que Mézerai,
> Ait déja fait tomber les remparts de Courtrai.

Mais il n'en est pas moins certain qu'il ne faut jamais perdre de vue, dans le plan d'un panégyrique, l'ordre progressif ou la disposition oratoire des événements, afin que l'éloge, ainsi gradué, non sur la seule suite historique, mais sur les rapports intimes des actions louables qui doivent commander l'admiration, puisse monter et se soutenir à la hauteur de l'éloquence, par l'heureux et riche développement du sujet. Eh quoi! Bossuet a su écrire en style oratoire, et de quel style! l'histoire du genre humain; et vous, orateur de profession, qui n'avez pas assurément tant de difficultés à vaincre, vous ne sauriez appliquer ce même genre de talent à la vie publique d'un héros de la religion, dont la gloire est confiée à votre ministère? Une fois lancé dans la carrière que vous avez tracée vous-même, avancez toujours sans jamais revenir sur vos pas. Dès que vous ne marchez plus en avant, l'auditoire s'arrête avec vous et s'endort au milieu de vos mouvements rétrogrades. C'est ce qu'on éprouve quand, après avoir lu dans Mascaron ou dans Massillon toutes les circonstances de la mort de Turenne ou du martyre d'un saint, on entend ces deux orateurs annoncer la seconde partie du même pané-

gyrique. Cette confusion du plan bouleverse l'intérêt du sujet; et l'auditeur, trompé sans cesse par ce désordre historique, se retire sans connaître celui dont on vient de lui parler pendant une heure avec tant de prolixité et d'emphase. Eh ! qu'est-ce donc qu'un éloge qui ne peint point l'homme auquel il est consacré, et à la fin duquel je suis encore forcé d'aller consulter son histoire, si je veux me former une idée juste et complète de son caractère ou seulement de sa vie?

XXX. De l'oraison funèbre de Turenne par Fléchier.

C'est l'un des regrets qu'on éprouve en lisant la fameuse oraison funèbre de Turenne, que Voltaire appelle *le grand chef-d'œuvre de Fléchier* [1]. L'illustre évêque de Nîmes s'est surpassé lui-même dans ce discours, par lequel il a eu le bonheur de lier sa célébrité à la renommée de l'un de nos plus grands généraux, le seul homme étranger parmi nous à la dynastie régnante, dont la mort ait jamais été pleurée en France comme une calamité publique. L'élégance et la pompe de son style y brillent dans tout leur éclat. Il y déploie l'élocution, le nombre, le goût, l'harmonie et l'imagination poétique d'un orateur du premier ordre ; mais je ne saurais dire qu'il en montre également la véhémence, la chaleur, la verve et l'invention. S'il possédait à un plus haut degré le talent et les connaissances nécessaires dans le *genre instructif*, on pourrait reconnaître le disert et élégant Fléchier dans le portrait que nous a transmis Cicéron de l'orateur Callidius. « Des trois parties, dit-il, dont se compose l'éloquence,

[1] Voyez à la fin du volume la note nº 3.

« il réunit éminemment les deux premières : je veux « dire, celles qui tendent à instruire et à plaire ; la « troisième, qui est la plus importante de toutes, et « qui consiste à toucher et à émouvoir les esprits, lui « manque absolument [1]. »

Cette oraison funèbre fournit aux maîtres des exemples brillants, et plusieurs sujets de leçons très attachantes et très instructives[2]. Il me semble pourtant qu'elle ne fait pas connaître suffisamment les vertus privées et le caractère antique du héros, dont on n'apprécie point encore assez, à mon gré, ni la belle ame ni les grandes actions après cette éblouissante lecture. C'est toujours le panégyriste que je vois, quand je voudrais n'être occupé que de Turenne. Mon admiration pour cet homme extraordinaire souffre de laisser l'orateur en deçà de l'enthousiasme qui la ravit, et d'aller plus loin que lui toutes les fois qu'il ne montre pas assez pleinement, à travers des périodes si pompeuses, cet empire étonnant que Turenne eut toujours sur lui-même, et par là sur les autres hommes ; cette simplicité habituelle qu'il alliait à l'amour de la gloire ; cette inaltérable égalité d'ame et cette constante uniformité de vertu qui le signalaient

[1] « Sed cum a nobis dictum sit, tria videri esse quæ orator efficere deberet, ut doceret, ut delectaret, ut moveret, duo summe tenuit, ut et rem illustraret disserendo, et animos eorum qui audirent demulceret voluptate ; aberat tertia illa laus quæ permoveret atque incitaret animos quam plurimum pollere diximus. » Brutus, seu de Claris Oratoribus, nº 276.

[2] L'explication oratoire de cette oraison funèbre se trouve faite avec beaucoup d'esprit et de goût, dans les neuf et dixième chapitres du neuvième traité *des Genres en prose*, quatrième volume de l'estimable ouvrage élémentaire qui a pour titre : *Principes de la littérature,* par l'abbé Batteux, de l'Académie française

à la guerre, à la cour, auprès des puissances étrangères, au milieu de ses sociétés intimes et dans l'intérieur de sa maison ; ces prodiges innombrables de justice et d'humanité dans nos provinces envers les habitants des campagnes, et ces traits sublimes de bienfaisance et de générosité en faveur de ses officiers et de ses soldats ; ce culte de dévouement, d'amour et d'enthousiasme qu'il inspirait à toute l'armée ; cet honorable tribut du désespoir de nos provinces frontières, au moment de sa mort, où l'on vit accourir vers les tribunaux les fermiers de nos plus grands domaines, pour en obtenir la résiliation de leurs baux : craignant sans doute qu'après la perte d'un tel général, la France, menacée d'une invasion inévitable, ne pût désormais cultiver ses campagnes avec l'espoir d'en recueillir les moissons ; que dirai-je encore? cet éloquent tableau de la désolation de nos pères en perdant ce grand homme, et dont le peuple français a si bien su perpétuer la mémoire par cette locution vulgaire, qui est venue si souvent le consoler dans ses revers, comme si les malheurs ordinaires n'étaient plus rien pour lui en comparaison d'un tel désastre : *ce n'est pas*, dit-il encore, *la mort de Turenne.* Enfin je cherche dans cette éloquence de Fléchier, qui devrait tout embellir, de nouveaux motifs d'admirer, de révérer et de chérir son héros ; et, si j'ose le dire, confus pour l'orateur, de ne me sentir ni plus instruit, ni plus ému, ni plus attendri par un pareil discours ; affligé de n'y trouver pas même l'intérêt et le charme d'un simple récit historique, après avoir bien examiné cet éloge écrit avec tant d'art, j'éprouve le besoin de rassasier ma tendresse et mon admiration pour Tu-

renne, en relisant aussitôt, comme on lirait une des plus attrayantes vies de Plutarque, le cinquième et dernier livre de son histoire écrite sans couleur et sans chaleur par l'abbé Raguenet. J'avoue à regret que, malgré le faible pinceau de ce biographe, la seule narration des faits m'intéresse, m'attache et me transporte cent fois plus sous sa plume que l'oraison funèbre de Fléchier[1]; et je ne vois rien de plus humi-

[1] Non-seulement les grandes qualités morales de Turenne sont beaucoup plus développées par l'abbé Raguenet que par Fléchier, mais encore ses belles actions militaires brillent avec plus d'éclat sous la plume de l'historien qui les raconte, que sous le pinceau de l'orateur chargé de les célébrer. En voici un exemple mémorable dont l'éloquence aurait pu former un magnifique tableau, et dont le panégyriste de Turenne n'a pas même parlé. En gagnant la bataille de Turkein malgré Louvois et malgré Louis XIV lui-même, ce grand homme força les impériaux d'évacuer l'Alsace et d'aller chercher des quartiers d'hiver en Allemagne, dans le mois de janvier 1675, six mois avant sa mort. Voici comment l'abbé Raguenet rend compte de cet événement : « Tout le « monde en fut surpris ; car on savait que le vicomte de Turenne n'a- « vait employé que vingt mille hommes à chasser de l'Alsace cette ar- « mée nombreuse, qui ne se proposait rien moins que d'envahir deux « ou trois de nos provinces. Mais on fut encore bien plus étonné, quand « on sut qu'il avait prévu, plusieurs mois auparavant, toutes les mar- « ches des ennemis, et le succès de son entreprise, comme on le vit « par une de ses lettres que Louis XIV fit lire devant toute la cour. « Cette lettre était adressée au marquis de Louvois, ministre de la « guerre, auquel le vicomte de Turenne avait écrit, dès le mois d'oc- « tobre précédent, que, feignant de ne pouvoir plus résister aux enne- « mis depuis la jonction de l'électeur de Brandebourg, il allait tou- « jours reculer devant eux ; que pour leur donner même plus de con- « fiance, il se retirerait en Lorraine, pour les engager à se répandre « dans toute l'Alsace ; qu'alors il tomberait sur les quartiers de cette « armée de soixante mille hommes, d'un côté par où assurément ils ne « soupçonneraient pas qu'il dût venir les surprendre, et qu'il les obli- « gerait à repasser le Rhin pour aller hiverner chez eux : ce qui ar- « riva effectivement comme il l'avait prévu. Pour transmettre cette « action à la postérité, on frappa une médaille avec cette légende : « *Soixante mille Allemands chassés au-delà du Rhin en* 1675. »

Cette lecture récente et publique d'une lettre si honorable à la mé-

liant pour l'orateur, que de produire moins d'effet qu'un pareil historien.

Or, si tel est pour tous les bons esprits le résultat de cette comparaison entre une vie historique et une oraison funèbre, l'éloge de ce grand capitaine reste donc à faire, ainsi que son histoire, sans qu'une pareille rivalité doive décourager un véritable talent.

Parmi tant d'omissions historiques qui m'affligent dans le discours de Fléchier, il en est deux fort remarquables, qu'on aurait dû relever beaucoup plus tôt, si un judicieux esprit de critique eût consulté l'histoire, les souvenirs traditionnels, les mémoires et les journaux du temps. Je vais tâcher d'y suppléer, d'après ces différents témoignages. Cette digression interrompra un moment la monotonie et la sécheresse de tant de théories didactiques, en les présentant sous une autre forme qui indiquera comment l'éloquence peut les mettre en action.

On sait que Turenne était né dans la religion protestante. Fléchier le rappelle à ses auditeurs, dès l'ouverture de son oraison funèbre, en déplorant *le malheur de sa haute naissance dont il ne faut pas le louer*, dit-il, *mais dont il faut le plaindre.* Ce grand homme était très attaché à la prétendue réforme de Calvin ; et durant tout le temps où il crut à la légitimité du schisme, il ne cessa de lui rendre tous les bons offices

moire et au génie de Turenne, venait de mettre le comble à sa réputation militaire en présence de toute la cour. L'effet en aurait encore été plus frappant dans la bouche de Fléchier, s'il avait eu le courage, disons mieux, l'adresse de lire cette lettre ou plutôt de la réciter lui-même en chaire, au milieu de son discours ; mais un si beau triomphe n'inspira rien à son talent, et il n'en tira aucun parti pour la gloire de Louis XIV, pour celle de Turenne et pour la sienne propre.

que les protestants avaient droit d'espérer de sa bonne foi, de son crédit et de sa gloire. Louis XIV respectait tellement sa probité, qu'il n'osa jamais attendre de son ambition ou de sa politique un changement de religion que ce prince desirait ardemment, mais qu'il ne voulait et ne pouvait obtenir que de l'unique et solide conviction de son esprit. Il avait dit plus d'une fois qu'on avait promis avec justice à cet illustre maréchal-général de ses armées, la dignité de connétable durant les troubles de la Fronde, et qu'il remplirait volontiers cet engagement de la régente sa mère, si M. de Turenne lui en facilitait le moyen, en se réunissant à l'Église catholique. Mais il était également incapable de s'exposer à un refus, par une condition offensante pour la délicatesse de Turenne, et de s'abaisser lui-même à des explications d'excuse qui répugnaient à la hauteur de son ame.

Je puis raconter avec confiance à ce sujet une anecdote précieuse à conserver, dont je n'ai d'ailleurs nul besoin de me faire une autorité. Elle se rapporte au projet éventuel, mais bien constaté, de Louis XIV, du moins pendant les premières années de sa majorité, d'élever Turenne à la dignité de connétable, dès qu'il consentirait à l'abjuration du calvinisme.

Un jour donc le hasard fournit au roi une heureuse occasion de concilier tous les ménagements et d'observer toutes les convenances ; et il saisit l'à-propos avec beaucoup d'esprit et de grace, non pour engager Turenne à sacrifier sa conscience à ses intérêts, mais pour lui témoigner le chagrin que lui causait cette différence de religion, en l'empêchant de payer de si grands services d'une manière digne de lui.

On venait de présenter à Louis XIV, au moment de son lever, une épée d'un très beau travail, de laquelle il allait se parer pour la première fois. Le roi en admira et en fit admirer l'exécution et le bon goût. Les courtisans ne manquèrent pas de renchérir aussitôt sur son approbation. Turenne, qui se trouvait présent, prit lui-même cette épée des mains du monarque, pour l'examiner avec plus de soin, et il en parut charmé avec un air de surprise qui ne lui était pas ordinaire. *Vous avez bien raison*, lui dit le roi, en prenant le ton grave et réfléchi d'un souverain qui avertit les spectateurs d'écouter avec une attention particulière ce qu'il va dire, *vous avez bien raison d'être pleinement satisfait de cette épée. J'ai voulu que le travail en fût fini avec toute la perfection possible. Mais savez-vous pourquoi j'ai desiré qu'elle fût si belle? Je veux vous l'apprendre. C'est l'épée que je destine au connétable de France, et que je porterai moi-même, tant que ce grand office de la couronne ne sera pas rempli. Elle vous siérait à merveille, monsieur le maréchal, et elle sera la vôtre quand vous voudrez. Vous connaissez, et vous seul pouvez lever l'unique obstacle qui m'empêche, à mon grand regret, de la laisser dès ce moment entre vos mains* Turenne la lui rendit aussitôt, en disant, avec un redoublement marqué de son embarras habituel, *qu'il se sentait trop honoré et trop récompensé par un témoignage si flatteur de bienveillance, et que son cœur le préférait à toutes les dignités.* On admira, comme on le devait, son désintéressement et sa modestie; mais personne ne lui fit l'affront d'en être surpris.

L'explication n'eut aucune suite. On n'en parlait

plus à la cour ; et peut-être même, effrayé du danger d'avoir un connétable, le roi était-il décidé à ne jamais rétablir cette dignité militaire, lorsque Bossuet composa, en 1668, son *Exposition de la doctrine de l'Église catholique sur les matières de controverse*, qui n'a pas cinquante pages, et dont la jalouse exactitude lui coûta près de deux années d'un travail souvent interrompu, mais toujours repris avec ardeur et perfectionné par des révisions continuelles. Bossuet n'a jamais rien écrit avec tant de soin. C'est dans ce genre un ouvrage de génie. Lui seul était capable d'y mettre la précision, la justesse, la clarté, la concision la mesure, enfin la sûreté de principes et d'expressions qui rendent ce chef-d'œuvre absolument irréprochable.

Cette *Exposition*, imprimée en simple forme d'épreuve et en très petit nombre d'exemplaires, pour être examinée avec la plus scrupuleuse sévérité, détermina la conversion du marquis et de l'abbé de Dangeau son frère, arrière-petits-fils du fameux Duplessis-Mornay, surnommé *le pape des huguenots*. Turenne voulut lire aussitôt la nouvelle production qui venait de rallier à l'Église ces deux hommes, pour lesquels il avait beaucoup de bienveillance et d'estime. Il fut tellement étonné de trouver la doctrine catholique si différente de la forme hideuse qu'on lui attribuait dans les écrits et surtout dans les prêches des protestants, qu'il crut d'abord, sur la foi de ses théologiens, que Bossuet l'avait affaiblie et déguisée pour la rendre moins révoltante. Il donna communication de cette explication solennelle, comme d'un défi public, aux plus savants ministres de la secte, et il les

exhorta sérieusement à réfuter *ce petit livre*, qui leur donnait un si terrible démenti. Ils ne purent s'en dissimuler eux-mêmes l'urgente nécessité. Ils répondirent donc à l'*Exposition de la Foi*, ou du moins ils crurent y répondre, en soutenant hautement que cet ouvrage ne renfermait point le véritable enseignement de l'Église; que Bossuet n'oserait jamais le produire au grand jour; et que s'il le rendait public sous son nom, il n'éviterait pas la censure de toute la catholicité, principalement celle de Rome. L'*Exposition de la Foi* parut enfin; et elle obtint bientôt l'approbation authentique des universités, des évêques de France, de toutes les Églises catholiques, des docteurs du saint-siége, des cardinaux, du pape lui-même, qui reconnurent formellement dans la doctrine de l'auteur *l'exposé le plus fidèle des sentiments du Concile de Trente.*

Le triomphe de Bossuet fut aussi éclatant qu'unanime dans une lutte si mémorable, comme ensuite dans la fameuse conférence sur l'autorité de l'Église, qui eut lieu en 1678, chez madame la comtesse de Roie, entre lui et le fameux ministre Claude, et dont le résultat fut la conversion immédiate de mademoiselle de Duras, nièce de Turenne. Convaincu ou du moins très ébranlé par l'*Exposition de la Foi*[1], Turenne, dont les profondes idées se développaient avec trop de suite pour qu'il pût s'arrêter avec nonchalance dans l'éclaircissement de ses doutes en matière si grave, voulut avoir, tête à tête d'abord, et même ensuite quelquefois en présence des ministres de Cha-

[1] Voyez, à la fin du volume, la note no 4.

renton, des conférences réglées et intimes avec l'auteur d'un ouvrage clair et précis qui avait jeté sa raison dans la plus cruelle incertitude. La justesse et la sagacité de son esprit y furent également frappées de l'ascendant du raisonnement et de la lumière de la vérité. Il annonça enfin à Bossuet qu'il était résolu à faire son abjuration, et le chargea d'en aller porter lui-même la première nouvelle au roi ; en même temps il ouvrit à l'évêque de Meaux son ame tout entière : *Le roi,* dit-il, *a daigné m'insinuer plus d'une fois, qu'il me ferait connétable le jour où j'abjurerais ma religion. Dites-lui de ma part que je vais y renoncer, mais qu'en devenant catholique par pure conviction, je ne dois et n'entends en recevoir aucune récompense sur la terre. Assurez-le donc que je ne mets point ma conscience à prix, et que je compte assez sur l'estime de Sa Majesté, pour être bien certain qu'elle ne me parlera jamais de la charge de connétable. Je n'ai pas voulu l'accepter jusqu'à présent par principe de conscience ; et je crois me devoir à moi-même de la refuser toute ma vie, par un sentiment d'honneur* [1],

Voilà le souvenir que nous ont transmis les contemporains d'un événement si mémorable. Bossuet se montra aussi humble que grand au moment où cette éclatante conquête vint signaler *le plus illustre triomphe* de son zèle et de son génie ; et une discrétion si remarquable ne se démentit pas une seule fois durant tout le cours de sa vie, qui se prolongea encore de trente-six années. Quand on l'en félicitait, il ne recevait ces hommages qu'en y joignant le tribut de son admira-

[1] Voyez, à la fin du volume, la note n° 3.

tion, pour en rapporter toute la gloire à son illustre néophyte. Bossuet eut aussi la touchante délicatesse de n'en jamais faire aucune mention, ni durant ses longues controverses avec les protestants, ni même douze ans après la mort de Turenne, dans le sublime parallèle qu'il établit entre ce héros et le vainqueur de Rocroy, lorsqu'il prononça la magnifique oraison funèbre du grand Condé.

Or, Fléchier a célébré en détail la conversion de Turenne ; il en a fait la matière de six grandes pages, à la fin de la seconde et au commencement de la troisième partie de l'oraison funèbre, qu'on regarde avec toute raison comme le chef-d'œuvre de son talent. Il y peint les longues hésitations d'une conscience inquiète et d'un esprit indécis, qui lui firent consulter alors ses amis les plus éclairés et les plus habiles ministres du calvinisme ; et il nous le montre comme un homme conséquent dans ses principes, *bien différent de ceux qui ne sortent de l'hérésie que par des vues intéressées, ou qui, changeant de sentiments sans changer de mœurs, n'entrent dans le sein de l'Eglise que pour la blesser de plus près..... Turenne se montra ennemi irréconciliable de l'impiété, éloigné de toute superstition et incapable d'hypocrisie* [1].

[1] Il faut l'avouer, Fléchier reste, comme orateur, fort au-dessous de Mascaron dans ce long et froid récit de la conversion de Turenne. Mascaron y déploie au contraire un vrai talent, souvent aussi une belle manière d'écrire. On croit même quelquefois reconnaître dans son langage l'énergique accent et la simplicité sublime de Bossuet ; par exemple, quand, nous présentant son héros la veille d'un combat ou dans l'ivresse de la victoire, il dit que « M. de Turenne n'a jamais « plus vivement senti qu'il y avait un Dieu au-dessus de sa tête, que « dans ces occasions éclatantes où presque tous les autres l'oublient. « C'était alors qu'il redoublait ses prières. On l'a vu même s'écarter

Ces brillantes antithèses de Fléchier ne produisent aucun effet oratoire. Les six pages vides, ternes et languissantes, que cette abjuration fournit à sa plume, n'offrent de remarquable que la belle image qu'il emprunte d'un Père de l'Église, au moment où *Turenne montre à ses frères derrière lui*, selon les termes de saint Augustin, *le pont de la miséricorde de Dieu, où il vient de passer lui-même.*

Si Fléchier n'a pas cru que son héros eût sacrifié l'épée de connétable à sa religion, et que la conversion de Turenne fût l'ouvrage de Bossuet, j'avoue qu'il a très bien fait de n'en pas parler. Mais s'il avait craint simplement de déplaire, en décernant cet hommage à l'évêque de Meaux, il faudrait le plaindre de n'avoir pas su profiter d'une occasion si précieuse à l'éloquence. Fléchier avait trop de talent pour redouter de semblables écueils, et pour ne pas se prémunir aisément contre tout reproche.

En exprimant ainsi mon opinion et mon vœu, je raisonne donc toujours d'après l'hypothèse que la persuasion intime de Fléchier n'opposait aucun obstacle à l'essor de son éloquence, ou que cette prétérition n'a été de sa part qu'un oubli. J'exhale d'autant plus librement les regrets que m'arrachent ici les droits de la justice et l'intérêt de l'art, qu'il suffisait à l'orateur chargé de célébrer la conversion de Turenne, d'y faire intervenir le grand Bossuet, dont Louis XIV consacra si noblement le triomphe, en le chargeant aussitôt de prêcher à la cour l'avent de cette même année 1668,

« dans les bois, où, la pluie sur la tête et les genoux dans la boue, il « adorait dans cette humble posture le Dieu devant lequel les légions « des anges tremblent et s'humilient. »

pour confirmer, disent les historiens, *la réunion de Turenne à l'Eglise catholique*. N'est-il pas manifeste en effet que le nom, l'apparition et l'influence de ce génie immortel auraient fait du tableau en action de l'abjuration de Turenne, l'un des morceaux les plus animés, les plus dramatiques, les plus saillants et les plus sublimes de son éloge?

Bossuet était présent lorsque cette oraison funèbre fut prononcée dans l'église de Saint-Eustache, le 10 janvier 1676. Un court intervalle de sept années s'était à peine écoulé depuis la conversion de Turenne, dont tout l'auditoire connaissait alors et dut nommer avec enthousiasme le véritable moteur. Et Fléchier, commensal journalier de Bossuet, son collaborateur dans l'éducation du dauphin, ne met pas en scène un seul instant dans cet éloge solennel deux interlocuteurs si dignes l'un de l'autre! Et Fléchier ne rappelle pas à ses auditeurs ces entretiens savants et intimes dans lesquels Turenne cherchait la lumière; où Bossuet, pénétré de respect et d'admiration pour lui, guidait et soutenait ses premiers pas dans les sentiers de la foi, en portant devant lui le flambeau de la vérité qu'il faisait luire jusqu'au fond de cette grande ame! Et Fléchier ne le venge pas publiquement de son silence et de sa modestie! que dis-je? il ne sait l'en venger qu'à ses propres dépens, par un languissant remplissage qui énerve son discours! Et il ne soulève pas même ce voile d'humilité qu'il aurait dû déchirer devant tant de vertu, de génie et de renommée, pour la gloire de la religion, pour la gloire de Bossuet, pour la gloire du moins de Turenne, son héros, que le ciel et la terre avaient réunis sous ses yeux, et présentaient

tous ensemble à l'admiration publique, dans ce jour solennel de justice, pour les associer aux honneurs d'un si beau triomphe! Et au moment où il célèbre cette conversion si ardemment desirée et si longtemps attendue, un orateur tel que Fléchier ne prend pas l'initiative sur l'histoire, en anticipant sur son témoignage, en liant, comme elle l'a fait, une pareille conquête au chef-d'œuvre de l'Exposition de la foi, si digne d'en assigner l'époque à la postérité! Et il ne consacre pas du sceau de la religion le souvenir à jamais mémorable de cette victoire de Bossuet sur Turenne, qui seule aurait suffi pour les immortaliser tous les deux! Et le panégyriste national de ce grand homme n'évoque point son ombre auguste et chérie! et il ne la montre pas s'élevant de son cercueil toute rayonnante de splendeur et de gloire, pour recevoir ce noble symbole de la première des dignités militaires, que son royal disciple dans la science des combats lui avait offert, et qu'il ne voulut jamais échanger contre son honneur et sa conscience, en faisant à l'ambition le sacrifice de sa religion paternelle! Et plus timide que Mascaron sur le vœu et les regrets que la reconnaissance avait inspirés à Louis XIV, Fléchier ne va pas chercher dans le fond du cœur même de ce monarque, pour la produire au grand jour et l'en faire jouir, une pensée si digne de la justice et de la munificence du trône! Et Fléchier ne profère pas non plus un seul mot sur ce refus héroïque de l'épée de Duguesclin, qu'il fallait faire briller de tout son éclat aux yeux de ses auditeurs du haut de la chaire, ou plutôt qu'il fallait déposer solennellement avec respect, au nom du roi lui-même, sur le mausolée de Turenne, sans

craindre d'être ni démenti ni désapprouvé, en le proclamant connétable de France au milieu de ses funérailles ! Est-il possible, hélas ! que l'esprit symétrique de Fléchier, séduit par des antithèses éblouissantes, ou resserré dans l'alignement d'une diction cadencée, nombreuse et sonore, n'ait pas senti tout ce qu'un pareil tableau offrait de neuf, de sublime et même d'unique à l'éloquence sacrée ! On dira tant qu'on voudra que toutes ces réticences ne pouvaient faire aucun tort à l'immense renommée de Bossuet et de Turenne. Certes j'en conviens hautement, et sans aucune inquiétude pour tant de gloire ; mais en est-ce moins une perte pour la célébrité de Fléchier, qui n'a pas su partager un si magnifique triomphe en le solennisant d'une manière digne de lui ?

XXXI. De saint Vincent de Paul.

De tous les sujets d'éloges que l'histoire moderne de la religion a fournis aux orateurs sacrés, le plus riche et le plus favorable à l'éloquence est, ce me semble, le panégyrique de saint Vincent de Paul, homme d'une sublime vertu et, jusqu'à nos jours, d'une chétive renommée, le meilleur citoyen que la France ait eu, l'apôtre de l'humanité, qui, après avoir gardé les troupeaux durant son enfance, a laissé dans sa patrie un grand nombre d'établissements plus utiles aux malheureux que les superbes monuments de Louis XIV, son souverain.

La vie de Vincent de Paul offre aux orateurs autant de variété que d'interêt. Il fut successivement esclave à Tunis, précepteur du cardinal de Retz, curé de village, aumônier général des galères, principal de col-

lége, chef des missions, et adjoint au ministère de la feuille des bénéfices. Il institua en France les séminaires, les missionnaires lazaristes, les filles de la charité, dont l'héroïsme se dévoue au soulagement des malheureux; il fonda des hôpitaux pour les captifs, pour les malades, pour les enfants trouvés, pour les orphelins, pour les fous, pour les forçats et pour les vieillards. Sa généreuse commisération s'étendit sur tous les genres de malheurs dont l'espèce humaine est accablée, et l'on trouve des institutions de sa charité dans toutes les provinces de cet empire.

Vincent de Paul avait exercé pendant quelque temps un ministère de zèle et de charité sur les galères. Il y vit un jour un malheureux forçat condamné à trois années de fers pour s'être livré, une seule fois, à la contrebande, et qui paraissait inconsolable d'avoir laissé dans la plus affreuse misère sa femme et ses enfants. Vivement touché de sa situation, il offrit de se mettre à sa place, et l'échange fut accepté. Ce héros de la charité fut donc enchaîné dans la chiourme des galériens; et ses pieds restèrent enflés, pendant le reste de sa vie, du poids de ces fers honorables qu'il avait portés. On sent tout ce qu'un pareil trait doit inspirer à un orateur, et combien il resterait au-dessous de son ministère, au-dessous même de son art, s'il le racontait sans attendrir sensiblement ses auditeurs.

Lorsque ce grand homme vint à Paris, on vendait les enfants trouvés dans la rue Saint-Landry, comme un vil bétail. Ces infortunés, que le gouvernement abandonnait à la pitié, ou plutôt à la barbarie publique, périssaient presqu'en totalité; et ceux qui échap-

paient par hasard à tant de dangers étaient quelquefois introduits furtivement, par les complots de la cupidité, dans des familles opulentes, pour en supplanter les héritiers légitimes.

Vincent de Paul donna l'exemple en fournissant d'abord des fonds assurés pour nourrir douze de ces malheureux enfants : bientôt sa charité obtint des soulagements à tous ceux qu'on trouvait exposés aux portes des églises; mais cette nouvelle ferveur qu'inspire toujours un nouvel établissement s'étant refroidie, les secours manquèrent entièrement, et les outrages faits à l'humanité allaient recommencer. Le père nourricier des orphelins ne se découragea point. Bien loin de désespérer de la Providence, il convoqua une assemblée extraordinaire : il fit placer dans son église de Saint-Lazare un très grand nombre de ces pauvres enfants prêts à expirer, entre les bras des filles de la charité; et montant aussitôt en chaire, il prononça, les yeux baignés de larmes, cette allocution pleine d'ame, qui fait autant d'honneur à son éloquence qu'à son zèle, et que je vais transcrire de l'histoire de sa vie, composée par M. Abely, évêque de Rhodez :

« Or sus, mesdames, la compassion et la charité « vous ont fait adopter ces petites créatures pour vos « enfants. Vous avez été leurs mères selon la grace, « depuis que leurs mères selon la nature les ont aban- « données. Voyez maintenant si vous voulez aussi les « abandonner pour toujours. Cessez à présent d'être « leurs mères, pour devenir leurs juges; leur vie et « leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais donc, « sans délibérer, prendre les voix et les suffrages. Il « est temps de prononcer leur arrêt, et de décider ir-

« révocablement si vous ne voulez plus avoir pour eux « des entrailles de miséricorde. Les voilà devant vous ! « Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un soin « charitable ; et je vous le déclare devant Dieu, ils « seront tous morts demain, si vous les délaissez. » On ne devait répondre, on ne répondit à cette pathétique exhortation que par des pleurs et des largesses ; et le même jour, au même instant, dans la même église, l'hôpital des Enfants-Trouvés de Paris fut fondé par acclamation et doté de quarante mille livres de rente.

Voilà l'homme qui ne jouit d'aucune réputation en France, et surtout en Europe ! Le voilà cet homme qui, au jugement de ses détracteurs, n'eut que du zèle sans talent ! *Honnis soient* les cœurs durs qui pourraient méconnaître encore un si grand bienfaiteur de l'humanité ! Eh ! qui voudrait donc désormais parmi nous de la gloire, si Vincent de Paul n'était pas compté parmi les hommes dont s'honore le plus notre nation ? Sa vie fut un tissu magnifique de bonnes œuvres, et nous en jouissons avec la plus honteuse ingratitude. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans : il était très assoupi la veille de sa mort. L'un de ses missionnaires lui ayant demandé la cause de ce sommeil continuel, il répondit en souriant : *C'est le frère qui vient en attendant la sœur*. C'était un souvenir touchant de situation qui rappelait à son ame parfaitement résignée, la belle expression de Virgile, *consanguineus lethi sopor*. Jamais on n'a mieux pardonné à la nature la nécessité de mourir.

Le malheur de saint Vincent de Paul, si toutefois c'en est un que d'être peu loué et même peu connu,

son malheur, dis-je, fut de n'être point célébré, au moment de sa mort, le 27 septembre 1661, par cet éloquent Bossuet, dont la louange imprimait aussitôt le sceau de la gloire, et qui composait à la même époque ses premières oraisons funèbres. Mais l'honneur le plus solennel d'un éloge public est dû aux établissements charitables de Vincent de Paul encore plus qu'à ses vertus; et l'orateur qui saura le présenter dignement, au nom de la religion, à l'amour, à l'admiration et à la reconnaissance de ses concitoyens, aura bien mérité de la patrie, dont il acquittera l'une des dettes les plus sacrées.

En effet, jusqu'à présent saint Vincent de Paul compte quelques panégyristes, et n'a point encore d'orateur [1]. Son éloge a presque toujours été traité sur le même plan. Cette marche banale, qui ne ralliait pas l'ensemble de sa vie à une conception principale, à une idée assez dominante et assez féconde pour former le point lumineux de tout le discours, a dû autant en affaiblir l'effet qu'elle en facilitait la composition. On ne saurait trop se méfier de tous ces plans de routine qui, pour saint Louis comme pour saint Vincent de Paul, ont été un premier aperçu ou plutôt un premier écueil caché pour le vulgaire des panégyristes, et qui, ne coûtant aucun travail, ne promettent aucune gloire; car il faut bien se souvenir qu'un orateur s'expose à revenir sur ses pas ou à s'égarer dans le champ de l'éloquence, toutes les fois qu'il se met en route sans avoir bien combiné son chemin.

Les panégyristes de saint Vincent de Paul n'ont

[1] J'écris ceci en 1779.

cessé d'en fournir la preuve, en marchant tous sur la même ligne, avec un sort pareil, à la suite les uns des autres. Ce plan de tradition, je dirais presque de hasard, met en dehors, et même absolument à l'écart, toutes les heureuses singularités de sa vie, qui présentent à l'orateur une perspective de laquelle on peut tirer un si grand parti, comme je tâcherai de le développer dans un instant; et il appauvrit étrangement, dans toute la première moitié du discours, l'un des plus riches sujets que puisse desirer l'éloquence de la chaire, dont cet éloge me paraît le beau idéal. On n'a donc pas, ce me semble, assez heureusement caractérisé Vincent de Paul, en le présentant toujours à l'admiration publique comme le héros de la religion et comme le héros de l'humanité. C'est une antithèse séduisante, et rien de plus. La seconde partie, enrichie de tous ses établissements publics, est assurément le tableau le plus vaste et le plus intéressant que puisse retracer un orateur sacré ; mais elle restreint fort mal à propos la première, qu'elle réduit uniquement à l'apostolat de ses missions et à l'institution des séminaires; objets d'une haute importance, il est vrai, et néanmoins beaucoup trop limités pour fournir sans digressions [1], sans épisodes et sans langueurs, la moitié d'un tel panégyrique.

Eh! pourquoi donc se renfermer dans une enceinte

[1] J'entends par digressions très contraires aux mouvemements oratoires et au genre de l'éloge, toutes les réflexions économiques, morales, systématiques et glacées, sur la mendicité, sur les hôpitaux, sur les ateliers des hospices, sur les aumônes domiciliaires, sur l'oisiveté ou l'immoralité des mauvais pauvres, et autres discussions qu'on ne saurait trop éloigner d'un panégyrique, d'où l'intérêt des faits doit exclure de si faciles et si languissantes dissertations.

si tristement circonscrite, quand le talent peut se mouvoir en pleine liberté dans un si grand espace? La multitude des faits ne laisse ici à l'orateur que l'embarras du choix. Il n'a qu'un plan oratoire à chercher et à travailler dans un sujet qui, sans exiger aucun autre effort, lui fournit tout le reste en abondance et à souhait. C'est l'unique embarras de cette conposition; et il s'y verra longtemps arrêté, s'il ne sacrifie point l'invention pour abréger le travail, en adaptant à l'éloge de saint Vincent de Paul une division déja connue qui ne lui conviendrait même nullement, surtout si la première partie prouvait d'avance la seconde. J'avoue en effet qu'il n'est pas aisé, au moment où l'on médite la distribution et l'ordonnance d'un pareil discours, d'imaginer un plan lumineux et caractéristique, dont on puisse à bon droit se contenter, quand on le confronte avec tous les prodiges historiques qu'il doit renfermer, coordonner, rapprocher, graduer et faire ressortir. Il est très peu de cadres assortis à un pareil tableau; je veux dire, assez vastes et assez saillants pour présenter sans confusion et pour reproduire avec éclat la vie entière de Vincent de Paul, par le récit en action des merveilles dont elle est remplie.

Cependant un orateur digne de se mesurer avec un si beau sujet, saura non-seulement en retracer les événements divers sous un aspect vrai et frappant, mais encore y découvrir tant d'ensemble, tant d'unité, tant de contrastes, tant d'intérêt, tant de mouvement, tant de richesses, tant de variété, tant d'obstacles et de prodiges, qu'il concevra peut-être, dans une féconde inspiration de son enthousiasme que tous ses auditeurs partageront ensuite avec lui, le mode naturel et unique

d'en préparer et d'en multiplier les effets oratoires, en saisissant le véritable plan du discours, un plan pour ainsi dire dramatique, un plan dont le développement, conduisant sans cesse l'auditoire de surprises en surprises, de triomphes en triomphes, de merveilles en merveilles, deviendrait une conquête de l'art, et serait dans ce genre d'éloquence une innovation heureuse, de laquelle très peu de gens de goût démêleraient la combinaison, mais dont tous les auditeurs éprouveraient infailliblement l'influence et le charme.

Je veux expliquer en détail mon dessein. C'est une espèce de problème oratoire dont l'éloge de saint Vincent de Paul me suggère l'idée, et dont il me semble que le tableau de sa vie pourrait fournir la solution.

Parmi les innombrables amateurs du théâtre, il en est quelques uns sans doute dont le goût pur et délicat n'y cherche que les seuls plaisirs de l'esprit. On veut être fortement ému : on veut contempler du rivage les tempêtes : on veut plaindre le malheur, s'attendrir sur les maux d'autrui, voir de près les vertus et les épreuves, les combats et les victoires, les obstacles et les succès, les dangers et les triomphes, enfin les sacrifices héroïques, les souffrances volontaires ou la joie vertueuse de ses semblables, dans les situations les plus propres à dévoiler leur ame et à développer leur caractère. Eh ! d'où peuvent naître en effet ce ravissement si commun et cet attrait si puissant attaché aux compositions dramatiques ? N'est-ce donc pas de l'intérêt continu que le poëte a su vous inspirer durant l'action qu'on représente, en faveur d'un personnage dont vous partagez toutes les émotions,

toutes les angoisses, tous les périls, toutes les prospérités et tous les revers? N'est-ce pas là cet enchanteur qui s'est emparé de vos affections les plus intimes, en les liant à une histoire touchante ou terrible dont le fil se noue, semble se dénouer et se renoue sans cesse devant vous, pour tenir votre ame toujours suspendue à son gré entre l'inquiétude et la surprise, la terreur et la pitié, l'abattement et l'espérance, par le ressort de ces secousses réitérées de compassion ou d'effroi qui tour à tour vous déchirent ou vous consolent, de scène en scène, jusqu'au dénoûment, qui achève d'épuiser tout l'intérêt du sujet, quand la catastrophe vient mettre le comble à votre douleur ou à votre joie?

L'éloquence de nos monologues ne peut que très difficilement atteindre aux émotions vives, profondes et variées, qu'excitent de beaux vers, l'intérêt de l'action, le concours des trois unités, l'explosion et le choc des passions, la rapidité du dialogue, le contraste des caractères, les malheurs de l'innocence, les crises redoublées des situations, enfin toutes les espèces d'illusions et de transports qui se réunissent pour émouvoir la sensibilité, et pour faire un bonheur du besoin de répandre des larmes, à la représentation des poëmes dramatiques.

Le prodige d'égaler par ce ministère la puissance oratoire aux mouvements pathétiques de la tragédie, s'est vu néanmoins deux fois dans nos temples. Bossuet en eut seul la gloire dans la péroraison de son éloge du grand Condé, et dans toute l'oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans. Il avait assisté dans ses derniers moments cette princesse, dont

il rendit le nom immortel. Son imagination fut si frappée et son cœur tellement ému d'un pareil spectacle, que la douleur dominant heureusement son génie dans la composition de ce chef-d'œuvre, il s'y abandonna tout entier, et rendit cette mort sans cesse présente à ses auditeurs, auxquels il fit partager l'étonnant effet qu'elle avait produit sur lui-même. On ne connaissait rien de semblable dans l'histoire de l'éloquence. L'auditoire, atterré par les coups de foudre dont l'orateur, abattu lui-même, fit retentir l'église de Saint-Denis, voyant pleurer Bossuet, malgré tous ses efforts pour retenir ou du moins pour cacher ses larmes, répondit à ses douloureux accents par des gémissements et par des sanglots.

Il me semble donc qu'un orateur digne d'un si auguste ministère peut tenter, avec le bonheur ordinaire du courage, d'illustrer la chaire par de très grands effets d'éloquence, en suivant la même route, autant que la différence des genres le comporte. Il peut surtout hasarder un heureux essai de ses forces, avec beaucoup plus d'espoir de succès, dans l'ordonnance des panégyriques, des oraisons funèbres, de quelques mystères touchants de la religion, des homélies, enfin de tous les sujets sacrés qui tiennent à des faits plus rapprochés d'un intérêt dramatique. Mais de tous les éloges réservés à la chaire, je n'en connais aucun qui se prête mieux à cette expérience oratoire que la vie de saint Vincent de Paul, dont la charité immense comme le malheur, et toute-puissante comme le Dieu qui l'inspire, parcourut le cercle entier des misères humaines, pour n'en laisser aucune sans soulagement.

La singularité vraiment unique de sa destinée le soumit à tant de vicissitudes, que depuis sa première enfance, disons mieux, depuis le jour même de sa naissance dans la chaumière d'un laboureur, jusqu'au milieu de sa longue carrière, chaque époque, chaque lustre, et même souvent chaque année, le placent dans une situation nouvelle qui, dans les desseins du ciel, devient en quelque sorte prophétique, en l'environnant du spectacle de toutes les calamités qu'il partage souvent, et auxquelles il doit remédier dans la suite. Son histoire nous le montre ainsi dans une continuelle succession d'épreuves tellement désespérées, qu'il est impossible non-seulement de prévoir le moyen et de concevoir la possibilité de l'en retirer, mais encore d'imaginer, avec les lumières de la seule raison, qu'un si obscur et si misérable jouet du sort puisse avoir jamais la moindre influence sur les plus grands intérêts de sa nation, de son siècle et de l'humanité tout entière. Il ne cesse de tomber et de retomber d'abîme en abîme, sans que rien l'accuse jamais, et sans que rien l'assiste : il en sort toujours; il en sort même promptement, et il en sort uniquement par ses propres et seuls moyens, sans avoir jamais du moins d'autre protecteur que le ciel, qui l'éprouve ainsi pour l'instruire. Le cours de sa vie, que l'orateur doit toujours suivre, le présente sans cesse à nos regards au fond d'un gouffre; et pendant longtemps il se retrouve continuellement en butte à quelque nouveau danger toujours imprévu, toujours plus terrible, dont il ne peut se délivrer que par sa vertu.

C'est précisément cette longue et accablante série d'adversités forcées ou volontaires, et constamment

dirigées vers sa gloire, qui lui concilie la pitié, l'admiration et le plus tendre intérêt ; c'est elle qui doit à la fois dévoiler le secret de sa vie, guider le plan et tracer la marche de son éloge. Oui, c'est cette chaîne non interrompue de misères et d'angoisses qu'il faut suivre avec lui dans les sentiers laborieux de ses désastres et de sa renommée, puisqu'en l'appelant pendant quarante années à l'école du malheur, des événements si instructifs et si divers éclairent et développent sa sensibilité, annoncent ou du moins lui suggèrent et préparent de loin ses grands établissements ; et qu'en paraissant terminer ainsi à chaque pas sa carrière, ils mûrissent au contraire sa destinée, tiennent tous les auditeurs d'un pareil discours, dirai-je dans un désespoir progressif ou bien dans un ravissement continuel? jusqu'au moment où une prospérité inattendue et presque incroyable, qui devient la dernière comme la plus redoutable épreuve et le plus beau triomphe de sa vertu, facilite les prodiges de sa charité, amène toutes les merveilles de sa vie publique, dont tant de situations et de revers ont été les préludes et les plus éloquentes leçons, et révèle enfin les intentions du ciel dans ce long cours de tribulations que les souvenirs de son ministère vont signaler par autant de monuments de bienfaisance.

Ainsi conduits à leur insu par une marche si dramatiquement oratoire, les auditeurs de ce panégyrique partageraient avec effroi et avec délices les rigueurs et les triomphes de la destinée de saint Vincent de Paul, en épuisant tour à tour les charmes variés d'une pareille composition oratoire, dont ils ne soupçonneraient peut-être pas les ressorts ; mais d'émotions en

émotions, ils pourraient entrevoir de loin, dans la première moitié de sa vie, la main cachée et toute-puissante qui ne saurait en régler ainsi les épreuves, sans faire pressentir d'avance les grands desseins qu'on verrait se développer en action dans le tableau non moins étonnant de son ministère public. Tel serait le nouveau genre d'intérêt dont il me semble que l'histoire de cet homme extraordinaire pourrait devenir une source abondante, et jusqu'à présent inconnue dans la carrière de l'éloquence.

XXXII. Des panégyriques de la sainte Vierge.

Cette digression sur les panégyristes français prouve que jusqu'à présent Vincent de Paul, beaucoup moins bien apprécié que tous nos grands hommes, n'a pas été plus heureux en tributs d'éloges que les autres saints : il en a été ainsi de la mère du Sauveur elle-même. En effet, nos orateurs sacrés du premier rang, qui sont généralement restés au-dessous de leur renommée en louant les héros de la religion, ne se montrent guère plus éloquents ou mieux inspirés en célébrant les grandeurs de la sainte Vierge. Les différentes solennités qui lui sont consacrées par le culte public, appellent ce panégyrique dans nos chaires cinq ou six fois chaque année, et un retour si fréquent d'hommages pieux nous a valu quelques beaux sermons sur quelques unes de ces fêtes particulières, spécialement l'un des ouvrages les plus approfondis, les plus étonnants et les plus parfaits de Bourdaloue, sur la corruption de l'homme, pour le jour de la Conception. Mais ce ne sont guère que des discours d'une moralité relative au mystère ; et un sujet si souvent traité sous tant de

rapports n'a fourni encore à la chaire aucun panégyrique dont elle puisse enrichir la collection de ses chefs-d'œuvre. C'est même une opinion assez généralement établie, et très décourageante pour les jeunes prédicateurs, que nous n'en aurons jamais aucun; que nous ne pouvons même pas en avoir; que le sujet est trop stérile en événements historiques pour soutenir l'étendue, l'intérêt et la pompe d'un éloge public; enfin qu'*une pareille composition oratoire*, comme le pensait Massillon après plusieurs essais infructueux, *n'est facile que pour des prédicateurs sans talent, dont on n'attend rien, qui se contentent de tout, ne voient rien au delà de leurs idées, et se flattent d'avoir fait un panégyrique, en délayant des événements dépourvus d'intérêt dans un vide continuel de lieux communs*[1].

Nos orateurs les plus distingués ne traitaient presque plus un éloge si difficile, qu'aucun exemple de succès ne recommandait à leur émulation; un éloge enfin dont Massillon désespérait encore pour l'éloquence, à la fin de sa vie, et contre lequel s'élevaient des préventions qui semblaient consacrées par l'autorité réunie de sa renommée, de son talent et de son expérience. On aurait dû en faire l'essai, au lieu d'y renoncer entièrement sur parole. Cette épreuve, qu'il aurait fallu subir au moins une fois pour sa propre instruction, n'eût-ce été que dans le dessein de mettre plus d'ordre et de profondeur dans ses études, aurait expliqué promptement et peut-être même fécondé la stérilité apparente du sujet.

[1] Lettre de Massillon, écrite en 1738, au père Renaud de l'Oratoire, qui venait de remporter le prix d'éloquence à l'Académie française.

En effet, le divin législateur du christianisme n'a rien écrit pour fonder sa religion, qui est pourtant devenue le seul culte des régions les plus éclairées de l'univers. Il ne commença même qu'à sa trentième année l'exercice de sa mission, par des prédications publiques; de sorte que les apôtres, l'ayant connu pour la première fois à cette époque, n'ont pu nous laisser que très peu de détails dans l'Évangile sur les premiers rapports de sa vie privée. Les anciens Pères de l'Église étaient très instruits de tout ce que la tradition orale en avait transmis aux chrétiens. Mais durant les premiers siècles de sa propagation, la loi si connue et si sage du secret, *lex arcani*, dut couvrir les principaux mystères de notre foi, spécialement l'incarnation et l'eucharistie, pour les soustraire aux fausses interprétations et aux calomnies des païens.

Le voile qui, à cette époque de persécutions et de suppositions également odieuses, dérobait ainsi aux regards du paganisme la personne sacrée de la mère d'un Dieu, a dû coûter ensuite de tristes et inutiles regrets à ses panégyristes. Nous ne savons plus rien de son intéressante histoire depuis la catastrophe du Calvaire, où un nouveau nuage environne encore sa solitude et ses vertus. Une tradition authentique nous apprend seulement qu'elle se retira pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie à Éphèse [1], où elle mourut dans la maison du même apôtre saint Jean qui en fut évêque, longtemps après que le Sauveur

[1] Il est très remarquable que sa maternité divine y fut ensuite soennellement proclamée dans le troisième concile général, par l'anathème lancé contre Nestorius.

du monde lui eut assigné ce disciple bien-aimé pour fils adoptif, du haut de la croix.

Le secret et le mystère durent donc envelopper les destinées de la mère du Rédempteur, jusqu'à l'heureuse époque de la liberté du christianisme dans le quatrième siècle, où l'empereur Constantin fit monter avec lui la religion chrétienne sur le trône des Césars. L'Église, toujours fidèle à ne consacrer que des faits authentiques, ne pouvant plus alors démêler avec certitude le fil de la vérité, au milieu de tous les souvenirs qui s'étaient transmis, de siècle en siècle, dans les foyers domestiques de ses enfants, relativement à la sainte Vierge, respecta comme elle le devait la circonspection des livres saints ; et l'histoire de sa vie se trouva réduite pour toujours aux seuls témoignages très laconiques de l'Évangile.

Les premiers et les plus éloquents Pères de l'Église n'ont jamais traité à fond, ni dans leurs prédications, ni dans leurs autres ouvrages, ce même sujet d'éloge, dont heureusement la gloire de la reine du ciel n'a pas besoin. Ils ne parlent d'elle que par occasion, et comme dans l'effusion de la plus simple et la plus religieuse sensibilité. Saint Épiphane et saint Jean Damascène, qui se montrent ses ardents et diserts orateurs, lui ont consacré plusieurs panégyriques, sans que ces hommages solennels appuient jamais sur de nouveaux faits une si pieuse admiration. Dans le douzième siècle, le dernier Père de l'Église, saint Bernard, signala son talent sur le même sujet par plusieurs discours dans lesquels il allie avec une grace et un bonheur sans exemple, parmi les orateurs sacrés, beaucoup d'esprit et beaucoup d'ornements à l'onction

d'une douce et insinuante éloquence. Nos prédicateurs peuvent en extraire et en citer une foule de traits brillants dans l'éloge de la sainte Vierge; mais il n'en a lui-même composé aucun assez instructif et d'un assez grand effet pour servir dignement de modèle.

Ou l'imagination s'éblouit étrangement dans une trompeuse théorie, ou il doit être aisé de prouver aux candidats de la chaire, que si un véritable orateur, animé par son talent à lutter contre les difficultés qui en doublent toujours la force, veut en faire l'essai sur ce même sujet signalé comme un écueil au milieu des naufrages, il parviendra, sans recourir aux détails languissants de morale qui ne sont jamais que des lieux communs, à réunir très heureusement toutes les grandeurs de la sainte Vierge dans un riche panégyrique, sans la perdre jamais de vue, depuis le commencement de son histoire jusqu'au triomphe de son assomption. Il me paraît indubitable, qu'avec un plan possible à imaginer et à remplir, mais surtout avec du génie et du travail, on lui décernerait infailliblement un éloge neuf, vrai, solide, intéressant, varié, digne enfin d'être placé parmi les beaux monuments de notre éloquence sacrée. Les innombrables allusions et les comparaisons si oratoires de l'Ancien Testament, plus riche que le Nouveau en héroïnes de vertu, montreraient par d'heureux emblèmes la première Ève réhabilitée, et la seconde mère du genre humain resplendissante de lumière et de gloire, sous les touchantes figures de Sara, de Rachel, d'Anne la prophétesse, de Débora, de la mère de Tobie, de Judith, d'Esther, de la mère des Machabées, enfin de toutes les femmes illustres du peuple de Dieu. Une mine si

féconde de la plus magnifique poésie de style embellirait d'un bout à l'autre par la pompe des images et l'accord des analogies, dans l'harmonie des deux lois, l'éloge de cette même Vierge, dont la vie se trouve déja résumée avec beaucoup d'exactitude dans les Litanies historiques composées pour leur nouveau bréviaire, par les célèbres bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Ces allégories et cette correspondance de l'Écriture, si favorables aux couleurs et même aux mouvements de l'éloquence, ne fourniraient-elles donc pas les ornements et les tableaux d'un panégyrique à jamais mémorable, si un plan bien conçu y développait, par une gradation vraiment oratoire, le *pouvoir des faits mis à leur place*, en les dirigeant tous vers un but d'une haute importance, auquel l'orateur rallierait toutes ses pensées, pour donner de l'unité, de l'intérêt et de la grandeur à son discours?

C'est par des rapprochements si féconds qu'une composition de ce genre doit faire ressortir les grandes idées de la religion, et le concert admirable des conseils éternels. A Dieu ne plaise que les jeunes orateurs, plus jaloux de l'effet que de la vérité, se livrent, dans l'exercice de leur ministère, à des illusions chimériques! Les livres sacrés doivent être leurs seuls guides et leurs principaux appuis dans la route de l'éloquence. Voici donc le véritable point de vue sous lequel l'Écriture me semble offrir au talent oratoire la Vierge prédestinée pour donner le jour à celui qui, selon les principes de la religion, en sa qualité d'homme, a une mère dans ce monde sans y avoir eu de père, et qui, dans sa génération éternelle, comme Dieu, a un père et n'a pu avoir de mère dans le ciel.

En élevant cette heureuse fille de Juda, par la prérogative de la maternité divine, au-dessus de tous les êtres créés, sans aucune exception, le Tout-Puissant avait nécessairement la chute des anges rebelles devant l'immensité de ses regards. Pour lui, il ne peut exister en effet ni passé ni avenir, puisque tout est sans cesse présent à l'éternité de ses pensées. Un pareil spectacle lui retraçait donc toujours les dangers de l'orgueil, qui est le plus grand et en quelque sorte le seul vice des créatures; car il engendre tous les autres. Mais il a paru en craindre surtout la puissance et les suggestions pour une vierge si favorisée, dont il allait soumettre l'humilité à une épreuve incomparablement plus redoutable que la prééminence des esprits célestes, en la destinant à devenir la *mère du Créateur* [1]. Jamais alliance de mots ne fut si étonnante dans la bouche des hommes; et cependant jamais aucune expression ne fut plus exacte et plus propre selon les principes de la foi. Le ciel voulut donc dans sa miséricorde préserver Marie des dangers de l'orgueil, qu'allait affronter la faiblesse d'une créature élevée à une si éminente prérogative. Voilà le but de l'Éternel en fixant les destinées de Marie; voici ses moyens. Le flambeau de la religion est ici notre seule lumière.

Par une disposition spéciale de la Providence, et certes bien digne d'émaner de la suprême sagesse, il y a eu dans le ciel, à côté de ce décret de prédilection et de magnificence en faveur d'une telle mère, un autre décret de précautions et d'épreuves, dont l'objet a dû être d'opposer, comme parle saint Paul, *à ce*

[1] C'est le langage littéral de l'Église, *mater Creatoris*.

poids éternel de gloire que Dieu opère en nous [1], un égal contre-poids d'humiliations, pour abaisser durant tout le cours de sa vie mortelle, et principalement sous tous les rapports de sa maternité, cette même Vierge, cette même mère placée, à un si beau titre, par la divinité de son fils, sur la première marche du trône de l'Éternel.

Or, si ce projet est démontré par les événements, comme il va l'être, le secret du conseil d'en haut ne se trouvera-t-il pas dévoilé et constaté dans les fastes sacrés de la religion? On peut indiquer un si beau dessein du ciel avec confiance et admiration aux orateurs chrétiens, sans rien ajouter à la vérité. Mais si cet aperçu est rigoureusement vrai, il en résulte encore que cette même maternité divine, qui élève Marie, ici-bas et dans le ciel, au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, renferme aussi un nouveau mystère de protection et d'amour, si elle ne lui attire jamais que des abaissements sur la terre. Ainsi, par une disposition adorable de miséricorde, sa vie aura été dévouée aux humiliations, et l'éternité sera réservée à son triomphe. Je demande si l'éloquence chrétienne peut suivre un plus éclatant sillon de lumière dans le plan d'un tel panégyrique.

Un éloge oratoire, qui n'est point une vaine déclamation, a sans doute pour but principal d'inspirer beaucoup d'intérêt; mais cependant cette même émotion de l'ame, qui attache l'auditeur quand elle excite la crainte ou la pitié, le révolterait bientôt, si elle le mettait, pour ainsi dire, à la torture, par de cruels et

[1] « Æternum gloriæ pondus operatur in nobis. » II Corinth. cap. IV, vers. 17

continuels déchirements. Aussi n'est-ce point ce sentiment de tristesse, et peut-être de dégoût, que j'invite les orateurs à nous faire éprouver dans le panégyrique de la sainte Vierge. La première partie doit, il est vrai, développer les humiliations, et la seconde les souffrances que la maternité divine coûte à l'héroïne de ce discours, dont l'intérêt bien gradué peut aller toujours en croissant jusqu'à la péroraison. Mais pour profiter des heureux contrastes du pathétique et du merveilleux que l'histoire offre ici à l'éloquence, il faut qu'une marche parallèle explique et contre-balance les décrets du ciel, en opposant tour à tour des prodiges de gloire aux épreuves d'humiliations ou d'abaissement, et des trésors de mérites, comme autant de titres de félicité, à chaque période d'angoisse ou de douleur. Cette perspective, que l'orateur ne devrait jamais laisser perdre de vue, développerait sans épisodes, sans écarts, sans exagération et sans remplissage, le double décret de la Providence, qui formerait le plan du discours par l'explication et la correspondance d'un dessein si sublime. La démonstration continue d'une vérité frappante et lumineuse, la surprise, l'admiration, l'attendrissement, ne laisseraient pas languir, ce me semble, un seul instant, l'intérêt d'un tel panégyrique dont on s'est trop effrayé, et qui manque encore aux triomphes de la chaire.

Mais une pareille matière exige de l'orateur beaucoup d'esprit et de goût pour animer, varier et faire contraster ces peintures ; beaucoup d'éloquence pour entraîner l'auditoire par tous les ressorts combinés de l'admiration et de la pitié ; beaucoup de dignité pour faire respecter dans une si haute destinée les mer-

veilles qui sortent de l'ordre commun, en respectant soi-même jusqu'au scrupule toutes les bienséances oratoires; surtout beaucoup de tact et de prudence, pour n'exposer jamais un sujet si délicat au moindre sourire de l'irréligion ou de la malignité, par aucune idée, par aucune expression, par aucune image qui manque de mesure ou de convenance.

Ce n'est point un discours que je prétends esquisser ici ; c'est une simple marche que je me contente d'indiquer au talent. Je n'ai pas besoin d'avertir un véritable orateur des sentiments attendrissants que lui suggérera la présence de la sainte Vierge au supplice et à la mort de son fils sur le Calvaire. Le tableau en est déja crayonné dans le récit énergique et touchant de l'Évangile, qui l'a peint d'un seul mot, dont il faudrait simplement découvrir la profondeur : STABAT *juxta crucem Jesu mater ejus*. Joan. *cap*. XIX, *vers*. 25. La maternité divine, qui semblait ne devoir l'exposer qu'aux éblouissements de l'orgueil, ne sollicite plus pour elle au pied de la croix, dans cet abîme de douleurs où elle est plongée, que la commisération et les larmes du genre humain.

De pareilles conceptions oratoires, dont la religion seule fournit la grandeur, ne méritent-elles pas d'exciter la verve et le saint enthousiasme de l'éloquence chrétienne? La vérité et la fécondité de ce plan doivent nous inspirer d'autant plus de confiance, que la sainte Vierge explique ainsi elle-même l'origine de sa gloire, en révélant expressément le mystère de son élévation dans son divin cantique. Dieu, y dit-elle, a daigné considérer l'humilité de sa servante ; et c'est pour cela même que désormais toutes les générations futures

vont célébrer à l'envi mon bonheur. *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ : ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* Luc. *cap.* I, *vers.* 48.

On doit être étonné que l'auguste héroïne de ce discours ayant si formellement indiqué la cause de son triomphe, et que son éloge se trouvant renfermé et consacré dans le simple commentaire d'un verset si lumineux, ses panégyristes, qui n'ont cessé de se plaindre de la stérilité du sujet, n'aient jamais creusé cette mine que l'Évangile ouvrait à leur ministère.

Après avoir combiné ce mode heureux de composer le panégyrique de la sainte Vierge, j'ai voulu me convaincre et je me suis assuré que ce plan n'avait encore été saisi par aucun de nos orateurs, pas même par Massillon, qui l'aborda de très près dans son sermon sur la fête de l'Assomption. Ce discours se trouve dans le volume de ses Mystères. En voici la division : « Les « consolations de la mort de Marie compensent le « amertumes antérieures dont son ame avait tou- « jours été affligée durant sa vie : premier point. La « gloire de sa mort répare les humiliations qui l'a- « vaient toujours accompagnée sur la terre : second « point. »

Quelle perte pour le ministère sacré, qu'en se fixant uniquement auprès du lit de mort de Marie pour célébrer son entrée triomphante dans le ciel, Massillon ait fermé les yeux devant le vaste et magnifique horizon qui allait s'offrir à sa vue ! Il n'avait plus qu'un pas à faire pour se trouver environné de toutes les richesses oratoires de son sujet ; et il s'arrête, en se jetant aussitôt dans un désert aride où son beau talent est réduit, après avoir ainsi répudié la véritable élo-

quence des faits, à masquer des lieux communs par la seule magie de son style enchanteur.

Quand un orateur du premier ordre, et dont le talent doit découvrir et répandre partout la lumière, traite un sujet si digne de l'inspirer, il est bien difficile qu'il ne saisisse, ou du moins qu'il n'entrevoie pas ses rapports les plus oratoires. Aussi, quoiqu'en général l'éloquent Massillon ait rarement montré de la profondeur et de la création dans ses plans, qui sont la partie la moins travaillée et la plus uniforme de ses compositions, un coup d'œil prolongé et souvent renouvelé sur l'histoire de la sainte Vierge, dut néanmoins suffire à la perspicacité d'un esprit aussi supérieur que le sien, pour démêler l'éclat qu'elle avait reçu de ses abaissements. C'est une idée très neuve et très belle qu'il a ingénieusement aperçue : je ne puis dire, heureusement, puisqu'il aurait pu en tirer un meilleur parti ; et je me plais à lui en décerner avec cette mesure un juste tribut d'admiration. Mais ce cours d'humiliations ne commence ici pour lui qu'au moment où elle trouve son fils, âgé de dix ans, assis dans le temple, expliquant la loi aux docteurs de la synagogue. Massillon relève d'abord avec onction dans son discours les rigueurs ou du moins l'indifférence apparente de Jésus, qui ne répond aux inquiétudes si touchantes de sa mère et de son père, dont la tendresse le cherchait inutilement depuis trois jours, qu'en blâmant cet empressement déplacé, et en les désavouant en quelque sorte pour parents, par son affectation à ne parler devant eux que du Père céleste, dont il défend les droits. L'éloquence de l'orateur rapproche ensuite avec art trois autres dépositions de l'Évangile qui tendent au

même but. Ainsi, quand aux noces de Cana, où, pour la première fois, il exerce par un prodige son empire sur la nature, d'après une simple observation de Marie, qui a paru le desirer, l'Homme-Dieu semble craindre qu'une si prompte déférence n'appelle sur elle de trop glorieuses interprétations qu'il désavoue, et il prend soin de déclarer aussitôt qu'il n'y a rien de commun entre sa mère et ce miracle. Lorsque le peuple, transporté d'admiration pour lui, bénit aussi par l'éloge le plus solennel, les entrailles qui l'ont porté et le sein qui l'a nourri, il détourne lui-même de ce cœur maternel, qui s'en serait épanoui d'amour et de joie, de si douces bénédictions, pour leur assigner un autre objet, en les répandant sur tous les Israélites qui écoutent la parole de Dieu et y conforment leur conduite. Enfin il proteste devant tout le peuple, en présence de Marie et de Joseph, dont il est l'espérance et la gloire, qu'il ne reconnaît pour père, pour mère, pour frères, que les seuls hommes dociles à la voix de Dieu et qui accomplissent sa volonté.

Tels sont les aperçus historiques auxquels Massillon se borne dans cette partie si riche de son sujet, sans remonter jamais à la cause secrète de tant de dégoûts et d'abaissements, sans expliquer l'esprit d'une si étonnante destinée, sans chercher et sans soupçonner les vues miséricordieuses du ciel, qui humilie toujours cette mère ainsi éprouvée, dans le titre même le plus propre à exalter son orgueil.

Rien n'est pourtant mieux présenté et plus noblement écrit que ce récit de Massillon, à la fois ingénieux, vrai, touchant et neuf dans sa simplicité.

Mais par quelle fatalité, après une si riche concep-

tion, ce même orateur, qui se place à un tel point de vue, se borne-t-il à ces premiers aperçus, lui à qui l'Évangile en indiquait tant d'autres analogues, dont il avait enrichi bien moins à propos, et toujours partiellement, quelques uns de ses discours sur la sainte Vierge? Faut-il lui en adresser ici le reproche ou l'hommage? Par quelle étrange distraction, ajouterai-je encore, un écrivain si fécond en ressources, n'a-t-il donc pas mis en œuvre toutes celles qui, après s'être déja offertes ailleurs à sa plume, auraient dû se présenter alors ensemble à son sujet avec tant de propriété et de magnificence? Ah! si leur développement eût été l'idée dominante de son plan et de son esprit, il aurait vu s'ouvrir auparavant, et se terminer fort au delà, ce cours instructif d'abaissements qui remontent en effet plus haut et s'étendent plus loin dans l'Évangile, aux yeux d'un orateur qui veut approfondir, selon le génie de la religion, les mesures concertées par la Providence pour rendre la mère d'un Dieu toujours humble, au milieu de sa gloire.

Voici les preuves que nous en fournissent les livres sacrés. Massillon, je le répète encore, en a recueilli plusieurs que je vais extraire de ses autres sermons sur les solennités de Marie; et je ne doute nullement qu'il ne les eût toutes réunies, si cette idée ne se fût pas retracée incidemment à son esprit dans la composition du discours pour la fête de l'Assomption, où il se trouvait trop resserré par son plan pour découvrir tant d'objets d'éloges dans toute leur étendue.

Cette même Vierge, prédestinée à une si étonnante élévation dans l'histoire du genre humain, est issue

du sang de David ; mais elle se voit reléguée par son indigence dans les conditions les plus obscures, et elle ne paraîtra dans la Judée que l'épouse d'un simple artisan. Il entre dans l'économie de sa vocation, que cette maternité surnaturelle soit mise aux yeux des hommes sous la protection d'un mariage solennel, qui lui en ôtera toute la gloire dans l'opinion de sa tribu. Au moment même où elle est initiée au mystère des conseils suprêmes dont elle doit être l'instrument, ses épreuves commencent avec son ministère maternel. Obligée de se confier, dans un âge si tendre, à une révélation solitaire très glorieuse et très frappante sans doute, mais après laquelle son imagination éblouie eût été peut-être excusable dans le premier moment de redouter quelque illusion, elle est soumise aussitôt à l'épreuve de livrer sa destinée à la foi de ce prodige instantané, sans en avoir aucun témoin pour garant. A peine les premiers signes de sa fécondité se manifestent, qu'elle se voit dévouée aux soupçons les plus humiliants, et menacée de la répudiation la plus ignominieuse. Au moment de devenir mère, un voyage long et pénible dans une situation si critique et dans une si rigoureuse saison, l'éloigne de son humble foyer et la transporte au loin, pour exécuter les prophéties, en croyant ne se soumettre qu'à la loi du dénombrement ordonné par l'empereur Auguste. Arrivée enfin après tant de fatigues à Bethléem, elle n'y peut trouver pour asile la plus misérable des hôtelleries ; et elle donne le jour au Rédempteur du monde dans le réceptacle des plus vils animaux, qui composent toute la cour terrestre de cette nouvelle reine du ciel.

Cette Vierge mère, cette Vierge pure comme la lumière, n'a pu recevoir sans doute aucune souillure par un enfantement divin, la plus auguste des consécrations ; et cependant le seul respect dû par toutes les mères israélites aux rites sacrés de Moïse, la soumet aussitôt à la loi commune de la purification maternelle, c'est-à-dire à une cérémonie d'abaissement que la pauvreté de son offrande va rendre encore plus humiliante ; à une cérémonie honteuse qui la dégrade publiquement des prérogatives de sa maternité divine, en la confondant avec toutes les autres mères du peuple juif. Et quand même elle ne serait pas touchée de cette abjection pour l'intérêt de sa propre gloire, pourrait-elle être insensible à celle de son fils, qui semble entièrement éclipsée par cette expiation légale? Le Rédempteur y paraît racheté lui-même sous la forme d'une victime vulgaire. C'est peu : il y paraît comme un pécheur, comme un enfant de colère, comme un esclave assujetti à la rançon commune ; et sa malheureuse mère non-seulement en est témoin, mais encore elle est appelée à le présenter au sacrifice qui devient pour elle une image anticipée du Calvaire, où elle achèvera l'oblation de son fils unique à la justice inexorable du ciel. C'est là, c'est à Jérusalem, c'est entre les bras de Marie et sur le sein maternel, que cet agneau sans tache, réservé à s'offrir lui-même en holocauste, commence le cours de ses expiations propitiatoires, et prend sur lui seul toute la honte du péché. Sa mère ne l'avait conduit dans le temple que pour se purifier elle-même, en le soumettant aux observances de la loi. Mais que va-t-elle y éprouver? Elle y entend les soudaines et sinistres prédictions d'un

saint vieillard, qui ouvre devant elle le livre de l'avenir pour lui montrer sa triste destinée et celle de son fils plus affreuse encore. Inspiré par un esprit prophétique, Siméon lui annonce qu'un glaive de douleur percera ses entrailles, et lui prédit d'avance le sort cruel de ce même enfant dont elle pleure déja le supplice et la mort sur son berceau.

Marie, ainsi accablée de tout le poids du présent et de tous les désastres que lui prépare l'avenir, est bientôt condamnée à fuir au loin en Égypte, pour soustraire le fils du Tout-Puissant à la jalousie d'Hérode. Après l'horrible massacre auquel sa tendresse vient de le soustraire, il faut qu'elle revienne cacher son dépôt sacré dans sa misérable demeure de Nazareth, sous la tutelle de ses pauvres parents. C'est là que sa foi, mise sans cesse à de nouvelles épreuves, doit reconnaître son Créateur et son Dieu sous la forme d'un enfant qui a voulu partager toutes les infirmités et toutes les misères de notre nature, excepté le péché. C'est là, c'est jusqu'à la trentième année de Jésus, que la prévoyance de l'Eternel exerce en silence l'humilité d'une mère qui semblait n'avoir à craindre que l'ivresse de l'orgueil. Elle est la mère d'un Dieu, il est vrai; mais précisément parceque ce sentiment d'exaltation paraît l'apanage inévitable d'une si sublime prérogative, elle a pour fils un Dieu qui jamais ne la glorifie, jamais ne la consulte, jamais ne la console, et qui épure au contraire cette auguste victime, dont la gloire ne doit commencer que dans le ciel, par toutes les rigueurs accumulées dans son histoire.

Cette histoire de Marie nous expliquera bientôt en effet des précautions si sévères. Dieu sortira de son se-

cret, et alors toutes ces duretés apparentes ne seront plus que des mesures tutélaires. Un décret terrible, et dont la nature frémit, mettra le comble aux épreuves que doivent subir la foi et le courage de cette mère de douleurs. Il faut qu'elle voie son fils non-seulement méconnu par une ingrate et aveugle nation, mais encore haï, calomnié, persécuté, mourant sur une croix. En est-ce assez pour acquitter les expiations que lui coûte la maternité divine? Non! non! la rédemption du monde sera consommée par le sacrifice du Calvaire; mais les tribulations de la Vierge, qui en est témoin, ne seront pas épuisées par l'horreur d'un tel spectacle. Au moment où toutes les rigueurs du ciel et de la terre semblent finir pour elle par la mort de ce fils chéri, le plus cruel de tous les tourments pour son cœur commence; car après l'avoir vu rendre le dernier soupir, elle est condamnée à lui survivre. Ainsi le veut la justice divine pour la rendre encore plus digne de son triomphe. Son divin fils Jésus, rentré en possession de toute sa gloire, semble l'avoir oubliée dans cette vallée de larmes; et il faut que la vie, devenue plus cruelle pour elle que la mort, lui laisse mériter encore, pendant vingt-cinq années d'exil et de séparation, le trône si élevé qui l'attend dans le ciel. Voilà son histoire! voilà ce que lui vaut sur la terre le décret qui l'a choisie entre toutes les filles d'Adam pour mère de l'Homme-Dieu.

Quel orateur sacré osera se plaindre qu'un sujet ainsi présenté dans la chaire, susceptible avec tant de richesse et de variété, de tout le sublime intérêt qu'inspirent la vertu, et la grandeur, et la maternité, et le courage luttant contre l'infortune portée à son comble,

ne fournit pas assez de matière pour composer un panégyrique ?

XXXIII. Des portraits.

C'est ordinairement dans les panégyriques et dans les oraisons funèbres, que les prédicateurs tracent les portraits des contemporains fameux qui ont été les rivaux, les émules, les amis de l'homme dont ils célèbrent les vertus. Ces morceaux où l'on attend le panégyriste, et où la critique épie le jugement et le talent de l'orateur, sont ordinairement jugés avec d'autant plus de sévérité, qu'ils annoncent toujours des prétentions. L'auditeur ne les écoute point avec intérêt, si une heureuse précision ne les grave aussitôt dans sa mémoire, si chaque coup de pinceau ne forme un grand trait, si l'homme qû'on juge n'est déja célèbre, enfin s'ils ne rassemblent pas des idées frappantes dans un très court espace.

Lorsque Massillon prêcha son sermon analysé dans l'article précédent, sur l'assomption de la sainte Vierge, aux religieuses de Chaillot, devant la reine d'Angleterre, il crut devoir placer, de courtoisie, dans ce discours, le portrait du prince d'Orange, comme un moyen adroit et convenable de plaire à l'épouse du roi détrôné par lui, Jacques II, en présence de laquelle il parlait. Son talent le servit fort mal dans cette occasion. Il parut oublier, en ajoutant aux prétéritions de la plus injuste partialité les pléonasmes d'une élocution déclamatoire, et surtout en déguisant mal la flatterie sous le voile de la détraction, qu'il serait jugé lui-même un jour sur cette même diatribe à laquelle il abaissait son ministère. Massillon ne nous présente

qu'une seule pensée pour peindre Guillaume III, et après l'avoir exprimée dès sa première phrase, sans approfondir le caractère du stathouder, sans grouper et même sans saisir les plus mémorables résultats de son histoire.

Voici donc ce portrait si diffus et si peu connu [1] : « Pour l'usurpateur qui s'est élevé par des voies in-« justes, qui a dépouillé l'innocent et chassé l'héritier « légitime pour se mettre à sa place, et se revêtir de « sa dépouille, hélas ! sa gloire sera ensevelie avec lui « dans le tombeau , et sa mort développera la honte « de sa vie. C'est alors que la digue qu'opposaient aux « discours publics ses succès et sa puissance, étant « ôtée , on se vengera sur sa mémoire des fausses « louanges qu'on avait été contraint de donner à sa « personne ; c'est alors que tous les grands motifs de « crainte et d'espérance n'étant plus , on tirera le « voile qui couvrait les circonstances les plus honteuses « de sa vie. On découvrira le motif secret de ses en-« treprises glorieuses que l'adulation avait exaltées, et « on en exposera l'indignité et la bassesse. On regar-« dera de près ces vertus héroïques que l'on ne con-« naissait que sur la bonne foi des éloges publics, et « on n'y trouvera que les droits les plus sacrés de la « nature et de la société foulés aux pieds. On le dé-« pouillera alors de cette gloire barbare et injuste, « dont il avait joui ; on lui rendra l'infamie et la mau-« vaise foi de ses attentats, qu'on avait bien voulu se

[1] On ne l'avait encore cité dans aucun recueil, lorsque je l'insérai pour la première fois, tel qu'il est ici , dans cet *Essai sur l'éloquence*, imprimé en 1780, et tel qu'il se retrouve dans toutes les éditions suivantes.

« cacher à soi-même. Loin de l'égaler aux héros, on « l'appellera un fils dénaturé, un de ces hommes dont « parle saint Paul, sans culte, sans affection et sans « principes ; sa fausse gloire n'aura duré qu'un instant, « et son opprobre ne finira qu'avec les siècles : la der- « nière postérité ne le connaîtra que par ses crimes, « que par la piété filiale foulée aux pieds à la face des « rois et des nations qui ont eu la lâcheté d'applaudir « à son usurpation ; enfin que par l'attentat qui lui a « fait détrôner un père et un roi juste, pour se mettre « à sa place. Les histoires, fidèles dépositaires de la « vérité, conserveront jusqu'à la fin son nom avec sa « honte ; et le rang où il s'est élevé aux dépens des « lois de l'honneur et de la probité, le faisant entrer « sur la scène de l'univers, ne servira qu'à immorta- « liser son ambition et son ignominie sur la terre. »

Cette amplification, ou plutôt cette diffamation inexcusable dans la bouche d'un orateur chrétien qui ne doit offenser personne[1], était beaucoup plus propre à consoler la reine d'Angleterre qu'à faire connaître le prince d'Orange ; elle peut servir d'exemple pour prouver que Massillon s'étendait trop sur la même idée, et abusait étrangement de sa facilité, en se livrant quelquefois à des répétitions fastidieuses ; mais écartons pour le moment cette discussion critique, à laquelle nous ne serons que trop obligés de revenir.

Voulez-vous voir maintenant comment Bossuet a peint le protecteur Cromwell bien autrement odieux que le prince d'Orange ? Comparez à cette stérile abondance de l'évêque de Clermont, l'énergique im-

1 « Nemini dantes ullam offensionem, ut non vituperetur ministerium nostrum. » II Corint. VI. 3.

pétuosité de l'évêque de Meaux ; rien ne marque mieux la différence de leur génie[1]. « Un homme s'est « rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hy- « pocrite rafiné autant qu'habile politique, capable « de tout entreprendre et de tout cacher, également « actif et infatigable dans la paix et dans la guerre ; « qui ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait « lui ôter par conseil ou par prévoyance ; mais, au « reste, si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais « manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin « un de ces esprits remuants et audacieux qui sem- « blent être nés pour changer le monde. »

Massillon effleure les choses et épuise les mots : Bossuet, comme on vient de voir, fait précisément le contraire, et il n'est pas possible de prononcer un jugement plus digne de fixer l'opinion de la postérité. C'était elle seule, et non pas les cours de France ou d'Angleterre, que ce grand homme se représentait devant la justice de ses pensées, quand il en sut anticiper ainsi l'arrêt. On a loué cent fois, et avec toute raison, le bon goût, le mouvement rapide, la verve, la vérité, la concision, la profondeur et l'énergie de ce portrait oratoire, où l'on ne trouve ni antithèses ni exagération. Mais quel est le rhéteur plus éclairé et plus hautement équitable, qui, élevant son admiration pour l'orateur vers un autre genre de mérite beaucoup plus frappant dans ce tableau, en ait fait jusqu'à présent honneur à sa mémoire ?

L'oraison funèbre de Henriette de France, reine de la Grande-Bretagne, eût été, pour un panégyriste

[1] Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

vulgaire, une belle occasion d'environner le nom de Cromwell du souvenir de ses crimes et de ses vices. Bossuet au contraire n'en relève aucun autre que son hypocrisie, qui fut le mode trop habituel de son caractère pour qu'on pût l'oublier, et dont il ne montre même que le *rafinement*, comme une espèce d'habileté politique : il ne lui fait point d'autre reproche : il s'interdit envers lui, non-seulement l'outrage, mais la censure : il ne veut montrer enfin dans le *protecteur* qu'un génie extraordinaire, et l'un de ces *esprits remuants et audacieux qui semblent nés pour changer le monde.*

La modération de Bossuet est très remarquable dans l'éloge funèbre de la veuve de Charles Ier, prononcé en 1669, onze années après la mort de Cromwell, et dix ans après le rétablissement de Charles II sur le trône : c'est-à-dire, quand, depuis deux lustres révolus, la mémoire de Cromwell était livrée au jugement de l'histoire, et que son cadavre avait été exhumé, traîné sur la claie dans les rues de Londres, pendu et enterré au pied du gibet.

Ce morceau, qui vient de nous fournir une si frappante leçon de justice et de circonspection oratoire, est tellement connu, que je ne l'aurais point cité, si ce rapprochement n'eût formé un contraste instructif entre Bossuet et Massillon. Mais je dois ici rendre hommage à l'illustre évêque de Clermont. Nous avons de lui un second portrait du prince d'Orange, absolument différent du premier que j'ai déja mis sous les yeux du lecteur. « Du fond de la Hollande, dit-il dans « l'oraison funèbre du dauphin, *en ne parlant plus* « *cette fois* devant la reine d'Angleterre ; du fond de

« la Hollande sort un prince profond dans ses vues, « habile à former des ligues et à réunir les esprits, « plus heureux à exciter les guerres qu'à combattre, « plus à craindre encore dans le secret du cabinet qu'à « la tête des armées, un ennemi que la haine du nom « français avait rendu capable d'imaginer de grandes « choses et de les exécuter, un de ces génies qui sem« blent nés pour mouvoir à leur gré les peuples et les « souverains, un grand homme enfin, s'il n'avait ja« mais voulu être roi. »

Ce second portrait du prince d'Orange, dont la fin paraît imitée de celui de Cromwell, peut en quelque sorte servir d'*errata* au premier, et plus il mérite d'éloges, plus aussi il vient à l'appui de mes observations. Si je n'avais voulu qu'indiquer un superbe modèle aux orateurs, j'aurais préféré de beaucoup au portrait de Cromwell celui du cardinal de Retz, par Bossuet, dans l'oraison funèbre de Le Tellier : je ne connais rien de plus parfait en ce genre, parmi les anciens et parmi les modernes. « Mais puis-je oublier celui que « je vois partout dans le récit de nos malheurs? cet « homme si fidèle aux particuliers, si redoutable à « l'État, d'un caractère si haut qu'on ne pouvait ni « l'estimer, ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi, « ferme génie que nous avons vu, en ébranlant l'uni« vers, s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quit« ter, comme trop chèrement achetée, tant il connut « son erreur et le vide des grandeurs humaines ! Mais « pendant qu'il voulait acquérir ce qu'il devait un « jour mépriser, il remua tout par de secrets et puis« sants ressorts ; et après que tous les partis furent « abattus, il sembla encore se soutenir seul, et seul

« encore menacer le favori victorieux de ses tristes et « intrépides regards. »

Ce dernier trait eût été envié de Tacite. On ne pouvait peindre avec plus d'énergie et de vérité la haine implacable que le cardinal de Retz, trop fier pour se réconcilier avec son ennemi premier ministre, manifesta toujours contre Mazarin tout-puissant sur les marches du trône. C'est ainsi qu'ayant à montrer un factieux sans objet, doué d'un génie remuant et d'un grand caractère, Bossuet le juge en peu de mots, mais pleins de vigueur et d'énergie, avec la sagacité d'un moraliste, la verve d'un orateur, la profondeur d'un publiciste, et l'impartialité d'un historien.

Ce fameux cardinal de Retz excellait lui-même dans l'art de peindre les grands hommes. Tous les portraits qui composent la galerie si estimée du premier et du meilleur volume de ses *Mémoires*, sont autant de chefs-d'œuvre ; j'en excepte pourtant celui d'Anne d'Autriche, que l'écrivain trace en homme de parti, aveuglé par la haine, et dès lors non-seulement privé par sa passion de la perspicacité de son esprit, mais encore si préoccupé, ou plutôt tellement exagéré dans ses préventions, qu'à l'entendre, lorsque cette princesse pleurait de colère, elle *dardait ses larmes* sur le visage des personnes dont elle était entourée [1].

On ne saurait admirer le crayon sublime de Bossuet, dans les portraits oratoires qu'il nous a tracés de ses contemporains, sans desirer de savoir comment il fut peint lui-même, quelques années après sa mort, dans la chaire chrétienne, qu'il avait tant illustrée par

[1] Voyez, à la fin du volume, la note n° 6.

son génie. Heureusement le peintre n'était pas indigne du modèle. Voici donc l'aspect imposant sous lequel Massillon sut le présenter à l'admiration publique, dans la première partie de l'oraison funèbre du dauphin, dont l'évêque de Meaux avait été le précepteur :

« Quel soin, dit-il, que celui de former la jeu-
« nesse des souverains! Quel ouvrage! Mais aussi
« quel homme la sagesse du roi ne choisit-elle pas
« pour élever son fils unique! Un homme d'un génie
« vaste et heureux, d'une candeur qui caractérise
« toujours les grandes ames et les esprits du premier
« ordre; l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé
« de France s'honorera dans tous les siècles; un évê-
« que au milieu de la cour; l'homme de tous les ta-
« lents et de toutes les sciences; le docteur de toutes
« les Églises; la terreur de toutes les sectes; le Père du
« dix-septième siècle, et à qui il n'a manqué que d'être
« né dans les premiers temps, pour avoir été la lu-
« mière des conciles, l'ame des Pères assemblés, avoir
« dicté des canons et présidé à Nicée et à Éphèse. »

Massillon, je l'avoue, ne pouvait descendre à aucuns détails, en indiquant les différents objets de tous ces titres de gloire; mais il est remarquable qu'étant lui-même un grand orateur, et devant attacher la plus haute importance aux triomphes de la parole, il s'est néanmoins abstenu, je ne sais pourquoi, de placer le mot *éloquence* à côté de son nom *corrélatif* (en langue de grammaire), *Bossuet*, dont Quintilien aurait pu dire avec vérité, comme d'Homère et de Cicéron : *Quand je lis ses ouvrages, il me semble que je me trouve dans le temple de Delphes, et que j'y en-*

tends parler un dieu plutôt qu'un homme[1]. *On croirait que les dieux l'ont accordé à la terre afin que l'éloquence vînt faire l'essai de toutes ses forces dans sa bouche : son nom est pour la postérité moins le nom d'un homme que celui de l'éloquence elle-même*[2].

Les portraits oratoires tracés avec un burin vigoureux et placés à propos animent puissamment un discours, et produisent toujours un grand effet. L'éloquence doit les composer de traits caractéristiques et d'idées frappantes qui, en se mêlant à des faits connus, forment, pour ainsi dire, un corps et non pas simplement des membres isolés, offrent un tableau ressemblant, parlent à l'imagination, peignent au lieu de raconter, et intéressent tout l'auditoire qui veut entendre un orateur, et non pas un froid historien. Mais ces morceaux brillants doivent être courts, pour se faire remarquer et retenir aisément par cette précision sans laquelle il ne saurait y avoir ni profondeur ni énergie. C'est la grande et belle manière de Bossuet et de Tacite. Je ne multiplierai point ici les citations de l'évêque de Meaux; et il me suffira d'en choisir une seule de l'historien romain, qui excelle en ce genre. Ce grand peintre est aussi concis dans ses descriptions ou dans ses tableaux historiques, que dans ses portraits. Voici la couleur sombre et sublime qu'il emploie pour nous représenter la consternation de Rome et de l'empereur Galba, au moment où

[1] « Ut mihi non hominis ingenio, sed quodam Delphico videatur oraculo instinctus Homerus. Lib. X, cap. I.

[2] « Dono quodam providentiæ genitus, in quo totas vires suas eloquentia experiretur : apud posteros consecutus, ut Cicero jam non hominis sed eloquentiæ nomen habeatur. » Lib. X, cap. I.

Othon est sur le point d'y arriver : « Galba était en-
« traîné çà et là par les flots opposés de la multitude :
« les palais et les temples étaient pleins : partout l'as-
« pect du deuil; le peuple, la populace même, étaient
« sans voix ; mais tous les visages étaient immobiles
« de stupeur, toutes les oreilles épiaient le moindre
« bruit. Il n'y avait ni tumulte ni calme ; mais c'était
« ce silence qui signale les grandes frayeurs et les
« grandes colères[1]. »

XXXIV. Des compliments.

Puisque la discussion des différentes règles auxquelles l'art de l'éloquence assujettit les orateurs chrétiens me conduit à tous ces détails, je ne dois pas m'élever vers de plus grands objets, sans m'arrêter encore quelques instants à un autre épisode de nos compositions oratoires, qui offre quelques affinités de style et de coloris avec les panégyriques, et surtout avec les portraits : je veux parler des compliments par lesquels nous sommes quelquefois obligés dans la chaire de commencer ou de finir nos discours. L'usage établi ne permet plus aux ministres de l'Évangile d'annoncer la parole sainte en présence des maîtres du monde, sans brûler devant eux quelques grains d'encens. Les rois sont donc bien à plaindre d'être poursuivis par l'adulation jusque dans ces mêmes temples où ils viennent s'instruire de leurs devoirs et

[1] « Agebatur hùc et illùc Galba, vario turbæ fluctuantis impulsu, completis undique basilicis et templis, lugubri prospectu. Neque populi aut plebis ulla vox : sed attoniti vultus, et conversæ ad omnia aures. Non tumultus, non quies; sed quale magni metus, et magnæ iræ, silentium est. » Tacit. Histor. lib. 1, cap. 40.

s'humilier de leurs fautes! Mais les orateurs chrétiens, qui devraient parler alors comme la conscience, inspirent un tout autre sentiment que la pitié, quand ils se rangent eux-mêmes dans la foule des flatteurs. Ce qui doit, sinon les excuser, les consoler du moins, c'est la certitude que des éloges commandés à celui qui les prononce, ne sauraient enorgueillir les hommes puissants auxquels on les adresse. Mais que l'on ne passe pourtant jamais les bornes du respect que l'on se doit à soi-même dans ces compliments d'étiquette; car la religion ne permet ces louanges, qu'en épargnant à la vérité l'humiliation d'en rougir ou de les désavouer. Ah! que l'on reconnaisse donc toujours un apôtre ennemi du mensonge jusque dans ces hommages commandés par la bienséance; et n'avilissons point un ministère si auguste par des éloges exagérés qui ne sauraient tromper jamais ni le grand qui les reçoit, ni l'orateur qui les prodigue, ni l'auditeur qui les entend, ni le Dieu qui les juge. L'adulation outrée déplaît à tout le monde, et sert même très mal la vanité qui la souffre. *Louer les princes des vertus qu'ils n'ont pas*, dit le duc de La Rochefoucauld, *c'est leur dire impunément des injures;* c'est du moins compromettre leur amour-propre, et oublier étrangement les égards qui leur sont dus en public. Eusèbe nous raconte dans *la vie de Constantin* [1], que cet empereur eut le bon sens d'imposer silence à un prédicateur qui, en sa présence, avait la bassesse d'imiter dans un sermon la fiction de Virgile pour l'apothéose d'Auguste, en annonçant à Constan-

[1] Lib. I, cap. 4.

tin qu'après sa mort il serait associé au Fils de Dieu pour gouverner l'univers.

J'aime dans Bossuet cette noble franchise avec laquelle il exprime sa réserve dans la louange, de peur de déplaire, et surtout de s'avilir, en paraissant vouloir flatter. On sent dans ses compliments je ne sais quelle respectable austérité apostolique, et une répugnance invincible pour l'adulation. Un prédicateur ordinaire qui eût été chargé de prêcher la profession de madame de La Vallière en présence de la reine Marie-Thérèse, n'aurait peut-être pas manqué de saisir cette occasion pour faire amplement les honneurs d'une si éclatante expiation, à l'épouse pieuse et délaissée de Louis XIV. « Il est juste, lui dit Bossuet, « il est juste, madame, que faisant par votre état une « partie si considérable des grandeurs du monde, vous « assistiez quelquefois aux cérémonies où l'on ap- « prend à les mépriser. » L'orateur, en montrant ainsi autant de tact que de délicatesse et de mesure, se renferme aussitôt dans son sujet, et ne songe plus à cette princesse que pour en écarter avec respect le souvenir dans la suite de son discours. Il eût été indécent de ne point faire mention de la reine qui présidait à la cérémonie, et dont les spectateurs épiaient tous les regards ; mais il eût été maladroit et barbare de lui offrir, même de loin, comme un triomphe digne d'elle, les pleurs volontaires d'une si touchante victime.

L'aversion de Bossuet pour la flatterie est encore plus frappante dans l'oraison funèbre du grand Condé. M. le duc de Bourbon conduisait le deuil à cette pompe funèbre qui fut célébrée dans l'église de Paris, et le sujet que traite Bossuet semble lui coûter

un effort ou même un excès d'indiscrétion, pour faire en quelque sorte malgré lui un éloge sublime du fils, en racontant les détails de l'agonie et de la mort du père. Ce compliment est amené avec un naturel, c'est-à-dire avec un art inimitable. « Comme le « prince donnait des ordres particuliers, dit-il, et de « la plus haute importance, puisqu'il y allait de sa « conscience et de son salut éternel, averti qu'il fal- « lait écrire et ordonner dans les formes... Quand je « devrais, monseigneur, renouveler vos douleurs, et « rouvrir toutes les plaies de votre cœur, je ne tairai « pas ces paroles qu'il répéta si souvent : qu'il vous « connaissait, qu'il n'y avait sans formalité qu'à vous « dire ses intentions, et que vous iriez encore au delà. « Monseigneur, qu'un père vous ait aimé, je ne m'en « étonne pas : c'est un sentiment que la nature in- « spire ; mais qu'un père si éclairé vous ait témoigné « cette confiance jusqu'au dernier soupir, qu'il se soit « reposé sur vous de choses si importantes, et qu'il « soit mort tranquillement sur cette assurance, c'est « le plus beau témoignage que votre vertu pût rem- « porter ; et, malgré tout votre mérite, Votre Altesse « n'aura de moi aujourd'hui que cette louange. »

Fénelon n'a jamais affaibli en chaire les saintes maximes qu'il a déposées dans le *Télémaque* contre les flatteurs. Nous n'avons de lui que deux compliments de ce genre. Le premier est même plutôt un éloge en récit. C'est Louis XIV qui en est l'objet, et ce qui le rend encore plus glorieux pour sa mémoire, c'est que ce monarque n'a jamais entendu le discours où les louanges qu'on lui décerne sont inspirées par un sentiment spontané de zèle pour la religion, au

lieu d'être simplement commandées et décréditées par les bienséances de l'étiquette. Avant d'être connu à la cour, Fénelon avait été chef des missionnaires de l'Aunis et de la Saintonge, où son zèle fut entièrement dévoué à ce ministère. Sa réputation naissante le fit choisir, vers sa trentième année, pour prêcher à Paris, le jour de la fête en quelque sorte patronale de l'Épiphanie, qu'on célébrait avec la plus grande solennité, en l'honneur de la conversion des gentils, dans l'église des missions étrangères. Je rendrai plus loin un compte détaillé du discours trop peu connu qu'il prononça devant cette assemblée, et dont l'analyse nous fournira des citations où l'éloquence de Fénelon paraîtra sous un nouveau jour. Je veux me borner ici à la manière dont il sut louer le roi. C'est dans le genre de l'éloge le ton austère, et par là même persuasif, qu'on ne trouve guère parmi les orateurs modernes que dans Bossuet.

Les paroles manquent à l'admiration dont je me sens frappé, lorsque j'examine un compliment si éloquemment énergique, dans lequel Fénelon hasarde avec un air simple, et comme d'abondance de cœur, c'est-à-dire sans prétention et dès lors sans danger, les plus ambitieuses formules oratoires, la prosopopée elle-même, avec toute la familiarité d'un missionnaire et toute l'autorité de l'évidence, en ne permettant aucune enflure à ses paroles, en cachant une figure si hardie sous un style tempéré, mais plein, ferme et énergique, et dont la seule simplicité forme tout l'ornement. Le compliment qu'on va lire me paraît dans cette partie un chef-d'œuvre singulièrement remarquable depuis le premier mot jusqu'à la fin,

par je ne sais quel accent adroitement austère et populaire ; par une ingénuité qui, en attestant au plus haut degré l'amour, la vénération, la reconnaissance de tout un peuple, enlève et justifie l'admiration ; par une onction enfin si exclusivement propre à ce compliment, qu'on ne peut le lire sans en être attendri jusqu'aux larmes, et dont le dernier trait surtout rappelle la sublimité franche et originale de Démosthène, qui seul entre les anciens orateurs a su rehausser avec cet art du génie ses compositions oratoires, par de si vigoureux coups de pinceau.

« Sache, dit Fénelon au milieu de sa première par-
« tie, sache par nos histoires la postérité la plus re-
« culée, que l'Indien est venu mettre aux pieds de
« Louis les richesses de l'aurore, en reconnaissance de
« l'Évangile reçu par ses soins. Encore n'est-ce pas
« assez de nos histoires ; fasse le ciel qu'un jour,
« parmi ces peuples, les pères attendris disent à leurs
« enfants pour les instruire : Autrefois, dans un siècle
« favorisé de Dieu, un roi nommé Louis, jaloux d'é-
« tendre les conquêtes de Jésus-Christ bien loin au
« delà des siennes, fit passer de nouveaux apôtres aux
« Indes : c'est par là que nous sommes chrétiens ; et
« nos ancètres accoururent d'un bout de l'univers à
« l'autre [1] pour voir la sagesse, la gloire et la piété
« qui étaient dans cet homme mortel. »

Le second compliment dont Fénelon illustra l'éloquence de la chaire, se trouve dans le second de ses chefs-d'œuvre en ce genre. Il en sut orner le beau discours qu'il prononça lorsqu'il fit à Lille, en 1708, la

[1] Les ambassadeurs de Siam étaient alors à Paris.

consécration du prince de Bavière, archevêque et électeur de Cologne. Ce morceau est également digne de Fénelon, soit que l'on considère la réserve marquée avec laquelle il loue, soit qu'on s'arrête au tour oratoire dont il se sert pour justifier la circonspection et la pudeur de l'éloge. « Vous venez d'entendre, mes « frères, tout ce que j'ai dit à ce prince. Eh! que « n'ai-je pas osé lui dire, et que ne devais-je pas oser « lui dire, puisqu'il n'a craint que d'ignorer la vérité? « La plus forte louange l'honorerait infiniment moins « que la liberté épiscopale avec laquelle il veut que « je lui parle. »

Cette manière adroite de décerner un hommage public aux vertus, sans blesser la plus prompte de toutes à s'effaroucher, la modestie, qu'on récompense, au contraire, en lui refusant ce qu'elle desire davantage, le bonheur d'être ignorée, est pleine d'art et de délicatesse. Il est difficile en effet d'employer dans les compliments un style direct, sans paraître exagéré ou monotone, et sans embarrasser aussi le personnage qu'on veut célébrer. Il vaut mieux se renfermer dans une paraphrase de l'Écriture sainte, dans une prière à Dieu, dans une imposante apostrophe adressée à l'auditoire, dans une seule période terminée par un trait saillant, ou dans une allusion heureuse et imprévue. Mais quelque tournure que choisisse l'orateur, il faut lier le compliment qu'on fait au sujet qu'on traite; louer par les faits pour louer sans flatterie; ennoblir l'éloge en l'associant avec courage à quelque grande et utile vérité; éviter les généralités, qui ne caractérisent et ne satisfont personne; exercer un pareil ministère public avec dignité et retenue, pour ne

compromettre ni son estime ni son héros ; mêler avec une sage hardiesse l'instruction aux louanges, ou plutôt la faire sortir de la louange elle-même ; se borner à un petit nombre d'idées vives et frappantes ; tâcher de consacrer tout éloge individuel par des pensées aussi brillantes que justes et faciles à retenir ; rester avec art dans l'expression de son estime en deçà de la vérité, plutôt que d'aller au delà ; se bien souvenir enfin que les hommages les plus flatteurs se fondent sur cette mesure d'admiration à laquelle les auditeurs peuvent ajouter de nouveaux tributs de gloire que l'orateur leur arrache, en les forçant par son adroite réserve de renchérir sur ce qu'il dit lui-même.

Bourdaloue n'a jamais excellé dans cette partie. Tous ses compliments sont sages, mais communs ; il prêcha son beau sermon sur la conception de la sainte Vierge à Versailles, deux jours après le mariage d'Adélaïde de Savoie avec le duc de Bourgogne, fils du grand-dauphin, qu'on appelait simplement à la cour *monseigneur*. La péroraison de son discours fut enrichie d'un passage de l'Écriture sainte, dont l'application frappa vivement l'auditoire. La plupart des courtisans trouvèrent cette allusion très heureuse : ceux dont le goût fut plus délicat jugèrent qu'à force d'être exacte et littérale, elle dégénérait en jeu de mots. Après avoir acquitté son ministère par des présages qui deviennent des leçons, Bourdaloue parle en ces termes de la jeune princesse : « Voilà, plus que son « rang, ce qui me la rend vénérable, et ce qui me fait « dire, comme le serviteur d'Abraham, Éliézer, lors- » que, voyant pour la première fois l'épouse du fils

« de son maître, il s'écria dans un transport d'admi-
« ration et d'actions de graces : Oui, la voici celle que
« Dieu a choisie pour être l'épouse du fils de *mon sei-*
« *gneur. Ipsa est mulier quam præparavit Dominus*
« *filio domini mei.* » Genes. 24.

On n'a jamais fait dans aucun compliment un usage plus heureux de l'Écriture sainte, que Massillon dans l'exorde de son sermon pour le jour de la Toussaint. Ce compliment est digne de tous les éloges qu'il ne cesse d'obtenir des partisans du bon goût et des amateurs de la vraie éloquence. C'est l'Évangile même qui semble dicter à Massillon de si ingénieuses louanges et lui en fournit la plus riche tournure. L'orateur cite pour texte ces trois mots de l'évangile du jour : *Beati qui lugent : Bienheureux ceux qui pleurent* ; et après un choix si étrange au milieu d'une cour où l'on ne s'entretenait alors que de gloire et de prospérités, l'éloquent prédicateur, prenant le ton d'un apôtre, commente ainsi ces lugubres paroles, au début de son discours : « Sire, dit-il à Louis XIV, si le monde « parlait ici à Votre Majesté, il ne lui dirait pas : « *Bienheureux ceux qui pleurent.* Heureux, vous « dirait-il, heureux le prince qui n'a jamais com- « battu que pour vaincre ; qui a rempli l'univers de « son nom ; qui, dans le cours d'un règne long et flo- « rissant, jouit avec éclat de tout ce que les hommes « admirent, de la grandeur de ses conquêtes, de l'es- « time de ses ennemis, de l'amour de ses peuples, de la « sagesse de ses lois !... Mais, sire, l'Évangile ne parle « pas comme le monde. » On se souvient encore qu'une éloquence si noble et si simple en apparence étonna les courtisans les plus spirituels de Versailles,

et *excita dans l'assemblée, malgré la gravité du lieu, un mouvement involontaire d'admiration*[1].

Cette paraphrase paraît visiblement imitée de Fléchier, qui avait employé le même tour, en prêchant pour la solennité de la Toussaint devant Louis XIV, plusieurs années avant Massillon. Fléchier n'était cependant point l'inventeur de ce compliment. Mais il est permis aux prédicateurs d'être les copistes ou les traducteurs des Pères de l'Église, sans qu'on puisse les accuser de plagiat ; et ce fut dans cette source que Fléchier puisa la belle idée dont il ne sut pas assez profiter. C'est en effet saint Augustin qui a paraphrasé le premier, avec beaucoup d'esprit et même de goût, les béatitudes de l'Évangile, en les appliquant aux empereurs, dans le vingt-quatrième chapitre du livre cinquième de *la Cité de Dieu*[2].

[1] Éloge de Massillon, par d'Alembert.

[2] « Christianos imperatores non ideò felices dicimus, quià vel diutiùs imperarunt, vel imperantes filios morte placidâ reliquerunt, vel hostes reipublicæ domuerunt, vel inimicos cives adversùs se insurgentes et cavere et opprimere potuerunt. Hæc enim et alia vitæ hujus ærumnosæ vel munera, vel solatia, quidam etiam cultores dæmonum accipere meruerunt, qui non pertinent ad regnum Dei, quò pertinent isti : et hoc ipsius misericordiâ factum est, ne ab illo ista, qui in eum crederent, velut summa bona desiderarent. Sed felices eos dicimus, si justè imperant, si inter linguas sublimiter honorantium, et obsequia nimis humiliter salutantium non extolluntur, sed se homines esse meminerunt; si suam potestatem ad Dei cultum maximè dilatandum, majestati ejus famulam faciunt ; si Deum timent, diligunt, colunt ; si plus amant illud regnum ubi non timent habere consortes ; si tardiùs vindicant, facilè ignoscunt ; si eamdem vindictam pro necessitate regendæ tuendæque reipublicæ, non pro saturandis inimicitiarum odiis exerunt ; si eadem veniam non ad impunitatem iniquitatis, sed ad spem correctionis indulgent ; si quod asperè coguntur plerumque decernere, misericordiæ lenitate, et beneficiorum largitione compensant ; si luxuria tanto eis est castigatior, quantò potest esse liberior ; si malunt cupiditatibus pravis, quàm quibuslibet gentibus imperare. Et si

Fléchier n'avait aperçu que le *motif* de ce beau commentaire : Massillon sut le réduire, en tirer la quintessence et se l'approprier. Toute conception intellectuelle ou morale appartient en effet de plein droit à l'écrivain qui réussit le mieux à l'exprimer. Tel est le droit consacré par l'intérêt public, qui ne veut rien perdre des beautés que peut ajouter le goût à la clarté, à l'élégance, à la pureté, à la précision, à l'énergie, à la propriété, à l'éclat et à l'harmonie du style. On est donc convenu, comme d'un axiome de jurisprudence littéraire, qu'il est permis de voler à un auteur toute idée mal écrite, *pourvu qu'on le tue aussitôt*, a-t-on très bien dit, *au jugement du goût*, en rendant la pensée dont on s'empare beaucoup plus riche et plus frappante que n'avait fait l'inventeur.

XXXV. Du style direct et du dialogue.

Si l'on excepte ces portraits et ces compliments, où l'orateur peut, sans déroger, s'abaisser à cueillir quelques fleurs d'esprit, une mâle vigueur, dont le nerf constitue la beauté, doit animer chaque membre de son discours. Toutes les fois qu'on parle à une assemblée nombreuse, on doit tendre à se rendre maître des cœurs ; il n'y a que le langage passionné d'une véhémente éloquence qui atteigne et subjugue la multitude. Les hommes réunis dans un temple pour entendre discuter leurs intérêts éternels, attendent et

hæc omnia faciunt non propter ardorem inanis gloriæ, sed propter charitatem felicitatis æternæ ; si pro suis peccatis, humilitatis et misericordiæ et orationis sacrificium Deo suo vero immolare non negligunt : tales christianos imperatores dicimus esse felices, interim spe, posteà reipsâ futuros, cùm id quod expectamus advenerit. » Sanctus Augustinus de Civitate Dei, lib. 5, cap. 24.

exigent de l'orateur un sujet attachant, un plan lumineux, des preuves convaincantes, de grands tableaux, des mouvements pathétiques, des sentiments touchants, une émotion d'ame toujours croissante, enfin un style coulant et noble, sans vide dans les idées, et sans un seul mot superflu, pour animer et embellir une élocution toujours vive, pure et majestueuse dans sa simplicité. Faut-il en être surpris? Tous les juges du bon goût ont observé que, dans les lectures ordinaires de société, il faut, pour en soutenir l'attrait, choisir plutôt des ouvrages intéressants que des livres d'instruction. La vérité satisfait en tout genre l'esprit d'un lecteur isolé. Mais, dès qu'on est réuni, on veut être ému; et l'on sent le besoin d'un intérêt progressif, quand on entend lire, pour concentrer et fixer son attention, qui n'est jamais et ne peut être qu'une préférence spontanée qu'on accorde aux idées d'autrui sur les siennes propres. Des écrits d'ailleurs excellents, mais froids et surtout abstraits, cessent de plaire quand ils subissent la redoutable épreuve d'une lecture à haute voix dans un cercle. Un auteur paradoxal, systématique, et même, selon le langage de Montaigne, *un peu processif* pour la conversation, y réussit mieux que tant de beaux traités inanimés qui ne lui fournissent aucun aliment.

Orateur sacré, n'oubliez donc jamais, pour l'intérêt même et la gloire de votre ministère, que vous aussi vous destinez plus spécialement encore vos ouvrages à produire un grand effet sur un auditoire bien plus imposant par la délicatesse et la sagacité de son goût; que vous avez sans cesse à vous mesurer avec une plus nombreuse assemblée; que votre zèle et votre talent

s'y trouvent toujours au milieu de vos adversaires transformés en juges ; et que vous plaidez, en quelque sorte, votre propre cause, toutes les fois que vous parlez en public. *Silence!* s'écria le grand Condé, en voyant paraître Bourdaloue dans le temple où la multitude était réunie pour l'entendre ; *silence donc! l'ennemi est en présence.*

Ne croyez pourtant pas faire un livre, lorsque vous composez un sermon. Gardez-vous d'employer jamais les formules glaciales d'un écrivain qui parle dans la chaire, à l'exemple de quelques prédicateurs anglais, de sa plume ou de son papier, tandis que par une illusion heureuse pour lui, on vient écouter son discours comme une inspiration soudaine. Voulez-vous rendre votre éloquence naturelle et animée? Évitez la langueur du monologue par la vivacité du style direct. Conversez donc sans cesse avec tous ces interlocuteurs muets en apparence, mais dont la religion épie et démèle les soupirs, excite et recueille les larmes, entend et exauce les remords. Au lieu de vous enfoncer dans des contemplations abstraites, parlez à cette assemblée déja comme à demi-vaincue par sa foi, et qui se livre pour être émue. Chaque auditeur qui en fait partie attend de vous en secret, au milieu de ce concours public, le sujet d'un magnifique entretien qui va s'établir devant Dieu entre votre ministère et sa conscience. Troublé peut-être d'avance à votre insu dans la solitude de ses pensées, le coupable est prêt à s'isoler par ses remords, quand votre charité laisse l'accusation collective et pour ainsi dire vague, tandis qu'une apostrophe plus précise ferait de chaque censure de votre zèle un reproche individuel. Fiez-vous

donc sans crainte à la puissance de cette morale ainsi généralisée ; sans en diviser, surtout sans en assigner jamais les parts : chacun y démêlera et prendra la sienne.

Si vous en demandez un exemple, vous trouverez un beau modèle de ce style, toujours direct et dramatique, dans l'instruction trop peu appréciée de Massillon, sur la *ferveur des premiers chrétiens*, pour *la cérémonie de l'absoute ;* exhortation unique dans son genre, qui ne ressemble à aucun autre de ses discours, et écrite avec une verve si continue qu'elle semble avoir été composée d'un seul jet. Ce ton ferme et véhément y renforce tellement le grand talent de l'évêque de Clermont, que chaque phrase en action devient un trait qui dans les mains de l'orateur remue et frappe toutes les consciences. Rien ne manquerait à la vigueur de cette composition, animée de la plus saine éloquence, si elle était terminée par une péroraison d'un plus grand effet. Mais le dernier *alinéa* n'est qu'une languissante amplification des deux premières lignes qui le commencent, et Massillon refroidit lui-même l'émotion de son auditoire, après avoir si bien su l'exciter.

Ce n'est point assez de parler à ses auditeurs : il faut encore les faire parler eux-mêmes, et ajouter aux insinuations du style direct l'intérêt plus intime du dialogue. Les anciens traitaient ainsi les matières les plus morales, les plus littéraires, les plus philosophiques. Ces hommes qui étaient plus près que nous de la nature, ne composaient point de livres inanimés pour développer les idées qu'ils avaient recueillies dans leurs méditations ; ils se rapprochaient de la

forme du drame ; ils mettaient en scène quelques amis éclairés, dont ils rapportaient les conférences ; ils discutaient contradictoirement les questions les plus importantes avec autant de profondeur que de clarté ; ils choisissaient chaque lecteur pour arbitre ; et cette méthode attache aux écrits de l'antiquité l'attrait qu'on éprouve quand on entend converser, et non pas disputer, un petit nombre de convives choisis qui se combattent et s'éclairent mutuellement, en se communiquant toutes leurs pensées dans les libres épanchements d'un banquet.

Or, si Platon et Cicéron sont parvenus à rendre intéressants, par le dialogue, des sujets métaphysiques [1],

[1] Tous les traités si lumineux de Cicéron sur l'éloquence, et ses *Offices*, sont des dialogues dont les plus savants et les plus illustres de ses contemporains deviennent les interlocuteurs. Au moment où notre langue allait se fixer, quelques-uns de nos anciens écrivains imitèrent cette méthode philosophique et oratoire de l'antiquité. S'ils ne s'étaient pas formés à cette école, nous n'aurions jamais connu le véritable goût, dont les Grecs et les Romains pouvaient seuls nous fournir les principes et les modèles en tout genre. Guillaume du Vair, évêque de Lizieux, et garde des sceaux au commencement du règne de Louis XIII, avait composé plusieurs dialogues où nous trouvons encore des pages éloquentes, et quelques traits d'une heureuse énergie. Le meilleur de tous est intitulé : *de la Consolation ès-calamités de la vie*. Du Vair y déplore les horreurs de la Ligue. Il dit en parlant de Brisson, de Tardif et de Larcher, conseillers au parlement, condamnés au gibet par les Seize, que *les factieux les ont proscrits, parcequ'ils savaient qu'en de tels magistrats la France avait des arcs-boutants de sa grandeur. Mais*, ajoute-t-il, *ne désespérons pas néanmoins des destinées de notre nation. Les proscriptions de Marius et de Sylla ne furent à Rome que les cris de l'enfantement du plus grand et du plus florissant empire du monde*. On trouve aussi dans les œuvres de Du Vair plusieurs traductions de Démosthène et de Cicéron, un très grand nombre d'éloges funèbres qu'il prononçait aux obsèques de ses parents, de ses collègues et de ses amis, Ces discours ont été parmi nous, dans le seizième siècle, les premières lueurs de l'éloquence en prose, qui égale au moins et me semble même surpasser notre éloquence poétique.

combien cette méthode attachante et rapide ne doit-elle pas donner plus de mouvement et de vie à la morale dans le genre oratoire? Le dialogue en récit y supplée aux interlocuteurs, éclaircit les idées, résout les objections, rompt la monotonie du monologue, reproduit tout le charme d'une conversation animée, fortifie le raisonnement, et inspire une douce confiance, pourvu que l'orateur n'affaiblisse jamais les difficultés qu'il doit se proposer; car si l'auditeur peut renforcer l'argument, il ne veut plus écouter la réponse : et si cette réponse n'est pas péremptoire, elle donne de plein droit gain de cause à l'adversaire. Rien n'est plus propre à renouveler l'attention, que ces suspensions interlocutoires adroitement ménagées, pour faire flotter l'auditoire dans une espèce d'hésitation et d'incertitude qui dérivent d'abord d'un mouvement de surprise inquiète, quand l'orateur se fait à lui-même de fortes objections, mais qui se changent bientôt en curiosité, en intérêt, en examen critique et en jouissance de l'esprit, au moment où il les réfute avec tout l'ascendant de la vérité.

J'aime dans Massillon ces dialogues qui tiennent les auditeurs en haleine au milieu des développements où leur intérêt pourrait se ralentir. En voulez-vous un exemple? je vais le choisir dans son sermon *sur le mélange des bons et des méchants*[1].

« Les justes ôtent à l'iniquité toutes ses excuses.

[1] Je puis en indiquer un autre exemple aussi admirable du même orateur : c'est l'alinéa qui s'ouvre par ces mots : *Mais quel usage plus doux et plus flatteur, etc.*, vers le commencement du second point de son sermon sur l'humanité des grands, pour le quatrième dimanche du *Petit Carême*.

« Direz-vous que vous n'avez fait que suivre les « exemples établis? mais les justes qui sont parmi « vous s'y sont-ils conformés? Vous excuserez-vous « sur les suites inséparables d'une naissance illustre? « vous en connaissez qui, avec un nom encore plus « distingué que le vôtre, en sanctifient l'éclat. Quoi? « la vivacité de l'âge? la délicatesse du sexe? on vous « en montre tous les jours qui, dans une jeunesse « florissante, et avec tous les talents propres au « monde, n'ont des pensées que pour le ciel. Quoi? « la dissipation des emplois? vous en voyez chargés « des mêmes soins que vous, et qui cependant font « du salut la principale affaire. Votre goût pour le « plaisir? le plaisir est le premier penchant de tous les « hommes; et il est des justes en qui il est encore plus « violent, et qui sont nés avec des dispositions moins « favorables à la vertu que vous. Vos afflictions? il y « a des gens de bien malheureux. Votre prospérité? « il s'en trouve qui se sanctifient dans l'abondance. « Votre santé? on vous en montre qui, dans un corps « infirme, portent une ame remplie d'une force di- « vine. Tournez-vous de tous les côtés : autant de « justes, autant de témoins qui déposent contre vous. »

On ne trouverait pas dans les orateurs profanes beaucoup d'exemples de cette logique nerveuse, et de cette analyse claire, serrée et triomphante, qui rappelle le dialogue de Corneille. Nos avocats n'en ont pas la moindre idée au barreau, où les causes présentent souvent des faits qui s'y adapteraient heureusement, si l'on savait les lier, comme en faisceau, pour en former un corps de preuves, par le nœud de cette dialectique oratoire. C'est une conquête que l'élo-

quence sacrée doit au génie de Massillon. Mais des réponses qui se succèdent avec tant de célérité ne peuvent subjuguer l'auditoire qu'en réunissant à chaque ligne la précision et l'évidence. Ce mode dramatique de dialogue, où les questions du ministre de la parole lui donnent pour interlocuteurs tous ses auditeurs, dont il ne peut se constituer l'interprète qu'en s'obligeant à ne jamais déguiser la force de leurs raisons, doit imiter, ce me semble, à certains égards, la concision de l'espèce de petit poëme le plus opposé au genre des sermons : je veux dire, de l'épigramme, où l'on exige que chaque trait soit court, brillant et fort comme la flèche.

Pour rendre hommage à Massillon des imitations et des succès de son école, où il a créé le dialogue oratoire, il faut en citer un autre exemple tiré de l'abbé Poulle, dans la seconde partie de son sermon sur les afflictions. Le disciple approche ici du maître : mais la ressemblance eût été plus heureuse encore, s'il n'avait pas eu la prétention de montrer plus d'esprit, en croyant donner à son style plus d'ornements que n'en avait employé l'évêque de Clermont.

« Dans la prospérité connaît-on les hommes? Je le « demande aux grands de la terre. Leur exemple est « plus frappant et donnera plus de force à cette vé- « rité. Vous avez du crédit : le vent de la faveur vous « porte, vous élève, vous soutient; n'attendez des « hommes que complaisance, soins assidus, louanges « éternelles, envie de vous plaire. Vous les prenez « pour autant d'amis? Ne précipitez pas votre juge- « ment. Dans peu vous lirez au fond de leur cœur ; « mais il vous en coûtera votre fortune. Ce moment

« critique arrive : un revers imprévu hâte votre chute : « tout s'ébranle, tout s'agite, tout fuit, tout vous « abandonne. Quoi ! ces esclaves toujours attachés à « mes pas? ils vous punissent de leurs humiliations « passées. Quoi ! ces flatteurs qui canonisaient toutes « mes actions? Vous n'avez pas de quoi payer leur en- « cens : vous n'êtes plus digne qu'ils vous trompent. « Quoi ! ces ingrats que j'avais comblés de bienfaits? « ils n'espèrent plus rien de vous, ils vont vendre ail- « leurs leur présence et leurs hommages. Quoi ! ces « confidents, les dépositaires de mes secrets? ils ont « abusé de votre confiance pour travailler plus sûre- « ment à votre ruine. Comptez à présent tous ceux « qui sont restés autour de vous, et qui vous demeu- « rent fidèles après l'orage : voilà vos amis ! Vous n'en « eûtes jamais d'autres. Le monde n'est rempli que « de ces ames basses et vénales qui se livrent au plus « puissant ; de ces courtisans mercenaires, prostitués « à la fortune, et toujours courbés devant l'autel où « se distribuent les graces. Renversez l'idole qu'ils « adorent : ils la maudiront. Mettez à sa place telle au- « tre idole qu'il vous plaira : ils l'adoreront. O honte « de l'humanité ! Dans le siècle où nous sommes, on « pardonne plus aisément des injustices qu'une dis- « grace. Un homme perdu d'honneur, s'il est puis- « sant, trouvera mille approbateurs : un homme ver- « tueux et sans tache, s'il est malheureux, ne trou- « vera pas un seul consolateur. »

XXXVI. De la chaleur du style.

Plus le dialogue sera fréquent dans un discours, moins les apostrophes y seront nécessaires ; et moins

on prodiguera cette dernière figure, plus elle aura d'effet. C'est dans les apostrophes que l'orateur doit déployer toute sa véhémence, s'il craint le danger et la confusion très commune de s'échauffer tout seul : semblable alors, dit Cicéron, à un homme ivre au milieu d'une assemblée à jeun, *ebrius inter sobrios*. Le sentiment s'insinue toujours mieux et produit des impressions plus profondes que le raisonnement, surtout durant ces instants d'effervescence, où le génie et l'ame du prédicateur ont besoin de s'élancer avec assez d'impétuosité pour entraîner l'auditoire, tantôt par la force des preuves, tantôt par la rapidité des mouvements. Les apostrophes multipliées, et principalement les exclamations fréquentes, décèlent un déclamateur qui ne sait point écrire, qui est troublé plutôt qu'ému ; qui montre l'épuisement de son esprit à la fin de chaque période ; qui laisse avorter toutes ses idées, dont il ne suit jamais le fil, les developpements et les rapports ; qui, en réitérant la même figure, *saute sans cesse*, dit Cicéron, *parcequ'il ne sait pas marcher, bien moins encore courir* [1] ; et se flatte ainsi de suppléer aux transports de l'éloquence par des efforts stériles ou des convulsions affectées.

Il est nécessaire sans doute que l'orateur anime ses compositions de cette chaleur d'ame qui annonce la sensibilité et la réveille. S'il est dépourvu dans ses écrits de ces idées ardentes qui viennent du cœur de l'homme éloquent, et vont droit à celui de l'auditeur, son langage le plus emphatique ne sera jamais qu'un

[1] « Crebris compellationibus orationem quasi saltu tollebat in altum : incedere, multòque minùs currere nesciens. » Brutus, seu de claris oratoribus, 37.

languissant jargon, destiné à s'éteindre comme un vain bruit dans l'oreille, qu'il importune toujours et n'intéresse jamais.

> Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur.

La maxime de Boileau ne sera point contestée. Mais si on entendait par le mot *chaleur* les fermentations d'un cerveau creux, dont l'exaltation n'est que du délire, et se manifeste par cette double confusion d'idées et de paroles que les Anglais appellent *de la prose ivre*[1]; si l'on entendait l'audace du paradoxe uni au mauvais goût, les apostrophes continuelles, les mouvements divergents, les exclamations, les transports factices, les hyperboles ou l'enflure d'une élocution hydropique, les mouvements convulsifs, enfin un style gonflé de métaphores outrées... Ah! préserve-toi de ces écarts et de ces excès, jeune orateur, qui as reçu de la nature l'inépuisable présent du génie : crois que le véritable enthousiasme n'est autre chose que l'inspiration sublime d'une imagination vivement exaltée, toujours unie à la raison, qu'elle ne sacrifie pas, mais qu'elle enflamme en lui donnant l'intérêt et l'accent d'un sentiment passionné. Crois surtout, sans l'apprendre par ta propre expérience, que l'épilepsie du cerveau ne fut et ne sera jamais la verve oratoire. Veux-tu savoir ce qui est froid? c'est tout ce qui est exagéré, tout ce qui est obscur, tout ce qui est surchargé de fleurs et d'antithèses, tout ce qui est entortillé, tout ce qui est vide de sens, tout ce qui annonce de la recherche, des efforts, de la prétention au bel

[1] Some drunken prose.

esprit, tout ce qui est écrit sans imagination et sans ame, et surtout rien n'est plus froid qu'une fausse chaleur.

C'est à des caractères bien différents que l'on reconnaît le vrai talent de l'éloquence. L'orateur qui le possède sait, sans se montrer jamais commun, être toujours simple ; il évite tout ce qui est ampoulé, vague, affecté ; et il veut à la fois plaire à la raison, toucher le cœur et charmer l'oreille. Maître de ses expressions comme de ses pensées, il s'élève, il s'attendrit, il se passionne, quand son sujet demande tour à tour de la noblesse, de la sensibilité, de la véhémence . Une matière bien préparée fait affluer sous ses pinceaux cette richesse de couleurs qu'Horace promet aux compositions ainsi mûries dans l'esprit de l'écrivain. *Je veux*, dit Quintilien, *que l'on soigne toutes ses expressions, mais que la principale sollicitude ait pour objet essentiel le fond des choses* [1].

Pour écarter de ses discours le remplissage de la déclamation, il faut donc qu'un orateur réfléchisse longtemps avant d'écrire ; car ce n'est jamais à la suite d'une méditation profonde qu'on se livre à ce luxe stérile des mots, dans lequel un critique habile démêle aussitôt un simple jeu mécanique de la plume; ce n'est point après un pareil travail préparatoire, comme on peut s'en assurer par soi-même, que l'esprit vague et détendu se tourmente à pure perte pour trouver les expressions et les tournures les plus propres à bien rendre ce qu'on veut dire. Pourquoi ne découvre-t-on rien dans certains moments? parce-

1 « Curam ergò verborum, rerum volo esse sollicitudinem. » Quintil. Præmiorum, lib. 7.

qu'on ne sait réellement ni où l'on veut aller, ni ce qu'on cherche. C'est ici une poétique d'expérience qu'on apprend tous les jours dans l'art et l'habitude d'écrire. On se croit dans une léthargie de stérilité : on est seulement au milieu d'un désert et d'un nuage. Vous vous plaignez d'éprouver, à chaque membre de vos périodes, une nouvelle difficulté pour rendre exactement votre pensée? Quand votre plume s'arrête, ne poursuivez plus l'expression qui la fuit : remontez plutôt à votre première intention oratoire : demandez vous-même à votre esprit ce qu'il se propose de développer, et son hésitation vous apprendra qu'il ne le sait pas bien. Les mots, dit Horace, viennent se présenter d'eux-mêmes à l'écrivain qui a bien médité son sujet.

Qui lecta potenter erit res,
Nec facundia deseret hunc, nec lucidus ordo.

L'orateur ne doit plus avoir rien à chercher quand il cède au besoin de jeter sur le papier les richesses conquises dans ses méditations solitaires. La composition décharge sa mémoire, et la soulage en débarrassant son esprit ainsi fécondé, au lieu d'être pour lui un effort, une fatigue, ou même un travail. Son unique indécision a pour objet le choix de ses idées : son seul embarras consiste à bien combiner la hardiesse ou la simplicité de ses expressions, la variété de ses tournures, le ton de ses couleurs, la mesure de ses mouvements, et les rapports de son sujet avec son style. Les sacrifices qu'il fait au goût et à la rapidité de son discours n'énervent point son éloquence : ils assurent au contraire un nouveau plaisir à l'auditeur,

qui sait admirer un tour d'esprit naturel et vrai dans un style coulant et laconique. Ce mérite si rare et si digne d'être universellement goûté, perd cependant tout son prix aux yeux de ces hommes qu'une fausse énergie éblouit, et qui méconnaissent le vrai beau dans les arts, depuis que leur cœur blasé ne sent plus la nature. On sait que Sénèque trouvait l'éloquence de Cicéron trop simple, et que son disciple Néron fit dorer les statues de Lysippe. Mais Sénèque et Cicéron en sont-ils moins à leur place dans l'opinion de la postérité ?

XXXVII. Des épithètes.

Cependant, malgré ce riche fonds d'idées que la méditation suggère à l'orateur, et dont l'éloquence tire la force de ses preuves, la fermeté de sa marche, ainsi que la véhémence de ses mouvements, l'élocution oratoire manquerait encore de plénitude et de vigueur, si elle était surchargée d'un vain luxe d'épithètes parasites. Virgile, avec lequel Racine partage aujourd'hui la primauté parmi tous les écrivains en vers les plus signalés par la poésie de style, fut doué par la nature d'un sentiment et d'un besoin du beau qui tourmentaient son goût jusqu'à ce que son esprit eût atteint la perfection idéale dont il s'était formé l'image. Il est, avec Horace, celui des poëtes de l'antiquité qui a su donner le plus de relief à sa pensée par les mots auxiliaires dont il l'environne, et qui a le plus enrichi, le plus embelli ses vers par des épithètes de génie, des épithètes créées et presque toujours métaphoriques, qui agrandissent le domaine de l'imagination, en transportant, de la manière la

plus heureuse, l'emploi des mots, du moral au physique et du physique au moral. Chaque page de ses poëmes en offre des exemples classiques. J'invite les orateurs à former leur goût à cette école. J'ai lu quelquefois de suite un chant tout entier de l'Énéide, en bornant mon examen à chercher et à bien approfondir la savante théorie des épithètes de Virgile ; car il faut décomposer ainsi en détail chaque partie de son style, pour en sentir tout le charme et pour en découvrir toute la richesse. C'est une étude suivie dont j'ai voulu m'occuper sous différents rapports, en méditant les poëtes et les orateurs ; et elle m'a toujours paru aussi piquante qu'instructive.

Voltaire montre un art particulier en ce genre. Il y cherche beaucoup moins à faire briller son imagination que son esprit ; il a presque toujours visiblement le projet de former entre le substantif et l'adjectif une antithèse remarquable, non de mots, mais d'idées, dans le choix de ses épithètes. Quand on examine ses ouvrages avec cette attention analytique, on y est frappé des contrastes fréquents et sensibles d'une *absurde férocité*, d'une *atroce démence*, etc., etc., oppositions manifestement cherchées, et qui semblent indiquer l'un des secrets habituels de sa diction.

Massillon nous avait fourni avant l'auteur de la *Henriade* les plus heureux exemples de ces mêmes antithèses entre les épithètes et les substantifs qu'elles contredisent. Parmi les preuves que je pourrais en produire, je me borne à cette seule phrase de son discours pour le troisième dimanche du *Petit Carême : Une* IMPIÉTÉ SUPERSTITIEUSE, dit-il, *refuse au Très-Haut la connaissance de l'avenir*, et *a la faiblesse d'aller*

consulter une pythonisse. L'adjectif qui, selon son acception étymologique et littérale, doit nécessairement *ajouter* une idée nouvelle à la signification incomplète d'un mot pour exprimer toute une pensée, devient donc inutile, toutes les fois qu'il ne sert point à le caractériser ou à le graduer. Toute épithète qui n'est pas nécessaire pour la clarté, l'énergie, la couleur ou l'harmonie, et qui ne figure point sensiblement dans une période, ne doit jamais y trouver place. Proscrivez-la comme un pléonasme, quand elle n'est pas commandée par ces divers besoins. La règle est facile et sûre ; et c'est elle seule que doit consulter votre goût, quand vous relisez, la plume à la main, chaque page de votre composition, pour l'émonder, comme d'autant de bourgeons superflus, de toutes ces épithètes oiseuses qui affaiblissent toujours l'idée, quand elles ne contribuent pas à la fortifier.

La méthode des grands maîtres en toute espèce de style consiste à laisser le plus souvent aux lecteurs ou aux auditeurs le soin de mettre eux-mêmes l'épithète à côté du mot qui l'appelle et l'attend. C'est une jouissance de plus pour leur sagacité, et un nouveau triomphe pour le talent. Les adjectifs et les adverbes, qui semblent donner plus d'éclat et de vigueur à la pensée, l'atténuent souvent au contraire en énervant le style. Plus on veut dire, plus on croit dire, et moins on dit. La doctrine ordinairement si exacte de Quintilien me semble trop relâchée sur cette règle de goût. Il réserve aux seuls orateurs la sévérité des principes, dans cette partie de l'art d'écrire ; et il se montre indulgent jusqu'au mépris envers les poëtes, déja beaucoup trop enclins, par le besoin du mètre

ou de la rime, à exténuer leurs vers par des épithètes inutiles. Mais, loin de se montrer moins difficiles et moins délicats en poésie qu'on ne doit l'être en éloquence, les vrais favoris des Muses rejetteront avec dédain une si humiliante prérogative. « Il suffit aux « poëtes, dit-il, qu'une épithète convienne au mot « auquel elle s'applique : ainsi on leur passe de l'*i-« voire blanc* et du *vin humide*. Mais dans la prose « toute épithète qui ne produit aucun effet devient « vicieuse, et l'effet qu'elle doit produire est d'ajou-« ter tellement à la chose dont on parle, que sans elle « l'idée ne se trouve point exposée avec assez de « clarté [1]. »

On a remarqué très judicieusement que dans l'analyse philosophique des langues, le substantif n'est jamais rien en lui-même, excepté dans l'ordre purement physique, puisque tout substantif moral est un mot abstrait et n'existe que dans la pensée, comme *puissance*, *science*, *vertu*, et tous les objets purement intellectuels ou moraux ; au lieu que l'adjectif qui en dérive est tout, philosophiquement parlant, parce-qu'il devient aussitôt individuel et sensible en s'attachant à un être *puissant*, *savant* ou *vertueux*.

Cette théorie est très vraie en métaphysique : c'est peut-être tant pis pour elle, au jugement des lecteurs moins idéologues, qui n'aiment pas à laisser divaguer leur esprit dans des abstractions. Il n'en est nullement ainsi dans l'éloquence, où le substantif est tout, quoi-

[1] « Poetis satis est convenire verbo cui apponitur ; et ità *dentes albi* et *humida vina* in his non reprehenduntur. Apud oratorem verò nisi aliquid efficitur, redundat, tùm autem efficitur si sine illo quod dicitur minùs est. » Lib. 8, cap. 6.

qu'il ne représente que des idées simples et primitives, et où l'adjectif au contraire n'est rien en soi, si ce n'est pour exprimer des idées complexes ou accessoires; souvent même moins que rien, quand il ne se transforme pas en épithète auxiliaire ou plutôt nécessaire : il n'apporte alors que redondance dans le style ; et il va fatiguer inutilement la période, en ne renchérissant point sur le sens qu'elle présenterait assez à l'esprit, indépendamment de toutes ces languissantes répétitions. Les épithètes sans fonction rendent l'élocution lâche et traînante. Horace, si brillant dans le choix et la grace de ses épithètes, a prononcé le plus irrévocable anathème contre toute espèce de superfluité dans le style :

> Omne supervacuum pleno de pectore manat.

Il est des discours étincelants de traits ingénieux, et qui paraissent néanmoins vides ou pauvres d'idées, comme nous l'avons déja reproché au père de Neuville, uniquement parcequ'on pourrait en retrancher des lignes entières, sans rien couper dans le vif et sans y laisser la moindre obscurité.

Mais si les épithètes vagues donnent au style de la diffusion et de la langueur, les épithètes à prétention peuvent le rendre bizarre et burlesque, par le ridicule d'une fausse énergie.

En voici un exemple que je vais tirer d'un orateur et d'un discours vantés dans toutes les rhétoriques. En prêchant l'oraison funèbre de madame la dauphine, le 15 juin 1690, Fléchier voulut lui faire un mérite de sa résignation durant le cours d'une maladie longue et incurable. Il crut qu'il était plus héroï-

que de conserver cette fermeté dans une mort lente, que de la déployer un moment contre une mort brusque et imprévue, « dont on peut, dit l'orateur, « triompher plus aisément, parceque l'ame, n'étant « pas alors affaiblie par de longues souffrances, reste « entière pour lui opposer une constance *ramassée.* » Je ne connais dans les ouvrages de Fléchier aucun autre exemple de prétention à la création et à la vigueur des épithètes. L'essai ne lui a point réussi. Cette énergie ne lui est nullement familière; mais que dis-je? est-ce bien là de l'énergie? Il crut peut-être imiter Bossuet en employant une expression si sauvage; mais dans cette supposition il s'est étrangement trompé.

Vingt ans auparavant, le 22 août 1670, dans l'oraison funèbre de madame Henriette d'Angleterre, Bossuet avait fait un usage très juste du mot *ramasser*. appliqué au récit de cette mort soudaine et pour ainsi dire tragique, dont Fléchier jugeait l'assaut plus propre à inspirer du courage aux mourants. Nous venons d'entendre le disciple ou le copiste. Voici comment le maître avait parlé avant lui :

« Alors qu'avons-nous vu? qu'avons-nous ouï?.... « Elle excitait le zèle de ceux qu'elle avait appelés « pour l'exciter elle-même..... Tout était simple, tout « était solide, tout était tranquille. Dieu s'est hâté : « en neuf heures l'ouvrage s'est accompli. Voyez com- « bien sa mort a été terrible! Pouvait-elle venir plus « prompte ou plus cruelle? C'est *ramasser* toutes ses « forces, c'est unir tout ce qu'elle a de plus redouta- « ble, que de joindre, comme elle a fait, aux plus vi- « ves douleurs, l'attaque la plus imprévue. »

C'est ici le langage de la vérité et de l'éloquence. On ramasse tout ce qui se forme de différentes parties, tout ce qu'on assemble, tout ce qu'on réunit, tout ce qui est épars ou dispersé. On *ramasse* donc *ses forces*, parce qu'on les tire des secours de la religion, de sa foi, de ses espérances, de sa situation, de son repentir, de sa raison, de son caractère : voilà ce qui peut consoler et fortifier les mourants. La mort aussi *ramasse toutes ses forces* pour accabler sa victime, la promptitude de la maladie, la multitude et la violence des maux, les crises et le déchirement de la douleur ; et Bossuet a parfaitement signalé ce cortége de la mort, en indiquant toutes ses plus cruelles rigueurs envers l'infortunée Henriette d'Angleterre. Mais qu'est-ce donc qu'une *constance ramassée?* La constance ne saurait être éparpillée. Elle rallie toujours les éléments dont elle se compose, la force, le courage, la fermeté, la résignation ; enfin elle *ramasse* tous ses appuis, et ne peut jamais être *ramassée*. On voit la différence des deux manières de Bossuet et de Fléchier : elle marque ici celle du bon et du mauvais goût.

Bossuet est original et admirable dans le choix de ses épithètes, dont l'emploi est presque toujours une invention de son génie. Elles lui fournissent des rapports nouveaux et sublimes, comme, par exemple, ce contraste étonnant que son imagination découvre entre le néant et la magnificence des décorations funèbres dans la représentation du mausolée du grand Condé, lorsqu'il dit dans sa péroraison : « Jetez les « yeux de toutes parts : voilà donc tout ce qu'a pu « faire la piété pour honorer un héros : des titres, des

« inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus : « des figures qui semblent pleurer autour d'un tom- « beau, et de fragiles images d'une douleur que le « temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui « semblent vouloir porter jusqu'au ciel le *magnifique* « témoignage de notre *néant*. »

Bourdaloue est très sobre en épithètes; et elles sont toujours justes, simples et nécessaires. Massillon en fait un usage très modéré et très ingénieux pour augmenter l'éclat de sa pensée, la beauté de ses images et l'harmonie de son style. Neuville en est surchargé: cette loquacité rend son élocution flasque et assoupissante. C'est pour cela que ses discours paraissent un vain bruit de paroles, quoiqu'ils soient quelquefois assez solidement prouvés, et qu'on y trouve même de la profondeur.

XXXVIII. De la nécessité de travailler son style.

Effacez vous-même, orateur chrétien, tous ces pléonasmes. Jugez sévèrement vos productions, et bannissez avec ces redondances toutes les familiarités de style qui ravalent la majesté des idées. On n'exige pas que tout soit également frappant dans un sermon: mais on demande que tout soit écrit avec soin, et que l'éloquence dédommage, par la beauté de l'élocution, de celle qui manque aux pensées : comme la sculpture supplée par les richesses des ornements à l'imitation plus difficile de la nature. C'est le grand art de Voltaire dans les scènes les moins animées de ses tragédies. Il faut des repos pour l'admiration : il en faut surtout dans la véhémence; de sorte que si l'on dit qu'il se trouve plusieurs morceaux vraiment éloquents dans

un sermon écrit d'ailleurs avec noblesse, soutenu avec intérêt, et raisonné avec force, on l'aura suffisamment loué, puisqu'il n'en existe encore aucun qui soit également parfait sous tous les rapports de l'art.

Aspirez-vous au mérite d'un style pur et élégant? multipliez donc les copies de vos discours; et à l'exemple de Fénelon, qui, né avec une si prodigieuse facilité, a laissé néanmoins onze manuscrits différents et complets de son Télémaque, écrits en entier, ou du moins raturés et corrigés de sa main, ne cessez de transcrire aussi votre ouvrage, jusqu'à ce que vous soyez parvenu à vous satisfaire vous-même. Tout orateur doit adopter la devise de César, qui *croyait n'avoir rien fait, tant qu'il lui restait quelque chose à faire.* Plus on écrit, mieux on écrit; et ce n'est qu'en surmontant l'ennui de ces transcriptions réitérées, que l'on peut déployer dans son style toute la perfection de son goût. Aussi très peu de gens de lettres font-ils usage de toutes leurs forces. La plupart d'entre eux, accoutumés à se contenter trop tôt, meurent sans avoir jamais ni connu ni fait connaître l'étendue de leur talent. Les idées accessoires, les beautés de détail, les heureuses combinaisons de la finesse, du nombre et de l'harmonie, le doux sentiment d'un morceau achevé qu'Horace a si bien défini et si bien exprimé par ces mots, *qui me mihi reddat amicum*, enfin les tournures élégantes et variées qui font le charme du style, se présentent rarement à l'esprit de l'écrivain dans le premier jet d'un ouvrage, et sont ordinairement le prix d'une longue correction. Tant qu'il est possible de changer, il est possible de mieux faire. C'est le caractère du beau dans les arts, de frapper si vivement le

talent qui le produit et le spectateur qui l'admire, qu'également épris du même enthousiasme, ils ne puissent plus rien imaginer au delà de ce qu'ils voient.

Tous nos grands orateurs, qui ont fait de l'éloquence de la chaire l'un des plus riches domaines de notre littérature nationale, se sont plus ou moins signalés par ce mérite suprême du style qui seul assure la vie d'un ouvrage. La perpétuité de leur renommée est garantie par l'exemple et par les principes de tous les grands maîtres de l'art. Ce n'est plus moi, c'est Quintilien qu'il faut entendre parler, quand il insiste avec tant de force sur l'importance et la nécessité de ces laborieuses corrections, sans lesquelles on ne saurait obtenir et conserver aucune gloire. « Traitons, dit-il, « maintenant du soin de corriger ce qu'on a écrit, « soin qui forme une partie considérable de la com- « position ; car ce n'est pas sans raison qu'en prenant « ce mot dans le sens propre, on a dit que le style (la « plume) n'agit pas moins en effaçant qu'en écrivant. « Ce que j'appelle corriger, c'est ajouter, retrancher « et changer. La clarté est la qualité première et fon- « damentale du style. Il faut que rien ne manque à « la phrase et qu'il n'y ait rien de trop [1]. On ne par- « vient point à bien composer en composant vite, et « l'on parvient à composer vite en composant bien [2].

[1] « Sequitur emendatio, pars studiorum longè utilissima. Nec enim sine causâ creditum est stylum non minùs agere cùm delet. Hujus autem operis est adjicere, detrahere, mutare. » De institutione oratoriâ, lib. 10, cap. 4. « Nobis prima sit virtus perspicuitas ; nihil neque desit, neque superfluat. » Lib. 8.

[2] « Citò scribendo non fit ut benè scribatur, benè scribendo fit ut citò. » Lib. 10, cap. 3.

« Toutes nos pensées nous plaisent au moment où elles « viennent se présenter à notre esprit ; car autrement « on ne les écrirait pas. Après ce premier jet qui ne « saurait être jamais trop rapide, il faut revenir à « l'examen et remanier cette composition, dont la fa- « cilité doit toujours nous être suspecte. Imposons- « nous, avant tout, la loi d'écrire le mieux qu'il nous « est possible ; et de cette habitude naîtra la célérité [1]. « Cicéron dit que le style est le grand maître et le « principal ressort de l'éloquence [2]. Que personne « ne se flatte donc de devenir disert à peu de frais, ou « par la seule fatigue d'autrui. Qu'on se persuade « bien, au contraire, qu'il faut veiller, pâlir sur un « ouvrage et faire des efforts extraordinaires pour le « rendre parfait. Tout orateur doit se fixer à lui-même « un guide, une pratique, une manière qui lui soit « propre ; en sorte néanmoins que cet ordre de tra- « vail paraisse moins en lui un effet de l'art et le fruit « de l'application, qu'un heureux don de la nature. « L'art oratoire, s'il en est un, peut nous indiquer « promptement le chemin ; mais il se borne à nous « découvrir les trésors de l'éloquence : c'est à nous à « savoir en faire usage [3]. Il est des maîtres qui après

[1] « Omnia enim nostra dùm nascuntur placent : alioquin nec scriberentur : sed redeamus ad judicium, et retractemus suspectam facilitatem. Primum hoc constituendum est, ut quàm optimè scribamus : celeritatem dabit consuetudo. » Lib. 10, cap. 3.

[2] « Stylum Tullius optimum effectorem ac magistrum dicendi vocat. » Lib. 10, cap. 3.

[3] « Nemo expectet ut tali vel tantùm alterius labore sit disertus. Vigilandum ducat, iterùm enitendum, pallendum. Est facienda sua cuique vis, usus, dux, ratio ; nec tanquàm hæc tradita, sed tanquàm innata. Ars oratoria, si qua est, viam demonstrare velociter potest : verum ars satis præstat si copias eloquentiæ ponit in medio : nostrum est uti iis scire. » Lib. 7, cap. 10.

« un exercice de quelques jours, et sans aucun plan, « ne suivant que leur caprice, traitent les orateurs qui « ont fait le plus d'honneur aux lettres, d'écrivains « froids, timides, secs, ennuyeux, languissants, selon « que l'une ou l'autre de ces épithètes se présente à « leur plume. Ils sont en vérité bien heureux de se « trouver éloquents avec si peu de peine, sans aucune « science, aucun travail, aucune règle. Je les en féli- « cite, et j'avoue qu'ils m'amusent infiniment [1]. »

C'est la raison, c'est le bon goût qui suggèrent à Quintilien toutes ces réflexions, dont le seul exposé démontre la sagesse, et suffit pour en faire des préceptes éternels de l'art. Il faut donc retrouver, en relisant de sang-froid et en jugeant ses propres ouvrages, la même promptitude de tact et la même sévérité de critique dont on use dès le premier coup d'œil qu'on jette sur les productions d'autrui, surtout de ses rivaux, pour y démêler leurs fautes ou leurs négligences : ce qui est infiniment plus facile que d'en saisir toutes les beautés ; car pour apercevoir les défauts d'un discours il suffit de connaître les règles, et peut-être même d'avoir le sentiment des convenances ; au lieu que pour en apprécier les différents genres de mérite, il faut s'associer en quelque sorte à la composition de l'auteur, et avoir été doué d'une sagacité assez prompte et assez continue, pour sentir, comme par un heureux instinct, les inspirations du génie, les richesses de l'i-

[1] « Invenias præceptores qui brevem dicendi exercitationem consecuti, omissa ratione, ut tulit impetus, passim tumultuentur, eosque qui plus honoris litteris tribuerunt, et ineptos, et jejunos, et trepidos, et infirmos, ut quodque verbum contumeliosissimum occurit, appellent. Verum illis quidem gratulemur, sine labore, sine ratione, sine disciplina disertis. Nobis certe sunt voluptati. » Lib. 2. cap. 12.

magination, le charme d'une diction naturelle, la finesse de l'esprit et la délicatesse du goût. En effet, pour peu qu'on ait l'habitude d'écrire, on distingue d'abord les morceaux qui ne sont point assez médités ou assez travaillés, et qui échappent de la plume de l'écrivain avant d'avoir acquis dans son cerveau toute leur maturité. *Cet air facile qui fait*, dit très bien le grand poëte lyrique Jean-Baptiste Rousseau [1], *le charme d'un ouvrage, ne consiste point dans l'inobservation des règles; au contraire, cette inobservation fait voir l'impuissance où l'on est de surmonter les difficultés de l'art.*

Une composition précipitée ou négligée se reconnaît donc aussitôt, non pas, comme on le croit communément, à l'aimable abandon d'une diction libre et naturelle dans ses tournures, mais à l'embarras de la phrase, dont tous les mouvements sont roides et contraints. Plus l'écrivain se hâte, plus ensuite le style se traîne; et quand on dit qu'un discours sent le travail, c'est une preuve évidente qu'il n'est point assez travaillé. On n'aperçoit plus la dent de la lime, lorsque l'acier a été bien poli.

En effet, plus les idées ont acquis de substance par la méditation, plus il est aisé d'écrire d'une manière élevée et ferme tout ce que l'esprit a conçu avec profondeur. La magie d'une correction sévère donne au style un air facile, sans qu'on puisse apercevoir le moindre effort dans son élégance, qui ne paraît plus qu'un heureux présent du goût. Si votre génie a creusé et fécondé ainsi le sujet que vous traitez, la composition deviendra pour vous une jouissance; et

[1] Lettre à M. de Lasseré du 29 décembre 1735.

vous ne commencerez à sentir le poids et les épines du travail qu'au moment où, devenu votre propre censeur, vous soumettrez le premier élan de votre imagination à l'examen de votre jugement.

Profitez donc, selon le langage énergique de Montaigne, des beautés *prime-sautières* de style qui viendront s'offrir à votre plume, au moment même où votre esprit effacéra d'avance dans la copie suivante une partie de ce que vous écrirez alors de verve, mais avec négligence, en traçant les premiers linéaments de votre ouvrage. C'est là, c'est dans cette première effervescence du talent, que viennent se présenter d'elles-mêmes les tournures fécondes et originales, les expressions heureuses, les traits sublimes de création et non pas de travail, qui ne subissent jamais aucun changement dans les transcriptions successives, coûtent le moins de peine à l'écrivain, et lui font pourtant le plus d'honneur; mais ce n'est pas là qu'il faut poursuivre les beautés accessoires dont la recherche anticipée écarterait d'autres inventions plus importantes; ce n'est pas là qu'il faut attiédir l'inspiration de son talent par des distractions minutieuses. Tous les détails du style vous occuperont assez quand il faudra donner les derniers coups de pinceau à votre composition, sans vous fatiguer d'avance du soin d'orner l'édifice, au moment où vous devez en poser les bases et en régler les dimensions. Une correction prématurée ralentirait l'essor du génie. Il ne faut revoir son travail, selon la sage maxime de Quintilien, qu'au moment où le premier feu de l'imagination est entièrement refroidi : *refrigerato inventionis ardore* [1].

[1] « De Prolegomenis. »

Ce n'est donc pas à l'écrivain qui médite ou crée un ouvrage, mais au censeur qui se juge lui-même, que Boileau dit avec tant de raison :

Soyez-vous à vous-même un sévère critique.

Cependant cette rigidité d'un goût délicat ne doit jamais dégénérer en timidité et bien moins encore en scrupule, *petitesse d'esprit*, dont Fénelon nous avertit *qu'il faut s'affranchir dans le style comme dans la morale*[1]. Une révision qui se fait la plume à la main, est pour ainsi dire une répétition raisonnée de la composition primitive.

La correction qui doit résulter de cette révision oratoire ne consiste pas simplement dans la pureté grammaticale du style : elle a pour objet principal la construction de la période qui doit développer la pensée de l'orateur avec un ordre clair et progressif, pour l'accorder avec l'harmonie et la pompe de l'éloquence. On construit généralement assez bien le langage de la conversation, qui ne demande jamais une harmonie soignée, dans lequel les inflexions de la voix favorisent la clarté, et où les idées n'ont ordinairement ni beaucoup de profondeur ni beaucoup d'étendue. La disposition et la place des mots exigent plus de combinaisons dans la langue écrite, et bien plus encore dans un discours. Les effets du style doivent y appeler une rigoureuse attention, parce qu'ils embrassent une grande multiplicité d'intérêts. L'originalité et la vivacité du génie de Bossuet se font spécialement remarquer dans sa manière savante de construire ses

[1] Lettre à l'Académie française.

périodes. On y reconnaît aussitôt son empreinte. Le fond de sa pensée, et par conséquent l'objet de sa phrase, sont constamment signalés par l'ordre des mots qui en marquent la place et en préparent l'effet. Rien n'est recherché dans les tournures et la coupe de sa diction : rien n'y paraît même concerté avec effort. Que l'on essaie pourtant de refaire sa période, d'y ajouter, d'en retrancher, d'y déplacer même une seule expression ; j'ose affirmer, d'après plusieurs épreuves, qu'on n'y parviendra point sans en diminuer l'effet. Il est du très petit nombre de ces écrivains créateurs, dont le style, ainsi consacré par l'inspiration du génie, ne peut subir aucune transformation qui n'en altère aussitôt le nombre, l'éclat ou l'énergie.

Une correction soignée, quelque rebutante qu'elle soit pour la paresse, dédommage du travail et des tourments qu'elle coûte, par le sentiment, le besoin, l'espoir de la perfection, et bien mieux encore, par la satisfaction intime du goût, pour lequel chaque changement heureux, qui lui offre dans un discours le tableau de ses conceptions fidèlement peint, animé, et fini à souhait, devient un enchantement qu'il faut avoir éprouvé pour s'en former l'idée. L'auditeur n'en saisit que l'ensemble ; au lieu que pour l'orateur qui le compose, chaque partie a d'autant plus d'intérêt, qu'il est obligé d'en combiner tous les rapports, et d'en juger ensuite, avec un esprit inexorable de critique, toutes les idées, toutes les couleurs, toutes les preuves, tous les mouvements, toutes les expressions, j'ai presque dit toutes les syllabes.

Mais il faut avouer que ce charme, si souvent interrompu par des intervalles d'hésitation et de difficulté

pour bien exprimer ce qu'on sent, ce qu'on pense ou ce qu'on veut peindre, est toujours à une énorme distance de l'ivresse de la composition, durant laquelle l'orateur, ravi de ses conquêtes, savoure avec mille fois plus de délices le premier suffrage de sa conscience littéraire, qu'il ne jouira jamais des applaudissements publics.

Voilà jusqu'où doit s'étendre la sollicitude d'une composition sévèrement travaillée. Et qu'on ne m'accuse point d'inviter ici les orateurs à dessécher leur éloquence pour épurer leur style. Je sais qu'un goût pusillanime peut affaiblir tout ce qu'il aspire à perfectionner avec trop de scrupule, et que l'impétuosité oratoire dédaigne les recherches minutieuses qui éteindraient son ardeur ; mais je sais aussi qu'on peut écrire de verve et corriger ensuite ses premières esquisses avec lenteur, sans refroidir la chaleur primitive, et qu'il existe un juste milieu entre le danger de l'inapplication qui se permet des fautes de goût, et l'abus du travail qui, en polissant trop les phrases, amortirait les élans du génie. Le grand *maître en l'art d'écrire* a dit avant moi aux écrivains de tout genre :

> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage;
> Polissez-le sans cesse et le repolissez;
> Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.

XXXIX. Du discours de Buffon sur le style.

Les délices d'une composition où le talent et le goût se prêtent ainsi un mutuel éclat, ont été profondément senties et pompeusement exaltées par l'un de nos plus illustres contemporains. Buffon, ce peintre sublime,

qui s'est montré, je ne dirai pas un orateur du premier rang, mais le pompeux historien et quelquefois le poëte enchanteur de la nature, prononça un discours très brillant sur le style, le jour de sa réception à l'Académie française. Il appartenait sans doute à un si grand écrivain de parler de son plus beau titre de gloire, devant l'élite de notre littérature. Son ouvrage est resté; et il a même fait époque dans ce genre de harangues, qui n'avait guère fourni avant lui que des remercîments ou des compliments de circonstance, trop souvent sans intérêt pour le lecteur.

L'imagination de Buffon, beaucoup plus favorable à son pinceau qu'à ses systèmes, brilla de tout son éclat dans une occasion si solennelle. Ce grand maître présente des idées neuves indiquées d'une manière vaste et lumineuse sur la composition, sur la nécessité de posséder pleinement son sujet, sur les premiers aperçus, sur les principales conceptions, sur les linéaments préparatoires du plan d'un ouvrage, dont l'esprit doit s'occuper avant de rechercher les beautés accessoires qui rempliront plus ou moins heureusement le canevas, selon qu'elles seront plus ou moins fécondes. Cette théorie d'une composition originale est très imposante sans doute, quoiqu'il ne soit pas aisé de s'élever à la hauteur de ses conceptions, de décomposer sa méthode après en avoir été ébloui, et d'étudier en détail cette métaphysique abstraite pour mettre en pratique les règles, les procédés et les leçons d'un si grand maître. Buffon ne prétendait et ne devait pas faire un traité de rhéteur en présence de l'Académie. J'en conviens : ce n'est pas là non plus ce que je cherche dans son discours. Mais le style en

est le sujet : c'était par conséquent sur le style qu'un si beau génie aurait dû nous donner de nouvelles lumières. Malheureusement pour notre instruction, son talent n'a pas suivi cette route.

Le style, dit-il, *n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées.* Une pareille définition nous ôte tout espoir d'être initiés dans la méthode de l'écrivain. Thomas est venu renchérir encore sur ce paradoxe, qu'il n'avait peut-être que trop adopté sur parole, quand il a voulu tracer le portrait de Bossuet dans son *Essai sur les Éloges.* Il y prétend que *le style n'est que la représentation des mouvements de l'ame ;* d'où il résulterait peut-être, à la rigueur, que le style est le discours lui-même, qui reproduit véritablement une image complète de ces émotions; il en résulterait encore, si j'ose le dire, que toutes les fois qu'un homme de lettres écrirait sur une matière étrangère à ces mouvements, c'est-à-dire, sur un sujet abstrait et dans lequel son ame ne fût jamais émue, il ne pourrait plus avoir de style. Mais je reviens à Buffon, dont la seule doctrine doit ici m'occuper. *L'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées* forment le plan, la distribution et la progression d'un ouvrage ; mais est-ce bien là le style?

La théorie du style, et surtout de celui de Buffon, qui doit peut-être à la seule magie de son pinceau toute sa renommée, développée solennellement par lui-même au moment de son triomphe littéraire, semblait nous promettre l'explication de l'art qu'il possédait si éminemment, de peindre et d'agrandir tous les objets. On devait surtout attendre de lui la méthode précise et lumineuse d'assortir son élocution

à son sujet, aux effets, aux illusions même qu'on veut produire ; de donner de la couleur, de l'intérêt, de l'élan, de la variété, du trait à son langage ; de rendre la diction sage avec hardiesse et élégante avec simplicité, ferme et coulante, naturelle et noble, vive et correcte, nerveuse et pittoresque, et en même temps toujours concise et serrée dans les récits, riche avec pompe et majesté dans les tableaux, harmonieuse et périodique dans les descriptions, enfin pathétique et entraînante dans les mouvements oratoires ; car le style n'est réellement autre chose que la manière d'exposer, d'exprimer, d'animer et de nuancer avec cet art toujours en action, mais toujours caché, les faits, les pensées, les sentiments et les images qui composent le discours.

Ce pompeux ouvrage, écrit avec une hauteur singulière d'expressions fastueuses, à la manière de Platon, suppose des conjectures imposantes, de longues méditations, des conceptions originales, un esprit dont l'essor aspire à de nouvelles créations pour étendre l'empire de la parole ; et il annonce beaucoup de vues sur la propagation et l'enchaînement des idées, quelquefois même sur les savantes combinaisons de l'art d'écrire, qui exige le concours de l'imagination, de l'esprit, de l'ame, du goût, et l'exercice simultané de toutes les facultés intellectuelles. Un pareil tableau, dessiné par une main si habile, me semble néanmoins beaucoup plus propre à exciter l'enthousiasme qu'à éclairer l'imagination. C'est l'hymne du génie qui raconte ses jouissances et exalte sa gloire : ce n'est pas la confidence d'un talent supérieur qui nous révèle son secret ; et après l'avoir lu, je

regrette dans mon ignorance de ne pas me trouver mieux instruit de ma route par le récit d'un tel voyageur, qui m'éblouit de sa magnificence en me parlant d'un pays que je voudrais parcourir à sa suite, et d'où il a rapporté tant de richesses qu'il étale à ma vue, sans m'apprendre à les conquérir.

J'ai souvent entendu dire à Buffon qu'avant de pouvoir se contenter lui-même, il avait transcrit plus de vingt fois, ainsi que J.-J. Rousseau, tous ses ouvrages, sans même en excepter les discussions et les détails les plus étrangers au prisme de son imagination. Ces copies, dont les corrections formeraient des leçons vivantes et intimes de goût, seraient une excellente poétique pour un écrivain qui pourrait suivre et étudier tous les perfectionnements successifs de ce style enchanteur. Je soupçonne même que ce n'est pas la seule élocution que ces changements ont améliorée. Mais quand on médite attentivement le système que Buffon expose ou plutôt qu'il célèbre devant l'Académie, et qu'on le médite surtout avec l'émulation encourageante de l'adapter ensuite à ses propres compositions, l'analyse de ce discours n'offre, parmi tant de morceaux brillants, aucune méthode didactique, aucune théorie usuelle, accessible, je ne dirai pas à l'imitation, mais du moins à l'intelligence de ses disciples, pour opposer avec succès les inspirations ou les vues de Buffon sur le style aux difficultés sans cesse renaissantes de l'art d'écrire.

Oh ! si cet illustre écrivain eût daigné entrer dans les détails, qui sont tout en ce genre, sur la manière de former, d'animer et de perfectionner le style, avec autant de clarté, autant de profondeur, autant de gé-

nie qu'il en fait admirer quand il préconise et démontre, sans emphase et sans obscurité, la haute importance de l'art d'écrire, quelle rhétorique lumineuse n'eût pas consacrée Buffon, accrédité par une réputation si dominante, en devenant par ses leçons de goût l'émule de Cicéron dans ses institutions et ses partitions oratoires, après s'être montré le rival et peut-être le vainqueur d'Aristote et de Pline dans l'histoire de la nature !

« Les ouvrages bien écrits, dit-il, seront les seuls « qui passeront à la postérité. La quantité des con-« naissances, la singularité des faits, la nouveauté « même des découvertes, ne sont pas de sûrs garants « de l'immortalité. Si les ouvrages qui les contiennent « ne roulent que sur de petits objets, s'ils sont écrits « sans goût, sans noblesse et sans génie, ils périront. « parceque les connaissances, les faits et les décou-« vertes s'enlèvent aisément, se transportent, et ga-« gnent même à être mis en œuvre par des mains « plus habiles. Ces choses sont hors de l'homme : le « style est l'homme même. Le style ne peut donc ni « s'enlever, ni se transporter, ni s'altérer : s'il est « élevé, noble, sublime, l'auteur sera également ad-« miré dans tous les temps ; car il n'y a que la vérité « qui soit durable et même éternelle. Or, un beau « style n'est tel en effet que par le nombre infini des « vérités qu'il présente. Toutes les beautés intellec-« tuelles qui s'y trouvent, tous les rapports dont il « est composé, sont autant de vérités aussi utiles et « peut-être plus précieuses pour l'esprit humain, que « celles qui peuvent faire le fond du sujet. Le su-« blime ne peut se trouver que dans les grands sujets. »

Tous ces apophthegmes, spécialement le dernier, sont dignes des anciens. On reconnaît la voix de l'oracle, quand le génie de Buffon avertit le goût des orateurs que *rien n'est plus opposé à la véritable éloquence que l'emploi de ces pensées fines et la recherche de ces idées légères, déliées, sans consistance, et qui, comme la feuille du métal battu, ne prennent de l'éclat qu'en perdant de la solidité.* Mais on pourrait abuser de l'autorité d'un si grand écrivain, quand, après avoir répandu tant de lumières sur l'importance du style, il en indique quelques procédés, et avance que *le style aura de la noblesse, si l'on a l'attention de ne nommer jamais les choses que par les termes les plus généraux.*

On se tromperait étrangement sans doute, on interpréterait très mal la pensée de Buffon, en se faisant un principe de goût d'une pareille généralité d'expressions qui rendraient le style inanimé, vague et déclamatoire. Ce serait un système absolument opposé à la méthode des anciens, qui, loin de préférer les *termes généraux*, se faisaient, au contraire, une règle de tout individualiser dans le choix des mots. La richesse de leurs idiomes pittoresques et de leurs noms composés se prêtait merveilleusement à cette excellente manière ; et quand le vocabulaire manquait au besoin de l'idée ou de l'image intellectuelle qu'ils voulaient exprimer ou peindre, ils avaient le talent d'y suppléer par le plus magnifique emploi des métaphores.

Lorsque Buffon recommandait ainsi l'usage des *termes les plus généraux*, comme le principal moyen de donner de l'élévation au style, il était probable-

ment attiré à son insu vers les objets ordinaires de ses travaux et de ses études : il voulait parler spécialement de l'histoire naturelle qu'il composait alors, et dont les détails souvent bas et dégoûtants, surtout dans le règne animal, ont sans cesse besoin d'être relevés par les expressions les plus génériques, qui sont toujours les plus nobles : il parlait de son genre, de sa manière : il parlait peut-être aussi, dans l'illusion d'une théorie trop généralisée, des descriptions où triomphe son style, où son coloris répand la plus riche magnificence, où les termes particuliers et usuels auraient dégradé ses tableaux, terni l'éclat de son imagination, et dans lesquelles il lui était aisé d'éblouir ses lecteurs avec la splendeur des expressions solennelles qui lui étaient si familières, mais dont il faut avouer que l'emploi, devenu trop abusif, ne coûte plus aucun effort d'esprit quand on veut en faire usage ; telles que les lois du *Créateur*, de la *nature*, du *mouvement*, de la *matière*, de l'*esprit humain*, du *sentiment*, des *passions*, de l'*instinct* ; la sphère d'*action* du *génie*, de la *puissance*, de la *gloire* ; l'*être*, l'*espace*, le *temps*, la *circonférence*, les *rayons*, le *centre*, etc., etc. Tout ce langage plus ou moins métaphysique, appliqué à des objets sensibles, étend quelquefois le domaine de son élocution, en lui donnant plus de pompe et de majesté ; et il semble même agrandir l'horizon de ses idées, parcequ'il ne laisse d'autres bornes à ses conceptions et à ses tableaux que l'immensité et l'éternité.

Une pareille méthode ne s'appliquerait pas, à beaucoup près, si heureusement à l'éloquence. Aussi Bossuet a-t-il une tout autre règle. Si l'on veut la com-

parer à celle de Buffon pour mieux sentir la différence de leur manière, on pourra choisir en l'honneur de l'historien de la nature, parmi ses superbes descriptions, une des plus belles et des plus citées, celle du cheval [1], laquelle ne fera pourtant pas oublier celle de Job, celle de Virgile, que M. Delille a reproduite avec tant de magnificence dans sa traduction des Géorgiques, et même une autre plus récente, dont le talent de ce poëte a su enrichir le premier chant de ses Jar-

[1] Je la copie ici pour la commodité du lecteur. « La plus noble con« quête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux « animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre *et la gloire des « combats : aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et « l'affronte ;* il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et « s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs : à la chasse, « il étincelle ; mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point « emporter à son feu : il sait réprimer ses mouvements ; non-seulement « il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble con« sulter ses desirs ; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en re« çoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satis« faire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que « par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir ; qui, par la « promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exé« cute ; qui sent autant qu'on le desire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; « qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses « forces, s'excède, *et même meurt pour mieux obéir.* »

L'inébranlable fermeté du cheval sur un champ de bataille est incontestable ; mais est-il bien vrai qu'il soit *aussi intrépide que son maître, et qu'il partage avec lui la gloire des combats ?* Est-il même bien vrai qu'il *voie le péril et l'affronte ?* Est-il bien vrai qu'il connaisse le danger quand il le brave ? Est-il aussi bien vrai qu'en mourant *il meurt pour mieux obéir ;* et qu'enfin sa soumission égale le courage raisonné, le dévouement et le sacrifice volontaire de son maître ? Si de pareils doutes avaient quelque fondement, ce ton de déclamation altérerait singulièrement la vérité et le mérite du tableau qu'on vante de préférence dans Buffon, et où l'on admire avec toute raison des beautés de style du premier ordre, entre autres cette expression neuve qu'il serait si difficile de bien traduire, *ne* REND *qu'autant qu'on veut.*

dins. Je n'ai pas besoin de transcrire ici ces diverses pièces de comparaison, que tous les gens de lettres doivent savoir par cœur.

Or, par une heureuse singularité à laquelle on ne s'attendrait guère, en lisant les ouvrages de l'évêque de Meaux, la souplesse de son génie s'alliait avec une telle aptitude à tous les rapports de l'esprit humain, qu'après avoir rencontré dans la collection de ses œuvres un traité d'anatomie [1], on est encore plus agréablement surpris d'y trouver aussi la description du cheval, qu'un seul mot de l'Écriture vint offrir à sa plume, au moment où il composait un livre de dé-

[1] Vers la fin des études du dauphin, fils unique de Louis XIV, le roi se plaignit un jour à Bossuet de ce que sa première éducation avait été très négligée par le cardinal Mazarin, toujours disposé à craindre qu'il ne devînt trop savant sous la direction de son précepteur, M. Péréfixe de Beaumont, mort archevêque de Paris. Le roi lui dit qu'on ne lui avait jamais donné la moindre idée de l'organisation du corps humain; et il ajouta qu'ayant voulu en acquérir quelques notions dans un âge plus mûr, il avait été si rebuté par la nomenclature de l'anatomie, que le désespoir de la fixer jamais dans sa mémoire l'avait totalement éloigné d'une étude déja fort rebutante par elle-même; mais qu'il desirait que son fils, élevé avec plus de soin, pût faire un cours abrégé de cette science à la fin de son éducation.

Bossuet s'en rapportait à lui seul du soin d'instruire ce jeune prince. Il s'imposa donc la tâche de faire lui-même un cours d'anatomie, pour apprendre ensuite à son élève tout ce qu'on doit en savoir, quand on ne veut pas appliquer ses connaissances à l'art de guérir. On le vit fréquenter assidûment, durant une partie de ses soirées d'hiver, l'amphithéâtre du célèbre Nicolas Stenon, Danois d'origine, et le plus habile démonstrateur de ce genre qu'il y eût alors à Paris.

Ce grand homme apprit bientôt l'anatomie avec assez de soin pour pouvoir en composer un cours renfermé dans trente-deux pages, que les gens du métier regardent encore aujourd'hui comme un manuel élémentaire exact et suffisant pour l'instruction des lecteurs étrangers à leur profession. Ce traité d'anatomie, où l'organisation du corps humain est expliquée avec beaucoup de justesse et de clarté, se trouve dans le dixième volume *in-quarto* des œuvres de Bossuet : il forme le

votion destiné à des exercices de piété pour la communauté des visitandines de Meaux.

Buffon envisage ce superbe animal dans tout l'éclat de sa beauté et de son ardeur, sur un champ de bataille, à la chasse, aux tournois, à la course, sous la main du conducteur qui le guide, enfin dans toutes les circonstances les plus propres à manifester sa vigueur, sa grace, son agilité, son obéissance et son impétuosité.

Bossuet, au contraire, ne le considère qu'au moment où l'écuyer le dompte, et il se contente de peindre sa docilité ; il ne change même pas de ton en

second chapitre de son *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* ; et il est intitulé, *du Corps humain.* Bossuet fait mention de cet ouvrage dans sa fameuse lettre écrite au pape Innocent XI, en 1679, pour lui rendre compte de l'éducation du dauphin.

Stenon, auquel l'anatomie doit plusieurs découvertes importantes, était né luthérien. Bossuet, son disciple dans cette science et très aisément son maître en théologie, réussit à le convertir ; et ce ne fut pas sans doute la moindre de ses victoires en ce genre que de lui faire abjurer sa religion. Le même anatomiste embrassa l'état ecclésiastique, fut sacré, par le pape Innocent XII, évêque *in partibus* de Titiopolis en Grèce, et devint vicaire apostolique du saint-siége dans tout le nord de l'Europe.

Cet illustre néophyte de Bossuet était grand oncle de *Jacques Bénigne* de Winslow, autre anatomiste de la première classe, dont la réputation se soutient encore à Paris. Winslow, fils d'un ministre luthérien, fut converti comme son oncle par le grand Bossuet, qui reçut également son abjuration. L'évêque de Meaux en fit son médecin, son commensal et son ami.

Winslow a été le dernier de nos contemporains qui eût vécu dans la familiarité la plus intime de Bossuet, dont il parlait toujours avec vénération, attendrissement et enthousiasme. Il mourut à Paris en 1760, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, *avec la réputation,* disent les auteurs du nouveau dictionnaire historique, *d'un des plus honnêtes hommes et des plus habiles anatomistes de France.* On ne peut trop regretter qu'il ne nous ait point laissé de mémoires sur la vie privée de son immortel ami.

traitant un sujet si nouveau pour lui : il continue simplement un chapitre ordinaire d'un ouvrage de piété.

Ce morceau est, pour ainsi dire, dérobé aux gens du monde et même aux gens de lettres, sous le voile du plus ascétique de tous les écrits de Bossuet, dans ses *Méditations sur l'Evangile*, pour le cent troisième jour des méditations distribuées selon le cours de l'année ; et l'on y voit comment il sait peindre les objets les moins familiers à ses pinceaux. Buffon est ici dans son vrai talent, et sur son terrain : Bossuet se livre en passant à une excursion imprévue absolument étrangère à son genre.

« Quand il faudra agir, dit-il, l'ame trouvera ses forces « entières et son action d'autant plus ferme qu'elle « sera plus paisible, non plus comme ces torrents qui « bouillonnent, écument, se précipitent et se perdent, « mais comme ces fleuves bénins qui coulent tranquil- « lement et toujours. L'ame se remplit ainsi d'une « céleste vivacité qui ne sera plus d'elle-même, mais « de Dieu. Voyez ce cheval ardent et impétueux, pen- « dant que son écuyer le conduit et le dompte. Que « de mouvements irréguliers ! C'est un effet de son « ardeur ; et son ardeur vient de sa force, mais d'une « force mal réglée. Il se compose : il devient obéissant « sous l'éperon, sous le frein, sous la main qui le di- « rige à droite et à gauche, le presse, le retient comme « elle veut. A la fin il est dompté : il ne fait plus que « ce qu'on lui demande : il sait aller le pas, il sait cou- « rir, non plus avec cette activité qui l'épuisait, par « laquelle son obéissance était encore désobéissante. « Son ardeur s'est changée en force, ou plutôt, puisque

« cette force était en quelque sorte dans son ardeur, « elle s'est réglée. Remarquez : elle n'est pas détruite, « elle se règle. Il ne faut plus d'éperons, presque plus « de bride ; car la bride ne fait plus l'effet de dompter « l'animal fougueux. Par un petit mouvement qui « n'est que l'indication de la volonté de l'écuyer, elle « l'avertit plutôt qu'elle ne le force : et le paisible ani- « mal ne fait plus, pour ainsi dire, qu'écouter. Son « action est tellement unie à celle de son guide, qu'il « ne s'ensuit plus qu'une seule et même action. « Homme chrétien, agis ainsi ; et change ton ardeur « en activité, en gravité, en douceur, en règle. Noble « animal, fait pour être conduit de Dieu et le porter, « pour ainsi dire, c'est là ton courage, c'est là ta no- « blesse ! »

XL. Des mots heureux.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer les expressions hardies avec simplicité, qui semblent échapper à l'élocution si naturellement énergique de Bossuet, dans cette description de rencontre où son génie découvre et indique, sans prétention et sans effort, une allégorie très frappante au milieu d'un livre de piété. On croirait, à n'en juger que d'après la fécondité et l'exactitude de ses crayons, qu'il lui suffit d'ébaucher, en passant, un pareil tableau, pour le finir. Quand on n'est pas inspiré par un si prodigieux talent, il faut y suppléer en l'admirant de loin, par les assidues et lentes conquêtes de la méditation et de l'étude.

Un orateur laborieux, qui veut mettre la dernière main à ses productions, est toujours récompensé de

son travail. Si l'application ne lui fournit jamais les masses d'un discours, elle l'avertit du moins de ces locutions ou de ces images inconvenantes qui peuvent se glisser quelquefois dans le jet rapide de la composition ; et c'est un avantage précieux, sans doute, dans un genre où l'on prétend, avec assez de vérité, qu'un mauvais mot, toujours facile à saisir, fait souvent plus de tort qu'un mauvais raisonnement, dont le très grand nombre des auditeurs ne peut s'apercevoir ; elle lui indique des expressions heureuses qui rendent ses idées plus saillantes et sa diction plus pittoresque. De même, dit Cicéron, que les habits, inventés d'abord par le besoin, sont devenus ensuite des ornements pour le corps humain, les mots créés par la nécessité servent aussi de parure et donnent de la grace à la pensée. Le mérite des expressions placées est si éminent dans l'art oratoire, que l'éloquence d'un trait dépend ordinairement d'un seul mot.

Je puis en citer un exemple digne d'être admiré ; je le tire du beau discours que prononça le cardinal de Rohan, grand aumônier de France, en présentant le corps de Louis XIV à l'abbaye de Saint-Denis. « Le « prince que nous pleurons laisse, il est vrai, DES « NOMS fameux sur la terre ; et la postérité la plus re- « culée admirera comme nous Louis le Grand, le « juste, le triomphateur, le pacifique, l'ami des lettres, « et le protecteur des rois. » Si le cardinal de Rohan eût dit que ce monarque laissait sur la terre *un nom fameux*, sa phrase eût été fort triviale ; mais la même expression mise au pluriel, *des noms fameux*, en parlant d'un seul homme, et l'énumération immédiate des divers titres de gloire de Louis XIV, qui justifient

aussitôt cette heureuse attribution, me paraissent un trait sublime.

Massillon connaissait aussi cet ingénieux secret de l'art ; et souvent, dans ses discours, un mot qui semble énoncer un paradoxe, exprime au contraire un nouveau sens et une idée très piquante et très vraie. Telle est cette apostrophe qu'on lit dans son sermon *sur le mélange des bons et des méchants*, où une épithète lui suffit pour démontrer que la véritable amitié ne va jamais prendre place parmi tant d'hommages intéressés qui environnent la faveur et le pouvoir. « Grands de la terre ! l'innocent plaisir de la sincé-« rité, sans lequel il n'est plus rien de doux dans « le commerce des hommes, vous est refusé ; et vous « n'avez plus d'amis, parce qu'il est trop utile de « l'être. »

L'emploi si brillant de ce mot peut nous rappeler une autre acception de l'un de ses dérivés, où l'on ne trouve pas moins de finesse. Lorsque Fontenelle reçut le cardinal Dubois à l'Académie française, il crut devoir le louer de ses conférences journalières et intimes avec le jeune roi Louis XV sur la politique. Il voulut donc lui faire un mérite de la franchise avec laquelle il apprenait au monarque à se passer de ses services ministériels, en lui révélant tous les secrets de son expérience dans les négociations. *On sait*, lui dit-il avec beaucoup de grace et d'esprit, *que dans ces entretiens journaliers, vous ne négligez aucun moyen de vous rendre inutile*. L'éditeur hollandais de Fontenelle s'imagina que c'était une faute d'impression ; et il eut la simplicité de croire lui rendre un bon office, en y substituant, *de vous rendre utile*.

Le feu comte de Mirabeau nous fournit aussi un exemple récent de l'heureux emploi qu'on peut faire d'une expression *trouvée* dans le style oratoire. Durant sa querelle avec Beaumarchais, sur l'affaire des eaux de Paris, son adversaire, qui craignait sa réplique, crut l'amadouer en assaisonnant sa réfutation de beaucoup de compliments. Indigné de s'entendre louer par un homme tel que Beaumarchais, Mirabeau, qui n'avait cependant guère le droit de se montrer si difficile, repoussa comme des outrages les éloges d'un pareil admirateur. REPRENEZ, lui dit-il fièrement dans sa réponse, REPRENEZ VOTRE INSOLENTE ESTIME ! On ne saurait exprimer le mépris avec plus de hauteur et d'énergie.

XLI. Des métaphores.

J'aime, dit Montaigne, *que les mots aillent ainsi où va la pensée*. Mais pour énoncer une idée dans toute sa force, l'expression ordinaire ne suffit pas toujours, et alors la métaphore devient le mot propre dans le style oratoire.

Au milieu des grands mouvements de l'ame, les mots les moins recherchés et les plus simples, les mots de situation sont toujours aussi les plus frappants par leur vigueur et leur propriété ; au lieu que dans les tableaux de l'éloquence, l'expression qui s'offre naturellement la première à l'esprit n'est presque jamais la plus heureuse. L'effet oratoire exige qu'on en choisisse alors un autre à côté, qui vienne y suppléer. La métaphore doit remplir cette fonction. Le goût est donc autorisé à juger d'autant plus sévèrement cette parole ambitieuse, qu'elle s'empare

d'une place qui ne lui appartient point, qu'elle est dès lors obligée d'y mieux figurer que le mot répudié en son honneur et dont elle vient usurper le droit.

Ce sont les rapports communs à deux objets qui forment la métaphore, lorsqu'ils sont faciles à démêler, et qu'ils présentent une ressemblance frappante, comme *verte* vieillesse, *enflammé* de colère, *riantes* prairies, *moisson* de gloire, etc. L'art de saisir et de rapprocher heureusement ces analogies d'abord inaperçues, de se créer ainsi une diction nouvelle avec des mots anciens et usités, d'exprimer et même de peindre une idée commune ou abstraite par une image neuve et pittoresque, d'indiquer un objet pour en faire ressortir un autre avec plus d'éclat, d'enrichir enfin son élocution en faisant comparer par le goût du lecteur ou de l'auditeur ces brillants échanges d'expressions qu'invente la langue de l'éloquence ; ce bel art, dis-je, forme la figure oratoire qui donne du relief au discours, en montrant ainsi le mot propre dans le signe d'emprunt ; et toute métaphore n'*est* par conséquent, dit ingénieusement Quintilien, qu'*une comparaison abrégée*[1].

L'éloquence ne saurait exister sans ce langage auxiliaire de l'imagination. *Le discours*, dit Cicéron, *doit frapper également l'esprit et les sens des hommes*[2]. Or, les sens ne sont émus que par la vérité et la vivacité des images. La nature elle-même, qui est le type ou le premier modèle de l'art, inspire les figures

1 « In toto autem metaphora brevior est similitudo. » De Instit. Oratoria lib. VIII, cap. VI.

2 « Oratio hominum sensibus et mentibus accommodata. » De Oratore. 12, 53.

les plus expressives aux sauvages de l'Amérique. Lorsqu'ils entendirent sonner l'heure pour la première fois, ils se firent expliquer la destination de cet instrument d'un mécanisme si nouveau, dont le nom même n'existait pas dans leur indigent vocabulaire. Ils le dénommèrent aussitôt, en réunissant deux mots généraux de leur idiome, dont ils surent former une métaphore très juste, très neuve, très poétique ; et ils appelèrent cette horloge *la langue du temps*, qui les avertissait de son passage à mesure qu'il s'écoulait.

Le même langage métaphorique, commandé par le besoin et la pauvreté des langues, avant d'être inspiré par l'imagination et combiné par le goût, est également très familier aux enfants, et aux hommes de la lie du peuple, quand ils sont dominés par une forte passion. Dumarsais a judicieusement observé *qu'on employait plus de tropes à la halle que dans les académies*. Il est vrai que ces métaphores populaires étant souvent peu exactes, un orateur doit s'assurer, avant de les admettre dans sa diction, qu'elles ont autant de vérité et de justesse que de hardiesse et d'éclat.

On ne saurait citer un exemple plus frappant de l'abus qu'on peut faire de l'élocution figurée, que cet absurde galimatias de Balthazar Gratian : « Les pen-
« sées partent des vastes côtes de la mémoire, s'em-
« barquent sur la mer de l'imagination, arrivent au
« port de l'esprit, pour être enregistrées à la douane
« de l'entendement. » L'archevêque anglais Tillotson, dans son sermon sur le jugement dernier, ne donne pas le même développement et la même progression de mauvais goût à ses grotesques métaphores ; mais son style n'est guère moins barbare, lorsqu'il repré-

sente le monde prêt à retomber dans le chaos, *et faisant entendre ses craquements*[1] *aux oreilles du pécheur.*

Il faut sans doute de l'imagination dans l'expression ; mais il y faut, avant tout, de la vérité et du jugement. L'image est fausse quand il y a contradiction dans les termes. L'avocat Linguet, entraîné par son irréfléchie et incurable facilité, abonde en exemples de ce mauvais goût, qui naît d'un défaut de logique dans le style ; je n'en veux citer qu'un seul : c'est cette phrase de sa diatribe contre les économistes : *Je remonterai à la base de vos réputations.* L'image est incohérente, lorsqu'elle peint, d'un côté, une substance physique, et de l'autre, un objet moral ; et telle est cette parenthèse du même écrivain : *Je dis donc (et je reste toujours assis sur mes principes).* Elle est puérile et recherchée si elle forme une périphrase précieuse et inusitée, comme quand Houdard de La Motte appelle les cadrans solaires *les greffiers du soleil.* Mais elle devient pittoresque et sublime, quand elle énonce une idée hardie et juste, avec autant de simplicité que d'énergie ; et c'est ainsi que Bossuet, dans son discours pour la profession de madame de La Vallière, au couvent des Carmélites, peint admirablement les fantaisies tyranniques du luxe, lorsqu'il dit que *tous les arts suent* pour le satisfaire.

Quand Bossuet se sert d'une métaphore qui paraît hasardée, il s'en excuse quelquefois ; mais aussitôt il renchérit sur cette première image, qu'il ne trouve ni assez grande, ni assez hardie, au gré de son imagina-

[1] « The cracks. »

tion. « Vous parlerai-je, dit-il dans l'oraison funèbre « de Marie-Thérèse, vous parlerai-je de la mort de « ses enfants? Représentons-nous ce jeune prince, « que *les graces elles-mêmes semblaient avoir formé « de leurs mains*. Pardonnez-moi ces expressions : il « me semble que je vois encore *tomber cette fleur*. « Alors, triste messager d'un événement si funeste, « je fus aussi le témoin, en voyant le roi et la reine, « d'un côté, de la douleur la plus pénétrante, et de « l'autre, des plaintes les plus lamentables; et, sous « des formes différentes, je vis une affliction sans me- « sure. »

Une idée qui serait commune et rampante sans la hardiesse d'imagination qui donne quelquefois des sens aux êtres inanimés, devient intéressante et noble sous le pinceau d'un orateur ou d'un poëte. Lorsque Racine a montré toute l'audace du style poétique dans ces vers qui paraissent si simples au premier coup d'œil :

> Non, vous n'espérez plus de me revoir encor,
> Sacrés murs que n'a pu conserver mon Hector!

il aurait pu dire, sans altérer la mesure : *Non, je n'espère plus de vous*, etc.; mais qui ne sent combien cette apostrophe ainsi conservée, ou, pour mieux dire, éteinte, eût été moins attendrissante et moins vive dans la bouche d'Andromaque? L'éloquence, j'en conviens, a des droits moins étendus que la poésie, à laquelle il faut accorder tant de licence; celle-ci est dispensée, selon la judicieuse observation de Boileau, de toutes les formules d'excuses auxquelles la prose est assujettie : *pardonnez cette expression*, *pour ainsi*

dire, si j'ose parler ainsi, etc. Le poëte est affranchi par ses autres liens de tous ces ménagements timides : son titre établit son droit, toutes les fois que la prose serait autorisée, avec de pareilles précautions, à s'écarter des règles. Quand les Grecs croyaient devoir se faire ainsi pardonner des métaphores trop hardies, ils appelaient, selon Quintilien, cette faveur, *demander grace pour l'hyperbole* [1].

Cependant on trouve souvent aussi dans les grands orateurs des métaphores qu'on oserait à peine hasarder en vers. Ces figures sont tellement fondues dans le style, qu'on ne les remarque presque point à la lecture. Massillon eût sans doute étonné Racine, sans offenser peut-être la délicatesse de son goût, lorsqu'il dit dans son sermon *sur le mélange des bons et des méchants :* « Le juste peut, avec confiance, condamner « dans les autres ce qu'il s'interdit à lui-même : ses « instructions ne *rougissent* pas de sa conduite. » Le grand poëte, le parfait écrivain, Racine, qui possédait au plus haut point le secret ou, pour mieux dire, le talent de cacher la hardiesse de ses expressions et de ses métaphores, avec tant d'art et sous une élocution si naturelle en apparence, qu'il faut réfléchir sur chacun des mots de sa phrase, quand on est jaloux de s'en apercevoir, Racine eût admiré cette heureuse audace de style qu'on trouve dans le même discours : « Les « courtisans de Sédécias accusaient *les larmes et les « tristes prédictions* de Jérémie sur la ruine de Jéru- « salem, d'*un secret desir de plaire* au roi de Babylone, « qui assiégeait cette ville infortunée. »

1 Lib. VIII, cap. IX.

XLII. Des comparaisons.

Mais si le style oratoire appelle sans cesse les métaphores, l'éloquence admet aussi des comparaisons plus développées, pourvu qu'elles ne deviennent pas trop fréquentes, et qu'elles ne soient jamais ni prolixes, ni recherchées, ni communes. On les regarde avec raison comme l'un des signes les plus certains d'un esprit distingué. Cette figure répand beaucoup d'éclat sur un discours, quand d'heureuses similitudes aisées à retenir y sont à la fois justes, claires, courtes, frappantes et tirées du spectacle de la nature. Thomas en présente une grande et sublime dans son éloge de Sully, en nous rappelant les consolations et la seconde conscience que le bon Henri trouvait tous les jours dans ses entretiens intimes avec son ministre. *L'idée seule de Sully*, dit-il, *était pour Henri IV ce que la pensée de l'Être suprême est pour l'homme juste, un frein pour le mal, un encouragement pour le bien.* Cet orateur ne fournit, malheureusement pour sa gloire, aucun autre exemple de ce genre de beautés. Il puise ordinairement ses métaphores et ses comparaisons dans le vocabulaire ou dans les objets, toujours arides pour l'imagination, des sciences exactes et de la physique. Or, *ce qu'il faut principalement observer dans les comparaisons*, selon le grand maître Quintilien, *c'est de ne jamais présenter pour similitude une chose qui d'elle-même est obscure ou inconnue; car il est hors de doute que ce qui est destiné à éclaircir une idée doit avoir plus de lumière qu'elle* [1].

[1] « Quo in genere id est præcipue custodiendum, ne id quod similitudinis gratia adscivimus aut obscurum sit aut ignotum. Debet enim

Les règles instruisent moins que les exemples. Au lieu donc de répéter des leçons didactiques qu'on peut trouver dans tous les livres élémentaires, je vais mieux m'expliquer en rapportant quelques unes des plus belles comparaisons oratoires que ma mémoire me fournit en ce moment. Je les tire uniquement de nos orateurs sacrés qui n'ont point de rivaux dans cette partie de l'art, et dont les ouvrages vont nous montrer en action tous les préceptes du goût.

Voici comment Bossuet nous présente Henriette de France, reine d'Angleterre, seule debout au milieu d'une révolution qui avait renversé le monarque et le trône. Je ne connais pas, même dans Homère, une comparaison plus magnifique.

« O mère, ô femme, ô reine admirable ! et digne « d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre « étaient quelque chose ! Enfin il faut céder à votre « sort. Vous avez assez soutenu l'État, qui est attaqué « par une force invincible et divine : il ne reste plus « désormais, sinon que vous teniez ferme parmi les « ruines. Comme une colonne dont la masse solide « paraît le plus fort appui d'un temple ruineux, lors- « que ce grand édifice qu'elle soutenait fond sur elle « sans l'abattre, ainsi la reine se montre le ferme sou- « tien de l'État, lorsque après en avoir porté long- « temps le faix, elle n'est pas même courbée sous sa « chute. »

Quand Bossuet ne veut pas déployer cette pompe de description qui rend ses comparaisons si augustes sans qu'elles deviennent jamais trop poétiques, il se

quod illustrandæ alterius rei gratia assumitur, ipsum esse clarius eo quod illuminat. » Lib. VIII, cap. III.

borne à un seul trait dont son imagination fait un tableau qui suffit au développement de sa pensée. Ainsi, dans son oraison funèbre de la princesse palatine, il n'a besoin que d'une phrase pour peindre toute la misère des riches, au lit de la mort. « Il ne reste plus « alors, dit-il, que la mort et le péché. Tout le reste « échappe : semblable à de l'eau gelée dont le vil « cristal se fond entre les mains qui le serrent, et ne « fait que les salir. »

Je ne me borne pas sans regret à ces deux citations de Bossuet. Ses similitudes brillent par des rapprochements imprévus, pittoresques et sublimes : il nous offre en chaque genre des modèles de perfection dans toutes les parties de l'art.

Sans avoir la même originalité, la même verve, le même éclat, la même énergie que l'évêque de Meaux, Massillon, qui est après lui le plus riche de nos orateurs sous le rapport des comparaisons, y déploie aussi un très beau talent. Il tire toujours, comme Bossuet, ses comparaisons du spectacle de la nature. « La mort, « dit-il dans son oraison funèbre du dauphin, la mort « nous paraît comme l'horizon qui borne notre vue, « qui s'éloigne de nous à mesure que nous en ap- « prochons, et que nous ne voyons jamais qu'au « plus loin, en croyant toujours ne pouvoir y at- « teindre. »

Il est si doux de louer ce qu'on admire, qu'on ne saurait trop exalter, dans son discours sur la soumission à la volonté de Dieu, pour la fête de la Purification, cette sublime image par laquelle il compare les pécheurs qui ont fait le plus de fracas dans le monde, et desquels il ne reste rien après leur mort, « au ton-

« nerre, dit-il, qui donne aussi un grand spectacle à « la terre, et fait sentir aux hommes la grandeur et « la puissance de Dieu, mais qui n'est lui-même « qu'un vain bruit d'un moment, et ne laisse après « lui que l'infection de la matière dont il était l'ou- « vrage. »

Quand Massillon veut donner plus de détails et d'étendue à ses similitudes, on y retrouve la justesse de sa logique et la fécondité de son imagination. La première sous-division du premier point de son second sermon pour une profession religieuse, lui fournit l'occasion de peindre sous cette intéressante allégorie les tentations que doit redouter une vertu consommée, en s'approchant du terme de sa carrière : « Le dé- « mon, dit-il en parlant à la novice qui va se consa- « crer à Dieu, le démon vous laissera plus paisible « dans ces commencements de votre ferveur ; sem- « blable à un pirate qui laisse passer tranquillement « les navires quand ils partent pour un long voyage, « et pour aller chercher au loin des marchandises pré- « cieuses : il ne les attaque qu'au retour et presque « sur la fin de leur course, parce qu'il les trouve alors « chargés de richesses qu'il s'efforce de leur ravir, en « leur rendant inutiles les travaux et les périls au « prix desquels ils les avaient acquises. »

Je me proposais de ne citer pour modèles que les seules comparaisons tirées de Bossuet et de Massillon, nos deux orateurs les plus féconds et les plus parfaits dans l'emploi de cette figure. Mais je ne puis résister au desir de tirer de l'oubli une autre comparaison dont la nouveauté, l'exactitude, la couleur et la mesure ont orné très heureusement, de nos jours, l'élo-

quence de la chaire. Les orateurs et même les poëtes n'ont jamais rien imaginé de plus brillant dans les rapprochements de ce genre. C'est un religieux, c'est le père Élisée, carme déchaussé, prédicateur d'une grande vogue dans ces derniers temps, qui a eu la gloire d'exprimer par une belle et touchante image une idée très délicate et très vraie. Il veut dire, dans son oraison funèbre du dauphin, que l'infante d'Espagne, première épouse de ce prince, était morte en couche à la naissance de son premier enfant; et voici avec quelle pudeur il rappelle un événement qui semblait embarrassant à exposer en chaire avec convenance : « Hélas ! dit-il, ces liens, que l'innocence des « penchants fortifiait encore, n'eurent que la durée « d'un instant. Semblable à la fleur qui tombe dès « qu'elle montre son fruit, le premier gage de sa fé- « condité devint le signal de sa mort. »

Je m'exagère peut-être en ce moment le charme d'une si heureuse et si attendrissante similitude; mais il me semble qu'en l'admirant, Anacréon lui-même aurait pu envier l'esprit, le goût et la grace de notre orateur.

XLIII. Des expressions techniques.

Ne confondons jamais avec ce beau langage de l'imagination, les mots techniques qui ne sauraient appartenir qu'à la nomenclature des sciences. Malheur à un orateur, quand il faut être savant pour l'entendre! Ce n'est point pour étonner par l'étalage de son érudition qu'il parle à une multitude assemblée : c'est pour l'émouvoir, c'est pour l'attendrir. Il s'écarte par conséquent de son but s'il préfère ces expressions ab-

straites et intellectuelles, que le vulgaire ne comprend point, aux paroles sensibles et animées qui produisent une impression générale.

Un orateur chrétien est encore plus redevable à ses auditeurs de cette simplicité d'élocution, sans laquelle il n'y aura jamais de véritable éloquence. Tous les hommes sont obligés de pratiquer les lois de la religion : il est donc juste qu'ils puissent tous entendre le ministre qui les annonce. Mais, répétons-le encore une fois, les devoirs du zèle sont en ceci, comme dans toutes les autres parties de la prédication, inséparables des intérêts de l'orateur et des règles de l'art. Voulez-vous être éloquents? soyez simples ; je ne dis pas assez, soyez familiers dans vos discours. Vous ne trouverez pas un seul mot scientifique dans les grands maîtres de la chaire. Ainsi rejetez, à leur exemple, toutes ces expressions bizarres qui cacheraient vos pensées au lieu de les énoncer, et n'élevez point de nuages entre la vérité et votre auditoire. Quintilien éclaircit ce précepte de goût par une comparaison très ingénieuse, quand il dit que *les orateurs doivent regarder les mots d'une langue comme autant de pièces de monnaie, qu'il faut rejeter, lorsque le peuple ne les reçoit point*[1].

Les expressions techniques réservées aux sciences et aux arts ne sauraient donc jamais se transporter avec succès dans le genre oratoire. Ce jargon scientifique mésallierait l'éloquence de la chaire, qu'on vit si longtemps étouffée parmi nous par l'étalage d'une vaine érudition aussi barbare que l'ignorance. La

[1] Instit. lib. III.

seule langue qui lui convienne est celle d'un style analogue au ton et à la couleur du sujet ; d'un style simple, noble et mâle, ennemi de toute affectation et de toute obscurité ; d'un style qui, toujours en harmonie avec la matière qu'on traite, se montre tour à tour précis et coulant dans les récits, nerveux et serré dans les preuves, vif et rapide dans les mouvements, pompeux et magnifique dans les descriptions, sans vaine parure, sans jeux de mots, sans images outrées, sans recherche de bel esprit, et surtout sans cette bouffissure qui ne fut et ne sera jamais le symbole de la force. On n'aperçoit, je veux le redire, aucune trace de ce mauvais goût dans nos modèles immortels du grand siècle. L'élocution de leurs sermons les plus admirés à la cour est encore aujourd'hui à la portée du peuple ; et leur exemple prouve que s'il faut être savant pour exercer avec empire le ministère de la parole, un orateur sacré ne doit jamais du moins vouloir le paraître dans son langage.

XLIV. De la noblesse du style.

Cette popularité d'élocution ne dispense assurément point les prédicateurs de n'employer jamais dans leurs discours que des expressions nobles. Rien n'est plus opposé à la dignité du ministère que les mots bas, les allusions indécentes, les amphibologies, les alliances de termes équivoques, les tournures ou les images irréfléchies qu'un esprit de corruption peut expliquer ou travestir avec la plus perfide, la plus scandaleuse et la plus honteuse facilité. Cicéron descend à des peintures dégoûtantes dans ses accusations contre Verrès, et dans les détails de l'intempérance

de Marc-Antoine. Massillon, dont le langage est ordinairement très réservé, n'a peut-être pas assez respecté la délicatesse de la chaire, dans son panégyrique de sainte Agnès.

Le style le moins noble a pourtant sa noblesse,

dit Boileau, et à plus forte raison le style oratoire, le plus noble et, par là même, le plus difficile de tous.

Le moyen, en effet, de se soutenir, sans une extrême attention, à la juste hauteur de l'éloquence, dans une langue qui abonde en expressions équivoques, en rencontres de syllabes, qui par leur réunion offrent un nouveau et quelquefois un mauvais sens, en tournures familières ou ignobles, et dont le caractère a tellement besoin du talent de l'écrivain, qu'on ne peut ni l'écrire comme on la parle, sans trivialité, ni la parler comme on l'écrit, sans pédanterie!

Mais avons-nous le droit d'excuser notre faiblesse, en déprimant cette même langue que Bossuet, Fénelon, Massillon et tant d'autres grands hommes ont consacrée par des ouvrages dont la tribune de Démosthène et de Cicéron aurait pu s'honorer, dans les plus beaux jours de leur éloquence? On connaît cet ancien et interminable procès des écrivains contre les langues. Montaigne, réduit à un idiome naissant que son imagination avait le droit de trouver si pauvre, et qu'elle eut la gloire d'enrichir de tant de mots nouveaux également clairs, harmonieux et nécessaires, qu'il eût fallu adopter, au moins en grande partie [1];

[1] Ainsi le substantif *art* n'a pas tous ses dérivés dans la langue française : il manque spécialement de son verbe. Montaigne avait proposé très heureusement ce nouveau mot dont aucun écrivain ne s'est en-

Montaigne, loin d'accuser son *langage natal* de lui *mal servir de truchement, cuidait* au contraire que *toute récolte d'idées provenait plus de cultivation et semence, que d'ingrédients du sol.*

Les orateurs et les poëtes ne sont jamais contents de leur langue. La langue latine nous inspire aujourd'hui autant d'admiration que de regrets et quelquefois d'envie. Cependant, depuis que Lucrèce avait su l'élever à la magnificence de la plus haute poésie, tout en déplorant la primitive indigence de son origine, *patrii sermonis egestas*, jusqu'au règne de Domitien, où l'on pouvait imputer au besoin de dissimuler et de voiler ses pensées durant la tyrannie de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron, et les ténèbres de Perse, et les obscures allégories de la fiction attribuée à Pétrone, et les profondeurs cachées de Tacite, on ne cessait de se plaindre à Rome de la stérilité du vocabulaire, ainsi que de la monotonie, du trop petit nombre et de la dureté des terminaisons du latin, en le comparant à la langue si riche et si harmonieuse des Grecs, dont nous reconnaissons tous la prééminence.

Quintilien nous a transmis les plaintes unanimes des écrivains de son temps contre cette belle langue du siècle d'Auguste, qui était dès lors en possession de tous ses trésors; et Quintilien ne désavoue, dans son *Institution classique de l'orateur* [1], aucun de ces

suite servi, lorsqu'il dit si bien, en censurant les méthodes trop artificielles des instituteurs de son temps : *Si j'étais du métier, je naturaliserais autant l'art comme ils* ARTIALISENT *la nature.*

[1] Dans le préambule du quatrième livre de son *Institution oratoire*, Quintilien, choisi par l'empereur Domitien pour présider à l'éducation de ses neveux, eut le malheur ou plutôt le tort, que je m'abstiens de

reproches : il n'en dissimule et n'en réfute pas un seul : il avoue formellement l'infériorité du dialecte de ce *peuple-roi* ; et un si habile rhéteur excite uniquement l'émulation de ses disciples à lutter avec une courageuse persévérance contre la magie de la langue d'Homère, pour contre-balancer, par les équivalents du génie, du goût et du travail, les immenses avantages qu'elle offrait à l'éloquence et à la poésie.

« Moins notre langue, dit-il, nous fournit de se-« cours, plus nous devons redoubler d'efforts pour y « suppléer par l'invention des idées. Tirons de notre « sujet des pensées sublimes qui puissent plaire par « leur noblesse et leur variété. Animons nos discours « de tous les grands mouvements de l'éloquence : « embellissons-les par l'éclat des métaphores. Nous « ne pouvons atteindre à la simplicité et à la délica-« tesse des Grecs? Eh bien ! ayons plus de force et « d'énergie. Ils l'emportent sur nous par la finesse et « la légèreté? Donnons plus de poids et de majesté à « nos paroles. Enfin la propriété des termes, se trou-« vant sous leurs mains, est-elle chez eux mieux dé-« terminée? Surpassons-les donc par la richesse et la « pompe de notre élocution [1]. »

caractériser par le mot propre, d'honorer, de louer, d'invoquer même comme UN DIEU ce même prince justement flétri dans l'histoire, et reconnu indigne de conserver le nom d'homme. Cet éloge auquel il prostitua son talent est détestable sous tous les rapports ; mais il ne méritait pas d'être meilleur.

[1] « Nam quo minus adjuvat sermo, rerum inventione pugnandum est. Sensus sublimes variique eruantur. Permovendi omnes affectus erunt : oratio translationum nitore illuminanda. Non possumus esse tam graciles ? Simus fortiores. Subtilitate vincimur ? Valeamus pondere. Proprietas penes illos est certior ? Copia vincamus. » Inst. orat. lib. XII, cap. x.

Cette doctrine de Quintilien s'adapte également à nos besoins et à nos ressources. Notre langue, il faut l'avouer, est à la fois la plus dédaigneuse dans son style noble, la plus dépendante du talent qui l'emploie, la plus rebelle, la plus difficile, et peut-être la plus incomplète de toutes celles qui ont une littérature. Plus on l'approfondit, plus on la cultive, plus on a de goût, de justesse d'esprit, de talent, plus aussi l'on éprouve de difficultés pour lui faire exprimer ce qu'on veut dire, de la manière dont on prétend le dire. Elle parvient à se distinguer par sa clarté, précisément parcequ'elle est sans cesse exposée par ses pronoms à l'amphibologie ; elle a de la précision, parcequ'elle ne permet à la mélodie elle-même aucun mot explétif qui ne soit absolument nécessaire au sens de la phrase : sa richesse et son harmonie sont des présents qu'elle reçoit de l'imagination et du goût de l'écrivain. Elle est, par la multitude et l'embarras de ses règles, comparativement aux autres langues, ce que serait le rhythme de la poésie, rapproché des mouvements libres de la prose. Quand on a bien étudié sa métaphysique et sa grammaire, on est également effrayé de tout ce qu'elle exige, de tout ce qu'elle refuse, de tout ce qu'elle défend, de tout ce qu'elle rejette et de tout ce qu'il lui manque. Cependant si l'on songe ensuite aux chefs-d'œuvre immortels qu'elle a produits, on se prosterne d'admiration devant tant de gloire ; et l'on est tenté, dans un accès d'enthousiasme, de la proclamer la première des langues, sinon par ses éléments, sa richesse originelle, les familles complètes de son vocabulaire, du moins par le mérite éminent de ses grands écrivains qui ont

su l'orner en tout genre, excepté dans l'épopée, de monuments du premier ordre, la doter de tous les dons du génie, l'enrichir enfin d'une littérature si variée, si vaste et tellement prédominante, qu'on ne pourrait lui opposer dans son ensemble les trésors littéraires d'aucune autre nation.

Il est constant en effet que cette même langue française obéit très heureusement au génie, et sait également s'abaisser et s'élever, quand on s'approprie toutes ses richesses, et qu'on a l'art de relever des expressions populaires, en les environnant de termes nobles, indépendamment même du talent d'y substituer des équivalents et des métaphores. Racine n'est-il point parvenu à peindre en très beaux vers, dans le prologue d'*Esther*, la pieuse humilité de Louis XIV, qui baisait la terre toutes les fois qu'il sortait de l'église, après avoir assisté à l'office divin?

> Tu le vois tous les jours, devant toi prosterné,
> Humilier ce front de grandeur couronné,
> Et, confondant l'orgueil par d'illustres exemples,
> Baiser avec respect le pavé de tes temples.

Ce mot *pavé*, si populaire et si effrayant pour un poëte, se trouve si heureusement enchâssé dans la contexture du vers de Racine, qu'on ne s'aperçoit point qu'il ait fallu du courage et du talent pour le transporter dans la langue poétique, où il cesse d'être ignoble. Il y devient même une nouvelle beauté. On ne songe plus en effet à l'expression populaire de *pavé* dans une telle période : on est frappé d'un bien plus grand intérêt que de la noblesse du style. Il y a ici tout autre chose qu'un vers admirable pour

le spectateur : c'est l'orgueil humain que le poëte a voulu faire descendre si bas pour mieux le confondre. Racine ne vous laisse plus voir que ce qu'un pareil hommage offre de majestueux à votre imagination, en absorbant vos pensées sur cet abaissement auguste d'un roi qui *humilie son front couronné de splendeur et de gloire,* en présence du Dieu devant qui *tout n'est rien*, selon le langage de Bossuet, et aux yeux duquel toute grandeur se rend justice quand elle s'anéantit. Mais un goût éclairé ne manquera pas d'observer que de telles hardiesses d'expression doivent toujours être habilement placées au milieu de la phrase, soit dans la prose, soit dans la poésie ; elles dépareraient étrangement l'élocution, au début ou à la fin d'une période, à l'hémistiche ou à la rime d'un vers, en appelant et en fixant trop périlleusement l'attention et la délicatesse du lecteur.

Racine n'aurait fait peut-être qu'un vers ridicule et burlesque, en le commençant ou en le terminant par le mot *pavé* ; mais en l'entourant de si près des paroles pompeuses de *respect* et de *temple*, il a voilé pour ainsi dire ce terme abject, et l'a couvert de tout l'éclat des expressions augustes qui l'environnent. On peut donc employer et ennoblir les mots les plus bas, pourvu qu'on les sache lier à des idées qui les relèvent ou cachent en quelque sorte ce qu'ils ont de choquant, et les placer avec art dans une période, de manière que ni l'esprit ni l'oreille ne puissent jamais se reposer sur ces termes roturiers, au milieu d'une si heureuse alliance de pensées et d'un alliage si adroit de paroles.

L'éloquence partage avec la poésie le privilége de

revêtir d'expressions nobles, des objets et des images qui, sans cet artifice, ne sauraient appartenir au genre oratoire. Bossuet excelle dans ce talent ou dans cette magie d'assortir les récits les plus populaires à la majesté de ses discours. Le songe de la princesse palatine eût embarrassé, sans doute, un autre orateur ; et il faut avouer que l'histoire d'un poussin enlevé par un chien sous les ailes de sa mère, n'était pas aisée à ennoblir dans une oraison funèbre, où la narration d'un pareil songe ne semblait guère pouvoir être admise. Bossuet lutte avec gloire contre la difficulté de son sujet ; et d'abord il se hâte d'imprimer un respect religieux à son auditoire. « Écoutez, s'écrie-t-il, « et prenez garde surtout de n'écouter point avec mé- « pris l'ordre des avertissements divins et la conduite « de la grace. Dieu, qui fait entendre ses vérités sous « telles figures qu'il lui plaît, continue à instruire la « princesse comme autrefois Joseph et Salomon ; et « durant l'assoupissement que l'accablement lui causa, « il lui mit dans l'esprit cette parabole, si semblable « à celle de l'Évangile : elle voit paraître ce que Jé- « sus-Christ n'a pas dédaigné de nous donner comme « une image de sa tendresse, une poule devenue « mère, empressée autour de ses petits qu'elle con- « duisait. »

Voyez avec quel art admirable l'orateur rapproche toutes ces allégories d'une imagination riche et brillante, l'intervention de la Divinité, la préparation oratoire d'un sommeil mystérieux, *le songe de Joseph, celui de Salomon, la parabole de l'Evangile.* Il vous familiarise d'avance avec le merveilleux, en vous environnant d'un horizon qui vous présente de tous les

côtés de pareils prodiges ; et par ses ornements accessoires, il vous prépare, il vous amène à entendre sans surprise les détails d'un rêve où il n'est question que d'une poule, dont il semblait impossible, ou, pour mieux dire, presque ridicule de parler. Rien ne prouve mieux que cet exemple, qu'un grand talent parviendra toujours à adapter avec succès au style de l'éloquence presque tout ce qu'on pourrait se permettre dans les entretiens de la société.

Dans cette même oraison funèbre, Bossuet n'hésite point d'employer des locutions vulgaires, qu'un orateur médiocre eût rejetées d'un pareil éloge, sur lequel néanmoins elles répandent le plus touchant intérêt ; il dédaigne toutes les faciles périphrases capables d'altérer la simplicité naïve du trait qu'il veut faire admirer. Mais aussitôt il déploie l'autorité la plus imposante de son ministère, et il fait bien sentir que ce n'est nullement par défaut de goût qu'il descend à un langage si familier. Écoutez-le attentivement. Loin de s'en excuser, comme un bel esprit délicat n'y eût pas manqué, il s'en félicite, il s'en glorifie, il subjugue votre admiration par la sienne propre, et il s'afflige sérieusement, dans l'enthousiasme de cette conquête oratoire, de n'avoir plus devant lui d'écueil semblable à braver.

« On ne peut retenir ses larmes, dit-il, quand on « voit cette princesse épancher son cœur sur de vieilles « femmes qu'elle nourissait. *Otons vitement*, disait« elle, *cette bonne femme de l'étable où elle est*, *et* « *mettons-la dans un de ces petits lits*. Je me plais à « répéter ces paroles, malgré les oreilles délicates ; « elles effacent les discours les plus magnifiques, et je

« voudrais ne plus parler que ce langage. Malheur à « moi, si dans cette chaire j'aime mieux me chercher « moi-même que votre salut, et si je ne préfère à mes « invitations, quand elles pourraient vous plaire, les « expériences de cette princesse, qui peuvent vous « convertir ! Je n'ai regret qu'à ce que je laisse. »

On a droit de tout dire quand on sait se relever par un langage si majestueux. Il ne reste donc aucune excuse aux orateurs dont le style est abject et rampant dans des détails beaucoup moins bas et moins difficiles à ennoblir. On échoue, on se brise contre cet écueil d'une élocution populaire, quand on veut descendre en chaire aux désordres particuliers de chaque condition, au lieu d'attaquer les vices communs à tous les hommes. Dès qu'un prédicateur cesse de généraliser la morale, il ne peut plus parler à ses auditeurs une langue qui les intéresse tous. Une partie de l'assemblée rit de se voir spectatrice du combat, tandis que l'autre est accablée de reproches ou livrée à la honte du ridicule. Tout est noble dans la peinture des passions qui agitent le cœur humain : tout devient bas dans le tableau des excès réservés aux différents états qui partagent la société.

XLV. Des transitions.

Moins vous multiplierez ces détails extérieurs ordinairement étrangers au cœur de l'homme, et qui n'ont même entre eux aucune relation, plus aussi votre discours aura d'unité, plus les parties en seront liées et suivies. Cet art des transitions est aussi difficile à soumettre à des règles qu'à réduire en pratique. On cite avec raison, comme un chef-d'œuvre dans

cette partie du talent d'écrire, l'*Histoire des Variations*, où le grand Bossuet réunit toutes les branches divergentes de son sujet par le seul lien de sa logique, et rapproche ainsi sans confusion les questions les plus abstraites et les plus disparates. Les transitions qui ne sont fondées que sur le mécanisme du style, et qui consistent uniquement dans une liaison apparente entre le dernier mot du paragraphe qui finit, et le premier mot du paragraphe qui commence, ne sont point, à proprement parler, des transitions naturelles, mais des rapprochements forcés.

Les véritables transitions oratoires sont celles qui suivent le cours du raisonnement ou du sentiment, sans contrainte, avec assez d'art pour ne montrer aucun effort, et dont l'auditeur n'aperçoit point la liaison; celles qui unissent les masses, au lieu de suspendre seulement quelques phrases les unes aux autres; celles qui enchaînent tout le discours, et dispensent le prédicateur de faire un nouvel exorde à chaque sous-division que lui présente son plan; celles que le développement des idées fournit et place, pour ainsi dire, à l'insu de l'orateur, avec ordre et méthode; celles qui s'appellent et se correspondent par une connexion naturelle, et non par une rencontre imprévue; celles enfin que la méditation engendre en inspirant de suite et presque à la fois plusieurs grandes pensées, et non pas celles que la plume fait coïncider en saisissant des rapports combinés. Des idées nettes et précises se prêtent mutuellement à des transitions faciles et heureuses. *Les pierres bien taillées*, dit Cicéron, *s'unissent d'elles-mêmes, sans le secours du ciment.*

L'imagination des anciens brille ainsi avec autant d'éclat que de mesure jusque dans l'aridité du genre didactique. Quintilien nous fournit aussi sur la même matière d'admirables imitations de cette méthode, qu'il avait apprise à l'école de Cicéron. Boileau est celui de tous les modernes qui se montre à cet égard le plus digne rival de l'antiquité, en présentant sans cesse avec le goût le plus ingénieux, dans son immortel *Art poétique*, tous les préceptes de chaque genre, en exemples et en images.

« Les pensées ingénieuses trop multipliées, dit « Quintilien, rendent aussi le discours trop coupé ; « car toute sentence renferme un sens complet, après « lequel un autre sens commence ; d'où il résulte que « l'ouvrage paraît décousu, plutôt formé de pièces et « de morceaux que composé de plusieurs membres « analogues ; il manque alors de liaison, parcequ'il en « est de ces traits d'esprit isolés, comme des corps de « figure ronde, qui ne peuvent jamais, quelque effort « qu'on fasse, s'emboîter et parfaitement cadrer juste « les uns avec les autres[1]. Nos idées, ajoute Quin- « tilien, doivent non-seulement être placées avec beau- « coup d'ordre, mais encore être si bien liées ensem- « ble, qu'on n'en démêle pas la jointure : en sorte « qu'elles forment un seul corps, et non pas simple- « ment des membres épars[2]. »

Cette lumineuse doctrine des anciens sur les tran-

[1] « Facit res eadem concisam quoque orationem, subsistit enim omnis sententia : ideoque post eam utique aliud est initium. Unde soluta fere oratio, et e singulis non membris, sed frustis collata, structura caret, cum illa rotunda et undique circumcisa insistere invicem nequeant. » Lib. VIII, cap. v.

[2] « Sensus non modo ut sint ordine collocati, elaborandum est, sed

sitions du style, se retrouve en action et au degré le plus parfait dans les discours de Massillon. Jamais orateur n'a mieux et même si bien justifié le bel emblème sous lequel les anciens ont peint la marche de l'éloquence, qu'ils comparent au cours non interrompu d'un ruisseau. Il n'emploie aucun de ces mouvements brusques, aucun de ces tours forcés, aucune de ces transitions artificielles, qu'on imagine pour couvrir le vide ou pour masquer la discordance des idées. Rien n'est isolé et vague dans sa composition. Une pensée ne s'y montre que pour en engendrer une autre. Ses idées semblent se suivre au lieu de se chercher. Chaque *alinéa* y forme autant de tableaux; et ses sermons, où ils se trouvent tous placés à leur plus beau point de vue comme dans une riche galerie, présentent à notre admiration sans cesse renaissante, une suite continue de propositions oratoires qu'il développe sans s'arrêter, sans hésiter, et surtout sans divaguer jamais.

XLVI. Du style nombreux.

Si toute élocution sautillante, si une suite de phrases trop courtes, si les petites idées ne peuvent jamais se lier ainsi étroitement, hâtons-nous donc de les rejeter de nos discours. Un style sans cesse coupé et sentencieux ne fera jamais de puissantes impressions sur la multitude. L'éloquence demande un genre de diction étendue, majestueuse, sublime, pour développer les mouvements de l'ame et donner à la pensée tout son essor. Quiconque recommence à pen-

ut inter se juncti, atque ita cohærentes, ne commissura pelluceat: corpus sit, non membra. » Lib. VII, cap. X.

ser de ligne en ligne est toujours froid, lent, monotone et superficiel. Le vrai sublime n'est autre chose que ce que le génie découvre par delà les premières idées ordinaires. Creusez donc vos pensées ; ne vous arrêtez point à ramasser des grains brillants de sable sur ce terrain qui couvre une mine d'or ; élancez-vous bien loin des conceptions vulgaires, et vous trouverez au delà ce même vrai sublime entre ce qui est commun et ce qui serait exagéré. Libre dans votre marche, ne vous renfermez point dans les limites étroites de ces phrases incidentes qu'on voit tomber à chaque instant avec l'idée qui s'évapore ; et déployez dans leur vaste étendue ces formes nombreuses et imposantes qui donnent au style de l'éloquence sa force, son élévation, sa véhémence, sa grandeur, ses richesses d'harmonie, en accélérant la gradation des pensées et des mouvements de l'orateur. « Les traits « foudroyants de Démosthène, disait Cicéron, frap- « peraient beaucoup moins s'ils n'étaient lancés avec « toute la force et l'impétuosité du nombre[1]. »

On appelle *nombres* dans le style les repos de la phrase indiqués par la ponctuation, les syllabes coupées et senties ou accentuées dans la manière de débiter, l'espace, la mesure d'une période, ou enfin le mode de la terminer par une chute finale et harmonieuse. Voilà tous les nombres oratoires. Les rhéteurs ont employé avec raison, pour désignerces intervalles ou repos du style, un nom qui suppose leur pluralité, *nombre*. En effet, l'unité de temps, de mot ou de mouvement, ne peut jamais former seule des nom-

1 « Demosthenis non tam vibrarent fulmina illa nisi numeris contorta ferrentur. » Orator. 131.

bres, non plus que des mesures ou des séries de cadence qui se forment nécessairement du concours combiné de plusieurs unités et d'éléments distincts, en établissant un rapport de pluralité.

Cicéron définit donc très bien le *nombre* dans l'élocution, *une étendue cadencée, divisée en portions tantôt égales, tantôt inégales, et marquées par des pulsations plus ou moins sensibles. Nous pouvons compter ces intervalles*, dit-il très ingénieusement, *dans les gouttes d'eau qui tombent d'un toit, d'espace en espace, et non pas dans le murmure d'un ruisseau qui coule sans interruption*[1]. Mais convaincu avec raison qu'il n'existe point de véritable éloquence sans un style nombreux et même une verve à demi poétique, ce grand législateur du goût oratoire ajoute : *Il faut que le nombre, au lieu de paraître recherché, semble suivre naturellement l'arrangement des mots, et que le discours soit soutenu par la régularité des nombres, sans usurper cependant jamais la mesure ou le mètre propre des vers. Il n'est point de nombre sans un repos qui coupe la continuité du son*[2].

Au lieu de m'arrêter à cette théorie élémentaire des nombres, je veux montrer ces repos mélodieux de prononciation, notés dans la période par le talent de l'orateur, comme on désignerait les temps séparés des mesures musicales. Je préfère à dessein pour cet effet

[1] « Distinctio et æqualium et sæpe variorum intervallorum percussio numerum conficit ; quem in cadentibus guttis, quod intervallis distinguuntur, notare possumus; in amni præcipitante non possumus. » Orator. 17.

[2] « Ut non quæsitus esse numerus videatur, sed secutus Censeo enim numeris astrictam orationem esse debere, carere versibus. Numerus in continuatione nullus est. » Orator. 17.

l'exemple déja choisi par l'abbé Batteux dans Bourdaloue, qu'on suppose trop légèrement s'être peu occupé de l'harmonie du style. Il y a plus ici qu'un heureux instinct : on découvre un goût très fin et très délicat dans la combinaison des nombres oratoires, qu'il étale au commencement de son magnifique sermon pour le jour de Pâques. A la suite de ce texte, *surrexit, non est hic*, il est ressuscité, il n'est plus ici, Bourdaloue procède par une exposition cadencée, dans laquelle les espaces des nombres sont si manifestement indiqués, qu'un simple signe de repos va les faire marquer par le lecteur, s'il veut prononcer à haute voix le début de cet exorde.

« Ces paroles sont bien différent*es* de celles que « nous voyons communément grav*ées* sur le tombeau « des homm*es*. Quelque puissants qu'ils aient *été*, à « quoi se réduis*ent* ces magnifiques élog*es* qu'on leur « don*ne*, et que nous lis*ons* sur ces superbes mauso- « lé*es* que leur érige la vanité humai*ne?* à cette in- « scripti*on : hic jac*et. Ce gr*and*, ce conquér*ant*, cet « homme tant vanté dans le mon*de* est ici couché sous « la pier*re*, sans que tout son pouv*oir* et toute sa gran- « d*eur* l'en puissent ti*rer*. Il en est bien autrem*ent* à « l'égard de Jésus-Chr*ist*. A peine est-il renfer*mé* « dans le sein de la ter*re*, qu'il en sort dès le troisième « j*our* victorieux et triomph*ant*. Au lieu donc que la « gloire des grands du siè*cle* se termine au tomb*eau*, « c'est dans le tombeau que commen*ce* la gloire de ce « Dieu-Hom*me*. C'est, pour ainsi par*ler*, dans le centre « de la faibles*se* qu'il fait éclater toute sa for*ce*, et jus- « qu'entre les bras de la m*ort*, qu'il reprend par sa « propre ver*tu* une vie bienheureuse et immortel*le*. »

Voilà bien les nombres ou le repos du style. La prononciation exige ces intervalles plus ou moins courts, afin que l'esprit de l'auditeur jouisse, au gré d'une oreille musicale, du développement et de l'harmonie de la période. Bourdaloue se conforme dans la fixation des nombres à toutes les règles que le goût créateur de Cicéron avait établies sur l'harmonie du style; et il les consacre par toute l'autorité de son exemple, de son talent et de sa gloire.

Ce même Cicéron insiste avec d'autant plus de raison sur l'importance de rechercher une si mélodieuse variété dans le monologue du discours, que c'est manifestement le genre le plus exposé à la monotonie. Son excellent goût fait même de cet art de diversifier les mouvements, tantôt prolongés, tantôt rompus de son élocution, une règle de composition oratoire [1]. Il compare d'abord, pour mieux graver sa doctrine dans tous les esprits, une suite de phrases coupées à un mur de cailloux sans ciment; et il nous présente ensuite la structure des périodes oratoires, sous l'image d'une voûte spacieuse dont les arcs se combinent pour en dessiner et en soutenir les compartiments. Il fixe enfin l'étendue de chaque période à quatre vers hexamètres ou de six pieds, qu'on peut prononcer d'une seule haleine [2].

Mais avons-nous de véritables périodes dans notre langue, au moins en comparaison du grec et du latin,

[1] « Neque semper utendum est perpetuitate et quasi circuitu verborum ; sed sæpe carpenda membris minutioribus oratio est. » De oratore. 35.

[2] « E quatuor igitur quasi hexametrorum instar versuum circulo constat fere plena comprehensio. » Orat. 20.

qui se pliaient à tous les mouvements de l'ame avec la plus grande flexibilité, nous que chaque conjugaison assujettit à la traînante et monotone prolixité des vers auxiliaires; nous dont tous les noms substantifs et adjectifs, loin de désigner par les désinences de leurs déclinaisons le cas grammatical, comme dans les langues anciennes, ont toujours des terminaisons uniformes; nous pour qui la construction commandée de nos phrases gène sans cesse l'ordonnance, la saillie, les circuits harmonieux et pittoresques de l'arrangement des mots; nous qui pouvons si rarement employer l'inversion; nous qui, réduits à lier le tissu de notre élocution par des fils si courts, si minces et si croisés, sommes obligés de présenter un sens, sinon complet, du moins toujours très clair, à quelque mot de la phrase que le lecteur veuille s'arrèter; nous qui nous trouvons assujettis à une marche forcée et languissante, où le *nominatif* touche presque toujours le *verbe* qui précède le *régime*, et qui nous plaignons avec toute justice d'ètre continuellement embarrassés par la répétition ou par l'équivoque de nos *pronoms*, parmi lesquels un si petit nombre a son accusatif[1]; nous qui ne pouvons écrire sans être surchargés d'articles, de deux mots pour en composer nos négatifs; *ne*, *pas*, de particules, de prépositions, d'auxiliaires continuels, embarras beaucoup moins multipliés dans le latin, et qu'ils appelaient encore pourtant *impedimenta*. La théorie de nos *participes* est encore si abstraite, nos *conjonctions* sont tellement insuffisantes, nos *cas*, en supposant que notre langue en ait, telle-

[1] Ce sont nos seuls pronoms *moi*, *toi*, *soi*, *lui*, *elle*, et notre *qui* relatif. On dit à l'accusatif, *me*, *te*, *se*, *le*, *la*, et *que*.

ment effacés par cette uniformité du son final qui leur ôte tout relief, qu'il faut sans cesse, en écrivant, rappeler le *nominatif* ou le *pronom* qui le représente, et sacrifier la rapidité, la précision, le nombre, à la clarté. Les anciens comparaient la période à une fronde, qui lance plus loin la pierre après plusieurs circuits; et notre phrase ne paraît le plus souvent, sans le génie et le travail de l'orateur, qu'un langage diffus ou décousu, ampoulé ou terne, semblable à la traduction servile et lâche d'un interprète qui rendrait littéralement peut-être, mais sans esprit et sans goût, sans vigueur et sans harmonie, sans images et sans ornements, la plus riche élocution d'un bel idiome qu'il croirait reproduire.

Bossuet déploie néanmoins dans ses oraisons funèbres toute la majesté et la puissance du nombre. Massillon nous en fait goûter la facilité et le charme dans la beauté des périodes qui forment l'enchaînement de son style. Fléchier en étale dans sa diction toute la pompe et la richesse ; mais il recherche cette cadence jusqu'à l'affectation et même jusqu'à l'excès, que Cicéron appelle si bien le luxe du nombre, *numerus luxurians*. Son tableau de la mort de Turenne, à commencer par ces mots, *je me trouble*, *messieurs*, forme sous sa plume une série de vingt-quatre repos ou demi-repos qui sont autant de vers d'inégale mesure, quand on les prononce comme la prose, sans faire sonner les *e* muets. On peut le vérifier en les séparant, ligne par ligne. L'orateur n'y songeait peut-être pas ; et c'est probablement son oreille qui l'a trop bien servi, sans lui coûter aucun effort, par son pen-

chant habituel pour la symétrie, l'antithèse et le contraste de son élocution et de ses idées [1].

XLVII. De l'harmonie du style.

Sans ce nombre périodique, qui ne doit cependant pas, ou du moins très rarement, former un vers, et surtout jamais une suite de vers d'une égale mesure, le style est lourd et sans harmonie. Un orateur chrétien ne doit donc pas dédaigner de plaire à ses auditeurs par une mélodie qui les rende plus attentifs à ses instructions, et qui par là fasse concourir les agréments de l'art au succès de son ministère. Nos grands maîtres ont souvent déployé dans la chaire le beau talent de peindre par les sons, et de créer par l'harmonie imitative des images auxquelles la poésie s'élèverait à peine. Ainsi Bossuet voulait dire dans l'oraison funèbre de Le Tellier, que ce magistrat avait rendu le dernier soupir en récitant ce verset du psaume 88 : ***Misericordias Domini in æternum cantabo, etc.*** Voici comment l'orateur rend pour ainsi dire présente à tout son auditoire cette circonstance de la mort du chancelier, en écrivant toutefois selon son usage, avec enthousiasme, et, comme disaient les Latins, *impetu*, lors même qu'il fait le plus briller son esprit : « Ravi de « pouvoir pousser SES RECONNAISSANCES jusqu'au der- « nier soupir, il commença l'hymne des divines misé- « ricordes. ***Je chanterai***, dit-il, ***éternellement les mi- « séricordes du Seigneur.*** Il expire en disant ces mots, « et continue avec les anges le sacré cantique. »

[1] « Antitheta numerum oratorium, necessitate ipsa, efficiunt. » Cicer. Orator. 37.

Voulez-vous fixer vos regards et votre admiration sur une autre image non moins sublime du même orateur, quand il représente, par la plus savante combinaison de style, la retraite profonde dans laquelle s'ensevelit madame de La Vallière, au couvent des Carmelites? « Déçue, dit-il, par la liberté dont elle a « fait un mauvais usage, l'ame songe à la contraindre « de toutes parts. Des grilles affreuses, une retraite « profonde, une clôture impénétrable, une obéissance « entière, toutes les actions réglées, tous les pas « comptés, cent yeux qui nous observent.... encore « trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empê- « cher de s'égarer; elle se met de tous côtés sous le « joug; elle se met des bornes de tous les côtés; et « ainsi resserrée de toutes parts, elle ne peut plus res- « pirer que du côté du ciel. » Cette dernière perspective, ainsi préparée et restreinte, effraie l'imagination; et l'on croit voir madame de La Vallière enfoncée par sa pénitence au fond d'un gouffre d'où elle ne peut plus découvrir que le firmament.

C'est le génie seul qui forme ces grands tableaux. L'art de les produire est supérieur et inaccessible à toutes les règles. Mais il n'en est pas moins vrai que les préceptes du goût sont la boussole de l'orateur, en lui révélant ces profonds secrets du talent, qui sont devenus ceux de l'art, pour démêler le beau idéal du coloris et de l'harmonie. Vous apprendrez à l'école de nos maîtres en éloquence à ne terminer jamais vos phrases, comme Chapelain aurait pu finir ses vers, par le très petit nombre de nos monosyllabes féminins, tels que *je*, *le*, etc., à moins cependant qu'un effet savant de style, dans ces moments où *souvent un beau*

désordre est un effet de l'art, n'exige une finale brusque et brisée, n'appelle l'accent sourd et lugubre d'un cri plaintif et étouffé, ou que des désinences ainsi heurtées ne soient encore alors plus propres à frapper l'oreille et à soutenir la chute d'une période. Gardez-vous également de multiplier les mots dont les terminaisons uniformes introduisent des consonnances et même des rimes que la prose doit toujours rejeter. C'est une attention de mélodie qu'on peut observer aisément en étudiant la diction de Fénelon ; il s'en montre dans toutes les phrases du Télémaque le plus parfait modèle.

Une heureuse liaison de mots rend le style doux et coulant, quand on sait en marier les sons par des élisions fréquentes et bien assorties, sans se permettre aucun des hiatus qui gèneraient la prononciation. Il faut marcher avec précaution entre ce double écueil des bâillements provoqués par la fréquence des voyelles, et des chocs durs qu'entraîne l'enchaînement des consonnes. Il faut empècher les voyelles finales de se heurter avec d'autres voyelles initiales, comme dans cette phrase, *il a existé un Henri*. Il faut enfin consulter la délicatesse de l'oreille, pour allier tour à tour les voyelles finales à des consonnes initiales, et les voyelles initiales aux consonnes finales qui les précèdent. On peut rendre plus sensible la théorie de ces préceptes élémentaires sur l'harmonie du langage, en citant comme un exemple frappant d'un style dur et rocailleux, dans lequel les consonnes finales d'un mot choquent rudement la consonne initiale du mot suivant, ce vers très ridicule où les nombres sont rompus à chaque syllabe, et les membres de la phrase jetés

au hasard plutôt que placés avec quelque discernement de goût. Le lecteur croit marcher sur des pointes de clous, en prononçant un vers si baroque. On a même besoin d'en compter les syllabes avec attention, pour s'assurer qu'il n'excède point la mesure du mode alexandrin.

Bouche, œil, sein, port, teint, taille, en elle tout ravit.

Vous trouverez dans le matériel de chaque langue une espèce d'harmonie mécanique dont on ne saurait trop faire usage. Ainsi, dans la langue française, les *e* muets sont une source très abondante de mélodie; plus ils sont multipliés dans les dernières syllabes des mots dont la phrase est coupée, plus ils s'élident avec le mot suivant, plus aussi l'oreille est satisfaite des accents et des repos harmonieux du style.

Me sera-t-il permis d'ajouter à ces observations, familières à tout homme qui écrit, une autre réflexion que j'ai souvent faite dans mes lectures? Il me semble donc que le style devient sensiblement plus harmonieux, lorsque les repos de chaque phrase sont alternativement variés par des terminaisons masculines et féminines. Tous nos grands orateurs ont suivi plus ou moins cette méthode, en se livrant à l'instinct d'un goût naturel, sans y penser peut-être, par le seul besoin de transporter dans la prose cette jouissance de l'un des charmes de notre poésie, et de satisfaire l'habitude ou la délicatesse de l'oreille. L'art d'écrire tient souvent à des précautions si fines, et en apparence si minutieuses, que rien n'est à négliger en ce genre. Massillon surtout s'est conformé si fidèlement dans

tous ses discours à la cadence et à la variété dont je parle, qu'il me paraît presque impossible que le hasard l'ait toujours si bien conseillé à l'insu de son esprit. Je n'en citerai ici qu'un exemple. J'invite le lecteur à vérifier lui-même dans les discours de l'évêque de Clermont, qu'on y observe cette manière presque à chaque page. La citation qui se retrace à ma mémoire est le tableau du juste mourant, dans son sermon sur la mort du pécheur.

« Il me semble, dit-il, que le juste est alors comme
« un autre Moïse mourant sur la montagne sain*te*,
« où le Seigneur lui avait marqué son tomb*eau*.
« Avant d'expirer, il tourne la tête du haut de ce lieu
« sa*cré*, et jetant les yeux sur cette étendue de royau-
« *mes* qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière
« *lui*, il y retrouve les périls innombrab*les* auxquels
« il est échap*pé;* les combats de tant de nations vain-
« *cues*; les fatigues du dé*sert;* les embûches de Ma-
« di*an*; les murmures et les calomnies de ses frè*res*;
« les rochers bri*sés*; les difficultés des chemins sur-
« mon*tées*; les dangers de l'Égypte évi*tés*; les eaux
« de la mer Rouge fran*chies*; et touchant enfin au
« terme heureux de tant de tra*vaux*, et saluant enfin
« de loin cette patrie promise à ses pè*res*, il chante un
« cantique d'actions de grâ*ces*, et regarde la monta-
« gne sainte où il va expi*rer*, comme la récompense
« de ses trav*aux*, et le terme heureux de sa cour*se.* »

Je le répète encore, il est bien difficile de croire que Massillon écrive ainsi sans une intention constante de flatter l'oreille par la mélodie et la variété des intervalles de sa phrase, en empruntant le procédé et la mélodie de la versification. Quiconque voudra le lire

ou plutôt l'étudier avec cette attention scrupuleuse, trouvera dans cette méthode trop d'art, et sans doute aussi trop de suite, pour n'apercevoir que du bonheur dans le mélange de ces terminaisons si habilement et si régulièrement variées.

XLVIII. De la variété dans le style.

Si la variété est nécessaire jusque dans les terminaisons des mots, elle est bien plus indispensable encore dans la coupe et principalement dans le tour de chaque phrase, lequel a la même importance pour faire ressortir les pensées et les figures de l'orateur, que l'attitude des personnages dans les ouvrages de sculpture ou de peinture, pour déterminer l'effet qu'on veut produire. Cicéron appelle, avec autant de vérité que d'imagination dans l'expression, ces différentes tournures des périodes, une espèce de geste du discours, *quasi gestus orationis*. Des formules monotones supposent toujours des pensées lâches. Êtes-vous donc embarrassé pour varier vos phrases et vos périodes? quittez la plume, revenez à la méditation ; et chaque trait de la pensée reprendra bientôt son mouvement, son caractère et sa couleur. Les répétitions des mêmes tournures et des mêmes mots, au commencement de plusieurs alinéa, réussissent toujours dans le style de la chaire. C'est précisément dans le développement de ces morceaux de détail qu'il importe de faire contraster sans cesse les tableaux de terreur ou de pitié , d'onction ou de menace, d'allégresse ou de douleur, et de varier les tours, les expressions, les figures et les nuances de chaque phrase, si l'on veut préserver ses auditeurs de l'ennui qui ac-

compagne l'uniformité [1]. Les sermons de l'abbé Poulle, que nous avons entendus avec beaucoup de plaisir, semblent se distinguer surtout par cette variété de pinceau, et paraissent dignes d'être cités comme des modèles sous ce rapport de l'art oratoire. Ce qui rélève principalement son élocution, c'est cette heureuse fécondité qui diversifie sans cesse ses peintures, ses mouvements, son langage, et qui, montrant à chaque instant l'esprit de l'orateur sous des formes diverses, n'altère cependant jamais la simplicité du vrai talent.

XLIX. De la clarté.

Évitons néanmoins de sacrifier la clarté à la variété ; et ne devenons point vagues, obscurs et inintelligibles, à force de chercher des équivalents, des synonymes et des périphrases, pour éviter la répétition des expressions ou l'uniformité des tournures. On ne parle que pour être entendu. Les Grecs, dont la langue peignait à l'esprit, et souvent aux yeux, le sens et pour ainsi dire les fonctions de chaque mot [2], appelaient la voix *lumière*. C'est peut-être par réminiscence d'une semblable allusion, que Denys d'Halicarnasse compare Démosthène à un brasier allumé au milieu des places publiques d'Athènes, pour éclairer et échauffer un peuple également aveugle et insouciant sur ses plus grands intérêts.

Telle doit être en effet la clarté de l'éloquence,

1 « Variare orationem magnopere oportebit, nam omnibus in rebus similitudo satietatis est mater. » Cicer. de invent. lib. I, cap. LXXVI.

2 Ainsi, en français, *circonférence* est un terme abstrait dont les éléments étrangers à notre langue ne peuvent nous fournit l'explica-

qu'elle se répande par une propagation soudaine, comme la lumière, dans tous les esprits. *Non-seulement*, dit Quintilien, *il faut que l'on comprenne ce que nous disons, mais encore qu'on ne puisse jamais ne pas nous comprendre.* Un orateur ne saurait donc se demander trop souvent à lui-même, je ne dis pas quand il compose, mais quand il revoit à loisir ses productions : *Qu'ai-je voulu dire? l'ai-je dit?* Plus l'expression est simple, plus elle est claire ; et cette simplicité double toujours sa force. C'est le goût qui indique la propriété du mot, et c'est surtout cette propriété de l'expression qui en fait la clarté ; mais il faut être profondément instruit de la matière qu'on veut traiter, avant d'en faire le sujet d'un discours, pour pouvoir y coordonner clairement ses pensées. Le chancelier d'Aguesseau consacra ce principe de goût par une critique très fine, lorsqu'en lisant dans sa société, à la campagne, l'histoire de Louis XI, par Duclos, il désapprouva par un sourire de pitié l'historien, qui rendait compte de la Pragmatique Sanction sans avoir étudié cette matière : *Ah! mon ami*, s'écria-t-il en laissant échapper le livre de ses mains, *on voit bien que tu ne sais cela que d'hier.* En effet, l'écrivain qui est obligé d'apprendre à mesure qu'il compose, est ordinairement obscur. Celui au contraire qui a laissé longtemps mûrir ses connaissances dans son esprit, où elles ont contracté une alliance intime avec ses idées, est assez maître de sa composition pour pouvoir écarter de son style le verbiage et la décla-

tion. C'est pour les Grecs, au contraire, une simple image composée de deux mots qui signifient *tourner autour*, περιφερεια.

mation, qui exposent à l'équivoque et à l'amphibologie [1]. L'obscurité provient du défaut de logique ou de réflexion, quand la phrase est vide de sens ; de la prétention, lorsque l'expression est recherchée ; de la négligence, s'il y a de l'embarras dans la construction; de la complication ou de la confusion des objets, pour peu que l'idée directe se trouve surchargée d'idées collatérales ; enfin du mauvais goût, toutes les fois que le mot est plus abstrait que la pensée. Le degré de clarté dépend du rapport qu'il y a entre les idées de celui qui parle et l'intelligence de celui qui écoute ; mais un prédicateur doit toujours mettre son langage à portée de la multitude. Le style de l'éloquence sacrée doit être net et en quelque sorte transparent. La rapidité du débit, qui ne laisse jamais le loisir de l'examen, exige dans un sermon toute la clarté du langage le plus familier.

L'obscurité qu'on a reprochée avec tant de raison à quelques orateurs de nos jours, était une juste punition de leur mauvais goût. Ils avaient trop de penchant pour le jargon et pour les abstractions de la métaphysique. Ils étaient habituellement disposés, selon l'observation de Quintilien en parlant de leurs devanciers, à être contents d'eux-mêmes, pourvu qu'ils fissent parade d'esprit, et qu'ils fussent applaudis quand ils parlaient [2]. Ils aspiraient surtout, disait très bien l'abbé d'Olivet, *à paraître penser jusque*

[1] On distingue, en fait d'obscurité, deux espèces de galimatias : le *simple*, quand ce qu'on écrit ne s'entend pas ; et le *double*, quand en écrivant on n'a pas pu s'entendre soi-même.

[2] « Modo sit materia ingenii mereaturque clamorem. » Lib. XII, cap. IX.

dans la ponctuation, et ils croyaient briller en finissant des phrases tronquées par deux ou trois points d'admiration ou par d'autres points alignés, qui ne sont pas des figures de rhétorique, mais plutôt des figures de typographie.

L. Des traits frappants.

Cette clarté ne nuit jamais ni à la profondeur ni à l'énergie. Plus un trait est frappant, plus l'expression doit être lumineuse. On aime à trouver dans un sermon quelques unes de ces idées grandes et neuves dont on est ravi, comme si l'on venait de les créer soi-même ; car *la vérité entre si naturellement dans l'esprit*, dit Fontenelle, *que quand on l'apprend pour la première fois, il semble qu'on ne fasse que s'en souvenir* [1].

Mais ne confondons jamais les idées purement ingénieuses avec les traits frappants de l'éloquence. *Les pensées brillantes*, dit Quintilien avec son grand sens et son excellent goût, *les pensées brillantes sont comme les yeux de l'éloquence : ils sont beaux*, ajoute-t-il ; *mais je ne voudrais cependant pas qu'ils couvrissent tout le corps, de peur qu'ils ne fissent perdre leurs fonctions à ses autres membres* [2]. La prétention de montrer à chaque instant de l'esprit, c'est-à-dire de faire toujours de l'effet, est pour un orateur un moyen infaillible de n'en produire aucun. Ce même Quintilien, qui proscrit si justement la manie de briller sans cesse par des traits ingénieux, nous fournit l'exemple de

[1] *Pluralité des mondes.* Seconde soirée.

[2] « Ego vero lumina orationis velut oculos quosdam esse eloquentiæ credo ; sed neque oculos esse toto corpore velim, ne cætera membra suum officium perdant. » Lib. VIII, cap. v.

ces grands mouvements d'éloquence qui exercent tout leur empire sur les hommes assemblés, et que la postérité consacre ensuite par de longs souvenirs. *Lorsqu'Antoine*, dit-il, *plaidant pour Aquilius, déchira l'habit de l'accusé, et montra les blessures que son client avait reçues en combattant pour la patrie, Antoine se fia-t-il à la force de ses raisons? Non, sans doute. Mais il fit violence, il arracha des larmes au peuple romain, qui ne put résister à un tel spectacle; et c'est parmi nous une tradition constante, qu'il profita de ce transport soudain de compassion pour faire absoudre son client*[1].

Je me plais à rapprocher de ces traits frappants des orateurs anciens[2], les élans oratoires de Bossuet. Rien

1 « Nam Aquilium defendens Antonius, cum scissa veste cicatrices quas pro patria pectore adverso suscepisset ostendit, non orationis habuit fiduciam, sed oculis populi romani vim attulit : quem illo ipso aspectu maxime motum, in hoc ut absolvere reum, creditum est. » Lib. II, cap. XV.

2 Les poëtes de l'antiquité sont encore plus riches en ce genre que les orateurs. Horace et Virgile en fournissent trop d'exemples pour qu'on puisse les détacher de leurs écrits, à moins de les copier presque entièrement. Je ne citerai donc ici que la quatrième satire de Juvénal, dans laquelle il rend la mémoire de Domitien si odieuse et si méprisable, au moment où ce prince délibère dans sa maison de campagne d'Albano, avec toute sa cour, sur la manière la plus exquise d'apprêter un énorme turbot, *spatium admirabile rhombi*. Après avoir employé dans ses vers une si belle locution, le poëte y grave avec le burin du génie le portrait des courtisans, dont le pâle visage annonçait les déplaisirs mortels attachés à l'amitié des grands. « Quoi de plus « cruel, ajoute-t-il, que l'oreille d'un monstre, avec lequel on risquait « sa propre vie en parlant selon sa pensée de la pluie et du beau « temps! »

In quorum facie miseræ magnæque sedebat
Pallor amicitiæ
. . . . Sed quid violentius aure tyranni,
Cum quo de pluviis, aut æstibus, aut nimboso
Vere locuturi fatum pendebat amici!

n'est plus propre à former le goût que les leçons vivantes fondées sur de pareilles comparaisons. Avant de choisir des citations très courtes en ce genre parmi les innombrables exemples qu'on en trouve dans les chefs-d'œuvre les plus connus de l'évêque de Meaux [1], je veux lui faire hommage ici, pour sa gloire, de deux lignes seulement qui ornent ses sublimes *méditations sur l'évangile* pour le 169e jour. Bossuet y considère comment *le grand secret du ciel*, dit-il, le mystère de la Trinité, nous est révélé par une allégorie admirable dans le 17e chapitre de l'évangile selon saint Jean.

Bossuet expose d'abord, d'une manière haute et ravissante, ce que la foi nous enseigne sur la parfaite égalité et l'origine éternelle des trois personnes divines. On croirait qu'il va s'applaudir ensuite d'une telle explication, et se féliciter d'un si beau triomphe de son talent. Point du tout : il se prosterne au contraire, il s'anéantit de confusion et de respect devant la majesté divine, en s'écriant avec une éloquente humilité qui rehausse la magnificence de ce tableau : *Pardonnez, Seigneur! ces expressions : ce sont des hommes qui parlent.* Quand on se place dans la situation, je dirais presque, dans l'extase d'admiration que vient de faire éprouver la lecture de Bossuet, au moment où une excuse si étonnante et cependant si juste échappe à son génie, on est tenté de croire qu'il

[1] Je m'abstiens d'en indiquer des exemples dans son grand chef-d'œuvre du *Discours sur l'histoire universelle*. Chaque page en fournirait des modèles uniques à notre admiration. C'est ainsi qu'en exaltant les pyramides de l'Égypte comme des monuments faits pour braber la mort et le temps, il observe tout à coup que ce sont autant de tombeaux qui proclament plus hautement le néant de l'homme.

n'existe rien de plus frappant en ce genre d'éloquence.

Voici un autre élan plus développé de ces coups de génie si fréquents dans Bossuet. Je le découvre dans quelques débris d'un de ses sermons, dont il ne nous reste que des fragments.

« Dieu se moque dans les livres saints, s'écrie Bos-« suet, des idoles qui portent le titre de dieux. *Où « sont vos dieux*, dit-il aux peuples, *ces dieux dans « lesquels vous avez mis votre confiance? qu'ils vien-« nent à votre secours, et qu'ils vous protégent dans « vos besoins*[1]. Remarquez, mes frères, que ce grand « Dieu, ce Dieu véritable et seul digne par sa bonté « de la majesté de ce titre, a dessein de nous faire en-« tendre que c'est une indignité insupportable de « porter le nom de Dieu, sans soutenir un si grand « nom par de grands bienfaits. Cette noble idée de « puissance est bien éloignée de celle que se forment, « dans leur esprit, les puissants du monde ; ils s'ima-« ginent que leur grandeur éclate plus par des ruines « que par des bienfaits : de là les guerres, de là les « carnages, de là les entreprises hautaines de ces rava-« geurs de provinces que nous appelons conquérants[2]. »

Bossuet signale aussi l'originalité de son éloquence, par sa manière neuve et imposante de rallier quelquefois dans ses éloges les rapports des vertus humaines avec les perfections de Dieu, et par son rare talent de

1 Deuteron. 32, 37.

2 *Fragment d'un sermon* sur les moyens de sanctifier la grandeur, *pour le quatrième dimanche de carême*. Je copiai très exactement ce passage de Bossuet lorsque je le rapportai pour la première fois dans cet *Essai*, il y a plus de trente ans, tel qu'on vient de le lire. On l'a beaucoup altéré depuis dans quelques recueils.

rapprocher ceux dont il est chargé d'exalter la gloire, de leurs plus illustres contemporains, sans frustrer ni les uns ni les autres du tribut de son admiration, quoiqu'on eût pu croire, sur la foi d'un vers charmant de La Fontaine, que *l'or se peut partager, mais non pas la louange* [1]. L'évêque de Meaux réunit, au plus haut degré, ce double mérite dans son oraison funèbre du chancelier Le Tellier, au moment où il célèbre la liaison intime de ce chef de la magistrature, auquel l'histoire a fait deux diverses réputations, avec le premier président de Lamoignon, qui, heureusement pour sa gloire, n'en a jamais eu qu'une seule. « La « justice, dit-il, leur commune amie, les avait unis. « Et maintenant ces deux âmes pieuses, touchées sur « la terre du même desir de faire régner les lois, con- « templent ensemble à découvert dans leur source les « lois éternelles d'où les nôtres sont dérivées ; et si « quelque légère trace de nos faibles distinctions pa- « raît encore dans une si simple et si claire vision, elles « adorent Dieu en qualité de justice et de règle. » En admirant une pensée si ingénieusement noble et élevée, on appliquerait volontiers à Bossuet ce que Virgile disait du prince des poëtes, qu'il serait *plus diffi-*

[1] On trouve dans les œuvres diverses de La Fontaine une lettre adressée à madame la duchesse de Bouillon. En lui parlant de madame de Mazarin sa sœur, le poëte dit :

« Vous vous aimez en sœur : cependant j'ai raison
« D'éviter la comparaison.
« *L'or se peut partager, mais non pas la louange.*
« Le plus grand orateur, quand ce serait un ange,
« Ne contenterait pas, en semblables desseins,
« Deux belles, deux héros, deux auteurs, ni deux saints. »

cile d'emprunter un vers d'Homère, que de prendre à Hercule sa massue.

Vous croiriez ne rien connaître de plus *bossuétique* dans l'éloquence de ce grand homme, si votre admiration ne redoublait peut-être encore à la vue du magnifique tableau qu'il nous retrace du calme que la religion répandit sur les derniers moments du prince de Condé, avec une simplicité et une sobriété d'expressions qui pouvaient seules rendre la vérité et la sublimité d'une pareille image. « Tout retentissait de « cris, tout fondait en larmes : le prince seul n'était « pas ému, et le trouble n'arrivait pas dans l'asile où « il s'était mis. »

J'augurerais avantageusement du goût d'un jeune candidat de la chaire qui sentirait et développerait de lui-même tout ce qu'il y a d'admirable dans ce contraste d'émotion et de sérénité.

Massillon ne s'élève pas si haut. Voici néanmoins un trait frappant de son éloquence, qu'on peut citer avec honneur après tous ces insignes élans de Bossuet. Je vais l'indiquer avec d'autant plus d'intérêt, qu'il est impossible de le démêler à la lecture, quand on n'est pas instruit de l'effet mémorable qu'y ajouta l'action de l'orateur.

Massillon prit pour texte de sa médiocre oraison funèbre de Louis XIV, ces paroles de Salomon : *Je suis devenu grand : j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem ; et j'ai reconnu qu'en cela même il n'y avait que vanité et affliction d'esprit*[1]. Après avoir prononcé lente-

[1] « Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientia, qui

ment un passage si remarquable par le contraste que le commencement forme avec la fin, et si heureusement adapté au grand effet qu'il voulait produire dès l'ouverture de son discours, il parut frappé lui-même des réflexions que toutes ces idées de grandeur et de misère suggéraient à son esprit. Il voulut entrer en méditation pour se recueillir dans ses tristes pensées. L'émotion visible qu'il éprouvait devint une heureuse préparation oratoire pour faire partager à ses auditeurs le sentiment profond de la douleur muette dans laquelle il était absorbé. Son silence étonna, et inspira le plus vif intérêt.

Avant de proférer un seul mot de son exorde, Massillon, avec la stupeur de l'abattement, la tête baissée et les mains appuyées sur la chaire, resta immobile et taciturne durant quelques instants dans cette attitude. Ses yeux à peine entr'ouverts se fixèrent d'abord sur le deuil de l'assemblée qui l'environnait; il en détourna bientôt la vue, pour chercher avec anxiété dans cette enceinte sépulcrale d'autres objets moins tristes et moins lugubres : il n'aperçut de tous les côtés sur les murs du temple que les trophées et les emblèmes de la mort. Ses regards ainsi contristés se réfugièrent vers l'autel, encore plus surchargé de symboles et de décorations funèbres. Il semblait accablé d'un pareil spectacle, quand, se tournant avec effroi pour se distraire des doubles angoisses de cet appareil et de ses noires pensées, il découvrit la représentation funéraire élevée au milieu du temple, comme le sanctuaire de la mort. Consterné de ne voir

fuerunt ante me in Jerusalem.... et agnovi quod in his quoque esset labor et afflictio spiritus. » Ecclesiast. cap. I, vers. 16 et 17.

autour de lui que des sceptres ou des diadèmes couverts de crêpes, et une image universelle du néant dans l'anéantissement de toutes les grandeurs humaines, Massillon voulut rendre compte à l'assemblée du résultat de son silence, lui faire partager la même impression qu'il avait éprouvée, et dès son point de départ, se montrant déja très loin des idées vulgaires, s'enfoncer dans son sujet, en s'écriant au milieu de tous ces débris qui succédaient à tant de gloire : *Dieu seul est grand, mes frères!* Tel fut son début : il excita une émotion extraordinaire ; et l'éloquence de ce genre n'en fournit aucun d'une semblable énergie.

Après de si justes hommages qu'il faut rendre au génie transcendant des évèques de Meaux et de Clermont, il est heureux de pouvoir citer avec honneur, à côté de ces noms illustres, un missionnaire de nos jours, qui s'est quelquefois signalé par les traits de la plus véhémente éloquence. Lorsque Bridaine donna une mission dont le succès inouï parut un prodige à Grenoble, où il fit assister le parlement à la procession de clòture, pour l'inauguration d'une nouvelle croix, la guerre de la France contre le duc de Savoie rassemblait dans cette ville une garnison très nombreuse. Les troupes accouraient en foule aux sermons de Bridaine. Son zèle apostolique, enflammé et souvent très heureusement inspiré par leur présence, lui suggéra un nouvel aperçu, d'un très grand effet oratoire, dans son sermon sur le pardon de ses ennemis. Après s'être élevé contre le duel avec l'éloquence la plus pathétique, il s'arrèta un moment, et d'un ton de voix plus calme il poursuivit ainsi son discours :

« Mais n'y aurait-il pas dans cet auditoire quelque

« brave militaire impatient de m'interrompre ici pour « me dire : Père missionnaire, savez-vous bien ce que « c'est qu'un soufflet, selon nos principes d'honneur? « —Oui, mon frère, je crois le savoir parfaitement. » — Vous pourriez vous tromper, s'il vous plaît. Où « l'avez-vous donc appris?—Dans un livre qui m'en- « seigne tout ce qu'il importe le plus d'apprendre ; « dans un livre qui me rend un pareil affront exécra- « ble, et pour le moins aussi infâme qu'il peut l'être « à vos yeux : c'est dans l'Évangile. J'y trouve donc « que notre Seigneur Jésus-Christ n'a jamais fait le « moindre reproche à ses bourreaux et à ses juges, au « milieu des tourments de sa passion, tant qu'il n'a « été qu'insulté, calomnié, flagellé, crucifié ; et que « l'attentat d'un soufflet est le seul outrage qu'il n'ait « pu endurer sans se plaindre. Voilà l'idée que m'en « donnent les livres saints ; je doute que le monde « vous en inspire plus d'horreur. Écoutez maintenant « les propres paroles du texte sacré : *L'un des officiers, « qui était présent, donna un soufflet à Jésus en lui « disant : Est-ce ainsi que tu réponds au grand « prêtre? Jésus lui répondit : Si j'ai mal parlé, faites « voir le mal que j'ai dit ; mais si j'ai bien parlé, « pourquoi me frappez-vous*[1]*?* » Cette observation très fine et très juste de Bridaine est un trait sublime[2].

[1] « Unus assistens ministrorum dedit alapam Jesu, dicens : Sic respondes pontifici ! Respondit ei Jesu : Si male locutus sum, testimonium perhibe de malo. Si autem bene, quid me cædis! » Joan. cap. XVIII, vers. 22 et 23.

[2] Deux très belles réponses furent faites dans le dernier siècle au même affront. Houdard de La Motte, se trouvant très ballotté au milieu d'une foule qui l'entraînait malgré lui, reçut un soufflet de la main

A la suite et très loin de Bridaine, je ne saurais indiquer et préconiser les traits frappants dans le genre oratoire, dont la chaire a été illustrée par nos contemporains, sans rappeler une phrase singulièrement remarquable du père de Neuville dans la péroraison de son panégyrique de saint Augustin. « Pour « détruire, dit-il, un empire qui perd la religion, « Dieu n'aura pas besoin de déployer sa puissance en « lançant la foudre, et le ciel pourra se reposer sur la « terre du soin de le venger et de la punir. »

Enfin M. de Beauvais, évèque de Senez, auquel une pareille énergie n'était malheureusement pas ordinaire, sut mériter un tribut encore plus distingué d'admiration, justement décerné par toute la France à une très belle idée de ce prélat dans son oraison funèbre de Louis XV : « Le peuple, dit-il, n'a pas sans « doute le droit de murmurer ; mais sans doute aussi « il a le droit de se taire, et son silence est la leçon des « rois. »

XLI. Des lieux communs.

De pareils traits vivifient un sermon, et laissent dans l'esprit de l'auditeur une impression ineffaçable. Plus on les multiplie dans sa composition, plus aussi l'on s'élève au-dessus de ces écrivains diserts, dont les

d'un de ses voisins sur lequel le mouvement de la multitude le poussait rudement malgré lui. *Ah ! monsieur*, lui dit La Motte en le prenant par le bras, *vous allez être bien fâché; je suis aveugle*. Le célèbre Languet, curé de Saint-Sulpice, faisant la quête dans son église, insistait pour obtenir quelque secours d'un inconnu qui, impatienté de ses instances, le repoussa par un soufflet. *Ce que je viens de recevoir est pour moi*, lui dit ce vénérable pasteur ; *à présent ce que je demande sera pour mes pauvres*. L'inconnu lui remit aussitôt sa bourse et disparut.

productions dénuées de génie ne sont qu'un amas de lieux communs. Par lieux communs, je n'entends nullement les sources principales de l'invention oratoire, que les anciens ont quelquefois désignées sous une pareille dénomination, pour exprimer cette abondance de raisons et d'idées qui donne de la verve et de la plénitude au discours, *copia rerum et sententiarum;* mais j'entends les détails vagues qui s'adaptent indifféremment à tous les sermons, et qui dès lors n'appartiennent à aucun. Chaque sujet a néanmoins ses lieux communs, qui en deviennent les idées propres dans la bouche d'un orateur énergique et original. Entrez dans une église au milieu d'un sermon. Si dans peu de minutes vous ne distinguez point l'objet du discours, si vous êtes obligé d'attendre la fin d'une division pour deviner le sujet que traite le prédicateur, affirmez hardiment qu'il s'égare hors de sa matière; qu'il se perd dans un labyrinthe de lieux communs; qu'il n'a point écrit de verve dans un moment d'inspiration; et qu'il s'est tourmenté pour suppléer, par l'abondance des mots, à la stérilité des idées. Aussi que trouverez-vous dans son intarissable loquacité? Des réminiscences fastidieuses ou des conceptions bizarres, des plagiats ou des imitations, l'orgueilleuse indigence du verbiage et des antithèses, une incurable facilité à symétriser des phrases stagnantes et inanimées, de tristes preuves d'une médiocrité dont on ne peut rien attendre, et des discours dont on connaissait tous les détails avant de les avoir entendus. De là ces énumérations fréquentes, qui ne sont qu'une redondance de paroles aussi insipides à la lecture qu'éblouissantes au débit. Je veux

m'abstenir charitablement d'en citer des exemples.

Cette figure puérile a été longtemps applaudie par un grand nombre d'auditeurs qui regardaient, comme le plus glorieux effort du talent oratoire, le mécanique talent de rassembler dans une période des substantifs superflus, des épithètes oiseuses, des paradoxes abstraits, des antithèses soporifiques, des métaphores communes ou forcées, l'écho des répétitions, l'affluence des synonymes, le luxe des pléonasmes, la symétrie des figures et des tours, l'affectation et la manie des contrastes... Mais on a enfin compris que ce ramage fatigant n'était point du tout la véritable éloquence, et on en a fait expier cruellement le succès aux harangueurs diserts, dont ce style déclamatoire avait fondé et a détruit la réputation. Méfiez-vous donc de ces longues énumérations qui coûtent tant de tourment à la mémoire, et qu'on oublie aussitôt ; car au moment où l'orateur étudie un sermon, il en est lui-même le premier juge. L'expérience lui apprend tous les jours que les morceaux qu'il a le plus de peine à apprendre, sont précisément ceux qui méritent le moins d'être appris : comme les meilleurs discours sont incontestablement, au contraire, ces instructions naturelles et coulantes dont les auditeurs retiennent le plus aisément le plan, les citations, les mouvements, et un plus grand nombre de tableaux ou de pensées.

LII. Des préparations oratoires.

Des raisonnements suivis se gravent plus aisément dans la mémoire que ces vains amas de mots vides d'idées, lorsque les développements de l'éloquence

sont gradués et amenés par l'ordre et l'accroissement des preuves. Cet art si difficile et si nécessaire des préparations oratoires, dans la carrière de la chaire surtout, décide toujours de l'effet d'un discours. Le trait soudain n'est le plus souvent qu'une saillie brusque : s'il est bien préparé, il peut devenir une figure sublime. Une similitude tirée des diverses impressions que produit sur nous la variété d'un météore assez fréquent dans la nature, va rendre ma pensée plus claire et plus sensible.

Vous vous promenez seul à la campagne un jour d'été, en vous abandonnant tour à tour aux sentiments divers que vous inspirent l'aspect des champs et le silence de la nature. Tandis que votre imagination se livre à ces douces rêveries, vous entendez tout à coup le tonnerre qui gronde sourdement dans le lointain. Ce bruit imprévu peut vous étonner d'abord : cependant le ciel est serein, l'air calme, tout paraît tranquille autour de vous ; et cette première impression de surprise s'efface aussitôt de votre esprit. Mais que l'horizon se rétrécisse peu à peu, et se cache enfin sous des nuages sombres ; que le soleil disparaisse ; que l'ouragan roule des tourbillons de poussière : que l'éclair brille, que l'atmosphère s'enflamme, et qu'ensuite la foudre éclate en déchirant deux nuées qui s'ouvrent sur votre tête, vous serez consterné ; et votre ame, préparée par des émotions graduées à l'explosion du tonnerre, sentira plus vivement alors les secousses de ces longs ébranlements. Il en est de même dans l'éloquence : il faut, par une foule d'idées préalables et accessoires, disposer les esprits à partager tous les transports d'effroi ou de

confiance, de pitié ou d'indignation, d'amour ou de haine, dont vous êtes vous-même agité. Le coup part trop tôt, si le trait ne trouve les cœurs palpitants d'émotion, et comme ouverts aux impressions de la grace. Nous allons voir en action la doctrine indiquée dans cette allégorie.

Voici un morceau de Massillon, signalé avec raison par Voltaire entre les plus beaux mouvements qui aient jamais honoré l'éloquence. C'est, à mon avis, le modèle et le triomphe des préparations oratoires. Massillon en a fait le principal monument de sa gloire dans son fameux sermon sur *le petit nombre des élus*, où, loin de disserter froidement et sans fruit sur les décrets du ciel, son excellent esprit explique uniquement par la conduite des hommes les causes morales qui rendent le salut si rare, et trouve l'explication évidente du petit nombre des prédestinés dans le seul petit nombre des justes qui ont conservé ou recouvré leur innocence. Ce sermon, également travaillé dans toutes ses parties, me paraît le plus bel ouvrage de Massillon, et le plus parfait de tous les discours de morale. Je le place avec confiance, en première ligne, à la tête de ses autres chefs-d'œuvre ; avec son sermon sur la divinité de Jésus-Christ, et le second de l'Avent sur la mort des pécheurs et la mort des justes, quoiqu'on puisse reprocher à ce dernier une duplicité manifeste de sujet.

« Je m'arrête, dit-il, à vous, mes frères, qui êtes ici « assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes. « Je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la « terre ; et voici la pensée qui m'occupe et m'épou- « vante. Je suppose donc que c'est ici votre dernière

« heure et la fin de l'univers ; que les cieux vont s'ou-
« vrir sur vos têtes; que Jésus-Christ va paraître dans
« sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y
« êtes assemblés que pour l'attendre comme des cri-
« minels tremblants, à qui l'on va prononcer une sen-
« tence de grace ou un arrêt de mort éternelle ; car
« vous avez beau vous flatter : vous mourrez tels que
« vous êtes aujourd'hui. Tous ces desirs de changement
« qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de
« la mort : c'est l'expérience de tous les siècles. Tout
« ce que vous trouverez alors en vous de nouveau,
« sera peut-être un compte un peu plus grand que
« que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre, et
« sur ce que vous seriez, si l'on venait vous juger dans
« ce moment, vous pouvez presque décider de ce qui
« vous arrivera au sortir de la vie.

« Or, je vous demande, et je vous le demande frappé
« de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort
« du vôtre, et me mettant dans la même disposition
« où je souhaite que vous entriez ; je vous demande
« donc : si Jésus-Christ paraïssait dans ce temple, au
« milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'uni-
« vers, pour vous juger, pour faire le terrible discer-
« nement des boucs et des brebis, croyez-vous que le
« plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici
« fût placé à la droite? croyez-vous que les choses du
« moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât
« seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver
« autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le
« demande ! vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même.
« Vous seul, ô mon Dieu ! connaissez ceux qui vous
« appartiennent. Mais si nous ne connaissons pas ceux

« qui lui appartiennent, nous savons du moins que les « pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les « fidèles ici assemblés? Les titres et les dignités ne « doivent être comptés pour rien : vous en serez dé- « pouillés devant Jésus-Christ. Qui sont-ils? beau- « coup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir ; « encore plus qui le voudraient, mais qui diffèrent « leur conversion ; plusieurs autres qui ne se conver- « tissent jamais que pour retomber ; enfin un grand « nombre qui croient n'avoir pas besoin de conver- « sion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces « quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte ; « car ils en seront retranchés au grand jour : parais- « sez maintenant, justes ! Où êtes-vous? restes d'Is- « raël, passez à la droite : froment de Jésus-Christ, « démêlez-vous de cette paille destinée au feu. O « Dieu ! où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre « partage? »

Le trait sublime qui fait brèche et porte l'éloquence à son comble, frappe dans toute sa force à ces derniers mots : *O Dieu, où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage?* C'est là que la mine fait son explosion ; mais elle avait été chargée plus haut. Isolez cette phrase, ou placez l'exclamation à la fin d'un tableau moins effrayant, vous en détruirez tout l'effet ; elle étonnera tout au plus, si elle est jetée sans préparation et sans art ; mais elle ne pourra ni entraîner ni transporter l'auditoire. Remettez en action ce même mouvement à la place où Massillon a su lui assurer tant de vigueur, et décompensez-en tous les éléments oratoires. Voyez cette force, cette énergie, cette véhémence, qui vont toujours en croissant dans ce phé-

nomène d'éloquence, ainsi que dans tout le discours, depuis le commencement de l'exorde jusqu'à la fin de la péroraison. Voyez ces peintures affreuses qui s'engendrent, se succèdent rapidement, et ne s'offrent qu'un instant à votre imagination pour l'enflammer et la bouleverser par cette supposition de votre mort et de la fin du monde. Voyez ces cieux ouverts, cette apparition soudaine de Jésus-Christ au milieu de l'assemblée, ce spectacle du dernier jugement qui va fixer votre éternité, en vous environnant d'avance de tous ces témoignages d'une expérience universelle qui vous annoncent qu'au terme de la vie votre conscience se retrouvera dans le même état où elle est au moment où l'on vous parle. Voyez l'effroi du prédicateur qui se met en scène avec son auditoire pour en partager les frayeurs, comme il partage, avec chacun des pécheurs qui l'écoutent, la plus invincible ignorance sur sa propre destinée. Voyez l'explosion de désespoir que préparent ces conjonctures et ces résultats évidents, qui restreignent à une si lamentable minorité le petit nombre des prédestinés, que Massillon n'ose pas étendre seulement à dix justes, vainement cherchés autrefois par le Seigneur dans cinq villes entières. Voyez l'effet soudain de tous ces raisonnements péremptoires dont on vous laisse le soin de tirer les conséquences : cette énumération des quatre classes de pécheurs qui composent l'assemblée, et parmi lesquels il ne se trouve aucun auditeur qui ne soit forcé de se reconnaître et de se ranger, quand il entend sa propre sentence dans la conclusion d'un tel dénombrement, dont l'infinité lui rend si terribles ces paroles où se trouve renfermée son éternelle réprobation : *Voilà le*

parti des réprouvés! Cette apostrophe si désespérante, après une division qui ne laisse peut-être plus un seul élu autour de vous, ne devient-elle pas votre arrêt? *Paraissez maintenant, justes! où êtes-vous?* Cette interrogation sublime à Dieu, et à laquelle votre conscience frémit de répondre, au moment où lui seul peut démêler encore quelques rares héritiers de ses promesses dans cette multitude, ne retentit-elle pas en détonations redoublées au fond de votre ame glacée d'effroi, quand, dans ce vide immense, il ne vous reste plus de place que parmi les réprouvés? *O Dieu! où sont vos élus? et que vous reste-t-il pour votre partage?* Supposez, à la simple lecture de ce sermon, la religion vivante dans tous les cœurs, pour bien juger le triomphe d'une pareille éloquence; et vous comprendrez l'effet prodigieux qu'elle produisit dans l'église de Saint-Eustache, où l'auditoire entier se leva, par un mouvement soudain, en poussant un cri sourd et lugubre de frayeur et de foi, comme si la foudre fût tombée tout à coup au milieu du temple; enfin vous concevrez et vous éprouverez peut-être vous-même la commotion excitée par le même trait de ce sermon dans la chapelle de Versailles. Louis XIV la partagea devant Massillon, qu'on vit aussitôt changer de visage, et couvrir son front de ses tremblantes mains. Les soupirs étouffés de l'assemblée rendirent l'orateur muet pendant quelques instants, et il parut lui-même encore plus consterné que toute la cour[1].

1 « La première fois, dit Voltaire, que Massillon prêcha son fameux « sermon sur *le petit nombre des élus*, il y eut un endroit (*c'est précisé-« ment la citation sublime qu'on vient de lire*) où un transport de sai-« sissement s'empara de tout l'auditoire. Presque tout le monde se

LIII. Des bienséances oratoires.

C'était une réaction soudaine que devait faire éprouver à la pieuse sensibilité de Massillon l'impression profonde de son discours sur l'ame de ses auditeurs. Il serait resté au-dessous de son ministère et de son talent, s'il se fût montré simple spectateur de l'émotion qu'il venait de produire. Que dis-je ! il l'aurait refroidie, en ne l'éprouvant pas dans cette même chaire d'où venait de partir la foudre. Son silence et son attitude achevèrent son triomphe. Massillon n'eut besoin sans doute d'aucune combinaison pour céder à ce premier mouvement de terreur que devait lui inspirer sa propre foi. Mais le sentiment seul des bienséances oratoires, dont il se montre ordinairement un si parfait modèle, aurait suffi pour le mettre aussitôt en unisson avec la religieuse frayeur de son auditoire. Il était né avec un instinct de goût trop prompt et trop délicat, pour blesser sous aucun rapport cette haute et sacrée dignité des convenances, qui, dans l'exercice de tout ministère public, appartiennent éminemment à la morale du genre.

Un prédicateur ne saurait donc respecter avec trop de scrupule les bienséances de la chaire, afin que tout convienne également dans sa bouche au sujet, au lieu,

« leva à moitié par un mouvement involontaire. Le murmure d'accla« mation et de surprise fut si fort qu'il troubla l'orateur, et ce trouble « ne servit qu'à augmenter le pathétique du morceau. Cette figure, la « plus hardie qu'on ait jamais employée, et en même temps *la plus à « sa place*, est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire « chez les nations anciennes et modernes ; et le reste du discours n'est « pas indigne de cet endroit si saillant. De pareils chefs-d'œuvre sont « très rares. » *Dictionnaire philosophique*, à l'article *Éloquence*, tome 39, p. 529 et 530 de l'édition de Beaumarchais.

aux circonstances et aux auditeurs. Dans le chapitre premier du livre onzième de ses *Institutions oratoires*, chapitre qui est l'un des plus beaux de l'ouvrage, et que les ministres de la parole ne sauraient assez méditer, Quintilien dit : « J'insiste spécialement sur « l'importance de parler de tout d'une manière conve- « nable en dirigeant son attention non-seulement vers « l'utilité, mais encore vers la bienséance. Je n'ignore « point qu'elles se trouvent le plus souvent réunies; « car ce qui est bienséant est presque toujours utile. « Rien n'est plus propre aussi à concilier la faveur des « juges, que ce respect des convenances ; et si l'on y « manque, au contraire, on les prévient ordinaire- « ment contre soi. Cependant la bienséance et l'uti- « lité peuvent être quelquefois en conflit ; et toutes « les fois que cette opposition a lieu, il faut sans hé- « siter sacrifier l'utilité à la bienséance [1]. »

Les anciens avaient la plus haute idée de la bienséance et des vastes rapports qu'elle doit embrasser, *quid deceat*. Cicéron la définit en général dans ses Offices, *l'art de placer à propos tout ce qu'on fait et tout ce qu'on dit* [2]. Horace recommande en un seul vers l'assortiment convenable des mots, avec autant d'intérêt que la place et l'ordre des pensées :

Singula quæque locum teneant sortita decenter.

1 « Illud est diligentius docendum eum demum dicere apte, qui non solum quid expediat, sed etiam quid deceat inspexerit. Nec me fugit hæc esse plerumque conjuncta ; nam quod decet, fere semper prodest : neque alio magis animi judicum conciliari, aut si res in contrarium tulit, alienari solent. Aliquando tamen et hæc dissentiunt, quoties autem pugnabunt, ipsam utilitatem vincet quod decet. » Lib. II, cap. I.

2 « Sciencia earum rerum quæ agentur aut dicentur, suo loco collocandarum. » Offic. lib. I, cap. XL.

La bienséance oratoire est donc un accord parfait des idées, des sentiments, du langage, de l'action, du silence même de l'orateur, avec le sujet, les circonstances et l'auditoire, c'est-à-dire, de l'ensemble d'un discours public avec tous les objets qui peuvent y avoir rapport.

Cicéron s'en était imposé le joug avant d'en prescrire les règles. Il nous en offre un exemple frappant dans sa harangue pour la loi Manilia. Son éloquence venait de tonner, mais sans désigner personne, et avec cette mesure qui ajoute à la force, contre les dilapidateurs du trésor public. Ces misérables, enhardis par sa modération, se flattèrent que pour lui fermer la bouche, il leur suffirait d'interrompre le fil de son discours, en lui prodiguant les huées les plus bruyantes. Cicéron s'arrêta durant ce tumulte, et laissa tranquillement passer l'orage. Mais dès que le calme fut rétabli, il sut profiter de ces clameurs en les dénonçant aussitôt, comme autant de témoignages solennels contre ses adversaires. « Les murmures qui « s'élèvent dans cette enceinte, dit-il, m'annoncent « que les auteurs de ces brigandages ne vous sont pas « inconnus. Quant à moi, je n'accuse personne en par- « ticulier. Mon discours ne peut donc soulever contre « moi que des déprédateurs déterminés, en s'accusant « eux-mêmes, à faire une confession publique de leurs « dilapidations [1]. »

Tous nos grands écrivains se signalent à l'envi par

[1] « Vestra admurmuratio facit, Quirites, ut agnoscere videamini qui hæc fecerint. Ego autem neminem nomino : quare irasci mihi nemo poterit, nisi qui ante de se voluerit confiteri. » Pro Lege Manilia, numéro 37.

la délicatesse des bienséances du style. Il n'en est aucun dont il ne me fût facile de produire en ce genre de très beaux exemples. Je ne puis du moins m'empêcher de décerner sous ce rapport un hommage particulier d'admiration au goût parfait de Racine. Ce grand poëte du cœur humain osa, dans sa tragédie de Britannicus, faire rappeler par Agrippine à l'ingratitude de son fils Néron, qui devint dans la suite son bourreau, que pour l'élever sur le trône, elle avait empoisonné l'empereur Claude son époux. Un tel reproche, qui n'est plus qu'un aveu dans cette situation, eût révolté les spectateurs, si, en se reconnaissant coupable d'un pareil forfait, Agrippine n'avait, en quelque sorte, demandé et presque obtenu grâce par ce vers qu'elle articule à demi-voix, avec l'accent de la confusion et du remords :

Il mourut : mille bruits en courent à ma honte.

Racine venge ainsi, par la torture d'une confidence expiatoire, l'infamie du crime dont le souvenir fait horreur à la mère du monstre qui en jouit.

Mais c'est spécialement pour les orateurs sacrés que j'écris. Après avoir ainsi exposé la doctrine des anciens sur cette matière, et du plus illustre émule de l'antiquité parmi les poëtes de notre nation, je puis donc me borner aux seules bienséances oratoires de la chaire. Je vais en citer deux exemples dans un sens contraire, pour faire mieux ressortir le contraste du bon et du mauvais goût. Le premier est d'un ton qui, par sa discordance même avec cet ouvrage, pourra mieux signaler la leçon, en montrant de quel abîme d'indécence et de grossièreté il fallut tirer l'éloquence parmi

nous, je ne dirai pas à une époque bien reculée, mais simplement un demi-siècle avant l'aurore de notre véritable littérature. Le second conservera la tradition d'une beauté cachée dans l'un des plus étonnants chefs-d'œuvre de Bossuet, en nous révélant l'extrême réserve avec laquelle il sut respecter les bienséances oratoires les plus délicates et les plus difficiles, après s'être engagé à parler de lui en public dans l'occasion la plus solennelle.

Voici d'abord ce qu'on peut lire dans le journal de l'Etoile, sous le règne de Henri III, l'année 1585, deux jours après la procession burlesquement scandaleuse à laquelle ce prince fit assister avec lui ses mignons, les principaux seigneurs de la cour, agrégés à sa nouvelle confrérie de pénitents.

« Le dimanche 27 mars, le roi fit emprisonner le « docteur Poncet, religieux bénédictin, curé de Saint-« Pierre-des-Arcis, en la Cité de Paris, qui prêchait le « carême à Notre-Dame, pour ce que trop librement « il avait prêché le samedi précédent contre cette « nouvelle confrérie, l'appelant la confrérie des hy-« pocrites et des athéistes. Eh ! qu'il ne soit vrai, dit-il « en ces propres mots, j'ai été averti de bon lieu « qu'hier soir vendredi, jour de leur procession, la « broche tournait pour le souper de ces bons pénitents, « et qu'au retour ils mangèrent le gras chapon... Ah ! « malheureux hypocrites ! vous vous moquez donc « de Dieu sous le masque, et portez par contenance « un fouet à votre ceinture ! Ce n'est pas là, de par « Dieu ! où il faudrait le porter : c'est sur votre dos et « sur vos épaules, et vous en étriller très bien. Il n'y « a pas un de vous qui ne l'aie bien gagné... Le roi,

« sans vouloir autrement parler à lui, disant que c'é-
« tait un vieux fou, fit conduire Poncet, en son coche,
« par le chevalier du guet, en son abbaye de Saint-
« *Pierre*, à Melun, sans lui faire autre mal que la
« peur qu'il eut qu'on ne le jetât dans la rivière. »

Loin de montrer un meilleur goût dans leurs prêches, les ministres de la prétendue réforme renchérissaient tellement alors d'emportement et de violence sur nos prédicateurs, que ce même Philippe Mélanchthon dont Bossuet parle toujours dans ses ouvrages de controverse avec estime ou plutôt avec le plus touchant intérêt, comme de l'écrivain le plus éclairé, le plus raisonnable et le plus éloquent de leur secte, au seizième siècle, ne put jamais obtenir aucun succès oratoire parmi les protestants, uniquement parceque sa modération l'empêchait de partager leur frénésie et leur fanatisme.

Bossuet, qui doit à jamais nous servir en tout de guide et de modèle, vint bientôt nous dédommager du ton barbare de ses premiers contemporains. Toutes nos traditions oratoires sont menacées de s'engloutir dans le vide qu'ont laissé parmi nous les deux générations dont les talents viennent d'être détournés d'une si belle carrière, pendant quatre lustres consécutifs. Pour ne rien perdre au moins des trésors que nous devons à l'immortel évêque de Meaux, il faut préserver d'un plus long oubli un trait mémorable de son goût relativement aux bienséances de la chaire. Cet exemple n'a encore été relevé par aucun de nos écrivains, et il importe à la gloire de l'éloquence sacrée d'en conserver le souvenir. On ne doit supprimer aucun détail de ce récit historique. L'intérêt qu'in-

spire le grand nom de Bossuet excuserait plutôt quelque superfluité, qu'une seule omission importante dans la narration de cette précieuse anecdote oratoire.

Le fond de tout ce que je vais développer est appuyé sur une citation littérale d'une oraison funèbre de Bossuet. On en trouve d'ailleurs la preuve et les détails dans l'*histoire abrégée de la vie et de la mort des personnes à l'occasion desquelles ces discours ont été prononcés*, qui sert de préface pour tous les recueils des oraisons funèbres de Bossuet, à chacun de ces éloges; dans la *notice spéciale* sur la vie de madame Henriette Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans; dans la *relation de la mort de madame Henriette d'Angleterre*, publiée par madame de La Fayette, sa dame d'honneur, qui ne la quitta pas un seul instant durant les neuf dernières heures de sa vie; dans le *précis historique* ou la préface de l'oraison funèbre de la même princesse, par l'abbé Feuillet, qui lui administra les derniers sacrements; enfin dans la *vie de Bossuet* par Burigny, édition de 1777. Tous ces témoignages sont uniformes sur la substance des faits que je vais raconter, et ne varient que dans la manière d'en exposer les dernières circonstances.

Madame Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, fut attaquée dans sa vingt-sixième année, au palais de Saint-Cloud, le 26 juin 1670, à six heures du soir, d'une colique bilieuse si violente qu'elle se crut empoisonnée, et qu'aucun remède ne put en ralentir les continuels assauts. Elle annonça aussitôt sa mort comme très prochaine. Cette prédiction sinistre ne fut que trop bien justifiée après neuf heures des

souffrances les plus cruelles. Les médecins, aussi effrayés qu'elle-même, conseillèrent d'abord l'administration des sacrements. La princesse, qui en fut avertie, se souvint d'avoir entendu avec attendrissement, l'année précédente, auprès du lit de mort de sa mère, reine de la Grande-Bretagne, Bossuet, évêque de Condom, qui avait singulièrement consolé son agonie par le langage de la piété la plus douce et par le charme de la plus touchante éloquence ; et elle demanda qu'on le fît prier avec les plus vives instances de ne pas perdre un instant pour venir lui rendre ce dernier office. MONSIEUR lui expédia courrier sur courrier ; mais quelque diligence qu'on leur prescrivît, Bossuet ne put arriver à Saint-Cloud qu'entre dix et onze heures du soir.

Durant cet intervalle, madame Henriette, dont les tranchées convulsives augmentaient sans cesse et ne laissaient plus aucune espérance, fit sa confession générale à l'abbé Feuillet, chanoine de Saint-Cloud, directeur honoré de l'estime publique, mais homme d'un caractère et d'une morale sévères jusqu'à la dureté. Les symptômes les plus alarmants obligèrent la princesse d'accepter provisoirement son ministère dans ce premier moment de trouble et d'épouvante, où Louis XIV se plaignit avec raison de ce que toute la cour et les médecins eux-mêmes avaient *entièrement perdu la tête*.

Cet impitoyable confesseur, que sa propre relation ne fait nullement aimer, lui administra donc les derniers secours spirituels. Il ne répondait jamais aux cris lamentables de MADAME, qu'en les lui reprochant comme autant de signes de rébellion contre la divine

Providence, et en lui répétant avec amertume que Dieu ne punissait pas encore ses péchés avec assez de rigueur. MADAME s'humiliait devant lui avec une douceur angélique ; mais, au milieu de ses convulsions les plus déchirantes, elle se tournait quelquefois du côté de madame La Fayette pour lui demander tout bas si l'on ne voyait pas arriver l'évêque de Condom, qu'elle attendait avec la plus pénible impatience, et qu'elle eût été *inconsolable de ne pas entendre*, disait-elle, *avant de mourir*.

Enfin Bossuet arriva au moment où, après avoir reçu l'extrême-onction, madame Henriette s'étant écriée dans l'excès de ses tourments : « *Mon Dieu ! ces « grandes douleurs ne finiront-elles pas ?* » l'abbé Feuillet venait de lui répondre avec sa rudesse ordinaire : « *Quoi, madame, vous vous oubliez ! Mais « quoique vous deviez être dans la disposition d'en « souffrir davantage, je puis vous assurer que vos « peines finiront bientôt.* » (Histoire abrégée.)

La présence de Bossuet causa autant de joie à la princesse, qu'il éprouva lui-même de saisissement et d'affliction, en la trouvant dans une crise si affreuse. Dès qu'elle l'aperçut, elle exigea de lui la promesse de ne plus la quitter jusqu'à son dernier soupir. Dignement inspiré par une situation si propre à électriser son âme et son génie, Bossuet *se prosterna contre terre*, dit la notice, *et resta toujours à genoux, en s'appuyant sur le lit, le crucifix à la main*. Il invita MADAME, les yeux baignés de pleurs, et la voix à demi éteinte par son émotion, à s'unir simplement aux réflexions, aux prières, aux actes de contrition, de foi, d'espérance et de charité, qu'il allait successivement

adresser à Dieu pour elle et en son nom. Il était profondément attendri ; il se surpassa lui-même dans cet exercice d'un ministère où il montrait, en assistant les mourants, une piété, un génie et une onction extraordinaires. Toutes les personnes de la cour qui étaient présentes à ce spectacle, dont elles ne nous ont malheureusement transmis qu'un simple souvenir plein de la plus haute admiration, fondaient en larmes et partageaient sa compatissante douleur. M. Feuillet déclare, dans le *Précis* imprimé à la tête de son oraison funèbre, qu'il *en fut lui-même charmé.*

Bossuet n'avait jamais paru plus sublime. Aussi son éloquence ne remporta-t-elle jamais de plus touchante victoire. Il ne cessa de consoler ou plutôt de distraire de ses intolérables tortures madame Henriette pendant les quatre dernières heures de sa vie. La princesse l'écoutait avec une sensible satisfaction et la plus ferme présence d'esprit. S'il s'arrêtait un moment, elle le priait aussitôt de continuer, en l'assurant qu'elle entendait toutes ses paroles, et qu'elles étaient pour elle d'une urgente nécessité, comme d'un prix infini. Une soumission si parfaite aux décrets du ciel augmentait encore aux yeux du prélat l'intérêt et le mérite d'un si grand sacrifice. La malheureuse et mourante victime le conjurait de ne pas laisser retomber un seul instant sur elle-même son ame abattue, dont il était le dernier appui. Bossuet lui fit la recommandation de l'ame et lui expliqua les prières des agonisants, qui n'avaient pas encore été et ne seront probablement jamais enrichies d'un si beau commentaire. On voyait avec attendrissement que dans un combat si terrible l'éloquence de ce grand homme triomphait de la dou-

leur et de la mort, en remplissant le cœur de la princesse de foi, de componction, de confiance, de paix, de résignation et d'amour ; en l'environnant du crépuscule de cette seconde vie où elle ne découvrait que repos et félicité ; en écartant de ses regards inquiets l'image du trépas, par le charme puissant avec lequel il les attirait et les fixait sur le principe éternel de son existence ; en l'absorbant comme en extase dans la contemplation de la Divinité ; en l'endormant enfin, au passage de la mort, du sommeil de l'espérance, sur le sein maternel de la religion.

Bossuet cache donc la vérité par modestie, quand il s'efface lui-même du récit de cette agonie ; quand il attribue tout le prodige de son propre talent aux belles et touchantes prières de l'Église ; quand il rappelle dans son oraison funèbre, toujours comme témoin, jamais comme acteur, l'héroïsme de la foi de cette princesse, dont la religion seule eut, selon lui, la gloire de *suspendre les douleurs* les plus aiguës, en lui faisant même *oublier la mort*. Nous entendrons dans un instant son témoignage.

Madame Henriette reconnut sur-le-champ, dans les mains de Bossuet, le crucifix qu'il avait présenté à la reine régente Anne d'Autriche en la préparant à la mort, et plus récemment encore à la reine d'Angleterre, sa mère, durant son agonie. Aussitôt la princesse l'ôta de ses mains pour le coller sur ses propres lèvres, et ne le quitta plus jusqu'à son entrée dans l'éternité. C'est Bossuet qui nous raconte, dans son éloge funèbre, les détails d'une scène si pathétique, où il n'oublie que lui seul et le triomphe le plus intéressant que sa sensibilité ait jamais procuré à son éloquence. « Elle

« demande, dit-il, le crucifix sur lequel elle avait vu « expirer sa belle-mère, comme pour y recueillir les « impressions de constance et de piété que cette ame « chrétienne y avait laissées avec ses derniers soupirs. « Elle écoute l'explication de ces prières apostoliques, « qui, par une espèce de charme divin, suspendent « les douleurs les plus violentes et font oublier la « mort, *je l'ai vu souvent*, à qui les écoute avec foi. »

Pleine d'estime pour Bossuet, et de reconnaissance pour les services spirituels qu'il lui avait rendus, madame Henriette ordonna en sa présence, une heure avant sa mort, mais en anglais, afin qu'il ne l'entendît pas, qu'on lui offrît de sa part, après son décès, une bague d'une superbe émeraude, entourée de très beaux diamants, et que le prélat a toujours portée depuis. On ajoute à ces détails de la note historique, qu'à trois heures du matin, le 30 juin 1670, au moment où l'infortunée princesse venait d'expirer, l'anneau dont il s'agit fut remis par madame de La Fayette à Louis XIV, en lui annonçant la mort de sa belle-sœur. Le roi se chargea de le présenter dans la matinée à Bossuet, qu'il attendait pour apprendre de lui toutes les particularités relatives aux derniers moments de madame Henriette; il voulut mettre lui-même cette bague au doigt de Bossuet : il lui dit qu'il l'invitait à la porter durant toute sa vie en souvenir de Madame; et il ajouta qu'il ne croyait pas pouvoir mieux témoigner son intérêt à la mémoire de cette princesse, qu'en le chargeant de prêcher son oraison funèbre à Saint-Denis.

Le rapprochement du présent fait à l'évêque de Condom, et de l'heureuse inspiration du roi qui le

chargea de l'oraison funèbre, frappa tous les esprits. On félicita Bossuet du don si touchant destiné à sa personne, et plus encore du nouveau triomphe si justement offert à son génie, en lui exprimant seulement quelques regrets de ce que les bienséances de la chaire ne lui permettraient peut-être point de rappeler dans cet éloge un legs aussi honorable pour la princesse que pour l'orateur. *Eh ! pourquoi pas* ? dit-il dans un premier mouvement de reconnaissance.

La réponse de Bossuet fut bientôt répandue. On s'entretint souvent dans la société, durant l'intervalle qui s'écoula entre la mort de madame Henriette et la cérémonie de ses obsèques, de l'extrême difficulté de remplir un pareil engagement. Les lettres et les mémoires du temps attestent que chaque sermon dont il était chargé devenait pour cette capitale la nouvelle du jour. Voltaire s'est montré juste envers ce grand homme, lorsqu'en reconnaissant hautement la suprématie de son éloquence entre tous les autres orateurs simplement diserts, il a prononcé et ratifié plusieurs fois ce jugement à jamais mémorable : *Le sublime Bossuet, que j'ai appelé et que j'appelle encore* LE SEUL HOMME ÉLOQUENT *parmi tant d'écrivains élégants*[1]. Il est donc aisé de se figurer l'impatience qu'une telle renommée et une semblable promesse durent exciter dans tous les esprits. On attendait cette épreuve avec intérêt, quand l'évêque de Condom parut en chaire, pour voir comment il abrégerait, sans le rendre obscur, ce récit qu'il ne pouvait faire en détail.

[1] Voyez le *Dictionnaire philosophique*, article *Esprit*, première section, t. XL, p. 204, édition de Beaumarchais.

L'orateur sut justifier sa promesse ; mais il ne se pressa nullement de remplir l'attente de ses auditeurs. Ce ne fut que vers la fin de son discours qu'il acquitta sa dette, sans recourir ni à aucune explication ni même à aucun préambule, au milieu de l'éloge si vrai et si touchant des vertus morales, telles que l'affabilité, la franchise, la solide amitié, l'indulgence, la générosité, la reconnaissance, qui distinguaient éminemment madame Henriette, « dans laquelle, ajouta-t-il, tout était esprit, tout était « bonté. Que dirai-je de sa libéralité? elle donnait « non-seulement avec joie, mais avec une hauteur « d'ame qui marquait tout ensemble et le mépris du « don et l'estime de la personne. Tantôt par des pa- « roles touchantes, tantôt même par son silence, elle « relevait ses présents ; et cet art de donner agréable- « ment, qu'elle a si bien pratiqué durant sa vie, l'a « suivie, JE LE SAIS, jusque entre les bras de la « mort. »

Trois syllabes relevées par un cri déchirant au milieu du récit le plus calme, *je le sais*, suffirent ainsi à Bossuet pour retracer avec autant de dignité que de mesure l'histoire généralement divulguée de cette bague qu'on voyait briller à son doigt. C'est le triomphe des bienséances oratoires. Ces trois mots, fondus pour ainsi dire dans une narration où ils ne figurent pas moins par leur précision que par leur clarté, mais dont on ne peut deviner le vrai sens, et bien moins encore soupçonner toute l'énergie, quand on les lit dans ce discours sans être instruit de l'anecdote qui les motive ; ces trois mots que la vue de l'église de Saint-Denis a souvent rappelés à ma mémoire, sous

ces mêmes voûtes où mon admiration croyait les entendre encore éclater et retentir ; ces trois mots enfin, si simples et si frappants par un trait sublime de situation unique en éloquence, attendrirent et enthousiasmèrent tout l'auditoire, qui se montra digne de les sentir et de les apprécier, en les répétant plusieurs fois avec un transport unanime, dans la première explosion de son ravissement.

Je trouve, non pas, il est vrai, dans les compositions de Bossuet pour la chaire, mais dans le plus sublime de ses livres de piété, dans la septième *Élévation à Dieu sur les mystères*, un autre exemple encore plus difficile et plus étonnant du même Bossuet, en genre de bienséances oratoires. Ce grand homme y explique ainsi l'établissement de la circoncision dans l'ancienne loi : « La corruption, dit-il, s'étendait si loin et devenait si universelle, qu'il fallut « séparer la race des enfants de Dieu, dont Abraham « devait être le chef, par une marque sensible. Ce fut « la circoncision ; et ce ne fut pas en vain que cette « marque fut imprimée *où l'on sait*, en témoignage « immortel de la malédiction des générations humai- « nes, et du retranchement qu'il fallait faire des pen- « sées sensuelles que le péché avait introduites, et « desquelles nous avions à naître. O Dieu ! où en est « réduit le genre humain ? Le sacrement de la sanc- « tification a dû nous faire souvenir de la première « honte de notre nature. On ne parle qu'avec pu- « deur, et Dieu est contraint de flétrir l'origine de « notre être. *Il faut le dire une fois, et, couverts de « honte, mettre nos mains sur nos visages.* » Le lecteur ajoutera, en admirant ce dernier coup de pin-

ceau, que Bossuet y réunit l'accent d'une vierge à la pureté d'un ange.

LIV. Des précautions oratoires.

Outre ces bienséances que le respect dû à un si auguste ministère défend de blesser jamais, il est aussi des précautions oratoires qu'il est de la plus haute importance de ne pas négliger pour assurer le succès d'un discours et l'effet des plus beaux mouvements d'éloquence ; précautions de modestie pour se concilier la bienveillance et la confiance de son auditoire ; précautions de condescendance pour préparer avec art et tempérer des idées neuves qui pourraient révolter les esprits par une apparence de hardiesse ou de dureté, si elles heurtaient trop brusquement les préjugés qu'on veut combattre ; précautions de retenue : affectez quelquefois, pour mieux exciter une honte secrète, de n'oser pas même soupçonner vos auditeurs de certains excès dont ils peuvent être coupables ; et modérez tellement vos expressions, que les remords de leur conscience aillent toujours plus loin que les reproches de votre zèle. *Développez-vous des vérités amères?* dit Cicéron : *il faut que vous paraissiez y avoir été contraint* [1]. Ce même Cicéron, qui s'était montré un juge si délicat et un modèle si parfait dans l'art des précautions oratoires, en est devenu lui-même un objet piquant dans les *Institutions* de son plus fidèle disciple. Les préventions de l'histoire semblent inspirer en effet une extrême méfiance à Quintilien, relativement au courage de l'orateur romain,

[1] « Si quid persequare acrius, ut invitus et coactus facere videare. » De Oratore. 37, 51.

dont la fin héroïque racheta un peu tard, il est vrai, mais avec éclat, les pusillanimités reprochées à sa vie. Après avoir reconnu que le célèbre consul de Rome *ne se montrait pas timide pour affronter de près le danger, mais uniquement quand il le prévoyait de loin, comme il le prouva par sa mort, qu'il subit avec beaucoup de constance et de fermeté*[1], Quintilien n'en a pas moins fait de ce prétendu manque de courage le sujet d'une de ses leçons sur les précautions oratoires. « Si vous conseillez à Cicéron, dit-il (comme « Sénèque dans ses déclamations), de soustraire sa « tête à la hache du licteur, en ayant recours à la « clémence de Marc-Antoine, ou même en brûlant « ses Philippiques, pour obtenir sa grace, que le « triumvir lui offre à ce prix, gardez-vous bien de l'y « engager par l'amour de la vie ; car si ce motif doit « le toucher, il produira son effet sans que vous le « fassiez valoir. Vous pourrez donc l'exhorter sim- « plement à conserver ses jours pour l'intérêt de la « république : il aura besoin d'un prétexte pareil « pour n'avoir pas à rougir de semblables prières[2] » ; précautions de convenance : il faut jeter un voile transparent sur les considérations ou sur les faits que vous voulez énoncer, sans les articuler plus claire-

[1] « Marcus Tullius parum fortis videtur quibusdam : quibus optime respondit ipse, non se timidum in suscipiendis, sed in providendis periculis : quod probavit morte quoque ipsa, quam præstantissimo suscepit animo. » Lib. XII, cap. I.

[2] « Quare et cum Ciceroni dabimus consilium ut Antonium roget, vel etiam ut Philippicas (ita vitam pollicente eo) exurat, non cupiditatem lucis allegabimus : hæc enim si valet in animo ejus, tacentibus quoque nobis etiam valebit ; sed ut se reipublicæ servet hortabimur. Hâc illi opus est occasione ne eum talium precum pudeat. » Lib. III, cap. VIII.

ment, et surtout sans les approfondir. Bossuet ne veut pas dire en termes formels, dans son oraison funèbre de la reine d'Angleterre, que Charles I[er] est mort sur un échafaud. Sa délicatesse répugne à proférer ce mot infâme en présence des enfants de ce malheureux prince et de toute la cour. Mais pour rappeler un si horrible événement par une heureuse citation des livres saints, il se contente de mettre dans la bouche de la reine ces paroles du prophète Jérémie, qui seul, dit-il, est capable d'égaler les lamentations aux calamités : *Voyez, Seigneur, voyez mon affliction. Mon ennemi s'est fortifié, et mes enfants sont perdus. Le cruel a porté sa main sacrilége sur ce qui m'était le plus cher. La royauté a été profanée, et les princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi ; je pleurerai amèrement : n'entreprenez pas de me consoler*[1]; précautions de goût : écrivez selon votre talent, et quelquefois aussi contre votre talent. Est-ce l'onction qui vous caractérise? craignez d'être languissant et monotone. Est-ce l'énergie qui vous distingue? préservez-vous avec soin de l'obscurité et de l'enflure. Voyez quel est le genre auquel vous êtes le plus propre, pour vous attacher à le suivre, et quel est aussi l'excès vers lequel penche votre esprit, pour apprendre à l'éviter ; précautions dans les chutes des phrases et surtout des alinéa : l'auditeur vous juge chaque fois que la fin de votre période lui laisse un instant de repos ; et son attention se relâche si vous négligez de la ranimer et de la fixer, en terminant fréquemment vos sections oratoires par des idées saillantes ou par des images

[1] Jerem. *Lament.* I, 16, etc.

pittoresques ; enfin précautions de courage : il est des sujets qui présentent des écueils où l'on vous attend avec autant d'impatience que de sévérité. Jetez-vous d'abord au milieu des difficultés, pour mieux déployer la puissance de votre génie, et attaquez toujours en vous défendant.

On n'a toute sa force en effet, on ne retrouve tout son talent que dans le danger, qui l'augmente toujours, quand il ne l'éteint pas. Il en est de l'esprit comme de la bravoure. Le péril auquel on s'expose donne aussi à l'éloquence une vigueur qui l'élève au-dessus de ses mouvements ordinaires. L'orateur (qu'on me pardonne cette comparaison) éprouve alors, en luttant contre les difficultés et les obstacles, la même exaltation dont avait été transporté ce brave soldat qui disait, à la vue de la citadelle de Namur, le lendemain de l'assaut : « J'escaladai hier ce rocher au « milieu du feu, et aujourd'hui je ne pourrais plus y « grimper. » *Vraiment, je le crois bien*, lui répondit un de ses camarades ; *ni moi non plus : on ne nous tire plus des coups de fusil de là-haut.*

LV. De l'hypothèse.

On voit que dans ces occasions périlleuses la grande précaution d'un orateur consiste à ne paraître en prendre aucune, en s'abandonnant à l'impulsion de son génie. C'est aussi une excellente méthode que de choisir un tour fin et ingénieux pour faire entendre ce qu'on ne veut pas dire. L'hypothèse est très propre à donner ce ressort à l'éloquence. Cicéron emploie souvent cette figure dans ses plaidoyers, principalement dans ses *Verrines*, où il imagine à chaque

instant des suppositions plus frappantes que les faits, pour rendre les exactions des Verrès encore plus odieuses au peuple romain. Il va jusqu'à supposer, par une condescendance apparente, qu'il consent à prendre pour arbitre dans cette cause le père même de Verrès ; et il démontre que si cet oppresseur bourreau de la Sicile avait son propre père pour juge, il ne pourrait pas se soustraire à la peine capitale que provoquent ses forfaits.

Bossuet, que je cite de préférence parce que je ne connais point de si riche modèle, a fait un usage admirable de l'hypothèse dans son oraison funèbre de Le Tellier. On ne saurait lire sans émotion cette apostrophe, à laquelle le ressort de la fiction donne tant de véhémence : « Dormez votre sommeil, riches « de la terre, s'écrie-t-il, et demeurez dans votre « poussière. Ah ! si quelques générations, que dis-je ? « si quelques années après votre mort, vous reveniez, « hommes oubliés au milieu du monde, vous vous « hâteriez de rentrer dans vos tombeaux, pour ne « point voir votre nom terni, votre mémoire abolie, « et votre prévoyance trompée dans vos amis et dans « vos créatures, et plus encore dans vos héritiers et « dans vos enfants. Est-ce donc là le fruit du travail « dont vous vous êtes consumés sous le soleil ? »

LVI. De l'égoïsme dans les orateurs.

Comptons encore parmi les précautions et les convenances de la circonspection oratoire, l'attention de ne parler jamais ou presque jamais de soi, ni en bien ni en mal, dans les chaires chrétiennes. L'orgueil ré-

volte toujours; et l'humilité, pour me servir d'une locution vulgaire, est trop souvent prise au mot.

J'avoue cependant qu'un orateur peut inspirer quelquefois un vif intérêt, en se mettant lui-même en scène avec l'auditoire dans un sermon, pourvu qu'il n'excède pas la mesure et ne blesse jamais la dignité qu'exige son ministère. On en trouve quelques exemples dans nos grands maîtres. Massillon attendrit la cour, qui lui témoigna l'estime la plus touchante par un murmure soudain d'acclamation, quand il prit congé d'elle pour toujours, en annonçant, à la fin de son sermon de Pâques, le jour de la clôture du Petit Carême, que sa nomination à l'évêché de Clermont ne lui permettrait plus de reparaître dans cette même chaire, où il s'était illustré par tant de succès immortels. « Grand Dieu! dit-il, ces priè-« res seront les dernières sans doute que mon minis-« tère, attaché désormais par les jugements secrets de « votre providence au soin d'une de vos Églises, me « permettra de vous offrir dans ce lieu auguste, etc.» Ces paroles simples et touchantes émurent sensiblement l'auditoire, qui manifesta par des regrets unanimes son admiration pour un si beau talent, relégué désormais dans les montagnes de l'Auvergne.

Avant Massillon, Bossuet avait parlé aussi de lui-même dans la chaire de son église de Meaux, où il fit entendre le chant du cygne la dernière fois qu'il y parut, vers la fin de sa vie, en disant à ses diocésains que s'ils étaient jamais assez malheureux pour se séparer après sa mort, alors très prochaine, de la foi qu'il leur avait si longtemps prêchée, ils le verraient sortir aussitôt de son tombeau pour faire justice à Dieu

de leur infidélité. Mais son triomphe le plus éclatant en ce genre se trouve dans ces dernières lignes de l'oraison funèbre du grand Condé, où il mit le comble à l'intérêt qu'il venait d'inspirer à son auditoire, en lui présentant dans le lointain l'image touchante de sa propre mort ; « Jouissez, prince, de cette victoire ; « jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de « ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix « qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces « discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, « grand prince ! dorénavant je veux apprendre de « vous à rendre la mienne sainte. Heureux si, averti « par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau « que je dois nourrir de la parole de vie, les restes « d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint[1] ! »

Il s'en faut de beaucoup que les autres orateurs

[1] Le grand Condé, gouverneur de la province de Bourgogne, avait témoigné à Bossuet, dans la ville de Dijon, sa patrie, une bienveillance spéciale dès son enfance, qui annonça de très bonne heure l'éclat de ses talents. Ce prince avait tellement l'habitude et l'ardeur de vaincre, comme aussi le sentiment et l'ambition de toute espèce de gloire, qu'il *fut tenté*, a-t-il dit souvent, de lutter en public contre un athlète aussi redoutable que Bossuet dans le pugilat théologique. Bossuet avait toujours vécu, dès l'âge de vingt ans, dans la société privée de ce grand homme « Il soutint, dit l'abbé de Choisy, à *la cinquième « page de l'éloge de Bossuet qu'on trouve dans le recueil des discours « de l'Académie française, en* 1704, il soutint sa première thèse de « bachelier à Navarre, sous les auspices et même sous les yeux du « grand Condé, qui, supérieur aux autres hommes par l'esprit et le sa- « voir, aussi bien que par le courage, fut tenté, à ce qu'il a dit lui- « même plus d'une fois, d'attaquer un répondant si habile et de lui » disputer les lauriers même de la théologie ; et depuis lors ce grand « prince, qui ne resistait point au vrai mérite, lui a toujours accordé « son estime et sa tendresse. Le prélat s'en est montré reconnaissant

sacrés aient parlé d'eux-mêmes d'une manière si propre à leur concilier l'intérêt de leur auditoire. On pourrait citer plusieurs prédicateurs qui ont fait une funeste expérience du danger de se rendre ridicules, en se mêlant eux-mêmes à leurs discours, et en subissant ainsi le jugement sévère d'une assemblée à laquelle c'est bien assez de livrer son talent, sans lui soumettre jamais son état ou sa personne. Une telle imprudence n'est heureusement point assez commune pour en faire ici l'objet d'une leçon spéciale. Mais, en laissant à part ces mécomptes de la vanité dans un sermon, il peut être utile d'en montrer la maladresse et les inconvénients, par un singulier exemple que nous fournissent les œuvres d'un orateur très célèbre, qui, du moins, ne s'est pas donné ce tort dans l'exercice du ministère sacré. Fléchier nous offre donc le plus étrange phénomène de vanité, dans une lettre imprimée, par l'imprudence d'un zèle aveugle pour sa gloire, à la tête de ses *Oraisons funèbres*. Il y fait lui-même son portrait. On croirait qu'il envoie à son correspondant les matériaux d'un panégyrique : disons mieux, c'est un éloge tout fait, où son admiration pour ses propres talents et son orgueilleuse mo-

« au delà même du tombeau, en consacrant à sa mémoire l'un de ces « discours funèbres qui lui ont attiré tant d'acclamations. »

L'evêque de Meaux ne pouvait s'acquitter en effet plus noblement envers l'illustre protecteur de sa jeunesse, qu'en lui consacrant cette magnifique oraison funèbre qui, par sa liaison nécessaire avec les études de toute éducation soignée, a rendu la renommée de son héros en quelque sorte classique pour toutes les générations suivantes, et qui par là même garantit encore mieux l'immortalité de son nom, que n'aurait pu faire le souvenir de ses victoires. Il faut avouer, en l'honneur de l'éloquence, que Condé et Turenne sont redevables d'un grand accroissement de gloire à Bossuet et à Fléchier, leurs panégyristes.

destie s'efforcent de relever tour à tour, par la symétrie de ses antithèses, le tableau et le contraste de tous ses genres de mérite. Voici comment l'évêque de Nîmes se peint et s'apprécie.

« Il a, dit-il, un caractère d'esprit capable de tout « ce qu'il entreprend ; pour son style, la nature y ap-« proche de l'art, et l'art y ressemble à la nature. On « ne peut rien ajouter à ce qu'il écrit sans y mettre « du superflu, et l'on n'en peut rien retrancher sans « y ôter quelque chose de nécessaire. Il sait jeter quel-« ques grains d'un encens odoriférant qui récrée et « n'étourdit pas ; aussi n'en reçoit-il pas qui ne soit « aussi fin que celui qu'il donne. On voit dans ses « yeux je ne sais quoi qui répond de son esprit. Enfin « il vaudrait mieux, s'il pouvait s'accoutumer au tra-« vail, et si sa mémoire un peu ingrate, sans être ce-« pendant infidèle, le servait aussi bien que son es-« prit ; mais il n'y a rien de parfait au monde, et cha-« cun a ses endroits faibles. »

En supposant que la postérité eût ratifié ce jugement qu'osa porter de ses talents et de son goût l'évêque de Nîmes, il resterait encore aux admirateurs de Fléchier à désirer pour sa gloire qu'il eût eu assez de pudeur pour ne pas le prononcer lui-même.

On ne doit pas craindre sans doute que jamais un orateur chrétien puisse porter l'aveuglement de l'amour-propre jusqu'à se permettre en chaire une phrase qui approche d'un tel excès d'orgueil. La risée publique lui apprendrait bientôt combien il serait choquant et maladroit, je ne dirai pas seulement de se louer, mais encore d'oser simplement parler de soi devant une grande assemblée. On évite même ce rid

cule dans la société. C'était le bon goût, autant que l'humilité chrétienne, qui avait banni le *moi* des écrits de Port-Royal. L'abbé Fleury dit que l'historien lui-même doit toujours se cacher dans sa narration [1]; « en sorte que le lecteur n'ait jamais le loisir de pen-« ser si les faits sont bien ou mal écrits, s'ils sont « écrits, s'il a un livre entre les mains, s'il y a un au-« teur au monde. C'est ainsi qu'Homère écrivait. »

Or, s'il n'est pas permis à un historien de se faire remarquer dans ses récits, un prédicateur doit être assurément plus attentif encore à se laisser oublier de son auditoire. Il est néanmoins quelques occassions où un orateur chrétien peut se prendre modestement lui-même pour sujet d'un développement de morale qui intéresse la multitude. Mais ce n'est point pour appeler sur lui l'attention de l'auditoire, qu'il se donne alors en spectacle : c'est au contraire pour concentrer en lui seul les faiblesses, les illusions, les écarts et les inconséquences de l'esprit ou du cœur humain ; et dans une telle vue plus il parlerait de lui, moins on le trouverait personnel. Massillon excelle dans cette humble méthode de se mettre ainsi à la place des pécheurs, en déplorant ses propres contradictions, ses erreurs, ses angoisses et ses remords. Il excite le plus touchant intérêt, il attendrit ses auditeurs jusqu'aux larmes, toutes les fois que, les peignant eux-mêmes dans sa personne, avec la vérité la plus frappante, quand il dévoile les profondeurs de sa conscience, il se dénonce à Dieu comme *un ingrat*, comme *un misérable*, comme *un insensé*. Je ne citerai

[1] Premier discours sur l'Histoire de l'Église.

aucun de ces monologues fréquents et souvent sublimes. J'aime mieux, pour généraliser une règle de goût, retracer ici cette confusion salutaire d'un esprit qui s'arme de toute sa force quand il veut se combattre lui-même, et transcrire simplement, sans commentaire, un passage brillant de Fontenelle, dans son *Traité du Bonheur*. Cet ouvrage est écrit avec une précision ingénieuse et quelquefois profonde. Les idées y occupent beaucoup plus d'espace dans l'esprit du lecteur que sous la plume de l'auteur ; et nous le lirions avec encore plus de charme, comme tous les autres ouvrages de cet académicien, sans même en excepter ses *Éloges*, s'il y alliait plus souvent l'intérêt de la sensibilité à la finesse de l'esprit.

« D'abord, dit-il, il faut examiner, pour ainsi dire, « les titres de ce qui prétend ordonner de notre bon- « heur. Pourquoi cette dignité que je poursuis m'est- « elle si nécessaire? C'est qu'il faut être élevé au- « dessus des autres. Et pourquoi le faut-il? C'est pour « recevoir leurs respects et leurs hommages. Et que « me feront ces hommages et ces respects? Ils me « flatteront très sensiblement. Et comment me flat- « teront-ils, puisque je ne les devrai qu'à ma dignité, « et non pas à moi-même? »

En développant et en s'appliquant ainsi à lui seul une maxime générale, l'orateur chrétien peut raisonner et s'émouvoir très utilement pour subjuguer son auditoire : tout autre égoïsme lui est interdit Bossuet m'attendrit jusqu'au fond de l'ame quand il parle de ses *cheveux blancs*. Bourdaloue me pénètre d'un saint respect lorsqu'il est réduit à faire l'apologie de son sermon *sur l'impureté*, dans son homélie

de *la Magdeleine*. Mais c'est le privilége de ces grands maîtres, de hasarder de pareilles licences avec la certitude d'en éviter les écueils ; et encore ne se les permettent-ils jamais sans une nécessité qui excuse tout, ou sans y déployer une vigueur de génie qui fait tout admirer.

Bourdaloue en fournit un exemple remarquable. Cet orateur immortel eut assez de confiance en sa renommée et d'ascendant sur l'opinion publique, non-seulement pour oser parler de lui en chaire, mais encore pour pouvoir attribuer en quelque sorte à son ministère, avec l'approbation universelle, dans l'oraison funèbre du grand Condé, le premier éveil de conscience et les soudains mouvements de piété qui excitèrent ensuite ce prince à consacrer à la religion les dernières années de sa vie, en lui entendant prononcer l'éloge de Henri de Bourbon, son auguste père. Il rend d'abord un digne hommage au génie supérieur de l'évêque de Meaux : il reconnaît hautement qu'il ne lui appartient plus de peindre la fermeté de son héros aux approches de la mort, après le magnifique tableau que venait d'en tracer Bossuet. « Ce don était réservé, dit-il, à une bouche plus sa- « crée et plus éloquente que la mienne. L'illustre et « savant prélat qui vous a parlé avant moi a déja « épuisé cette matière ; et après ce que vous avez ouï, « c'est à moi de me taire. »

Voici maintenant avec quelle dignité et quelle éloquence Bourdaloue rappelle ensuite, sans orgueil et sans fausse modestie, l'impression extraordinaire que la grace avait fait produire à l'un de ses discours sur l'ame du prince de Condé, qui avait enfin résolu de

s'occuper sérieusement de sa conversion, en écoutant l'éloge de son père au milieu de ses obsèques dans la bouche du même orateur.

« Le dirai-je, chrétiens? Dieu m'avait donné comme
« un pressentiment de ce miracle ; et dans le lieu
« même où je vous parle aujourd'hui, dans une céré-
« monie toute semblable à celle pour laquelle vous
« êtes ici assemblés, le prince lui-même m'écoutant,
« j'en avais non-seulement formé le vœu, mais comme
« anticipé l'effet par une prière qui parut alors tenir
« quelque chose de la prédiction. Soit inspiration ou
« transport de zèle, élevé au-dessus de moi, je m'é-
« tais promis, Seigneur ! ou plutôt je m'étais assuré
« de vous, que vous ne laisseriez pas ce grand homme,
« avec un cœur aussi droit que celui que je lui con-
« naissais, dans la voie de la perdition et de la cor-
« ruption du monde. Lui-même, dont la présence
« m'animait, en fut ému. Et qui sait, ô mon Dieu ! si,
« vous servant dès lors de mon faible organe, vous ne
« commençâtes pas dans ce moment à l'éclairer et à le
« toucher de vos divines lumières? Quoi qu'il en soit,
« mes veux et mes souhaits n'ont pas été vains. Il vous
« a plu, Seigneur ! de les exaucer, et j'ai eu la conso-
« lation de voir ma parole accomplie. Ce prince, qui
« m'avait écouté, a depuis écouté votre voix secrète :
« et parcequ'il avait un cœur droit, il a suivi l'attrait
« de votre grace. »

Ce pieux et beau mouvement de Bourdaloue, qui se tourne vers Dieu au moment où il parle de lui-même à son auditoire, est d'autant mieux placé, qu'en se prosternant alors devant la majesté du Créateur, le ministre de la parole s'efface du tableau, ou du moins

éloigne de lui tout soupçon de vanité, par son attention à ne célébrer que le seul triomphe de la grace. Voilà une des citations innombrables de ses discours qu'on peut soumettre avec confiance à l'examen de la critique la plus sévère, et à la délicatesse du goût le plus exquis. Elles montrent combien le talent de ce grand homme était éminemment propre au genre oratoire, et combien il lui eût été facile d'y produire encore de plus grands effets, s'il avait voulu se livrer plus souvent à une sensibilité si pathétique et si sublime.

L'intérêt et le souvenir que consacre cette éloquente apostrophe, en forme de prière, doivent exciter naturellement le desir de la comparer aux ardentes supplications que Bourdaloue avait adressées au ciel, en faveur du grand Condé, dans l'oraison funèbre de Henri de Bourbon, son père. Je vais donc les mettre ici sous les yeux du lecteur ; et en voyant cet orateur célèbre, plein de zèle et de verve, beaucoup plus animé et plus touchant dans ses éloges que dans ses instructions morales, on regrettera sans doute que Bourdaloue n'ait pas voulu faire un plus fréquent usage de son rare talent pour émouvoir et attendrir les cœurs.

« Laissons là, *s'était donc écrié Bourdaloue, à la « fin de cette ancienne oraison funèbre, en parlant « du grand Condé*, laissons là ces exploits de guerre « dont la France a retenti, et ces prodiges de valeur « qui ont fait taire devant lui tout l'univers. Il est ici « au pied des autels pour en faire hommage au Dieu « des armées, et il n'assiste à cette funèbre cérémonie « que pour apprendre où doit aboutir enfin tout l'é- « clat de sa renommée. C'est pour ce fils et pour ce

« héros que nous faisons continuellement des vœux ; « et ces vœux, ô mon Dieu ! sont trop justes, trop « saints, trop ardents, pour n'être pas enfin exaucés « de vous. C'est pour lui que nous vous offrons des « sacrifices : il a rempli la terre de son nom ; et nous « vous demandons que ce nom si comblé de gloire soit « encore écrit dans le ciel. Vous nous l'accorderez, « Seigneur ! et ce ne peut être en vain que vous nous « inspirez pour lui tant de desirs et tant de zèle. Ré- « pandez donc sur sa personne la plénitude de vos « lumières et de vos graces. Répandez-la sur ce prince, « le fondement de toutes les espérances de sa maison, « l'héritier de son courage et de toutes ses héroïques « qualités, de sa hardiesse à entreprendre de grandes « choses, de son activité à les poursuivre, de sa valeur « à les exécuter, des rares talents de son esprit, de la « délicatesse et de la finesse de son discernement, de « sa pénétration dans les affaires, de son génie su- « blime pour tout ce qu'il y a dans les sciences de plus « curieux et de plus recherché... Remplissez-le, ô « mon Dieu ! de cet esprit de religion dont je viens de « lui proposer un modèle si propre à le toucher et si « capable de le convaincre. Ajoutez à toutes les gran- « deurs qu'il possède dans le monde celle d'en faire « un prince prédestiné, puisque hors de là toute « grandeur n'est que vanité et que néant. Que sert-il, « dit un père, d'avoir une croyance catholique et de « mener une vie païenne? *Quid enim prodest si quis « catholicè credat et gentiliter vivat?* »

LVII. De Bourdaloue.

Ce qui me ravit, ce qu'on ne saurait assez préco-

niser dans les sermons de l'éloquent Bourdaloue, c'est qu'en exerçant le ministère apostolique, cet orateur plein de génie se fait presque toujours oublier lui-même pour ne s'occuper que de l'instruction et des intérêts de ses auditeurs; c'est que, dans un genre trop souvent livré à la déclamation, il ne se permet pas une seule phrase inutile à son sujet, n'exagère jamais aucun des devoirs du christianisme, ne change point en préceptes les simples conseils évangéliques; et que sa morale, constamment réglée par la sagesse éclairée de ses principes, peut et doit toujours être réduite en pratique; c'est la fécondité inépuisable de ses plans, qui ne se ressemblent jamais, et l'heureux talent de disposer ses raisonnements avec cet ordre savant dont parle Quintilien, lorsqu'il compare l'habileté d'un grand écrivain qui règle la marche de son discours, à la tactique d'un général qui range une armée en bataille [1]; c'est cette puissance de dialectique, cette marche didactique et ferme, cette force toujours croissante, cette logique exacte et serrée, disons mieux, cette éloquence continue du raisonnement, qui dévoile et combat les sophismes, les contradictions, les paradoxes, et forme de l'ordonnance de ses preuves un corps d'instruction où tout est également plein, lié, soutenu, assorti, où chaque pensée va au but de l'orateur, qui tend toujours, en grand moraliste, au vrai et au solide, plutôt qu'au brillant et au sublime du sujet; c'est cette véhémence accablante et néanmoins pleine d'onction, dans la bouche d'un accusateur qui, en plaidant contre vous au tribunal de votre con-

[1] « Est velut imperatoria virtus. » Inst. II.

science, vous force à chaque instant de prononcer en secret le jugement qui vous condamne : c'est la perspicacité avec laquelle il fonde tous nos devoirs sur nos intérêts, et cet art si persuasif, qu'on ne voit guère que dans ses sermons, de convertir les détails des mœurs en preuves de la vérité qu'il veut établir ; c'est cette abondance de génie qui ne laisse rien à imaginer au lecteur par delà chacun de ses discours, quoiqu'il en ait composé au moins deux, souvent trois, quelquefois quatre sur la même matière, et qu'on ne sache souvent, après les avoir lus, auquel de ces sermons il faut donner la préférence ; c'est cette sûreté et cette opulence de doctrine qui font de chacune de ses instructions un traité savant et oratoire de la matière dont elles sont l'objet ; c'est la simplicité d'un style nerveux et touchant, naturel et noble, lumineux et concis, où rien ne brille que par l'éclat de la pensée, où règne toujours le goût le plus sévère et le plus pur, et où l'on n'aperçoit jamais aucune expression ni emphatique ni rampante ; c'est cette pénétrante sagacité qui creuse, approfondit, féconde, épuise chaque sujet ; c'est cette compréhension vaste et profonde qu'il ne partage qu'avec saint Augustin et Bossuet, pour saisir dans l'Évangile et y embrasser d'un coup d'œil, les lois, l'ensemble, l'esprit et tous les rapports de la morale chrétienne ; c'est la série de ses tableaux, de ses preuves, de ses mouvements, la connaissance la plus étendue et la plus exacte de la religion, l'usage imposant qu'il fait de l'Écriture, l'à-propos des citations non moins frappantes que naturelles qu'il emprunte des Pères de l'Église, et dont il tire un parti plus neuf, plus concluant, plus heureux que n'a ja-

mais fait aucun autre orateur chrétien. Enfin je ne puis lire les ouvrages de ce grand homme sans me dire à moi-même, en y desirant quelquefois, j'oserai l'avouer avec respect, plus d'élan à sa sensibilité, plus d'ardeur à son génie, plus de ce feu sacré qui embrasait l'ame de Bossuet, surtout plus d'éclat et de souplesse à son imagination : Voilà donc, si l'on y ajoute ce beau idéal, jusqu'où le génie de la chaire peut s'élever, quand il est fécondé et soutenu par un travail immense ! Je ne connais rien de plus étonnant et de plus inimitable dans l'éloquence religieuse, que les premières parties des sermons de Bourdaloue, sur la *Conception*, sur la *Passion*, DEI VIRTUTEM, et sur la *Résurrection*, etc. Ses discours sur l'*Ambition*, sur la *Providence*, sur le *Jugement téméraire*, sur le *Pardon des injures*, sur la *Religion chrétienne*, sont aussi admirables. C'est la borne de l'art, comme c'est la borne du genre ; et on peut appliquer avec confiance à ces chefs-d'œuvre le vers si connu de Boileau :

C'est avoir profité que de savoir s'y plaire.

LVIII. De Massillon.

Massillon, le plus digne rival de Bourdaloue dans l'ensemble des stations soutenues et complètes de la chaire, est toujours intéressant, quoiqu'il ait rarement des traits sublimes. Mais, s'il paraît trop souvent inférieur à sa renommée comme orateur, il est du moins incontestablement au premier rang comme écrivain ; et nul de nos auteurs les plus célèbres n'a porté l'élégance et la beauté continues du style à un plus haut degré de perfection.

Je ne m'arrêterai point à motiver l'admiration profonde que m'inspirent, dans les discours de ce grand homme, la fécondité de son imagination et les développements de son éloquence ; sa manière inimitable d'amener et d'exposer la matière qu'il veut traiter, dès la conception de l'exorde, qui doit *sortir* naturellement *du sujet*, selon la doctrine de Cicéron, *comme une fleur de sa tige*[1] ; sa connaissance et ses peintures du cœur humain ; ses tableaux des mœurs et du monde ; la richesse, l'éclat, la mesure et la variété de ses pinceaux ; le juste et merveilleux emploi qu'il fait habituellement de l'Écriture sainte, qui est l'histoire de la Providence, et ses citations toujours heureuses, mais trop rares peut-être, des Pères de l'Église ; la chaleur de ses mouvements oratoires ; la piété de ses pathétiques accents et les épanchements de sa sensibilité ; ses traits frappants et même quelquefois sublimes ; enfin la progression graduée et toujours croissante de son onction, et la verve de son talent, qui, dans ses plus longs sermons, ne laissent jamais ni refroidir l'intérêt ni apercevoir la moindre longueur[2]. Ces rares et divers talents de Massillon, envisagé comme orateur, sont au-dessus de tous les éloges ; mais c'est uniquement dans la beauté et dans les secrets de son style que je veux chercher ici des leçons.

1 « Effloruisse penitus videatur ex re de qua agitur. » Orator. 27.

2 On demandait un jour à Rivarol son avis sur deux vers qu'on venait de lire en sa présence : il répondit qu'il trouvait *des longueurs dans ce distique.* Ce mot plaisant n'est pas de lui, mais du poëte Martial ; et il est cité par Boileau dans sa lettre à Brossette du 8 avril 1703, où il dit : « Ce ne sont pas huit bons vers qui sont longs, « ce sont deux méchants vers qui sont quelquefois longs à outrance. « *Sed tu disticha longa facis*, dit Martial. »

Pour bien apprécier tous les trésors de ce style enchanteur, il faut d'abord savoir gré à Massillon d'en avoir exclu tous les défauts brillants qu'ambitionne le mauvais goût. Ce ne sont point en effet ici de ces phrases coupées à chaque instant, décousues, épigrammatiques, sautillantes ou antithétiques, et aussi fatigantes à lire que faciles à combiner ; ce ne sont point de ces oppositions recherchées, qui ne tendent qu'à faire briller l'esprit en excitant la surprise ; de ces efforts d'énergie qui rendent la diction bizarre, enflée, tendue et monotone ; de ces métaphores outrées qui tourmentent la langue ; de ces sentences métaphysiques, obscures, entortillées ou paradoxales, qui donnent au discours le ton et la couleur les plus contraires à l'éloquence. Mais c'est le tissu égal et soutenu d'une élocution riche et variée, avec l'élégance la plus naturelle et la plus brillante dans sa simplicité ; d'une élocution où tous les mots se correspondent et se soutiennent par leur circuit et leur arrondissement. Disons plus : c'est ce beau cours d'idées que Cicéron parait suivre dans ses compositions, quand il le dirige, et qu'il désigne si bien par une métaphore qui abrége la comparaison en suppléant aux mots, quand il le représente sous l'image d'un fleuve qui roule des eaux limpides dans un lit profond, *flumen orationis*.

En effet, la pensée de Massillon ne jaillit point des profondeurs de son génie, comme on voit les flots d'une source abondante s'élancer avec cette impétueuse majesté qui frappe dans Bossuet. Il ne jette jamais sa phrase ; il la combine, il l'arrondit toujours ; il en soigne l'élégance, la couleur, la noblesse, la pompe et l'harmonie, avec un goût pur, ennemi de

toute affectation, sans en briser brusquement la mesure, et surtout sans aspirer jamais à réveiller l'oreille par aucun écart imprévu ou par aucune chute précipitée. Les membres variés de sa période sont disposés avec un tel goût, que leur brièveté n'en atténue nullement la consistance, et que leur développement oratoire n'en ralentit jamais le mouvement. Il cache le travail de son style avec un art infini, en ne se permettant ni la moindre recherche d'expression, ni la plus simple prétention à l'esprit ou à la finesse, ni le plus léger nuage qu'élève souvent autour de la pensée cette ambition si commune et si malheureuse qui ne trouve que des ténèbres en cherchant la profondeur. Ce qui distingue surtout sa manière d'écrire, c'est que la répétition même de ses idées n'entraîne aucune diffusion dans son style ; de sorte que ces variantes, où chaque phrase a sa plénitude, offrent quelque vide dans les perceptions de son esprit, sans montrer aucune prolixité dans ses périodes, qui surprennent également par leur abondance et par leur brièveté, selon le vœu de Quintilien, *tum copia, tum brevitate mirabilis.* Il aime mieux, dans le choix des mots, rester en deçà que d'aller au delà de ce qu'il veut dire. Il semble, en écrivant, avoir sans cesse présente à son esprit la maxime de goût enseignée aux orateurs par Cicéron, qu'en fait de diction l'excès blesse plus que le défaut. *Magis offendit nimium quam parum*[1]. Il ne hasarde rien en écrivant ; et plus il s'occupe de son élocution, plus il se montre naturel dans son langage et dans ses tournures.

1 « De oratore. » 39.

Massillon cite très rarement les écrivains profanes dans ses discours. Son *Petit Carême* en fournit un seul exemple dans le premier sermon sur *les Exemples des Grands*, où il rappelle cette belle idée de Salluste : *In maxima fortuna minima licentia est :* c'est-à-dire que *plus l'élévation semble donner de licence par l'autorité qu'elle procure, plus elle en ôte par les bienséances qu'elle impose.* Mais l'évêque de Clermont fait mieux encore que de citer les anciens, il les imite ; il enrichit la prose française d'une multitude de constructions, souvent même de tours de période qu'il emprunte du latin, et qui s'adaptent très heureusement à la clarté ainsi qu'au génie de notre langue. Un orateur, qui voudra se dévouer à de grandes études, trouvera qu'il reste encore à faire en ce genre des conquêtes légitimes autant que précieuses, dans Cicéron, Tite-Live, Tacite, Salluste et Cornelius Nepos. Massillon nous en a ouvert la route. On reconnaît aisément sa belle manière à la contexture et à l'ensemble de ses alinéa, qu'il restreint au développement d'une seule pensée enrichie par l'inépuisable fécondité de son imagination.

Le mouvement du style de Massillon, toujours combiné avec la marche de son discours, est facile et continu. Ses hardiesses sont voilées par des expressions communes qui se rapprocheraient plutôt d'une espèce de négligence que d'aucune affectation ; et l'on ne démèle quelquefois l'élan de sa pensée ou l'audace de son langage, que par je ne sais quel courage apostolique d'une familière simplicité. Cette élocution ravissante nous rappelle celle de Cicéron dans toute sa magnificence, en nous offrant l'accord le plus parfait

du jugement, de l'imagination et du goût. La lecture de ses ouvrages *est proprement un charme*[1]: elle produit une telle impression de bonheur sur mon esprit, que lorsque je veux chercher quelquefois dans ses sermons l'un de ces beaux traits dont je me souviens d'avoir été plus vivement frappé, je ne puis plus quitter le discours, et souvent le volume, qu'après l'avoir relu de suite en entier. L'analyse approfondie de ce style est toujours pour moi une continuité de découvertes dont je jouis avec d'autant plus de délices, qu'elles m'enchantent en même temps qu'elles m'instruisent; et Massillon a renouvelé souvent en moi la décourageante admiration que Boileau éprouvait en lisant Démosthène, quand il disait, comme je l'ai déja rappelé: *Il me fait tomber la plume des mains.*

L'élite de notre littérature fut étonnée, à la lecture de son discours de réception à l'Académie, d'y trouver *dans un homme de communauté*, selon le jugement de madame de Tencin, *un bon goût, un bon ton et une bonne grace, dont n'approche point le style des grands seigneurs les plus distingués par leur esprit dans les sociétés de la cour.*

Mais la meilleure et même la seule véritable manière de louer le style de Massillon, doit consister surtout à citer quelques exemples de la perfection de son goût dans l'art d'écrire. Or ces exemples, je ne veux pas les choisir dans son Grand Carême, son Avent et ses Conférences, qu'il faudrait copier presque entièrement: je les tirerai donc uniquement de ceux de ses discours qu'on ne lit plus guère, dont on

[1] La Fontaine.

ne parle jamais, et qui se trouvent, pour ainsi dire, perdus dans sa renommée. Un trait d'une seule ligne suffit très souvent pour déceler en lui un grand écrivain ; ainsi, dans son oraison funèbre du dauphin, il excuse habilement la dissipation et les écarts de la jeunesse du prince : « Qu'offrirait notre vie au public, « si elle était en spectacle comme celle des princes? « Moins exposés qu'eux, sommes-nous plus fidèles? « *Nos chutes se cachent dans l'obscurité de nos desti-* « *nées.* » Je n'ai pas besoin de relever la hardiesse et le coloris d'un pareil langage, pour faire sentir la beauté de ce dernier coup de pinceau.

Voici comment parlait Massillon dans une obscure assemblée de charité, en adressant à une réunion de pieuses femmes quelques instructions sur les *œuvres de miséricorde.* Cette *exhortation* est en quelque sorte cachée dans le volume des *mystères.*

« Ce qu'il y a de plus déplorable, dit-il, c'est que « des mœurs qui nous paraîtraient dangereuses, si « elles n'étaient accompagnées de quelque office de « piété, perdent à nos yeux tout ce qu'elles ont de « douteux, dès que ces œuvres extérieures les sou- « tiennent. Et si quelquefois les vérités du salut en- « tendues, ou la grace plus forte, troublent cette « fausse paix et jettent des terreurs dans la conscience : « ah ! la nudité couverte, la faim rassasiée, la misère « secourue, l'innocence protégée, s'offrent à l'instant « à notre esprit, et calment cet heureux orage. Ce « sont des signes de paix qui dissipent aussitôt nos « alarmes. C'est cet arc trompeur dont parle le pro- « phète Osée, *arcus dolosus*[1], lequel, au milieu des

[1] « Osée. » cap. VII, vers. 16.

« nuages et des tempêtes que le doigt de Dieu com-
« mençait à exciter dans le cœur, vient nous pro-
« mettre une fausse sérénité, et divertit notre esprit
« de l'image présente du danger. *On s'endort sur ces*
« *tristes débris de religion, comme s'ils pouvaient*
« *nous sauver du naufrage ;* et des œuvres chrétiennes
« qui devraient être le prix de notre salut, deviennent
« l'occasion de notre perte éternelle. »

La finesse d'observation et la justesse d'esprit qui distinguent ce tableau, ne sont pas moins remarquables que le mouvement et la vivacité du style. Ce langage d'une riche poésie est le véritable idiome de la chaire. Le trait souligné paraît simple au premier coup d'œil ; mais quand on l'analyse, on y trouve, sous des expressions communes, une hardiesse d'éloquence et de simplicité que l'imagination de Massillon pousse jusqu'à l'audace, et que son excellent goût sait voiler sous le ton familier d'une élocution ordinaire.

Voulez-vous voir comment Massillon sait allier le naturel du style à la majesté de la pompe oratoire, lisez ce passage du discours qu'il prononça pour la bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat :
« Hélas ! que sont les hommes sur la terre ? Une fa-
« tale révolution, une rapidité que rien n'arrête, en-
« traîne tout dans les abîmes de l'éternité. Les siè-
« cles, les générations, les empires, tout va se perdre
« dans ce gouffre : tout y entre et rien n'en sort.
« Nos ancètres nous en ont tracé le chemin, et nous
« allons le frayer dans un moment à ceux qui viennent
« après nous. Ainsi les âges se renouvellent : ainsi la
« figure du monde change sans cesse : ainsi les morts

« et les vivants se succèdent et se remplacent conti-
« nuellement. Rien ne demeure, tout s'use, tout s'é-
« teint. Dieu seul est toujours le même, et ses années
« ne finissent point. Le torrent des âges et des siècles
« coule devant ses yeux, et il voit de faibles mortels,
« dans le temps même qu'ils sont entraînés par le
« cours fatal, l'insulter en passant, profiter de ce seul
« moment pour déshonorer son nom, et tomber au
« sortir de là entre les mains éternelles de sa jus-
« tice. »

Ce contraste du rapide instant de notre vie avec l'éternité de Dieu rend plus frappante la démence des hommes; et au moment même où nous sommes entraînés par le cours fatal, le délire de *l'insulter en passant* devient un trait sublime. Je ne puis transcrire ici tout ce qui mérite un tribut particulier d'admiration dans le style d'un si grand écrivain. Mais j'y renvoie le lecteur avec confiance, et je veux signaler du moins à sa pieuse curiosité le commencement de la seconde réflexion du quatrième discours pour une profession religieuse : il y verra un double tableau de la société et de *cette solitude* que madame de Maintenon trouvait *si bonne*, disait-elle, *quand on n'est pas mauvais soi-même*, aussi remarquable par la peinture des mœurs et la beauté du style que par la connaissance du monde et du cœur humain.

Massillon est assez grand et assez assuré de son immortalité, comme du rang éminent qu'il occupe à juste titre parmi nos orateurs classiques, pour que l'on puisse avouer, sans inquiétude pour sa gloire, les négligences et les fautes de ses compositions. Je conviens donc qu'il abuse quelquefois de sa facilité

pour répéter les mêmes idées. Il les présente sous des formes variées qui les énervent à force de les reproduire. En voici un exemple que je tire à dessein de son *Petit Carême*, où ce défaut est beaucoup plus sensible que dans ses autres sermons.

Au milieu de son discours sur le respect que les grands doivent à la religion, Massillon emprunte de David un passage très heureusement imité ou amplifié par Racine [1], et auquel on ne peut rien comparer dans l'antiquité profane [2]. C'est le 35e verset du 36e psaume : *Vidi impium superexaltatum et elevatum sicut cedros Libani ; et transivi, et ecce non erat. J'ai vu l'impie* SUREXALTÉ *et élevé comme les cèdres du Liban; j'ai passé, il n'était plus.* Massillon a voulu paraphraser aussi à sa manière ce même passage, dans lequel la concision du texte sacré fait fuir l'image avec autant de rapidité que l'objet qu'on voit disparaître comme l'éclair. L'orateur y ajoute un bel accessoire : *il semble insulter le ciel par sa gloire orgueilleuse*, mais il n'en énerve pas moins l'original par six varian-

[1] Voici la traduction de Racine, que l'on peut citer comme un modèle de poésie, mais non pas de précision, quand on la compare au texte :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux ;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus :
Je n'ai fait que passer, il n'était déja plus.

[2] Les livres saints nous fournissent un digne objet de comparaison avec ce trait sublime de David, dans le vingt-sixième verset du trente-deuxième chapitre du Deutéronome. Moïse y fait dire à Dieu, dont une seule parole a suffi pour faire disparaître ses ennemis et abolir à jamais leur mémoire sur la terre : J'ai parlé : où sont-ils ? *Dixi : ubinam sunt !*

tes qui expriment toutes la même idée. Il délaie sa pensée ; il détrempe dans un flux de paroles un trait qui tire sa sublimité de sa précision, et dont le roi-prophète avait consacré l'énergie, en le lançant avec plus de force par le ressort poétique d'un si petit nombre de mots. Écoutons Massillon :

« Je sais, dit-il, que l'impie prospère quelquefois, « qu'il paraît élevé comme le cèdre du Liban, et qu'il « semble insulter le ciel par une gloire orgueilleuse « qu'il ne croit tenir que de lui-même. Mais attendez, « son élévation va lui creuser elle-même son préci- « pice : la main du Seigneur l'arrachera bientôt de « dessus la terre. La fin de l'impie est presque tou- « jours sans honneur. Tôt ou tard, il faut enfin que « cet édifice d'orgueil et d'injustice s'écroule : la honte « et les malheurs vont *succéder* ici-bas à la gloire de « ses *succès :* on le verra peut-être traîner une vieil- « lesse triste et déshonorée ; il finira par l'ignominie : « Dieu aura son tour, et la gloire de l'homme in- « juste ne descendra pas avec lui dans le même tom- « beau. »

Cet alinéa ne me paraît qu'une languissante amplification de la première pensée. Voilà un exemple frappant de ces répétitions que j'ai cru pouvoir reprocher à Massillon. Une si facile méthode, qui n'exige point assurément une imagination bien vive et encore moins féconde, pour exprimer la même idée en d'autres mots, a séduit trop souvent son talent ou son goût, principalement dans le *Petit Carême.* Cet écueil avait été signalé longtemps auparavant, dans la carrière de l'éloquence, par les justes reproches que s'était attirés Fléchier, si peu digne d'avoir un tel imi-

tateur, quand avec sa *faconde* ordinaire il *faisait*, selon le langage du collége, *son thème en deux façons.*

La même prolixité d'amplification se retrouve quelquefois aussi, mais beaucoup plus rarement, dans le Grand Carême de Massillon. Je ne veux en citer qu'un seul exemple, pour justifier le reproche que je lui fais de ne s'être pas assez prémuni contre ce ton de déclamation. On trouve l'une de ces variantes de mots vers le milieu de la seconde partie de son homélie sur *la Samaritaine.* « En mettant des bornes à nos pen-
« chants, Dieu en a donc mis à nos peines : en nous
« marquant nos devoirs, il nous a donc montré nos
« remèdes : en ne nous laissant point à nous-mêmes
« et entre les mains de nos passions, il nous a donc
« empêchés d'être nos propres tyrans : en nous assu-
« jettissant à sa loi, il n'a pas voulu tyranniser notre
« cœur, mais en fixer les inquiétudes [1]. »

Mais au moment où je relève ces fastidieuses redites dans les compositions de Massillon, je me plais à lui rendre un juste hommage de l'heureuse précision

[1] Je ne puis tolérer, je l'avoue, l'étrange système de l'abbé Batteux sur cette abondance de paroles qu'il ose trouver oratoire. Cet académicien, dont la doctrine littéraire est ordinairement faible et commune, mais saine au moins, n'a pas craint de faire d'une si lâche diffusion un mérite et, pour ainsi dire, un précepte de goût en éloquence. Après avoir analysé dans le plus grand détail, à la fin du chapitre IX, tome IV, de ses *Principes de littérature*, l'oraison funèbre de Turenne, Batteux croit bonnement louer Fléchier, en ajoutant que *les idées de ce discours sont oratoires*, PARCEQUE *les mêmes idées y sont développées, amplifiées et présentées plusieurs fois sous des faces différentes.* Certes, le commentaire me scandalise encore plus que l'assertion. C'est précisément le contraire de cette méthode qui est une règle de l'art oratoire, et un principe fondamental du goût. Batteux confond ici le rhéteur, ou plutôt le déclamateur, avec l'orateur, quoique l'amplification et l'éloquence n'aient pas plus d'analogie entre elles que les jeux de l'escrime ne ressemblent à la vigueur du pugilat.

qui fortifie souvent son éloquence. Je trouve, avec toute la perfection de son style, un modèle frappant des tournures très serrées et très oratoires dont il a enrichi notre langue, dans son homélie déja citée sur *la Samaritaine*, vers la sixième page du premier point. C'est un très beau moule de phrase que je ne me souviens d'avoir vu dans aucun autre de nos écrivains. Un orateur ordinaire aurait employé quatre fois plus d'espace pour présenter les mêmes pensées groupées par Massillon avec tant de concision et de clarté, que, sans réfuter par la moindre discussion les prétentions des pécheurs, auxquels il ne veut laisser aucune excuse, il lui suffit de les exposer ou plutôt de les indiquer simplement pour les confondre avec tout l'ascendant de l'évidence et le triomphe de l'ironie : il n'a pas besoin de vous écouter, en vous accablant de questions auxquelles votre conscience répond en secret malgré vous : il vous force de vous juger vous-même, et l'énonciation rapide de tous vos prétextes vous en découvre aussitôt l'inconséquence et l'absurdité. Voici ce tour neuf et remarquable, que Démosthène et Cicéron eussent admiré.

« Quand vous nous dites que vous êtes du monde, « que prétendez-vous dire ? Que vous êtes dispensés « de faire pénitence ? Mais si le monde est le séjour « de l'innocence, l'asile de toutes les vertus, le pro- « tecteur fidèle de la pudeur, de la sainteté, de la « tempérance ; vous avez raison. Que la prière vous « est moins nécessaire ? Mais si dans le monde les pé- « rils sont moins fréquents que dans les solitudes, les « piéges moins à craindre, les séductions moins ordi- « naires, les chutes plus rares, et qu'il faille moins

« de grace pour s'y soutenir ; je suis pour vous. Que « la retraite n'y saurait être un devoir ? Mais si les « entretiens y sont plus saints, les assemblées plus in- « nocentes ; si tout ce qu'on y voit, qu'on y entend, « élève à Dieu, nourrit la foi, réveille la piété, sert « de soutien à la grace ; je le veux. Qu'il en doit « moins coûter pour se sauver ? Mais si vous y avez « moins de passions à combattre, moins d'obstacles à « surmonter ; si le monde vous facilite tous les de- « voirs de l'Évangile, l'humilité, l'oubli des injures, « le mépris des grandeurs humaines, la joie dans les « afflictions, l'usage chrétien des richesses ; vous dites « vrai, et on vous l'accorde. O hommes ! tel est votre « aveuglement, de compter vos malheurs parmi vos « priviléges ; de vous persuader que ce qui multiplie « vos chaînes augmente votre liberté, et de faire vo- « tre sûreté de vos périls mêmes. »

Les variantes qui déguisent mal la répétition et le vide des idées, ne sont cependant pas le seul reproche que l'on puisse faire à Massillon. Tous ou presque tous ses plans sont les mêmes. Outre cette uniformité dont on est plus frappé quand on lit ses sermons de suite, il se borne ordinairement dans ses divisions à combattre les prétextes des passions ou de la faiblesse humaine, et n'entre peut-être pas assez avant dans le fond de ses sujets. Massillon était né avec de très grands talents pour l'éloquence ; mais il n'était pas assez laborieux dans sa jeunesse : il se hâtait trop peut-être en traitant un grand nombre de sujets, sans les avoir assez creusés : il abusait de sa facilité ; et j'o- serais lui appliquer le jugement que l'orateur romain portait de Pison, qu'*il a perdu pour sa gloire tout ce*

qu'il a refusé au travail[1]. On peut le soupçonner avec regret, malgré toute sa réputation, de n'avoir pas tiré de son génie tous les trésors qu'il pouvait lui fournir. C'est en lui décernant l'hommage de mon admiration la plus vive et la plus sincère, c'est en applaudissant de cœur et d'ame à l'opinion qui le proclame l'un de nos plus grands écrivains, c'est en le lisant sans cesse et en le relisant toujours avec amour, qu'il doit être permis à mon enthousiasme pour son talent et à mon zèle pour la perfection de l'art, de lui adresser le même reproche que fait le cardinal de Retz au grand Condé, quand il l'accuse *de n'avoir pas rempli tout son mérite*[2].

Eh ! combien en effet Massillon ne serait-il pas au-dessus même de sa renommée, si on n'avait pas à regretter quelquefois qu'il n'ait pas donné plus de temps ou de travail à la composition de tous ses ouvrages. Trompé par sa fécondité, ce grand écrivain ne nourrit point assez de pensées son style enchanteur ; et il perdrait beaucoup sans doute, s'il était jugé sur cette maxime de Fénelon[3]. *Un bon discours est celui où l'on ne peut rien retrancher sans couper dans le vif.* Quelquefois enfin ses raisonnements, trop peu réfléchis, sont dénués de la justesse, de la force, peut-être même de la gravité qu'il était si digne de leur donner. Croirait-on, par exemple, que dans son sermon sur *la certitude d'un avenir*, qui est rempli d'ailleurs de beautés mâles et énergiques, Massillon

[1] « Quantum detraxit ex studio tantum amisit e gloria. » Brutus, 236.

[2] Mémoires, tome 1.

[3] Lettre sur l'éloquence.

réfute sérieusement, et plus d'une fois, l'objection frivole qui se fonde sur l'impossibilité de croire à une autre vie, par la raison que personne n'en est revenu?

L'orateur français par excellence, Bossuet, a daigné confondre aussi cette prétention des pécheurs, qui voudraient être favorisés d'apparitions miraculeuses, pour déterminer leur conversion. Une phrase lui suffit, en finissant l'oraison funèbre de madame Henriette, le plus touchant de tous ses discours, pour étouffer cette demande par un trait sublime. Plût à Dieu que Massillon eût souvent imité cette hardiesse de pinceau! « Attendons-nous, s'écrie l'évêque de « Meaux, que Dieu ressuscite les morts pour nous « instruire? Il n'est point nécessaire que les morts re- « viennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau : ce « qui entre aujourd'hui dans le tombeau, doit suffire « pour nous convertir. »

LIX. Des talents oratoires de Fénelon.

S'il n'est pas nécessaire, pour être placé au plus haut rang parmi les orateurs, d'avoir composé un grand nombre de chefs-d'œuvre ; s'il suffit pour fonder en ce genre une renommée éclatante, d'avoir illustré son talent par un ou deux discours du premier ordre, ou même simplement d'une imposante célébrité, comme Pline en composant le panégyrique de Trajan, et peut-être Fléchier en prononçant l'oraison funèbre de Turenne, infiniment supérieure à tous ses autres ouvrages ; si une pareille distinction suffit enfin pour consacrer une grande réputation oratoire, et même pour partager la gloire de ces génies plus fé-

conds qui jouissent des honneurs de la primauté dans la carrière de l'éloquence ; on peut ajouter avec confiance à la liste de nos plus célèbres orateurs sacrés, sur laquelle l'opinion publique n'inscrit encore que Bossuet, Bourdaloue et Massillon, le nom d'un écrivain supérieur en goût comme en talent aux deux panégyristes de Trajan et de Turenne, je veux dire, le nom chéri de Fénelon, qui s'est associé à la prééminence de nos trois immortels prédicateurs, et marche leur égal, sans avoir besoin d'autres titres que deux discours qui lui en assurent le droit aux yeux de la postérité.

C'est louer beaucoup, je le sens : c'est exalter surtout fort tard, après plus d'un siècle révolu, l'éloquence de Fénelon, que de l'assimiler à de tels rivaux dans le genre de la chaire. Mais, outre que l'enthousiasme serait sans doute excusable, en réclamant contre un déni de justice, mon admiration ne demande nullement à être crue sur parole. Je produirai dans un instant les preuves qui la motivent ; et je reconnaîtrai que j'ai tort, si les citations les plus triomphantes ne servent pas de fondement à mes éloges.

L'un des titres oratoires sur lesquels je fonde mon opinion, est le sublime et pathétique discours que Fénelon prononça dans l'église collégiale de Lille, en 1708, quand il fit la consécration du prince de Bavière, archevêque-électeur de Cologne. C'est une pièce d'éloquence du premier ordre. J'ai suffisamment manifesté, et le jugement des gens de lettres a pleinement confirmé la haute admiration dont m'avait transporté la lecture de ce bel ouvrage, lorsque j'élevai le premier ma faible voix pour l'exalter

comme un chef-d'œuvre digne de Bossuet, dans un temps où il était entièrement oublié ou plutôt généralement inconnu.

Le second sermon sur lequel j'appelle l'attention publique fut prêché une seule fois, aux missions étrangères, le jour de l'Épiphanie, en 1685 [1], par l'abbé de Fénelon, qui était alors âgé de trente-quatre ans, et dont le goût et le talent étaient par conséquent déja parvenus à toute leur maturité. Dans le premier enthousiasme que m'inspira, il y a longtemps, la découverte de ce nouveau titre de gloire qui doit tant illustrer l'éloquence de l'archevêque de Cambrai, j'invitai plusieurs gens de lettres à entendre un très beau sermon de Bossuet, qui n'était encore connu de personne ; ils furent tous ravis d'admiration, et s'écrièrent unanimement que *l'aigle brillant de Meaux était seul capable de s'élever à une si grande hauteur.* On croyait y voir, tantôt le génie et le pathétique de saint Jean Chrysostome, souvent les élans et l'élévation de Bossuet, mais toujours une pureté unique de goût et une perfection inimitable de style qu'on ne pouvait assez admirer. Après avoir bien joui de l'ivresse et de l'enthousiasme de nos académiciens, j'excitai encore plus de surprise en montrant que l'ouvrage était de Fénelon. Le discours ne leur en paraissait que plus beau. On se demandait avec étonnement quel fond on pouvait faire sur les succès en

[1] Cette date est certaine. Fénelon était né en 1651. La seconde ambassade de Siam, qui était à Paris, selon le témoignage formel de Fénelon dans ce même discours, au moment où il fut prononcé, se trouva sur le passage du roi, dans la galerie de Versailles, le 27 novembre 1684. Le roi de Siam avait envoyé à Paris, en 1680, d'autres ambassadeurs qui périrent en mer.

littérature, quand on voyait une aussi grande renommée que celle de Fénelon, insuffisante depuis plus d'un siècle pour sauver de l'oubli un chef-d'œuvre d'un tel écrivain, dont la gloire inspire tant d'intérêt à la nation.

Fénelon divise son sermon en deux parties, les motifs de joie et les motifs de crainte que doit inspirer aux chrétiens la vocation des gentils.

A la suite d'une allégorie où il déploie toute la magnificence de la poésie, en peignant l'Église sous l'image de Jérusalem, et après un sublime tableau de la propagation de l'Évangile, qu'on trouve au commencement du premier point, Fénelon nous montre, dès l'origine du christianisme, « l'Église déja plus étendue que cet empire qui se vantait d'être lui seul « tout l'univers. Les régions sauvages et inaccessibles « du Nord, que le soleil éclaire à peine de ses rayons, « ont vu la lumière céleste. Les plages brûlantes de « l'Afrique ont été inondées des torrents de la grace.» Voici comment il retrace aussitôt l'invasion de Rome et la conversion de ses farouches vainqueurs : « Regardez ces peuples barbares qui firent tomber l'empire romain. Dieu les a tenus en réserve sous un « ciel glacé, pour punir Rome païenne et enivrée du « sang des martyrs : il leur lâche la bride, et le monde « en est inondé. Mais en renversant cet empire, ils se « soumettent à celui du Sauveur. Tout ensemble ministres des vengeances, et objets des miséricordes « sans le savoir, ils sont menés comme par la main au-« devant de l'Évangile ; et c'est d'eux qu'on peut dire « à la lettre qu'ils ont trouvé le Dieu qu'ils ne cherchaient pas. »

L'orateur parcourt l'Europe et le globe entier, avec l'essor d'un génie prophétique et avec l'impétuosité des mouvements les plus soutenus, les plus entraînants et les plus variés, pour mieux célébrer les conquêtes de la croix dans les missions de l'Orient. « Que « reste-t-il ? Peuples de l'extrémité de l'Orient, votre « heure est venue. Alexandre, ce conquérant rapide « que Daniel dépeint comme ne touchant pas la terre « de ses pieds, lui qui fut si jaloux de subjuguer le « monde entier, s'arrêta bien loin en deçà de vous ; « mais la charité va plus loin que l'orgueil. Ni les « sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni « la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils « de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le mi« lieu fatal de la ligne où l'on découvre un ciel nou« veau, ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares, « ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont « ceux-ci qui volent comme les nuées ? Vents, portez« les sur vos ailes. Que le midi, que l'orient, que les « îles inconnues les attendent et les regardent en si« lence venir de loin. Qu'ils sont beaux les pieds de « ces hommes qu'on voit arriver du haut des monta« gnes, apporter la paix, annoncer les biens éternels, « prêcher le salut, et dire : O Sion ! ton Dieu régnera « sur toi ! Les voici ces nouveaux conquérants qui « viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. « Ils viennent non pour enlever les richesses et ré« pandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur « propre sang et communiquer le trésor céleste. Peu« ples qui les vîtes venir, quelle fut d'abord votre « surprise, et qui peut la représenter ! Des hommes « qui viennent à vous, sans être attirés par aucun mo-

« tif, ni de commerce, ni d'ambition, ni de curio-
« sité ; des hommes qui sans vous avoir jamais vus,
« sans savoir même où vous êtes, quittent tout pour
« vous, et vous cherchent à travers toutes les mers
« avec tant de fatigues et de périls, pour vous faire
« part de la vie éternelle qu'ils ont découverte ! Na-
« tions ensevelies dans l'ombre de la mort, quelle lu-
« mière sur vos têtes ! »

Fénelon vous transporte avec lui dans le royaume de Siam et dans le Japon. Cette sage sobriété d'imagination, sans laquelle il n'existe point de goût, lui permet de coordonner ses tableaux avec tant de mesure et d'art, qu'ils ont toujours de l'effet et de l'éclat, sans qu'on y trouve jamais ni effort ni enluminure. Il invite les ministres de la religion à se dévouer à ce ministère apostolique dans l'Orient. Tout à coup, il ne craint pas de se faire une objection aussi frappante qu'imprévue : il se cite lui-même au tribunal de son auditoire : il ose se demander pourquoi il ne marche pas en personne à la tête des missionnaires dont il enflamme le zèle, et pourquoi il se borne à exciter de loin ses frères en exaltant une œuvre si méritoire, au lieu de leur en donner l'exemple ? A la surprise qu'excite cette courageuse franchise, succèdent l'émotion plus vive encore et le pieux attendrissement qu'inspire l'humilité sublime avec laquelle il répond aussitôt :

« Que ne puis-je aujourd'hui, mes frères, m'écrier
« comme Moïse aux portes du camp d'Israël : *Si quel-*
« *qu'un est au Seigneur, qu'il se joigne à moi!* Dieu
« m'en est témoin, Dieu devant qui je parle, Dieu à
« la face duquel je sers chaque jour, Dieu qui lit
« dans les cœurs et sonde les reins ; Seigneur ! vous le

« savez, que c'est avec confusion et douleur qu'en ad-
« mirant votre œuvre, je ne me sens ni les forces ni
« le courage d'aller l'accomplir. Heureux ceux à qui
« vous donnez de s'y dévouer ! Heureux moi-même,
« malgré ma faiblesse et mon indignité, si mes paro-
« les peuvent allumer dans le cœur de quelque saint
« prêtre cette flamme céleste dont un pécheur comme
« moi ne mérite pas de brûler ! »

L'inépuisable imagination de l'archevêque de Cambrai ne cesse, dans toute la suite de ce discours, de nous présenter des tableaux qui se succèdent sans se ressembler jamais, et croissent toujours de splendeur et d'intérêt. Un si heureux essai doit faire amèrement regretter à notre admiration qu'en prêchant habituellement dans son diocèse, d'abondance de cœur, il n'ait pas écrit un plus grand nombre de sermons, qui eussent mis son talent oratoire dans un si beau jour, et lui auraient assuré dans la carrière de l'éloquence le même rang que lui garantit le Télémaque dans notre littérature.

En transportant ses auditeurs dans ces régions lointaines, où il se plaît à découvrir les consolations et les triomphes de nos missionnaires, Fénelon nous peint la ferveur et la piété des peuples orientaux, avec beaucoup plus d'intérêt et de verve, et néanmoins avec autant de naturel et de vérité, que l'abbé Fleury quand il retrace les mœurs des premiers chrétiens.
« Là, dit-il, on n'ose montrer à ces fidèles enflammés
« nos tièdes chrétiens d'Europe, de peur que cet
« exemple contagieux ne leur apprenne à aimer la
« vie, et à ouvrir leurs cœurs aux joies empoisonnées
« du siècle. L'Évangile dans son intégrité fait encore

« sur eux toute son impression naturelle. Il forme des « pauvres bienheureux, des affligés qui trouvent le « bonheur dans les larmes, et des riches qui craignent « d'avoir leur consolation dans ce monde. Tout milieu « entre le siècle et Jésus-Christ est ignoré. Ils ne sa- « vent que prier, se cacher, souffrir, espérer. O ai- « mable simplicité ! O foi vierge ! O joie pure des en- « fants de Dieu ! O beauté des anciens jours que Dieu « ramène sur la terre, et dont il ne reste plus parmi « nous qu'un triste et honteux souvenir ! »

Au commencement de la seconde partie, Fénelon retrace avec la plus mâle et la plus riche éloquence la proscription des juifs et la défection de la croyance catholique dans ces vastes régions du Levant, « d'où « la foi, dit-il, s'est levée sur nos têtes comme le so- « leil. Que sont devenues ces fameuses églises-mères « d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, de Cons- « tantinople, qui en avaient d'innombrables sous el- « les? C'est là que les conciles ont prononcé ces oracles « qui vivront éternellement. Cette terre était arrosée « du sang des martyrs : le désert même y florissait « par ses solitaires. Mais tout est ravagé sur ces « montagnes autrefois découlantes de lait et de miel, « et qui sont maintenant les cavernes inaccessibles des « serpents et des basilics. Que reste-t-il sur les côtes « d'Afrique, où les assemblées d'évêques étaient aussi « nombreuses que les conciles universels, et où la loi « de Dieu attendait son explication de la bouche d'Au- « gustin ! Je n'y vois plus qu'une terre encore fumante « de la foudre que Dieu y a lancée. »

Rien n'est au-dessus de ce dernier trait, qu'envie- rait à Fénelon la verve la plus poétique. Je me trompe :

on va voir un autre mouvement oratoire d'une impétuosité encore plus véhémente, et une peinture de mœurs tracée avec un burin beaucoup plus profond et plus énergique. C'est cet entassement d'idées, d'un effet toujours croissant, dont les grands orateurs déploient quelquefois la puissance pour subjuguer et entraîner leur auditoire, par le développement du lieu commun que les Latins appelaient *conglobata*, en précipitant, avec la rapide accélération d'un grand fleuve qui roule ses eaux à pleins bords, une éloquence impétueuse dont le mouvement continu entraîne tout ce qu'elle rencontre dans son cours.

« Que ferait, poursuit Fénelon, que ferait plus « longtemps la foi parmi nous, chez des peuples cor- « rompus jusqu'à la racine, qui ne portent encore le « nom de fidèles que pour le flétrir et le profaner? « Lâches et indignes chrétiens! par vous le christia- « nisme est méconnu et avili ; par vous le nom de « Dieu est blasphémé parmi les gentils ; vous n'êtes « plus qu'une pierre de scandale à la porte de la mai- « son de Dieu, pour faire tomber ceux qui viennent « y chercher Jésus-Christ... La mode est une loi ty- « rannique à laquelle on sacrifie toutes les autres. Le « dernier devoir est celui de payer ses dettes. Les « prédicateurs n'osent plus parler pour les pauvres, « à la vue d'une foule de créanciers dont les clameurs « montent jusqu'au ciel. Ainsi la justice fait taire la « charité, et la justice elle-même n'est plus écoutée. « Sous prétexte de se polir, on s'est amolli pour la « volupté et endurci contre la vertu. On invente cha- « que jour à l'infini de nouvelles nécessités pour au- « toriser les passions les plus odieuses. Ce qui était

« d'un faste scandaleux dans les conditions les plus « élevées, il y a quarante ans, est devenu une bien- « séance pour les plus médiocres. Détestable raffine- « ment de nos jours! la misère et le luxe augmentent « comme de concert : on est prodigue de son bien et « avide de celui des autres. Les hommes tombent « dans les langueurs mortelles de l'ennui, dès qu'ils « ne sont plus animés par la fureur de quelque pas- « sion. Est-ce donc là être chrétien? Allons, allons « dans d'autres terres où nous ne soyons plus réduits « à voir de tels disciples de Jésus-Christ. O foi chré- « tienne! vengez-vous. Laissez une éternelle nuit sur « la face de cette terre couverte d'un déluge d'iniqui- « tés. O Dieu! que vois-je? où sommes-nous? le jour « de la ruine approche, et les temps se hâtent d'arri- « ver. Que vous dirai-je, Seigneur? souvenez-vous de « notre misère et de votre miséricorde. »

Est-ce le *cygne de Cambrai*, ou saint Jean Chrysostome devenu moins diffus dans la pompe de son style, ou l'évêque de Meaux, que l'on croit entendre, quand la religion et la vertu éplorées réunissent ainsi les accents les plus sublimes de l'éloquence dans ces épanchements de douleur, de consternation et de pitié? N'est-ce même pas ici le ton et la véhémence de l'*Hercule orateur*, selon l'expression de Cicéron [1] en parlant de Démosthène? Je ne puis m'arrêter aux beautés de détail, à l'énergie et à l'élégance d'élocution qui me frappent dans ce morceau, et qu'il me serait si doux de pouvoir analyser. Mais à la vue de ces tableaux si riches et si variés, hésiterons-nous, un seul

[1] « Quasi Herculem oratorem senties. » Brutus, 57.

instant, d'appeler par acclamation l'immortel archevêque de Cambrai au premier rang de nos orateurs? Ce n'est pas la multitude, c'est l'importance des titres qui fixe les places dans le temple de la gloire. Or, j'avoue que je ne connais dans l'éloquence sacrée aucun chef-d'œuvre à côté duquel on ne puisse placer avec honneur un discours si propre à inspirer et à justifier l'admiration des connaisseurs. La meilleure et même la seule bonne manière de louer le génie oratoire sera toujours de le soumettre à la plus concluante de toutes les épreuves, en citant ainsi, non pas un beau trait isolé qu'on pourrait découvrir par hasard dans un mauvais ouvrage, mais plusieurs de ces morceaux soutenus qui caractérisent les talents du premier ordre, et que la médiocrité n'atteint jamais.

L'archevêque de Cambrai, environné de tout l'éclat de sa renommée, fit imprimer lui-même ce discours sous son nom, en 1706, dans son *Recueil de sermons choisis sur différents sujets*, *à Paris*, *chez Cusson*, vol. in-12 de 314 pages, d'une très belle édition. On le trouve aussi à la page 139 du 7e tome in-4o des œuvres de Fénelon, magnifiquement imprimées par M. Pierre Didot l'aîné, en 1791. Quand je le lus pour la première fois, quelque vive et profonde que fût mon admiration pour son illustre auteur, je ne pus me défendre d'un mouvement de surprise, en voyant à quelle haute région de l'éloquence s'élevait la souplesse de ce talent si varié qui savait prendre tous les tons, et qui, en traitant toute espèce de sujets, paraissait toujours se retrouver dans son véritable genre. Il me semblait que dans les écrits de ce grand homme je n'avais pas joui jusqu'alors d'un style si nerveux et

si robuste, soutenu par des nombres forts et vigoureux, mais toujours naturels et libres. Je croyais y reconnaître à chaque page, selon l'image de Denys d'Halicarnasse, ces mots saillants, ces figures détachées, ces idées plus apparentes, enfin ces traits de génie qui dominent dans une composition oratoire, *comme on découvre à l'horizon les pointes de rochers qui s'élèvent par-dessus les montagnes.*

Je fus tellement frappé des beautés sublimes dont ce sermon est rempli d'un bout à l'autre, et si étonné de n'en avoir jamais entendu parler, que ne pouvant m'expliquer à moi-même ce scandaleux oubli ou cette inconcevable injustice, je voulus savoir si, au moment où il fut imprimé pour la première fois, les contemporains de Fénelon l'avaient mieux apprécié que la postérité. L'époque de sa publication ne pouvait être ni plus défavorable ni plus malheureuse. Cette même année 1706 mit le comble aux revers de la France en Espagne, en Italie et en Allemagne. On ne s'occupait guère d'éloquence à Paris, au milieu des désastres de Ramillies et de Turin. Le recueil de ces discours publiés par l'archevêque de Cambrai disparut tristement alors dans nos calamités publiques.

Je découvris néanmoins l'annonce et le jugement de cet ouvrage dans le Journal des Savants, du 14 juin 1706. Voici les propres termes du compte qu'on en rendit au public : « On remarque dans ce sermon un « tour singulier, des expressions vives et brillantes, « un feu et une énergie qu'on ne trouverait pas ai- « sément ailleurs. L'orateur fait paraître une imagi- « nation si riche et en même temps si rapide dans ses « mouvements, qu'on craint d'abord qu'il ne soit,

« comme la plupart des autres personnes de ce carac-
« tère, sujet à manquer contre la justesse ; mais on
« se rassure aisément, dès qu'on examine l'ordre
« qu'il suit, les raisonnements qu'il fait, et le rap-
« port naturel qui lie ses pensées les unes avec les
« autres. »

Il faut regretter pour la gloire de Massillon, qui jouissait à cette époque de toute l'autorité de sa renommée dans la carrière de l'éloquence, et qui était alors, comme l'auteur immortel du Télémaque, sinon en disgrace, du moins écarté de la cour [1], qu'il n'ait pas eu le courage si digne de lui d'exercer un noble droit d'initiative, pour rendre hautement justice à Fénelon. Oh ! combien j'en aimerais plus encore l'auteur du *Petit Carême !* Un orateur dont le jugement était d'un si grand poids se serait honoré lui-même, s'il eût saisi l'à-propos, et signalé l'apparition d'un pareil chef-d'œuvre, en avertissant et en consacrant par son suffrage l'admiration publique. Il s'en faut de beaucoup que le Journal des Savants l'ait dignement apprécié ; mais cet éloge, quelque insuffisant qu'on le trouve, a été jusqu'à présent le plus honorable, ou plutôt l'unique tribut d'estime que ce discours ait attiré à l'éloquence de Fénelon.

Les critiques et les biographes qui ont parlé ensuite de ce recueil sans daigner faire jamais aucune mention du beau sermon pour l'Épiphanie, c'est-à-dire sans

[1] Massillon prêcha en 1704, avec le plus grand succès, son dernier Carême dans la chapelle du roi. Louis XIV ne crut pas pouvoir mieux lui témoigner sa satisfaction, qu'en lui disant, au milieu de sa cour, qu'il voulait l'entendre désormais tous les deux ans. L'intrigue, effrayée, manœuvra si bien que Massillon ne reparut plus dans la chaire de Versailles durant tout le reste du règne.

l'avoir lu, tels que l'abbé Goujet dans sa Bibliothèque Française, l'abbé Albert dans son Dictionnaire des Prédicateurs, les rédacteurs des Dictionnaires historiques, tous les compilateurs qui les ont suivis, en se copiant les uns les autres, ainsi que les journalistes qui ont rendu compte dans ces derniers temps des collections où un ouvrage si remarquable se trouve réimprimé, supposent sans aucun fondement que ces discours furent les *productions précoces de la jeunesse du prélat ; qu'ils semblent avoir été faits sans préparation!* qu'on y trouve les fleurs, mais non pas encore les fruits de son génie ; et que nous n'avons rien de Fénelon dans le genre de l'éloquence sacrée, *qu'on puisse placer au premier ni même au second rang.* Je ne rapporte ici de si étranges jugements que pour en faire expier enfin l'injustice et la honte à leurs auteurs.

LX. Des prédicateurs français du second rang.

Quand j'inscris le nom de Fénelon sur la plus glorieuse liste des orateurs français, je dois relever encore un hommage si juste et si bien motivé, en observant que nos prédicateurs de la deuxième classe, où les relègue le génie dominant de nos éternels modèles, formeraient incontestablement la première chez toutes les autres nations de l'Europe ; et qu'il n'en est même aucune chez laquelle les ministres de la parole égalent en éloquence les nombreux sermonnaires, que la supériorité de nos grands maîtres nous oblige de présenter en seconde ligne.

La collection d'un si grand nombre de discours très estimables est devenue tellement volumineuse, que la

lecture entière en est réservée à un petit nombre de personnes pieuses, ou plutôt aux seuls écrivains du même genre. C'est dans ces sermons que les jeunes candidats de la chaire, dépourvus de talent, se permettent quelquefois des plagiats ignorés; car on ne vole guère impunément en littérature que les pauvres ou les riches obscurs. Les larcins de cette espèce qu'on tenterait de s'approprier dans les discours des orateurs les plus célèbres, seraient promptement dénoncés au public. La plupart des ecclésiastiques, et surtout les prédicateurs qui composent ce qu'ils débitent, lisent communément la totalité, et habituellement ensuite quelques uns de ces chefs-d'œuvre dont les principales beautés leur sont très familières.

Il ne faut rien retrancher des recueils sacrés de Bourdaloue et de Massillon; mais un zèle éclairé pour la gloire de Bossuet pourrait faire peut-être dans les ébauches de ses prédications, publiées avec trop peu de discernement et de goût, un choix commandé par le respect dû à une si grande renommée. Je me souviens que, durant le cours de mes études oratoires, l'admiration dont j'étais frappé à la lecture de plusieurs discours oubliés dans les collections inférieures de la chaire, me suggérait souvent le desir de les voir revivre dans un répertoire des plus beaux sermons composés par nos orateurs du second rang. Ce serait le plus sûr moyen d'étendre leur réputation et de perpétuer leur mémoire. L'effrayante multiplicité des livres, depuis la découverte de l'imprimerie, présage infailliblement qu'en tout genre, une réduction sévère des écrivains à ce qu'ils auront fait d'excellent, pourra seule conserver les productions qui ne sont pas con-

sacrées par une réputation éclatante, ou qui, étant même empreintes du sceau du génie, se trouveront étouffées sous un amas d'ouvrages médiocres. Les deux chefs-d'œuvre que j'ai cités de Fénelon appartiennent éminemment à la première classe du genre ; mais l'impossibilité de donner à quelques feuilles éparses la consistance tutélaire d'un volume [1] obligerait de les placer à la tête de nos sermons choisis parmi les plus beaux du second ordre. Ces orateurs sauvés de l'oubli s'enorgueilliraient, au fond de la tombe, de se voir rapprochés de lui par une si glorieuse société. Le grand nom de l'archevêque de Cambrai deviendrait le plus bel ornement d'une collection si desirable. On ne saurait donner un plus majestueux péristyle à ce nouveau temple de l'éloquence.

Des extraits traduits de Lingendes, quelques discours de Fléchier, en laissant à part les oraisons funèbres que celle de Turenne conserve et ternit, Cheminais, Fromentières, La Parisière, Mascaron, Bretonneau, Lejeune, Larue, Griffet, Pérusseau, Ségaud, Le Chapelain, Neuville, Molinier, La Boissière, les Terrasson, l'abbé Poulle, le père Élisée, carme déchaussé, Beauvais, évêque de Senez, l'abbé Cambacérès, l'abbé de Boismont, etc., etc., offriraient aux choix du goût plusieurs éloquents sermons, qu'on lirait avec beaucoup d'intérêt et de fruit. Ce recueil ne devrait guère excéder les limites dans lesquelles Massillon et Bourdaloue ont renfermé leurs compositions, c'est-à-dire tout au plus vingt volumes, en y comprenant plusieurs oraisons funèbres dignes d'être conser-

[1] On le pourrait, en ajoutant à ces deux discours de Fénelon ses Dialogues et sa Lettre sur l'éloquence.

vées, et quelques panégyriques signalés par les suffrages du public.

Plusieurs de nos orateurs de la seconde classe ne fourniraient peut-être qu'un ou deux discours à ce répertoire, comme, par exemple, le père La Boissière, oratorien, son beau sermon sur les grandeurs de Jésus-Christ; Mascaron, son oraison funèbre de Turenne; un anonyme, l'oraison funèbre très remarquable de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne, imprimée à Paris en 1773, sous le nom d'un vicaire de Chambéry; l'abbé de Boismont, ses oraisons funèbres du dauphin et de Louis XV, avec son sermon sur la fondation d'un hospice pour les militaires et les prêtres infirmes, discours par lequel il termina sa carrière, et dont la seconde partie fut le plus glorieux triomphe de son talent; l'abbé Ségui, son panégyrique de saint Louis, et peut-être, à cause du début qui fit beaucoup d'effet, son oraison funèbre du maréchal de Villars; l'abbé Couturier, son panégyrique de saint Louis, etc., etc., etc. Le succès d'une telle réunion de sermons choisis eût été infaillible dans le temps où un nombreux clergé séculier et régulier, et une multitude de fidèles ou d'amateurs, recherchaient avidement toutes les productions de la chaire.

LXI. D'un discours du père Guénard, jésuite.

Je proposerais volontiers d'ajouter à ce recueil un bel ouvrage qui semble étranger à l'éloquence sacrée, mais qui s'y rallie naturellement par son objet le plus important, et par les excellents principes dont s'y embellit encore le rare talent de l'orateur. On pourrait ne pas trouver partout, sous sa main, deux feuilles

volantes, précieuses à conserver, et qui ne sauraient être placées plus convenablement dans aucun autre dépôt littéraire ; c'est l'éloquent discours du père Guénard, jésuite, sur cette question : *En quoi consiste l'esprit philosophique? Les caractères qui le distinguent et les bornes qu'il ne doit jamais franchir, conformément à ces paroles de saint Paul :* NON PLUS SAPERE QUAM OPORTET SAPERE. Cet écrit, dont le succès eut le plus grand éclat, remporta le prix au jugement de l'Académie française, en 1755. Il précéda, par conséquent, de quatre années, l'éloge du maréchal de Saxe, premier essai de ce genre publié par Thomas. J'invite les admirateurs de ce dernier écrivain, qui lui attribuent la gloire d'avoir introduit l'éloquence dans les concours académiques, à lire avec attention cette production de l'un de ses prédécesseurs dans la même lice ; ils y trouveront des beautés oratoires du premier ordre, que rien n'éclipse assurément dans les éloges couronnés depuis par l'Académie.

Le jeune père Guénard avait incomparablement plus de talent pour l'éloquence que tous ses émules et confrères jésuites, Millot, Courtois et Cérutti, qui remportaient à cette époque des prix d'éloquence dans nos sociétés littéraires. On admira, en lisant son unique ouvrage imprimé, une grande étendue et une égale justesse d'esprit, réunies à une métaphysique neuve et profonde qui n'attiédit jamais la chaleur dont sa composition est susceptible. Mais on eut lieu de regretter que l'écrivain, beaucoup trop resserré, par l'inexcusable programme de l'Académie, dans les bornes d'une demi-heure de lecture sur une si vaste matière, ne les eût pas franchies, au lieu de sacrifier son

sujet à cette loi du concours, et qu'il se fût réduit à une ébauche, en appliquant uniquement les rapports de l'esprit philosophique de la religion, à l'éloquence et à la poésie, tandis qu'il aurait dû en étendre les effets à l'agriculture, aux beaux-arts, à l'administration, à la société, enfin à tous les autres objets scientifiques, moraux, politiques, législatifs, littéraires, mécaniques, etc., etc., sur lesquels s'exerce visiblement son influence. L'auteur lui-même se plaint avec raison, et à plusieurs reprises, *de ne pouvoir*, dit-il, *qu'indiquer en courant une foule de choses qu'il faudrait approfondir, et de jeter à l'écart la plus grande partie de son sujet.* Cet écrit a donc le singulier défaut, ou, si l'on veut, le rare mérite d'être évidemment trop court. C'est l'unique reproche qu'on puisse faire à l'orateur ou plutôt à ses juges, auxquels il aurait dû désobéir par un chef-d'œuvre, en traitant complétement la question proposée, au lieu de restreindre son travail à une simple mais sublime esquisse.

Je vais en extraire quatre ou cinq passages de quelque étendue et d'une différente couleur, soit pour mettre le lecteur à portée de juger lui-même du mérite de l'écrivain, soit pour justifier la haute estime avec laquelle j'en parle, soit enfin parce que ce discours se trouve relégué dans le seul recueil de l'Académie, qui n'a que peu de lecteurs. A l'époque où il parut, son auteur, si digne d'inspirer de justes regrets aux amis des lettres, le père Guénard, s'annonçait dans la carrière de l'éloquence par le plus grand talent qu'il y eût parmi les jésuites, et même dans toute la jeune littérature. Il n'est cependant guère connu

aujourd'hui que des gens de lettres dont j'ai peut-être éveillé l'admiration, par le zèle avec lequel j'ai dès longtemps rappelé une si belle composition oratoire, dont on n'osait, pour ainsi dire, parler pendant la vie de Thomas, soit par une prudente réticence d'esprit de parti, soit même de peur de déprimer peut-être ce respectable académicien, par le souvenir d'une rivalité si redoutable. On ne conçoit pas qu'un écrivain dont le début autorisait de si hautes espérances et proclamait un orateur qui semblait consacré à la chaire, où alors il n'eût point trouvé de rivaux, ne se soit plus ensuite signalé par de nouveaux succès, ni dans le même genre ni dans aucun autre [1]. C'est une vraie calamité pour notre littérature qu'il ait vécu entièrement ignoré dans sa retraite en Lorraine, pendant quarante années; et c'est aussi une étrange fatalité qu'il soit mort dans l'obscurité la plus profonde, après avoir illustré sa jeunesse par un triomphe si mémorable. Le temps manqua sans doute aux jésuites pour déployer, en faveur du père Guénard, l'esprit de corps,

[1] Guénard était né en 1730 dans un village près de Nancy. Dès l'âge de seize ans il entra chez les jésuites, après avoir fait son cours d'études avec le succès le plus brillant dans leur collége de Pont-à-Mousson. Ses instituteurs l'affilièrent à leur province de Champagne. Il était d'une faible complexion, et il eut toujours une mauvaise santé. Durant les orages de la révolution, ce vertueux écrivain se crut malheureusement obligé, pour conserver sa vie, de brûler, sous le régime de la terreur, l'unique manuscrit d'un grand ouvrage sur la religion, auquel il travaillait depuis vingt-cinq ans : c'est une perte irréparable. On exaltait depuis plusieurs années cette *Apologie du christianisme* comme l'un des chefs-d'œuvre du siècle. Je le crois aisément sur la foi d'un si beau talent et des dernières pages de son discours, où il traite le même sujet d'une manière neuve, avec une dialectique et une éloquence qui rappellent les écrits polémiques de Bossuet. On assure que Guénard est mort en Lorraine au commencement de l'année 1795.

ou plutôt de famille, qu'on leur attribuait à un si rare degré, et leur ardente sollicitude à développer par la plus habile destination, comme à prôner avec le zèle le plus officieux, tous les talents dignes de rehausser l'éclat de leur compagnie.

Eh ! quel lustre ne devait pas attendre en effet d'un tel disciple cette fameuse société, *le seul corps*, dit l'abbé Raynal, *qui ait jamais aimé la gloire?* Voici d'abord sous quelles couleurs le père Guénard a su peindre Descartes, qui, par les deux nouvelles et sublimes conceptions d'appliquer l'algèbre à la géométrie, et d'expliquer tous les phénomènes de la nature en les soumettant aux règles de la mécanique, se montra le premier homme d'un génie créateur, dont la France pût s'honorer depuis la renaissance des lettres.

« L'esprit humain, après s'être traîné deux mille « ans sur les vestiges d'Aristote, se trouvait encore « aussi loin de la vérité. Enfin parut en France un « génie puissant et hardi qui entreprit de secouer le « joug du prince de l'école. Cet homme nouveau vint « dire aux autres hommes, que, pour être philosophe, « il ne suffisait pas de croire, mais qu'il fallait penser. « A cette parole toutes les écoles se troublèrent [1]. Une « vieille maxime régnait encore : Le maître l'a dit, « *ipse dixit*. Cette maxime d'esclave irrita tous les es- « prits faibles contre le père de la philosophie pen- « sante : elle le persécuta comme novateur et comme « impie, le chassa de royaume en royaume ; et l'on « vit Descartes s'enfuir, emportant avec lui la vérité,

[1] C'est une imitation heureuse de cette phrase de Fléchier dans l'exorde de l'oraison funèbre de Turenne : *A ces cris le Jourdain se troubla, etc.*

« qui malheureusement ne pouvait pas être ancienne « tout en naissant. Cependant, malgré les cris et la « fureur de l'ignorance, il refusa toujours de jurer « que les anciens fussent la raison souveraine ; il « prouva même que ses persécuteurs ne savaient rien, « et qu'ils devaient désapprendre tout ce qu'ils « croyaient savoir. Disciple de la lumière, au lieu « d'interroger les morts et les dieux de l'école, il ne « consulta que les idées claires et distinctes, la nature « et l'évidence. Par ses méditations profondes, il tira « presque toutes les sciences du chaos; *et par un coup « de génie plus grand encore, il montra le secours mu- « tuel qu'elles devaient se prêter, les enchaîna toutes « ensemble, les éleva les unes sur les autres; et se plaçant « ensuite sur cette hauteur, il marchait, avec toutes « les forces de l'esprit humain ainsi rassemblées, à la « découverte de ces grandes vérités que des génies plus « heureux sont venus enlever après lui, mais en sui- « vant les sentiers de lumière que Descartes avait tra- « cés.* Ce fut donc le courage et la fierté d'esprit d'un « seul homme qui causèrent dans les sciences cette « heureuse et mémorable révolution dont nous goû- « tons aujourd'hui les avantages avec une superbe « ingratitude. Il fallait aux sciences un homme de ce « caractère, un homme qui osât conjurer tout seul « avec son génie contre les anciens tyrans de la raison, « qui osât fouler aux pieds ces idoles que tant de « siècles avaient adorées. Descartes se trouvait en- « fermé dans le labyrinthe avec tous les autres phi- « losophes; *mais il se fit lui-même des ailes et s'en- « vola, frayant ainsi de nouvelles routes à la raison « captive.* »

J'ai souligné entre tant de beautés du premier ordre, qui font ressortir dans ce mémorable portrait le génie créateur et en action de Descartes, quelques aperçus plus frappants par la nouveauté, la profondeur et la vérité des pensées, et en même temps les images les plus remarquables par la sublimité du style. C'est l'imagination du Pline français que le père Guénard va nous retracer, mais, si j'ose le dire, sans aucun de ses systèmes romanesques, et même avec plus de verve oratoire que n'en avait montré le philosophe de Montbard, au moment où le jeune candidat célèbre, en l'expliquant avec toute la perspicacité et la compréhension du génie, le talent, éminemment propre à l'esprit philosophique, d'appeler l'esprit humain vers les affinités secrètes des grandes idées, et de les enchaîner toutes par l'attraction et la force des analogies. Je ne transcris point ici ces trois pages également étonnantes par l'élocution, par les mouvements et par les traits brillants de lumière dont elles étincellent ; je me borne à les indiquer à l'admiration des connaisseurs. Assigner à un athlète qui entre dans la lice de l'éloquence un tel rival dans l'art d'écrire, c'est élever bien haut, je l'avoue, mes objets de comparaison. Mais il est à desirer, ce me semble, pour la gloire du père Guénard, que l'on confronte la théorie profonde et vraiment oratoire de ce tableau tracé par son imagination, aux morceaux de ce genre que notre historien de la nature a écrits avec le plus d'éclat et de sagacité, et précisément sur la même matière ; par exemple, dans le discours de réception de Buffon, dont j'ai déja rappelé les principes et les vues sur le style. J'oserai donc soumettre avec con-

fiance l'esquisse couronnée par l'Académie à l'épreuve d'un si honorable parallèle. Le nouvel orateur se distingue déja par ce grand caractère du véritable talent, qui consiste à dire toujours assez dans chaque phrase, et à n'y dire jamais rien de trop. Ses expressions ont de la hardiesse et de la pompe, mais sans enflure et sans déclamation ; et il enchaîne ses idées avec cet ordre et cette progression qui dénotent la sagesse de l'esprit, la fécondité de la pensée et la maturité du goût.

Je veux me renfermer dans les rapports ou du moins dans les analogies de la chaire. Voici donc le superbe aspect sous lequel le scrutateur éloquent de l'esprit philosophique en présente l'alliance avec le génie des lettres et des arts dans les productions du goût :

« Par rapport aux ouvrages de goût, poursuit le « père Guénard, si j'osais dire que le génie des beaux- « arts est tellement ennemi de l'esprit philosophique, « qu'il ne peut jamais se réconcilier avec lui, com- « bien d'ouvrages immortels où brille une savante « raison, parée de mille attraits enchanteurs, élève- « raient ici la voix de concert, et pousseraient un cri « contre moi ! Je l'avouerai donc : les graces accom- « pagnent quelquefois la philosophie, et répandent « sur ses traces les fleurs à pleines mains. Mais qu'il « me soit permis de répéter une parole de la sagesse « au philosophe sublime qui possède l'un et l'autre « talent : craignez d'être trop sage : craignez que l'es- « prit philosophique n'éteigne, ou du moins n'amor- « tisse en vous le feu sacré du génie. Sans cesse il « vient accuser de témérité, et lier par de timides

« conseils la noble hardiesse du pinceau créateur :
« naturellement scrupuleux, il pèse et mesure toutes
« ses pensées, et les attache les unes aux autres par un
« fil grossier qu'il veut toujours avoir à la main : il
« voudrait ne vivre que de réflexions, ne se nourrir
« que d'évidence ; il abattrait, comme ce tyran de
« Rome, la tête des fleurs qui s'élèvent au-dessus des
« autres : observateur éternel, il vous montrera tout
« autour de lui des vérités, mais des vérités sans corps,
« pour ainsi dire, qui sont uniquement pour la rai-
« son, et qui n'intéresseraient ni les sens, ni le cœur
« humain. Rejetez donc ces idées, ou changez-les en
« images ; donnez-leur une teinte plus vive : libre
« des opinions vulgaires, et pensant d'une manière
« qui n'appartient qu'à lui seul, il parle un langage,
« vrai dans le fond, mais nouveau et singulier, qui
« blesserait l'oreille des autres hommes : vaste et pro-
« fond dans ses vues, et s'élevant toujours par ses no-
« tions abstraites et générales qui sont pour lui comme
« des livres abrégés, il échappe à tout moment aux
« regards de la foule, et s'envole fièrement dans les
« régions supérieures. Profitez de ces idées originales
« et hardies, c'est la source du grand et du sublime ;
« mais donnez du corps à ces pensées trop subtiles ;
« adoucissez par le sentiment la fierté de ces traits ;
« abaissez tout cela jusqu'à la portée de nos sens.
« Nous voulons que les objets viennent se mettre sous
« nos yeux : nous voulons un vrai qui nous saisisse
« d'abord, et qui remplisse notre ame de lumière et
« de chaleur. Il faut que la philosophie, quand elle
« veut nous plaire dans un ouvrage de goût, em-
« prunte le coloris de l'imagination, la voix de l'har-

« monie, la vivacité de la passion. Les beaux-arts, en-
« fants et pères du plaisir, ne demandent que la fleur
« et la plus douce substance de votre sagesse. »

Ne reconnaît-on pas le langage et l'inspiration d'un talent du premier ordre, sous le pinceau d'un écrivain qui sait exalter avec tant de raison, d'enthousiasme et de goût, les triomphes du génie et de la vérité? On put croire, en admirant un pareil style, entendre, durant plusieurs pages de ce discours, les sublimes accents de Jean-Jacques Rousseau, toutes les fois qu'il ne prostitue point son éminent mérite oratoire à la versatilité du paradoxe, dans son éloquent plaidoyer contre les sciences et les lettres, couronné cinq ans auparavant par l'académie de Dijon. C'est le même charme en effet, c'est la même puissance de raison et de sentiment que déploie le père Guénard, quand il developpe la funeste influence de l'esprit philosophique, si naturellement enclin à la sécheresse et aux abstractions métaphysiques, sur le style des écrivains et même des prédicateurs qui avaient alors le plus de vogue et de célébrité. Je dois ici faire jouir mes lecteurs d'une tirade si judicieuse et si véhémente, d'autant mieux placée dans cet *Essai*, qu'elle y devient une excellente leçon de goût, parfaitement assortie à l'objet de mon ouvrage.

« Je pourrais, dit-il, en parcourant tous les genres,
« montrer partout les beaux-arts en proie à l'esprit
« philosophique; mais il faut se borner. Plaignons
« cependant ici la triste destinée de l'éloquence, qui
« dégénère et périt tous les jours, à mesure que la
« philosophie s'avance à la perfection. Il est vrai que
« la passion des faux brillants et de la vaine parure a

« flétri sa beauté naturelle à force de la farder : il est « vrai que le bel esprit a ravagé presque toutes les « parties de l'empire littéraire ; mais voici un autre « fléau bien plus terrible encore : c'est la raison elle-« même ; je dis cette raison géométrique qui dessèche, « qui brûle, pour ainsi dire, tout ce qu'elle ose tou-« cher. Elle renouvelle aujourd'hui la tyrannie de ce « faux atticisme qui calomniait autrefois l'orateur ro-« main, et dont la lime sévère persécutait l'éloquence, « déchirant tous ses ornements, et ne lui laissant « qu'un corps décharné, sans coloris, sans graces, et « presque sans vie. Une justesse superstitieuse qui « s'examine sans cesse, et compose toutes ses démar-« ches : une fière précision qui se hâte d'exposer froi-« dement ses vérités, et ne laisse sortir de l'ame aucun « sentiment, parceque les sentiments ne sont pas des « raisons : l'art de poser des principes, et d'en expri-« mer une longue suite de conséquences également « claires et glaçantes : des idées neuves et profondes « qui n'ont rien de sensible et de vivant, mais qu'on « emporte avec soi pour les méditer à loisir : voilà l'é-« loquence de nos orateurs formés à l'école de la phi-« losophie. D'où vient encore cette métaphysique dis-« tillée, que la multitude dévore, sans pouvoir se « nourrir d'une substance si déliée, et qui devient « pour les lecteurs les plus intelligents eux-mêmes un « exercice laborieux, où l'esprit se fatigue à courir « après des pensées qui ne laissent aucune prise à l'i-« magination ? Tous ces discours pleins, si l'on veut, « d'une sublime raison, mais où l'on ne trouve point « cette chaleur et ce mouvement qui vient de l'ame, « ne sortent-ils point manifestement de ce génie de

« discussion et d'analyse accoutumé à tout décompo-
« ser et à tout réduire en abstractions idéales, à dé-
« pouiller les objets de leurs qualités particulières,
« pour ne leur laisser que des qualités vagues et géné-
« rales qui ne sont rien pour le cœur humain? Je le
« dirai : ce n'est pas corrompre l'éloquence, comme
« a fait le bel esprit, c'est lui arracher le principe
« même de sa force et de sa beauté. Ne sait-on pas
« qu'elle est presque tout entière dans le cœur et l'i-
« magination, et que c'est là qu'elle va prendre ses
« charmes, sa foudre même et son tonnerre? Lisons
« les anciens : nous y trouverons des peintures vives
« et frappantes qui semblent faire entrer les objets
« eux-mêmes dans l'esprit ; des tours hardis et véhé-
« ments qui donnent aux pensées des ailes de feu, et
« les jettent comme des traits brûlants dans l'ame du
« lecteur ; une expression touchante des sentiments et
« des mœurs, qui se répand dans tout le discours
« comme le sang dans les veines, et lui communique,
« avec une chaleur douce et continue, un air naturel
« et toujours animé ; une variété charmante de cou-
« leurs et de tons, qui représentent les nuances et les
« divers changements du sujet. Or, tous ces grands
« caractères de l'antique éloquence, pourrait-on les
« retrouver aujourd'hui dans les discours si pensés, si
« méthodiques, si bien raisonnés, dont l'esprit philo-
« sophique est le père et l'admirateur? Défendons-lui
« donc de sortir de la sphère des sciences, de porter
« dans les arts de goût sa tristesse et son austérité na-
« turelle, son style aride et *affamé*[1]. »

[1] Il est non-seulement permis, mais encore honorable d'emprunter et même de s'approprier avec discernement les belles expressions qu'on

Bossuet aurait estimé un tableau ainsi tracé et colorié ; il aurait surtout applaudi à la magnificence de style que fait briller l'apologiste des vrais principes littéraires, dans ce morceau plein de raison et d'intérêt. Quoique l'orateur comptât Fontenelle parmi ses juges, il n'en défendit pas avec moins de franchise et de force la cause du talent et du goût contre les invasions et les ravages du bel esprit, en présence de l'auteur ingénieux de la *Pluralité des Mondes.* Après l'avoir peint au milieu de ce tableau, où l'adresse et la circonspection des égards n'altèrent jamais la vérité de la ressemblance, il venge courageusement l'éloquence et la poésie, de la sécheresse que les froids calculs de la philosophie voudraient substituer, dans ces deux riches domaines, aux mouvements de l'ame et aux élans de l'imagination. « Vous n'apportez, dit-il, « dans l'empire du goût, que des vérités tranquilles, « un tissu de réflexions inanimées : cela peut éclairer « l'esprit ; mais le cœur qui veut être remué, l'ima- « gination qui veut être échauffée, restent dans une « triste et fatigante inaction. *Une poésie morte et des « discours glacés, voilà ce que l'esprit philosophique*

trouve dans les anciens. Le père Guénard imite ici ou plutôt traduit littéralement une métaphore remarquable de Quintilien, dans le huitième chapitre du livre second de ses Institutions oratoires. C'est l'épithète figurée *jejunus,* à jeun ou affamé. *Aridum atque* JEJUNUM *non alemus neque vestiemus ! Qu'un écrivain ait un style sec et* AFFAMÉ, *ne lui donnerons-nous ni nourriture ni ornements !* Cicéron avait dit avant lui, dans le sens littéral, *jejuna plebecula,* populace affamée. Pour nous, la signification littérale de l'adjectif *jejunus* serait infiniment plus hardie dans l'acception morale en style oratoire, que le sens figuré dans lequel l'emploie ici l'orateur de l'Académie. Nous pouvons dire en effet une élocution *sèche, peu nourrie, maigre* ou même *affamée.* Mais un style *à jeun* serait dans notre langue une expression barbare.

« *pourra tirer de lui-même : il enfante, et ne peut* « *donner la vie.* Quel est donc ce philosophe téméraire « (*Houdard de La Motte*) qui ose toucher avec le « compas d'Euclide la lyre délicate et sublime de Pin- « dare et d'Horace? Blessée par une main barbare, « cette lyre divine, qui renfermait autrefois dans son « sein une si ravissante harmonie, ne rend plus que « des sons aigres et sévères. Je vois naître des poëmes « géométriquement raisonnés, et j'entends une pe- « sante sagesse chanter en calculant tous ses tons. « Nouveau délire de la philosophie ! elle chausse le « brodequin, et, montant sur un théâtre consacré à « la joie, où Molière instruisait autrefois toute la « France en riant, elle y va porter de savantes ana- « lyses du cœur humain, des sentences profondément « réfléchies, un traité de morale en dialogue. »

On reconnaît tristement la légèreté ordinaire de la foule des lecteurs, envers les écrivains qui, après s'être illustrés par un bel ouvrage, négligent d'alimenter leur réputation en publiant de nouveaux écrits, quand on voit qu'avec ce talent, ce style et ce goût, le père Guénard a inspiré si peu d'intérêt à la renommée, disons tout, en a obtenu si peu d'attention, qu'aucun dictionnaire historique, aucun nécrologe littéraire, que je sache, n'indiquent ni le lieu de sa naissance, ni les emplois de sa vie, ni l'année de sa mort, et ne rappellent même pas son succès ou son nom [1].

[1] Le Journal de l'Empire du 22 février 1806, est le seul ouvrage périodique dans lequel cette mort ait été annoncée en ces termes : « An- « toine Guénard, jésuite, né à Damblin, village du département des « Vosges, près de Bourmont, vient de terminer sa carrière dans sa

Après avoir analysé l'esprit philosophique, et en avoir exposé le caractère et les propriétés, savoir, l'esprit de réflexion et le génie d'observation, qu'il appelle *les racines du talent de penser librement et en grand, en remontant aux principes les plus généraux et les plus féconds de la vérité*, le père Guénard dévoile les abus, et assigne les limites de ces puissantes facultés de la pensée, dans les ouvrages de goût, ainsi que dans les matières de religion. Rien peut-être, en fait d'éloquence de raisonnement, n'est supérieur au tableau dans lequel il expose la témérité et les écarts de la raison, sur les objets sacrés de la foi. La contexture du passage et la beauté de la citation ne me permettent d'y faire aucun retranchement. J'ose me flatter que non-seulement on m'en pardonnera l'éten-

« quatre-vingtième année. Il était né le 15 décembre 1726 ; c'est lui « qui a remporté le prix d'éloquence à l'Académie française en 1755 ; « et c'est son discours que La Harpe, dans son cours de littérature, « cite comme un chef-d'œuvre, en regrettant qu'un aussi beau génie « ait depuis gardé le silence le plus absolu. Il ignorait que M. l'abbé « Guénard, chapelain du château de Fléville près Nancy, passait sa « vie au milieu d'une belle bibliothèque qu'il tenait de madame de « Beauvau Désarmoises, et que tous les jours il donnait plusieurs « heures à une réfutation des articles de l'Encyclopédie, qui tendaient « à miner la religion. Cet ouvrage volumineux joignait la solidité au « style brûlant et vraiment sublime du discours couronné par l'Académie. Il venait d'y mettre la dernière main, quand, en 1793, frappé « de la même terreur qui planait alors sur la France entière, il brûla « son manuscrit. Il ne répondait depuis à la demande qu'on lui faisait « de la communication de quelques articles, *que par une larme et un* « *soupir*. Sa piété, sa modestie, son désintéressement, son aménité, le « faisaient chérir et révérer. Il aimait la retraite ; mais un beau visage « toujours serein, l'abandon et la vivacité dans la conversation, prou« vaient que l'étude seule, dont il faisait ses délices, l'enlevait à la so« ciété. Il laisse autant d'amis que de personnes qui ont eu l'occasion « de le connaître. Il a conservé toute sa tête, toute son énergie et toutes ses vertus, jusqu'au dernier moment. »

due, mais encore qu'elle augmentera dans l'esprit de tous mes lecteurs leur admiration pour le singulier talent du père Guénard, et y fera naître le plus impatient desir de connaître son discours tout entier. Loin donc de vouloir excuser une transcription de six pages, *je n'ai regret*, puis-je répéter ici en empruntant les paroles du sublime évêque de Meaux, dont on va reconnaître le disciple et la doctrine, *je n'ai regret qu'à ce que je laisse.*

« C'est dans la religion surtout que cette parole de « saint Paul, *non plus sapere quam oportet*, doit « servir de frein à la raison, et tracer autour d'elle « un cercle étroit d'où le philosophe ne s'échappe « jamais.

« Il est vrai que la sagesse incarnée n'est pas venue « défendre à l'homme de penser, et qu'elle n'ordonne « point à ses disciples de s'aveugler eux-mêmes. « Aussi réprouvons-nous ce zèle amer et ignorant qui « crie d'abord à l'impiété, et qui se hâte toujours « d'appeler la foudre et l'anathème, quand un esprit « éclairé, séparant les opinions humaines des vérités « sacrées de la religion, refuse de se prosterner devant « les fantômes sortis d'une imagination faible et ti- « mide à l'excès, qui veut tout adorer, et, comme dit « un ancien, mettre Dieu dans les moindres baga- « telles. Croire tout sans discernement, c'est donc « stupidité, je l'avoue; mais un autre excès plus dan- « gereux encore, c'est l'audace effrénée de la raison, « c'est cette curiosité inquiète et hardie, qui n'attend « pas, comme la crédulité stupide, que l'erreur vienne « la saisir, mais qui s'empresse d'aller au-devant des « périls, qui se plaît à rassembler des nuages, à courir

« sur le bord des précipices, à se jeter dans les filets
« que la justice divine a tendus, pour ainsi dire, de
« toutes parts, aux esprits téméraires. Là vient ordi-
« nairement se perdre l'esprit philosophique.

« Libre et hardi dans les choses naturelles, et pen-
« sant toujours d'après lui-même, flatté depuis long-
« temps par le plaisir délicat de goûter des vérités
« claires et lumineuses, qu'il voyait sortir, comme
« autant de rayons, de sa propre substance, ce roi des
« sciences humaines se révolte aisément contre cette
« autorité, qui veut captiver toute intelligence sous le
« joug de la foi, et qui ordonne aux philosophes
« mêmes, à bien des égards, de redevenir enfants ; il
« voudrait porter dans un nouvel ordre d'objets sa
« manière de penser ordinaire ; il voudrait encore ici
« marcher de principe en principe, et former, de toute
« la religion, une chaîne d'idées générales et précises
« que l'on pût saisir d'un coup d'œil ; il voudrait trou-
« ver, en réfléchissant, en creusant en lui-même en in-
« terrogeant la nature, des vérités que la raison ne sau-
« rait révéler, et que Dieu a cachées dans les abîmes
« de sa sagesse ; il voudrait même ôter, pour ainsi dire,
« aux événements leur propre nature ; et que des choses
« dont l'histoire seule et la tradition peuvent être les
« garants, fussent revêtues d'une espèce d'évidence
« dont elles ne sont point susceptibles, de cette évi-
« dence toute rayonnante de lumière qui brille à
« l'aspect d'une idée, pénètre tout d'un coup l'esprit
« et l'enlève rapidement. Quelle absurdité ! quel dé-
« lire ! Mais c'est une raison ivre d'orgueil qui s'éva-
« nouit dans ses pensées, et que Dieu livre à ses illu-
« sions. Craignons une intempérance si funeste, et

« retenons dans une exacte sobriété cette raison qui ne
« connaît plus de retour, quand une fois elle a franchi
« les bornes. .

« Quelles sont donc, en matière de religion, les
« bornes où doit se renfermer l'esprit philosophique?
« Il est aisé de le dire : la nature elle-même l'avertit
« à tout moment de sa faiblesse, et lui marque en ce
« genre les étroites limites de son intelligence. Ne
« sent-il pas à chaque instant, quand il veut avancer
« trop avant, ses yeux s'obscurcir et son flambeau
« s'éteindre? C'est là qu'il faut s'arrêter. La foi lui
« laisse tout ce qu'il peut comprendre : elle ne lui ôte
« que les mystères et les objets impénétrables. Ce par-
« tage doit-il irriter la raison? Les chaînes qu'on lui
« donne ici sont aisées à porter, et ne doivent paraître
« trop pesantes qu'aux esprits vains et légers. Je dirai
« donc aux philosophes : Ne vous agitez point contre
« ces mystères que la raison ne saurait percer : atta-
« chez-vous à l'examen de ces vérités qui se laissent
« approcher, qui se laissent en quelque sorte toucher
« et manier, et qui vous répondent de toutes les
« autres. Ces vérités sont des faits éclatants et sensi-
« bles, dont la religion s'est comme enveloppée tout
« entière, afin de frapper également les esprits gros-
« siers et subtils. On livre ces faits à votre curiosité
« voilà les fondements de la religion. Creusez donc
« autour de ces fondements, essayez de les ébranler :
« descendez avec le flambeau de la philosophie jus-
« qu'à cette pierre antique, tant de fois rejetée par les
« incrédules, et qui les a tous écrasés ; mais lorsque,
« arrivés à une certaine profondeur, vous aurez trouvé
« la main du Tout-Puissant qui soutient, depuis l'ori-

« gine du monde, ce grand et majestueux édifice tou-
« jours affermi par les orages mêmes et le torrent des
« années, arrêtez-vous enfin et ne creusez pas jus-
« qu'aux enfers ! La philosophie ne saurait vous me-
« ner plus loin sans vous égarer : vous entrez dans les
« abîmes de l'infini : elle doit ici se voiler les yeux
« comme le peuple, adorer sans voir, et remettre
« l'homme avec confiance entre les mains de la foi. La
« religion ressemble à cette nuée miraculeuse qui
« servait de guide aux enfants d'Israël dans le désert :
« le jour est d'un côté, et la nuit de l'autre. Si tout
« était ténèbres, la raison, qui ne verrait rien, s'en-
« fuirait avec horreur loin de cet affreux objet ; mais
« on vous donne assez de lumière pour satisfaire un
« œil qui n'est pas curieux à l'excès. Laissez donc à
« Dieu cette nuit profonde où il lui plaît de se retirer
« avec sa foudre et ses mystères. Mais vous direz peut-
« être : Je veux entrer avec lui dans la nue, je veux
« le suivre dans les profondeurs où il se cache ; je
« veux déchirer ce voile qui me fatigue les yeux, et
« regarder de plus près ces objets mystérieux qu'on
« écarte avec tant de soin. C'est ici que votre sagesse
« est convaincue de folie, et qu'à force d'être philo-
« sophe, vous cessez d'être raisonnable. Téméraire
« philosophie, pourquoi vouloir atteindre à des objets
« plus élevés au-dessus de toi que le ciel ne l'est au-
« dessus de la terre? Pourquoi ce chagrin superbe de
« ne pouvoir comprendre l'infini? Ce grain de sable
« que je foule aux pieds, est un abîme que tu ne peux
« sonder ; et tu voudrais mesurer la hauteur et la
« profondeur de la sagesse éternelle ! Et tu voudrais
« forcer l'être qui renferme tous les êtres, à se faire

« assez petit pour se laisser embrasser tout entier par
« cette pensée, trop étroite pour embrasser un atome!
« La simplicité crédule du vulgaire ignorant fut-elle
« jamais aussi déraisonnable que cette orgueilleuse
« raison qui veut s'élever contre la science de Dieu?
« Tel est cependant le génie des sages de notre siècle.
« Plus fière et plus indocile que jamais, la philosophie,
« autrefois vaincue par la foi, semble vouloir se ven-
« ger aujourd'hui et triompher d'elle à son tour.
« Hélas! ses tristes victoires ne sont que trop rapides.
« Oserai-je le dire? elle traite aujourd'hui Jésus-
« Christ et sa doctrine avec la même hauteur qu'elle
« a traité les anciens philosophes et leurs systèmes.
« Elle s'érige en juge souverain; et citant à son tri-
« bunal Dieu même et toutes ces vérités adorables qui
« furent apportées du ciel, elle entreprend, comme
« dit l'apôtre, avec les principes et les éléments gros-
« siers du siècle présent, de juger les objets invisibles
« et surnaturels du siècle à venir. Il faudrait, pour se
« conformer à son goût, que Dieu eût soumis tous ses
« mystères au calcul, et qu'il eût réduit en géométrie
« une religion touchante dans ses preuves comme
« dans sa morale, qu'il voulait, pour ainsi dire, faire
« entrer dans l'ame par tous les sens. »

Le beau morceau qu'on vient de lire aurait obtenu le plus grand succès, je dis trop peu, un véritable triomphe en chaire : il produisit aussi beaucoup d'effet dans la séance publique de l'Académie. J'aime à croire que Voltaire, absent déja de Paris en 1755, ne lut pas ce discours. Je ne saurais imaginer que ses préventions antireligieuses eussent assez aveuglé la clairvoyance de son goût pour lui faire méconnaitre

un si heureux talent. Je puis encore moins supposer qu'il eût cet ouvrage en vue, quand il écrivait, en 1766, à Thomas, pour le féliciter de son éloge de Descartes qui venait, après de longs débats, de partager à peine le prix de ce concours, malgré son incontestable supériorité sur le discours consacré au même sujet par Gaillard : *Autrefois nous donnions, pour sujet du prix, des textes faits pour le séminaire de Saint-Sulpice : aujourd'hui les sujets sont dignes de vous.* Personne alors ne réclama contre un si étrange oubli du programme publié au nom de l'Académie, et de l'ouvrage couronné onze ans auparavant. On aurait pu appliquer à cette injustice du public envers le père Guénard, durant plus d'un demi-siècle, la mémorable observation de Tacite, quand il dit qu'aux obsèques de Junie, sœur de Brutus et épouse de Cassius, *les images de ces deux grands hommes brillaient par-dessus toutes les autres, précisément parcequ'on ne les y voyait pas*[1].

L'hommage que je rends au père Guénard me paraît d'autant plus juste, que le portrait sublime de Descartes et les tableaux dont je viens de l'entourer, sont des créations originales du talent de l'orateur qui, en ralliant si habilement à l'éloquence l'examen approfondi de l'esprit philosophique, sut préserver son ouvrage de toute abstraction et de toute sécheresse. Le sujet bien médité renfermait sans doute l'idée génératrice de ces beautés oratoires ; mais il n'eût offert à une imagination vulgaire qu'une discussion inanimée, dépourvue d'intérêt, concentrée dans la

1 « Sed præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso, quod effigies eorum non visebantur. » Ann. lib. III, cap, LXXVI.

sphère de cette justesse ou de cette finesse d'esprit, également incapables de soupçonner jamais l'alliance intime et féconde de toutes ces richesses accessoires, avec la question proposée par l'Académie. La plupart des juges du concours eux-mêmes ne s'attendaient probablement point à la doctrine fière et courageuse de ce discours, qu'ils ne purent cependant pas s'empêcher de couronner.

LXII. De Saurin.

Un sujet si philosophique, et qu'on aurait pu croire avec quelque raison étranger au sentiment, qui est l'ame de l'éloquence, était suffisant sans doute pour manifester le talent du père Guénard dans l'art d'écrire; mais il ne lui fournissait point les moyens d'en développer toutes les richesses, et de nous en donner la véritable mesure dans le genre oratoire. Son éloquence, alliée à une matière plus analogue au sublime et au pathétique de la morale, eût probablement été plus heureusement encore inspirée. Je demande néanmoins avec confiance si l'auteur du discours dont j'ai extrait de tels passages, ne mérite pas d'être compté avec honneur dans notre littérature parmi nos orateurs les plus célèbres de la deuxième classe, et s'il ne serait même pas placé chez tous les autres peuples à la tête de la première? Le ministre protestant Saurin, qui a beaucoup marqué dans la carrière de l'éloquence sacrée, où il s'est plus signalé par son talent que par son goût, en exerçant pendant longtemps le ministère pastoral dans l'église française des calvinistes en Hollande, ne peut prétendre, tout au plus, qu'à être placé sur cette ligne de nos meilleurs prédicateurs du second

ordre. La première partie de ses sermons n'est jamais qu'un froid et stérile commentaire de son texte. Il me semble que toutes ces discussions critiques sur l'histoire, sur la grammaire ou sur la chronologie, sont infiniment opposées à l'éloquence. D'ailleurs, l'érudition apparente de Saurin, qui en impose à tant de lecteurs, ne mériterait aucun éloge, quand même tout cet appareil scientifique ne serait point déplacé dans la chaire évangélique, parcequ'il est trop facile de copier des commentateurs ou de traduire des dissertations. Ne vous arrètez par conséquent, dans la lecture de ses discours, à aucune de ces longues digressions auxquelles se réduit toujours le premier point de ses sermons : cette officieuse prétérition ne retranchera rien de sa gloire, ne vous privera d'aucune instruction desirable, et vous épargnera beaucoup d'ennui.

Saurin est quelquefois très éloquent : il ne se montre presque jamais un grand écrivain. On lui a reproché avec assez de fondement cette manière d'écrire, que l'on appelait, au commencement du dernier siècle, *le style réfugié.* Il fait usage d'une traduction souvent burlesque de la Bible, qui fut imprimée immédiatement après la séparation des Églises protestantes : ce vieux langage du temps de Marot contraste grotesquement avec notre élocution moderne, en donnant à son style un air sauvage et un ton barbare; j'en citerais beaucoup d'exemples, si ses sermons étaient moins répandus. Mais Saurin écrit avec chaleur et véhémence ; il ne cherche point à montrer de l'esprit : il ne perd de vue ni son sujet ni son auditoire : il pousse avec force ses raisonnements : il sait

s'arrêter quelquefois et réprimer sa diffusion ordinaire : il est ému, et s'il ne bouleverse pas les consciences, s'il n'échauffe même que rarement les cœurs, il exalte souvent et il peut enflammer les têtes : il a le mérite oratoire que donne la nature, il ne déploie presque jamais le charme que l'art apprend à y ajouter ; et il aurait pu acquérir en ce genre la perfection qui lui manque, s'il eût joint à l'étude des modèles le séjour de Paris, absolument nécessaire à nos écrivains, pour achever de se former le goût dans la société des gens de lettres, dont les entretiens sont encore plus instructifs que leurs ouvrages.

Nul orateur chrétien, après Bossuet (auquel il ne faut rien comparer quand il s'agit de l'éloquence de la chaire), n'a travaillé avec autant d'habileté et de succès les péroraisons de ses discours. Saurin y ramène toujours l'idée de la mort. Cet objet les rend aussi lugubres que touchantes ; elles sont ordinairement en répétitions. Ce retour des mêmes formules serre de plus près la conscience, dont elle force les remords ; et cette figure est très propre à généraliser les résultats d'un sermon, pour les appliquer avec plus d'intérêt aux différentes classes des auditeurs. C'est avec cette méthode qu'il récapitule ses preuves : il montre ensuite le tombeau ouvert, comme si l'assemblée qui l'écoute, prête à y descendre, ne devait plus entendre désormais aucune autre instruction, ou plutôt comme s'il prêchait lui-même pour la dernière fois.

Les sermons de Saurin sur *la sagesse de Salomon*, et sur *le discours de saint Paul à Félix et à Drusille*, me paraissent les chefs-d'œuvre de son talent. On croit assez communément, sur parole, qu'il ne s'est

jamais permis de déclamations contre l'Église romaine ; mais, au contraire, je n'imagine pas que l'inconséquente contradiction qu'on découvre avec tant de surprise parmi les protestants, quand ils allient trop souvent les principes et le langage de la tolérance avec la conduite et la fureur du fanatisme, puisse éclater avec plus d'emportement et de scandale, que dans ses sermons sur *la consécration du temple de Woorburg*, sur *les malheurs de l'Eglise*, sur *les profondeurs divines*, sur *le jeûne célébré avant la campagne de* 1706. On y retrouve la violence et la frénésie des premières explosions qui avaient signalé, dans le seizième siècle, l'esprit révolutionnaire de la prétendue réforme.

Saurin se transforme, il s'élève dans quelques moments à la véhémence de Démosthène , quand il parle de l'émigration des protestants, surtout quand il tonne contre Louis XIV ; il n'est jamais plus éloquent et plus sublime qu'en exhalant sa rage contre ce monarque, dont le nom revient sans cesse dans ses discours, et principalement dans les sermons que je viens de citer. On peut y distinguer cette virulente apostrophe : « Et toi, prince redoutable, que j'honorai jadis comme mon roi, et que je respecte encore comme le fléau du Seigneur, etc. » Saurin termine une diatribe si forcenée en disant qu'il *fait grace* à Louis XIV ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il cherche à inspirer cette insultante modération aux calvinistes hollandais. Ce fut peut-être dans la chaire de Saurin que se forgèrent les armes dont la coalition de l'Europe fit un si terrible usage contre la France, durant la guerre de la Succession, dans les plaines

d'Hochstet, de Malplaquet et de Ramillies, et qu'on vit éclore les premiers germes de cet implacable ressentiment d'une république nouvelle qui, n'étant *pas accoutumée à vaincre*, se rassasia pleinement de la satisfaction d'humilier un grand roi, aux conférences de Gertruidemberg.

Jamais orateur n'a imaginé rien de plus hardi que l'effrayant dialogue établi par Saurin entre Dieu et son auditoire, dans son sermon sur *le jeûne de* 1706. « *Mon peuple*, dit le Très-Haut, *mon peuple, que t'ai-« je fait?* Ah! Seigneur, que de choses tu nous as « faites! Chemins de Sion couverts de deuil, etc., « etc., etc., répondez, et déposez ici contre l'Éternel. » La longue énumération des malheurs des protestants, qui précède ces dernières paroles, leur donne une énergie qui fait frissonner, jusqu'au moment où Saurin sent lui-même le besoin de s'arrêter pour justifier la Providence.

Dans son sermon sur *le mépris de la vie*, il se jette dans une digression qui paraît d'abord un écart bizarre, mais qui amène aussitôt un mouvement sublime. « Un auteur a publié un livre dont le titre est « bien singulier; ce titre est *Rome souterraine*, titre « plein d'instruction et de vérité, qui enseigne à cette « Rome qui frappe les sens, qu'il y a une autre Rome « de morts, une autre Rome ensevelie, image natu-« relle de ce que Rome vivante doit être un jour. Mes « frères, je vous présente aujourd'hui un pareil ob-« jet; je vous présente votre république, non pas telle « que vous la voyez, composée de souverains, de gé-« néraux, de chefs de famille : ce n'est là que la sur-« face de votre république. Mais je voudrais tracer à

« vos regards l'intérieur de cette république, la répu-
« blique souterraine ; car il y a une autre république
« sous vos pieds. Descendons-y, parcourons ces tom-
« beaux qui sont dans le sein de la terre. Levons la
« pierre. Qu'y voyons-nous? Quels habitants, mon
« Dieu ! quels citoyens ! quelle république ! »

Le même orateur qui a écrit ce morceau plein de verve et d'enthousiasme, laissait quelquefois refroidir son génie ; et alors il adoptait, dans les discussions morales de ses monologues oratoires, les formules sèches et abstraites que l'on emploie pour résoudre les problèmes dans la science des nombres. On trouve même dans un de ses discours un assez long calcul d'arithmétique ; c'est, je crois, le seul exemple de ce genre que nous fournisse l'histoire, car je ne veux pas dire l'éloquence de la chaire. Voici donc ce qu'on lit dans son sermon sur *le compte des jours :*

« Je suppose que la dévotion de ce jour a attiré
« dix-huit cents personnes à cet exercice ; je réduis
« ces dix-huit cents personnes à six classes :

« La première, des personnes entre dix et « vingt ans, composée de cinq cent trente, ci.	530
« La seconde, de celles entre vingt et trente « ans, composée de quatre cent quarante, ci. .	440
« La troisième, de celles de trente à quarante « ans, composée de trois cent quarante-cinq, ci.	345
« La quatrième, de celles de quarante à cin- « quante ans, composée de deux cent cinquante- « cinq, ci.	255
« La cinquième, de celles de cinquante à	
	1570

	1370
« soixante ans, composée de cent soixante, ci.	160
« Et la sixième, de celles qui sont entre « soixante et soixante-dix ans, et au-dessus, « composée de soixante-dix, ci.	70
Total.	1800

« Selon la supputation de ceux qui se sont appliqués « à ces sortes de recherches, chacune de ces classes « doit fournir à la mort, chaque année, un tribut de « dix personnes ; et sur ce principe, il doit mourir « cette année soixante de mes auditeurs : sur ce même « principe, dans dix ans il ne restera plus de ces dix-« huit cents personnes, que. 1270
« dans vingt ans, que. 830
« dans trente ans, que. 480
« dans quarante ans, que. 250
« dans cinquante ans, que. 70
« Ainsi, vous le voyez, mes frères, la société est dans « une inconstance continuelle. »

Oui, sans doute, je concevrai très aisément cette échelle de mortalité en vérifiant à loisir les calculs de Saurin, sur une feuille de papier où je pourrai les suivre des yeux ; mais comment saisir la justesse de ces opérations arithmétiques, dans une chaire où la rapidité du débit ne permet aucune combinaison abstraite ? Un raisonnement fondé sur cette déduction graduelle ne devait donc pas trouver place dans un sermon destiné uniquement à être prêché dans un temple. D'ailleurs, la force que cet argument paraît offrir au premier coup d'œil, n'est point assez pressante pour intimider les pécheurs endurcis. Saurin

avoue que, cinquante ans après le jour où il parle, il restera encore sur la terre soixante-dix de ses auditeurs. Or, pour peu que l'on connaisse les illusions du cœur humain, on sent qu'il n'y avait peut-être pas dans l'assemblée une seule de ces dix-huit cents personnes qui ne se flattât d'être de ce petit nombre, et qui ne vît par conséquent la mort encore de trop loin pour se croire obligée de hâter sa conversion.

De tous les morceaux de Saurin qu'on pourrait citer, pour fixer la dernière borne de son talent, il n'en est aucun de plus propre à nous en donner une idée imposante, que la tirade très solide et très ingénieuse dont il enrichit la fin de son sermon sur *le désespoir de Judas*. Saurin y déploie l'éloquence dominante de saint Jean Chrysostome ; il imite ses belles hypothèses oratoires, surtout son fameux dialogue dramatique du voyageur, qu'il suppose converser par hasard avec saint Pierre sur la route de Jérusalem à Rome, où cet apôtre va sans moyens humains, sans études, sans autres armes qu'une croix, renverser les autels du Capitole, et fonder sur ses débris une religion, dont la morale, sagement sévère, doit reproduire en action la doctrine et les exemples de l'Homme-Dieu. Je ne dis pas que Saurin ait jamais rien composé de comparable en ce genre à une si sublime fiction ; mais c'est le type dont il cherche visiblement à se rapprocher par un heureux mélange d'imagination et de dialectique, en montrant dans les regrets stériles de Judas l'illusion des consciences, et la fausseté des signes de conversion que donnent souvent les pécheurs à l'heure de la mort. C'est un aperçu de génie dans l'explication de l'Évangile.

« Le traître Judas, dit-il, paraît avoir les principa-
« les marques extérieures de la pénitence, et pro-
« mettre toutes les autres. Quelles sont en effet les
« marques de la véritable pénitence? Faut-il confes-
« ser son crime? Judas confesse le sien. Faut-il le
« réparer? Judas rapporte les trente pièces d'argent.
« Faut-il braver le péril? Judas va, dans le temple
« même, reprocher à ses conseillers iniques leurs
« cruautés et leur perfidie : plus courageux que saint
« Pierre qui sort de la cour de Caïphe, plus coura-
« geux que tout le collége apostolique.

« Faut-il pour se convertir avoir de ces douleurs
« vives, aiguës, accablantes? Judas trouve dans son
« crime un venin qui empoisonne toute sa vie. Je
« suppose maintenant, mes frères, que l'Écriture ne
« nous eût raconté que ces circonstances de la mort
« de Judas, et qu'elle en eût supprimé la dernière,
« son suicide : je suppose un de ces directeurs relâ-
« chés, toujours prêts à ouvrir les portes du ciel aux
« premières apparences de conversion. Quelle idée se
« fût-il formée touchant le salut de Judas? Ou, pour
« rapprocher cette question de notre dessein, suppo-
« sez un malade ordinaire entre les mains d'un tel di-
« recteur, un malade qui commence par donner tou-
« tes les marques extérieures de repentance : le direc-
« teur ne se précipitera-t-il pas à lui dire que ce sont
« là des caractères infaillibles de conversion, des effets
« de ces dons de Dieu, qui sont sans retour et sans
« repentance? Cependant tout cela peut se trouver
« dans un réprouvé ; tout cela peut se retrouver dans
« un homme abandonné de Dieu ; tout cela peut se

« trouver dans un homme qui va servir dans un in-
« stant de proie aux flammes éternelles.

« A quoi nous conduit cette réflexion? Nous vou-
« drions nous en servir pour autoriser les soupçons
« que nous formons si souvent contre votre salut.
« Quand il s'agit de la perte de vos ames, tout nous
« épouvante. Le moindre doute nous effraie. Laissez-
« nous donc vous demander des preuves de votre con-
« version qui soient hors de toute équivoque. Laissez-
« nous vous prescrire les maximes les plus sévères.
« Laissez-nous travailler à vous mettre dans un état
« qui vous assure que vous êtes élus, que votre salut
« est hors de toute atteinte, et faire de cette certitude
« un devoir de notre ministère... Outrons-nous en-
« core la matière à votre avis? Quel est donc le motif
« qui vous rassure? Quoi! ce desir de participer au
« fruit de la mort du Christ, desir où l'on ne veut
« faire entrer pour rien ni amendement ni conversion?
« est-ce là votre pénitence? En cela Judas vous a sur-
« passés. Il a cru qu'ayant tant de corruption dans le
« cœur, ce serait outrager la justice, que d'avoir re-
« cours à la miséricorde; et il rend, en cela, à Dieu
« un plus grand hommage que vous, qui, en lui de-
« mandant pardon de ces mêmes péchés dans lesquels
« vous voulez persister, le faites en quelque sorte en-
« trer en communication de corruption avec vous, et
« le rendez complice de vos crimes? Quoi! ces aveux
« de vos fautes, cette stérile sincérité qui vous fait
« reconnaître que vous êtes coupables, et qui ne vous
« porte point à devenir innocents, est-ce là ce que
« vous appelez pénitence? En cela Judas a fait autant

« que vous, s'il n'en a fait davantage. Il n'a point eu « honte d'avouer les crimes que l'on avoue le moins, « l'avarice et la perfidie : *j'ai péché en trahissant le « sang innocent*. Quoi ! ces larmes que vous versez « dans notre sein, ces soupirs?... Je n'ose étendre « plus loin cet odieux parallèle. Connaissons-nous, et « corrigeons-nous. »

Voilà certes de la vigueur apostolique et de l'éloquence ! Il n'a manqué peut-être à Saurin, je le répète, que l'avantage d'avoir cultivé son talent et exercé son ministère à Paris, où il eût acquis plus de précision, d'énergie et de goût, pour être placé dans le premier rang de nos orateurs : mais le pasteur français de la Haye est, sans aucune exception, l'homme le plus éloquent dont les protestants aient le droit de se glorifier. Il surpasse manifestement tous les prédicateurs étrangers à la France ; et l'Angleterre en particulier n'en fournit pas un seul qu'on puisse lui comparer.

LXIII. De l'éloquence anglaise.

Autant en effet Saurin est au-dessous de nos grands maîtres, autant est-il au-dessus de tous les orateurs anglais. Mais avant d'exposer mon opinion sur leurs ouvrages les plus vantés en ce genre, qu'il me soit permis de m'arrêter un moment sur une étonnante assertion de l'auteur du *Siècle de Lous XIV*, qui semblerait vouloir accorder à cette île fameuse une prééminence absolue de génie dans le dix-septième siècle. Qui croirait que dans le trente et unième chapitre de la même histoire, où Voltaire se charge de retracer tous les souvenirs qui, à cette époque, ont illustré notre

nation, il insinue l'étrange dessein de sacrifier la gloire de la France littéraire à la renommée des écrivains de la Grande-Bretagne? « Charles II, dit-il, donna des « lettres patentes à l'académie naissante d'Angleterre; « mais c'est tout ce que le gouvernement donna. La « société royale, ou plutôt la société libre de Londres, « travailla pour l'honneur de travailler. C'est de son « sein que sortirent, *de nos jours*, les découvertes sur « la lumière, sur le principe de la gravitation, sur « l'aberration des étoiles fixes, sur la géométrie trans- « cendante, et cent autres inventions qui pourraient, « *à cet égard*, faire appeler ce siècle le siècle des An- « glais, aussi bien que celui de Louis XIV. »

Eh! par quelle réunion éclatante de génie et de goût, l'Angleterre aurait-elle donc eu le droit de donner son nom à une époque si mémorable? Louis XIV et nos plus grands hommes étaient déja en possession de toute leur renommée : les trois quarts du dix-septième siècle venaient de s'écouler au milieu du plus brillant éclat de la France; et l'Europe entière, frappée d'admiration, ne connaissait pas encore le premier ouvrage de Newton, mort ensuite en 1727.

Le dix-septième siècle était par conséquent consacré et signalé par la gloire de la France et de Louis XIV, avant que toutes ces découvertes, *de nos jours*, eussent honoré l'Angleterre, en admettant même très faussement que leur supériorité sur l'ensemble de notre littérature fût reconnue par toutes les nations éclairées. Une rivalité de titres postérieurs, quels qu'on les suppose, ne *pouvait* donc plus, *à cet égard, faire appeler ce siècle le siècle des Anglais, aussi bien que celui de Louis XIV*. La restriction *à*

cet égard semble mettre Voltaire à l'abri de la critique; mais, en restreignant ainsi son assertion, il l'anéantit lui-même.

Des découvertes physiques ou mathématiques n'ont jamais valu, et ne vaudront jamais à aucune nation l'honneur insigne de faire de son propre nom le nom historique d'un grand siècle. Une pareille illustration suppose en effet la réunion de plusieurs, et peut-être même de presque tous les titres de gloire. Or, aucun Anglais n'a encore élevé une si vaste et si haute prétention pour son pays, en ralliant surtout cette prédomination du génie britannique à la fameuse époque du dix-septième siècle. La France avait produit le père de tous les philosophes modernes, Descartes, sans lequel Newton n'aurait probablement jamais fait une révolution dans les sciences exactes. La France, je me plais à le répéter, avait signalé d'ailleurs son beau siècle, dans toutes les carrières de la renommée, par une foule d'écrivains et d'autres grands hommes, auxquels les Anglais ne pouvaient point assigner de rivaux dignes de lui disputer une si honorable distinction dans la série des siècles ; et il est bien surprenant que dans le *Siècle de Louis XIV*, Voltaire essaie de détruire lui-même le titre de son ouvrage, en prétendant qu'une seule branche des connaissances humaines, cultivée même plus tard par le génie dans la Grande-Bretagne, *pourrait à cet égard*, par un effet rétroactif, *faire appeler ce siècle le* SIÈCLE DES ANGLAIS, *aussi bien que celui de Louis XIV.*

Mais la partialité de Voltaire en faveur des Anglais, est bien plus étrange encore et plus insoutenable dans le trente-quatrième chapitre du même ouvrage, où

il apprécie les talents de nos grands orateurs. Voici son texte, où le goût trouve à relever tout autre chose que la négligence du style :

« L'éloquence de la chaire, dit-il, qui était très « grossière à Londres avant Charles II, *se forma tout « d'un coup*. L'évêque Burnet avoue dans ses mé- « moires *que ce fut* en imitant les Français. PEUT-ÊTRE « ONT-ILS SURPASSÉ LEURS MAÎTRES : leurs sermons sont « moins compassés, moins affectés, moins déclamateurs « qu'en France. »

Quel singulier *peut-être!* Et c'est l'éloquent auteur de *Rome sauvée* qui professe une pareille opinion dans le *Siècle* même *de Louis XIV*. Voltaire, il est vrai, montre ici la pudeur très prudente de ne pas oser préconiser formellement la prééminence des prédicateurs de Londres sur tous les grands génies qui ont fait de la chaire, en France, le plus beau trône de l'art oratoire : il se contente de l'insinuer, en se flattant de se soustraire à la responsabilité du paradoxe, par la réserve du doute. Or, ce doute seul est une énorme injustice envers notre nation. En effet, si la postérité reproche à Virgile d'avoir sacrifié aux souvenirs ombrageux d'Auguste la gloire de Cicéron et de Rome elle-même, en décernant le sceptre de l'éloquence aux orateurs de la Grèce, quelle réputation prédominante, quels ouvrages en genre d'éloquence sacrée, composés dans la Grande-Bretagne, peuvent excuser Voltaire d'avoir méconnu à ce point l'immense supériorité de Bossuet, de Bourdaloue et de Massillon, quand il laisse hésiter ainsi entre l'Angleterre et la France, ou plutôt quand il semble faire pencher son admiration du côté de tous ces soporifiques prédicateurs anglais, entière-

ment dépourvus d'imagination et d'éloquence, parmi lesquels l'auteur de la Henriade n'aurait su découvrir, comme le créateur de l'Énéide le voyait chez les Athéniens, un Démosthène digne de balancer son estime et surtout de justifier la préférence?

On se demande avec étonnement ce que veut dire un écrivain si justement renommé par son excellent goût, quand il ajoute que les sermons en Angleterre *sont moins compassés*, *moins affectés*, *moins déclamateurs qu'en France?* Est-on *compassé* quand on a de l'ordre, et un plan énoncé par des divisions dans ses discours? Ce serait confondre la méthode d'une marche régulière avec les apprêts d'une composition maniérée. Si l'on adoptait un pareil système oratoire, on devrait trouver au contraire les prédicateurs anglais beaucoup plus *compassés* que les nôtres. Ils ouvrent leurs instructions comme nous par un texte de l'Écriture : nous divisons nos discours en deux et très rarement en trois parties, tandis que les sermons des orateurs les plus célèbres et les plus récents de l'Angleterre, par exemple, Hugues Blair, nous offrent communément quatre, six et jusqu'à huit points, comme les sections scolastiques de la *Somme* de saint Thomas.

Nos grands orateurs, que l'admiration universelle compte avec justice parmi nos plus grands écrivains, sont-ils donc *compassés*, *affectés, déclamateurs?* C'est trahir la gloire de notre nation que de le supposer. Les Anglais ont traité la morale en vers avec beaucoup de génie, d'énergie et de profondeur ; mais la morale attend encore en Angleterre un orateur qui sache l'allier à l'éloquence. Il faudrait pour autoriser l'assertion de Voltaire, *peut-être ont-ils surpassé leurs maîtres*,

il faudrait, dis-je, que les prédicateurs de l'Église anglicane eussent dans quelques sujets, si l'on veut même, dans quelques traits, égalé nos grands modèles de la chaire, ou du moins qu'ils s'en fussent assez rapprochés pour faire balancer la prédilection du goût entre des émules à peu près également dignes de son suffrage. L'admiration qui prétendrait les assimiler à de tels hommes, en les plaçant tous au premier rang, ne serait autorisée à rester indécise dans sa préférence, que dans le cas où l'opinion publique serait en effet partagée sur la prééminence du génie, au milieu d'une imposante rivalité de gloire. Or, est-ce donc à cette incertitude de supériorité que nous réduisent ici les objets de comparaison? Entre Bourdaloue et Massillon la différence de talent oratoire est d'autant plus difficile à fixer, et en quelque sorte d'autant plus arbitraire, qu'elle est à peine d'une ligne; entre les plus célèbres prédicateurs anglais, au contraire, et nos incomparables orateurs sacrés, le bon goût aperçoit toute la distance qu'il y a des premiers essais d'un art au plus haut période de sa perfection : ce n'est pas simplement un point qui les sépare, c'est l'infini.

On peut affirmer en effet, sans la moindre exagération, que tous les sermons anglais réunis sont au-dessous de la collection de Saurin, comme je l'ai déja dit, et qu'ils ne valent même pas le moins beau sermon de Bourdaloue et de Massillon, où l'on trouve un goût et un talent dont aucun de leurs prédicateurs n'approcha jamais. Non, l'éloquence de la chaire ne s'est encore élevée à aucun chef-d'œuvre dans la Grande-Bretagne. Plusieurs des sermons prêchés à Londres sont bien raisonnés, bien prouvés, mais sans mouvement et sans

onction : je n'en connais aucun qui soit vraiment pathétique, aucun qui fasse verser des larmes, aucun qui subjugue et entraîne l'admiration, aucun enfin que le bon goût puisse citer ni comme un modèle de l'art oratoire, ni même comme un bel ouvrage en ce genre. Ce sont généralement des discours froids, frappés d'une sécheresse continue, des dissertations rebutantes et inanimées, sans verve et sans mouvement; des chapitres de morale d'autant moins propres à ravir notre admiration, qu'ils se trouvent très inférieurs sous ce rapport, je ne dirai pas seulement à nos grands orateurs, mais encore à nos simples moralistes, surtout aux *Essais de Morale*, comme aux quatre excellents volumes des *petits Traités Moraux* de Nicole, et aux observations sur *les devoirs des militaires*, qu'on lit dans les opuscules de l'abbé Fleury. C'est enfin du raisonnement et du calcul qu'on ne saurait comparer, en aucune manière, au talent de la haute éloquence. Ils n'ont même à nous opposer, dans cette carrière, aucun génie brut qu'ils puissent vanter comme original et sublime. Le Bridaine, ou, pour faire mieux entendre ma pensée aux littérateurs de la Grande-Bretagne, le Shakspeare de la chaire n'a jamais existé parmi eux. Lorsque l'évêque Burnet avouait que les prédicateurs anglais avaient imité les nôtres, il aurait dû ajouter qu'ils n'en avaient encore tiré que de très faibles copies ; et, en répétant cette confidence orgueilleusement modeste, Voltaire, si souvent malheureux dans ses jugements littéraires, oublie à la fois et toute espèce de justice, et le respect qu'il se doit à lui-même, quand il ajoute qu'*ils nous ont peut-être surpassés*.

M. Hume avoue loyalement que l'Angleterre a fait moins de progrès dans le genre de l'éloquence, que dans les autres parties de la littérature [1]. En effet, quoique cette nation ardente et sérieuse se soit illustrée par des hommes éloquents, à la tête desquels il faut placer Shakspeare et Richardson, elle n'a pas encore produit un seul véritable orateur qui puisse honorer sa patrie en Europe. On trouve quelquefois chez les habitants de cette île célèbre des mouvements oratoires, mais ils ne connaissent point l'art proprement dit de l'éloquence ; et il paraît même qu'ils n'en font pas assez de cas, comme nous le verrons bientôt, pour exciter l'émulation des talents à se signaler dans cette carrière. Un discours préparé ne serait point écouté au parlement. On n'y veut entendre dans les deux chambres que des allocutions improvisées, sinon pour le fond, au moins quant au style, et des discussions solides sans l'apprêt d'aucune diction travaillée. Aussi découvrirez-vous beaucoup plus de vestiges de l'éloquence romaine dans les anciennes diètes de Pologne, que dans toutes les délibérations de Westminster.

Des idées ou des sentiments sublimes peuvent échapper à tout homme passionné. Mais ce n'est jamais l'esprit seul, c'est encore, c'est surtout l'élan rapide et progressif des transports de l'ame [2] ; c'est le talent ravissant de peindre et d'émouvoir avec cette simplicité et ce naturel si propres à faire admirer et aimer le génie de l'orateur ; c'est une élocution noble, soutenue et variée ; c'est un goût pur et saint ; c'est

[1] Traité sur l'Éloquence, chap. VII.

[2] « Pectus est quod disertum facit. » Cic.

enfin la perfection du langage unie à la beauté des pensées et aux charmes de la sensibilité, qui caractérisent ou plutôt achèvent la vraie et belle éloquence.

Le Paysan du Danube ne sera jamais regardé, dans la fable de La Fontaine, comme orateur, quoique son discours soit un modèle de chaleur et de véhémence. Rien n'est plus admirable en ce genre, qu'on peut appeler l'éloquence du trait, que la réponse de Marius fugitif, lorsqu'un licteur armé de son faisceau vint lui ordonner, de la part du préteur romain, de sortir de l'Afrique. Ce grand homme, indigné de se voir méconnu, au dernier terme de l'infortune, par ce magistrat d'une année, sut lui faire sentir toute la bassesse que dévoilait cet insolent abus d'une autorité précaire. Le vainqueur de Jugurtha, des Cimbres et des Teutons, justement persuadé que c'est surtout dans le malheur qu'il est permis de se souvenir de sa gloire, répondit au satellite chargé de lui intimer cet ordre inhumain : *Rapporte à ton maître que tu as vu Caïus Marius banni de son pays, et assis sur les ruines de Carthage* : « comme si, par la comparaison « de ses disgraces personnelles avec la chute du puis- « sant empire des Carthaginois, Marius eût voulu in- « struire le préteur romain de l'instabilité des plus « grandes fortunes [1]. »

Les Anglais peuvent se prévaloir de quelques uns de ces traits mémorables, quoique fort inférieurs à la sublime réponse de Marius. Ainsi, lorsque le parlement de la Grande-Bretagne discutait solennellement

[1] Révolutions romaines de l'abbé Vertot, liv. X.

un bill qui devait interdire aux accusés, en matière criminelle, la faculté de se défendre par le ministère d'un avocat, mylord Halifax, qui s'opposait à cette innovation, entreprit de la combattre ; mais, intimidé par l'assemblée devant laquelle il parlait, il ne put achever une seule phrase. La parole expirait à chaque instant sur ses lèvres, quand tout à coup, faisant un effort extraordinaire sur lui-même, il s'écria : « Vous « voulez donc, messieurs, que les accusés comparais- « sent isolés et sans appui devant vous pour se dé- « fendre ? Mais si votre présence m'intimide au point « de lier ma langue et de me glacer d'effroi, comme « je viens de l'éprouver, concevez maintenant l'im- « pression qu'elle produirait sur des malheureux qui « verraient en vous des juges prêts à les envoyer à « l'échafaud ! » Cette seule observation, plus éloquente sans doute que toutes les raisons qu'aurait pu alléguer mylord Halifax, fit rejeter aussitôt le projet de loi.

Charles Fox, qu'on regardait comme l'un des hommes les plus éloquents de la Grande-Bretagne, faisait, dans une de ses motions au parlement, l'éloge du général Montgomery. Un partisan de la cour l'interrompit en ces termes : « Comment osez-vous louer « un rebelle devant les représentants de la nation ? — « Je ne m'arrêterai point, répliqua Fox, à repousser « l'outrage qu'on fait ici à la mémoire d'un grand « homme. Vous savez tous ce que signifie ce mot de « *rebelle*, dans la bouche de mes adversaires. Si vous « aviez quelques doutes sur le véritable sens de cette « expression, je vous conjurerais de vous souvenir que « c'est à ces prétendues rébellions que nous devons

« notre constitution actuelle, et le droit de siéger dans « cette chambre, pour délibérer sur les intérêts de « notre patrie. »

Les discours prononcés dans les débats du parlement d'Angleterre sont si courts, qu'on ne saurait en citer aucun comme un ouvrage oratoire. Celui où le talent de l'éloquence me semble porté au plus haut degré, fut inspiré à ce même Charles Fox en 1782, dans la chambre des communes, par la capitulation du général Burgoyne, qui venait de se rendre prisonnier de guerre avec son armée aux Américains à Saratoga. « Je m'attendais, dit alors l'éloquent orateur, « à n'entendre ici de la bouche d'un souverain chéri « que des paroles dignes de son cœur. Tout me faisait « croire qu'il aurait le courage de confesser une longue « erreur, au moment où le peuple anglais l'expie si « cruellement. Mais qu'ai-je entendu? Le système que « nous maudissons depuis dix ans, on le reproduit en« core! Nos malheurs, on les nie! nos dangers, on ne « veut pas les voir! Nos affronts, on les supporte avec « une lâcheté flegmatique! Celui qui, ne connaissant « pas le caractère personnel de notre monarque, lui « attribuerait ce discours et n'y verrait pas l'ouvrage « de ses ministres, le prendrait pour un despote in« sensible qui se fait une horrible joie de sacrifier la « vie et la liberté de ses sujets, et se montre encore « altéré de vengeance, quand il ne peut plus espérer « la victoire. L'indignation m'emporte sans doute. « Puis-je la contenir, quand je viens d'entendre un « orateur nous accuser de l'origine et des suites fu« nestes de la guerre d'Amérique, nous qui en avons « toujours désavoué l'exécrable principe, et prédit

« toutes les conséquences? Les discours de l'opposition « sont à vos yeux la source de nos calamités. Eh! mi- « sérables hommes d'État, ne voyez-vous pas que vos « tardives terreurs sont aujourd'hui l'aveu de votre « ineptie? C'était par vos mesures qu'il fallait con- « fondre nos sinistres présages. C'était par vos succès « qu'il fallait humilier nos prévoyances. C'était par la « gloire et par la prospérité de la nation qu'il fallait « étouffer nos chagrins. Vos fautes ont fait la force de « tous nos discours que vous avez méprisés. C'est vous « seuls qui, dans cette chambre, avez doublé le nombre « de nos partisans et de nos amis, et qui, dans la na- « tion, avez rallié à notre opinion tous les généraux « anglais. Graces au ciel, nous avons acquis de vos « théories insensées la puissance de vous arrêter dans « vos funestes mesures. Nous pouvons du moins vous « empêcher aujourd'hui d'envoyer une troisième ar- « mée anglaise aux fourches caudines. Nous pouvons « plus encore, et la pitié ne nous fera pas trahir ce « devoir, nous devons vous poursuivre devant les tri- « bunaux de la justice, faire peser votre responsabi- « lité sur vos têtes, et vouer de grands coupables à « l'échafaud [1]. »

[1] La réponse de la cour à cette philippique fut la démission immédiate de tous les ministres, que le gouvernement est toujours obligé de sacrifier à l'opinion publique, dès qu'ils perdent la majorité dans la chambre des communes. On regrette qu'un homme doué d'un pareil talent n'ait composé aucun ouvrage dont l'étendue pût en développer toutes les richesses. On doit regretter surtout, en voyant tant de trésors s'engloutir annuellement dans le gouffre immense des papiers publics qui ne passeront point à la postérité, on doit, dis-je, regretter sans cesse qu'aucun grand écrivain de cette illustre nation n'ait encore publié l'histoire littéraire de la Grande-Bretagne, dans tous ses rapports avec l'esprit humain. Un si beau sujet immortaliserait l'au-

Voilà des élans! voilà même des mouvements qui décèlent les essors de l'éloquence! Cet accent du patriotisme, cette verve du raisonnement, rappellent la logique ardente et serrée de Démosthène. Mais une idée sublime ne forme pas un discours. Un beau trait isolé ne constitue point le talent oratoire; et c'est jusqu'à présent à ces éclairs ou à ces mouvemements instantanés, que se borne l'éloquence des Anglais.

Insulaires fameux! je cherche un orateur, un véritable orateur parmi vos ministres du culte, vos écrivains, vos membres du parlement les plus célèbres dans la carrière de l'éloquence politique. Or, soit dit sans offenser votre génie et surtout sans oublier votre gloire, je n'en trouve aucun digne de ce nom. *Ce n'est point le génie, c'est le génie oratoire qui vous manque*[1], vous dirai-je, comme autrefois Cicéron à quelques uns de ses contemporains qui osaient se croire ses rivaux. Le genre humain doit une reconnaissance immortelle à vos découvertes dans les sciences, et une admiration profonde à quelques ouvrages qui vous placent avec honneur parmi les plus illustres nations littéraires; mais que votre orgueil ne s'irrite point, si nous contestons hautement la prééminence à vos orateurs. L'éloquence en prose, la compagne ordinaire de la liberté, la grande éloquence des discours solennels, est encore étrangère à vos contrées. Gardez-vous d'affecter un faux et barbare mépris pour les dons étrangers à votre goût, et que vous a peut-être refusés la nature.

teur qui le traiterait avec autant de lumière que de goût et d'impartialité.

[1] « Illis non ingenium, sed oratorium ingenium defuit. » Brutus, 110.

Si les préventions de la rivalité aveuglent assez votre jugement pour vous empêcher de confronter avec impartialité les hommes les plus signalés à Londres et à Paris dans cette lice, élevez-vous au-dessus des régions de l'envie, tournez vos regards vers les chefs-d'œuvre oratoires de l'antiquité : voilà nos premiers maîtres ! voilà nos communs modèles, que nos deux nations admirent également ! Jugez-vous et jugez-nous. La comparaison est décisive : les degrés de rapprochements sont faciles à mesurer. Montrez-vous donc, si vous le pouvez, les émules de ces grands hommes, au lieu de méconnaître leurs successeurs. Il est temps de prouver au monde littéraire, qu'à l'exemple de la Grèce et de Rome, vous voulez ajouter à la gloire des belles actions, la gloire peut-être encore plus rare de savoir dignement les célébrer.

Hâtons-nous de rentrer et de nous renfermer dans la carrière de l'éloquence sacrée, pour en découvrir, s'il est possible, quelques beaux monuments parmi les ministres de l'Église anglicane. Ce n'est point en orateurs, c'est en froids moralistes qu'ils enseignent la religion au peuple. La tribune évangélique, après avoir été longtemps pour eux une chaire de controverse, est devenue une école de morale presque exclusivement destinée à enseigner les devoirs de la vie civile, et d'où les dissertations et l'argumentation bannissent les tableaux et les mouvements oratoires. Voici quel est le plus riche répertoire de leurs productions dans le ministère de la parole.

Robert Boyle, également recommandable par ses études philosophiques et par son attachement à la religion, témoin du penchant vers l'impiété répandu en

Angleterre, dit-il dans l'acte de donation, *par la liberté de la presse, la licence des guerres civiles et les sectes nées de l'anarchie*, fonda un prix annuel de cinquante livres sterling, pour encourager la défense du christianisme contre les infidèles et les incrédules. Cette récompense n'est point disputée dans un concours : elle est même assignée, non pas à un orateur, mais à un théologien chargé de prêcher, durant le cours d'une année, huit sermons apologétiques en faveur de la religion, dans l'église de Londres qui lui sera désignée par l'exécuteur testamentaire du fondateur. Le célèbre Bentley ouvrit le premier cette carrière, où il fut suivi par les évêques et par les docteurs les plus renommés de la Grande-Bretagne, tels que Kidder, Williams, Gastrell, Blachhal, Harris, Stanhope, les deux Clarke, Whiston, Derham, etc.

La réunion de ces ouvrages, connue sous le nom de *Discours pour la fondation de Boyle*, devint bientôt très volumineuse, puisqu'elle devait fournir huit cents dissertations dans chaque siècle. Le docteur Gilbert Burnet en fut l'abréviateur, et publia six volumes de ce recueil, traduit en français sous le titre de *Défense de la religion naturelle et révélée*. C'est une espèce d'abrégé justement et généralement estimé, où l'on trouve la réfutation de l'athéisme, et du déisme qui, selon les preuves de l'auteur, devrait conduire à l'athéisme un raisonneur véritablement conséquent, la démonstration du terme fixé à la religion juive, l'apologie de la révélation, l'origine et les causes de l'incrédulité, les preuves de la religion chrétienne, l'accomplissement des prophéties, les limites de la liberté de penser, etc., etc.

Tous ces discours ont été prononcés dans les chaires de Londres. On y découvre une érudition vaste et solide, des raisonnements pleins de force et des recherches épurées par un excellent esprit de critique. Mais c'est la forme, le style et la sécheresse d'un traité de jurisprudence, où la religion chrétienne, devenue la matière d'une discussion contentieuse, est défendue selon toutes les règles du barreau ; c'est un recueil de dissertations savantes que très peu d'auditeurs seraient à portée d'entendre et surtout de suivre au débit ; ce sont des cours exacts de philosophie sacrée, de théologie dogmatique et de chronologie. Mais je n'aperçois aucune lueur d'éloquence dans cet amas de paragraphes ou de corollaires dont la marche est purement scolastique.

Les auteurs de ces traités, si mal à propos intitulés *Discours*, n'ont jamais songé à se montrer éloquents. On aurait même été scandalisé à Londres d'une pareille mondanité dans un ministre de l'Évangile. « Dans ces extraits ou abrégés, dit l'avertissement « placé à la tête de cette compilation, on ne doit s'at- « tendre à trouver ni des exordes, ni des applications, « ni des figures de rhétorique, ni tous ces autres or- « nements que l'on croit essentiels à la chaire. En « général, les prédicateurs anglais négligent assez tout « cela, parcequ'ils n'ont d'autre but que d'expliquer « les mots ou les choses de la sainte Écriture, et que « *les peuples de la Grande-Bretagne seraient même* « *très peu édifiés d'un discours où l'on ne chercherait* « *à placer que de l'esprit et que de l'éloquence.* »

Cette dernière phrase ne me semble pas rendre exactement la véritable pensée, ou du moins toute la

pensée de l'auteur. Les Anglais auraient toute raison d'être *peu édifiés d'un discours de ce genre, où l'on ne chercherait à placer que de l'esprit et que de l'éloquence.* Certes, notre zèle et notre goût ne se montreraient pas plus indulgents envers des prétentions si étranges en chaire, quand elles y deviennent exclusives. Mais ces rigoristes insulaires vont beaucoup plus loin. *Un sermon anglais*, dit le docteur Blair[1], *est une suite de raisonnements instructifs et sans chaleur : un sermon français passerait chez nous pour un discours fleuri, souvent même pour* LA HARANGUE D'UN ENTHOUSIASTE. Je ne sais si je me trompe en supposant que dans les préventions des Anglais contre le genre oratoire, les deux mots *enthousiasme* et *délire* sont à peu près synonymes. Quoi qu'il en soit, les habitants de la Grande-Bretagne n'aiment à entendre, du moins en chaire, que des raisonnements très secs ; et ils seraient scandalisés d'une éloquence plus animée, à laquelle, au reste, leurs prédicateurs, dignes d'inspirer et de partager un pareil goût, ne les ont certainement pas accoutumés. Nous sommes heureusement en France un peu moins scrupuleux, sans être moins délicats, et surtout sans être moins solides.

En effet, quoique les Anglais aient composé de beaux ouvrages pour la défense de l'Évangile, spécialement le chef-d'œuvre dans lequel Ditton, beaucoup trop enclin au néologisme, démontre la certitude de la religion chrétienne par le seul fait de la résurrection de Jésus-Christ, ils n'ont encore dans cette carrière aucun écrivain qu'on puisse comparer à

[1] Cours de rhétorique, leçon vingt-neuvième.

Bossuet ou à Pascal, et qui même, à l'exception de Clarke peut-être, égale nos apologistes plus récents du christianisme, tels qu'Abadie, Houteville, Bergier, Guénée, etc. Graces à l'institution dont je parle, et dont on regrette de n'avoir vu paraître aucune continuation depuis les six premiers volumes de l'abrégé de Burnet, le ministère seul de la chaire a semblé leur donner, jusqu'à nos jours, quelque avantage sur nous, sous cet unique rapport des prédications, pour ainsi dire, polémiques ; et encore n'était-ce nullement par une véritable supériorité de génie, mais tout au plus par l'ensemble des matières. Ce triomphe apparent va même leur être enlevé. On peut affirmer, avec une évidence incontestable de fait, qu'en ce genre apologétique, où nous possédions déja plusieurs discours convaincants et sublimes, auxquels les prédicateurs de Londres n'ont rien à comparer, tels, par exemple, qu'un des plus beaux chefs-d'œuvre de Massillon sur la divinité de Jésus-Christ, pour la fête de la Circoncision, mais genre dans lequel une série plus complète de preuves semblait néanmoins laisser aux Anglais je ne sais quelle prééminence restreinte à cette seule espèce de dissertations débitées en chaire, il s'élève aujourd'hui sous nos yeux un monument qui doit effacer toute la collection de Boyle.

Les conférences annuelles de M. l'abbé Frayssinous sur les mêmes matières déja discutées dans les prédications dogmatiques dont nous sommes redevables à la fondation de Londres, sont en effet incomparablement mieux adaptées à l'état présent de notre controverse avec les incrédules, par leur extension progressive à toutes les objections renouvelées ou inven-

tées dans le dix-huitième siècle. Elles ont encore sur le recueil du prix de Boyle un autre avantage incontestable sous tous les rapports du talent. Le fruit de cette institution si heureusement perfectionnée à Paris, se manifeste par le concours immense qu'elle attire dans l'église de Saint-Sulpice. Notre nouvel apologiste de la religion, toujours clair, malgré les abstractions de la métaphysique, la profondeur de l'érudition et l'enchaînement serré de la dialectique, y déploie, avec autant de mesure que de succès, tous les mouvements oratoires qui s'allient naturellement aux sujets qu'il traite. Un pareil mélange de raisonnement et d'éloquence soutient l'attention, ranime l'intérêt, et contribue puissamment au triomphe de la vérité, non-seulement sans ralentir, mais encore en augmentant la force et par là même l'effet des preuves, qu'il rend beaucoup plus sensibles.

On suppose communément que l'enseignement public de la religion a toujours été étranger dans la Grande-Bretagne aux mystères de la foi : c'est au contraire le pays de l'Europe où les prédicateurs ont autrefois le plus souvent dirigé leurs instructions vers les objets dogmatiques. Mais ils ont changé de matière dans ces derniers temps, et le plus grand nombre des ministres anglicans ne traite guère aujourd'hui que des sujets moraux ou même presque entièrement philosophiques.

C'est donc aux compositions de ce genre que je borne mon examen. Je ne parlerai point des prédications volumineuses de Boise, mort en 1728, père du poëte de ce nom ; elles ne sont que des compilations très peu connues et absolument indignes de l'être.

Je ne m'arrêterai pas non plus aux sermons de Clarke, si justement célèbre par sa métaphysique, et qui, selon le témoignage de Voltaire, *semble avoir eu avec Locke les clefs du monde intellectuel.* Mais *si nous le considérons comme orateur*, dit le docteur Blair, *il lui manque l'art d'intéresser et de toucher le cœur; il montre à l'homme son devoir, il ne l'excite jamais à le remplir : il le traite comme une pure intelligence, sans imagination et sans passions*[1]. Les discours, c'est-à-dire les prônes de ce fameux curé de Saint-James, sont raisonnés avec force et méditées avec profondeur, mais entièrement dénués des traits et des mouvements sans lesquels aucune prédication ne peut avoir ni chaleur ni éloquence. On exalte beaucoup l'éloquence de Tillotson, archevêque de Cantorbéry : j'ai lu ses sermons avec la plus sincère impartialité. Malgré l'imposante réputation qu'on lui fait sur parole, je n'en dirai cependant pas avec moins de franchise ce que je pense des ouvrages de ce prélat, qu'on regarde assez généralement comme le premier orateur de l'Angleterre.

LXIV. De Tillotson.

Lui déférer un pareil titre, c'est trop peu dire encore au gré de ses admirateurs, qui n'ont pas rougi de l'élever au-dessus de nos plus grands orateurs modernes. Tillotson, mort en 1694, eut pour contemporains tous les grands hommes qui signalèrent en France l'éloquence sacrée dans le dix-septième siècle. Voltaire, dont l'excellent goût n'aurait pu soutenir la

1 Cours de rhétorique, leçon vingt-neuvième.

lecture suivie d'un volume, ni même d'un seul discours composé par cet archevêque, dépourvu de tous les dons du génie, et plus encore de tous les attraits du style, n'en appelle pourtant pas moins Tillotson *le plus sage et le plus éloquent prédicateur de l'Europe*[1]. On ne conçoit pas qu'un Français, qui avait lu nos chefs-d'œuvre en ce genre, qu'un écrivain du premier ordre, que Voltaire enfin ait porté jusqu'à cet excès l'indulgence en faveur d'un verbiageur barbare, l'injustice envers nos plus grands orateurs, et enfin l'oubli du respect qu'il devait à son propre jugement. J'ai voulu m'expliquer à moi-même une si étrange admiration, en l'attribuant uniquement à son enthousiasme pour la tolérance, quelquefois beaucoup trop peu tolérant. Mais, si l'on bornait à cette seule considération le parallèle de Tillotson avec nos orateurs, en attendant que je rapporte dans un instant les preuves de la fureur et du délire qui dégradent sa détestable éloquence, j'oserais demander si on le croit plus irréprochable à cet égard que Massillon, dont la collection six fois plus volumineuse ne renferme pas un seul discours, une seule phrase, une seule expression où l'on aperçoive la moindre teinte de fanatisme?

Tillotson écrit avec une basse prolixité, qui, loin d'être déguisée dans la traduction française, devient au contraire plus frappante par la diffusion d'un traducteur tel que Barbeyrac, qui n'eut jamais ni élévation, ni couleur, ni précision, ni élégance; mais, en avouant tous les défauts de cette version, le fond

[1] Œuvres de Voltaire, tome XXX, page 291, édition de Beaumarchais.

des sermons de l'archevêque de Cantorbéry n'en reste pas moins à une distance infinie des ouvrages de Massillon et de Bourdaloue. Tillotson est beaucoup plus théologien que moraliste ; il ne traite guère que des sujets de controverse ; il n'emploie que la formule languissante du syllogisme dans ses dissertations glacées et régulièrement didactiques ; il ne connaît qu'une méthode sèche et monotone. On ne découvre point de mouvements oratoires dans ses prétendus discours, point de grandes idées, point d'onction, point de traits sublimes. Ordinairement il forme une division particulière de tous ses paragraphes ; de sorte qu'on trouve trente ou quarante sous-divisions dans chacun de ses sermons. Ses détails sont arides, subtils, et le plus souvent ils manquent de noblesse. Quant au style, objet d'une si décisive importance pour la gloire d'un orateur, non-seulement Tillotson n'est point compris dans la liste des grands écrivains, mais c'est précisément sa malheureuse manière d'écrire qui lui fait le plus de tort dans l'opinion des meilleurs critiques anglais, seuls juges compétents de son mérite en ce genre. Voici l'idée que nous en donne le docteur Hugues Blair, littérateur et prédicateur célèbre, dans son *Cours de rhétorique*, leçon XXIX, *de l'éloquence de la chaire*, tome III, page 41, traduction de M. Prevost : « L'archevêque Tillotson a une ma-
« nière plus libre et plus animée que Clarke. Mais on
« ne peut pas sans doute le considérer comme un
« orateur parfait ; sa composition est trop lâche et trop
« négligée, *son style trop faible, souvent même trop*
« *plat*, pour mériter un si beau titre. » Enfin Tillotson est tellement étranger à l'art de l'éloquence, qu'il

ne fait presque jamais ni exorde ni péroraison. Est-ce donc là un orateur qu'on puisse préférer hautement, ou même opposer avec quelque pudeur à nos incomparables prédicateurs français ?

Mais ne nous bornons point à des critiques vagues, et hâtons-nous de les motiver. Dans son sermon sur *les préjugés contre la religion,* l'archevêque de Cantorbéry[1] se fait une objection tirée de la contrariété habituelle que l'homme trouve entre ses devoirs et ses penchants ; et cette objection, il la copie de la tragédie de *Mustapha*, par Fulke Lord Brooke, dont il rapporte en chaire une longue tirade de vers. Une pareille citation est-elle digne de la religieuse majesté d'un temple ? « Les passions, ajoute-t-il, sont une es-« pèce de glu qui nous attache aux choses basses et « terrestres[2]. A peine peut-on passer dans les rues, « j'en parle par expérience, sans que les oreilles « soient frappées de jurements et d'imprécations hor-« ribles, qui suffiraient pour perdre une nation, « quand elle ne serait coupable devant Dieu que de « ce crime : et ce ne sont pas seulement les laquais « qui vomissent de tels discours blasphématoires ; ils « sortent aussi de la bouche des maîtres[3]. » Ailleurs, pour prouver qu'on est obligé de croire les mystères de la religion, quoique l'on ne puisse jamais les comprendre, Tillotson s'exprime ainsi[4] : « On mange, on « boit tous les jours, bien que personne, à mon avis, « ne puisse démontrer que son boulanger, son bras-

[1] Tome IV, page 35.
[2] Tome I, page 168.
[3] Tome I, page 175.
[4] Tome I, page 102.

« seur et son cuisinier n'ont pas mis du poison dans « le pain, dans la bière ou dans la viande. » Voilà les raisonnements, voilà le style d'un orateur que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* ne craint pas d'appeler *le plus sage et le plus éloquent prédicateur de l'Europe!*

C'était ainsi que Tillotson exerçait le ministère de la parole, dans la patrie des Dryden, des Addison, des Waller, et auparavant des Bacon et des Milton, en présence de ce même Charles II, qui avait souvent admiré dans sa première jeunesse nos plus illustres prédicateurs français. O Louis XIV! qu'aurais-tu donc pensé si les ministres de la parole sainte avaient fait entendre un pareil langage au milieu de ta cour? Quelle eût été ta surprise si ton oreille, accoutumée aux accents majestueux de Bossuet, au ton noble et touchant de Bourdaloue, à l'onction et à l'harmonie enchanteresse de Massillon, eût été frappée tout à coup de cette élocution grossière et barbare! Avec quelle confusion soudaine, avec quels tristes et longs regards n'aurais-tu pas averti leur ministère de ne point te faire ainsi rougir en public de ta nation! Mais tu eus le bonheur et la gloire d'élever tous les beaux-arts à la hauteur de ton ame et de ton caractère: sous tes heureux auspices, tous les genres de talents marchèrent ensemble vers la perfection. Tu sus principalement apprécier avec goût et multiplier par ta munificence des orateurs dignes de parler au nom de l'Éternel; et l'éloquence de ton grand siècle ne sera jamais surpassée!

Tillotson n'écrit pas avec plus de modération que de noblesse. A chaque page de ses discours, on aper-

çoit le fanatisme qui mendie une honteuse popularité. En terminant son sermon sur *l'amour du prochain*, il en fait une espèce de récapitulation pour appliquer la morale de son sujet à l'Église romaine. Qui ne croirait qu'une matière si touchante va lui inspirer des sentiments tendres et même généreux? Voici pourtant ce que le charitable énergumène conclut, après avoir prouvé longuement à ses auditeurs la nécessité d'aimer tous les hommes[1] : « Toutes les « fois que nous parlons de la charité, et de l'obliga- « tion de s'aimer les uns les autres, nous ne saurions « nous empêcher de penser à l'Église romaine ; mais « elle doit se présenter à notre esprit particulièrement « aujourd'hui, qu'elle vient de nous découvrir tout « fraîchement, et d'une manière authentique, les « sentiments où elle est à notre égard, par le complot « charitable qu'elle tramait contre nous (*prétendue « conspiration des poudres en* 1678), complot qui est « tel qu'il doit faire bourdonner les oreilles de tous « ceux qui l'entendront raconter, décrier éternelle- « ment le papisme, et le faire regarder avec horreur « et exécration jusqu'à la fin du monde. » Quel style! quels sentiments! quelle charité! quelle logique! et quelle bonne foi!

Et ne croyez pas qu'employant ici l'artifice ordinaire des critiques, je cherche dans les sermons de l'archevêque de Cantorbéry quelques morceaux négligés, pour le juger uniquement d'après ses distractions ou ses fautes. J'ai lu la collection entière de ses discours; j'en ai extrait un cahier de citations du même

[1] Tome III, page 52.

style. Il ne m'en coûterait plus que la peine de les transcrire, si je ne craignais de fatiguer autant le lecteur que j'ai été dégoûté moi-même de ces platitudes révoltantes auxquelles il est impossible que le vrai talent descende jamais, et si les passages que j'ai rapportés ne suffisaient pas pour fixer irrévocablement l'opinion de quiconque n'est pas absolument étranger au bon goût. L'éclatante supériorité de nos orateurs sacrés a élevé la chaire parmi nous à un si haut degré de perfection et de gloire, qu'une si vulgaire médiocrité ne saurait plus se faire remarquer dans cette carrière. Tillotson y montre une manière encore plus didactique, plus froide et plus monotone que Clarke, son modèle et son maître : il est totalement dépourvu, comme le curé de Saint-James, de mouvement, d'ame et d'onction, et il reste fort au-dessous de lui pour la force des preuves, le choix des sujets et le mérite de la méthode.

LXV. De quelques autres orateurs anglais.

J'aurais trop d'avantage si je voulais traduire au tribunal du public le talent de Barrow, autre sermonnaire que les Anglais estiment, ou du moins qu'ils vantent, quoiqu'il soit, de leur propre aveu, très inférieur à Tillotson. Je ne connais pas les sermons d'Young, qui n'ont point été traduits dans notre langue. On doit y trouver sans doute quelques teintes de cette poésie lugubre, de ces sentiments profonds, et même de ces idées bizarres que le mélancolique pasteur de Welwin recueillait dans ses compositions nocturnes ; mais Young ne me paraît point avoir une imagination assez souple et assez variée pour l'éloquence

de la chaire. Si ses tristes sermons ressemblaient à ses *Nuits*, l'orateur somnambule devait souvent pleurer seul durant le soliloque lamentable de ses discours, sans jamais faire verser une larme à ses auditeurs, par cette monotone et tendue continuité d'efforts qui, en gênant sans cesse l'aisance de l'abandon oratoire, détruisent toute espèce de pathétique.

Les prédicateurs de Charles II, qui vinrent entendre Bourdaloue à Paris, ne l'ont donc guère imité; et aujourd'hui même que les sermons de ce grand homme sont répandus dans toute l'Europe, la révolution universelle qu'ils devaient produire, et qu'ils ont en effet amenée dans l'éloquence chrétienne, ne s'est pas encore opérée chez les Anglais. L'évêque de Worcester prêcha, en 1752, un sermon sur l'*inoculation de la petite vérole*, lequel a été souvent imprimé à Londres, et qu'on a traduit ensuite en France. On prétend que ce discours détermina la charité publique à doter un hôpital en faveur des inoculés. Si l'évêque de Worcester a partagé en effet cette espèce encore unique de gloire avec saint Vincent de Paul, il faut avouer que son éloquence ne pouvait ni obtenir un plus beau triomphe, ni moins le mériter. Ce sermon est une dissertation curieuse sans doute, et très neuve en chaire pour son objet; mais le prélat qui l'a prononcé ne sera jamais élevé au rang des orateurs. Entièrement privé de verve et de sensibilité, il s'égare dans des calculs abstraits sur la population, dans des détails ignobles sur la fièvre secondaire; et après avoir épuisé toutes ces théories, plus convenables à une école de médecine qu'à la chaire évangélique, il cite les témoignages des sieurs Ranby, Nawkins et Middleton, chirurgiens

de Londres, dont il parle avec autant de vénération que des Pères de l'Église.

LXVI. Des sermons de Hugues Blair.

Le plus récent des prédicateurs anglais est le docteur Hugues Blair, ministre de la cathédrale et professeur de belles-lettres dans l'université d'Édimbourg, mort à la fin de l'année 1800. Ses sermons, misérablement traduits d'abord par un ministre protestant de nos provinces méridionales, ont été reproduits ensuite en français par l'abbé de Tressan, avec plus de noblesse et d'élégance, mais aussi, selon le proverbe italien, avec cette *traîtresse*[1] timidité d'expression que l'incohérence même des locutions anglaises ne saurait excuser entièrement dans une traduction oratoire, toutes les fois que le goût peut en écarter l'abus, sans trop en affaiblir l'énergie. Un si craintif et inofficieux interprète n'obtiendra certainement point à Londres, comme Letourneur dans sa réduction des *Nuits* d'Young, le singulier succès de voir la version française préférée à l'original composé dans la langue de Pope et d'Addison.

Blair ne se proposa jamais d'offrir à ses auditeurs un cours complet d'instructions religieuses. Cette belle méthode de nos orateurs sacrés est absolument étrangère à son talent. La religion n'est que l'accessoire de ses discours, dont le principal ou plutôt l'unique objet est une morale philosophique, purement humaine, et dès lors une théorie arbitraire plutôt qu'une loi. Son zèle se borne presque exclusivement

[1] « Traduttore, traditore. »

aux vertus sociales, privées et domestiques. Il prêche ou plutôt il disserte sur *la douceur*, sur *les devoirs de la jeunesse et de la vieillesse*, sur *les avantages de l'ordre*, sur *le gouvernement du cœur*, sur *l'amour des louanges*, sur *la candeur*, sur *les avantages que l'on trouve à visiter la maison de deuil*, sur *la sensibilité*, sur *l'honneur*, sur *la fermeté*, sur *la création du monde*, sur *l'ennui de la vie*, sur *les excès du luxe*, sur *la curiosité*, sur *les modes*, sur *l'amitié*, sur *la tranquillité de l'esprit*, *etc.*, *etc.* Mais il ne traite que très rarement, ou plutôt on oserait presque dire qu'il ne traite jamais aucun des préceptes de la morale évangélique, aucun des grands intérêts de l'éternité, aucun des véritables sujets de la chaire. C'est de nos prédicateurs du dernier siècle, et non pas de nos modèles classiques dans cette carrière, que les Anglais ont emprunté cette innovation aussi funeste au ministère sacré qu'à l'éloquence elle-même.

Le docteur Blair, considéré comme écrivain, ne manquait assurément ni d'esprit ni de goût : on le cite avec raison parmi les littérateurs les plus distingués de la Grande-Bretagne. Son Cours de rhétorique a la même étendue et montre beaucoup plus de talent que ses sermons. Ses discours, très bien accueillis quand il les débitait en chaire, ont eu plus de vogue encore lorsqu'ils ont été rendus publics. L'abbé de Tressan nous apprend que le succès en a déja été rapidement consacré par *vingt-deux éditions consécutives*. Ce recueil, composé de cinq volumes, peut nous donner par conséquent la véritable mesure actuelle de l'éloquence sacrée en Angleterre.

Or, j'ose le dire hautement, règle générale : où l'on

ne trouve point de verve et d'inspiration, il ne peut jamais y avoir ni poésie ni éloquence. Blair ne connaît et ne fait admirer à ses lecteurs aucun élan d'imagination, aucun épanchement de sensibilité. Blair n'est donc pas un orateur. Si vous le voulez juger simplement comme moraliste, il est manifestement inférieur aux *Essais de morale* de Bacon, auquel l'Angleterre ne contestera pas sans doute la plus imposante supériorité sur un tel rival; de ce même Bacon dont *le style*, selon le jugement de David Hume, *est néanmoins peu naturel, tendu, amené de loin, et semble avoir ouvert le chemin à ces comparaisons pointues, à ces longues allégories qui signalent les auteurs anglais*[1].

L'élocution de Blair est à la fois ambitieuse et décolorée; et son style faible, mais, j'en conviens, exempt de mauvais goût, languit tristement sans mouvement et sans vie. Il est trop souvent, je le répète à regret, il est presque toujours hors de la sphère des devoirs religieux dans la chaire chrétienne : il s'adresse uniquement à l'esprit, il ne converse jamais avec son auditeur. Que dis-je? il n'existe pour lui aucun auditeur dans ses abstractions, où il ne se montre qu'un spéculateur de morale, et non pas un apôtre de la religion. C'est un éternel et froid dissertateur, qui récite un chapitre de réflexions dont l'ensemble n'offre jamais rien de saillant, rien de pieux, rien de tendre, rien de neuf, rien de touchant, et, s'il m'est permis de le dire, qu'on trouve ordinairement écrites avec la plus assoupissante sécheresse. Chacune de ses instruc-

[1] Histoire de la maison Stuart.

tions ne me paraît guère qu'un traité inanimé, plus ou moins métaphysique, au lieu d'acquérir l'intérêt progressif d'une composition, ou, comme a bien mieux dit et fait Cicéron, d'une véritable *action* oratoire. C'est de la raison, de la logique, du goût, quelquefois même, si l'on veut, un ingénieux monologue : ce n'est pas du talent, c'est bien moins encore de l'éloquence. Toutes ses pensées, méthodiques et suivies, il est vrai, mais communes et languissantes, ne remuent jamais mon imagination, ma conscience, ma sensibilité. Il n'attache même mon esprit par aucun trait frappant. Son livre, je l'avoue à ma honte, si ce n'est pas à la sienne, me tombe souvent des mains, en cessant d'intéresser et de soutenir mon attention ; et, quelque attrait qu'on puisse avoir pour les productions de la chaire, il en coûte beaucoup d'efforts, *je le sais*, pour surmonter l'ennui de le lire de suite. Il serait aisé, en transcrivant un grand nombre de passages de ses discours, de les analyser dans un volume de critiques détaillées qui n'admettraient aucune réplique, s'il était nécessaire de motiver toutes ces assertions. Si Blair est bien véritablement le premier orateur sacré de l'Angleterre, c'est donc tant pis pour elle : il ne sera jamais admis dans la seconde classe de nos prédicateurs français ; et même parmi les protestants, il me paraît sous tous les rapports à une très grande distance de Saurin.

Vous chercheriez donc vainement dans les sermons beaucoup trop prônés de Blair, cette éloquence qui s'adapte si heureusement au ministère sacré de la parole, et dont la religion nous offre comme de parfaits modèles, dès l'origine du christianisme, les instruc-

tions, les paraboles et les récits de l'Évangile, ainsi que les prédications sublimes de saint Paul dans les *Actes des apôtres*. Le ministre d'Édimbourg ne parle jamais en chaire ni à Dieu, ni à la conscience, ni au cœur de ses auditeurs, ni surtout au sien propre. Il ne connaît nullement ces prières touchantes, ces dialogues intimes avec soi-même, ces apostrophes dramatiques, dont Massillon a su faire les sources les plus fécondes et les ressorts les plus puissants d'éloquence.

En rapprochant d'un si grand modèle le prédicateur le plus vanté de la Grande-Bretagne, je veux développer à la fois mon admiration et mes regrets. Les égards dus au mérite et à la réputation de Blair m'obligent d'approfondir le vrai caractère de ces derniers reproches que je viens d'articuler, et auxquels un simple énoncé pourrait donner une apparence de déclamation. Je vais donc expliquer entièrement ma pensée, justifier par des exemples tirés de Massillon ces mêmes éloges qu'il mérite éminemment, et qu'on ne saurait étendre avec vérité à aucun prédicateur anglais.

Voici comment, dans la seconde partie de son sermon sur *les délais de la conversion*, pour le troisième dimanche de l'avent, l'éloquent évêque de Clermont fait parler le pécheur qui refuse d'employer sa jeunesse à mériter la possession éternelle du souverain bien. Massillon le met en scène avec son juge suprême : il lui révèle et lui retrace toutes ses plus secrètes pensées : il lui développe la logique honteuse et révoltante de son propre cœur, en l'accablant de la plus sanglante ironie, au moment où il le fait parler lui-même à Dieu en ces termes : « Vous ne réservez donc

« à votre Dieu que les restes et le rebut de vos pas-
« sions et de votre vie? C'est comme si vous lui di-
« siez : Seigneur! tant que je serai propre au monde
« et aux plaisirs, n'attendez pas que je revienne à
« vous et que je vous cherche : tant que le monde vou-
« dra de moi, je ne saurais me résoudre à vouloir de
« vous; quand il commencera à m'oublier, à m'é-
« chapper, je me tournerai vers le ciel; je vous dirai :
« Me voici; je vous prierai d'accepter un cœur que le
« monde rejettera, et qui sera même triste de la dure
« nécessité où il se trouvera réduit de se donner à
« vous. Mais jusque-là, n'attendez de moi qu'une in-
« différence entière et un oubli parfait : au fond, vous
« n'êtes bon à servir, que lorsqu'on n'est plus soi-
« même bon à rien : on est sûr du moins qu'on vous
« trouve toujours; tous les temps vous sont égaux;
« mais le monde, après une certaine saison de la vie,
« on n'y est plus propre; il faut donc se hâter d'en
« jouir avant qu'il nous échappe, et tandis qu'il en
« est encore temps. Ame indigne de confesser jamais
« les miséricordes d'un Dieu que vous traitez avec
« tant d'outrage! eh! croyez-vous qu'alors il acceptera
« des hommages si forcés et si honteux à sa gloire,
« lui qui ne veut que des sacrifices volontaires, lui
« qui n'a pas besoin de l'homme, et qui lui fait grace
« lors même qu'il accepte ses vœux les plus purs et
« ses affections les plus sincères? »

Après avoir admiré ce dialogue du pécheur avec Dieu, dont Blair ne fournit assurément aucun exemple, voulez-vous voir de quelle manière éloquente Massillon sait faire converser l'homme avec lui-même? jetez les yeux sur la fin de la première partie de son

sermon trop peu cité sur *la conception de la sainte Vierge*, où il observe éloquemment, pour enhardir le courage apostolique de son ministère, que *les grands de Jérusalem trouvaient de l'ambition dans les larmes et les prédications de Jérémie.* Voyez comment Louis XIV y est peint avec autant de vérité que de mesure sous les traits de David; jugez combien il était facile à ce prince de se reconnaître dans une si frappante allégorie, et à quel point son cœur devait être profondément ému, en retrouvant dans les paroles de Massillon le même langage que lui faisait entendre en secret sa conscience. « S'il vous est permis, dit-il, de « jeter quelques regards sur ce naturel heureux que « vous avez reçu en naissant, c'est pour vous confon- « dre devant Dieu d'y avoir trouvé une distinction « malheureuse dans la science et dans les succès des « passions. Qui suis-je donc, ô mon Dieu! pour vou- « loir chercher dans mon cœur les raisons de vos mi- « séricordes? Un infortuné que vos dons ont rendu « plus coupable; un pécheur qui ai trouvé dans vos « bienfaits mêmes la source de mes misères; un « monstre d'ingratitude qui ai pris plaisir d'allier tout « ce qu'un naturel heureux peut donner de favorable « pour la vertu, avec tout ce qu'une volonté corrom- « pue peut inspirer de plus extrême pour le vice... « David, après les rigueurs de sa pénitence et les lar- « mes de ses cantiques, ne voyait encore en lui que le « violateur du lit nuptial. Son péché, depuis longtemps « expié, reparaissait sans cesse à ses yeux comme une « ombre importune; et ni l'éclat du trône, ni la « prospérité de son règne, ni son zèle pour la majesté « du culte, ni les louanges mêmes des prophètes qui

« semblaient avoir oublié sa faute, pour ne se souvenir
« que de tant de saintes actions qui l'avaient depuis
« réparée, n'en avaient pu effacer le souvenir de son
« esprit et de son cœur : *Et peccatum meum contra
« me est semper.* O Dieu ! disait sans cesse ce roi pé-
« nitent, quand je rappelle en votre présence la mul-
« titude de mes iniquités, les graces dont vous m'avez
« toujours favorisé, lors même que je violais votre loi
« sainte avec plus d'ingratitude et de scandale ; mon
« cœur se trouble, ma confiance m'abandonne, mes
« yeux ne voient plus avec plaisir tout cet éclat et toute
« cette grandeur qui m'environnent : *Cor meum con-
« turbatum est, dereliquit me virtus mea, et lumen
« oculorum meorum, et ipsum non est mecum.* Oui,
« Seigneur, tous les plaisirs de la royauté ne sauraient
« plus égayer ce fond de tristesse, que la douleur de
« vous avoir offensé laisse dans mon ame : *afflictus
« sum.* Toute la gloire de mon règne ne pourrait rem-
« placer l'humiliation secrète que le souvenir de mes
« faiblesses me fait sentir devant vous : *humiliatus
« sum.* Que vous rendrai-je donc, ô Seigneur ! pour
« toutes les bénédictions dont vous m'avez toujours
« prévenu ? vous ne m'avez jamais abandonné dans
« mes égarements ; vous m'avez suscité des prophètes
« qui m'ont annoncé vos volontés saintes ; vous m'a-
« vez donné un cœur docile à la vérité ; vous m'avez
« toujours favorisé contre mes ennemis ; vous avez
« multiplié ma race, et affermi pour jamais le trône
« de Juda dans ma maison ; vous m'avez rendu re-
« doutable à mes voisins, et cher à mes peuples : que
« vous rendrai-je, Seigneur ! pour tant de bienfaits ?
« et mes larmes pourront-elles jamais suffire pour

« expier mes excès, ou pour reconnaître vos graces !
« *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit*
« *mihi ?* C'est ainsi que David persévéra jusqu'à la
« fin, et fit du souvenir continuel de son péché toute
« la sûreté de sa pénitence. »

Massillon ne se contente point de révéler ainsi à Louis XIV, sous une espèce de voile transparent, le secret de son propre cœur. Vous trouverez dans l'un des tableaux très intéressants dont il sait enrichir à propos les matières qu'il traite, en présence du même monarque, une autre apostrophe directe et beaucoup plus dramatique, vers le commencement de la seconde partie de son discours sur les *afflictions*, pour le second dimanche de l'Avent. Il veut consoler la vieillesse de ce prince de tous les revers dont elle est attristée ; et en répondant aux plaintes des pécheurs, fondées sur la singularité des malheurs qu'ils éprouvent ou sur une situation presque sans exemple, il se glisse, pour ainsi dire, avec une adresse très oratoire, vers le but que son talent se propose d'atteindre.
« Cette singularité même, dit-il, doit être aux yeux
« de notre foi une distinction qui nous console. Moins
« vos afflictions ressemblent à celles des autres hom-
« mes, plus vous devez les regarder comme les afflic-
« tions des élus de Dieu : elles sont marquées du ca-
« ractère des justes, elles entrent dans cette tradition
« de calamités extraordinaires qui forment leur his-
« toire depuis le commencement du monde. Des ba-
« tailles perdues lorsque la victoire nous paraissait
« assurée ; des villes imprenables tombées à la seule
« présence de nos ennemis ; des États et des provinces
« conquises sur nous ; un royaume, le plus florissant

« de l'Europe, frappé de tous les fléaux que Dieu peut « verser sur les peuples dans sa colère ; la cour rem- « plie de deuil et toute la race royale presque éteinte : « voilà, sire, les épreuves que le Seigneur, dans sa « miséricorde, réservait à votre piété, et les malheurs « singuliers qu'il vous préparait pour purifier les pros- « pérités du règne le plus glorieux dont il soit parlé « dans nos histoires. Les événements pompeux et sin- « guliers qui ont partagé toute votre vie vous ont « rendu le plus grand roi que la monarchie et même « les autres nations aient jamais vu sur le trône ; les « événements malheureux dont Dieu vous afflige ne « sont destinés, par la soumission et la constance chré- « tienne avec laquelle nous vous les voyons soutenir, qu'à vous rendre un aussi grand saint que vous avez « été un grand roi. Il fallait que tout fût singulier « dans votre règne, les prospérités et les malheurs, « afin que rien ne pût manquer à votre gloire devant « les hommes et à votre piété devant Dieu. C'est « un grand exemple que sa bonté préparait à notre « siècle. »

Une tradition constante nous apprend que Massillon ne prononça jamais ses sermons tels que nous les lisons aujourd'hui, et qu'il les a tous retouchés avec le plus grand soin jusqu'à sa mort, dans sa glorieuse retraite en Auvergne. Le discours d'où je viens d'extraire ce beau passage, qu'il avait manifestement le droit d'y insérer, au déclin de l'âge, nous démontre combien sa dernière révision a dû améliorer ses manuscrits. En effet, Massillon prêcha son dernier carême devant Louis XIV en 1704. Or, il lui parle ici des désastres postérieurs de Ramillies et de Malpla-

quet, et spécialement de la mort de presque toute sa postérité, pendant les années 1711, 1712 et 1714. Il ne pouvait donc pas lui en présenter le tableau dix ans auparavant; mais les traits qu'il y ajoute visiblement à Clermont n'en sont pas moins éloquents, et la louange même acquiert encore je ne sais quel intérêt touchant et auguste, lorsqu'elle est ainsi consacrée à tempérer les angoisses de la vieillesse et de l'adversité. On reconnaît avec un accroissement d'amour le beau talent de Massillon, quand, par cette tournure oratoire et une transition aussi heureuse que naturelle, il prend tout à coup, après avoir particularisé tous les revers du monarque, le style direct pour appliquer, en forme de compliment, la morale de son sujet à Louis XIV : *Voilà, sire, ce que le Seigneur, dans sa miséricorde, réservait à votre piété*, etc.

Ce n'est plus Massillon, c'est Louis XIV lui-même, ébranlé et chancelant dans l'impulsion qui l'excite à se donner entièrement à Dieu, ou plutôt c'est notre propre conscience et ses plus intimes soupirs que nous croyons entendre dans l'éloquente prière qui termine le premier point du discours de ce grand orateur sur *les motifs de conversion.* L'aisance du style le plus naturel et le plus coulant s'y embellit sans efforts d'un choix d'expressions qu'il faut méditer pour en sentir toute l'énergie, parcequ'elles cessent de paraître hardies à force d'être justes et vraies. Chacun de ses auditeurs ne devait-il pas desirer en effet de parler, et ne parlait-il pas réellement à Dieu avec Massillon, et comme lui, dans le secret de ses pensées? « Grand « Dieu! finissez mes peines en guérissant mes plaies. « Fixez mes irrésolutions, soulagez mon cœur en le

« délivrant de ses crimes. Rompez des chaînes que je « déteste et auxquelles je n'ai pas la force d'oser tou- « cher. Laissez-vous fléchir à mes vœux et ne regar- « dez pas mes œuvres. Écoutez mes desirs et fermez les « yeux à mes faiblesses. Terminez le combat que je « sens en moi. Rendez-vous le maître de mon ame. « Devenez le plus fort dans mon cœur. Ce n'est plus « moi qui vous résiste, ô mon Dieu! c'est la faiblesse, « c'est l'ascendant de la corruption, c'est le long usage « du crime. Prenez-moi donc pour votre partage. Ar- « rachez-moi au monde et aux créatures pour les- « quelles vous ne m'avez point fait, et détruisez en « moi cet homme de péché que je hais et qui est de- « venu plus fort que moi-même. » Nul orateur sacré n'égala jamais la pieuse éloquence de l'évêque de Clermont, dans ses invocations fréquentes que son ministère dirige vers le ciel, au nom de son auditoire.

Cette onction de Massillon, cette profonde connaissance du cœur humain, cette vérité, cette délicatesse de sentiment, cette éloquence enfin dans les prières, les dialogues, les apostrophes, et même dans les louanges qui découlent toujours si à propos et avec tant de grace de la plume féconde ou plutôt de l'ame si naturellement prompte à s'émouvoir de notre Cicéron français, ont-elles donc jamais orné les sermons de Blair? Le ministre d'Édimbourg s'est-il une seule fois élevé à un pareil langage? que dis-je? y a-t-il du moins aspiré? y a-t-il même songé? Les orateurs des bords de la Tamise ne semblent pas encore soupçonner ces heureuses inventions de l'art [1].

[1] En regrettant de ne pas rapporter ici la plus éloquente de toutes les prières de Massillon, j'invite mes lecteurs à la chercher eux-mê-

LXVII. Des prédicateurs espagnols et italiens.

Telle est mon opinion franche et impartiale sur les prédicateurs anglais. Revenons aux productions de la chaire dans l'Église catholique, son plus riche domaine. L'Allemagne ne nous offre encore aucun nom connu dans la carrière de l'éloquence sacrée. L'Espagne abonde en orateurs réputés tout au plus médiocres, même dans leur nation, et entièrement ignorés en deçà des Pyrénées. Un religieux augustin, saint Thomas de Villeneuve, prédicateur ordinaire de Charles-Quint, et archevêque de Valence dans le seizième siècle, honora son ordre et son talent dans la carrière de la chaire, par un cours complet de sermons assez bien écrits en latin, distribués et composés sur le plan de notre méthode actuelle. Ces discours me paraissent estimables sous les rapports de la doctrine, de la morale, quelquefois même des insinuations pathétiques. On y remarque un usage fréquent et souvent heureux de l'Écriture et des Pères de l'Église. C'est à cet égard une mine encore inconnue où les prédicateurs peuvent s'approprier beaucoup de trésors, principalement en traitant les mystères les plus instructifs de la religion. Massillon semble avoir profité quelquefois de cette lecture [1].

mes dans les quatre dernières pages de son beau sermon sur *le délai de la conversion*, pour le troisième dimanche de l'Avent. Ils pourront en savourer à loisir toute l'éloquence, à la suite de la tournure neuve, rapide et cinq fois répétée, dont il embellit notre langue oratoire. *Toujours auriez-vous du moins passé quelque temps sans offenser votre Dieu; toujours auriez-vous fait du moins quelques efforts, etc.*

[1] Je n'ai jamais découvert aucun plagiat dans Massillon. Les trois consommations, de la justice de Dieu, de la malice des hommes, et de

Mais l'Italie me paraît après la France la nation littéraire la plus féconde et la plus renommée en orateurs sacrés. Le père Segneri, jésuite, est encore assez généralement placé parmi les prédicateurs du premier rang. Son excellent ouvrage intitulé *le Chrétien instruit*, a été proclamé avec raison, par l'académie de la Crusca, tribunal suprême de l'harmonieux et riche dialecte toscan, parmi le petit nombre de livres italiens écrits avec une irréprochable pureté de langage : ses sermons n'ont pas obtenu le même honneur. On suppose communément que ce prédicateur célèbre se permet des bouffonneries en chaire, et qu'il y descend même au ton le plus populaire et le plus burlesque. Cette prévention, très répandue en France sur parole, n'a aucun fondement. Les discours de Segneri sont écrits avec beaucoup de gravité, à la manière, quant au style, mais non pas avec le grand talent de Bourdaloue, son contemporain. Ils auraient même du succès dans notre langue, s'ils étaient traduits avec goût et intelligence, je veux dire, abrégés et réduits à ce qu'on y trouve d'excellent.

En effet, les sermons de Segneri font quelquefois admirer la fécondité de son imagination et même la vi-

l'amour de Jésus-Christ, qui forment la division de sa *passion,* sont très légitimement tirées d'un livre de piété très obscur, où elles étaient perdues. Mais si Massillon ne copie personne, il a voulu et il a pu se copier deux fois lui-même, en embellissant beaucoup ce qu'il répétait. L'admirable tirade que j'ai rapportée de son exhortation sur *les œuvres de miséricorde,* se trouve au milieu du second point de son sermon sur *le véritable culte*, troisième volume du Carême, pages 44 et 45, première édition de 1745. Le beau morceau que j'ai extrait, fort perfectionné, de son discours pour *la bénédiction des drapeaux du régiment de Catinat*, est emprunté de son sermon sur *la mort*, même t. III du Carême, pages 475 et 476.

gueur de son éloquence. Mais, par un contraste singulier dont la littérature ne fournit aucun autre exemple, le vice principal de ses compositions consiste dans le choc et la bizarrerie de ses idées, sans que cette discordance altère jamais l'élégance, la pureté, le coloris et l'harmonie de son style. La sévérité de son jugement semble se restreindre à l'art d'écrire ; et, malgré son mérite à cet égard, le mauvais goût était de son temps si dominant parmi les écrivains de l'Italie, le véritable esprit de critique y était encore si peu avancé, qu'au milieu de toutes les belles phrases de Segneri, on peut lui reprocher, dans presque tous ses discours, la crédulité puérile de ses récits, le paralogisme de ses preuves, les disparates de ses tableaux, la prétention continue des mots scientifiques et l'abus extravagant de ses comparaisons.

Le début du sermon de Segneri sur *la passion* [1] est une apostrophe pleine de verve et de fierté, qu'il adresse aux pécheurs, en les félicitant, avec une pompeuse ironie, du déicide qui est leur ouvrage. « Aban- « donnez-vous, s'écrie-t-il d'abord, abandonnez-vous « librement à votre allégresse, dans un jour si désas- « treux, ô pécheurs ! vous avez remporté la victoire : « chantez donc votre triomphe, réjouissez-vous, enor- « gueillissez-vous ; car vous avez heureusement réussi « dans votre dessein. C'en est fait... êtes-vous contents? « que voulez-vous de plus désormais [2]? » C'était litté-

1 Ce n'est point, comme en France, le matin du vendredi saint, avant l'office de l'Église, c'est le jeudi saint à huit heures du soir, que les prédicateurs de carême prêchent le sermon de *la passion* en Italie. Notre usage est beaucoup plus favorable à l'effet de ce discours.

2 « Fate pur le vostre allegrezze in questo di funestissimo, o peccatori! che avete vinto. Cantate pure il trionfo, gioite pure, insuperbi-

ralement appliquer d'avance à la synagogue le trait sublime que Racine a mis dans la bouche d'Athalie, au moment où elle vomit des blasphèmes contre le Dieu d'Israël qui punit enfin ses crimes : *Dieu des Juifs, tu l'emportes*[1] ! On distingue quelques discours touchants dans le carême de Segneri, spécialement ses deux sermons sur *le purgatoire*[2], et sur *le pardon des ennemis,* qui sont de bons ouvrages. Mais le chef-d'œuvre de son médiocre talent est le panégyrique de saint Étienne qu'il fonde sur un aperçu également vrai, neuf et fécond, en développant avec une raison éloquente, dans le martyre de saint Étienne, toute la gloire qui le distingue, comme premier martyr du christianisme. Nos grands maîtres ont traité le même sujet, mais avec moins de profondeur et d'éclat que Segneri.

La justice que je me plais à lui rendre m'oblige néanmoins d'avouer qu'il ne serait compté en France, tout au plus, que parmi les prédicateurs de la seconde classe ; et encore n'y pourrions-nous admettre qu'un très petit nombre de ses discours. L'Italie n'a produit jusqu'à présent dans la chaire aucun homme assez éloquent, pour mériter d'être classé parmi nos quatre orateurs immortels du dix-septième siècle. Ce n'est pas sans doute avec de tels objets de comparaison qu'il faut inviter les Italiens à confronter leurs plus célèbres

tevi, che vi e riuscito felicemente l'intento. La cosa è fatta. Siete contenti? che vorreste ora di piu!

[1] Scène sixième du dernier acte d'Athalie.

[2] Tous les prédicateurs traitent cette matière en Italie, le quatrième dimanche du carême. C'est l'un des sujets les plus pathétiques, et par conséquent les plus favorables à l'éloquence, que la chaire puisse fournir.

prédicateurs, pour leur offrir une juste idée et une mesure exacte de la vraie éloquence, quand on veut les amener à sentir et à reconnaître notre prééminence oratoire. L'orgueil national, trop humilié du contraste, pourrait les aveugler dans ce parallèle : c'est donc avec un écrivain romain, c'est avec Cicéron, dont nous admirons tous également le talent du premier ordre, qu'on doit comparer tous ceux qui ont parcouru la carrière oratoire après ce grand homme, pour démontrer, en les rapprochant d'un tel modèle, que cette belle contrée n'a été encore illustré par aucun orateur qui l'ait jamais ni reproduit, ni même rappelé. Nous consentons à faire subir à nos prédicateurs du premier ordre une épreuve si redoutable : on ne saurait par conséquent s'y refuser avec pudeur dans la patrie même de Cicéron, et sur le théâtre de sa gloire.

J'ai entendu quelques prédicateurs italiens, dont j'ai été souvent satisfait. Je crois cependant que si par hasard l'on pouvait opposer des exceptions heureuses à ce que je vais dire, elles se réduiraient du moins à un bien petit nombre. Il me semble donc qu'on ne juge pas avec assez de goût l'éloquence de la chaire en Italie, pour y former jamais de grands orateurs. Chez ce peuple très ingénieux et très sensible, mais peu susceptible, en général, de travail et d'application, et beaucoup plus effrayé des fatigues de l'étude qu'épris d'amour pour la gloire, l'oreille est tout ou presque tout, en éloquence comme en poésie ; il est content, pourvu que cet organe superbe soit flatté par un charme d'harmonie qui est propre à la langue de cette nation, et dont elle a seule tout le sentiment dé-

licat, devenu en quelque sorte chez elle un secret de famille. On y aime beaucoup trop les *concetti*, la finesse, l'esprit, et surtout les descriptions poétiques, qu'on préfère aux tableaux et aux mouvements oratoires. La plupart des prédications qui obtiennent le plus de succès dans les églises de l'Italie, ne sont même que des espèces de *concerts spirituels* sur des sujets sacrés, qu'on interrompt, à chaque trait brillant, par ún léger murmure d'admiration : j'en ai plusieurs fois été le témoin.

C'est le caractère de cette nation d'être beaucoup plus frappée et subjuguée par l'imagination et l'harmonie que par le raisonnement et le sentiment. Pour mieux l'attirer aux instructions publiques de la religion, l'apôtre moderne de Rome, saint Philippe de Néri, sut les réunir dans le seizième siècle, au goût dominant du pays pour la musique, par l'institution des *Oratorj*, dont l'usage subsiste encore à Rome, dans son église. Ces *Oratorj*, si j'ose rendre ici ma pensée sous l'image qui vient la peindre à mon esprit, ressemblent à cette succession de divers morceaux détachés, sans liaison et sans ordre, que les musiciens appellent un *pot-pourri*. Je ne saurais démèler autre chose, en effet, à travers ce mélange de chants dramatiques et d'exercíces religieux, mélange assez commun en Italie, dans lequel un prédicateur, quelquefois même un enfant, débite en chaire un discours étranger au poëme du jour, et qu'on n'écoute point, au milieu d'un mélodrame pieux divisé en deux parties d'une heure chacune, et dont l'entr'acte est dévolu pendant trois quarts d'heure à cette sorte d'intermède en prose déclamée, où la voix n'est plus

asservie à la mesure et aux modulations de la phrase musicale. C'est donc de la poésie et de la musique, ou plutôt c'est un spectacle de la plus ravissante mélodie, suspendue et variée par quelques prières. Mais la musique, en formant l'intérêt principal, y remplit deux heures entières, tandis que la prédication, devenue un objet accessoire dans ces assemblées nocturnes, n'y sert guère qu'à fournir l'intervalle d'une demi-heure de repos aux personnages et à l'orchestre. Le sujet historique de l'*Oratorio* est toujours tiré de la Bible, comme l'histoire de Débora, d'Esther, de Judith, de Saül, de David, d'Absalon, etc., et même l'agonie de Jésus-Christ, qu'un récit ainsi coupé met en scène et pour ainsi dire en action, le vendredi saint, pendant trois heures, au milieu des *duo*, des ariettes, des grands chœurs, et du jeu de tous les instruments. Ces pieux et bruyants concerts de morale attirent un concours immense dans les églises d'Italie.

Les Italiens sont très fiers de leurs succès en ce genre, qu'on pourrait appeler de l'*éloquence mise en chant*, si l'on y trouvait jamais autant de vraie éloquence, qu'on y admire ordinairement de très belle musique. Aussi, quand ils veulent exalter ce qu'ils ont de plus beau et ce qu'ils admirent le plus universellement dans leurs prédicateurs, ils ne louent jamais aucun discours entier, mais ils prônent de préférence quelques lambeaux saillants de leurs sermons les plus admirés; dans le genre de la narration, par exemple, le récit de Tornielli du passage de la mer Rouge; dans la partie descriptive, son tableau du déluge universel; sous le rapport des peintures d'une imagination brillante, sa relation très pittoresque du

changement des eaux en sang, qui fut en Égypte l'une des sept plaies de Pharaon ; dans l'ouvrage parfaitement écrit de *la Genèse vengée*, une magnifique image en action de la création du monde, par le père Belli, cordelier ; la description très poétique de la peste, qu'on préconise comme un chef-d'œuvre, dans un sermon du père Savonarole ; et, par-dessus tout, la traduction, accueillie avec un enthousiasme universel, de deux discours académiques composés en langue allemande, et qu'on croyait intraduisibles en italien, l'un pour et l'autre contre l'usage d'emmaillotter les enfants, par l'ex-jésuite Roberti. L'auteur de la version, déclaré vainqueur en Italie dans cette espèce de lutte nationale, est généralement vanté comme le plus pur, le plus pittoresque, le plus élégant, le plus harmonieux, et dès lors le plus parfait de tous les écrivains actuels en langue toscane : son principal et même son unique mérite consiste dans la magie de son style.

Je démêle aussi, et j'admire quelques sublimes mouvements oratoires réunis à de grandes beautés de style, dans les sermons du même père Tornielli, jésuite, sur *l'Education*, sur *la Magdeleine*, et plus encore dans son discours pour la fête de *l'Annonciation*. Ce panégyrique spécial de la sainte Vierge considérée sous l'unique rapport de ce mystère, intéresse d'autant plus vivement les Italiens, que le sujet prête beaucoup aux tableaux allégoriques et poétiques puisés dans l'Écriture sainte, pour lesquels ils ont un goût si dominant ; on en fait ordinairement une épreuve de rivalité où l'on attend les prédicateurs de carême pour les juger en dernier ressort. Le second

des discours que je viens de citer m'a frappé par un morceau très éloquent, digne de Massillon : c'est la peinture d'un confesseur attendri jusqu'aux larmes, et prêt à se prosterner lui-même devant son pénitent, dont il envie en secret l'émotion et le repentir, en l'entendant s'accuser, se calomnier, pour ainsi dire, à ses pieds, avec les sanglots du remords, et cet accent lugubre de contrition que la douleur la plus sincère peut seule animer. « Lève-toi, dit notre divin Ré-
« dempteur à la pécheresse prosternée devant lui,
« lève-toi, ma fille ; ta foi et ton amour t'assurent le
« pardon de tes fautes. *Remittuntur tibi peccata tua.*
« Cette absolution soudaine n'efface pas seulement
« dans son ame la tache du péché, elle y abolit encore
« la dette de toute expiation envers la suprême jus-
« tice. Ah ! mes frères, donnez-moi un pécheur animé
« d'un si brûlant amour ; je m'affranchirai sans crainte
« envers lui des précautions et des réserves que nous
« impose notre saint ministère avec les autres néo-
« phytes de la pénitence. Ministres charitables de la
« divine miséricorde, vous le savez par votre propre
« expérience, quelque rare qu'elle soit, dès qu'un
« pécheur vraiment contrit vient se présenter à vous
« dans ces tribunaux sacrés, oh ! comme vous décou-
« vrez promptement alors l'œuvre sensible de la grace
« dans tous les signes de la conversion du pécheur !
« Vous le voyez se précipiter à vos pieds, exprimant,
« par son attitude autant que par ses paroles entre-
« coupées de profonds gémissements, tous les senti-
« ments de la componction et toute l'énergie du re-
« mords. Vous l'entendez éclater en sanglots pour
« déplorer ses égarements, avec un accent de repentir

« qui vous arrache à vous-même des larmes. Chaque « parole de commisération que vous lui adressez pé- « nètre jusqu'au fond de son cœur ; toute consolation « que vous lui présentez, en l'appelant vers l'espé- « rance, le rend plus confus et plus inconsolable. « Vous ne sauriez lui offrir aucune image du péché « qu'il ne rende aussitôt plus horrible. Quelque sé- « vère que puisse paraître la pénitence dont vous « aidez sa confiance en Dieu, il vous conjure d'en « aggraver encore la rigueur. Son Dieu ! son Dieu « offensé ! il ne sait plus dire, il ne sait plus entendre « autre chose. Hélas ! pénitents fervents, quand vous « venez vous accuser ainsi de vos fautes, c'est vous « qui nous instruisez, qui nous confondez nous- « mêmes. Nous apprenons de vous, avec envie, à « nous humilier devant Dieu, en reconnaissant qu'a- « près avoir commis peut-être de plus grands péchés « que vous, nous ne savons pas nous en repentir au- « tant que vous. Que pouvons-nous faire alors, si ce « n'est de vous porter une secrète envie, de vous « livrer à votre conscience, et de vous prendre pour « apôtres de notre sanctification ! Conservez le cœur « chrétien que l'amour de Dieu embrase de tous les « feux de la charité : c'en est assez pour votre salut. « Vos péchés vous sont remis ; allez en paix. ***Remit-*** « *tuntur tibi peccata tua : vade in pace.* »

Ce tableau, dont la conception me paraît éminemment oratoire, et dont l'exécution ne saurait être plus touchante, *est dans le vrai genre* de l'éloquence de la chaire ; elle donne un magnifique relief à la fin du premier point de cette homélie de la Magdeleine. Mais, selon l'usage du pays, dans le second membre

de sa division, Tornielli laisse divaguer et éteindre son imagination, qui s'évapore sans mouvements et sans idéees. Tous les orateurs sacrés ont adopté en Italie la mauvaise méthode de concentrer leur force et leur talent dans la première partie de leurs sermons ; le second point, réduit à deux ou trois pages insignifiantes, en y comprenant la péroraison, n'est presque jamais que du remplissage.

Le cardinal Casini, capucin, sous le nom de père *Jean-François d'Arezzo*, qui dut son élévation à son éloquence et à ses succès dans la chaire, avait rempli pendant quinze ans, avec les applaudissements les plus éclatants et les plus unanimes, toutes les stations du carème et de l'avent dans la salle du palais apostolique, uniquement en présence du pape, du sacré collége et de la prélature romaine [1]. Après sa promotion au cardinalat en 1712, cet orateur célèbre, que l'on vante généralement comme le plus habile prédicateur qu'ait produit l'Italie, fit imprimer tous ses discours en trois volumes *in-folio*, et les dédia à Clément XI : ils sont écrits avec beaucoup d'esprit, de noblesse, de goût et de grace ; et ils conservent encore à la lecture l'attrait ou le même genre d'intérêt que la causticité de l'orateur assurait à son débit. Quelques uns de ses

[1] Cet *office* de prédicateur apostolique est une commission à vie dont un religieux capucin est toujours chargé à Rome, pour prêcher tous les ans l'avent et le carême dans la grande salle des palais du Vatican ou du Quirinal. Le pape assiste aussi, avec le sacré collége et la prélature, tous les jours des fêtes principales de l'année, à un discours latin d'un demi-quart d'heure, qu'on prononce dans les chapelles papales, immédiatement après l'évangile. Ces sermons, ordinairement imprimés avec plus d'étendue, sont quelquefois débités par de jeunes élèves des maisons d'éducation ecclésiastiques ; mais ce n'est le plus souvent ni la parole de Dieu ni même la leur.

sujets ont de l'analogie avec les conférences ecclésiastiques de Massillon ; mais alors ils n'en montrent que mieux l'immense supériorité de l'évêque de Clermont, en talent, en doctrine, en onction et en éloquence. Il ne traite presque jamais aucun précepte évangélique. C'est une morale ordinairement tout humaine, mais toujours assaisonnée de religion par un mélange de textes et d'allégories de la Bible, et le plus souvent propre à flatter le goût par le sel d'une censure très vive et très mordante. On y trouve une satire continuelle de la jeune prélature. L'orateur tire avec beaucoup d'adresse ses sarcasmes les plus piquants des paroles ou des allusions de l'Écriture sainte, dont son zèle détracteur altère même quelquefois le véritable sens. On ne conçoit pas qu'on luit ait pardonné à Rome l'amertume de ces diatribes. Tout écrivain signalé par de grands succès est bientôt pris pour modèle par tous ceux qui courent la même carrière ; aussi cette étonnante virulence de Casini a-t-elle été imitée plus d'une fois dans la même chaire, depuis que ses discours, débités à portes closes, ont été livrés au grand jour de l'impression.

Ce célèbre cardinal, dont le style devint si pur quand il eut acquis la maturité de son talent, avait lui-même payé dans sa jeunesse un pareil tribut d'imitation au mauvais goût de l'apprêt, des antithèses, de l'emphase, du faux bel esprit, qui, durant son premier âge, dominaient encore dans la littérature italienne. Avant sa grande vogue, il fit imprimer un volume de ses premiers sermons, dont il était humilié lorsqu'il mérita et obtint des suffrages plus légitimes et plus durables ; dans sa vieillesse, il en recherchait

avidement les exemplaires, qu'il se hâtait de lacérer de ses propres mains, pour les jeter au feu ; et, par zèle pour sa gloire, les amateurs de l'éloquence ont si bien secondé l'inexorable sévérité de l'auteur, qu'il ne reste presque aucune trace de cette édition dans les bibliothèques de Rome.

Il est très remarquable que ce même dix-septième siècle, qui a immortalisé la littérature française, fût, au contraire, une époque de décadence et de mauvais goût chez les Italiens. Le quinzième et le seizième siècles avaient été signalés en même temps pour eux, par les chefs-d'œuvre de la latinité moderne, dans les écrits cicéroniens des cardinaux Sadolet et Bembo, de Manuce, et de notre célèbre Muret, qui brillait à Rome, ainsi que par le plus grand éclat de la langue toscane créée et fixée pour la prose, dès le quatorzième siècle, dans les œuvres de Bocace, comme elle le fut successivement pour la poésie, dans les poëmes immortels du Dante, de Pétrarque, du Tasse et de l'Arioste.

Au milieu de tant de gloire littéraire, l'auteur du poëme d'*Adonis*, le chevalier Marini, né avec un talent très éblouissant pour la poésie, au lieu d'imiter ces grands modèles consacrés par l'admiration publique, voulut se montrer original dans sa manière d'écrire ; et l'ascendant de son immense renommée opéra une révolution dont la fatale influence devint dominante durant tout le dix-septième siècle. Ce corrupteur ingénieux du bon goût et des bonnes mœurs, auquel les Italiens attribuent unanimement leur dégradation dans les lettres à cette époque humiliante, entraîna tous ses contemporains, par la contagion des applau-

dissements publics, vers la recherche des métaphores outrées, du faux bel esprit, des apostrophes et des prosopopées continuelles, des idées disparates et grotesques, des pointes, des comparaisons tirées sans cesse de la mythologie, de la physique, de l'histoire naturelle ou de l'astronomie. Les Italiens ont une formule énergique pour désigner leurs écrivains de cette période littéraire ; ils disent simplement : *Ha del seicento*[1]. Une pareille note de proscription indique un auteur infecté du mauvais goût qui a régné en Italie depuis l'année 1600 jusqu'à la fin du dix-septième siècle. C'est le dix-huitième siècle, auquel on ne peut attribuer partout la même gloire ; c'est ce même dernier siècle qui a fixé ou ramené, du moins en partie, les prosateurs et les poëtes toscans aux principes du goût, consacrés par l'autorité et l'exemple des fondateurs de leur littérature, ainsi que par le culte d'admiration dont toutes les nations éclairées décernent l'hommage aux grands écrivains de l'antiquité.

On ne cite, en effet, et même on ne connaît en Italie aucun chef-d'œuvre composé dans le dix-septième siècle. Le cardinal Casini obtint au commencement du siècle suivant, et conserve encore dans sa patrie la réputation d'avoir été l'un des plus illustres restaurateurs du bon goût, en imitant, d'un peu loin, je l'avoue, nos éternels modèles dans le genre oratoire. Un si grand service lui assure une renommée aussi éclatante que solide, tant que ses compatriotes, fidèles à son école, ne retomberont pas dans la même barbarie de l'abus de l'esprit, pire que l'ignorance. C'est pour

[1] *Il a du six cent,* dans sa manière d'écrire.

cet orateur un titre de gloire, que je mets fort au-dessus de ses sermons.

Quand on veut apprécier avec impartialité les orateurs de chaque littérature, quand on étudie, à cet égard, sous tous leurs rapports les productions de la France et de l'Italie, on est frappé d'une autre différence singulière et même unique entre ces deux nations, dans l'histoire moderne de l'éloquence. Les avocats romains, auxquels il me semble qu'on ne peut contester une juste préséance sur tous les autres avocats de l'Europe, ne plaident contradictoirement de vive voix aucune cause dans les tribunaux; mais ils écrivent en latin tous leurs plaidoyers. On distingue ordinairement dans cette lice, à chaque génération, outre plusieurs jurisconsultes estimables, deux ou trois orateurs célèbres qui déploient, dans l'art d'écrire, toute l'éloquence du raisonnement, sans l'y mésallier avec les négligences ou les prétentions du mauvais goût. Ces coryphées de la plaidoirie écrite s'élèvent incontestablement en Italie au-dessus des prédicateurs : c'est un phénomène particulier au barreau de Rome moderne. Une émulation beaucoup plus puissante y attire l'élite des talents dans cette carrière, qui est infiniment plus lucrative, et conduit même habituellement au cardinalat les célibataires, qui se font remarquer dans cette liste oratoire, tandis que la chaire en fournit un exemple unique, par la promotion du cardinal Casini, durant tout le dernier siècle. On suppose en Italie qu'un homme nourri des savantes études du droit, et doué de cet esprit imposant, quoique très souvent trompeur, des affaires, est beaucoup plus propre à tous les emplois publics qui exi-

gent un rare concours de dialectique, de connaissances et d'application.

Je me permettrai peu d'observations sur la manière dont on débite la parole de Dieu dans les chaires ou plutôt dans les spacieuses tribunes de l'Italie. La faculté de s'y mouvoir très librement, d'y changer de place, et de pouvoir même y faire plusieurs pas, comme sur un balcon, en allant et en revenant sans cesse d'une extrémité à l'autre, donne quelquefois aux prédicateurs je ne sais quelle allure militaire, très inconvenante pour le déclamateur qui se la permet, mais bien plus honteuse encore pour les spectateurs, dont la folle admiration lui prostitue aussitôt les plus vifs applaudissements. Plusieurs des prédicateurs italiens qu'on voit exercer leur ministère dans les rues, et auxquels on a donné récemment, dans un *Voyage en Italie*, le sobriquet d'*orateurs en plein vent*, se rendent quelquefois ridicules, sur une espèce de tréteau qu'on appelle *palco*, par une déclamation théâtrale, ou plutôt bouffonne, qui divertit le peuple. Mais il faut avouer qu'il en est aussi dans les églises plusieurs dont l'action, pleine de naturel et d'intérêt, est très attachante, et mériterait de servir de modèle. En général, ils se distinguent par leur piquante manière de dire, et par les prodiges étonnants d'une mémoire imperturbable, en prêchant six fois par semaine pendant tout le carême, qu'ils surchargent encore avec beaucoup de fruit, après le dimanche des Rameaux, d'une retraite, durant laquelle ils débitent chaque jour trois sermons. L'Italie possède aussi une multitude d'assez bons prédicateurs dans le genre médiocre, surtout des légions excellentes de missionnai-

res qui obtiennent le plus grand de tous les succès, dans l'exercice de leur ministère apostolique : je veux dire, des restitutions, des réconciliations et des conversions éclatantes.

Depuis que Granelli s'est fait en Italie une réputation, en expliquant dans la chaire toute la série de la Genèse, verset par verset, un petit nombre de prédicateurs italiens s'est livré à cette facile méthode d'instructions copiées de nos anciens commentaires. Ce nouveau mode de développement moral des livres sacrés, qui a beaucoup de vogue au delà des Alpes, est ordinairement faible en fait de doctrine, et absolument nul en genre d'éloquence. Plus on entend ou plus on lit les sermonnaires étrangers, plus on sent la prééminence de nos orateurs français.

LXVIII. Des ouvrages oratoires de Thomas.

Ces grands hommes qui ont tant illustré la France, ont eu, il est vrai, beaucoup de successeurs dans nos chaires; mais y ont-ils également eu de vrais héritiers de leur génie et de leur gloire, qui les aient dignement remplacés? Malgré tous les grands chefs-d'œuvre oratoires que le siècle de Louis XIV avait produits, et même malgré les talents distingués de plusieurs écrivains qui se consacrèrent ensuite au ministère évangélique, l'éloquence n'en parut pas moins être descendue au tombeau avec Massillon. La plupart des prédicateurs qui vinrent à sa suite, et sur lesquels j'ai déja développé mon opinion, voulurent s'ouvrir une nouvelle route, où ils eurent d'abord des succès brillants, mais éphémères. Ils adoptèrent je ne sais quel jargon entortillé, métaphysique, précieux et

efféminé; et, à force de prétentions, ils se rendirent quelquefois inintelligibles. Et pourquoi voulaient-ils proscrire le charme ravissant du naturel et de la simplicité? Ignoraient-ils donc que l'un des secrets les plus profonds dans l'art d'écrire en éloquence, consiste à imiter, et à savoir employer dans un discours public les tours vifs, rapides et variés de la conversation, pourvu que l'on y rallie un choix de mots qui soient toujours nobles, sans paraître jamais recherchés [1], et en même temps populaires sans être bas? On ne pourrait néanmoins reprocher avec justice à ces corrupteurs de l'éloquence chrétienne d'avoir manqué de talent et surtout d'esprit; à moins qu'on ne pense, selon l'observation fine et judicieuse de Marmontel, que *c'est sans doute avoir beaucoup d'esprit que d'en avoir trop, mais que ce n'est pas encore en avoir assez.* Plusieurs de ces déclamateurs qui avaient le plus de célébrité, écrivaient sans chaleur et sans verve; ils confondaient le don d'émouvoir avec l'art d'éblouir;

[1] Les prédicateurs dont je parle ne connaissaient pas plus la justesse des pensées que la précision du style. On voit dans leurs discours des expressions pompeuses et des idées communes, et cette affectation du bel esprit qui est l'antipode de l'éloquence. « Comme on « ne trouve ordinairement que peu de fruits, dit Pope, sur un arbre « abondamment couvert de feuilles, de même on trouve rarement « beaucoup de sens dans beaucoup de mots. La fausse éloquence, sem- « blable au prisme de verre, répand ses couleurs fastueuses sur toutes « sortes d'objets. On n'aperçoit plus la face de la nature : tout paraît « également vif, tout reluit sans distinction. La véritable éloquence, « au contraire, est comme le soleil qui répand un jour fidèle et lumi- « neux sur les objets qu'il éclaire ; il les embellit et les dore, pour « ainsi dire, mais il ne les altère point. L'expression est l'habillement « de la pensée ; elle n'est décente qu'autant qu'elle est bien assortie. « Une pensée basse, exprimée en termes pompeux, ressemble à un « paysan revêtu de la pourpre royale. » *Essai sur la critique, seconde « partie.*

et, après avoir perverti le goût de la multitude, ils étaient parvenus à lui faire admirer leurs fautes. L'éloquence, devenue étrangère aux gens de lettres, si l'on en excepte les trésors de ce genre qu'on découvrit bientôt après dans les élans du citoyen de Genève, et dans les tableaux du philosophe de Montbard, était encore cultivée alors à Paris, je ne puis dire avec gloire, mais du moins avec beaucoup de fruit, par un petit nombre d'orateurs sacrés, que l'opinion dominante plaçait fort au-dessous de la nouvelle école.

Mais il y a dans l'histoire des belles-lettres et de l'esprit humain, des époques frappantes où un écrivain d'un talent distingué ramène l'attention publique vers les genres abandonnés, et entraîne la génération qui le suit dans la carrière où il s'est lui-même signalé par des succès mémorables. Telle a été parmi nous l'heureuse destinée de Thomas : il a concouru puissamment à accréditer la nouvelle institution académique qui a ranimé le goût du public pour la composition des éloges, dans lesquels il a déployé plus de pompe et d'éloquence que Fontenelle, dont il ne pouvait atteindre la finesse et la sagacité ; il a inspiré beaucoup d'enthousiasme pour nos grands hommes, dont il a rajeuni la renommée ; il a élevé les ames par la noblesse de ses sentiments et de son style ; il a donné à ses discours un objet d'utilité nationale ; il a singulièrement amélioré ses écrits lorsqu'il les a rassemblés et enrichis de son *Essai sur les éloges ;* et les productions du panégyriste de Marc-Aurèle, dont le style effarouche et blesse trop souvent la délicatesse du goût, manifestent du moins, dans leur très estimable auteur, l'union si touchante et si rare du savoir,

du talent et de la vertu. Voilà ses véritables titres en littérature, voilà ses droits à la considération publique!

La lecture de ces deux derniers ouvrages, fort supérieurs à tout ce qu'avait publié jusqu'alors Thomas, fait regretter qu'avant et depuis l'époque de leur composition, au lieu de suivre le premier instinct et la vraie vocation de son génie, en appliquant l'éloquence à des objets philosophiques, moraux et littéraires, cet académicien soit sorti de son genre, et qu'il ait sacrifié, pour le moins, vingt années du demi-siècle de sa vie fatiguée par des infirmités continuelles, à la malheureuse entreprise qui a englouti son talent. Je veux parler de son poëme épique sur le czar Pierre Ier, dont il ne sentit le vide qu'après lui avoir fait trop de sacrifices pour y renoncer, et qu'il n'eut pas le temps de finir. Nous en avons six chants et quelques fragments, où de grandes difficultés vaincues à force de veilles, et même plusieurs véritables beautés poétiques, ne dédommagent nullement l'auteur du travail qu'elles lui ont coûté et de la gloire qu'elles lui ont ravie. Ce sujet, trop récent peut-être pour se prêter au merveilleux de l'imagination, et qu'il n'avait pas sans doute assez approfondi quand il lui fit tant de sacrifices, lui présentait une perspective séduisante, en offrant à ses pinceaux, dont la souplesse n'égalait point la vigueur, un grand caractère, un génie créateur, la fondation d'une nouvelle capitale et la civilisation naissante d'un vaste empire, sous la seule influence d'un souverain qui, dans le temps même où il régénérait sa nation, conserva toujours lui-même une forte empreinte de sa barbarie originelle. Mais un

pareil tableau, où tout commence et se termine à l'aurore d'un beau jour, ne pouvait probablement fournir à la poésie ni l'unité d'action, ni les contrastes, ni la variété des personnages, ni la richesse des épisodes, ni le complément de dessein, ni l'intérêt, ni l'ensemble, ni surtout la fécondité qu'exige l'épopée.

L'éloge vraiment dramatique de Marc-Aurèle, encore plus éloquent, surtout plus original que la troisième partie même de l'éloge de Descartes, qu'on trouve un peu trop souvent mêlé à des fictions épiques, est généralement estimé comme le chef-d'œuvre oratoire de Thomas. C'est une création heureuse, quoiqu'on y aperçoive beaucoup plus de recherche et de travail que d'inspiration et de verve : c'est un nouveau genre dans l'éloquence des éloges : c'est l'ouvrage d'un orateur. Je conviens cependant qu'on ne saurait y trouver ni l'ardente sensibilité de Rousseau, ni l'imagination pittoresque de Buffon. Le goût sain de l'antiquité demanderait que les pénibles efforts de l'écrivain y fussent moins visibles au lecteur, qui regrette de ne pas découvrir autant de facilité et de naturel dans le style, qu'il admire souvent de nerf et d'élévation dans les idées.

L'*Essai sur les éloges*, où l'on estime avec raison un mélange heureux d'érudition littéraire, de jugements le plus souvent dictés par le goût, et de tableaux dont le coloris appartient à la véritable éloquence, est regardé par les gens de lettres comme l'un des meilleurs écrits qui aient honoré la littérature du dix-huitième siècle. Thomas montre en effet beaucoup de connaissances, d'esprit, de noblesse et de fécondité dans cet ouvrage, comme dans ses autres discours, où

l'on remarque des aperçus très fins, quelquefois même de ces définitions simples et lumineuses que les lecteurs vulgaires ne démêlent point dans les grands orateurs. C'est ainsi, par exemple, qu'il définit très bien le courage, ou du moins qu'il en explique heureusement le principe, lorsqu'il dit que *c'est la résignation d'une ame forte :* comme le père Elisée caractérise avec précision et vérité la vertu de l'homme, quand il observe qu'elle n'est autre chose que *l'ordre dans nos affections.*

Cette perspicacité de Thomas me semble briller de tout son éclat dans les portraits admirables qu'il nous a tracés de Tacite, de l'empereur Julien, de Bossuet, de Fontenelle, surtout de Louis XIV, qui eut, selon lui, *plus de grandeur dans le caractère que dans le génie.* Mais il lui avait déja rendu un hommage encore plus justement applaudi le jour de sa réception à l'Académie française, lorsqu'il saisit avec sagacité l'un des traits qui peignent lè mieux ce monarque, trop flatté peut-être, sans avoir jamais été assez bien loué pendant sa vie, et qui *sut trouver*, dit-il, *dans ses succès la gloire de sa nation, dans ses revers la sienne propre.*

Je me plais à environner ainsi la mémoire d'un si vertueux écrivain de tous les souvenirs qui peuvent illustrer son talent. Il m'en a lui-même donné l'exemple ; il a fait plus encore : il a fait revivre en l'honneur de Thémistius, orateur du second rang, oublié ou du moins peu lu, malgré toute son ancienne célébrité parmi les écrivains du Bas-Empire, un sublime mouvement oratoire noyé, pour ainsi dire, dans le recueil de ses harangues. « J'ai perdu un jour,

« disait l'empereur Titus ; car je n'ai fait aujourd'hui
« du bien à personne. Que dites-vous, prince? s'écrie
« l'orateur : non, le jour où vous avez dit cette parole,
« qui doit être la leçon éternelle des rois, ne peut être
« un jour perdu pour votre gloire ; jamais vous n'avez
« été plus grand ni plus utile à la terre[1]. »

Ce même *Essai sur les Eloges*, écrit d'une manière un peu plus coulante que les autres productions de Thomas, appelle néanmoins de justes réclamations contre diverses erreurs de goût, soit dans la louange, soit dans la critique. Je me bornerai à relever ici quelques uns de ces jugements plus rapprochés de l'objet dont je m'occupe, ou relatifs aux contemporains de l'auteur. Dans le quatrième volume de l'édition complète de ses œuvres, chapitre XXXI, où Thomas apprécie Mascaron et Bossuet, il prétend que Mascaron, évêque d'Agen, *marque dans l'éloquence le passage du siècle de Louis XIII au siècle de Louis XIV.* On ne connaît point, à la rigueur, dans la littérature, d'époque séculaire, ou de *siècle de Louis XIII*. Malherbe lui-même, et à plus forte raison Corneille, sont classés dans le vrai siècle littéraire qu'embrasse le règne suivant. Thomas ajoute ensuite : *Mascaron fut, dans le genre de l'oraison funèbre, ce que Rotrou fut, sur le théâtre. Rotrou annonça Corneille ; et Mascaron, Bossuet.*

De pareils rapprochements ont ordinairement plus d'éclat que de solidité. Pierre Corneille, né en 1606, avait précédé de trois années la naissance de l'auteur de *Venceslas*, qu'on appelle pourtant son précurseur,

[1] Essai sur les Éloges.

et qu'il avait lui-même la touchante modestie de nommer son *père*. Bossuet, qui naquit en 1627, sept ans avant Mascaron, prêcha ses stations à la cour, et jouissait déja de toute sa célébrité dans la chaire, plus de dix ans avant que le nom de cet oratorien fût connu à Paris. L'évêque d'Agen suivit donc et ne devança point l'évêque de Meaux.

Thomas fait après, avec justice, un grand éloge du talent de Mascaron, surtout dans l'oraison funèbre de Turenne. « On y trouve, dit-il, plus de beautés vraies « et solides *que dans toutes les autres*. Le ton en est « éloquent, la marche en est belle, le goût plus épuré. « Il s'y rencontre *moins* de comparaisons tirées du « soleil levant et du soleil couchant, et des torrents et « des tempêtes, et des rayons et des éclairs. Il y est « *moins question* d'ombre et de nuages, d'astres for- « tunés, de fleuves féconds, d'océan qui se déborde, « d'aigles, d'aiglons, d'apostrophes au grand prince « ou à la grande princesse, ou à l'épée flamboyante « du Seigneur, et *tous ces lieux communs* de décla- « mation et d'ennui, qu'on a pris si longtemps, et « chez tant de peuples, pour de la poésie et de l'élo- « quence. Bossuet a encore quelques uns de ces dé- « fauts[1]. »

C'est de Mascaron que je veux d'abord parler. Je reviendrai ensuite à la dernière ligne que je viens de transcrire avec peine ; et, par un juste égard dû à la mémoire de Thomas, je ne me servirai point du mot propre pour venger Bossuet d'un reproche qui ne peut nuire qu'à son auteur. En attendant que j'aie

[1] Essai sur les Éloges, chap. XXXI.

éclairci le nuage, je puis défier d'avance la critique la plus sévère de citer jamais, je ne dis pas seulement *quelques uns*, mais aucun de *ces défauts*, dans les vingt-quatre volumes in-8° de l'édition de Nimes, qui forment jusqu'à présent la collection la plus complète des œuvres de Bossuet.

Si par les premiers mots que j'ai soulignés dans ce jugement sur Mascaron, *on y trouve plus de beautés que dans toutes les autres*, notre académicien a voulu dire simplement, comme j'aime à le supposer, que l'oraison funèbre de Turenne, par Mascaron, est infiniment supérieure à tous les autres discours du même orateur, il a toute raison ; et je souscris pleinement à une si juste préférence. Mais il aurait tort, et très grand tort, si, ne se bornant plus dans sa critique à le comparer avec la foule des déclamateurs, il cherchait à nous faire entendre, par toutes ces insinuations oratoires, que le chef-d'œuvre même de Mascaron est, au moins en partie, encore infecté de ce goût détestable dont Thomas fait ici une justice exemplaire ; s'il prétendait qu'*il s'y en rencontre* seulement un peu *moins* que dans les autres discours de Mascaron, ou dans les misérables sermons composés avant cette époque ; et s'il se figurait enfin, contre l'évidence du fait, qu'*il y est* simplement *moins question de tous ces lieux communs de déclamation et d'ennui, qu'on a pris si longtemps, et chez tant de peuples, pour de la poésie et de l'éloquence*. On n'aperçoit, en effet, aucune trace de ce verbiage ampoulé, ni dans l'éloge de Turenne, ni, à quelques exceptions près, dans aucun des ouvrages imprimés de Mascaron, que Thomas met en scène ici très mal à propos, quand il attache

son nom à une diatribe qui, sous plusieurs rapports, lui est étrangère ; car le prélat oratorien ne s'est pas seulement *moins* livré à un si mauvais goût, il en est presque entièrement exempt, du moins dans le très grand nombre de ses discours[1].

[1] Dans le mois d'août 1670, Mascaron fut chargé de prononcer, à deux jours de distance, l'oraison funèbre du duc de Beaufort dans l'église de Notre-Dame, et celle de madame Henriette, duchesse d'Orléans, dans celle du Val-de-Grace, où son cœur fut déposé. On lit dans la vie de Mascaron, placée à la tête du recueil qui contient ses oraisons funèbres : « Le maître des cérémonies fit remarquer à Sa Ma-« jesté que le même orateur était chargé des deux actions, et que cela « pourrait l'embarrasser ; à quoi le roi répondit : *C'est l'évêque de « Tulles, à coup sûr il s'en tirera bien.* » Mais Louis XIV ne prévoyait pas que cet éloge de madame Henriette, écrit avec une précipitation forcée, ne serait que la première ébauche d'un informe brouillon ; triste objet de souvenir où l'on ne reconnaît plus, dans une production avortée, l'esprit très distingué de l'évêque d'Agen : disons tout, en appliquant sous un autre rapport à cet ouvrage le vers si touchant de Racine,

Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

Mascaron eut un peu plus de loisir pour soigner l'éloge du duc de Beaufort. On y admire dans la seconde partie autant de correction que de verve oratoire, surtout une peinture sublime de l'importance des forces navales, ainsi que des descentes et des incursions continuelles des Algériens sur les côtes du Languedoc et de la Provence, avant la restauration de notre marine militaire.

Né à Marseille, Mascaron avait été souvent témoin de ces lamentables irruptions. Ses souvenirs enrichirent son éloquence de ce tableau magnifique, dans l'oraison funèbre du duc de Beaufort, généralissime de nos armées navales. « Vous l'avez ouï dire, s'écria l'orateur, « vous l'avez appris par des relations. Hélas ! je l'ai vu de mes pro-« pres yeux. Quand je me souviens qu'il n'arrivait aucun vaisseau « dans nos ports, qui ne nous apprît la perte de vingt autres ; quand je « songe qu'il n'y avait personne qui n'eût à pleurer un parent massa-« cré, un ami esclave, ou une famille ruinée, et que les promenades « mêmes sur mer n'étaient pas sûres ; quand je me représente les ca-« chots horribles d'Alger et de Tunis remplis d'esclaves chrétiens, et « de Français plus que d'autres nations, exposés à tout ce que la « cruauté de ces maîtres impitoyables leur faisait souffrir ; quand je

Ce n'est nullement ce verbeux galimatias, je dirais même, s'il était permis de répéter la parodie beaucoup

« rappelle dans ma mémoire toutes les railleries sacriléges et piquantes « que faisaient ces insolents, d'un Dieu et d'un roi qui défendaient si « mal, l'un ses adorateurs, et l'autre ses sujets (*on reconnaît ici l'ac-* « *cent de Bossuet ou de Corneille*), mon imagination me rend ces temps « malheureux si présents, que je ne peux m'empêcher de m'écrier : « *Usquequo, Domine, improperabit inimicus ?* Jusques à quand, grand « Dieu ! les ennemis de votre nom insulteront-ils à votre gloire ? Quel « terme mettrez-vous à leur puissance et à nos malheurs ? Mais il me « semble qu'on me répond : *Attendez que Louis prenne lui-même* « *entre ses mains les rênes de l'empire...*; *et ceux qui ont troublé notre* « *paix viendront nous la demander à genoux.* » Un si beau mouvement oratoire suffirait pour sauver de l'oubli cette oraison funèbre du duc de Beaufort.

Je conviens néanmoins que la première partie de cette même oraison funèbre offre deux passages très courts où il est question un moment *du soleil naissant, du signe du lion, des étoiles dont la maligne influence est corrigée par la conjonction des autres astres dont les regards sont plus bénins.* L'abus de toutes ces comparaisons ridicules du soleil était en quelque sorte toléré dans un temps où l'image du soleil étant l'emblème du roi, la métaphore de l'*astre fortuné* était passée dans le langage ordinaire, comme le mot usuel, pour déguiser, sous cette figure, ainsi que sous le nom de *Dieu-donné*, le prince que la France avait vu naître, après vingt-trois années de stérilité, de sa mère Anne d'Autriche.

Mais l'éloge funèbre de madame Henriette, dont Mascaron compare la mort soudaine à celle de Caton, de Brutus, d'Othon, de Sénèque, de Panthée et de Porcie, se ressent beaucoup plus encore de ce mauvais goût, et de l'extrême précipitation avec laquelle il fut écrit. C'est là qu'on est affligé de lire que « l'ombre est la fille du soleil et de la « lumière, mais une fille bien différente des pères qui la produisent; » que « cette ombre peut disparaître en deux manières, ou par le défaut « ou par l'excès de la lumière qui la produit ; » qu'il « ne faut qu'un « nuage ou que la nuit pour détruire les ombres; » que « ceux qui « sont assez aveugles pour courir après elles, ont le malheur de perdre « et l'ombre et la lumière, lorsqu'un nuage ou que la nuit vient à leur « dérober le soleil... » Qu'il « en est d'un cœur noble et généreux, « comme d'un aiglon qui, dès le moment que le nid où il a été élevé « est détruit, tend les ailes, prend son essor, se dérobe à nos yeux, et « va contempler d'un œil fixe et d'une paupière intrépide (image su- « blime) le bel astre dont les hibous ne peuvent soutenir la lumière; » que « tout ce qu'il y a de princes et de princesses auprès du lit de

trop dure de Voltaire, ce pompeux *gali-Thomas*[1], qu'on peut imputer à Mascaron. Il est quelquefois un peu faible, diffus, vague, décoloré dans son style; mais ce n'est ordinairement pas le goût, c'est la profondeur, c'est le pathétique, c'est surtout le nerf et le coloris qui manquent trop souvent à son talent.

Or, si une pareille imputation est souverainement injuste envers le premier prédicateur célèbre dont ait pu s'illustrer la congrégation de l'Oratoire, combien ne doit-elle pas nous paraître plus révoltante à l'égard du grand Bossuet, qui *a encore*, s'il faut en croire Thomas, *quelques uns de ces défauts!*

Voici le juste hommage que cet académicien rend d'abord au génie oratoire de l'évêque de Meaux, dans le même chapitre : « On a dit que Bossuet était le seul

« mort de madame Henriette, répondent à ses cris par leurs larmes et « leurs soupirs, et font un chœur de deuil et de tristesse autour d'elle, « qui lui est un fidèle miroir de ses maux et du danger où elle est, « *cor principum peribit;* » enfin que « le grand, l'invincible et le magna- « nime Louis, à qui l'antiquité eût donné *mille* cœurs, elle qui les « multipliait dans les héros selon le nombre de leurs grandes qualités, « se trouve *sans* cœur à ce spectacle, *peribit cor regis.* »

Ce dernier calembour, ce pathos, toutes ces figures et ces comparaisons de mauvais goût dont Thomas dut être blessé, à la vue de pareilles inepties, prouvent la bonne foi de ses critiques, qui n'avaient nullement besoin, pour être suffisamment motivées, des enluminures qu'y ajoute son imagination. Il crut sans doute, comme le misanthrope, que *le temps ne fait rien à l'affaire;* mais il aurait été digne de son équité d'observer qu'une partie seulement de ce fatras se trouvait, pour ainsi dire, relégué dans un ou deux de ses discours composés trop à la hâte par Mascaron. Je regrette qu'il ait oublié de lui rendre cette justice, en restreignant ainsi une censure qui n'exciterait aucune réclamation, s'il l'avait moins généralisée.

[1] Ce que l'on peut reprocher au style de Thomas n'est nullement cet abus extravagant des comparaisons ampoulées et triviales : c'est le mauvais goût d'exagérer, comme on l'a dit, ses sentiments par ses idées, ses pensées par ses images, et ses images par ses expressions.

« homme vraiment éloquent du siècle de Louis XIV.
« Ce jugement paraîtra sans doute extraordinaire ;
« mais si l'éloquence consiste à s'emparer fortement
« d'un sujet, à en connaître les ressources, à en me-
« surer l'étendue, à enchaîner toutes les parties, à
« faire succéder avec impétuosité les idées aux idées,
« et les sentiments aux sentiments, à être poussé par
« une force irrésistible qui vous entraîne, et à com-
« muniquer ce mouvement rapide et involontaire aux
« autres ; si elle consiste à peindre avec des images
« vives, à agrandir l'ame, à l'étonner, à répandre
« dans le discours un sentiment qui se mêle à chaque
« idée, et lui donne la vie ; si elle consiste à créer des
« expressions profondes et vastes qui enrichissent les
« langues, à enchanter l'oreille par une harmonie
« majestueuse, à n'avoir ni un ton ni une manière
« fixe, mais à prendre toujours et le ton et la manière
« du moment, à marcher quelquefois avec une gran-
« deur imposante et calme, puis tout à coup à s'é-
« lancer, à s'élever, à descendre, à s'élever encore,
« imitant la nature, qui est irrégulière et grande, et
« qui embellit quelquefois l'ordre de l'univers par le
« désordre même ; si tel est le caractère de la sublime
« éloquence, qui jamais parmi nous a été aussi élo-
« quent que Bossuet ? »

Qui croirait qu'à la suite de ce magnifique éloge dans lequel Thomas paraît sentir si vivement le génie oratoire de Bossuet, mais non pas au même degré peut-être toutes les beautés intimes de ce style, d'autant plus divin, en quelque sorte, qu'il est toujours naturel et simple dans sa sublimité, qui croirait qu'il ajoute ces étranges paroles que je copie à regret ? « On

« a dit, il y a longtemps, que Bossuet était inégal ; « mais on n'a point dit assez combien il est long et « froid, et vide d'idées dans quelques parties de ses « discours. » Thomas, dont l'esprit pouvait s'enorgueillir à bon droit de tant d'autres aperçus beaucoup plus ingénieux, se félicite ici trop mal à propos d'une semblable découverte, quand il semble revendiquer hautement un si étrange mérite auprès de ses lecteurs : personne assurément ne sera jamais tenté de lui en disputer la gloire.

Il faut d'abord bien établir que dans ce chapitre Thomas ne parle, ne veut et même ne peut réellement parler que du seul volume où se trouvent réunies les oraisons funèbres de Bossuet. Son admiration y analyse uniquement et avec enthousiasme les éloges de la reine d'Angleterre, de sa fille Henriette, duchesse d'Orléans, de la princesse palatine et du prince de Condé. Il serait injuste et même absurde, en effet, de vouloir apprécier le mérite oratoire d'un si grand homme, d'après quelques uns de ses premiers sermons imprimés sans choix et sans discernement, soixante-huit ans après sa mort. Thomas n'en dit pas un mot dans son *Essai sur les Eloges*, qu'il avait même composé avant qu'on les rendît publics. C'est par conséquent des chefs-d'œuvre immortels de l'évêque de Meaux, considérés au moins *dans quelques unes de leurs parties*, qu'il porte un jugement si peu réfléchi.

Bossuet n'est véritablement responsable que des ouvrages qu'il a lui-même publiés et qui nous donnent la véritable mesure de son talent. Or je demande à tous les hommes de goût s'il y *a encore*, je ne dirai

point dans le *Discours* prodigieux *sur l'histoire universelle*, mais dans ses oraisons funèbres, dans celle même de la princesse palatine, que le sujet rend néanmoins fort inférieure aux trois autres, quoiqu'on y admire de très grandes beautés, je demande, dis-je, si l'on trouve, *dans quelques parties de ces discours, quelques uns de ces défauts* dignes de Ronsard et de du Bartas, *de ces lieux communs de déclamation et d'ennui, qu'on a pris si longtemps, et chez tant de peuples, pour de la poésie et de l'éloquence?* Je demande en même temps si, après avoir lu ces sublimes compositions, aucun critique, de quelque autorité dans la littérature, est répréhensible de n'avoir pas observé, en regrettant qu'aucun rhéteur ne l'eût encore prévenu, qu'*on a dit depuis longtemps que* Bossuet *était inégal*, mais *qu'on n'a point dit assez combien il est long, froid, vide d'idées, et que, lorsque son sujet l'abandonne, personne n'y supplée moins que lui?*

Certes, dans l'éloge déja cité de la princesse palatine, Bossuet supplée magnifiquement à la sterilité des faits par les créations de son génie : c'est son grand caractère, c'est le merveilleux secret de son talent. Il sait donner également à tous les sujets qu'il traite le plus haut degré d'intérêt dont ils sont susceptibles. J'avoue qu'il ne doit et ne veut pas être toujours sublime, car ce serait le plus infaillible moyen de ne l'être jamais. Mais nul orateur, sans en excepter Démosthène lui-même, n'a écrit avec plus de verve et d'ardeur, et n'a montré plus que lui de ce véritable feu de l'ame et du génie qui étincelle dans tous ses discours, où, de l'aveu même de Thomas, *un sentiment se mêle à chaque idée et lui donne la vie.* Bossuet

ne se montre jamais bouffi, tendu, monotone, sec et métaphysique, sujet à la roideur et à l'enflure, naturellement enclin à une élocution boursouflée, pleine de termes techniques et abstraits, surchargée de métaphores outrées ou de mots scientifiques; et c'est pour cela même que son style original et sublime, mais très pur, très correct, entièrement à l'abri de tout reproche d'inégalité choquante, quoi qu'on en ait pu dire sur parole, ressemble toujours à l'épanchement, à l'abandon et au premier mouvement du génie.

Heureusement pour sa gloire, Thomas s'est bien gardé de dire, en propres termes, que Bossuet fut un *froid écrivain.* Mais quand il lui reproche de l'être quelquefois, ce qui est très injuste, il s'expose d'autant plus à lui faire imputer cette prétendue stérilité et cette froideur assez fréquente, qu'il en accuse formellement, du moins *quelques parties de ses discours;* et même que, peu content de l'affirmer, il ose se plaindre de ce qu'*on n'a point dit assez* avant lui *combien Bossuet est* quelquefois *long, froid et vide d'idées.*

Bossuet un froid écrivain! Le faire entendre à mots couverts, ce serait un blasphème contre le génie; nul homme de lettres ne méritait mieux que Thomas de n'en méconnaître jamais le langage, qui est quelquefois le sien propre. Eh! digne admirateur, noble panégyriste de ce grand homme, qu'insinuez-vous? Si la nature vous eût doué d'un goût égal à votre esprit, vous n'auriez pas été entraîné par ce malheureux penchant vers une chaleur factice, à trouver *long, froid et vide d'idées*, tout ce qui n'est dans un discours ni forcé ni exagéré. Ne savez-vous pas ce que c'est qu'un

écrivain froid? Par quelle distraction ou par quelle fatalité avez-vous donc pu l'oublier en parlant du premier des orateurs? Le législateur Boileau nous l'apprend avec assez d'énergie, quand il prononce sur le Parnasse cet arrêt mémorable, dont la conséquence vous eût étrangement surpris, si votre mémoire vous l'eût rappelé au moment même où votre plume semblait en faire, à votre insu, l'application à Bossuet :

> Qui dit froid écrivain, dit détestable auteur [1].

Non, non, si vous vous en étiez souvenu, vous n'auriez jamais écrit une si révoltante assertion, que votre ombre désavoue, qui dément tous les justes éloges que vous décernez à ce grand génie, et vous met avec vous-même dans un état d'opposition que je voudrais vainement excuser ou expliquer.

Hélas! il faut le dire pour l'instruction des vivants plutôt que pour exercer une triste censure envers les morts! On sait combien l'avocat Linguet, dont les paradoxes et le mauvais goût se retracent en ce moment à ma pensée, et qui était à une si grande distance du talent de Thomas, avait outré cette étrange théorie d'une fausse chaleur oratoire.

Ah! c'est quand on se livre ainsi, dans ses compositions, à une exaltation habituelle de tête, qu'on a le malheur de trouver Bossuet un écrivain froid! C'est d'une pareille effervescence d'idées que doit provenir le travers d'esprit par lequel on prend l'emphase

[1] C'est le trente-troisième vers du quatrième chant de l'*Art poétique*.

pour le talent oratoire, les fumées d'une imagination échauffée pour la flamme du génie, les mots à prétention pour les *pensées du cœur* [1], les écarts pour des élans, l'ivresse pour l'enthousiasme, les transports factices pour des mouvements sublimes, enfin pour véhémence le délire furibond de ces avocats qui *vendent* chèrement, dit Juvénal, *leur* feinte *colère* [2], et dont Quintilien appelle les cris et les emportements *une éloquence de chien enragé*, CANINA ELOQUENTIA [3].

Il faut savoir lire et sentir Bossuet pour apprécier toute la sublimité et saisir toute la mesure de son talent. Il est très peu de lecteurs qui aient assez d'esprit, de goût et de tact, pour démêler toutes les richesses de ses compositions. Plus on a de sagacité, plus on le médite, plus aussi on y découvre de beautés cachées. Il a ce trait de ressemblance avec tous les écrivains du premier ordre et tous les grands hommes, que, malgré le sentiment habituel de l'admiration qu'il inspire et qu'il paraît continuellement épuiser, son génie excite encore dans chacune de ses productions une nouvelle surprise; en paraissant toujours se surpasser lui-même.

Je regrette qu'avec un talent supérieur qui le porte à la noblesse et à l'élévation, mais qui l'expose à l'exagération et à l'enflure, Thomas nous montre, par de si tristes exemples dans ses écrits, combien il faut se tenir en garde contre l'excès des dons même les plus heureux de la nature, quand on voit à quel point l'u-

1 « Cogitationes cordis. » Cic.

2 « Iras vendit. »

3 Voyez vers la fin, dans une note marginale, la préface de la traduction de Quintilien, par l'abbé Gedoyn.

sage en avoisine de près l'abus. Ce n'est plus atteindre le but que de le dépasser. On peut appliquer à ses ouvrages ce que pense des compositions de Sénèque le sage et judicieux Quintilien : « Vous desireriez, dit-« il, qu'il eùt écrit avec son esprit, mais avec un autre « goût que le sien. *Velles cum suo ingenio dixisse,* « *alieno judicio*[1]. »

J'entends vanter, tous les jours, les jugements littéraires de Thomas sur les orateurs, dont il apprécie l'éloquence, dans son *Essai sur les Éloges.* Je reconnais, en effet, qu'à l'exception des erreurs de goût, et des restrictions qu'il mèle inconsidérément à son estime pour Mascaron et à son admiration pour Bossuet, on peut adopter avec confiance presque toutes ses opinions critiques dans le genre oratoire, jusqu'à l'époque où il nous parle de ses contemporains. Mais, il faut le dire en excusant son indulgente sensibilité, quand il s'expose au danger d'apprécier des auteurs vivants, il montre bien plus d'affection et de complaisance que de franchise et de discernement envers quelques écrivains célèbres qu'il a pour amis, et qu'il ne semble plus juger avec son esprit, mais uniquement avec son cœur. Son embarras et ses efforts trahissent manifestement sa conscience littéraire, dès qu'il se voit condamné par ses liaisons à louer des ouvrages qu'il ne saurait estimer.

Ainsi, à la suite des injustes réserves qui contrebalancent le ravissement que lui causent les chefs-d'œuvre de Bossuet, Thomas se bat les flancs, s'il est permis d'employer cette locution vulgaire, qui peint

1 « De institutione oratoria. » Lib. X, cap. III.

exactement sa contrainte, lorsqu'il veut exalter le panégyriste de Montesquieu, de l'abbé Terrasson, de Bernouilli et de Dumarsais. Il a pourtant la pudeur de ne jamais placer le mot *éloquence* à côté du nom de son ami d'Alembert, que le jugement de ses pairs a classé parmi les hommes les plus célèbres dans les mathématiques : écrivain d'un ordre supérieur, doué d'une véritable force et d'une grande étendue d'esprit, et qui a composé dans la suite plusieurs éloges académiques fort supérieurs à ses premiers essais en ce genre, mais dont il me semble que la nature n'avait pas voulu faire un orateur. Après avoir finement analysé le caractère de son talent, *qui réunissait*, dit Thomas, *à une philosophie pleine de fermeté, et quelquefois de hauteur, un style précis, qui n'orne point la pensée, et dont la parure est la force;* il ajoute à cette louange assez juste, quoiqu'un peu déplacée dans un chapitre où il s'agit du genre des *éloges*, que *si l'on a comparé Fontenelle à Pline, on peut* AVEC PLUS DE RAISON *comparer d'Alembert à Tacite. Il en a la marche, souvent la profondeur ; et l'éloge de Montesquieu rappelle, en plus d'un endroit, l'éloge d'Agricola.*

Ne suffit-il pas de rapporter une pareille assertion pour la réfuter? L'objet de comparaison ne pouvait être plus malheureusement choisi : c'était rapprocher deux écrivains et deux ouvrages qui n'ont entre eux aucune ressemblance. D'Alembert avait certainement beaucoup de lumières dans l'esprit ; mais il faut avouer qu'il montre dans ces quatre éloges, qui n'ont rien de saillant, rien de profond, la même sécheresse que dans ses *Eléments de philosophie*. Tacite, au con-

traire, attendrit le lecteur à chaque page, par la pieuse sensibilité avec laquelle il loue son beau-père Agricola, qu'il fait révérer, regretter et chérir, en parlant toujours de lui avec l'accent le plus touchant de l'admiration, de la tendresse et de la douleur. Quel rapport peut-il donc y avoir entre les froides et métaphysiques analyses qui comparent les quatre notices historiques de d'Alembert, dont on n'a rien retenu, et l'éloge si lumineux et si éloquent d'un général d'armée, l'un des ouvrages de l'antiquité où l'on trouve le plus d'ame et de génie, enfin un chef-d'œuvre de Tacite, étincelant de traits sublimes qu'on emprunte encore de lui tous les jours, comme les plus dignes hommages de l'amour, de l'enthousiasme et des regrets publics, à la tête de l'éloge funèbre des hommes les plus illustres dans tous les états et dans tous les genres, et qu'on ne peut relire sans verser des pleurs?

Mais avançons. Voici dans un autre ouvrage de Thomas, un autre exemple encore plus propre à signaler aux yeux du goût les chances périlleuses de ce commerce de louanges réciproques entre des auteurs contemporains. Quand il parle, dans son 36e chapitre, de *l'Eloge de Richardson*, esquisse où l'on trouve quelquefois de l'élan, de la chaleur, des mouvements passionnés, surtout beaucoup d'esprit et d'originalité, soit dans les pensées, soit plus encore dans les formes d'un style presque toujours hydropique ; mais, il faut le dire, esquisse tracée dans un redoublement de transport au cerveau, et le plus souvent sans effet, parcequ'elle est sans mesure, Thomas ne craint pas de prodiguer à Diderot une admiration subtile et péniblement exagérée ; il préconise, au lieu d'excuser, s'il

était possible, l'exaltation factice, le désordre et le délire du panégyriste : il va même jusqu'à ne plus voir simplement *un éloge, mais un hymne*, dans cette espèce de rêve d'un visionnaire, qui vient de lire *Clarisse* pour la première fois.

Est-ce bien, en effet, le vrai langage de l'enthousiasme que nous fait entendre Thomas, ou plutôt n'est-ce pas, au moins en partie, l'engouement métaphysique si familier à Diderot, qu'il semble vouloir imiter lui-même, lorsqu'en appréciant cet écrivain dont l'esprit, presque toujours emporté par la fougue de l'imagination, écrivit quelques belles pages, et ne composa jamais un beau livre, il nous dit sérieusement, qu'*ici l'orateur ressemble à ces* GRANDS PRÊTRES ANTIQUES *qui, à la lueur du feu sacré, parlaient aux peuples, aux pieds de la statue de leur divinité?* Peu content de toutes ces hyperboles, il ajoute qu'*en l'écoutant, le sentiment, quoique exagéré*, PARAÎT VRAI; qu'*il y a des hommes qui ne peuvent approuver dans les autres ce qu'ils n'ont pas senti*, et que *ceux-là goûtent des beautés d'un autre genre; mais* que *ces invocations, ce désordre, ces élans, et ensuite ces silences, ces repos, laissent l'*AME, *à la fin, dans une émotion vive et profonde;* que *celui qui a reçu de la nature une* AME *ouverte à toutes les impressions, et qui a ce ressort dans l'*AME *a un sens de plus dont il doit remercier la nature*[1]. On n'a jamais tant parlé de l'ame, pour conclure qu'elle finit par être, ou, si l'on veut, par créer un SENS de plus, que dans cet éloge alambiqué d'un philosophe, qui ne croyait guère en avoir une.

[1] Œuvres complètes de Thomas, t. IV, chap. XXXVI.

Et Voltaire aussi était vivant encore, quand Thomas publia l'*Essai sur les Eloges!* On s'en aperçoit aisément à la lecture du chapitre qui lui est consacré. Malgré toute la noble fierté de son talent et de son caractère, cet estimable académicien, entraîné par une si dominante renommée, crut devoir brûler quelques grains d'encens en l'honneur du patriarche de Ferney; et, pour ne pas faire de ces louanges un hors-d'œuvre désobligeant, dans son traité historique de l'art oratoire, il se vit en quelque sorte forcé de célébrer comme orateur cet homme extraordinaire, très souvent éloquent en vers, et même dans quelques traits isolés de sa prose, mais qui n'a jamais pu parvenir, malgré tous ses efforts réitérés, à composer un discours d'une véritable éloquence : genre de style et d'harmonie auquel son esprit se refuse, et dont son oreille même, si délicate en poésie, semble ignorer les premiers éléments. Thomas subit d'abord la pénible épreuve de parler du panégyrique de Louis XV. On sent combien doit le gêner la triste nécessité qu'il s'impose d'assigner à Voltaire pour titre de gloire, dans cette galerie des plus grands orateurs, un éloge écrit comme un chapitre de ses *Mélanges*, où l'on n'aperçoit ni verve, ni mouvement, ni aucune espèce de couleur oratoire.

Voici comment Thomas essaie de se tirer lui-même, ainsi que l'auteur du panégyrique, d'un embarras également fâcheux pour l'un et pour l'autre, et auquel il serait à desirer, pour leur propre gloire, qu'ils n'eussent jamais été exposés. « Pélisson, dit-il[1], est

[1] Essai sur les Éloges, t. IV.

« presque toujours orateur dans son panégyrique de « Louis XIV » (certes, je ne puis admettre cette supposition : je serais plutôt tenté de dire qu'on n'y trouve pas un seul mouvement de grande éloquence)[1] ; « et l'on voit qu'il veut l'être. Le panégyriste de « Louis XV, au contraire, ne l'est jamais ; il semble « éviter l'éloquence, comme l'autre paraît la cher- « cher. *Il ne se permet nulle part* ces mouvements, ces « tours périodiques et harmonieux, qui semblent « donner plus d'appareil aux idées et un air plus im- « posant au discours. Peut-être cette différence est- « elle seulement l'ouvrage du goût. Sans doute le « panégyriste a pensé que toute espèce d'éloquence a

[1] Le style de ce panégyrique, écrit avec beaucoup de pompe, est en effet oratoire ; mais je n'ai pu y découvrir aucun morceau vraiment éloquent, et bien moins encore sublime. Après s'être demandé sérieusement à lui-même, s'il y a eu dans le ciel, à la naissance de Louis XIV, *quelque révolution extraordinaire*, *quelque conjonction ou quelque constellation nouvelle*, puisqu'*il est certain et indubitable que nos rois sont nos astres, et leurs regards nos influences*, Pélisson dit que *ce prince commence à gouverner lui-même*, *ayant désormais pour premier ministre le génie*. Cette dernière expression est la plus remarquable du discours. L'éloge solennel du roi se trouve renfermé dans la réponse de Pélisson, le 3 février 1671, jour de la réception de M. de Harlay de Chanvalon, nommé à l'archevêché de Paris, successeur de M. Péréfixe de Beaumont, archevêque de Paris, précepteur de Louis XIV, et auteur de l'histoire de Henri IV. Voyez les *Œuvres diverses de Pélisson,* édition de Didot, en 1735, tome II, page 204. On lit dans le même volume, page 328, une *Conversation de Louis XIV au siége de Lille*, rédigée par Pélisson, qui était *en tiers* dans cet entretien. C'est un récit curieux en dix-sept pages, que le rédacteur n'a pas manqué sans doute d'embellir officieusement, et qui fait peut-être encore plus d'honneur à Louis XIV que le panégyrique très estimable, et toujours fondé sur des faits, qui fut prononcé par Pélisson dans une séance publique de l'Académie française. On ne pouvait mieux peindre l'air chevaleresque, et même un peu espagnol, dont ce monarque avait une teinte très marquée dans l'esprit, comme dans le caractère, qu'en les faisant ainsi parler confidentiellement.

« un peu de faste, etc. » C'est une manière toute nouvelle de célébrer un orateur, que de présenter ainsi son impuissance oratoire comme un système, comme un expédient de goût, enfin comme *une suite d'un changement qui s'était opéré, sous le règne de Louis XV, dans la direction des esprits; époque où la réflexion qui médite prit la place de l'enthousiasme qui sent, et où l'on s'éloigna plus que jamais du ton de l'éloquence, quand l'esprit philosophique, qui discute toujours avant de juger, et qui est sans cesse sur ses gardes, parcequ'il craint* LA SURPRISE DU SENTIMENT, *devint peu à peu l'esprit général, et fit la loi aux orateurs mêmes.* Je défère au lecteur le jugement des singulières louanges et des opinions systématiques par lesquelles, avec beaucoup d'esprit assurément, mais non pas avec un bon esprit de critique, s'il n'est pas simplement historien, en traçant le tableau d'une pareille théorie oratoire, Thomas donne tant de prise contre lui dans ce morceau, qui, sans qu'on y en découvre la tournure et bien moins encore l'intention, n'en serait cependant pas moins susceptible d'être aisément travesti en persiflage.

L'auteur, si justement célèbre, de l'*Essai sur les Éloges*, pressé du besoin d'admirer quelque éloquence dans la prose de Voltaire, cherche tout ce qu'il peut relever de louable dans un très beau sujet, que ce grand poëte eut le mérite de choisir avec l'instinct du goût, mais non pas la gloire de traiter avec un enthousiasme digne d'un si grand intérêt : c'est l'éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de 1741. Quoique cet ouvrage me semble manqué, ou du moins fort au-dessous du génie de son auteur, il

est sans doute beaucoup meilleur que le panégyrique de Louis XV. L'éloge de Vauvenargues, qui en forme la péroraison, est écrit avec une sensibilité qu'on voudrait trouver plus souvent dans la prose de Voltaire ; mais un si faible discours, où la finesse de l'esprit et le ton de la déclamation usurpent trop souvent la place de l'éloquence, est loin de pouvoir fonder jamais la réputation d'un orateur. Le panégyriste de Marc-Aurèle avait trop de tact, et surtout un sentiment trop juste de la vraie éloquence, pour pouvoir se le dissimuler : il n'en respecte néanmoins pas davantage son propre jugement, lorsqu'il porte l'exagération jusqu'à dire que *cet éloge funèbre doit être mis au rang des ouvrages éloquents de notre langue !*

Thomas a été seul jusqu'à présent de cet avis ; ou plutôt était-ce bien là son opinion ?

> Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle ?

Et, pour l'honneur de cet écrivain, si généralement considéré, ne doit-on voir, dans l'exagération de l'hommage, qu'un tribut de déférence, dont on a peine à se défendre envers un homme de génie, même quand il s'agit de ses moindres productions dans le genre le plus étranger à son talent ? Ah ! l'amitié coûte trop cher à un homme de lettres quand elle arrache de semblables témoignages, je ne dirai pas, à son goût, mais du moins à sa plume, et qu'elle fait subir une telle violence à son admiration, en présence des chefs-d'œuvre immortels de l'éloquence française ! La tyrannie de l'esprit de parti, et le tribut des éloges

de commande, qu'imposent les relations sociales ou les coteries littéraires, ne sont jamais d'une longue durée. L'adulation ne procure pas plus de gloire à l'auteur, d'ailleurs très fameux, d'un ouvrage médiocre qui en est l'objet, qu'elle n'attire de suffrages à l'ami vainement généreux qui s'en fait l'organe. Les hommes passent; mais les jugements restent, et honorent ou accusent à jamais le goût d'un écrivain au tribunal de la postérité, qui viendra en tenir ou en demander compte à son ombre, jusque dans l'asile du tombeau.

LXIX. De l'emploi de l'Écriture sainte.

Les ouvrages de Thomas se rapprochent sous plusieurs rapports du genre de la chaire, soit par l'élévation des idées, soit par l'intérêt moral, soit principalement par le ton oratoire qui leur est commun avec l'éloquence sacrée. Voulons-nous que les beautés et même les défauts non moins instructifs d'un littérateur tout couvert de palmes académiques, deviennent en quelque sorte des leçons également utiles aux orateurs sacrés ? Profitons de son exemple dans la carrière qu'il a parcourue, au milieu de tant d'applaudissements et de critiques. Enrichissons donc comme lui notre talent, par une étude approfondie de chaque matière que nous voulons traiter, et par les connaissances les plus analogues à l'objet de nos discours. Nos plus récents prédécesseurs nous le recommandent assez tristement par leurs mécomptes même et par leurs méprises. Souvenons-nous, témoins de leur renommée expirante, que depuis le *Petit Carême*, on n'a cessé d'énerver l'éloquence évangélique, en négli-

geant la science et en oubliant le langage de la religion ; de sorte que pour rendre à notre ministère son ancien lustre, il faut que nous redevenions des apôtres, si nous voulons être des orateurs.

C'est en lisant et en relisant l'Écriture sainte, qu'on apprend à parler cette belle langue de la piété, du zèle et de l'onction, qui répand tour à tour sur le style des images touchantes, majestueuses ou terribles, sans lesquelles on ne s'emparera jamais ni de l'imagination ni du cœur de l'homme. Ah ! ne regardons point comme une contrainte importune l'heureuse nécessité de mêler sans cesse le texte sacré à nos compositions. Les prodiges de l'histoire sainte nous offrent tout le merveilleux que l'imagination presque poétique d'un orateur peut employer en chaire, avec la certitude d'intéresser vivement à la fois les souvenirs, la pensée et l'ame de ses auditeurs. La Bible est, littérairement parlant, pour le style des prédicateurs, ce qu'a toujours été la mythologie pour l'élocution des poëtes, un apanage du genre, plutôt qu'une servitude du ministère. On trouve dans les livres saints des pensées si sublimes, des expressions si hardies et si énergiques, des tableaux si pittoresques, des allégories si heureuses, des sentences si profondes, des élans si pathétiques, des images si éclatantes et si variées, qu'il faudrait se les approprier par intérêt et par goût, si l'on était assez malheureux pour ne les point chercher par principe et par devoir.

Tous ces bienfaits qu'offre à la chaire une lecture assidue des livres sacrés, ont été développés avec autant de vérité que d'attrait par le père Lamy, oratorien, dans la préface de son *Introduction à l'Écri-*

ture sainte, ouvrage éminemment propre à piquer la curiosité et à inspirer le goût de cet étude. « Les « prédicateurs, dit-il, sont d'autant plus inexcusables « de négliger l'Écriture, qu'il n'y a point pour eux « de fonds plus riche et plus inépuisable. Tout ce qui « soutient l'éloquence, les actions extraordinaires, les « mots éclatants, les exemples, les comparaisons, les « paraboles, s'y trouvent avec abondance. Non-seu- « lement on y puise la véritable doctrine : on y dé- « couvre encore tous les ornements qui donnent de la « force aux discours. Quelle manière d'enseigner plus « claire et plus briève que l'Évangile? Quel orateur « peut égaler l'élévation et la véhémence des pro- « phètes? Qui sait mieux tourner l'esprit et toucher « le cœur que saint Paul? Quoi de plus propre à don- « ner au discours l'éclat et la magnificence de la « poésie que les psaumes de David? Enfin quelle « foule admirable de sentences et de maximes dans « les livres de Salomon ! »

J'invite avec confiance les orateurs chrétiens à s'assurer eux-mêmes que le beau idéal du genre lyrique se fait admirer dans les psaumes, où, selon le jugement de saint Jérôme, le roi prophète nous tient lieu de tous les poëtes grecs et latins, d'Horace lui-même : *David Simonides noster, Pindarus, Alcœus; Flaccus quoque*. Tous les secrets de cette poésie originale et sublime nous ont été parfaitement révélés dans l'explication du cantique de Moïse sur le passage de la mer Rouge, que Rollin a examiné, d'après Hersan, dans son *Traité des Études*, suivant toutes les règles de l'éloquence. L'abbé Batteux, dans le troisième volume de ses *Principes de Littérature*, chapitre 9,

analyse et développe également avec beaucoup d'esprit et de goût, selon la meilleure poétique de l'ode, le psaume 103, sur *la création du monde*, *Benedic, anima mea, Domino*, etc. Toutes les beautés lyriques de ce chef-d'œuvre s'y trouvent parfaitement divisées et présentées en neuf tableaux de la plus grande magnificence. C'est le commentaire le plus instructif et le plus lumineux que je puisse indiquer aux candidats de la chaire, pour leur apprendre à discerner et à sentir les richesses oratoires et poétiques des livres saints.

Un orateur sacré peut et doit même s'emparer à discrétion des sentiments, des pensées ou des mouvements sublimes qu'il découvre dans ces livres divins : c'est là que le plagiat lui est permis, et même ordonné. Plus il y recueille de trésors, plus ses auditeurs lui savent gré de ses conquêtes. Les citations des auteurs inspirés deviennent, pour un orateur chrétien, des autorités qui rendent son langage plus touchant et plus auguste, des témoignages imposants qu'il peut, avec autant de droit que de facilité, aller chercher dans la plus haute antiquité, dans le ciel même, et jusqu'au fond de l'enfer, pour instruire et confondre la terre. Malheur, malheur à lui, s'il rougissait de l'Évangile au moment où il l'annonce ; et s'il s'abaissait à l'impie et abjecte condescendance de n'oser plus nommer Jésus-Christ dans la chaire même où il vient occuper sa place et proclamer ses oracles !

Eh ! ne reste-t-il donc pas encore assez de beautés inconnues dans l'Écriture sainte, pour exciter la studieuse émulation d'un prédicateur ? Quelque pensée

qu'il veuille exprimer ou sanctifier, il en trouvera le germe dans les livres sacrés, si son zèle lui impose la loi de les méditer tous les jours, et si cet exercice habituel aiguise assez la sagacité de son esprit pour démêler de loin toutes les allusions heureuses qu'ils doivent lui suggérer. En cherchant un trait dont il a besoin, il en découvrira une foule d'autres qu'il saura mettre en réserve, pour les sujets auxquels ils pourront s'allier avec le plus d'éloquence et de fruit.

Revenez donc chaque jour à l'Écriture sainte, avec cette application prévoyante qui pour un orateur en est la véritable étude, puisqu'elle seule en découvre tous les rapports avec la chaire. Un tact prompt et exercé y saisit d'abord les combinaisons et les résultats dont le ministère sacré saura faire ensuite un magnifique usage. Il faut prendre note, en lisant la Bible, la plume à la main, de tous les passages frappants qui peuvent servir de cadres heureux au développement de la morale ou des faits instructifs, et surtout aux tableaux historiques. C'est ainsi que le verset du psaume 101e, *Prospexit de excelso sancto suo*, cinq fois répété, et amenant chaque fois un portrait affreux, mais sublime, de la corruption et des désastres de notre patrie, suffit à Massillon quand il veut peindre, avec l'énergie et la véhémence de Démosthène, l'état de la France vers la fin du règne de Louis XIV, dans la dernière partie de son admirable discours sur *les motifs de conversion*, pour le jour *des Cendres*. On doit donc acquérir une connaissance anticipée de ces traits mémorables, et se la rendre assez familière pour que chaque sujet en rappelle, en indique, ou en inspire ainsi, au besoin, l'application oratoire.

Vous verrez à chaque page dans les discours de Bossuet, combien ce grand homme, qu'aucun prédicateur n'égale dans la connaissance approfondie de l'Écriture sainte, y avait fait d'heureuses découvertes qui viennent orner à souhait ses compositions. Ce sublime orateur embellit même singulièrement la Vulgate, toutes les fois que son talent ne se trouve pas entièrement satisfait de cette version latine, qu'il refait souvent sur les originaux écrits en langue grecque ou hébraïque. Eh! que dis-je? il ne se contente même pas d'en reproduire à sa manière le texte primitif, dont nous n'avons dans le latin qu'une traduction affaiblie : il le rend beaucoup plus beau ; il l'enrichit du plus éloquent commentaire ou des mouvements les plus oratoires que l'écrivain sacré puisse attendre de son génie. Je me bornerai à citer ici un seul exemple de sa méthode; il me serait trop aisé d'en remplir un volume.

Je vais donc insérer au bas de cette page les deux textes latins d'Isaïe et de Daniel[1], que rappelle Bossuet, dès le début triomphant de sa première partie, dans l'oraison funèbre du grand Condé, qu'il veut comparer aussitôt à Cyrus et à Alexandre. J'invite le

[1] « Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dextram... Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo : portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam... Ut scias quia ego Dominus, qui voco nomen tuum... Vocavi te nomine tuo... Accinxi te, et non cognovisti me... Ego Dominus et non est alter, formans lucem, et creans tenebras, faciens pacem, et creans malum : ego Dominus, faciens omnia hæc, etc. » Isai. c. 45, v. 1, 2, 3, 4, 7. « Veniebat ab Occidente super faciem totius terræ, et non tangebat terram. » Dan. c. 8, v. 5, 21. « Cucurrit ad eum in impetu fortitudinis suæ ; cumque appropinquasset prope arietem, efferatus est in eum et percussit arietem .. Cumque eum misisset in terram, conculcavit, et nemo quibat liberare arietem de manu ejus. » Ibid. 6, 7, 20.

lecteur à examiner préalablement ces passages avec attention, pour se rendre compte à lui-même de toutes les beautés qu'ils renferment, ou qu'ils peuvent indiquer à son imagination ; il jouira mieux ensuite de la magnificence oratoire à laquelle il verra s'élever la traduction ou la paraphrase de l'évêque de Meaux, qui va partager l'enthousiasme, le coloris et la verve des prophètes. C'est, dans cette partie, le plus digne objet de perfection que puisse imiter un prédicateur, lorsqu'il doit traduire en chaire les livres saints. Voici avec quels sublimes accents Bossuet se rend l'interprète d'Isaïe et de Daniel, dont il réunit les pinceaux ; mais on aura lieu d'observer ici qu'à lui seul appartient ce tour vif et oratoire d'un si grand effet, *le voyez-vous ?* etc.

« Quel autre, dit-il, a fait un Cyrus, si ce n'est « Dieu, qui l'avait nommé, deux cents ans avant sa « naissance, dans les oracles d'Isaïe? *Tu n'es pas en-* « *core*, lui disait-il, *mais je te vois et je t'ai nommé* « *par ton nom : tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai* « *devant toi dans les combats. A ton approche, je* « *mettrai les rois en fuite, je briserai les portes d'ai-* « *rain. C'est moi qui étends les cieux, qui soutiens la* « *terre, qui nomme ce qui n'est pas comme ce qui est ;* « c'est-à-dire c'est moi qui fais tout et moi qui vois « dès l'éternité tout ce que je fais. Quel autre a pu « former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu, « qui en a fait voir de si loin, et par des figures si « vives, l'ardeur indomptable à son prophète Daniel? « Le voyéz-vous, dit-il, ce conquérant ? avec quelle « rapidité *il s'élève de l'Occident* comme par bonds et « *ne touche pas à terre!* Semblable, dans ses sauts har-

« dis et dans sa légère démarche, à ces animaux vigou-
« reux et bondissants, il ne s'avance que par vives et
« impétueuses saillies, et n'est arrêté ni par monta-
« gnes, ni par précipices. Déja le roi de Perse est en-
« tre ses mains ; à sa vue il s'est animé, *efferatus est*
« *in eum*, dit le prophète. *Il l'abat, il le foule aux*
« *pieds : nul ne le peut défendre des coups qu'il lui*
« *porte, ni lui arracher sa proie.* A n'entendre que
« ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir sous
« cette figure ? Alexandre, ou le prince de Condé ? »

Mais quand, sur la foi de toute la gloire que le talent de Bossuet a su puiser dans les éloquentes applications de la Bible, j'invite les orateurs sacrés à regarder ce livre divin comme le plus riche manuel de leur ministère, je ne prétends nullement les induire à surcharger leurs discours d'un amas de textes latins, aussi faciles à réunir qu'insipides à répéter : c'est le métier mécanique d'un compilateur sans esprit, ce n'est point la méthode d'un génie oratoire. Voyez avec quel goût et quel talent l'auteur des tragédies immortelles d'*Esther* et d'*Athalie* [1], où il a posé les derniè-

[1] Racine termina sa carrière littéraire par ces deux magnifiques ouvrages, lorsque ses principes religieux, ranimés par tous les dégoûts qu'il venait d'essuyer, le déterminèrent à ne plus travailler pour le théâtre. C'est un grand malheur pour la gloire des lettres et de la nation, que durant ses six dernières années, et à l'apogée de son génie, il n'ait pas eu la pensée, ou du moins que Boileau et ses amis de Port-Royal ne lui aient jamais donné le conseil de consacrer à la religion un si précieux loisir, en composant un poëme épique sur quelqu'un des beaux sujets de l'Ancien Testament, spécialement sur l'histoire de Joseph, qui réunit si heureusement l'intérêt et le merveilleux de l'épopée. J'ai souvent regretté que ce grand poëte, dont tant de morceaux admirables avaient constaté, surtout dans *Phèdre*, le rare talent pour le genre épique, qui savait si bien former un plan et le remplir, et qui avait trouvé la plus parfaite des tragédies dans le onzième chapitre du

res bornes de la perfection que puisse atteindre l'art d'écrire, sait fondre dans son élocution toutes les richesses poétiques de l'Écriture sainte, d'autant plus belle et plus sublime sous ses pinceaux, qu'un œil clairvoyant l'y distingue toujours, sans que cette double magnificence de la religion et de la poésie hébraïque forme jamais la moindre discordance avec le ton et la couleur de son style; tant son langage est, pour ainsi dire, en harmonie avec la langue de Dieu même! Voilà, sous ce rapport, après Bossuet, le maître et le modèle que doivent choisir de préférence les prédicateurs [1]!

La Bible est donc une source féconde et intarissable de sublime. Où trouver ailleurs avec autant d'abondance cette poésie d'imagination dans l'expression, qui donne tant de relief, d'empire et d'éclat aux com-

quatrième livre des Rois, n'ait pas songé à tirer, en l'honneur de Joseph, un poëme éminemment épique, du superbe et touchant récit de Moïse, dans les treize derniers chapitres du livre de *la Genèse*. Un pareil sujet se rattache aux merveilles de la création, au berceau du genre humain, et aux prodiges de toute l'histoire du monde jusqu'à la mort de Jacob. Je ne doute pas que, s'il avait voulu s'en occuper, Racine n'eût mis le comble à sa gloire poétique, en s'illustrant par le plus grand ouvrage littéraire du dix-septième siècle, par le chef-d'œuvre de notre littérature, que lui seul jusqu'à présent aurait pu faire rivaliser, sous ce rapport, avec l'Iliade et l'Énéide.

1 La Motte lui-même est redevable aux récits des livres saints, de deux vers qu'on a retenus, et qu'on cite dans le petit nombre de beaux vers sortis de sa plume, celui-ci tiré de l'ode sur les miracles des apôtres :

Le muet parle au sourd étonné de l'entendre;

et le vers de situation, qui termine avec tant de bonheur, dans la bouche d'Antigone, favorite d'Antiochus, le troisième acte de sa tragédie des Machabées :

Rachel suivra Jacob sans emporter ses dieux.

positions de la chaire, et qui, sans recherche comme sans enflure, est pour ce ministère le véritable coloris du style oratoire! Il suffit de lire avec attention nos prédicateurs du premier rang pour voir combien ils y ont emprunté de pompe, d'autorité, de véhémence et d'élévation. Toutes les fois que vous êtes plus vivement frappé de la magnificence ou même de l'onction de leurs discours, suspendez un instant, éclairez votre admiration; remontez aussitôt par la pensée à l'origine de cette élocution ravissante, qui s'élève sans effort et sans emphase au-dessus de la langue ordinaire des hommes. Le pieux enchantement de votre goût va découvrir avec surprise que l'orateur se montre d'autant plus sublime qu'il répète plus fidèlement les paroles du texte sacré.

Eh! quel besoin aurait-on d'y ajouter aucun ornement, si l'on savait en choisir les mouvements et les images, et les approprier aux sujets qu'on traite en chaire? Avec la seule éloquence du zèle dont il était animé, le grand missionnaire Bridaine excitait une émotion extraordinaire et frappait tout son auditoire d'un sombre saisissement par la simple citation d'un passage de l'Évangile, très naturellement amené dans son sermon sur le *zèle sacerdotal*. Voici le trait mémorable que fournissait à son inculte véhémence la traduction littérale de deux versets de saint Luc, pour enflammer l'émulation des ministres du sanctuaire, lorsqu'il donnait une retraite particulière au clergé, durant ses missions : « Mes vénérables frères, disait-il, « si l'exemple des apôtres qui ont converti le monde « intimide votre ministère au lieu de l'encourager, je « vais m'accommoder aujourd'hui à votre faiblesse. Je

« veux proposer, par condescendance, à l'ardeur de « vos sollicitudes en faveur des pécheurs, un nouveau « modèle que vous n'osiez pas trouver trop saint, et « encore moins trop inimitable dans l'œuvre de leur « conversion. Écoutez donc avec confusion et avec « envie le singulier émule de zèle que j'ai à vous pré- « senter. Ce n'est plus parmi les apôtres, ce n'est plus « au milieu des Pères de l'Église, ce n'est même plus « entre les grands évêques et les saints ministres de « l'Évangile, c'est uniquement parmi les réprouvés, « c'est dans l'enfer que je vais chercher en ce moment « un exemple de la compassion charitable que vous « me permettrez bien sans doute d'attendre ici de « votre sacerdoce, pour écarter vos frères de l'abîme « éternel où le pauvre misérable, qui va comparaître à « l'instant devant vous, se trouve déja précipité lui- « même ! Voici comment le mauvais riche parle dans « l'Évangile après sa réprobation : *Père Abraham*, s'é- « crie-t-il, *envoyez du moins Lazare dans la maison « de mon père, afin qu'il avertisse les cinq frères que j'y « ai laissés, de peur qu'ils ne tombent aussi eux-mêmes « dans ce lieu de tourments ; car si quelqu'un ne res « suscite d'entre les morts, ils ne croiront pas.* (Luc. « cap. 16, vers. 27 et 28.) Tel est le zèle d'un ré- « prouvé, pour empêcher d'autres pécheurs comme « lui d'être bientôt entraînés à sa suite au fond de « l'enfer. C'est un damné, c'est un suppôt de Satan, « qui, ne pouvant les instruire lui-même de son mal- « heureux sort, veut du moins leur envoyer un chari- « table missionnaire ! Et un prêtre de Jésus-Christ « verrait avec indifférence s'enfoncer dans ce gouffre « toujours ouvert de la justice divine, des ames rache-

« tées du sang d'un Dieu qui l'en rendra responsable « au dernier jugement ! O scandale ! ô ineffaçable op- « probre du sanctuaire ! »

On est frappé, en admirant un si vigoureux mouvement d'éloquence, des ressources fécondes et inépuisables qu'offrent les livres saints au talent d'un orateur capable d'en discerner et d'en reproduire les trésors. Mais tout ce que l'on veut citer de l'Écriture doit être saillant et mémorable : il serait messéant de recourir à l'oracle de l'Esprit-Saint pour ne lui faire dire que des choses communes. Eh ! comment un sentiment profond de religion ne suggérerait-il point cette précaution de respect aux ministres de l'Évangile, tandis que, sous le seul rapport des convenances, le grand sens d'Horace a fait, dans son ART POÉTIQUE, un précepte de goût, de cette réserve à ne mettre jamais en action une divinité fabuleuse du paganisme, sans la dignité qui convient à un dieu, c'est-à-dire sans tout l'effet que doit produire le ressort de son intervention :

Nec deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit.........

Vers 191 et 192 *de Art. Poet.*

Rien ne me paraît aussi plus oratoire et plus facile que l'art de tirer de la Bible des comparaisons historiques, les plus riches en genre d'éloquence sacrée, et les mieux adaptées au style de la chaire. Ces heureuses analogies s'offrent d'elles-mêmes à un orateur familiarisé avec les livres saints. Massillon excelle dans cette partie. Vous trouverez, dans tous ses discours, tantôt des similitudes d'un trait concis qui viennent rehausser ou embellir sa pensée, tantôt des compa-

raisons plus développées qui font mieux ressortir ses peintures de mœurs.

Telle est cette belle et touchante allégorie, qu'on admire avec attendrissement vers la fin du premier point de son sermon sur *les afflictions :* « Il est écrit que « Joseph, élevé aux premières places de l'Égypte, ne « pouvait presque s'empêcher de répandre des lar- « mes, et sentait renouveler toute sa tendresse pour « ses frères, dans le temps même qu'il affectait de « leur parler plus durement, et qu'il feignait de ne « pas les connaître. *Quasi ad alienos duriùs loqueba- « tur, avertitque se parumper et flevit.* (Genes. cap. « 42, vers. 7 et 24.) C'est ainsi que Jésus-Christ nous « châtie. Il fait semblant, si j'ose ainsi parler, de ne « pas reconnaître en nous ses cohéritiers et ses frères; « il nous frappe et nous traite rudement, comme des « étrangers. Mais cette contrainte coûte trop à son « amour : il ne peut soutenir longtemps ce caractère « de sévérité : ses grâces viennent bientôt adoucir ses « coups : il se montre promptement tel qu'il est; et « son amour ne tarde pas de trahir ces apparences de « rigueur et de colère. *Quasi ad alienos duriùs lo- « quebatur, avertitque se parumper et flevit.* »

Tel est encore, dans le sermon du même orateur sur le *délai de la conversion*, l'image frappante du pécheur qui ne veut donner à Dieu que le rebut et les déplorables restes de sa vie. « Le prophète Isaïe in- « sultait autrefois en ces termes à ceux qui adoraient « de vaines idoles : Vous prenez un cèdre sur le Liban, « leur disait-il, vous en retranchez la plus belle et la « meilleure partie pour fournir à vos besoins, à vos « plaisirs, à votre luxe et à l'ornement de vos palais;

« et, quand vous ne savez plus à quoi employer ce « qui vous reste, vous en faites une idole : vous lui « offrez des vœux et des hommages ridicules. *Et de « reliquo ejus idolum faciam*. (Isai. cap. 44, vers. 19.) « Et voilà aussi ce que je puis vous dire de ces misé- « rables et derniers jours de la vieillesse, que vous « croyez consacrer, en les destinant à Dieu, etc., etc.»

Je ne transcris point, je me contente d'indiquer, dans son sermon sur *le véritable culte*, la superbe comparaison que lui fournit le livre des Machabées, entre les pécheurs qui n'ont qu'une apparence de religion, et les soldats juifs, sous les tuniques desquels on trouva des idoles cachées, après leur mort sur le champ de bataille. Une autre similitude non moins admirable peint, dans son discours sur *le respect humain*, la condition du juste méconnu dans le monde, parfaitement représentée sous l'emblème du feu sacré déposé dans les entrailles de la terre, lequel ne parut plus, disent les livres saints, qu'une eau épaisse et bourbeuse aux yeux des juifs, quand ils revinrent de la captivité de Babylone, mais qui se ralluma soudain, au premier rayon du soleil, en présence de tout le peuple d'Israël saisi d'admiration. *Accensus est ignis magnus ita ut omnes mirarentur*. (Machab. lib. 2, vers. 22.)

Tel est aussi le tour oratoire qu'emploie Massillon dans son discours sur *la parole de Dieu*, lorsqu'il attaque l'abus si commun de n'assister aux instructions chrétiennes que pour juger du talent de l'orateur. Il ne dit point alors, avec l'apostolique fierté de Bossuet, dans l'exorde de son éloge funèbre de la princesse palatine : *Mon discours, dont vous vous*

croyez peut-être les juges, vous jugera tous au dernier jour, et sera sur vous un nouveau fardeau, comme parlent les prophètes. Onus verbi Domini super Israel. (Xach, cap. 12, vers. 1.) Mais il applique à ses auditeurs le même reproche que Joseph adressait par feinte à ses frères : « Ce n'est pas, dit-il, pour « chercher du froment que vous arrivez en Égypte ; « vous êtes venus ici comme des espions, pour remar-« quer les endroits faibles de cette contrée. *Explora-« tores estis, ut videatis infirmiora terræ hujus venis-« tis*[1]. »

L'éloquent évêque de Clermont se sert encore d'une heureuse comparaison tirée de l'Écriture, dans son sermon sur *la rechute*, pour retracer, par une image très pittoresque, la triste destinée du pécheur, qui, après s'être relevé d'une première chute, retombe encore, et se fixe à jamais dans ses habitudes criminelles : Massillon le compare à l'idole de Dagon, laquelle, après avoir été renversée devant l'arche, fut aussitôt replacée sur son autel par les prêtres des Philistins. « Mais l'idole étant tombée une seconde fois, « on fit d'inutiles efforts pour redresser cette statue « mutilée, qui resta étendue sur la terre, et immobile « pour toujours. *Porro Dagon solus truncus reman-« serat in loco suo*[2]. » Cette magnifique application du récit consigné dans le premier livre des Rois, fournit à l'orateur un développement sublime, qu'il n'eût jamais imaginé sans cette allégorie.

Enfin l'abbé de Boismont a employé, de nos jours, avec beaucoup de succès, un passage de l'Écriture

1 Gen. 42.
2 I. Reg. cap. 5, vers. 5.

sainte, dont son imagination a su former une éloquente allusion, dans son oraison funèbre de Louis XV. Il rappelle d'abord tous les malheurs de la France, depuis le commencement du dix-huitième siècle jusqu'au ministère si sage et si heureux du cardinal de Fleury; et, pour célébrer avec plus de pompe les changements qu'on vit s'opérer à cette époque dans l'administration de l'État, dont toutes les branches avaient été flétries par de longs désastres, il s'élève, en quelque sorte, un moment au ton de Bossuet. « Louis dit « au cardinal de Fleury, comme autrefois le Seigneur « Dieu au prophète Ézéchiel : *Insuffla super interfec-« tos istos, ut reviviscant*[1]; soufflez sur ces morts, « afin qu'ils revivent. Tout à coup un esprit de vie « coule dans ces ossements arides et desséchés; un « mouvement doux, mais puissant, se communique à « tous les membres de ce grand corps épuisé; toutes « les parties se rapprochent et se balancent. *Et acces-« serunt ossa ad ossa, unumquodque ad juncturam « suam*[2]. »

Non-seulement l'Écriture sainte abonde en traits et en applications qui vivifient ainsi l'éloquence sacrée; mais encore un orateur, qui voudrait diversifier et rajeunir les instructions qu'on attend de son ministère, trouverait dans l'Ancien Testament des sujets neufs et intéressants qu'on pourrait traiter en forme d'*homélies*, avec autant de succès et d'onction que les paraboles si dramatiques du Nouveau, comme Moïse, Job, Tobie, Ruth, Esther, Suzanne, Isaac, Jacob, Joseph, David, la mère des Machabées, etc. C'est une

[1] Ezech. cap. 37, vers. 9.
[2] *Ibid.* vers. 7.

route nouvelle qu'on peut ouvrir à l'éloquence sacrée, en y appliquant la méthode historique et morale de nos belles homélies sur les récits en action de l'Évangile; telles que l'*Enfant prodigue*, le *Lazare*, la *Pécheresse* et la *Samaritaine*. Ces histoires de la Bible, étant fort connues, attacheraient beaucoup plus un auditoire instruit, que les sujets ordinaires des panégyriques. J'ai souvent été surpris qu'aucun de nos prédicateurs n'eût encore conçu l'idée, si naturelle et si féconde, d'introduire, une fois par semaine, cette heureuse variété dans les grandes stations du ministère évangélique.

LXX. Des Pères de l'Église.

Orateurs chrétiens! vous êtes les ministres de la *parole de Dieu;* vous devez donc tirer des livres saints la substance de vos discours, et parler habituellement la langue du prédicateur invisible que vous représentez. La Bible, qui doit être l'ame de votre éloquence, ne suffit même pas à votre ministère, si, à cette séve vivifiante de l'Écriture, vous n'ajoutez encore la connaissance profonde de l'esprit et de la morale du christianisme, dont la doctrine ne se trouve entièrement développée que dans la tradition des Pères de l'Église. S'il est vrai, en effet, que vos lèvres doivent être *les dépositaires de la science* du salut, comment pourrez-vous enseigner à vos frères toute la série des vérités transmises au genre humain par cette seule voie, sans vous être imposé auparavant l'obligation de les étudier à fond, pour en être solidement instruits, en vous montrant ainsi toujours théologiens, quoique vous n'affectiez jamais de le paraitre?

Vous ne prêcherez qu'une morale vague ou purement humaine, et vous ne donnerez jamais à votre style la précision et l'énergie du mot propre en traitant les mystères, tant que vous n'aurez point acquis à l'école des Pères cette sûreté de principes, cette netteté d'enseignement et cette fermeté d'expression, dont ils ont été les organes, les régulateurs et les modèles.

Les Pères de l'Église ont été appréciés avec la critique la plus lumineuse, sous le rapport des avantages qu'ils offrent aux ministres de l'Évangile, par deux de nos écrivains les plus illustres, Fénelon et l'abbé Fleury. Je vais donc leur céder ici la parole avec la plus juste déférence : heureux de pouvoir m'appuyer sur leur témoignage, auquel l'estime universelle attache une si grande autorité !

« Certaines personnes éclairées, dit Fénelon dans « sa *Lettre sur l'Eloquence*, ne rendent pas aux Pères « une exacte justice. On en juge par quelque méta- « phore dure de Tertullien, par quelque période enflée « de saint Cyprien, par quelque endroit obscur de « saint Ambroise, par quelque antithèse subtile et « rimée de saint Augustin, par quelque jeu de mots « de saint Pierre Chrysologue. Mais il faut avoir égard « au goût dépravé des temps où les Pères ont vécu. « Rome tombait, les études d'Athènes même étaient « déchues, quand saint Basile et saint Grégoire de « Nazianze y allèrent. Les raffinements d'esprit avaient « prévalu. Les Pères, élevés par les mauvais rhéteurs « de leur temps, étaient entraînés dans le préjugé « universel. C'est à quoi les sages mêmes ne résis- « tent presque jamais. On ne croyait pas qu'il fût « permis de parler d'une manière simple et natu-

« relle. Le monde était alors pour la parole dans l'état « où il serait pour les habits, si personne n'osait pa- « raître vêtu d'une belle étoffe, sans la charger de la « plus épaisse broderie. Suivant cette mode, il ne fal- « lait point parler, il fallait déclamer. Mais si l'on « veut avoir la patience d'examiner les écrits des « Pères, on y verra des choses d'un grand prix. Saint « Cyprien a une magnanimité et une véhémence qui « ressemblent à la vigueur de Démosthène. On trouve « dans saint Chrysostome un jugement exquis, des « images nobles, une morale sensible et aimable. « Saint Augustin est tout ensemble sublime et popu- « laire. Il remonte aux plus hauts principes, par les « tours les plus familiers ; il interroge, il se fait in- « terroger, il répond. C'est une conversation entre « lui et son auditoire. Les comparaisons viennent à « propos dissiper tous les doutes. Il descend jusqu'aux « dernières grossièretés de la populace pour les re- « dresser. Saint Bernard a été un prodige dans un « siècle barbare. On trouve en lui de la délicatesse, « de l'élévation, du tour, de la tendresse et de la vé- « hémence. On est étonné de tout ce qu'il y a de « grand et de beau dans les Pères, quand on connaît « les siècles où ils ont écrit. On pardonne à Montaigne « des expressions gasconnes, et à Marot son vieux lan- « gage. Pourquoi donc ne veut-on point passer aux « Pères l'enflure de leur temps, sous laquelle on trou- « verait des vérités précieuses exprimées par les traits « les plus forts ? »

Voici maintenant le jugement que porte le pieux et docte abbé Fleury, des mêmes Pères de l'Église :

« Dans les premiers siècles, dit-il, *Mœurs des Chré-*

« *tiens*, n° XI, tous les évêques prêchaient, et il n'y
« avait guère qu'eux qui prêchassent. Le prélat expli-
« quait l'Évangile ou quelque autre partie de l'Écri-
« ture, dont il prenait souvent un livre pour l'expli-
« quer de suite ; ou bien il en choisissait les sujets les
« plus importants. Leurs discours sont simples, sans
« aucun art qui paraisse, sans divisions, sans raison-
« nements subtils, sans érudition curieuse ; quelques-
« uns sans mouvement, la plupart fort courts. Il est
« vrai que ces saints évêques ne prétendaient point
« être orateurs, ni faire des harangues ; ils préten-
« daient parler familièrement, comme des pères à
« leurs enfants, et des maîtres à leurs disciples. C'est
« pour cela que leurs discours se nommaient *homélies*
« en grec, et *sermons* en latin. Ils cherchaient à in-
« struire en expliquant l'Écriture par la tradition des
« Pères, pour la confirmation de la foi et la correction
« des mœurs. Ils cherchaient à émouvoir, non pas
« tant par la véhémence des figures et l'effort de la
« déclamation, que par la grandeur des vérités qu'ils
« prêchaient, par l'autorité de leurs charges, leur
« sainteté personnelle, leur charité. Ils proportion-
« naient leur style à la portée de leurs auditeurs. Les
« sermons de saint Augustin sont les plus simples de
« ses ouvrages, parce qu'il prêchait dans une petite
« ville à des mariniers, à des laboureurs, à des mar-
« chands. Au contraire, saint Cyprien, saint Ambroise,
« saint Léon, qui prêchaient dans de grandes villes,
« parlent avec plus de pompe et plus d'ornement :
« mais leurs styles sont différents, suivant leur génie
« particulier et le goût de leur siècle. Les ouvrages
« des Pères grecs sont, pour la plupart, solides et

« agréables. Saint Grégoire de Nazianze est sublime, « et son style travaillé. Saint Chrysostome me paraît le « modèle achevé d'un prédicateur. Il commençait « d'ordinaire par expliquer l'Écriture, verset par « verset, à mesure que le lecteur la lisait, s'attachant « toujours au sens le plus littéral et le plus utile pour « les mœurs. Il finissait par une instruction morale, « toujours proportionnée aux besoins les plus pres- « sants de ses auditeurs, suivant la connaissance qu'en « avait ce pasteur si sage et si vigilant. On voit même « qu'il attaquait les vices l'un après l'autre, et qu'il « ne cessait point d'en combattre un, qu'il ne l'eût « entièrement exterminé ou du moins notablement « affaibli. »

On compte parmi les Pères plusieurs écrivains très savants dans l'antiquité profane, et par là même d'une absolue nécessité pour acquérir la véritable érudition, soit littéraire, soit philosophique, tels que saint Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe de Césarée, saint Jérôme et saint Augustin. Il faut avouer que, dans leurs écrits, la pureté du style ne répond pas toujours à l'étendue des connaissances, surtout si on les compare à Cicéron ou à Démosthène ; mais, suivant l'équitable règle de critique proposée par Fénelon, et judicieusement développée par l'abbé Fleury[1], « quand « on veut apprécier le mérite des Pères de l'Église, il « ne faut pas oublier le temps et le pays où ils ont « vécu : il faut les confronter avec leurs contempo- « rains les plus célèbres, saint Ambroise avec Sym- « maque, saint Basile avec Libanius ; et alors on voit

[1] Second discours.

« combien ils ont été supérieurs à leur siècle. » Ce sont les Pères de l'Église qui ont été presque les seuls conservateurs des lumières et de l'étude de l'antiquité, durant les longs siècles de barbarie où l'Europe a été plongée. Le bon goût, qui devait suivre tôt ou tard la culture des esprits ainsi rapprochés des grands modèles du beau, fut donc, au moins en partie, un de leurs bienfaits, à l'époque si honorable pour le clergé de la renaissance des lettres. Le pape saint Léon, par exemple, est l'un des plus célèbres écrivains latins qui aient illustré cette langue classique, depuis le règne d'Auguste. Son style rappelle l'élocution de Cicéron, et ses tableaux oratoires ont une onction et un éclat qui en reproduisent quelquefois l'éloquence.

En recommandant avec tant d'instance aux candidats de la chaire cette lecture fréquente des Pères de l'Église, je suis loin d'exiger qu'un prédicateur lise toute la tradition : sa vie y suffirait à peine. Mais en les parcourant tous, pour prendre une notion générale des matières qu'ils ont traitées, il pourra se fixer à deux ou trois de ces grands maîtres, qui lui paraîtront plus analogues à son génie ; et s'il veut même se borner à leurs écrits oratoires, il y trouvera des idées assez frappantes pour en faire habituellement l'appui de sa doctrine et l'ornement de ses discours.

Les anciens oracles de l'éloquence que doivent préférer nos orateurs sacrés sont, ce me semble, saint Jean Chrysostome, saint Augustin et saint Bernard. Pour exciter plus puissamment à ce profitable usage des Pères de l'Église, la pieuse émulation de nos prédicateurs français, nous pouvons remarquer, avec un noble orgueil national, qu'entre tous les saints dont se

forme la tradition, l'un des premiers, et le dernier anneau de cette chaîne sacrée, je veux dire saint Irénée, évêque de Lyon, et saint Bernard, abbé de Clairvaux, appartiennent avec gloire à notre Église gallicane : comme les deux plus récents docteurs de l'Église, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, sont comptés avec une juste prééminence, depuis le treizième siècle, parmi les plus illustres disciples de l'université de Paris.

Mais saint Jean Chrysostome mérite cette préférence spéciale d'un orateur sacré; il montre, ainsi que les autres Pères grecs, surtout saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, plus d'éloquence et de goût, mais beaucoup moins de dialectique et de méthode que les Pères latins. Son talent resplendit de tout son éclat toutes les fois qu'il parle avec tant d'amour de saint Pierre ou en faveur des pauvres. Sa diction est pure et brillante, sa manière est tendre et persuasive; et il abonde tellement en idées ingénieuses ou en tableaux sublimes, qu'on trouve à chaque page, dans ses sermons, de beaux traits à citer avec éclat dans les chaires chrétiennes. On peut même y emprunter quelquefois des hypothèses oratoires et dramatiques d'un très grand effet.

Le pape Clément XI, qui prêchait, tous les ans, à Rome durant le cours de son pontificat, le jour de Pâques, le jour de Noël et le jour de la fête de saint Pierre, savait faire un très heureux usage des écrits de saint Chrysostome. Ses homélies [1] sont des tissus ad-

[1] Elles forment un petit volume *in-folio* dans le recueil de ses œuvres, où l'on estime spécialement la collection de ses lettres italiennes et de ses allocutions latines dans les consistoires. On lit cette phrase

mirables des pensées les plus lumineuses et des sentiments les plus touchants des Pères de l'Église.

Mais, indépendamment des motifs de zèle, qui obligent un prédicateur d'armer son ministère de tous les moyens de conviction et de persuasion que lui fournissent les Pères de l'Église, le seul intérêt de sa renommée devrait lui faire ambitionner l'avantage de s'approprier les traits les plus heureux qu'offrent leurs écrits à l'éloquence sacrée. Une belle citation fait pour le moins en chaire autant d'effet et presque autant d'honneur qu'une belle idée, puisque, selon l'observation aussi juste qu'ingénieuse de La Bruyère, *le choix des pensées est invention*[1]. Or, si c'est surtout dans les vieux livres qu'on trouve des pensées neuves, n'est-ce pas éminemment dans les Pères de l'Église qu'un orateur sacré doit exercer avec fruit ce discernement *inventif*, c'est-à-dire, chercher et saisir, dans ces ouvrages trop peu connus, les raisons, les vues, les mouvements et les tableaux les plus sublimes du

dans l'une de ses homélies pour le jour de Noël : *Ecce forma Dei transivit in formam servi.* Quelques théologiens romains, opposés à la bulle *unigenitus* du même pape, prétendirent que cette proposition était hérétique, et qu'elle avait même été condamnée dans la doctrine de Nestorius. Dès que Clément XI fut instruit de ces rumeurs, il déclara publiquement que, n'ayant point parlé, *ex cathedra* dans cette homélie, il permettait volontiers à tous les docteurs de Rome d'en dire librement leur avis, de vive voix et par écrit. On profita de la permission. Quand ils eurent longuement disserté, le pape se contenta de couvrir sa doctrine de l'autorité de saint Paul, dans le second chapitre de sa lettre aux Philippiens, où il dit en propres termes en parlant de Jésus-Christ: *Qui cum* IN FORMA DEI ESSET, *non rapinam arbitratus est...* FORMAM SERVI ACCIPIENS, etc. Il fit voir ensuite que cette même proposition, qu'on taxait d'hérésie, était littéralement extraite de l'un des ouvrages les plus orthodoxes de saint Cyprien, archevêque de Carthage.

[1] T. I, ch. I, *des Ouvrages de l'esprit,* vers la fin.

genre, en les faisant revivre pour la gloire de la religion, pour celle de ces grands hommes, et pour la sienne propre.

Bourdaloue me paraît celui de tous les prédicateurs qui fait, dans ses sermons, le plus fréquent usage des Pères de l'Eglise. Il en tire la principale force de ses raisonnements : c'est dans cette source qu'il puise la connaissance la plus profonde et la plus entière qu'on puisse avoir de la religion. Massillon, beaucoup moins riche en cette partie, ne rapporte jamais aucun passage d'un Père de l'Église, sans faire regretter à ses lecteurs, par le bonheur et l'excellent goût de ses citations, qu'il n'ait pas orné plus souvent ses discours de ces beautés accessoires, un peu trop rares dans ses ouvrages. On peut voir, dans son sermon sur *le mauvais riche*, le magnifique tableau que lui fournit saint Jean Chrysostome, quand ce grand orateur, prêchant devant la cour de Constantinople, dont il veut satisfaire une fois la curiosité sur l'avenir, lui présente pour témoin, digne de foi, « *ce misérable réprouvé* « *qu'on doit écouter avec attention, comme un voya-* « *geur qui revient des îles les plus éloignées : celui-ci* « *est d'autant plus propre à vous intéresser*, ajoute- « t-il, *qu'il vient vous apprendre ce qui se passe dans* « *un lieu d'où lui seul est revenu, et qui sera peut-être* « *votre demeure éternelle.* » On peut également observer, dans son sermon sur *la confession*, le parti admirable qu'il tire de saint Augustin, en retraçant, d'après lui, la ressemblance des tribunaux de la pénitence avec la piscine de Jérusalem, dont les portiques manifestaient et ne guérissaient point les maux des infirmes.

Bossuet, que l'admiration publique place avec raison au nombre des Pères de l'Église, et que nous citons à leur suite dans nos sermons, nous montre assez, par son exemple, combien il est avantageux à un orateur chrétien d'appuyer ses discours sur la tradition. Il extrait des écrits des Pères les maximes les plus lumineuses, les raisonnements les plus convaincants, quelquefois même des comparaisons sublimes qui renforcent encore son éloquence. Eh! qui ne serait jaloux d'avoir su emprunter, comme lui, de saint Augustin cette image si vraie et si pittoresque, pour peindre les agitations de la vie humaine[1]? « Les mondains ne croient pas s'exercer s'ils ne « s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit. « Celui-là, qui se plaint qu'il travaille trop, s'il était « délivré de cet embarras, ne pourrait souffrir son re- « pos : maintenant les journées lui semblent trop « courtes, et alors son loisir lui serait à charge : il « aime sa servitude; et ce qui lui pèse lui plaît, et ce « mouvement continuel, qui l'engage en mille con- « traintes, ne laisse pas de le satisfaire par l'image « d'une liberté errante. Comme un arbre, dit saint « Augustin, que le vent semble caresser en se jouant « avec ses feuilles et avec ses branches, bien que ce « vent ne le flatte qu'en l'agitant, et le jette, tantôt « d'un côté, tantôt d'un autre, avec une grande in- « constance, vous diriez toutefois que l'arbre s'égaie « par la liberté de ses mouvements : ainsi, ajoute ce « grand évêque, encore que les hommes du monde « n'aient pas de liberté véritable, étant presque tou-

[1] Second sermon pour le jeudi de la seconde semaine de carême, sur l'*impénitence finale*.

« jours contraints de céder aux divers emplois qui les « poussent comme un vent, toutefois ils s'imaginent « jouir d'un certain air de liberté et de paix, en pro- « menant deçà et delà leurs desirs vagues et incer- « tains. « *Tanquam olivæ pendentes in arbore, ducen-* « *tibus ventis, quasi quadam libertate auræ perfru-* « *untur, vago quodam desiderio suo*[1]. »

LXXI. Des citations profanes.

Outre les citations des Pères, qui sont non-seulement de droit, mais de devoir dans l'exercice du ministère évangélique, il est encore permis de reproduire quelquefois en chaire les idées et le témoignage des écrivains profanes, pourvu que ces citations ne soient ni longues ni fréquentes, ni accompagnées de détails historiques étrangers à la religion. Nos anciens prédicateurs se flattaient d'être fort éloquents, lorsqu'ils avaient rassemblé dans une compilation barbare, qu'ils appelaient un discours chrétien, des lambeaux des poëtes, des orateurs et des historiens latins, à l'exemple, mais non pas avec le judicieux à-propos de Montaigne. L'auteur des *Maximes de la Chaire* compare ingénieusement ces sermons, mélangés des principes de religion et des axiomes, du paganisme, *au temple de Jérusalem, bâti en partie avec les marbres et les cèdres du roi Hircan.*

Mais il n'en est pas moins certain que l'éloquence chrétienne n'exclut point les témoignages du paganisme, quand l'orateur expose les devoirs de la morale ou les détails des mœurs. Saint Basile a composé

[1] S. Aug. in Psal. 136.

un traité pour prouver combien sont utiles et légitimes la lecture et l'emploi des livres païens. Nos grands maîtres s'en permettent les citations, mais avec beaucoup de retenue dans les sermons de morale. Il me semble que toutes les fois qu'un orateur chrétien trouve l'occasion de s'en prévaloir dans un éloge sacré, il peut librement orner un panégyrique de ces témoignages profanes, dont l'autorité devient alors d'autant plus imposante, que ces aveux ou ces éloges supposent plus d'impartialité. Ainsi Bossuet, dont l'érudition égalait l'éloquence, tirait, de temps en temps, des écrivains du paganisme, des pensées sublimes qu'il citait en chaire, en y traitant les sujets les plus religieux. Mais il use beaucoup plus fréquemment encore de ce droit dans ses oraisons funèbres, où il environne son admiration de tous les tributs d'analogie que vient offrir à son talent la connaissance intime des héros et des historiens de l'antiquité. On l'entend citer, avec beaucoup de convenance et d'intérêt, Pline, Quinte-Curce et Tite-Live, dans l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre ; Tacite, dont il égale et surpasse peut-être l'énergie, quand il dit de madame Henriette, que *jamais créature n'ayant été plus propre à être l'idole du monde*, cette princesse *allait selon les paroles fortes du plus grave des historiens, être précipitée dans la gloire* [1]; Sozomène, dans l'éloge de Le Tellier ; et, encore plus à propos, Jules-César, dans l'oraison funèbre du grand Condé.

Mascaron est celui de nos orateurs sacrés qui se montre le plus surchargé de citations profanes. J'a-

[1] « In ipsam gloriam præceps agebatur. » Tacite. Vit. Agricol. nº 41.

voue qu'elles sont quelquefois heureuses et brillantes ; mais il en porte l'abus dans la péroraison de son éloge funèbre du chancelier Séguier, qui renonça au sépulcre de ses pères, pour être inhumé dans l'église des Carmélites de Pontoise, jusqu'à lui appliquer à ce sujet trois vers latins, dont le second n'a même pas la mesure du vers hexamètre. *Il semble*, dit-il, *que dès le quatrième siècle on eût travaillé à son épitaphe par ces beaux vers* :

> Sprevisti patriis corpus sociare sepulchris,
> Cum pia fraterni consortia somni,
> Sanctorumque cupis cara requiescere terra.

Mascaron ne désigne pas autrement l'auteur de ces vers, que je n'ai pu trouver dans Prudence et dans Ausone.

Bourdaloue, qui ne se fit jamais le moindre scrupule de citer en chaire les auteurs païens, rappelle et paraphrase plusieurs fois cette maxime d'Horace, dans son sermon sur *l'amour des richesses :*

> Rem
> Si possis recte, si non, quocumque modo rem.

Massillon s'est montré tellement sobre en citations profanes, que son exemple les a presque entièrement bannies de la chaire. Il rappelle seulement, comme une pensée d'un ancien qu'il traduit, sans le nommer et sans rapporter son texte, une phrase de Salluste, dans le premier sermon de son *Petit Carême*. Ma mémoire ne me retrace, en ce moment, aucun autre exemple du même genre dans ses sermons.

N'abusons point, surtout dans les sermons de mo-

rale, de cette ancienne licence. On ne nous blâmera jamais de n'avoir pas fondé nos preuves sur une autorité profane ; et nous blesserions également la piété et le goût, si nous empruntions en chaire les idées des païens, quand nous pouvons les trouver aussi bien ou plus heureusement exprimées dans l'Écriture et dans les Pères de l'Église.

LXXII. Des lectures du prédicateur.

Je ne lirai donc point les moralistes, les poëtes et les orateurs de l'antiquité, pour multiplier ces citations profanes, mais uniquement pour mieux connaître le cœur humain, et former mon goût sur de si grands modèles. Cette étude est même quelquefois plus instructive que la lecture des sermons. On voit dans les grands prédicateurs comment sont faits les beaux discours : Cicéron et Quintilien nous apprennent comment on les compose. Les règles sans l'exercice deviendraient une stérile théorie, et l'exercice sans l'art ne serait qu'une aveugle routine. Voulez-vous exceller dans l'éloquence chrétienne? lisez, méditez d'abord les grands sermonnaires ; mais, quand vous les connaîtrez bien, fermez tous ces livres : ils circonscriraient, au lieu de l'agrandir, la sphère de votre imagination ; et par là même ils rétréciraient le cercle de vos idées, quoiqu'ils soient remplis de traits sublimes.

Aspirez plutôt à une composition originale ; cherchez des aliments qui nourrissent votre esprit, sans vous exposer au danger des réminiscences, et surtout sans vous abaisser jamais à l'avilissement des plagiaires. Trouvez-vous dans Pascal, dans Bossuet, dans

Bourdaloue, dans Massillon, dans l'abbé Fleury, enfin dans tout autre écrivain qu'on puisse nommer ou désigner honorablement en chaire, une idée lumineuse, un trait frappant qu'appelle votre composition, mais qu'il serait honteux de s'approprier, quand il n'est pas possible de les embellir? Eh bien! on vous les livre, à la seule condition d'en indiquer l'auteur : ce n'est pas lui dérober son esprit, c'est au contraire le faire jouir de son bien, que d'en étaler ainsi les richesses; et un tribut si avantageux à la mémoire des morts, devient le plus noble hommage que l'admiration puisse décerner au génie.

Il n'est guère plus temps de lire les sermons d'autrui, quand on veut en composer soi-même. Préférez donc à la lecture trop souvent réitérée de tous ces discours, justement consacrés par l'estime publique, outre les plus plus belles productions de la morale et de la littérature, une foule d'autres ouvrages non moins précieux à l'éloquence, et beaucoup plus fructueux pour un prédicateur; par exemple, les *Lettres de Fénelon*, où ce profond moraliste dévoile, explique tous les caractères particuliers, par la seule étude qu'il a faite du cœur humain; les excellents écrits de l'abbé Fleury, qui intéresse par son insinuante candeur, étonne par l'universalité de ses connaissances, attache toujours en exaltant la religion, parcequ'on sent que l'auteur parle de ce qu'il aime, et déploie sans effort une bonne foi et un courage de raison qui ne sont en lui que le besoin d'être sincère, en professant toujours sa belle maxime, que *les vérités ne sauraient jamais être contraires à la vérité;* quelques productions très estimables de Port-Royal, spécialement de Nicole et

de l'abbé Duguet, où l'on admire l'esprit, la science, l'amour, l'accent de la religion, et toute la poésie des livres sacrés ; *le Guide des pécheurs*, où le pathétique mais quelquefois trop crédule Grenade effraie l'imagination des hommes endurcis, en les tenant, pour ainsi dire, suspendus entre l'asile des remords et les abîmes de la justice divine ; l'*Imitation de Jésus-Christ*, chef-d'œuvre de simplicité, d'onction et de naïveté, *le plus beau livre*, dit Fontenelle, *qui soit sorti de la main d'un homme, puisque l'Evangile n'en vient point*[1] ; enfin les écrits de saint François de Sales, qui respirent la piété la plus tendre, et où l'on trouverait encore plus d'onction, s'il y montrait un peu moins d'esprit.

LXXIII. De l'onction.

On reconnaît à cette onction persuasive, et à ce langage du cœur, un orateur dont le talent se nourrit habituellement de la lecture des ouvrages ascétiques. Cet heureux don de toucher et d'émouvoir est sans doute le plus beau triomphe de l'éloquence chrétienne. Tous les hommes n'ont pas assez d'esprit pour saisir une idée ingénieuse. Mais ils ont tous une ame pour être affectés d'un sentiment profond ; et jamais les auditeurs ne sont plus universellement attentifs, que dans ces intervalles d'émotion où un prédicateur s'ouvre ainsi tous les cœurs en devenant pathétique.

Gardez-vous pourtant de cette sensibilité superficielle qui s'arrête aux accents de la voix, sans pénétrer jusqu'au fond de l'ame : tout ce qui ne vient

[1] Vie de Corneille.

point du cœur, tout ce qui ne part que du gosier de celui qui en parle en public, va expirer dans l'oreille de l'auditeur. Madame de Sévigné, encore tout étourdie, à l'issue d'un sermon, de ce fracas d'une voix tonnante, s'excusait de l'ennui forcé auquel on lui reprochait de n'avoir pas eu l'esprit de se soustraire par d'autres idées, en disant qu'elle *n'aurait pas mieux demandé, mais qu'il n'y avait malheureusement pas moyen d'en perdre un seul mot.*

Un vain éclat de paroles se dissipe dans les airs comme un cri lointain, toutes les fois que cette fumée, où l'on n'aperçoit point de flammes, ne s'exhale point de la chaleur intérieure d'une composition oratoire. *Ce n'est point*, dit Cicéron, *une douleur feinte ou artificielle que je demande, mais une affliction réelle, des sanglots vrais et animés qui partent du fond du cœur* [1]. Je veux qu'après un morceau de terreur qui m'a consterné dans un sermon, l'orateur se rapproche de moi par une charitable condescendance; qu'il ranime cette dernière étincelle d'espérance prête à s'éteindre dans les terreurs de ma foi; et qu'après m'avoir épouvanté d'un Dieu vengeur, il me rende la liberté de respirer, et se hâte de m'attendrir en montrant un Dieu qui pardonne.

Rien n'est plus opposé aux émotions pathétiques en chaire, que le jargon du bel esprit dans la composition, et le ton pleureur dans le débit. Aucune espèce d'affectation n'a jamais fait verser des larmes. Ce n'est pas non plus avec la méthode philosophique, dont on a essayé de faire, de nos jours, une règle de

1 « Non simulacra incitamenta doloris, sed luctus verus, atque lamenta vera et spirantia. » Orator. lib. II.

goût dans la poésie même, c'est-à-dire, en aspirant au mérite continu des pensées, de la profondeur, de la concision et de l'énergie d'un style *fort de choses*, que l'on remue la sensibilité des auditeurs. Une pensée et même une image ne suffisent pas, il faut de grands tableaux pour émouvoir une assemblée. Mais ce sont des développements, ce n'est pas de la diffusion que je demande à l'orateur qui, pour m'intéresser et m'attendrir, a besoin de me faire partager tous ses sentiments.

Ce n'est donc jamais avec un style serré, avec de la finesse et des phrases courtes ou sautillantes, qu'on touche le cœur, et qu'on excite en chaire les grandes commotions de l'éloquence. Toute peinture pathétique exige quelques détails et appelle un style périodique; mais ne confondons point cette effusion de sensibilité avec le jeu de la phrase. La parcimonie de paroles plaît souvent à l'esprit et ne remue point les entrailles: une élocution trop concise écarte l'onction, comme une lâche prolixité l'éteint. L'orateur qui aspire à honorer son ministère par ces grands triomphes, que les larmes de la pitié ou du remords peuvent seules attester, se trouve entre ces deux écueils qu'il doit également éviter: la gloire d'émouvoir les ames est réservée à ce juste milieu. Les anciens, auxquels nous sommes redevables des bonnes doctrines en matière de goût dans tous les genres, ne nous donnent qu'une seule règle sur le grand secret de toucher les cœurs; et malheureusement cette règle ne saurait s'apprendre: elle consiste uniquement à être touché soi-même. *Si vis me flere, dolendum est*

primum ipse tibi. Ils nous avertissent en même temps qu'il faut enfoncer très avant le trait oratoire, pour lui donner le temps de produire tout son effet : c'est ce que Velleius Paterculus appelle, avec l'imagination pittoresque de l'antiquité, *s'appesantir sur le coup, en retenant le glaive dans la plaie. Sistere moram in vulnere.*

Cette émotion, si difficile à obtenir en chaire, est toujours d'une courte durée. Il faut donc s'arrêter et passer à un autre objet d'intérêt, dès qu'on a fait brèche au cœur des auditeurs ; car *les incendies des esprits*, dit Cicéron, *s'éteignent promptement. Animorum incendia celeriter extinguuntur.*

« J'ajouterai, dit Quintilien, un avis très important. Qu'un orateur n'entreprenne point de faire « verser des larmes, s'il n'a pas reçu de la nature une « force extraordinaire de génie. Dans toutes les parties, mais surtout dans celle-ci, le discours doit aller « toujours en croissant, parceque tout ce qui n'ajoute rien à ce qui précède, semble en effacer l'impression, et qu'aisément tout sentiment qui baisse, « tombe et s'éteint. A la vérité, le pathétique est un « sentiment infiniment puissant, quand il s'empare « du cœur ; mais s'il ne produit un grand effet, il « rend le discours froid et languissant. L'air du visage, le ton de la voix d'un défenseur, et la figure « même de l'accusé mis en scène, deviennent des sujets de risée pour les auditeurs qui n'en sont pas « émus. Que l'orateur mesure donc et qu'il juge bien « ses forces, en ne se faisant aucune illusion sur le « fardeau qu'il s'impose. Il n'y a point ici pour lui de

« milieu : s'il ne fait pas pleurer l'auditeur, il le fait « rire à ses dépens[1]. »

En assistant à des sermons composés par des gens d'esprit, j'ai été plus d'une fois le triste témoin de ces rires involontaires et universels, qu'excitent la moindre inconvenance, la moindre équivoque, la moindre allusion qu'on saisit toujours dans une assemblée nombreuse, et qui ne saurait échapper à l'intelligence de personne, dès que le plus léger signe d'improbation en avertit la multitude. Une imprudence d'expression, une prononciation à double sens, ou même une rencontre imprévue de syllabes, dont le rapprochement appelle quelque interprétation maligne, suffisent pour causer ces mouvements soudains qui dénoncent l'orateur aux moqueries de l'auditoire, dans un temps et dans un pays où la corruption du cœur est, pour le moins, égale à la finesse de l'esprit. Il en est, à cet égard, des sermons comme des ouvrages dramatiques. On sait qu'il est très difficile de faire rire dans une comédie : mais, au contraire, dans une tragédie et dans un discours public, où l'on ne peut, sans beaucoup de talent, faire couler des pleurs, rien n'est plus aisé et plus fâcheux que d'exciter une risée universelle, quand l'imprévoyance du prédicateur

[1] Illud præcipue monendum est, ne quis, sine summi ingenii viribus, ad movendas lacrymas aggredi audeat. Ideoque cum in aliis, tum maxime in hac parte debet crescere oratio : quia, quidquid non adjicit prioribus, etiam detrahere videtur : et facile deficit affectus, qui descendit. Nam ut est longe vehementissimus hic, cum invaluit affectus, ita si nihil efficit, tepet. Vultus et vox et ipsa illa excitati rei facies, ludibrio plerumque sunt hominibus quos non permoverunt. Quare metiatur ac diligenter æstimet vires suas, et quantum onus subiturus sit intelligat. Nihil habet ista res medium, sed aut lacrymas meretur aut risum. » Quint. lib. VI, cap. I.

donne lieu à ce scandale, qu'on voit éclater quelquefois dans le lieu saint.

Le pathétique était le triomphe habituel de Massillon. Il ne montait presque jamais en chaire pour y traiter un sujet de sentiment, sans faire verser des larmes à son auditoire. Je ne connais rien de plus vigoureux et en même temps de plus touchant dans la morale chrétienne, que le sublime épisode de la disette de 1709, dont il enrichit la fin de la première partie de son sermon sur *l'aumône*. J'ai plusieurs fois entendu dire aux contemporains de l'évêque de Clermont, que jamais aucune tragédie n'avait ni fait verser plus de pleurs, ni excité de plus longs et plus douloureux gémissements, que ce tableau présenté par la religion à la commisération publique, en présence d'un peuple exténué par la faim. Ce furent surtout les interrogations réitérées de l'orateur, à la suite de tant de beaux mouvements oratoires ; ce furent ces interrogations rapides, mêlées à des reproches si justes et à des menaces si foudroyantes, qui mirent le comble au triomphe de son éloquence, en élevant la pitié à son plus haut période, par le grand ressort de la consternation généralement répandue dans l'auditoire.

La famine qu'on éprouvait alors, et que Massillon sut retracer à l'imagination avec tant de véhémence, de vérité et d'énergie, renforça tellement de tout l'intérêt de la circonstance l'ascendant naturel de son talent, que non-seulement on fondit en larmes autour de lui, mais encore que les voûtes du temple retentirent de sanglots. On crut entendre, on entendit dans l'église de Notre-Dame, avec la tirade véhémente

qu'on va lire, les accents lugubres de la détresse et de l'épuisement, dont la sombre explosion formait, de loin en loin, un cri étouffé d'horreur et d'indignation contre tous les cœurs insensibles à un si grand désastre public. « Et certes, dites-moi : tandis que les vil-
« les et les campagnes sont frappées de calamités ; que
« des hommes créés à l'image de Dieu, et rachetés
« de tout son sang, broutent l'herbe comme des ani-
« maux, et, dans leur nécessité extrême, vont cher-
« cher à travers les champs une nourriture que la
« terre n'a pas faite pour l'homme, et qui devient
« pour eux une nourriture de mort ; auriez-vous la
« force d'y être le seul heureux ? Tandis que la face de
« tout un royaume est changée, et que tout retentit
« de cris et de gémissements autour de votre demeure
« superbe ; pourriez-vous conserver au dedans le même
« air de joie, de pompe, de sérénité, d'opulence ? et
« où serait l'humanité, la raison, la religion ? Dans
« une république païenne, on vous regarderait comme
« un mauvais citoyen ; dans une société de sages et de
« mondains, comme une ame vile, sordide, sans no-
« blesse, sans générosité, sans élévation ; et dans l'É-
« glise de Jésus-Christ, sur quel pied voulez-vous
« qu'on vous regarde ? Eh ! comme un monstre indi-
« gne du nom de chrétien que vous portez, de la foi
« dont vous vous glorifiez, des sacrements dont vous
« approchez, de l'entrée même de nos temples où
« vous venez, puisque ce sont là les symboles sacrés
« de l'union qui doit régner parmi les fidèles. Ce-
« pendant la main du Seigneur est étendue sur nos
« peuples. Vous le savez, et vous vous en plaignez :
« le ciel est d'airain pour ce royaume affligé ; la mi-

« sère, la pauvreté, la désolation, la mort, marchent « partout devant vous. Or, vous échappe-t-il de ces « excès de charité, devenus maintenant une loi com- « mune de justice? Prenez-vous sur vous-même une « partie des calamités de vos frères? Vous voit-on « seulement toucher à vos profusions et à vos volup- « tés, criminelles en tout autre temps, mais barbares « et punissables même par les lois des hommes en « celui-ci? Que dirai-je? ne mettez-vous pas peut-être « à profit les misères publiques?... n'achevez-vous « pas peut-être de dépouiller les malheureux, en af- « fectant de leur tendre une main secourable? et ne « savez-vous pas l'art inhumain d'évaluer les larmes « et les nécessités de vos frères? *Entrailles cruelles!* « dit l'Esprit de Dieu, *quand vous serez rassassié,* « *vous vous sentirez déchiré; votre félicité deviendra* « *elle-même votre supplice, et le Seigneur fera pleu-* « *voir sur vous sa fureur et sa guerre.* »

LXXIV. De l'onction de Fénelon.

Il est, dans ce beau genre de l'onction ou du pathétique de la chaire, une éloquence douce et coulante, qui, sans exciter de violentes secousses, s'insinue sans effort dans l'ame, et y réveille les plus pieuses affections du cœur humain. C'est une suite de sentiments naturels et touchants qui s'épanchent avec abondance; et, au moment où l'auditeur les éprouve, il oublie l'orateur qui les inspire, il croit converser avec lui-même, ou plutôt assister en quelque sorte, comme témoin, à un entretien secret entre son juge et sa conscience. L'impression qu'on reçoit d'une si tendre et si vive sensibilité se manifeste bientôt au dehors :

chaque mot ajoute à l'émotion qu'on partage, et produit je ne sais quel puissant intérêt, qui remue et fait palpiter tous les bons cœurs, par le besoin de laisser couler ces larmes de la pitié ou du repentir, qu'on ne verse jamais sans quelque soulagement. Telle est l'éloquence de Fénelon, orateur plein de charme, *aimable génie qui sema tant de fleurs dans un style si naturel, si mélodieux et si tendre, et fit régner la vertu par l'onction et par la douceur*[1]. La première partie de son discours pour *le sacre de l'électeur de Cologne* est écrite avec la véhémence et l'élévation de Bossuet : la seconde développe toute l'ame angélique de l'auteur du *Télémaque* ; je ne veux ici en citer qu'un seul exemple : il est sublime. « O pasteurs ! loin de vous « tout cœur rétréci ! Élargissez, élargissez vos entrail« les. Vous ne savez rien, si vous ne savez que com« mander, que reprendre, que corriger, que montrer « la lettre de la loi. Soyez pères ; ce n'est pas assez : « soyez mères ; souffrez de nouveau les douleurs de « l'enfantement, à chaque effort qu'il faudra faire « pour achever de former Jésus-Christ dans un « cœur. »

LXXV. De différents orateurs qui ont excellé dans le genre pathétique.

Ce serait avoir une bien fausse idée de l'éloquence sacrée, que d'exiger d'un prédicateur des discours remplis de ces élans pathétiques. Il serait même dangereux de vouloir trop multiplier ou trop étendre les morceaux touchants. *La commisération doit être de peu de durée*, dit Cicéron ; *car rien ne sèche plus*

[1] Vauvenargues.

promptement que les larmes[1]. L'intérêt se refroidit dès qu'on retient trop longtemps l'auditeur dans la même situation, sans donner aucun relâche à la sensibilité et aucun repos à l'éloquence. Le travail peut rendre le style pur, correct, imposant, harmonieux ; mais l'effort ne produit jamais une véritable onction ; et plus il en coûte à l'orateur pour se montrer animé et pathétique, plus son discours devient languissant et froid. C'est l'accent de l'inspiration qui décèle la vérité du sentiment, comme la chaleur du génie.

D'ailleurs, toutes les matières de nos discours sont-elles susceptibles de mouvements oratoires? Nos grands maîtres ne le croyaient point. Ils n'ont même quelquefois pas osé suivre cette route, en traitant les sujets qui semblaient devoir se prêter le plus naturellement à l'intérêt de la pitié. Bourdaloue, par exemple, a composé quatre sermons différents sur *la mort de Jésus-Christ;* et il n'a pas fait une seule *Passion*, dont le caractère propre soit d'être touchante. Son génie envisageait toujours, sous un autre rapport, l'histoire des souffrances du fils de Dieu; aussi, dès son exorde, annonçait-il à ses auditeurs qu'il ne se proposait nullement de faire verser des larmes. *On vous a cent fois attendris*, disait-il, *et moi je veux vous instruire.* Bourdaloue attendrissait néanmoins ; mais il savait placer avec mesure, de distance en distance, ces morceaux de sentiment, qui n'auraient plus frappé l'auditoire s'il les eût étendus au delà ds l'espace que les faits pouvaient remplir.

1 « Commiserationem brevem esse oportet, nihil enim lacryma citius arescit. » Ad Herrennium, lib. II, cap. XXXI.

Les plus beaux modèles d'éloquence pathétique dans les fastes de la religion, après nos orateurs du premier rang, sont la harangue de l'évêque Flavien à l'empereur Théodose, en faveur des habitants d'Antioche ; la requête du vertueux prélat Barthélemy Las Casas à Philippe II contre les meurtriers des Mexicains ; le sermon de Cheminais sur *la crainte des jugements de Dieu*, et sa fameuse exhortation pour les prisonniers.

Ce dernier discours est écrit avec autant d'onction que de naturel ; mais les idées et les mouvements oratoires ne s'y élèvent jamais jusqu'au sublime. C'est le ton du sujet, ce n'en est pas tout l'intérêt, et bien moins encore toute la profondeur. Le style de Cheminais, plein de douceur et de mollesse, annonce un très heureux talent ; ses sermons respirent une éloquence attrayante et affectueuse, dont le charme fait regretter que cet écrivain, condamné par la nature à des infirmités habituelles, n'ait pas assez vécu pour remplir toute sa carrière oratoire. Il semblait appelé à se montrer le plus touchant des prédicateurs ; et le père Bouhours le désigne, avec raison, comme l'*Euripide de la chaire*.

LXXVI. De la péroraison.

Mais si l'onction est nécessaire à un discours chrétien, c'est surtout la péroraison qui lui est assignée comme son plus riche domaine : c'est là qu'on s'attend à la voir triompher : c'est là que l'orateur doit mettre en jeu tous les ressorts de la sensibilité, et frapper les plus grands coups de l'éloquence. « Il faut, « dit Quintilien, réserver pour la péroraison les plus

« vives émotions du sentiment. C'est ici, ou jamais, « qu'il nous est permis d'ouvrir toutes les sources « de l'éloquence, et de déployer toutes ses voiles. « Il en est d'un ouvrage oratoire comme d'une tra- « gédie : c'est à la catastrophe du dénoûment que « le théâtre doit retentir d'applaudissements univer- « sels[1]. »

Tout homme qui sait écrire n'a pas besoin d'être orateur, pour prendre le ton de l'éloquence, quand il est bien pénétré lui-même de ce qu'il veut exprimer ou inspirer, pourvu toutefois que son émotion ne domine pas trop puissamment son génie. Un sentiment vrai est toujours touchant, et par conséquent naturellement éloquent. C'est ainsi que Quintilien s'élève fort au-dessus de la gloire de tous les rhéteurs et de la sienne propre, dans l'avant-propos du sixième livre de son *Institution oratoire*, où il fait partager à ses lecteurs sa désolation paternelle, en déplorant avec amour la mort de son fils unique, dont il parle comme d'un prodige. Cet éloge funèbre est sans comparaison le plus beau morceau de son ouvrage. J'exhorterais volontiers les candidats de la chaire, qui veulent se former le goût par d'instructives comparaisons, à se proposer pour modèle une si excellente *étude*, et à traduire, avec les passages les plus animés de Cicéron, ce morceau touchant de Quintilien, depuis les mots *mihi filius minor quintum egressus annum*, etc.,

[1] « Omnes affectus... ut cum ex his plurima sint reservanda. At hic, si usquam, totos eloquentiæ aperire fontes licet, tota possumus pandere vela... Tunc est commovendum theatrum, cum ventum est ad ipsum illud quo veteres tragœdiæ clauduntur. » Lib. VI, cap. 1, ad finem.

jusqu'à la dernière phrase, dont la rebutante philosophie fait tomber le livre des mains, parcequ'elle est beaucoup trop stoïque dans la bouche d'un bon père, qui ne devrait pas se dire à lui-même, pour se consoler de la perte d'un enfant chéri, que personne n'est longtemps malheureux, si ce n'est par sa faute. *Nemo nisi sua culpa diu dolet*[1].

On regrette, en admirant une preuve si intéressante de la sensibilité de Quintilien, qu'il ne l'ait pas plus souvent développée dans son ouvrage ; qu'au lieu de se borner dans son *Institution*, à manifester la justesse de son esprit et la délicatesse de son goût, il n'ait pas laissé parler un peu plus fréquemment son cœur et son ame, en écrivant un chef-d'œuvre où l'on voudrait voir ses leçons en action, et le trouver éloquent lui-même, quand il parle si bien de l'éloquence.

Voilà un exemple mémorable de l'art, ou plutôt de l'intérêt, avec lequel un simple rhéteur s'insinue très avant dans les ames sensibles, par le seul épanchement de sa douleur : voici maintenant comment un orateur sacré a su émouvoir plus vivement encore son auditoire par un récit très court, très simple, et très propre à faire partager sa tendre admiration pour le prince dont il prononçait l'éloge au milieu de ses funérailles.

Vers la fin de l'oraison funèbre du duc et de la duchesse de Bourgogne, le père de La Rue fit éprouver

1 C'est dans ce même morceau que Quintilien a consigné une triste observation, qui n'est malheureusement que trop bien fondée, au sujet de la mort prématurée des enfants dont l'esprit se montre extrêmement précoce. « Observatum est celerius occidere festinatam maturitatem. »

toute la puissance des mouvements pathétiques qu'un orateur peut exciter, en terminant son discours. « Quand la consternation et la douleur, dit Thomas « en examinant les oraisons funèbres du père de La « Rue, dans son *Essai sur les Eloges*, chapitre xxxi; « quand la consternation et la douleur sont dans une « assemblée, il est aisé alors d'être éloquent. La Rue « fit couler des larmes, et par la force de son sujet, et « par les beautés que son génie sut en tirer. » Le panégyriste était touché, il toucha profondément son auditoire. Il osa même parler de lui, et se mettre un instant en scène avec ce prince mourant. Mais avec quelle profonde humilité, avec quel sentiment d'admiration et quel accent de douleur ne le vit-on pas révéler, pour la gloire du duc de Bourgogne, l'une de ses confidences religieuses, sans blesser néanmoins la sainte délicatesse que lui imposait son ministère de confesseur du même prince, dont il prononçait l'éloge funèbre, après avoir reçu ses derniers soupirs! « Quelle joie, s'écrie le père de La Rue, quelle joie « pour ce prince dans ces moments où, libre des af- « faires, il pouvait penser à Dieu! *Penser à Dieu*, « disait-il, *y a-t-il rien de plus doux?* Et à qui faisait- « il cette confidence? à qui? vous ne le saurez que « par mes larmes, et je n'en attesterai point autre- « ment la vérité. *Penser à Dieu*, disait-il, *y peut-on « trouver de la peine, surtout quand on est affligé.* »

Oh! que cette réponse est à la fois fine et touchante! *Vous ne le saurez que par mes larmes*, *et je n'en attesterai point autrement la vérité*, me semble un trait sublime de sentiment et de situation. Bossuet lui-même n'aurait pu mieux dire.

Tous les sujets de morale peuvent ainsi aboutir à des mouvements pathétiques. L'attention de l'auditoire, qu'il faut toujours raminer vers la fin d'un sermon, invite le ministre de la parole à couronner l'instruction par des images touchantes, mêlées à des peintures vives et énergiques qui remuent fortement les consciences et laissent dans tous les esprits comme dans tous les cœurs une impression profonde.

Quelques rhéteurs établissent, comme une règle de l'art oratoire, qu'il faut rappeler dans cette partie d'un sermon, ses principaux raisonnements et en présenter l'analyse. Mais une pareille répétition ne rendrait-elle pas le discours languissant si elle ramenait l'esprit de l'auditeur vers des idées dont il ne peut plus être vivement frappé, quand il en a déja éprouvé et, pour ainsi dire, épuisé l'intérêt? Cicéron compare un orateur qu'on voit revenir ainsi sur ses pas, aux circuits d'un serpent qui achève ses circonvolutions en mordant sa queue. On peut donc, sur la foi de Cicéron, s'élever avec confiance contre cette méthode, qui n'a jamais été suivie par aucun des grands maîtres de l'art.

Si une telle récapitulation de preuves pouvait terminer avec succès un discours, ne serait-ce pas surtout au barreau qu'on l'aurait employée? Or, je n'y en connais aucun exemple. En vain voudrait-on nous opposer l'autorité et le succès de Cicéron dans sa belle harangue des *Supplices* contre Verrès. L'orateur invoque successivement, dans sa péroraison, tous les dieux et toutes les déesses contre les dilapidations de ce brigand, qui avait pillé leurs temples, et rend ainsi plus frappant le tableau de ses sacriléges déprédations;

mais ces apostrophes sublimes ne sont-elles donc qu'une simple répétition sommaire, et ne deviennent-elles pas, au contraire, l'apogée de l'éloquence et le plus beau triomphe oratoire du plaidoyer? Cicéron a prouvé d'abord que Verrès était dépourvu de toute espèce de talent militaire, et il nous l'a représenté comme également incapable de commander une flotte et une armée. Il a rappelé ensuite les excès de ses débauches, de ses concussions, de son avarice et de ses cruautés envers un citoyen romain qu'il avait eu l'insolente lâcheté de faire crucifier sur les côtes de la Sicile, le visage tourné du côté de Rome, afin que les derniers regards de cet infortuné fussent dirigés vers sa patrie, dont Verrès semblait ainsi braver avec plus d'audace le ressentiment, mépriser le courroux et outrager la puissance. Cicéron oublie tous ces divers attentats à la fin de son discours pour soulever uniquement contre cet impie la religion du peuple romain, en ne reprochant plus à l'accusé que ses sacriléges. Est-ce donc là ne présenter aux juges qu'un simple résumé dans sa péroraison?

Nos plus illustres orateurs ne récapitulent jamais non plus, en finissant un sermon, le plan et les arguments du sujet. Massillon retrace rapidement, il est vrai, quelques unes de ses preuves, dans la péroraison de son discours sur *la certitude d'un avenir;* mais, loin de s'appesantir sur les contradictions qu'il reproche aux impies, il se livre à tous les nouveaux élans vers lesquels le poussent alors les mouvements les plus pathétiques et les plus impétueux. D'ailleurs, un exemple unique, dont on pourrait même constater à la fois et le succès et la réalité, ne suffirait pas sans doute

pour établir une règle générale de l'art oratoire.

Eh quoi ! devrions-nous donc imiter Massillon et Bourdaloue lui-même, s'ils s'étaient assujettis à une marche si didactique et si monotone ? Qui ne sent combien de pareils corollaires attiédiraient le prédicateur et l'assemblée ? Les résultats d'un discours vraiment oratoire ne se bornent point à de simples conséquences spéculatives. Vous n'avez encore rien fait ou du moins rien gagné quand vous avez établi vos preuves ; c'est de ce point qu'il faut partir pour triompher des passions, afin qu'il ne reste plus au pécheur aucune excuse, et que la conviction excite en lui l'émotion qui doit amener le repentir. Or, pour produire de tels effets, laissez là tous vos raisonnements, dès que vous les avez suffisamment développés, et croyez, sans en faire l'épreuve à vos dépens, qu'on affaiblit tout ce que l'on répète.

Paraphrasez plutôt en entier, si l'étendue du texte sacré le permet, ou du moins en partie, quelque psaume relatif à votre sujet ; et dans les regrets ou dans les faiblesses de David, montrez-moi les remords et les misères de tous les hommes. Je veux apprendre de vous le secret le plus intime de mon ame. Or, ces commentaires pieux et dramatiques sont si propres à vous le réveler, qu'ils ont déja fourni à l'éloquence de la chaire plusieurs belles et touchantes péroraisons. Massillon me semble en avoir donné avec un heureux à-propos le premier exemple, en appliquant le développement le plus pathétique de tous les versets du *De profundis*, à la péroraison de son admirable homélie sur le Lazare. L'abbé Poulle a su l'imiter avec gloire, à la fin de son sermon sur *le ciel*, par la para-

phrase éloquente du psaume *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus.* Le psaume 23, *Domini est terra*, etc., offrirait le cadre le plus heureux aux derniers mouvements oratoires d'une instruction chrétienne sur l'amour des richesses, matière dans laquelle Bourdaloue déploie éminemment tout le courage de son zèle et toute la véhémence de son génie [1]. Le psaume 112, *Laudate, pueri, Dominum*, etc., pourrait animer, en la rendant attendrissante et sublime, une péroraison qui remuerait profondément tous les cœurs dans l'un des sujets les plus favorables à l'éloquence de la chaire ; je veux dire à la fin d'un discours d'appareil pour la solennité d'une première communion, où il serait si glorieux et si doux à notre ministère d'exalter au plus haut degré la piété filiale des enfants, en interprétant avec vérité, au nom de la religion, leur commune mère, la sainte joie et les déchirantes inquiétudes des auteurs de leurs jours. Le psaume 115, *Credidi propter quod locutus sum*, etc., semble coupé à dessein pour exposer, avec beaucoup de propriété et d'intérêt, les sentiments les plus tendres et les plus héroïques de la ferveur chrétienne, à l'occasion d'une vêture ou d'une profession religieuse. Le psaume 30, *In te, Domine, speravi*, etc., et mieux encore le psaume 90, *Qui habitat in adjutorio Altissimi*, etc., quoiqu'un peu trop long pour être paraphrasé en entier, offriraient un canevas admirable pour ranimer, avec la progression la plus intéressante de chaleur, d'élévation et d'éclat, la conclusion d'un discours sur la confiance en

1 Sermon sur *les richesses* pour le jeudi de la seconde semaine du carême, à l'occasion de l'évangile du *mauvais riche*.

Dieu ou sur la prédestination. Enfin, quelque sujet que veuille approfondir un orateur sacré, le psautier offrira toujours une touchante péroraison à son éloquence.

Mais, pour produire un grand effet dans ces paraphrases oratoires d'un psaume adapté à la matière qu'on traite, il faut que chaque verset présente un nouvel intérêt avec une heureuse diversité de couleurs et de mouvements; il faut qu'une continuelle variété d'idées, de tours, d'images et de sentiments en écarte l'uniformité et la monotonie; il faut enfin que la terreur et la pitié, l'espérance et la crainte, la force et la douceur, l'onction et la magnificence, l'admiration et l'amour, s'y succèdent tour à tour avec une véhémente rapidité. C'est un dialogue de l'ame avec Dieu; chaque auditeur doit y retrouver sa conscience, ses contradictions, sa faiblesse, ses misères les plus intimes, son langage le plus secret, et savoir gré au ministre de la parole de l'avoir peint avec autant de vérité que de charité, en servant à la fois d'interlocuteur éloquent et de fidèle interprète à tous les cœurs.

Enfin, pour varier les tons et les couleurs de vos péroraisons, exhortez, attendrissez vos auditeurs, à l'exemple du père Le Chapelain, vers la fin très pathétique de son sermon sur *l'aumône ;* confondez comme lui, par les répétitions des apostrophes les plus pressantes, les divers états qui composent la société; emparez-vous de tous les cœurs; déployez toutes les richesses de votre talent pour montrer l'intérêt dans le devoir et pour prouver que le bonheur ne se trouve que dans la vertu. Que dirai-je encore? oubliez les

méthodes, oubliez l'art lui-même pour le surpasser; élevez-vous vers Dieu par des prières attendrissantes : c'est le dernier et le plus puissant moyen d'éveiller le remords, ce ver rongeur du crime, qui réconcilie le pécheur avec Dieu, en armant sa conscience contre lui-même. Massillon, incomparable en ce genre, comme je l'ai déja montré, vous présente les plus beaux modèles de cette componction oratoire, ainsi que de la manière suppliante de parler pieusement à Dieu, quand il va terminer ses instructions. L'éloquence et la foi rendent alors le juge suprême présent à tous les esprits, et demandent grace au tribunal de la croix pour tous les coupables. Dites à Dieu avec confiance, au nom du pécheur attendri, tout ce que pourra vous suggérer votre zèle : le pécheur est ému, il ne vous démentira point. Eh! quel moyen de résister à l'orateur qui fait si bien partager ses sentiments et souscrire à toutes ses promesses? Je vous invite à relire, surtout à imiter, comme un chef-d'œuvre de péroraison, la prière si remarquable et si entraînante, que ce grand maître tire, à la fin de son sermon sur *le petit nombre des élus*, du développement de ces paroles que lui fournit le prophète Jérémie : C'est vous seul, ô mon Dieu! qu'il faut adorer. *Te oportet adorari, Domine.* Devenez ainsi l'éloquent intercesseur de votre auditoire auprès de la justice divine; et que cette multitude, qui résiste encore à toutes les menaces de votre zèle, soit contrainte de céder enfin aux épanchements de votre charité.

LXXVII. De la mémoire.

En vain auriez-vous reçu de la nature cet heureux

don de persuader et d'émouvoir ; en vain auriez-vous perfectionné votre talent par l'étude des règles ; en vain même écririez-vous avec éloquence ; vous ne seriez jamais en chaire un orateur vraiment éloquent, si vous étiez souvent interrompu, dans le débit de vos discours, par les infidélités ou les hésitations de votre mémoire ; vous devez même être assez indépendant et assez sûr de cette faculté, pour oser improviser tous les traits heureux que le moment inspire, sans être contraint de négliger votre élocution par la crainte de ne plus retrouver le fil de votre discours, au point fixe où vous cessez de le suivre.

Cicéron appelle la mémoire *le trésor de l'esprit*[1]; et il la compte toujours parmi les qualités les plus essentielles à un orateur dans la carrière même du barreau, où elle est bien moins éprouvée qu'en chaire. On récite mal ce qu'on ne sait pas imperturbablement ; on ajoute, par cet embarras, au ton d'apprêt qui n'est déja que trop sensible en chaire, une inquiète oppression qui fatigue et détache l'auditoire.

Toutes les fois que les auditeurs subissent un si triste déplaisir, ils craignent de s'exposer encore au même mécompte, et n'écoutent plus qu'avec anxiété ; d'où il résulte qu'un défaut de mémoire, qui ne fait aucun tort au mérite de l'orateur, nuit infiniment à l'effet du discours. Le moindre incident, la plus légère cause de distraction, le plus petit bruit dans l'église où l'on prêche, suffisent pour rompre le fil des idées, et pour couper toute espèce de mouvement oratoire. L'auditeur, ainsi séparé de l'intérêt qui l'entraînait,

[1] « Memoria thesaurus est mentis. » De Orator. 27.

laisse divaguer ses pensées, quand on l'a troublé dans son attention. Ne regardez donc jamais comme perdu le temps que vous sacrifiez à ce travail, pour ainsi dire mécanique, de la mémoire. Non certes, ce n'est point ce temps fastidieux que vous perdez, c'est au contraire toute la fatigue antérieure d'une composition soignée que vous rendez inutile, si vous n'apprenez, avec la plus patiente exactitude, ce même sermon qui, après vous avoir coûté tant de veilles, n'obtiendra néanmoins aucun succès en chaire, sans ce prestige d'un débit coulant, et n'y pourra par conséquent produire aucun fruit.

Bourdaloue et Massillon, nés l'un et l'autre avec une mémoire ingrate, et d'ailleurs surchargée d'un si grand nombre de discours, qu'ils pouvaient prêcher toutes les stations, toutes les solennités et presque chaque semaine de l'année, sans jamais en répéter aucun, étaient quelquefois obligés d'avoir recours à leur manuscrit, surtout Bourdaloue, qui ne voulut jamais s'assujettir à l'assistance d'un souffleur, dans l'exercice du ministère sacré; mais il devait sentir, avec une espèce d'humiliation, combien cet état pénible d'un auditoire déconcerté et interrompu dans la jouissance d'un si beau talent, diminuait l'intérêt et le charme qu'on trouvait à l'entendre. L'évêque de Clermont, *excédé*, disait-il, *d'apprendre tous les jours sa leçon comme un écolier*, en conçut un tel dégoût pour la chaire, qu'il ne voulut plus y monter pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie. Il se réduisit, durant tout le cours de son épiscopat, à lire ses discours synodaux dans son séminaire. On sait qu'étant jour pressé d'indiquer celui de ses sermons dont il

était le plus content, il répondit avec une ingénieuse franchise, de la manière la plus propre à bien faire sentir à quel point la fidélité de la mémoire influe sur l'effet du débit, et par conséquent sur le succès de la plus belle production oratoire : *C'est celui que je sais le mieux*.

L'usage de réciter par cœur rend, il est vrai, la chaire accessible à la médiocrité et même à la nullité de talent, en ouvrant la barrière à cette foule de prédicateurs, ou d'*échos polysyllabes*, selon le sobriquet donné par madame de Sévigné à l'abbé Roquette, et applicable à tous ses pareils ; qui, par paresse ou par défaut d'esprit et d'études, répètent misérablement les sermons d'autrui. Pour cette espèce de déclamateurs ambulants, tous les travaux de la chaire se bornent à l'effort pénible et dégoûtant de graver dans leur cerveau des discours qu'ils n'ont jamais eu la peine ou le plaisir de composer. Cette faconde, purement machinale, met en quelque sorte sur la même ligne tous les orateurs chrétiens, aux yeux du peuple, et sert de supplément extérieur aux facultés naturelles qu'exige le don si rare de l'éloquence. Mais ce léger inconvénient doit exciter d'autant moins de regret, qu'il peut devenir utile à la religion, sans être jamais nuisible aux progrès de l'art ; car il est à présumer que lorsqu'on prêche des sermons où l'on ne met rien du sien, si ce n'est la servitude de sa mémoire, on ne serait point capable d'en composer, je ne dirai pas seulement de meilleurs, mais même d'aussi médiocres.

Un semblable expédient ne conduit jamais loin dans cette carrière. On ne saurait cacher longtemps, sur-

tout au public clairvoyant de la capitale, un personnage si humiliant, quand on veut suivre la route de la prédication. Le danger de répéter le soir, dans la même église, le sermon qu'un autre y aura prêché le matin ; une multitude précoce et dès lors suspecte de sermons sur toutes sortes de sujets ; l'époque des premières stations qu'on a remplies ; les peintures quelquefois surannées des mœurs et du monde ; les discussions qu'amène la critique de ces pièces d'emprunt dont on ne peut rendre compte ; l'impuissance bien avérée de rien changer, de rien ajouter à ces mêmes discours qu'un véritable auteur retoucherait sans cesse, et surtout d'en faire jamais aucun nouveau ; le souvenir encore présent des orateurs sacrés qui ont eu quelque vogue, et dont les ouvrages n'ont jamais été imprimés ; la notoriété des études et les découvertes de la rivalité ; l'emploi du temps, très jalousement épié ; l'humiliation de se refuser à tout travail de circonstance et à toute épreuve inattendue ; que dirai-je encore? le langage habituel, ou l'*esprit de tous les jours ;* un compliment commandé par une occasion unique, une lettre, une conversation, et même le silence prudent auquel se voient réduits les usurpateurs de la vogue, sur les matières les plus communes de leurs discours, suffisent tôt ou tard pour donner la véritable mesure de tous ces pauvres prédicateurs qui, en montrant plus d'esprit qu'ils n'en ont reçu de la nature, et qu'ils ne peuvent en fournir dans la société, se flattent vainement de se faire un nom par des sermons qu'ils ont appris.

Cependant, malgré la possibilité réelle ou supposée d'un pareil inconvénient, qui n'en est même pas un

pour l'enseignement de la religion, il faut toujours conserver l'ancienne méthode, et assujettir les prédicateurs à la loi d'apprendre par cœur tous les discours qu'ils prononcent dans les chaires chrétiennes. Si jamais les ministres de l'Évangile voulaient se contenter de lire leurs instructions en chaire, ils n'attireraient plus dans nos temples une si grande affluence d'auditeurs, et leur mission produirait beaucoup moins de fruit. Un débit de mémoire se rapproche quelquefois d'une inspiration soudaine, au lieu que la froide lecture d'un manuscrit ne saurait jamais dominer une assemblée nombreuse, avec autant d'empire.

LXXVIII. De l'action oratoire.

Lorsqu'un sermon est achevé, et même lorsqu'il est appris, il reste encore beaucoup à faire à un prédicateur pour le complément et le triomphe de son apostolat. Le succès de la composition dépend singulièrement de la manière de dire. Cette partie de l'art suffirait pour fournir seule la matière d'un grand ouvrage. Les anciens regardaient l'action comme une portion très importante de l'éloquence ; et ils avaient porté la savante magie du débit à un degré de perfection dont nous n'avons probablement aucune idée, si nous en jugeons du moins par les étonnants effets qu'ils lui attribuent.

Cicéron appelle cet art de la déclamation *une espèce d'éloquence du corps, qui se compose de la voix et des mouvements de l'orateur. Est actio quasi quædam corporis eloquentia, cùm constet motu et voce.* L'abbé Dinouart en a fait le sujet d'un traité intitulé *de l'Éloquence du corps*. Ce livre, assez peu connu, ren-

ferme des leçons élémentaires et communes sur l'attitude et les gestes, ou les mouvements des bras et des mains, qui sont une langue pantomime propre à parler aux yeux. Je ne me jetterai point dans cette théorie didactique, dont les résultats n'aboutissent presque jamais à des règles usuelles auxquelles on puisse astreindre l'exercice du ministère de la parole.

Les études les plus instructives en ce genre consistent à contracter de bonne heure l'habitude de bien lire à haute voix, surtout en société (genre de mérite assez rare), d'abord des livres historiques qui n'ont besoin d'aucune déclamation, ensuite de bons ouvrages dans le genre épistolaire, qui se rapprochent beaucoup plus de la conversation, c'est-à-dire, du ton, de la variété et des inflexions naturelles, qu'on devrait, ce semble, retrouver sans le moindre effort, et reproduire le plus qu'il est possible, mais avec beaucoup plus de noblesse et d'éclat, quand on parle en public.

Cet exercice habituel apprend à bien lire les ouvrages de tout genre, quand on commence par les fables de La Fontaine, que je regarde comme l'ouvrage le mieux assorti à ce dessein, parcequ'il réunit au plus haut degré les nuances les plus variées, pour avertir et pour diriger, à chaque ligne, le goût du lecteur par la simplicité et le naturel des récits, le mélange des tons, la rapidité des traits, la pompe de certaines descriptions, l'intérêt d'un dialogue coupé, vif et serré, qui s'élève quelquefois à la plus haute poésie et à la plus sublime éloquence. C'est après ces premiers essais qu'on peut lire à haute voix, avec autant de confiance que de profit, les poëtes et les ora-

teurs, en se bornant à bien articuler ce qui ne doit être que parlé, en déclamant devant des juges éclairés et sévères, tantôt debout, tantôt assis, quelquefois même, comme le demandait sagement Rollin, pour s'assurer une contenance décente dans les exercices littéraires, en s'appuyant, quand on parle de mémoire, sur une chaise ou sur un bureau, qui deviennent une espèce de tribune aux harangues. C'est ainsi qu'il faut étudier la tactique du barreau et de la chaire, je dirai même de chaque chaire en particulier, en y essayant la portée de sa voix, et en y cherchant les points les plus sonores, pour se mettre d'avance en scène avec les auditeurs, sur lesquels on doit exercer la puissance de la parole.

Toute autre méthode pour apprendre à déclamer un discours, ne serait guère que l'art mécanique et froid de copier servilement un maître, et de dénaturer son propre talent, sans acquérir celui qu'on chercherait à imiter. Les bons modèles et l'exercice sont plus instructifs en ce genre que les leçons et les livres.

Si nous voulons imiter la nature, qui doit être toujours le type et la règle de l'art, nous verrons qu'on se recueille au lieu de s'agiter en parlant, quand on expose ses raisons, pour les faire écouter ; et si nous savons observer la société, il nous sera facile de nous convaincre qu'on y gesticule encore moins qu'on n'y déclame. Nous en concluons que tout ce qui n'est qu'exposition, preuve ou récit, ne comporte aucune déclamation, et que la multiplicité des gestes n'est jamais noble.

Tout ce qui est de pur raisonnement dans un discours, doit donc être dit avec dignité et simplicité.

Mais les mouvements de l'ame veulent être accentués par les inflexions variées d'une voix tantôt élevée, tantôt adoucie, tantôt lente, tantôt précipitée, qui marquent la nuance des sentiments qu'on veut exprimer ou exciter. L'art de la musique se borne à cette seule et savante variété de sept notes dont le retour répété sans cesse, et toujours nouveau, paraît être ce que la nature offre de plus merveilleux dans l'emploi diversifié d'une quantité si restreinte d'éléments primitifs, après toutefois les combinaisons infinies d'un premier idiome donné à l'homme par son Créateur, et formé de si peu de lettres de l'alphabet, avec lesquelles l'esprit humain, réduit à ce petit nombre de sons, qu'il a saisis dans l'organe de la voix, a su créer ensuite toutes les langues et composer tous les livres. Ce même art de varier les inflexions de la voix est aussi le grand secret de la déclamation oratoire : c'est cette continuité ou cette diversité d'accents, de mesures, de tons et de demi-tons, qui soutiennent et font ressortir les mouvements, les figures et les couleurs du discours. Delille possédait au plus haut degré le talent enchanteur de ralentir ou d'accélérer son débit, quand il récitait ses vers : c'était son grand secret pour faire ressortir l'harmonie, la richesse et tout le charme de son style avec une magie qui lui était propre, et qui enlevait les applaudissements universels.

Je défendrais cependant, avec la plus juste sévérité, aux jeunes orateurs, de regarder jamais ni le théâtre comme une bonne école de gestes, ni les acteurs comme les vrais modèles de la déclamation oratoire. L'optique de la scène et les contrastes du dialogue exigent ou du moins comportent une charge, une fa-

miliarité, une exaltation et des mouvements que le monologue et l'espace de la tribune sacrée ne sauraient admettre. La différence d'action et de genre est ici très marquée. Rien n'est donc de plus mauvais goût, et plus contraire au ton de la chaire, qu'une manière théâtrale. On en est averti sur-le-champ, quand on a le sentiment et l'habitude du saint ministère ; et ce n'est jamais à l'avantage du déclamateur qui s'abaisse à ces indécentes imitations.

Je me souviens d'avoir entendu Le Kain lire d'une manière déplorable l'oraison funèbre du grand Condé, en présence d'une société choisie qui s'était promis un très grand plaisir de son premier essai en ce genre. Il défigurait totalement Bossuet, dont les morceaux les plus sublimes, exagérés avec emphase, étonnaient plus qu'ils ne plaisaient dans sa bouche. Le Kain s'en aperçut bientôt, et il ne tarda point à comprendre que l'action oratoire d'un prédicateur devait être moins turbulente, sans être moins animée, que la déclamation dramatique. Il voulut qu'un homme du métier lût devant lui quelques pages de ce chef-d'œuvre, qu'il était si loin de faire valoir ; et, reprenant ensuite la lecture mieux raisonnée du même discours, il y fit entrevoir quelques lueurs de son talent. La vérité ne me permet de le louer qu'avec cette mesure. Malgré la prévention très favorable avec laquelle on l'écoutait, il parut à une distance infinie de l'enthousiasme qu'il inspirait dans ses rôles ; et il reconnut qu'un orateur ne devait pas, dit-il, *jouer* comme un comédien.

Vous éviterez la monotonie du débit, qui est le grand écueil du monologue, en vous tenant souvent

debout, quand vous avez besoin de soutenir votre voix dans la même plénitude, en vous asseyant lorsque vous desirez qu'elle baisse, et en changeant d'attitude toutes les fois que vous voudrez en varier les intonations ou la modulation. Le ton de cet organe, qui dépend, dans chaque période, de la gravité ou de l'éclat qu'on lui donne au commencement de la phrase, a une liaison intime avec toute l'habitude du corps. Or, il n'existe plus de déclamation oratoire sans cette diversité d'inflexions, qu'il faut donc pouvoir nuancer à volonté, en les assortissant à la manière de se dessiner en chaire. Les cloches, dont le timbre est si agréable, et l'uniformité si monotone, n'ont aucune harmonie, précisément parcequ'elles n'ont aucune variété, à moins que les sons n'en soient assez progressivement gradués, pour que la série des notes permette d'en concerter les accords dans toute l'étendue de l'échelle diatonique.

L'attitude du prédicateur, qui est par conséquent une partie très importante de son action en public, dépend surtout en chaire de la position de ses pieds. Les anciens avaient analysé le vrai beau dans ses moindres nuances ; ils savaient combien cet art, si indifférent en apparence, d'affermir les bases et d'assurer les balancements de son corps, influe sur toute la contenance d'un homme qui parle en public. Relativement aux pieds, dit Quintilien, il y a deux choses à observer, la pose et la marche. *In pedibus observantur status et incessus.* Lib. 2, cap. 3. En effet, sans cette précaution de bien poser ses pieds, un orateur ne peut plus avoir ni assurance, ni aplomb, ni noblesse, ni maintien, ni grace, ni fermeté, dans sa manière de se

mettre en scène avec son auditoire, devant lequel la posture qu'il prend doit être naturelle et libre, mais sans abandon et sans familiarité, composée et grave, et néanmoins sans apprêt comme sans gêne. Les jeunes prédicateurs sont loin de soupçonner que les pieds concourent presque autant que les mains à cet ensemble du geste, qui ne constitue point, mais qui relève singulièrement l'action oratoire ; et que toute la souplesse du corps dépend de cette position, qui en détermine l'attitude et en règle la mobilité.

Quand vous aurez ainsi assuré le port noble qui se prête le mieux à la liberté de vos mouvements, choisissez et saisissez les intonations les plus propres à l'effet que vous voulez produire. Ne dirigez jamais votre voix vers un espace vide où elle irait se perdre ; mais par la direction des sons que produit votre bouche, donnez-lui pour points de répercussion une enceinte plus resserrée, des murs pleins, des piliers, des colonnes, des cintres, des corps sonores, qui la fassent retentir dans tout l'auditoire. Parlez habituellement devant vous, sans vous tourner et même sans vous pencher à droite ou à gauche. Votre organe ne peut s'étendre que dans une sphère dont vous êtes le centre. Si vous vous dirigez trop vers un côté, on ne vous entend plus de l'autre, au lieu qu'en vous orientant vers le point central de votre assemblée, vous répandez également les rayons de votre voix dans tout le cercle qui vous environne. L'exercice de la chaire révèle peu à peu tous ces secrets secondaires de l'art aux observations d'un orateur prévoyant, qui doit étudier sous tous ses rapports le local de chaque église où il veut remplir le ministère évangélique.

Articulez nettement vos paroles, soyez même attentif à les relever par une plénitude ascendante de ton aux finales de chaque période; ponctuez, et, toutes les fois que l'exactitude ou l'usage l'exige, orthographiez, en quelque sorte, le langage; faites vibrer à l'oreille toutes les consonnes qui doivent frapper les voyelles; appuyez sensiblement sur la chute de vos phrases, sans la moindre affectation, mais, en même temps, sans vous permettre ces aspirations gutturales dont les vagues désinences ne forment qu'un bruit sourd et confus, sans descendre à ce demi-ton prolongé et inarticulé qui, en laissant tomber les syllabes, engloutit les mots, et surtout sans aucune des prononciations négligées ou avortées de la société. Ne craignez jamais qu'une articulation pleine et exacte, pourvu qu'elle ne blesse aucune règle de la prosodie, vous donne un mauvais accent de province, que les grands acteurs prennent pourtant quelquefois, à leur insu, dans des situations très animées, parce qu'il est alors le véritable accent de la nature, des passions et de l'éloquence. Tenez-vous le plus souvent debout et toujours droit, sans roideur, en évitant également le double excès de lever ou d'incliner immodérément la tête, qui n'a plus de grace quand elle est trop haute, ni de noblesse quand elle est trop baissée.

On ne saurait en chaire s'interdire avec assez de rigueur toute continuité de cris pénibles et prolongés. On devient bruyant parcequ'on n'ose pas se fier à un débit calme, sans craindre de devenir ennuyeux et plat. Tout ce vain bruit ne fait jamais paraître un discours meilleur. Loin de vous livrer aveuglément à ces fatigantes vociférations, distinguez le ton grave,

le ton moyen et le ton aigu de votre organe; si vous ne savez pas les choisir et les employer alternativement à volonté, l'art de la déclamation n'existe pas pour vous. C'est le milieu de votre voix que vous devez prendre habituellement, afin qu'elle puisse monter sans devenir criarde, et baisser sans être sourde. Les cris multipliés ne servent qu'à se détruire l'un l'autre, et à distraire l'auditoire ou à l'excéder. Voulez-vous être bien écouté d'une nombreuse assemblée? diminuez donc le volume de votre voix au lieu de l'enfler. C'est ainsi que l'on fixe l'attention. Il ne faut pas sans doute qu'il en coûte une contention habituelle d'oreille pour démêler vos paroles ; mais il importe qu'on sente le besoin d'une certaine application d'esprit, commandée par l'intérêt progressif des idées, pour suivre sans relâche le fil de votre discours, et que sans gêne, comme sans effort, on craigne la moindre distraction qui en ferait perdre l'enchaînement et l'ensemble.

Un cri perçant, dans la bouche d'un orateur, peut cependant ajouter quelquefois une grande énergie à un trait ou à un mot remarquable, dans un morceau de sentiment et dans une tirade véhémente. Ce n'est donc point cet accent pathétique d'une ame profondément émue que je prétends interdire aux ministres de la parole : c'est uniquement l'abus, c'est-à-dire la fréquence, la réunion et surtout la répétition de ces détonations brusques et discordantes, qu'on doit éviter en chaire, parceque tous ces éclats de voix diminuent l'effet d'un tableau éloquent, au lieu d'en augmenter la puissance.

J'avoue hautement qu'on peut citer, dans l'histoire

de la chaire, de grands exemples qui semblent recommander ces cris aigus et déchirants au triomphe de l'action oratoire : il ne s'agit que de les placer à propos, de ne pas trop les étendre, et de ne les prodiguer jamais. Bossuet, dont l'autorité est législative dans tous les domaines de l'éloquence, avait saisi la véritable mesure de la perfection dans sa manière de dire, où le naturel faisait disparaître l'art. L'abbé de Choisy, qui l'avait très souvent entendu prêcher, rend un hommage bien mérité au nouvel empire qu'empruntait souvent son génie des élans de son organe. Voici le témoignage traditionnel qu'il nous en a transmis, au milieu de l'éloge de ce grand homme, prononcé en présence de l'Académie Française, et qu'on trouve dans le recueil des discours publiés, en 1704, par cette compagnie. « Son action, dans la chaire de « vérité, dit-il, était si naturelle, *ses tons si perçants* « *et en même temps si justes*, ses peintures si vives, « que tantôt, majestueux et tranquille comme un « grand fleuve, il nous conduisait d'une manière douce « et presque insensible à la connaissance de la vérité ; « et tantôt rapide, impétueux comme un torrent, il « forçait les esprits, entraînait les cœurs, et ne vous « permettait que le silence et l'admiration. »

Les orateurs les plus populaires, tels que Bridaine et le père Beauregard, avaient reçu de la nature, comme Bossuet, un très bel organe. Nous les avons vus s'en prévaloir de nos jours, et même jusqu'à l'excès, si j'ose le dire, pour relever, par des cris aigus et retentissants, le remplissage de lieux communs, dans le débit de leurs sermons. La première explosion de ces inflexions inattendues excitait une vive émo-

tion dans l'auditoire; mais, il faut l'avouer, la suite et l'accroissement de ces éclats forcés et monotones, loin de soutenir cette impression de terreur, dégénéraient quelquefois en glapissements aigres et discords, et ne faisaient plus éprouver aux auditeurs qu'une sensation pénible et une fatigue importune.

Je veux, dit Quintilien, que la parole soit coulante sans être précipitée, et qu'elle soit toujours réglée sans être jamais lente. *Promptum sit os non præceps, moderatum non lentum.* Cet habile maître voulait prémunir également ses disciples contre les pertes inévitables qu'occasionne un débit trop rapide, et contre le dégoût d'une prononciation sans cesse interrompue par le besoin de reprendre haleine : il connaissait aussi l'artifice si commun de ces inflexions astucieuses et de ces repos brusques, qu'on appelle, au théâtre, l'*art de battre la caisse.* On éloigne ainsi de soi l'attention de l'auditeur en voulant ravir son admiration, quand on s'expose à la double honte de prétendre la forcer, et de ne pouvoir pas l'obtenir. Or, ce mécompte se renouvelle souvent, quand on fait succéder un repos absolu aux transports les plus véhéments. C'est l'expédient ordinaire de ces orateurs qu'on voit, selon l'observation de Quintilien, s'arrêter tout à coup, et mendier des applaudissements par leur silence. *Sistere subitò, et laudem silentio poscere. De Inst. Orat.* lib. 2, cap. 3. « Tous ces déclamateurs, ajoute plus « loin Quintilien, cherchent, par leur manière de dé- « biter, à se faire une réputation d'orateur énergique. « Ils crient à tout propos, ils mugissent continuelle- « ment, en parlant toujours, comme ils disent eux- « mêmes, *avec une main en l'air;* ils tournent de tout

« côté, haletant, s'agitant, gesticulant, secouant la « tète comme des furieux. On les voit bientôt battre « sans cesse des mains, frapper du pied, se meurtrir « la cuisse, la poitrine, le front : voilà ce qui produit « un effet merveilleux sur le menu peuple; mais ce « qu'ils appellent de la véhémence n'est autre chose « que de l'emportement [1]. »

Si, sans aspirer aux triomphes éclatants et rares d'une action oratoire qu'on puisse citer comme un modèle, vos facultés vous restreignent au seul espoir d'apprendre à éviter les défauts les plus ordinaires dans la déclamation, voici les moyens que l'art peut indiquer pour obtenir un succès si modeste. S'exciter à une confiance encourageante, en augurant favorablement du succès de son discours, et en se disant à soi-même, au moment où l'on va le prononcer, qu'on peut se flatter d'intéresser l'auditoire, quelque éclairé qu'on le suppose, parcequ'aucun des assistants n'a la matière que l'orateur va traiter aussi présente que lui à sa pensée; se pénétrer profondément de son sujet, et se reporter à l'instant de la composition, pour retrouver et reproduire, dans l'esprit des auditeurs, la première impression que firent vos idées et vos sentiments sur votre ame; distribuer avec une sage économie, dans toutes les parties du discours, la chaleur dont on est animé, de peur de tomber dans la langueur en épuisant ses forces; parler avec une reli-

1 « Verum hi pronuntiatione quoque famam dicendi fortius quærunt. Nam et clamant ubique, et omnia levata, ut ipsi vocant, manu emugiunt, multo discursu, anhelitu, jactatione furentes. Jam collidere manus, terræ pedem incutere, femur, pectus, frontem cædere, mire ad pullatum circulum facit... At illi hanc vim appellant quæ est potius violentia. » Lib. II, cap. XII.

gieuse autorité, mais sans aucune teinte d'orgueil, pour captiver à la fois l'attention et la bienveillance de l'auditoire ; éviter toute emphase, et l'astuce trop sensible de glisser rapidement sur un morceau faible, pour appuyer avec prétention sur les traits qu'on croit plus heureux ; s'interdire absolument la déclamation d'un acteur, et craindre d'introduire dans la chaire la pantomime théâtrale, qui n'y réussira jamais ; être bien convaincu qu'on s'expose à ne plus produire aucun effet, quand on veut tout faire valoir ; éviter la multiplicité des gestes, et ne jamais se permettre surtout celui du mot, dans le mouvement général de la période ; se préserver de toute agitation, et ne jamais frapper la chaire ni des pieds ni des mains ; varier ses inflexions à chaque figure, et ses intonations à chaque paragraphe ; imiter, le plus qu'il est possible, les accents simples et passionnés de la nature, dans l'action comme dans la composition elle-même ; mêler enfin, dans le courant du débit, toutes les fois qu'un trait oratoire l'exige, des repos ou des silences, toujours frappants quand ils sont rares et bien placés : tels sont les innocents artifices qu'un orateur chrétien peut faire contribuer, sans inconvenance, aux saints triomphes de son ministère.

Les stations d'un grand orateur m'ont toujours paru la meilleure école de déclamation que l'on puisse fréquenter. On n'oubliera jamais l'effet prodigieux que produisait l'action imposante et auguste de Bossuet. Rien n'y annonçait l'apprêt : il était simple et sublime. « La noblesse, le port majestueux de tout « son extérieur, ajoutaient encore un nouveau poids « à ses paroles ; cet air de modestie et de candeur

« qu'on voyait répandu sur sa personne, prévenait « d'avance en sa faveur ; le ton de sa voix douce, flexi- « ble, sonore, mais grave, ferme et mâle ; ses mouve- « ments produits sans effort et sans affectation, tout « en un mot parlait dans Bossuet, tout était animé, « grand, persuasif ; et l'on ne savait ce qu'on devait « le plus admirer en lui, la vie exemplaire, l'élo- « quence, les choses ou la manière de les présenter[1]. » Il se permettait peu de gestes, quoiqu'il fût très animé ; et l'on voyait sur tous les traits de sa belle et majestueuse figure cet air persuadé, cette vive émotion d'un orateur qui, pour me servir d'une heureuse expression des anciens, *portait la république dans son cœur*.

L'action de Bourdaloue était aussi très dominante et très noble. Il avait une voix pleine et touchante, et toute la dignité d'un prophète. Sa mémoire le préoccupait et l'inquiétait si habituellement, que, pour éviter toute distraction dans son débit, il s'imposait la loi d'avoir sans cesse les yeux fermés : c'est ainsi que tous ses portraits nous le représentent. Il devait peut-être en partie à cette habitude de ne se permettre aucun regard en présence de son auditoire, ce beau port de tête qui accompagne ordinairement une vue courte. Cependant, malgré cette précaution, il affligeait encore quelquefois son auditoire par la triste nécessité de recourir à son cahier, qu'il plaçait toujours humblement à côté de lui sur le siége de la chaire.

Massillon plaisait infiniment par sa manière de

[1] Préface des sermons de Bossuet.

dire : il était moins rapide et moins pressant que Bourdaloue, mais ordinairement il avait plus de charme et d'onction. Il parlait avec beaucoup d'autorité, et il se tenait presque toujours debout. Son port, quoiqu'il fût d'une taille médiocre, était surtout remarquable par son recueillement et par sa noblesse. On croyait voir et entendre saint Ambroise : il avait ses mains souvent jointes, d'autres fois il les croisait quelques instants sur son front avec un merveilleux effet ; et avec ses yeux d'aigle il faisait de son regard le plus beau de ses gestes, qui étaient aussi augustes que rares. Et pourquoi donc les eût-il multipliés ? Une lecture oratoire n'en exige presque point pour assurer à l'éloquence tout son effet, quand on sait varier ses intonations, que Cicéron appelle, avec tant d'esprit, *les différentes couleurs de la parole*. La voix de Massillon était moelleuse et sonore, elle allait droit au cœur : quand il la renforçait, elle devenait effrayante et lugubre. On disait que dans certains moments elle était pleine de larmes, parcequ'elle faisait entendre l'accent le plus pathétique de la pitié, de la douleur, du reproche plaintif, et que ses soupirs prolongés allaient remuer jusqu'au fond des cœurs et des consciences.

L'abbé Poulle, et le père Renaud, ancien *oratorien*, ont réuni, de nos jours, à leurs autres talents une très intéressante et souvent très belle manière de dire, quoique l'action, naturellement maniérée du premier, ne fût pas exempte d'affectation ; aucun prédicateur du dernier siècle n'a pu les égaler en ce genre. Le père Renaud était si convaincu du prestige que sa *voix veloutée* et la magie de son débit ajoutaient à sa composition, que, malgré tous ses succès,

il n'a jamais osé publier un seul de ses sermons, pas même son panégyrique de saint Louis, prononcé devant l'Académie Française. Quand on le pressait, dans sa vieillesse, de les faire imprimer : *Très volontiers*, répondait-il, *pourvu qu'on imprime en même temps le prédicateur.*

Si un jeune orateur craignait sagement de s'exposer à perdre l'inappréciable avantage d'une action naturelle, en recherchant l'art de la déclamation, avant de s'être rendu maître de son débit par l'exercice et la sûreté de sa mémoire, je lui conseillerais de ne hasarder d'abord presque aucun geste, d'appuyer ses mains sur le bord de la chaire, de les soulever de temps en temps, durant toute l'étendue d'une période oratoire, de les soutenir l'une et l'autre presqu'à la hauteur de sa poitrine dans une direction horizontale, et de les balancer très lentement dans les morceaux les plus animés de ses discours. Rien n'est moins périlleux et plus noble que ce maintien grave sans agitation. On ne doit se permettre des gestes que lorsqu'on est bien assuré de ne pas trop les multiplier : c'est un écueil que les débutants ne sauraient éviter avec assez de soin.

Je conseillerais encore, comme une excellente méthode, le soin de retoucher un sermon chaque fois qu'on le prêche, quand on vient de le composer. La chaire, qui devient une école d'éloquence très instructive et très sûre, en fait aussitôt ressortir les beautés et les défauts ; et, pourvu que l'on sache observer l'impression du discours sur l'auditoire, il est aisé à l'orateur de remarquer les morceaux faibles ou languissants, trop peu développés ou trop prolixes, qui

réclament un nouveau travail. Qu'il se juge donc lui-même en descendant de la tribune sacrée, moins encore sur la foi d'un censeur, même de très bon goût, que sur ses propres observations, beaucoup plus lumineuses à cette hauteur, et dont le souvenir doit lui retracer tous les jugements muets en apparence, mais non équivoques, du public. C'est en prêchant cinq ou six fois un discours, et en le corrigeant immédiatement, qu'on en juge très bien l'effet et l'ensemble, qu'on en fortifie les mouvements, qu'on en élague les longueurs, qu'on en multiplie et perfectionne les beautés. Tout ce qui a laissé l'auditoire distrait, inattentif, et l'a séparé de l'orateur, doit être réformé sans ménagement et sans regret : au contraire, tout ce qui a été écouté avec un profond silence est encore plus consacré que les morceaux les plus sensiblement applaudis. Ce n'est donc qu'en chaire qu'on apprend à bien apprécier un sermon, et à y mettre la dernière main.

LXXIX. Des dégoûts que doivent surmonter les orateurs chrétiens

Ces corrections multipliées coûtent, j'en conviens, un travail d'autant plus pénible aux prédicateurs, qu'indépendamment des épines de la révision, elles décuplent ensuite pour eux les frais de la mémoire, ainsi flottante entre tout ce qu'elle doit apprendre, oublier ou retenir dans le même discours. Cependant, ce qu'il y a de plus triste et de plus effrayant dans notre ministère, ce n'est ni la fatigue qu'exige la composition, ni la rebutante nécessité d'en savoir par cœur toutes les variantes ; c'est le découragement qui augmente à mesure que l'on vieillit dans ses fonctions ;

c'est l'ennui de répéter toujours des sermons qu'on ne dit presque plus sans répugnance ; c'est la certitude de découvrir sans cesse de nouvelles corrections à faire dans ses ouvrages les plus travaillés, sans pouvoir toujours se satisfaire soi-même, et de rester ainsi, je ne dirai pas seulement fort en deçà de la perfection, mais encore au-dessous du sentiment qu'on a de son propre talent ; c'est l'irréligion dominante de nos jours, où nous pouvons gémir, avec bien plus de raison que Bourdaloue, de ce que *l'incrédulité est devenue la véritable hérésie de notre temps*[1] ; c'est surtout l'indifférence générale de notre siècle pour la religion, indifférence de laquelle il résulte qu'on assiste à une instruction chrétienne, comme à un spectacle profane ; qu'on veut réduire notre zèle à sacrifier, et les vérités les plus importantes, et l'éloquence la plus impétueuse, à je ne sais quels sujets frivoles, ou à quelques fleurs de rhétorique ; enfin qu'il semble que nous devions nous dégrader également, et comme apôtres et comme orateurs, pour plaire à la multitude.

Ces dégoûts sont amers sans doute : il faut cependant les surmonter. Quand même nous ne parviendrions, dans cette pénible carrière, qu'à procurer du soulagement à une seule famille abandonnée, à ramener un seul homme pervers dans les sentiers de la vertu, à éteindre la fureur de la vengeance dans les profondeurs d'un cœur ulcéré, à préserver un seul malheureux du désespoir, à épargner enfin un seul crime à la terre, que faudrait-il de plus pour ranimer notre ardeur ? Quelle ame honnête et chrétienne ne

[1] Sermon sur *la prédestination*, deuxième volume du Carême.

serait enflammée par une si encourageante perspective? Nous aurions rempli notre vocation, en nous rendant utiles à nos semblables. Nous serions dédommagés de toutes nos fatigues et de tous nos sacrifices par leurs progrès dans le bien, autant que par la certitude de leur bonheur qui serait notre ouvrage. Le doux souvenir des travaux de notre jeunesse viendrait récréer un jour la solitude de nos vieux ans ; et, quand la mort s'avancerait ensuite pour fermer nos paupières, nous pourrions dire avec confiance au juge suprême dont nous aurions publié les lois : « Grand « Dieu ! j'ai semé ta parole sainte sur un champ sté- « rile, où la rosée du ciel est venue lui prodiguer les « plus heureux accroissements. Tu m'avais donné tes « enfants à instruire : je te bénis de m'avoir choisi « pour les rendre meilleurs. Souviens-toi de toutes « les graces que tu as répandues sur ton peuple, par « le canal de mon ministère. Les larmes que j'ai es- « suyées, ou que j'ai fait couler en ton nom, solli- « citent en ce moment grace à ton tribunal, pour « celui qui, en te prêtant sa voix, y mêla si souvent « les siennes propres. Heureusement pour le genre « humain, ce tribunal si redoutable est une croix, « c'est-à-dire une source inépuisable de charité, un « autel d'expiation, un trône d'amour, un signe sacré « de salut, un trésor public d'espérances. O mon « Dieu ! ô mon père ! j'ai été l'organe et l'instrument « de ta clémence : ne me réduis donc pas moi-même « à ta seule justice, et n'écoute plus, en me jugeant, « que ton infinie miséricorde. »

Une vie entière consacrée au ministère de la parole, doit répandre en effet sur les derniers jours les plus

douces consolations. Cette carrière laborieuse, que Massillon avait parcourue avec tant de gloire, se retraçait sans doute à sa pensée avec tous les travaux et tous les mérites dont elle était remplie, quand il disait, avec autant de vérité que d'éloquence, vers la fin de son sermon sur *la parole de Dieu :* « S'il était permis « de nous recommander ici nous-mêmes, comme le « disait autrefois l'apôtre à des hommes ingrats, plus « attentifs à censurer la simplicité de son extérieur « et de son langage, que touchés des fatigues et des « périls innombrables qu'il venait d'essuyer pour leur « annoncer l'Évangile et les convertir à la foi ; s'il « nous était permis d'en parler, nous dirions : Mes « frères, nous soutenons pour vous tout le poids d'un « ministère pénible ; nos soins, nos veilles, nos « prières, les travaux infinis qui nous conduisent à « ces chaires chrétiennes, n'ont point d'autre objet « que votre salut. Eh ! ne méritons-nous pas, du « moins, que vous respectiez nos peines ? Le zèle, qui « souffre tout pour assurer votre salut, peut-il devenir « le triste sujet de vos dérisions et de vos censures ? « Demandez à Dieu, à la bonne heure, pour la gloire « de son Église et pour l'honneur de son Évangile, « qu'il suscite à son peuple des ouvriers puissants en « paroles, de ces hommes que la seule onction de l'esprit de Dieu rend éloquents, et qui annoncent la « religion d'une manière digne de son élévation et de « sa sainteté ! Mais, quand nous y manquons, que « votre foi supplée à nos discours ; que votre piété « rende à la vérité dans vos cœurs ce qu'elle perd « dans notre bouche ; et, par vos dégoûts injustes, « n'obligez pas les ministres de l'Évangile à recourir,

« pour vous plaire, aux vains artifices d'une éloquence « humaine, à briller plutôt qu'à instruire, et à des- « cendre chez les Philistins, comme autrefois les « Israélites, pour aiguiser leurs instruments destinés « à cultiver la terre ; je veux dire, à chercher dans les « sciences profanes, ou dans le langage d'un monde « ennemi, des ornements étrangers pour embellir la « simplicité de l'Évangile, et donner aux instruments « et aux talents destinés à faire croître et fructifier la « semence sainte, un brillant et une subtilité qui « émousseraient sa force et sa vertu, en mettant un « faux éclat à la place du zèle et de la vérité. *Descen-* « *debat ergò omnis Israel ad Philistiim, ut exacueret* « *unusquisque vomerem suum et ligonem.* » I. *Reg.* cap. 13, vers. 20.

Mais à qui viens-je donc appliquer dans ce moment ces réflexions de l'un des plus illustres prédicateurs de la France? Où sont aujourd'hui les successeurs de ces grands hommes, et les disciples destinés à exercer dans leur patrie le ministère de la parole, qu'ils ont rendu si difficile? Nos chaires sont presque partout muettes; la plupart de nos maisons d'éducation ecclésiastique sont encore désertes. La génération qui perpétuait au moins en partie les triomphes de l'éloquence sacrée, va s'engloutir tout entière sous nos yeux dans la nuit du tombeau. Les grandes études et la concurrence, qui soutenaient une si utile émulation dans cette carrière, viennent à peine de se ranimer; et tout nous fait craindre que l'Église de France ne puisse de longtemps remonter à cette éclatante renommée où des orateurs, sans rivaux comme

sans modèles, avaient su l'élever, en signalant la tribune évangélique parmi les plus magnifiques monuments de notre gloire littéraire.

FIN.

NOTES.

Note I, page 50.

Je me souviens que lorsque je décernai pour la première fois cet hommage de la préséance du génie à notre grand Bossuet, La Harpe ne fut point de mon avis, et combattit mon opinion avec beaucoup de vivacité dans nos sociétés littéraires. A cette époque il n'avait encore lu que les oraisons funèbres, et l'Histoire universelle : création unique de l'esprit humain, étrangement méconnue par Voltaire, qui a critiqué la grande et sublime conception par laquelle tous les événements sont dirigés d'en haut vers l'établissement de la religion, c'est-à-dire, précisément ce qu'il y a de plus admirable et de plus merveilleux dans cet ouvrage. La Harpe, devenu depuis un si célèbre critique, voulut opposer alors à Bossuet, Platon, Aristote, Démosthène, Cicéron, Tacite, Leibnitz, Pascal, nos autres grands écrivains du dix-septième siècle, et principalement l'universalité supposée de l'esprit de Voltaire, qu'il exaltait par-dessus tout. La discussion de tous ces objets de comparaison fut tellement favorable à l'évêque de Meaux, qu'elle réduisit mon adversaire au silence. Je dois ajouter à ce récit, que plus de vingt ans après notre dispute, il a rendu, de son propre mouvement, la même justice que moi au génie transcendant de Bossuet, en motivant son opinion sur une partie des raisons que je lui avais opposées. Voici comment il s'exprime, en paraissant supposer, je ne sais pourquoi, qu'il fait un acte de courage littéraire, lorsqu'il s'honore lui-même par un si beau tribut de justice, dans son treizième volume de son *Cours de littérature*. « Un homme, *si j'ose dire ce que j'en pense*, me paraît « avoir été plus magnifiquement partagé que personne, puis- « que seul il s'est élevé au plus haut degré, dans ce qui est

« de la science et ce qui est du génie : c'est Bossuet. Il n'a « point d'égal dans la partie de l'éloquence, dans celle de l'o« raison funèbre, dans celle de l'histoire, dans celle des af« fections religieuses [1], dans celle de la controverse [2]; et en « même temps personne n'a été plus loin dans une science « immense qui en renferme une foule d'autres, celle de la « religion. C'est, ce me semble, l'homme qui fait le plus « d'honneur à la France et à l'Église *des derniers siècles.* »

Je ne comprends pas bien ce qu'a voulu dire La Harpe, par la réserve de ces trois derniers mots. Aucun des Pères de l'Église ne peut être comparé à Bossuet sous le rapport de l'éloquence. Saint Jean Chrysostome, et bien plus encore saint Augustin, ont été très certainement des hommes du plus grand talent ; mais le mauvais goût du siècle dans lequel ils ont vécu aurait suffi pour les placer à une extrême distance de Bossuet, quand même ils auraient été, ce que je suis loin de croire, aussi magnifiquement partagés que lui par le ciel, dans la distribution des dons du génie. Ce sont, à mon avis, les Pères de l'Église que La Bruyère flatte, et non pas Bossuet, en disant de lui : *Parlons d'avance le langage de la postérité : un Père de l'Eglise!* Cet hommage était assurément très honorable et très beau pour un évêque vivant qui le recevait en personne, au milieu d'une séance publique de l'Académie française. Mais il me semble que depuis la mort de ce grand homme, en mettant à part l'incomparable antorité que donnent le titre authentique et sacré de *père de l'Eglise*, et le droit d'être ainsi compté parmi les anneaux dont se forme la chaîne de la tradition ; en ne considérant que sous des rapports purement littéraires, l'érudition, la dialectique et l'éloquence des écrivains ecclésiastiques; enfin en n'admettant dans l'échelle graduée de son admiration, pour fixer les rangs parmi les hommes les plus célèbres, aucune autre règle d'appréciation que la mesure de leurs talents individuels : il me semble, dis-je, qu'on pourrait, en jugeant ainsi Bossuet, l'appeler, avec autant de confiance que de vérité, *le premier des Pères de l'Eglise.*

A la suite de l'opinion de La Harpe en faveur de Bossuet,

[1] Voyez ses Méditations sur l'Évangile.

[2] Voyez l'Histoire des Variations.

qu'il regardait comme l'écrivain qui honore le plus la France, je me plais à citer de lui un autre passage où il a montré qu'il sentait toute la sublimité d'un si grand talent. « Qu'un « homme de goût, dit-il, le relise, qu'il le médite : il en sera « terrassé d'admiration. Je ne saurais exprimer autrement « la mienne pour Bossuet. Dans ses écrits on ne trouve ja- « mais la moindre apparence d'effort ni d'apprêt, rien qui « vous fasse songer à l'auteur. Il vous échappe entièrement, « et ne vous attache qu'à ce qu'il dit. C'est là surtout, on ne « saurait trop le répéter, la différence essentielle du grand « talent et de la médiocrité, du bon goût et du mauvais. Si « votre imagination vous commande, vous me commandez; « et dans ce cas, je ne verrai rien dans vous qui démente « cette impression. Je ne vous verrai rien chercher, rien af- « fecter, rien contourner. Suivez de l'œil l'aigle au plus haut « des airs, traversant toute l'étendue de l'horizon : il vole, « et ses ailes semblent immobiles. On croirait que les airs le « portent : c'est l'emblème de l'orateur et du poëte dans le « genre sublime, c'est celui de Bossuet. » Cette dernière image est une très belle imitation du style de Bossuet lui-même, et par là même la plus vraie et la plus heureuse manière de le louer.

Note II, page 75.

Marmontel s'est toujours souvenu, avec des transports d'enthousiasme, d'avoir entendu dans sa première jeunesse ce grand orateur du peuple. Les plus brillants succès de collége venaient de signaler son talent naissant en rhétorique à Toulouse, quand il suivit, durant toute une mission de Bridaine, ce nouveau cours d'éloquence dans l'église cathédrale de Clermont. Massillon assistait très assidûment aux exercices spirituels du missionnaire, dont il ne cessait d'exalter et d'envier l'empire sur l'esprit, ou plutôt sur la conscience de ses innombrables auditeurs, qu'il faisait fondre en larmes. *Il aurait effacé tous les prédicateurs*, disait l'évêque de Clermont dans sa société la plus intime, *si une heureuse culture eût perfectionné de si beaux dons naturels. C'est une mine d'or*, ajoutait-il; *mais ce saint homme, qui ne l'exploite pas pour lui-même, ne songe point à séparer le métal du sable.*

Le jeune Marmontel avait été tellement frappé du pouvoir de l'éloquence dans la bouche et l'action de Bridaine, qu'après plus d'un demi-siècle d'études et de comparaisons instructives, son admiration, toujours fidèle à cette première jouissance d'un grand succès oratoire, ne croit pouvoir célébrer dignement les triomphes de Bridaine, qu'en les assimilant aux prodiges qui signalaient dans l'antiquité la toute-puissance des plus beaux poëmes lyriques, au milieu des fêtes que leur consacrait le peuple le plus spirituel et le plus sensible de l'univers. « En voyant en chaire, dit-il, le missionnaire Bridaine, les yeux enflammés ou remplis de larmes, le front ruisselant de sueur, faisant retentir les voûtes d'un temple des sons de sa voix déchirante, et unissant à la chaleur du sentiment le plus exalté la véhémence de l'action la plus éloquente et la plus vraie, je l'ai supposé quelquefois transformé en poëte, et fortifiant, par les accents d'une harmonie pathétique, les sentiments ou les images dont il frappait l'ame des peuples; et j'ai dit : Tel devait être Épiménide au milieu d'Athènes, Therpandre ou Tyrtée au milieu de Lacédémone, Alcée au milieu de Lesbos [1]. »

Après lui avoir rendu cet hommage en prose, le même écrivain nous présente ainsi en vers et en action le tableau de l'éloquence de Bridaine dans la chaire, où il avait été souvent témoin de son ascendant sur la multitude, qu'il électrisait du même feu dont il était embrasé.

Toutefois rendons gloire à la simple nature.
Dans nos jardins l'arbuste a besoin de culture ;
Le chêne inculte règne au milieu des forêts.
Le génie éloquent le sera sans apprêts.
Je l'ai vu : cet exemple a frappé ma jeunesse ;
Il m'est présent encore, il le sera sans cesse ;
Je l'ai vu : Massillon lui-même en fut témoin.
De s'égaler à lui l'orateur était loin.
Ce n'était point ce style ingénieux et tendre
Qui semble attacher l'ame au plaisir de l'entendre,
Ce langage épuré qu'une sensible voix
Parlait si doucement à l'oreille des rois ;

1 Éléments de littérature, article *Lyrique*.

C'était un orateur saintement populaire,
Qui, content d'émouvoir, négligeait l'art de plaire.
D'une élégance vaine il dédaignait les fleurs ;
Il n'avait que des cris, des sanglots et des pleurs ;
Mais de longs traits de feu, jetés à l'aventure,
D'une chaleur brûlante animaient sa peinture.
C'était l'ame d'un père ouverte au malheureux :
Son cœur se déchirait en gémissant sur eux.
Le faible et l'indigent croyaient voir, à son zèle,
L'ange consolateur les couvrir de son aile.
Mais à l'homme superbe, à l'injuste oppresseur,
Au riche impitoyable, au cruel ravisseur,
Déclarait-il la guerre ? une voix fulminante
A leur ame de fer imprimait l'épouvante :
Tout tremblait sous sa main : le méchant consterné
D'un ténébreux abîme était environné.
Il domptait l'habitude, il domptait la nature ;
Il faisait du remords éprouver la torture.
De son faste à ses pieds l'orgueil se dépouillait ;
La rapine tombait des mains qu'elle souillait.
La volupté rompait ses chaînes les plus chères ;
Ennemis et rivaux se pardonnaient en frères :
C'était un nouveau peuple, et ce peuple charmé
Bénissait l'orateur qui l'avait transformé.

(Discours en vers sur l'éloquence, lu dans l'assemblée de l'Académie française, du 29 février 1776, jour de la réception de M. l'archevêque d'Aix.

Note III, page 140.

L'intérêt d'éclaircir pour la première fois cette discussion littéraire, et l'extrême rareté des livres qui sont les pièces du procès, excuseront ces détails et l'étendue de cette note, qu'on a abrégée autant que possible.

Voyez à la fin du *Siècle de Louis XIV*, dans le catalogue des écrivains, l'article *Sévigné*.

Voltaire dit dans le trente-deuxième chapitre de son même siècle de Louis XIV : « Jean de Lingendes, évêque de Mâcon, « aujourd'hui inconnu parce qu'il ne fit point imprimer ses « ouvrages, fut le premier orateur qui parla dans le grand « goût. Ses sermons et ses oraisons funèbres, quoique mê- » lées encore de la rouille de son temps, furent le modèle

« des orateurs, qui l'imitèrent et le surpassèrent. L'oraison « funèbre de Charles Emmanuel, duc de Savoie, surnommé « le Grand dans son pays, prononcée par Lingendes en 1630, « était pleine de si grands traits d'éloquence, que Fléchier, « longtemps après, en prit l'exorde tout entier, aussi « bien que le texte et plusieurs passages considérables, « pour en orner sa fameuse oraison funèbre du vicomte de « Turenne. »

Cette assertion de Voltaire n'a pas encore été éclaircie. On voit qu'il confond ici l'évêque Lingendes avec le père Claude de Lingendes, jésuite, qui fut en effet le premier réformateur de l'éloquence de la chaire; et qu'en citant un discours imprimé de ce prélat, il suppose *qu'il ne fit point imprimer ses ouvrages*. L'oraison funèbre dont il parle n'est pas consacrée non plus, comme il le prétend, à la mémoire de Charles Emmanuel, duc de Savoie, surnommé le Grand, mais à la gloire de son fils, le prince Victor Amédée, duc de Savoie. Elle fut prononcée le 29 octobre 1637, dans l'église métropolitaine de Paris, par l'abbé Lingendes, sacré évêque de Sarlat en 1642, et transféré à l'évêché de Mâcon en 1650. Cet éloge funèbre de Victor Amédée fut imprimé : on le trouve dans les recueils du temps, et j'en ai dans ce moment sous mes yeux deux éditions uniformes.

Voici le misérable exorde, où j'ai cherché vainement les grands traits d'éloquence, l'exorde entier, surtout le texte, dont Fléchier est accusé d'avoir orné son oraison funèbre de Turenne.

« *In mortuum produc lacrymas, et fac planctum secundum* « *meritum. Répands des larmes dessus le mort, et fais un* « *deuil selon sa dignité et son mérite.* Eccles. chap. 38, vers. « 18. (Tel est le texte de Lingendes.) De toutes les pierres des tombeaux, dit-il ensuite, il semble que la justice et la vérité bâtissent un temple où elles veulent que la mémoire « des morts soit honorée. La louange et la réputation est le « seul de tous les biens du monde, selon les pensées de Platon, qui les accompagne dans les sépulcres et après que la pompe des vanités, l'abondance des délices et la superbe de « la vie, les a abandonnés, en cette journée terrible de la « dernière séparation d'avec les créatures. En l'état où ils « tombent d'extrême pauvreté et indigence où les hommes

« ne possèdent plus rien, si leur vie néanmoins a été accom-
« pagnée de belles et grandes actions, ils en demeurent ri-
« ches à jamais par leurs prétentions légitimes à l'immorta-
« lité et à la gloire.

« Il y a, dit Aristote, diverses espèces de larcins; et le plus
« punissable de tous est celui qui peut être commis en la
« personne des morts : quoi donc! la mort après avoir dé-
« pouillé les vivants de tous leurs biens, restent-ils encore
« dans un état qui les expose à en souffrir quelque violence
« et quelque injustice? Et peut-on les dépouiller de quelque
« chose dont la mort, qui dépouille de tout, ne les ait point
« dépouillés auparavant? On le peut, certes.

« L'empire de la mort ne s'étend que sur le corps et sur les
« biens mortels des hommes. Mais outre ces richesses et biens
« caducs, il y a encore en tout homme vertueux, une vigueur
« éternellement florissante de la vertu et du mérite qui ne
« peut jamais mourir. Or, partout où il y a aveu et recon-
« naissance de mérites, il y a obligation de l'honorer : telle-
« ment que dans ces occasions, quiconque ravit, diminue ou
« dénie cet honneur qui doit être rendu à la réputation des
« morts, il ravit et dénie une chose qu'il est obligé de leur
« donner, et se rend par conséquent coupable de larcin et
« d'injustice. »

« *In mortuum produc lacrymas*, porte le sacré texte qui
« a ouvert ce discours; *et fac planctum secundum meritum*
« *ejus* : répands des larmes dessus le mort, et à proportion
« de son mérite honores-en la mémoire par tes regrets. Actions
« illustres et éclatantes, rares et éminentes qualités, perfections
« souhaitables et relevées, ou d'esprit, ou de corps, ou de na-
« ture, ou de fortune, ou de vertu, qui faites l'excellence des
« hommes : il est vrai, au même temps que par la mort vous
« cessez de paraître devant nos yeux, vous méritez d'être
« louées et pleurées; et si, dans ces déplorables événements,
« nous refusons ou l'un ou l'autre de ces devoirs, nous som-
« mes injustes envers les morts.

« La France, qui ne peut être ingrate ni insensible, mes-
« sieurs, pour ceux qui l'ont animée, ne souffre pas cette in-
« justice; et en ce jour de deuil qui lui remet devant les
« yeux la triste et lamentable mort d'un prince incompara-
« blement vertueux, se ressouvient de ce qu'elle a perdu; et

« la mémoire de cette perte l'ayant profondément touchée, « pour satisfaire à ces sentiments, elle attend de nos yeux une « profusion abondante de larmes, répandues en l'amertume de « nos pensées, et de ma bouche des éloges et des louanges con- « çues dans la plus haute estime que l'on puisse avoir de la vertu.

« Le deuil que la piété chrétienne ordonne dans les céré- « monies semblables à celles-ci, n'est autre chose à mon « avis qu'un mélange doux et amer en même temps, d'ac- « clamations et de louanges mêlées et confondues parmi des « gémissements et des soupirs; il y aurait de l'inhumanité « à ne pas s'affliger amèrement dessus la perte des grands « hommes, et particulièrement des princes qui ont cessé de « jouir de la lumière, puisqu'en ces occasions la compassion « et la piété enjoint des larmes, *in mortuum produc lacry- « mas*. Et à ces larmes chacun est obligé encore de joindre « des louanges dont la mémoire des morts soit honorée, pour « ce que la piété n'impose pas moins religieusement cette « seconde obligation que la justice la première, *et fac planc- « tum secundum meritum ejus*. Ainsi, messieurs, suivant ces « règles, nous voici assemblés pour satisfaire à la piété par « des larmes versées dessus la mort de ce grand prince, et sa- « tisfaire encore à la justice par des louanges rendues à sa « vertu et à son mérite. O Dieu! pour la conduite et l'exé- « cution de ce dessein, daignez en cette chaire ouvrir mes « lèvres, guider ma langue, animer mes pensées, élever mes « imaginations, etc., etc. »

Tel est presque tout l'exorde de Lingendes, que Voltaire m'a obligé de copier à regret, et dont le style a déja quelque pompe oratoire. Il n'y avait là rien à prendre pour Fléchier, et très-certainement il n'y a rien pris. Il a choisi très habilement pour texte ce passage du chapitre 9 du premier livre des Machabées : *Fleverunt eum omnis populus Israel planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt : Quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israel? Tout le peuple le pleura amèrement; et après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrièrent : Comment est mort cet homme puissant qui sauvait le peuple d'Israel?*

Lingendes n'a jamais songé à employer ce beau texte, que Voltaire ne craint pourtant pas de lui attribuer, et dont Fléchier a su tirer un si grand parti. L'application du verset, le

portrait allégorique et frappant du héros de ce discours, et le rapprochement admirable de la vie et de la mort de Judas Machabée avec la vie et la mort de Turenne, fournirent à l'orateur du général français l'un des exordes les plus neufs, les plus remarquables par la richesse, par la variété, par la magie vraiment unique du nombre et de l'harmonie oratoire, enfin le mieux adaptés au sujet, et le plus justement vantés dans l'éloquence de la chaire.

Mais il y a dans ce magnifique exorde un passage que je dois rapporter ici : « Puissances ennemies de la France, vous « vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de « faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seule- « ment reconnaître la justice de nos armes, recevoir la paix, « que malgré vos pertes vous avez tant de fois refusée, et « dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une « guerre que vous avez malheureusement allumée! A Dieu « ne plaise que je porte mes souhaits plus loin! Les juge- « ments de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez, et je « plains en cette chaire un sage et vertueux capitaine dont « les intentions étaient pures, et dont la vertu semblait mé- « riter une vie plus longue et plus étendue. »

Or, voilà précisément le seul trait que Fléchier ait eu la maladresse de prendre, non dans l'exorde, mais dans la dixième page de l'oraison funèbre de Victor Amédée par Lingendes. On pourrait absoudre Fléchier ou du moins l'excuser, s'il s'était permis dans un moment de distraction toutes ces négligences : mais on ne saurait lui faire grace d'un plagiat si pauvre, et, sous tous les rapports, si indigne de lui. Il n'imite pas, il copie ; et son amour pour l'harmonie d'une chute finale lui fait prendre jusqu'aux deux dernières épithètes synonymes d'*une vie plus longue et plus étendue.*

En effet, Lingendes avait dit avant lui, et presque littéralement comme lui, dans son éloge funèbre de Victor Amédée : « Puissances adversaires et ennemies de la France, vous vi- « vez, et l'esprit de la charité du christianisme, qui m'inter- « dit de faire aucuns souhaits pour votre mort, m'en donne « ou me permet d'en concevoir beaucoup pour la correction « de vos crimes et de vos injustices. Mais vous vivez, et ce- « pendant je plains en cette chaire la mort d'un prince de « qui les mœurs et la piété paraissent mériter le ciel plus

« doux et favorable, et une *vie plus longue et plus étendue.* »

Ce plagiat fut dénoncé au public en 1702, huit ans avant la mort de Fléchier, par le père Houdry, dans son *Traité sur la manière d'imiter les bons prédicateurs.* Ce jésuite, par courtoisie ou par simplicité (car je n'ose pas dire par malice), en félicita hautement l'évêque de Nîmes lui-même, « dont le « mérite, dit-il, est assez connu, sans qu'il soit necessaire de « faire son éloge, et à qui le public est obligé d'avoir, dans « les excellents discours qu'il a mis au jour, enseigné la ma- « nière de bien imiter. Voici quelques endroits qu'il a em- « bellis en imitant les autres prédicateurs qui l'ont précédé; « en telle sorte qu'il a donné un tour plus éloquent à leurs « pensées et les a exprimées plus heureusement. »

Le père Houdry relève, dans le tableau de la mort de Turenne par Fléchier, une seconde imitation dans la même dixième page de l'oraison funèbre de Lingendes : « Pourquoi, « s'écrie Fléchier, pourquoi, mon Dieu, si j'ose répandre « mon ame en votre présence... pourquoi le perdons-nous « dans la nécessité la plus pressante?... Peut-être avions- « nous mis en lui trop de confiance; et vous nous défendez « dans vos Écritures de nous faire un bras de chair, et de nous « confier aux enfants des hommes Peut-être est-ce une pu- « nition de notre orgueil, de nos injustices. Comme il s'élève « du fond des vallées des vapeurs grossières, dont se forme la « foudre qui tombe sur les montagnes, il sort du cœur des « peuples des iniquités dont vous déchargez les châtiments « sur la tête de ceux qui les gouvernent ou les défendent. Je ne « viens pas, Seigneur, sonder les abîmes de vos jugements : « je ne veux et je ne dois que les adorer. Mais vous êtes « juste : vous nous affligez; et, dans un siècle aussi corrompu « que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans le « déréglement de nos mœurs toutes les causes de nos mi- « sères. »

On trouve dans l'oraison funèbre de Victor Amédée par Lingendes, l'alinéa suivant, que l'évêque de Nîmes avait bien certainement lu, et qu'il relisait sans doute au moment où il écrivit le passage qu'on vient de lire :

« Hélas! dit-il, la vie abrégée de tant de princes n'est-elle « point une vengeance secrète de nos offenses, et l'obscur- « cissement de ces étoiles viendrait-il point des vapeurs que

« nos péchés eussent élevées? Je sais bien qu'il n'appartient « à personne de pénétrer dans les abîmes des jugements de « Dieu ;... mais je sais aussi que nous perdons beaucoup en « cette affliction, et que Dieu, qui n'est jamais vengeur in- « juste, a appesanti sa main sur nous. Il y a apparence de « craindre que nos vices n'aient attiré ces châtiments et cette « perte. Je sais davantage que dans un siècle si malicieux et « si corrompu comme est le nôtre, nous sommes assez mé- « chants pour ne chercher point ailleurs que dans la perver- « sion et le déréglement de nos mœurs toutes les causes de « nos misères; et je sais bien enfin que, comme les vallées « fournissent la matière des foudres qui tombent sur les « montagnes, tout de même l'iniquité des peuples mérite « assez souvent des punitions que la colère du ciel envoie « sur la tête des princes. »

Le père Houdry, croyant toujours faire infiniment d'honneur à Fléchier de savoir embellir ainsi tout ce qu'il *imite*, le loue beaucoup d'avoir rendu à Lingendes une espèce de service, en daignant retoucher ce morceau de la même oraison funèbre de Victor Amédée :

« Oh! dit Lingendes, oh! si ce divin esprit, qui est le « créateur de toutes les beautés d'une éloquence si animée, « daignait orner et enrichir ce discours, quelle plus noble « matière est disposée à recevoir ces ornements, que la vie « de ce prince dont nous parlons, nourri, élevé, et enfin mort « dans les armes, *et comme enseveli dans la gloire de ses triom-* « *phes?* Presque tous les effets de sa vertu militaire ont été « éclatants, conduites d'armées, siéges de places, prises de « villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites ho- « norables, veilles, travaux, périls, hasards, blessures, et « partout une passion ardente et généreuse de faire croître « des lauriers, pour ses couronnes, dedans l'effusion de son « sang... De combien d'excellentes idées et d'agréables ima- « ges ne remplirais-je pas vos esprits, si je pouvais représen- « ter ici devant vos yeux le succès de ses premières armes « dans la première guerre! etc. »

J'avoue qu'après ces mouvements oratoires de Lingendes, Fléchier n'avait pas besoin de grands efforts d'imagination, et qu'il lui suffisait presque de le transcrire, pour dire ce que je vais citer de son exorde, où il emprunte de lui, une page

auparavant, cette magnifique expression, *reçut le coup mortel et demeura* COMME ENSEVELI DANS SON TRIOMPHE, superbe locution que Mascaron avait déja volée avant lui dans son éloge du duc de Beaufort, *héros mort et enseveli dans son propre triomphe.* « Oh! si l'esprit divin, esprit de force et de vérité, « avait enrichi mon discours de ces images vives et natu- « relles qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout « ensemble, de combien de nobles idées remplirais-je vos « esprits, et quelle impression ferait sur vos cœurs le récit « de tant d'actions édifiantes et glorieuses! Quelle matière « fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornements « d'une grave et solide éloquence, que la vie et la mort de « ce grand homme? Où brillent avec plus d'éclat les effets « glorieux de la vertu militaire, conduites d'armées, siéges « de places, prises de villes, passages de rivières, attaques « hardies, retraites honorables, campements bien ordonnés, « combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par « la force, dissipés par l'adresse, lassés et consumés par une « sage et noble patience? »

Le père Houdry ne se lasse point de chercher, pour la gloire de Fléchier, d'autres preuves de son admirable talent pour l'*imitation,* dans la même oraison funèbre, où il s'approprie, comme on va le voir, quatre lignes d'un autre orateur, *en leur donnant les derniers traits de l'éloquence.* Fléchier a dit : « L'éloquence de la chaire n'est pas propre au « récit des combats et des batailles. La langue d'un prêtre, « destinée à louer JÉSUS-CHRIST, le Sauveur des hommes, ne « doit pas être employée à parler d'un art qui tend à leur « destruction. »

C'est dans l'oraison funèbre de Louis XIII, par Godeau, évêque de Vence, que le père Houdry découvre cet humiliant plagiat, comme un nouveau fleuron pour en orner la couronne oratoire de l'*imitateur* Fléchier.

« L'éloquence de la chaire, avait dit Godeau, ignore les « termes de la guerre, et n'a point de pinceau pour repré- « senter ni les siéges ni les batailles. La langue des évêques, « destinée à la louange de JÉSUS-CHRIST, le Sauveur du genre « humain, ne doit pas proférer les termes d'un art qui tend « à la destruction des hommes. »

Je me borne ici aux imitations de l'éloge de Turenne. Mais

le père Houdry, toujours zélé pour faire valoir le rare mérite de Fléchier dans le genre de l'imitation, ne se contente pas de l'exalter, comme on vient de le voir, en confrontant avec le discours de Lingendes cette oraison funèbre dans laquelle il découvre six lignes de Godeau; il en cite encore deux autres exemples très-insignifiants, tirés de l'éloge funèbre de madame de Montausier, par l'évêque de Nîmes : l'un est copié du panégyrique de sainte Anne par un abbé Ogier, et l'autre de l'oraison funèbre de Louis XIII par le même orateur.

Je ne cherche nullement à justifier Fléchier de tous ces reproches mal déguisés. Mais il n'en est pas moins vrai que ces *imitations*, dont on a fait tant de bruit, n'ont absolument rien de commun avec le texte si heureux, avec presque tout le magnifique exorde, et bien moins encore avec les plus beaux traits d'éloquence de son oraison funèbre de Turenne, tels que les premières pages de cet éloge, le tableau raccourci des campagnes de Turenne en Flandre et en Allemagne, l'apostrophe à la Flandre, la définition d'une armée, la modestie de Turenne après ses victoires, quand il se dérobe à sa réputation, le sublime récit de ses deux dernières années de guerre et des approches de sa fin : *Déja frémissait dans son camp l'ennemi confus : déja prenait l'essor pour se sauver dans les montagnes cet aigle dont le vol hardi avait d'abord effrayé nos provinces ;* tels encore que le spectacle *tragique de ce grand homme étendu sur ses propres trophées*, au milieu duquel l'orateur refroidit tout à coup notre intérêt par cette distraction inconcevable d'un déclamateur qui manque ici de logique et de mesure, *n'attendez pas que je fasse crier son sang ainsi que celui d'Abel :* comme si le sang de Turenne, répandu avec honner sur un champ de bataille, pouvait jamais *crier vengeance* avec autant de justice et de force que celui d'Abel versé par les mains d'un fratricide; tels enfin que la scène si admirable qui suit les premiers moments de la mort de Turenne, le trouble, les regrets, les plaintes de l'orateur qui la raconte, en l'environnant de tous les hommages de la douleur et de l'admiration de la France, et la belle prière qui termine ce discours. Quand on est si riche de son propre fonds, quand on a été assez bien partagé dans la distribution des dons les plus heureux de la nature pour n'a-

voir à se défendre que de l'abus de l'esprit, de la fréquence des antithèses, de l'affectation du nombre ou des repos trop marqués et trop recherchés, c'est être en vérité trop modeste que d'imiter et surtout de copier les ouvrages d'autrui. Fléchier a voulu sauver quelques idées peu remarquables de l'obscurité et d'un éternel oubli. Voltaire, si rigide envers lui, ne s'est pas montré plus scrupuleux : il s'emparait volontiers des beaux vers de nos grands poëtes, quand il les trouvait à sa convenance, et ne dédaignait même pas d'en emprunter plusieurs du père Le Moine, jésuite doué d'une ardente imagination, mais écrivain sans goût, dans son poëme de *saint Louis*, où peu de lecteurs seront tentés de les aller chercher.

Voltaire étudiait au collége de Louis-le-Grand en 1702, lorsque le père Houdry, jésuite, y publia son prétendu *Traité de la manière d'imiter les bons prédicateurs*. C'est une simple et très-longue table alphabétique précédée d'une préface, laquelle forme tout ce traité de rhétorique. Le titre du livre ne paraît donc qu'un prétexte insidieux sous un voile de courtoisie, pour dénoncer à la sourdine, comme autant d'*imitations* légitimes et admirables, quatre ou cinq plagiats manifestes, mais fort courts et très peu importants, d'un seul orateur, c'est-à-dire uniquement de Fléchier, qui vivait encore alors et jouissait de toute sa réputation.

On sent quelle rumeur dut exciter cette découverte dans une telle maison d'éducation, où tous les écoliers de rhétorique avaient habituellement entre leurs mains l'oraison funèbre de Turenne, ainsi dénoncée au tribunal du public, comme remplie de larcins littéraires. L'imagination du jeune Voltaire surtout ne pouvait pas manquer d'en être vivement frappée. Il est pour le moins très probable que dans la maturité de l'âge, où il s'épargnait volontiers la peine de consulter les originaux, Voltaire a toujours répété de mémoire l'accusation intentée dans son enfance contre Fléchier, sur la foi du seul père Houdry, dont il n'avait plus l'ouvrage sous les yeux. L'étrange manière dont il parle de l'oraison funèbre de Lingendes est pour moi une démonstration qu'il ne l'avait jamais lue, et qu'il n'en connaissait que les citations du jésuite, auxquelles il ajoutait poétiquement tant de suppositions idéales. On ne saurait expliquer autrement la légèreté, les inexactitudes, les erreurs de toute espèce et les

fausses assertions qu'on remarque dans son récit. Les rédacteurs de tous les dictionnaires historiques ont trouvé plus commode et plus court de transcrire les mêmes imputations, que de les vérifier. Il ne se sont même pas contentés de les copier : ils ont renchéri encore sur les fictions du censeur, en avançant que le texte et la belle allégorie de la mort de Machabée, si heureusement adaptée à Turenne, non-seulement se trouvaient dans la prétendue oraison funèbre de *Charles Emmanuel*, duc de Savoie, par Lingendes, mais que Fromentières, évêque d'Aire, en avait fait auparavant usage dans l'oraison funèbre du duc de Beaufort. C'est une seconde supposition imaginée pour soutenir la première.

Fromentières nous a laissé six volumes de ses compositions oratoires. Mais nous ne connaissons point d'autre oraison funèbre de ce duc de Beaufort, *le roi des halles*, que celle de Mascaron, prononcée dans l'église de Paris en 1670. Il n'en existe aucune sur le même sujet dans la collection de Fromentières, quoiqu'il rappelle lui-même, dans la première phrase de son discours sur la réparation d'un sacrilége, en présence de l'assemblée générale du clergé, dans l'église des Cordeliers à Pontoise, qu'il avait *préché peu de jours auparavant devant le même auditoire, aux services de madame et de monsieur de Beaufort*. Ce n'était probablement pas un éloge funèbre : on ne le trouve nulle part ; et l'on n'en cite pas moins ce discours inconnu, comme une seconde preuve du plagiat de Fléchier, en l'accusant d'en avoir copié le texte et l'allégorie de Machabée, pour célébrer la mort et le triomphe de Turenne.

Cependant les oraisons funèbres de Fromentières, si vainement réclamées dans cette discussion de plagiat, me fournissent deux observations relatives à l'objet de cette note.

La première, c'est qu'un texte tiré de l'Écriture sainte appartient également à tous les orateurs sacrés. C'est l'heureux usage qu'on en fait qui en établit la propriété. Ainsi Bossuet eut tout droit et toute raison, en prononçant l'oraison funèbre de Henriette de France, reine de la Grande-Bretagne, de choisir un texte si frappant et si beau après la révolution d'Angleterre, et au milieu des funérailles de la veuve de Charles Ier, quoiqu'il eût été employé, quatre ans auparavant, mais sans analogie comme sans effet, par Fromentières,

pour l'éloge de la reine régente Anne d'Autriche : *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram. Maintenant, ô rois! apprenez; instruisez-vous, juges de la terre.* Psal. 11, vers. 10.

Ma seconde observation se rapporte à une phrase de Fromentières, qui se trouve au commencement de la première partie de l'oraison funèbre de Péréfixe. L'orateur dit, en parlant du frère de ce prélat, tué au siége de Dôle, *qu'il se trouva enseveli dans son propre triomphe.* Fromentières avait pris lui-même à Lingendes, comme je l'ai déja relevé, cette magnifique expression ; mais, toute belle qu'elle est, elle ne fit aucun effet sous la plume de ces deux orateurs, parceque les sujets auxquels ils voulurent l'adapter ne pouvaient soutenir un pareil éloge : on l'admira très justement dans la bouche de Fléchier, qui sut la rendre neuve, vraie et sublime, en se l'appropriant pour l'appliquer à la mort et au triomphe de Turenne.

Instructive singularité, bien propre à dégoûter les plagiaires! Fléchier emprunte d'un orateur oublié, trois ou quatre fois dans l'un de ses discours, environ dix lignes très peu saillantes, qui, loin de concourir à son succès, compromettent jusqu'à son goût et lui attirent les plus sévères critiques; et l'on se prévaut de cette découverte pour lui enlever, pour attribuer même à l'auteur ainsi copié tous les traits les plus originaux du meilleur de ses propres ouvrages!

Note IV, page 148.

Voici sur tous ces objets le témoignage très succinct, mais très suffisant, du président Hénault, dans son *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, sous la date de 1668.

« Abjuration de Turenne, le 23 octobre. Il commençait
« depuis longtemps à entrevoir la vérité; mais il tenait encore
« à l'erreur par les préjugés de l'éducation, et par l'atta-
« chement qu'il portait à madame de Turenne, sa femme,
« fille du duc de La Force, calviniste de bonne foi. Sa mort,
« arrivée en 1666, et les instructions de M. de Meaux, ache-
« vèrent de décider M. de Turenne. Ce fut pour lui qu'il
« composa son livre de l'*Exposition de la Foi*, ouvrage rai-
« sonnable et solide, que les protestants laissèrent sans ré-

« plique, et qui justifie surtout l'Église romaine des super-
« stitions ridicules qu'on lui impute. »

Ce témoignage a d'autant plus de poids pour assurer à Bossuet la principale gloire de la conversion de Turenne, que le président Hénault était incontestablement, de nos jours, le témoin le plus digne de foi, comme l'homme de France qui savait le mieux l'histoire du règne et de la cour de Louis XIV, dont il avait connu plusieurs grands personnages. Il conserve partout, dans ses réflexions et dans ses récits, un esprit juste, impartial, circonspect; et il se montre fort éloigné d'affirmer ce qu'il ne pourrait pas prouver. Cet écrivain mérite d'ailleurs d'autant plus de confiance sur les anecdotes historiques du dix-septième siècle, qu'il en est très sobre dans son Abrégé chronologique.

On trouve, dans le recueil des discours prononcés à l'Académie française, l'éloge particulier de Bossuet par l'abbé de Choisy, le jour de la réception du cardinal de Polignac, successeur de l'évêque de Meaux. Cet orateur de notre premier corps littéraire était très lié avec le cardinal de Bouillon; et son témoignage, qui doit être pour nous de la plus imposante autorité, puisque aucun de ses contemporains ne se permit de lui opposer la moindre réclamation, attribua solennellement dans cette séance publique, au seul Bossuet et à son *Exposition de la Foi,* toute la gloire de l'abjuration de Turenne.

« Dans les conférences, dit l'abbé de Choisy, page 7 de
« cet éloge, les plus habiles, les plus fameux adversaires de
« Bossuet ne tenaient pas devant lui; et, ne voulant pas se
« rendre à la force de son raisonnement, ils ne trouvaient
« d'excuse à leur défaite visible, que dans la véhémence de
« son discours et dans la vivacité de ses réparties. Alors
« commença véritablement le triomphe de la religion catho-
« lique... Un héros, de tous les côtés grand maître dans l'art
« de la guerre, n'a pas dédaigné de recevoir ses instructions.
« Turenne, le grand Turenne se rendit à la vérité, et soumit
« aux pieds de Bossuet cette ame hautaine que tant de vic-
« toires avaient accoutumée à l'indépendance; et, dans toute
« la suite de sa vie, pénétré de reconnaissance pour les gra-
« ces reçues, altéré de graces nouvelles, il venait puiser dans
« la source où il avait trouvé sa guérison... Ce fut en cette

« occasion, et pour un si grand sujet, que parut le livre de « l'*Exposition de la Foi* (on ne l'imprima que deux ans « après) : livre admirable, qui, dans une noble simplicité, « expose si clairement toutes les vérités de la religion ; qui, « en ouvrant les yeux à tant d'ames aveuglées, les a fait ren- « trer dans la bonne voie .. Ainsi Bossuet, par ses écrits et « par ses conférences avec les hérétiques, en dissipant leurs « préjugés, leur aplanissait le chemin du ciel. »

Nous n'avons besoin ni de produire d'autres preuves pour assurer la gloire de Bossuet, ni d'entrer dans d'autres détails sur la conversion de Turenne, qui fut son plus beau triomphe. On assure que les causes et les circonstances de cette abjuration se trouvent développées dans des manuscrits qui seront probablement publiés un jour. Je ne les connais point, je n'en puis rien dire. Toutes les personnes instruites savent que le cardinal de Bouillon se plaisait à jouir, dans sa petite cour, de l'honneur d'avoir converti ce grand homme. Il était neveu de Turenne : il fut l'ami et le défenseur officieux de Fénelon ; et il avait toutes les préventions de la jalousie contre Bossuet, auquel son amour-propre enviait une si honorable victoire. Malheureusement pour ses flatteurs, l'opinion qu'on avait de son esprit et de ses connaissances théologiques ôtait toute espèce de crédit à une pareille prétention. Ses courtisans les plus dévoués n'osèrent jamais porter l'excès de la flatterie jusqu'à le présenter au public comme le principal mobile de cette abjuration. L'on comptait parmi eux l'oratorien Mascaron, qui eut assez d'esprit et de pudeur pour conserver beaucoup de mesure, quand il voulut décerner en chaire cette apparence d'hommage à son protecteur. Voici avec quelle réserve il sut faire au cardinal de Bouillon sa part de gloire, en portant la courtoisie aussi loin que pouvaient le permettre les bienséances oratoires, dans la troisième partie de son éloge funèbre de Turenne :

« Les bénédictions, dit-il, et les applaudissements ne s'ar- « rêtèrent pas à cet illustre converti ; ils passèrent jusques à « ce cher et illustre neveu qui, par ses conférences fréquen- « tes, avait *contribué* si efficacement à la conversion de ce « grand homme. Certes, messieurs, si pour mériter l'hon- « neur du triomphe parmi les Romains, et pour monter au « Capitole avec la pourpre, il fallait avoir étendu les bornes

« de l'empire et défait des armées considérables : quand la « grandeur de la naissance, la profondeur du savoir, l'inno- « cence des mœurs, une sagesse consommée dans une grande « jeunesse, n'auraient pas assuré à ce prince la plus éminente « dignité de l'Église, il suffisait d'avoir CONTRIBUÉ QUELQUE « CHOSE à la conquête de cette grande ame, pour mériter « d'entrer en triomphe, et couvert de la pourpre sacrée, dans « le Capitole du monde chrétien. »

L'orateur regrette sensiblement de ne pouvoir pas dire que le neveu a été fait cardinal pour avoir ramené l'oncle dans le sein de l'Église ; il le loue modestement d'y avoir *contribué pour quelque chose.* L'éloge serait mince pour le véritable ministre de la conversion de Turenne. Mascaron respecta l'opinion publique, et n'osa pas aller plus loin en présence même du cardinal de Bouillon, qui officiait à cette cérémonie ; mais s'il ne flatta pas davantage sa vanité, il la consola du moins en ne proférant pas le grand nom de Bossuet, qui l'eût trop éclipsé, et qu'une époque si solennelle dut rappeler à tous les esprits, précisément parceque l'orateur l'oubliait. C'était retrancher saint Ambroise de la conversion d'Augustin.

Au surplus, le cardinal de Bouillon et plusieurs autres grands personnages, tels surtout que le duc d'Albret, avaient fort bien pu contribuer, comme l'insinue Mascaron, à disposer favorablement l'esprit de Turenne en faveur de l'Église catholique. Un homme si considérable, auquel le cardinal de Richelieu avait offert en vain, dans la plénitude de sa toute-puissance, une de ses nièces en mariage, à condition qu'il professerait la foi catholique ; un homme doué d'une telle justesse et d'une telle solidité d'esprit, qui s'occupait sérieusement de l'étude de la religion depuis la mort de sa femme, très zélée calviniste, et bien plus encore depuis la conversion du duc de Bouillon son frère aîné, auquel il ne voulut pas se joindre, avait sans doute beaucoup de relations de société qui pouvaient préparer de loin son esprit à ce grand changement. Mais on savait, plusieurs mois avant son abjuration, que Bossuet avait été admis à son conseil de conscience, et qu'il avait avec lui des conférences suivies, dont l'objet ne devait paraître équivoque à personne. Or, dès que Bossuet fut appelé à une pareille discussion, la supériorité

de son génie, l'ascendant de sa réputation, le mérite éminent de ses ouvrages, le souvenir et l'éclat de ses victoires en ce genre, persuadèrent à toute la France, au moment surtout où Bossuet venait de composer l'*Exposition de la Foi*, qu'un tel controversiste ne figurait pas en seconde ligne dans de semblables occasions; et Bossuet dut être placé par l'opinion publique, comme il l'a été depuis par l'histoire, à la tête des théologiens qui concoururent à ce grand triomphe de la vérité.

Puisque j'ai rappelé dans cette note l'oraison funèbre de Turenne par Mascaron, j'ajouterai ici à ce que je dis de ce discours dans le texte de mon ouvrage, qu'en traitant le même sujet, l'orateur est resté néanmoins au-dessous de Fléchier. L'exorde et toute la première partie de Mascaron sont d'un style de narration d'une extrême faiblesse et d'une couleur très commune, à l'exception de deux ou trois beaux mouvements que son sujet lui inspire. Mais, depuis le milieu de la seconde partie jusqu'à la fin de la péroraison, il signale son talent par de fréquentes et grandes beautés, des idées lumineuses, des traits fins et saillants dont rien n'approche dans ses autres ouvrages; et j'avoue que dans plusieurs endroits il fait mieux connaître Turenne, et le fait aussi beaucoup plus aimer que Fléchier. Il y déploie surtout une verve oratoire et une éloquence entraînante qu'on chercherait inutilement dans le discours de l'évêque de Nîmes. Mascaron n'avait ni le goût, ni l'élégance, ni l'imagination, ni l'harmonie, ni le coloris de son rival. En montrant dans Turenne le grand capitaine, le sage et le chrétien, il a la maladresse de raconter et de célébrer la mort de son héros à la fin de sa première partie. Avec un mérite distingué comme prédicateur, il se montre aussi trop didactique, trop raisonneur, trop moraliste, et veut paraître un peu trop érudit dans l'oraison funèbre : *genre d'éloquence*, dit très bien Voltaire, *qui demande de l'imagination et une grandeur majestueuse qui tient un peu à la poésie, dont il faut toujours emprunter quelque chose, quoique avec discrétion,* QUAND ON TEND AU *sublime.* Siècle de Louis XIV, chap. 32, *des Beaux-Arts.*

Note V, page 149.

Toutes ces anecdotes sont conformes aux Mémoires sur la Vie de Turenne publiés par Ramsai, à son histoire composée par l'abbé Raguenet, au récit des mémoires et des journaux du temps, spécialement au journal si volumineux du marquis de Dangeau, et, selon l'observation de Voltaire, aux lettres de Pélisson. Pour ne pas surcharger cette note de citations, je me bornerai à rapporter les témoignages historiques de l'abbé Raguenet et de Voltaire, relativement à la conversion de Turenne, et à son refus de l'épée de connétable, dont il aurait pu faire, plusieurs années auparavant, le prix de son abjuration.

« Le roi, est-il dit dans l'histoire du vicomte de Turenne, « voulant le récompenser des services qu'il lui avait rendus « pendant le cours de cette guerre qui précéda la paix des « Pyrénées, lui donna la charge de maréchal-général de ses « camps et armées. Le cardinal Mazarin lui fit même en- « tendre qu'il ne tenait qu'à lui d'être élevé à une plus haute « dignité, que la charge de connétable, qui était la première « du royaume, avait à la vérité été supprimée, à cause de « la trop grande puissance qui y était attachée; que néanmoins « le roi la rétablirait volontiers en sa faveur, si lui-même « n'y mettait obstacle par la religion qu'il professait. Mais le « vicomte de Turenne n'était pas d'un caractère à se laisser « tenter par l'attrait des honneurs, quand il s'agissait de re- « ligion. L'offre de la première charge de la couronne ne fut « pas capable de lui faire quitter la religion calviniste, tant « qu'il la crut la meilleure, comme nulle considération ne « put l'y retenir, quand il fut persuadé du contraire. »

Il me semble que Fléchier ne pouvait ignorer ni l'intention de Louis XIV, ni le refus de Turenne; et l'on n'en découvre aucune indication dans son oraison funèbre. On ne saurait expliquer un pareil sacrifice oratoire dans un sujet d'éloge assurément très riche, mais qui n'offrait rien de plus favorable à l'éloquence qu'un si récent et si magnifique souvenir. En supposant, si l'on veut, que Louis XIV, instruit par vingt-cinq années de règne, eût changé d'avis, et crût funeste à son autorité le rétablissement de la première charge

de la couronne, il était facile à un orateur tel que Fléchier de célébrer le premier dessein d'estime et de reconnaissance du roi, sans désapprouver la sage circonspection de son expérience. L'art oratoire, si fécond en expédients de ce genre, n'aurait manqué ni de moyens ni de précautions pour rendre l'hommage d'un tel vœu glorieux à Louis XIV lui-même, après la mort de Turenne, qui en aurait eu, sans compromettre personne, tout l'honneur dans son tombeau.

Le silence absolu de Fléchier est d'autant plus étonnant, que Mascaron, son émule, loin d'user d'une si timide prétérition, venait, peu de jours auparavant, de relever franchement ce noble refus de Turenne, dans la troisième partie de son oraison funèbre. L'orateur y avait dit, sans craindre les démentis de l'envie et sans en être blâmé de personne, ce que je vais transcrire, quand il expliquait les délais de son abjuration jusqu'au temps où la plus ferme conviction vint s'établir dans son ame : « Jamais homme n'a été de meilleure « foi dans l'erreur que M. de Turenne... Il fut pourtant at- « taqué par tout ce qu'il y a sur la terre de plus fort et de « plus sensible... La fortune et la gloire le sollicitèrent par « tout ce qu'elles ont de force et d'attraits. Le roi, avant la « paix des Pyrénées, eût honoré la plus grande vertu de son « royaume de la première charge de la couronne, si M. de « Turenne eût cru qu'il eût été permis de s'élever aux plus « grands honneurs de la terre en foulant aux pieds la reli- « gion qu'il professait. Quelle perte, que tant de constance « et de fermeté n'ait pas été employée pour la bonne cause ! « La Providence le permit, afin que la gloire de sa conver- « sion ne fût pas douteuse, et qu'il parût que, sans le mé- « lange d'aucun motif humain, il n'avait été vaincu que par « l'amour de la vérité. Ce combat intérieur... a été l'occa- « sion de sa plus noble victoire et de son triomphe le plus « illustre. Il employa pour se vaincre lui-même plus d'art, « plus de sagesse et plus de courage, qu'il n'en avait jamais « employé à vaincre les autres... Il triompha de la mauvaise « honte qui, parmi les hommes, fait passer pour faiblesse un « changement, lors même qu'il conduit à la vérité ou à la vertu. « L'Église regarda cette conversion avec autant de joie que « celle d'un royaume tout entier. M. de Turenne, vainqueur « des ennemis de l'État, ne causa jamais à la France une

« joie si universelle et si sensible que M. de Turenne vaincu « par la vérité et soumis au joug de la foi. »

Je ne remarque encore ici l'étrange silence de Fléchier, que relativement au refus de l'épée de connétable. Mascaron n'a pas su, j'en conviens, célébrer un si beau sacrifice avec l'éloquence d'un grand orateur. Mais du moins il en a parlé il a donné à l'imagination de ses auditeurs le signal de l'admiration, et il a ainsi rendu plus surprenante et moins excusable cette omission trop longtemps impunie de Flechier.

Reprenons à présent la suite des témoignages que nous fournit l'histoire sur ce refus de Turenne, et sur la véritable cause de sa conversion, dont l'abbé de Choisy et le président Hénault nous ont déja fait connaître le motif le plus déterminant, dans la note précédente.

« Les occupations de la guerre, poursuit l'abbé Raguenet, « n'avaient pas empêché le vicomte de Turenne de continuer « à chercher dans les livres catholiques l'éclaircissement de « ses doutes au sujet de la religion calviniste. La paix, du« rant laquelle il était bien moins occupé, lui fut encore « plus favorable pour s'en éclaircir. Il sentit enfin le faible « du calvinisme; et, pressé par sa conscience, il fit connaître « son état à quelques évêques de ses amis : il s'ouvrit en« core au duc d'Albret, qui leva jusqu'au moindre doute qui « pouvait lui faire quelque peine. Alors, convaincu qu'il était « hors de la véritable Église, quoiqu'il fût regardé parmi les « calvinistes comme l'un des protecteurs de leur secte, il l'a« bandonna. Il alla faire son abjuration, le 23 octobre 1668, « entre les mains de M. de Péréfixe, archevêque de Paris; « et il ne l'avertit de son dessein que la veille du jour où il « la devait faire, voulant éviter l'ostentation qui accompagne « ordinairement ces sortes de cérémonies, quand elles vien« nent à la connaissance du public. Le pape lui écrivit un « bref pour le féliciter de sa conversion. »

Écoutons enfin le récit de Voltaire dans le douzième chapitre du *Siècle de Louis XIV*, intitulé, *Belle campagne et mort de Turenne*. « Né calviniste, dit-il, il s'était fait catho« lique l'an 1668. On savait que Louis XIV, en le créant ma« réchal-général de ses armées, lui avait dit ces propres pa« roles rapportées dans les lettres de Pélisson et ailleurs

« *Je voudrais que vous m'obligeassiez de faire quelque chose*
« *de plus pour vous.* Ces paroles pouvaient avec le temps
« opérer une conversion. La place de connétable pouvait
« tenter un cœur ambitieux. Il était possible aussi que sa
« conversion fût sincère. Le cœur humain rassemble souvent
« la politique, l'ambition, les faiblesses de l'amour, les
« sentiments de la religion. *Enfin il est très vraisemblable*
« *que Turenne ne quitta la religion de ses pères que par po-*
« *litique* ; mais *les catholiques*, qui *triomphèrent de ce change-*
« *ment*, ne crurent pas la grande ame de Turenne capable
« de feindre. »

Voltaire a trop souvent oublié, en écrivant l'histoire, cette sage règle de critique consacrée par l'autorité de Boileau :

> Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

et il s'est étrangement trompé en voulant soumettre toujours la vérité des faits aux règles de la vraisemblance. Mais ses préventions contre la religion le jettent ici dans un autre excès. L'étrange vraisemblance qu'il admet, en supposant QU'IL EST TRÈS VRAISEMBLABLE *que Turenne ne quitta la religion de ses pères que par politique*, est au contraire l'invraisemblance la plus révoltante qu'on puisse imaginer. Voltaire réfute assez lui-même son imputation, en avouant *qu'il était possible que la conversion de Turenne fût sincère*, imputation démentie encore plus hautement par le désaveu unanime de l'opinion publique, et surtout par la droiture et l'élévation d'ame de ce grand homme, dont aucun de ses contemporains ne révoqua jamais en doute le désintéressement et la bonne foi. Voltaire seul s'est permis cet injurieux soupçon contre la véracité et la vertu de Turenne.

Si *les catholiques triomphèrent de son changement*, comme Voltaire l'assure, leur triomphe, assurément très légitime, fut du moins singulièrement modeste, au moment où ce héros, environné du respect et de l'admiration de toute la France, vint, dans son douzième lustre, se rallier à leur religion ; car leur premier organe, Bossuet, qui avait eu tant de part à une si glorieuse victoire sur les protestants, et qui aurait si bien su la célébrer, n'en a jamais dit un seul mot dans aucun de ses ouvrages.

Au reste, si les seuls catholiques crurent Turenne *incapable de feindre*, au moment de son abjuration, comme l'insinue Voltaire, ils se montrèrent, par un si juste hommage, seuls dignes de le juger et de le louer. Il aurait fallu que Turenne devînt connétable après s'être fait catholique, pour qu'on pût attribuer sa conversion, avec quelque ombre de vraisemblance, à ce motif intéressé que Voltaire ne craint pas d'indiquer, sans oser pourtant le garantir. Or, Turenne a survécu pendant sept ans à son abjuration : Turenne n'a jamais été connétable de France; et sa vie ne nous offre aucun indice ni de desir ni de regret qu'une si haute dignité ait jamais fait naître dans son ame. Toute la France savait que, malgré la haine très prononcée de Louvois pour un si grand homme, Louis XIV lui avait offert publiquement de rétablir en sa faveur la charge de connétable dès qu'il voudrait *lever l'unique obstacle* que le calvinisme opposait à cette promotion. Toute la cour savait également qu'à l'époque de sa conversion, la délicatesse de Turenne avait prévenu d'avance le roi de son refus, dans le cas où Sa Majesté persisterait à lui destiner une récompense si bien méritée. Enfin quand Voltaire dit que *ces paroles du roi pouvaient avec le temps opérer une conversion*, il oublie que si elles avaient pu déterminer la *conversion* de Turenne, elles l'auraient *opérée* beaucoup plus tôt et plus utilement pour sa fortune.

Note VI, page 190.

On a inséré dans les *Mémoires* du cardinal de Retz un éloge de saint Louis, dont le cardinal de Retz est bien véritablement l'auteur : il est intitulé, *Sermon de saint Louis, roi de France, fait et prononcé devant le roi et la reine régente sa mère, par monseigneur Jean-François-Paul de Gondy, archevêque de Corinthe, et coadjuteur de Paris, dans l'église de Saint-Louis, des pères jésuites, le 25 août* 1648.

Le titre dit la vérité. C'est un sermon, ce n'est pas un panégyrique. Le sujet n'y est nullement traité; et l'on chercherait inutilement dans ce discours les vertus, le caractère, la législation ou les *établissements*, la politique et le règne

mémorable de saint Louis. Le style de l'auteur, souvent inférieur à celui qu'on admire dans ses *Mémoires*, où son génie était beaucoup plus dans sa sphère, s'y distingue déja, de loin en loin, par sa vigueur, par son abondance, par sa noblesse, et surtout par un ton oratoire dont l'élévation et la véhémence éclatent une fois dans un trait sublime, que l'on verra briller à la fin de cette note. Le cardinal de Retz parle avec toute la dignité et l'autorité du ministère épiscopal à Louis XIV, qui n'était alors que dans sa dixième année. A n'en juger que par les effets, il devait y avoir plus d'éloquence dans les autres sermons qu'il prêchait dans Paris, pour y exciter la guerre ridicule de la Fronde. Mais ce fut probablement moins encore par ses talents en ce genre, que par l'influence de son rang et de son caractère, qu'il eut un ascendant si absolu sur l'esprit de la multitude. Ce discours sur saint Louis n'est pas très commun, et ne se trouve point dans toutes les éditions de ses Mémoires. Je vais donc en extraire les trois morceaux les plus remarquables, sur lesquels chaque lecteur pourra faire ses observations, et apprécier le mérite oratoire du cardinal de Retz.

Voici d'abord les leçons chrétiennes qu'il donne au jeune roi, auquel il adresse continuellement la parole, en lui appropriant ainsi presque exclusivement la morale de son discours, comme s'il n'avait que lui seul pour auditeur. Cet exemple n'a été que trop suivi de nos jours.

« On ne peut, dit-il, commencer la vie de saint Louis par « rien de plus élevé que sa naissance; et cette longue suite « de rois, dont il a tiré son origine, ouvrirait avec pompe ce « discours, si je n'étais persuadé que les avantages les plus « illustres, et de la naissance et de la fortune, ne méritent « jamais d'être relevés dans les chaires chrétiennes. Ils sont « trop au-dessous de la dignité d'un lieu sanctifié par la pa- « role de l'Évangile, pour n'être pas ensevelis dans le silence. « Mais ce silence, sire, est peut-être ce qui sera le plus « instructif dans ce discours. Il apprendra à Votre Majesté « que cette haute naissance qui, par un privilége dû aux « seules maisons dont vous sortez, vous sépare du commun « des rois, n'est rien devant Dieu, puisque je n'ose seulement « pas la faire entrer en part des éloges que je donne à un « de vos prédécesseurs, dans cette chaire, qui est pourtant

« le véritable lieu des louanges, puisque c'est celui d'où l'on « les doit distribuer selon le poids du sanctuaire. De sorte « que le seul avantage véritablement solide que vous pouvez « tirer de ce grand nombre de monarques que vous avez pour « aïeux, est la connaissance de l'obligation que vous avez « de songer, plus souvent *que tous les autres princes de la « terre*, que vous êtes mortel, parceque vous comptez plus « d'ancêtres qui vous enseignent cette vérité par leur exem- « ple. Et cette considération, dès le commencement de votre « vie, vous doit tous les jours humilier devant Dieu, même « en vue de ce que vous avez de plus grand dans le monde, « à la différence des autres hommes, qui trouvent assez de « sujet dans eux-mêmes, même selon la terre, pour abaisser « leur orgueil. Et toutefois ouvrons ici nos consciences : con- « fessons-nous publiquement à la vue du ciel et de la terre. « N'est-il pas vrai que, sans descendre du sang des rois, la « moindre chimère, assez souvent ridicule, même selon le « monde, nous emporte à des vanités criminelles contre les « ordres du ciel ? »

La naissance des rois ne saurait rendre cette leçon absolument exclusive à Louis XIV et à son trône, puisque dans toutes les autres familles régnantes, et même dans les conditions privées, on est également assuré de la mort de tous ses ancêtres, quoiqu'on ne connaisse pas si bien leur histoire. Il n'est donc pas rigoureusement vrai que les rois *comptent plus d'ancêtres qui leur enseignent cette vérité par leur exemple.* Après cette tirade de déclamation, où un sévère esprit de critique peut relever un paradoxe appuyé sur un sophisme, le cardinal de Retz parle au monarque enfant, de la reine Anne d'Autriche, pour lui inculquer l'obéissance qu'il doit à sa mère : mais l'orateur ne lui donna pas longtemps l'exemple de cette soumission à la régente.

Le jour où ce discours fut prononcé à Paris devant Louis XIV et Anne d'Autriche, présente une date singulièrement remarquable. Ce fut le 25 août 1648, que le coadjuteur, qui était deja secrètement l'un des chefs de la Fronde, prête à éclater le lendemain, fit entendre au jeune roi cette instruction sur la piété filiale, tandis qu'il était lui-même littéralement à la veille de se déclarer en état de pleine révolte contre la mère du roi. Lisez en effet l'abrégé historique du

président Hénault, sous la même année 1648 : vous y trouverez, que le 26 du mois d'août, c'est-à-dire le lendemain de son sermon, le cardinal de Retz, dont toute la fortune alors se bornait à l'expectative de l'archevêché de Paris, ordonna de *barricader* les rues de la capitale. « Le cardinal Mazarin, « dit-il, crut que le jour où l'on chantait le *Te Deum* à Notre- « Dame, pour le gain de la bataille de Lens, qui était le « 26 août, serait une occasion favorable pour faire arrêter le « président Potier de Blanc-Ménil et Broussel... Cet empri- « sonnement fit plus de bruit qu'on ne s'y était attendu. Le « peuple les redemanda. Bientôt les chaînes furent tendues « dans Paris : c'est ce qu'on appelle la journée des *barricades;* « et la reine fut obligée de rendre les prisonniers... A la « tête des frondeurs étaient le duc de Beaufort, de Retz, « coadjuteur de Paris, qui fut depuis cardinal, la duchesse « de Longueville, le prince de Marsillac, le prince de Conti, « le duc de Vendôme, le duc de Nemours, le duc de Bouillon « avec le maréchal de Turenne son frère, et le maréchal de « La Mothe. »

Le cardinal de Retz se souvint toujours, et il prenait plaisir à raconter dans la suite, qu'un bourgeois, impatient de voir les ordres du prélat promptement exécutés et les chaînes tendues à tous les carrefours, l'importuna plusieurs fois de cette question, qu'il fut obligé de se faire répéter pour en comprendre le sens, et que Boileau citait de préférence, d'après lui, en parlant de l'harmonie du style, comme une telle cacophonie, que l'oreille ne pouvait plus distinguer si c'était de l'arabe ou du français : MONSEIGNEUR, QU'ATTEND-ON DONC TANT ? ET QUE NE LES TEND-ON ?

Voici maintenant l'instruction pastorale adressée en chaire par le cardinal de Retz à Louis XIV, sur la piété filiale, dans le panégyrique de saint Louis.

« Sire, je ne prétends pas vous toucher en ce point par « des exemples. Les obligations que vous avez à la reine vo- « tre mère parlent plus puissamment à votre cœur que « toutes mes paroles ne se sauraient faire entendre à vos oreilles. Vous êtes l'enfant de ses larmes et de ses prières; « elle vous a porté au trône sur des trophées : vous êtes con- « quérant sous sa régence; et, ce qui est sans comparaison « plus considérable que tous ces avantages, elle vous instruit

« soigneusement à la piété. Je vous ai dit ces vérités de la « part du clergé de votre royaume : *je me sens forcé par un* « *instinct secret* de les répéter encore aujourd'hui à Votre Ma- « jesté, de la part de Dieu, non pour vous exhorter à l'obéis- « sance que vous lui devez, de laquelle l'auguste sang qui coule « dans vos veines, et ce beau naturel que l'Europe admire dans « les commencements de votre vie, ne vous permettront ja- » mais de vous dispenser, mais pour prendre sur ce fond un « juste sujet de vous expliquer en peu de paroles la plus « importante et sans doute la plus nécessaire des instruc- « tions : c'est, sire, la distinction du droit positif de votre « royaume, et du droit naturel qui oblige tous les hommes. « Le droit positif de votre État fait que la reine votre mère « est votre sujette, et ainsi il la soumet à Votre Majesté. Le « droit naturel, qui est au-dessus de toutes les lois, fait que « vous êtes son fils, et ainsi il vous soumet à elle. Distinguez, « sire, ces obligations : elles ne sont point contraires, mais il « les faut entendre. Je ne les touche qu'en passant, parceque « je ne doute pas que la sainte éducation que vous recevez « ne vous permettra point de les ignorer. Aussi est-ce en « cet endroit, et en ce point et en plusieurs autres, la con- « naissance la plus importante et la plus nécessaire aux « princes. *Saint Louis n'eut pas plutôt atteint un âge raison-* « *nable, qu'il se trouva enveloppé dans une grande et difficile* « *guerre, émue par quelques princes mécontents dans son* « *royaume, etc.* »

Ce qui est souligné dans cette citation était ou a pu paraître ensuite une prédiction énigmatique, dans la bouche du cardinal de Retz, la veille des troubles de la Fronde.

Je ne saurais finir cette note, sans y ajouter quelques lignes, dans lesquelles la verve du cardinal de Retz fut excitée à un magnifique élan oratoire, par le spectacle de la mort de saint Louis. « Je m'arrête, dit-il, contre mes sentiments, « pour voir mourir ce grand monarque, mais non pas pour « parler de sa mort. On peut exagérer la mort des hommes « ordinaires, parcequ'assez souvent on n'en est ému qu'après « de longues réflexions ; mais celle des grands rois touche « par la seule vue de leurs tombeaux. Saint Louis étendu « sans sentiment dans un pays ennemi, sur une terre étran- « gère, marque plus fortement la vanité du monde, que tous

« les discours qu'on pourrait faire sur ce sujet. Et à ce triste « spectacle, je me contente de m'écrier avec le prophète : « *Ubi gloria Israel?* Où est la gloire d'Israël? Où est la gran- « deur de la France? Où est cette florissante noblesse? Où « est cette puissante armée? Où est ce grand monarque qui « commandait à tant de légions? Et au même moment que « je fais ces demandes, il me semble que j'entends les voix « confuses et *ramassées* de tous les hommes qui ont vécu dans « les quatre siècles écoulés depuis sa mort, qui me répondent « qu'il règne dans les cieux. »

Il y a sans doute de l'éloquence dans ce tableau. Toutes ces questions rapides et touchantes réunissent l'intérêt et l'éclat de l'apostrophe la plus oratoire, depuis les mots, *saint Louis étendu, etc.*, jusqu'à la dernière de ces vives interrogations; et c'est la réponse par laquelle se termine un si beau mouvement, que j'ai cru pouvoir annoncer plus haut comme un trait sublime.

FIN DES NOTES.

TABLE DES MATIÈRES.

